



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

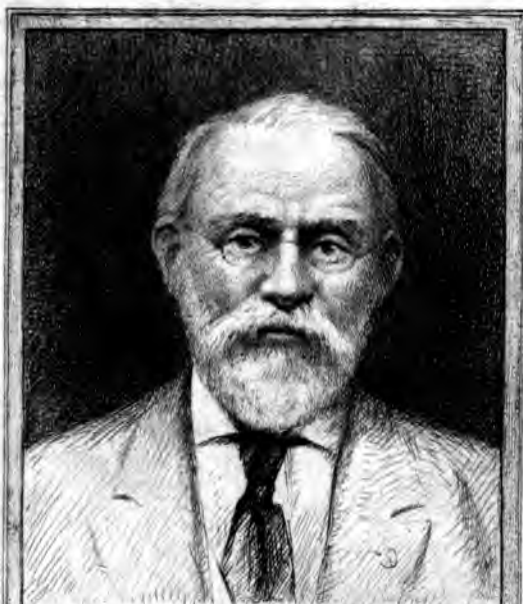
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 491853



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1908 MAR 15 1900

162
G8

BULLETIN / 22
DE LA
SOCIÉTÉ GRAYLOISE
D'ÉMULATION

N° 1

← Année 1898 →



GRAY
IMPRIMERIE DE GILBERT ROUX
1898



Dunin
Nikoff
7-18-128
16143

LISTE DES MEMBRES

BUREAU :

Président : M. Victor MAIRE,  A.

Vice-président : M. Ernest ANDRÉ,  A.

Secrétaire-trésorier : M. Aug. GASSER.

Secrétaire-adjoint : M. JOURDY,  A.

COMITÉS :

Comité scientifique. — MM. ANDRÉ,  A., CAULLE, Armand GASSER, Emmanuel BOUCHET, Benoît MILLOT.

Comité d'histoire et d'archéologie. — MM. JOURDY,  A., D^r BERTIN, ANDRÉ,  A., LINOTTE, ROCHARD, Aug. GASSER.

Comité littéraire. — MM. COUYBA,  A., REGNAUD,  A., BAILLE, * O., ROCHARD, CHASTAIN, *, LINOTTE.

Comité artistique. — MM. THIBAUT, Eugène NOIR, Gilbert ROUX.

Membres Honoraires :

MM.

Le Sénateur et maire de Gray.

Le Député de l'arrondissement.

Le Préfet de la Haute-Saône.

Le Général commandant à Gray.

Le Sous-Préfet, à Gray.

D^r BLEICHER, professeur à l'École de Pharmacie de Nancy, président de la Société géologique de France.

D^r FROMENTEL père, *, à Gray.

MOREL, * O.,  I. P., inspecteur général, à Paris.

PELLAT, *, inspecteur général honoraire, ancien président de la Société géologique de France, à la Tourette, par Tarascon.

Membres titulaires :

MM.

ANDRÉ,  A., notaire honoraire, à Gray.
BASSOT, Alexandre, négociant, à Gray.
BAILLE,  O., colonel en retraite, à Gray.
BAILLE, capitaine-instructeur au 12^e Hussards, à Gray.
BAUDEY, agent d'assurances, à Gray.
DE BELLAIGUE DE BUGHAS,  , à Gray.
BERNARD, Ch., négociant, à Gray.
D^r BERTIN, médecin à Gray.
BERTRAND, architecte, à Gray.
BOUCHET père, négociant, à Gray.
BOUCHET, Em., étudiant en médecine, à Besançon.
BOUFFAUT, Francis, imprimeur à Gray.
CAULLE, Pierre, percepteur en retraite, à Gray-la-Ville.
CHASTAIN,  , commandant en retraite, à Beaujeux.
CHAVONNET, directeur du Comptoir d'Escompte, à Gray.
CERSOY,  O., colonel en retraite, à Gray.
COUYBA,  A., député de la Haute-Saône.
DÉMEUSY, négociant, à Gray.
FAIVRE, Félix, négociant, à Arc-les-Gray.
FAIVRE-DURAND, Maurice, négociant, à Gray.
D^r FROMENTEL fils,  A., médecin, à Gray.
GASSER, Armand, pharmacien honoraire, à Mantoche.
GASSER, Auguste, à Mantoche.
GIRARD, F., professeur, à Dijon.
GRILLOT, Maurice,  O., directeur de la Laiterie de Corneux, à Gray.
HUGUENY,  , conseiller à la Cour, à Dijon.
JOURDY,  A., bibliothécaire de la ville de Gray.
LÉVY, Moïse, négociant à Gray.
LÉVY, Albert, négociant, à Gray.
LINOTTE, professeur, à Gray.
LOMBARD,  O. I. P., principal du collège de Gray.
MAIRE, Ernest,  A., inspecteur des Forêts, à Gray.
MAIRE, René, licencié ès sciences naturelles, à Nancy.
MAIRE, économe des Hospices de Gray.
MAIRE, Victor,  A., professeur, à Gray.
MAY, avocat, à Gray.
MATHIEU, armateur, à Alger.

MEUGNIOT, à Arc-les-Gray.
MILLOT, Joseph, , ingénieur, à Gray.
MILLOT, Benoît, maire d'Arc.
MONTAGNON, , commandant en retraite, à Essertey.
MUNSCH, J.-B., notaire, à Mantoche.
NOIR, Eugène, négociant, à Gray.
PERCHET, propriétaire, à Nantilly.
RAGUET,  O., lieutenant-colonel en retraite, à Gray.
REGNAUD,  I. P., professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.
REIBEL, percepteur, à Autrey.
RITTER, Ch., négociant, à Gray.
ROCHARD, professeur, à Gray.
ROLAND,  A., avoué, à Gray.
ROUX, Gilbert, imprimeur, à Gray.
ROYER, ancien pharmacien, à Gray.
SIMONIN, agent-voyer d'arrondissement, à Gray
THIBAUT, notaire, à Gray.
VAUCAIRE, négociant, à Gray.
VIROT, Dr de la succursale du Crédit Foncier, à Gray.

Membres correspondants :

MM.

BOUCHET, Emile, à Gray.
CHAMPY, Henri, étudiant à Lyon.
CLAUDON, à Orléans.
COLARD, Aug., étudiant, à Pontarlier.
DRIOTON, Clément, à Dijon.
GALIMARD, étudiant, à Dijon.
MENIGOZ, instituteur, à Marnay.
MONIOT,  A., instituteur, à Gray-la-Ville.
MOSSON, Aimé, étudiant, à Dijon.
POLY, à Lodève.
SERRIGNY, Édouard, à Mantoche.
STROWSKY, professeur, à Pontivy.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

- BEAUNE : *Société d'Archéologie, Histoire et Littérature.*
BELFORT : *Société belfortaine d'Émulation.*
BOURG : *Société d'Émulation de l'Ain.*
BOURG : *Société des Sciences naturelles et archéologiques.*
COLMAR : *Société d'Histoire naturelle.*
SAINT-DIÉ : *Société philomathique vosgienne.*
ÉPINAL : *Société d'Émulation des Vosges.*
LANGRES : *Société historique et archéologique.*
LONS-LE-SAUNIER : *Société d'Émulation du Jura.*
MACON : *Société d'Histoire naturelle.*
NANCY : *Société des Sciences.*
NIORT : *Société botanique des Deux-Sèvres.*
PARIS : *Feuille des Jeunes naturalistes.*
PORRENTROY : *Société jurassienne d'Émulation.*
SEMUR : *Société des Sciences historiques et naturelles.*
VESOUL : *Société d'Agriculture, Sciences et Arts.*
-

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. V. MAIRE

Président

Lors de la Fondation de la Société

LE 29 JUIN 1897

MESSIEURS,

Il y a quatre ans, à pareille époque, une Société d'Histoire naturelle se fondait à Gray, sous la présidence de M. Armand Gasser, pharmacien en retraite à Mantonche.

Grâce à l'impulsion que sut lui donner son président, cette Société, composée d'abord de jeunes étudiants, avides de connaissances et infatigables dans leurs recherches, attira bientôt l'attention de ceux qui ont à cœur le développement de l'instruction et qui prennent plaisir à favoriser de leurs conseils ou de leur appui toute institution utile.

Aussi, après deux années d'existence, au mois d'avril 1895, elle se trouvait en état de solliciter l'approbation administrative.

Mais à ce moment, une Société dite « Société d'Études des Sciences naturelles de la Haute-Saône » était en formation à Vesoul.

La jeune Société grayloise, sollicitée par sa sœur cadette, ne considéra que l'intérêt des sciences auxquelles elle était livrée. Elle adhéra au principe d'une Société départementale, à la condition qu'une section serait maintenue à Gray.

Afin de faciliter les relations de ses membres, afin de diminuer les frais de correspondance, de recouvrement des cotisations, etc., la Section grayloise fut en outre autorisée à tenir séance, à centraliser ses travaux et ses recettes et à correspondre avec la Société, en lui adressant ses comptes-rendus, les publications de ses membres et le montant de ses cotisations.

En retour, la Société lui ferait part de ses séances, de ses communications et de ses décisions.

C'est alors que, M. Armand Gasser, en raison de son âge et de son éloignement de Gray, ne croyant plus devoir conserver la direction de la Section, vous m'avez appelé à l'honneur de lui succéder.

A dater de cette époque, la Section grayloise prit une rapide extension ; le nombre de ses adhérents fut plus que doublé en quelques mois et ses travaux devinrent de plus en plus nombreux et intéressants.

Mais, la fusion qui devait avoir pour but d'établir une harmonie de vues et de sentiments entre tous les naturalistes de la Haute-Saône, ne donna pas, par la suite, satisfaction aux sociétaires graylois dont les desiderata avaient cependant paru si justes et si légitimes.

Bientôt des divergences se manifestèrent ; les promesses verbales ou écrites faites à la section furent peu à peu oubliées et au mois de décembre 1896, le Bureau de la Société nous refusa catégoriquement les conditions consenties d'un commun accord et nous fit part de sa décision par une communication dont vous n'avez pu accepter ni l'esprit, ni les termes.

Et vous avez repris votre autonomie.

Messieurs, ainsi que je le disais l'an dernier, les sciences naturelles ne sont pas assez connues ; elles ont des mérites qu'il nous appartient de faire ressortir et apprécier dans la mesure de nos forces ; elles joignent l'agréable à l'utile en procurant des distractions honnêtes, faciles, à la portée de tous ; elles donnent à ceux qui s'y adonnent des plaisirs toujours nouveaux et jamais épuisés ; elles demandent des promenades, des excursions favorables à la santé ; elles sont la source de connaissances indispensables pour la compréhension d'une foule de faits tombés aujourd'hui dans le domaine public ; elles apprennent l'ordre, la méthode ; elles font comprendre à l'homme quelle est sa vraie place parmi les êtres ; elles rendent compte des phénomènes qui se sont accomplis dans le cours de l'existence de la terre ; aidées de l'astronomie, elles nous montrent les liens qui unissent notre globe aux astres disséminés dans l'espace ; enfin, elles nous font soulever un coin du voile mystérieux qui enveloppe la création.

Mais cependant, elles sont loin d'être l'unique préoccupation de l'intelligence humaine. Les autres sciences, l'archéologie, l'histoire, la littérature, les arts ont aussi leurs charmes et leurs avantages incontestables, que je ne saurais détailler avec assez d'autorité.

Considérant donc que le degré d'instruction générale

répandu dans la région est des plus élevés, que Gray, en particulier, est un centre intellectuel à tous égards, nous avons décidé que l'ancienne *Société grayloise d'histoire naturelle* se transformerait en *Société grayloise d'émulation*, que ses attributions s'étendraient à tous les genres de travaux intellectuels, et qu'elle offrirait ainsi un motif d'encouragement et d'union entre tous ceux qui sont à même de produire des œuvres quelconques et tous ceux qui s'intéressent à l'étude de la contrée.

Messieurs, une telle institution nous a paru belle, digne d'intérêt, digne de la région, digne de la ville de Gray.

Sa cause a déjà été comprise par toutes les personnes à qui nous avons eu l'honneur de faire part de sa fondation et nous tenons à leur adresser ici nos plus sincères remerciements.

Déjà plus de soixante-dix adhésions lui restent acquises et nous ne croyons pas être trop optimiste en émettant la conviction que ce chiffre ne tardera pas à s'augmenter considérablement. Chacun voudra lui apporter son concours, et, par sa prospérité, par le travail de ses membres, elle sera tout à l'honneur de la vallée de la Saône, et en particulier, de la ville de Gray.

RAPPORT ANNUEL

Sur la situation de la Société

Messieurs,

Le rapport que nous avons l'honneur de vous présenter aujourd'hui, conformément à l'art. 13 de nos statuts, comprend la période d'une année, du 3 juin 1897 au 2 juin 1898. Durant cette période, la Société, forte des encouragements qu'elle a obtenus de différentes parts, n'a cessé de travailler à son développement et à son perfectionnement ; elle a cherché à consolider ses bases, à augmenter ses moyens d'action, à se recommander aux yeux de tous par l'utilité du but qu'elle se propose.

Nous espérons avoir réussi, mais il reste encore beaucoup à faire ; nous allons parcourir successivement devant vous toutes les questions relatives à la Société, vous exposer nos travaux, nos besoins et solliciter encore de vous tous un concours actif et zélé.

Notre Société a obtenu l'autorisation préfectorale le 29 juin 1897. Ses statuts ont été approuvés tels que vous les aviez votés le 3 juin précédent. Nous comptons alors neuf membres honoraires, soixante membres titulaires et douze membres correspondants. Ce nombre s'est augmenté depuis de deux correspondants et d'un titulaire. Par contre nous avons perdu sept titulaires et deux correspondants. Nous avons donc en somme perdu six membres titulaires. Cette constatation ne doit point nous décou-

rager. Il y a certainement encore à Gray et dans l'arrondissement bien des personnes qui s'intéressent aux progrès des sciences, des lettres et des arts et qui sont susceptibles de s'adjoindre à nous. Beaucoup de Graylois résidant hors de l'arrondissement trouveront dans notre Société un lien avec leur pays natal. Nous espérons aussi que Messieurs les ecclésiastiques, les instituteurs comprendront l'intérêt qui s'attache à l'œuvre que nous avons entreprise et que peu à peu ils viendront à nous. Leur concours sera des mieux accueilli, car par leur situation dans les communes ils sont à même de connaître les découvertes de tous genres qui s'y font et par leur devoir d'éducateurs de la jeunesse, ils peuvent rendre d'importants services à la cause que nous servons.

Nous faisons un nouvel appel près de tous nos collègues, les priant d'employer leurs efforts près de leurs amis et connaissances afin de contribuer à l'augmentation de nos membres. Indépendamment de l'appui effectif qu'ils nous donnent, leur cotisation constitue la seule ressource actuelle de la Société. Cependant quand son activité aura été affirmée, qu'elle aura acquis la notoriété que nous lui souhaitons et que nous nous efforcerons toujours de lui procurer, peut-être pourrons-nous solliciter l'appui pécuniaire du département et de l'État. D'un autre côté nous pourrons avoir pour nos collections et notre bibliothèque, part aux libéralités que les grandes collections nationales font à celles de la province.

Nos collections se sont notablement augmentées et elles se seraient même accrues beaucoup plus, si nous ne manquions de place. La petite salle que M. le principal du collège a bien voulu mettre à notre disposition est absolument encombrée d'objets qui ne peuvent être disposés convenablement. Grâce à l'appui de M. le Dr Bleicher,

nous avons obtenu une part des collections minéralogiques laissées par le professeur Bardin. Nos collections géologiques et paléontologiques s'augmentent des libéralités de plusieurs de nos membres et notamment de MM. Maire et Buchet. Nous avons déjà un petit herbier et nous aurions eu celui si important de M. René Maire si la place ne nous faisait défaut. Il en est de même des collections zoologiques. Quant à l'archéologie, nous avons recueilli de nombreux objets gallo-romains et francs provenant de fouilles faites dans nos environs.

Avec l'augmentation de nos ressources pécuniaires, nous pourrions faire beaucoup mieux, car ce n'est pas la matière, soyons-en persuadés, qui nous manquera. Et il est à désirer que les collections particulières réunies dans la région, ainsi que les nombreux objets que l'on recueille à chaque instant dans notre arrondissement, ne s'en aillent plus trouver asile hors du département et de la province, et trop souvent ne se perdent pour la science locale. Nous devons dire que M. le maire de Gray nous a laissé espérer que peut-être un jour nous pourrions disposer d'un local plus spacieux et réunir nos collections à celles de la ville.

Nous chercherons aussi à étendre nos relations et nous solliciterons l'échange de nos publications avec celles des Sociétés voisines surtout. De cette manière nous serons au courant des travaux qui se font autour nous et nous augmenterons notre bibliothèque de précieux recueils que nos travailleurs seront heureux de pouvoir consulter.

Notre bibliothèque compte aujourd'hui 70 ouvrages, dûs la plupart aux libéralités de nos collègues, et particulièrement de MM. André et Maire.

Nous allons vous demander d'approuver la publication de notre premier bulletin. Il devra surtout donner une idée nette et palpable de l'utilité de notre Société.

Nous chercherons à le composer de telle sorte que malgré l'exiguité de nos ressources, nous puissions y condenser les nombreux travaux que nos collègues ont accumulés durant cette période.

Nous ne pourrons publier *in extenso* les procès-verbaux de nos séances, mais nous devons vous en donner ici un résumé : En géologie, M. V. Maire a découvert une extension du gault entre Gray et Cresancey, et il a exploré le gisement de néocomien de Germigney. Le même géologue a fait des recherches sur la zone à *Amm. Caletanus* du jurassique de Nantilly et de nombreuses communications verbales sur le jurassique supérieur de nos environs dont il prépare une révision. M. Aug. Gasser a signalé la découverte que l'on a faite à Vereux, d'une vertèbre fossile de grand animal qu'on est en train de déterminer.

M. René Maire a continué ses belles recherches sur les plantes cryptogames et nous a fait admirer ses remarquables préparations microscopiques.

M. V. Maire nous a retracé les nouvelles recherches sur la biologie du hanneton et a constaté l'habitat de la Mante religieuse aux environs de Gray. Un catalogue des mollusques terrestres et fluvatiles de la région est en préparation.

M. Aug. Gasser a étudié les chûtes de pluie à Gray de 1852 à 1859 d'après des manuscrits conservés à la bibliothèque de Gray, et il a dressé la carte des pluies dans le département de la Haute-Saône.

M. Em. Bouchet a découvert une station nouvelle de l'âge de la pierre à Frettes et plusieurs silex taillés à Arcles-Gray. M. V. Maire en a trouvé également à Germigney, Autrey et Battrans.

M. Aug. Gasser a classé et étudié diverses antiquités trouvées à Vereux, Chevigney, Mantoche, etc., et conser-

vées au Musée de la Société. Il a fait des études anthropologiques sur une mâchoire ancienne trouvée à Vellexon et sur des ossements trouvés à Vereux. M. Linotte a signalé des sépultures anciennes à Roche-sur-Vanon et il a commenté dans une intéressante conférence la Légende de Saint-Gangolf.

M. Rochard a fait de nouvelles recherches sur la famille de Vergy.

Parmi les travaux qui nous ont été proposés par le *Bulletin*, nous citerons en premier lieu un important travail de M. Poly, de Lodève, *sur la période gallo-romaine dans la Haute-Saône*. Cet ouvrage, à cause de son grand volume n'a pu trouver place dans notre *Bulletin*, et malgré la proposition de l'auteur, nous n'avons pu nous engager pour les années suivantes.

M. le Docteur Bertin nous a donné une intéressante étude sur *le Droit coutumier au Moyen-Age*.

M. Jourdy nous a réservé deux chroniques de l'*Abbaye de la Charité* du XIII^e et du XV^e siècles.

M. V. Maire sa liste de fossiles du *néocomien de Germigney*.

M. René Maire : *Contribution à l'étude de la flore de la Haute-Saône* et note sur le développement saprophytique de l'*Ustilago Maydis*.

M. André nous a permis la publication de son *Synopsis des Mutilides de France*.

Voici maintenant l'exposé de notre situation financière.

RECETTES

Produit de 55 cotisations de titulaires.....	330 ^{fr} »»
Produit de 11 cotisations de correspondants..	33.»»
Reliquat de l'ancienne section grayloise	12.80
Total	<u>375^{fr}80</u>

DÉPENSES

Frais de recouvrement des cotisations.....	6 ^{fr} 65
Acquisition de boîtes pour le Musée.....	12.»»
Frais de bureau et divers.....	2.15
Frais de correspondance et de convocations..	11.05
Pourboire au concierge de l'Hôtel-de-Ville...	10.»»
Frais d'impression des Statuts.....	25.»»
Total	66.85
Dépôt à la Caisse d'Épargne et en caisse .	308.95
Balance.....	<u>375^{fr}80</u>

La somme à notre avoir ne suffira peut-être pas à subvenir aux frais d'impression du bulletin, il nous faudrait alors prendre sur le produit des cotisations de 1898.

Quoiqu'il en soit, le chemin parcouru, les résultats obtenus, doivent nous encourager à continuer vaillamment notre tâche. Notre programme est vaste et séduisant. En réunissant tous nos efforts et prenant à cœur l'existence et le progrès de notre Société, nous parviendrons au but que nous nous sommes proposé. Il suffit pour cela, Messieurs, que nous puissions compter sur votre bienveillante collaboration et nous la sollicitons instamment.

A LA SAONE!

SONNET

SALUT à toi, rivière aux flots doux et tranquilles,
Qui t'en vas lentement par les pays divers
Enlaçant du ruban de tes eaux combien d'îles,
Où combien de ramiers chantent sous les couverts!

Par toi sont fécondés les grands prés découverts
Où paissent les troupeaux à nos bergers dociles,
Qui de leurs flageolets cueillis aux saules verts
Font danser vers le soir les faneuses par files.

J'ai vu le Rhône en rage et la Loire en souffrance,
Le Rhin fougueux, la Seine et les fleuves de France,
Le Gave et les torrents des monts Pyrénéens !

Mais, Saône, c'est vers toi que je viens pour entendre
Les souvenirs berceurs, les chants cythéréens
Qui charmèrent Watteau sur les rives du Tendre...

MAURICE BOUKAY.

Août 1898.

SÉPULTURES ANCIENNES

A ROCHE-SUR-VANNON

En mars 1897, M. Eugène Goblet, propriétaire à Roche, défonçait un terrain pour y planter de la vigne ; il mit à nu une quantité de squelettes bien conservés. L'endroit où eut lieu cette découverte se trouve sur une hauteur, à 300 mètres environ du village, au lieu dit *Le-Vaignier*. Le terrain en pente, sa nature (astartien) expliquent comment ces squelettes, recouverts seulement de cinquante centimètres de terre, ont pu se conserver ; ils reposaient sur un sous-sol calcaire.

Ces corps étaient de différentes tailles. Ils appartenaient donc à des hommes, à des femmes et à des enfants. Le petit squelette d'un de ces derniers reposait sur la poitrine d'un plus grand, celui de sa mère. Si quelques poteries, armes, instruments, monnaies ou simplement des débris de cercueils avaient été retrouvés, on aurait pu fixer un âge à ces corps ; rien de cela n'existait. Toutefois ils avaient les pieds orientés au levant, ce qui indique déjà que ce sont des chrétiens ; de plus quelques-

uns avaient la taille limitée par deux pierres plates placées debout, l'une contre la tête, l'autre aux pieds.

A quelle époque ces corps ont-ils été enterrés ?

L'examen d'un de ces squelettes, ou tout au moins d'un crâne, aurait facilité les recherches ; mais tous ces ossements ont été bouleversés et recouverts de nouveau. Jusqu'à ce qu'on puisse faire de nouvelles fouilles dirigées scientifiquement dans ce champ et dans le voisin, on en est réduit aux hypothèses.

Ces débris sont à trois cents mètres seulement de l'ancienne voie romaine qui conduisait de Langres à Besançon. Il ne semble pas, cependant, à l'inspection de quelques fragments d'os, que ces débris datent de l'époque gauloise ou gallo-romaine, comme ceux qu'on a trouvés sur le même territoire, il y a quelques années. Ceux-ci étaient enfermés dans des cercueils de pierre de forme trapézoïdale. Il est probable que des médailles, des monnaies accompagnaient ces corps. Qu'en a-t-on fait ? Mystère. Quant aux cercueils, ils servent d'auges dans le pays... Les squelettes du Vraigner ont plutôt quelque analogie, pour la sépulture et l'orientation, avec ceux que M. Fournerey découvrit à Mantoche non loin de l'emplacement d'un tombeau gallo-romain.

Il semble qu'une guerre, une peste, une calamité quelconque a donné lieu à cette nécropole établie contre les règles ordinaires, c'est-à-dire en dehors du village, loin de l'église, sans cercueils, à une profondeur si faible et dans un alignement qui rappelle les tranchées où l'on entasse les morts après une bataille. Mais pourquoi ces pierres plates placées aux extrémités de quelques corps ? Y avait-il des notables, des chefs que l'on voulait ainsi distinguer ?

Ces débris paraissant relativement récents, ne date-

raient-ils pas de l'époque désastreuse où la Franche-Comté fut tellement ravagée que beaucoup de villages ne se relevèrent jamais de leurs ruines, c'est-à-dire de la guerre de Trente Ans? C'était l'époque où Bernard de Saxe-Weimar, auxiliaire de Richelieu, et Gallas, général de l'empereur, couvraient la Franche-Comté de leurs bandes avides; le premier était un ennemi du pays; le second, un ami; mais amis ou ennemis, vivant sur la contrée de la façon que Callot a si dramatiquement reproduite dans ses *Misères de la Guerre*, la dévastaient à l'envi, les uns des autres.

Gallas vint dans ce pays le 10 septembre 1636 et s'établit avec 30 ou 40.000 hommes dans un camp retranché près de Champlitte. Bernard de Saxe-Weimar vint l'y relancer; son camp s'étendait jusqu'à Montsaujon. Il y eut de petits combats tous les jours et de nombreux pillages. Gallas se porta alors sur Dijon tandis que Weimar s'avancait sur la Saône. Quand Gallas revint (29 novembre), il trouva Weimar installé à Apremont. Il dut forcer le passage de la Saône, ce qui lui causa de grandes pertes. Bernard qui avait échoué dans l'attaque du château de Champlitte se rejeta sur celui de Fouvent qu'il détruisit après sept jours de bombardement. Ni les défenseurs, ni les habitants des pays environnants, de Fouvent, d'Argillières, de Pierrecourt, de Roche, ne furent épargnés malgré les appels désespérés que les populations adressaient à leur défenseur, à Gallas. D'après le témoignage de gens du pays (1), le souvenir de cette époque néfaste s'est transmis fidèlement de génération en génération; les vieillards d'aujourd'hui ont entendu, dans leur enfance, d'autres vieillards qui, certes n'avaient pas étudié l'histoire, répéter cette invocation qu'ils

(1) M. Bernard, instituteur honoraire à Roche.

avaient eux-mêmes apprise de leurs pères et dont ils ne comprenaient pas le sens : « Gallas, venez à notre secours ! »

Les meilleures preuves que la désolation fut grande à cette époque se trouvent dans les archives de cette région. Aucun acte de l'état-civil ne put être enregistré de 1630 à 1650, soit qu'il n'y ait pas eu de curé pour les relever, soit qu'il ait été débordé par la quantité des décès. D'autre part, le terrier de 1666-1667 constate que la plupart des maisons étaient en ruines. D'après les registres de Fouvent-le-Bas, il existait en 1620, dans ce village, 150 imposés ; en 1650, il n'y en avait que quinze qui venaient de s'y installer et ne pouvaient payer aucune taille.

Il paraît de toute évidence que c'est à la suite du massacre en masse des populations, massacre dont le « farouche » Weimar était coutumier et dont l'histoire de Franche-Comté offre plus d'un exemple, que des nécropoles comme celle du Vraigner furent improvisées. De prochaines fouilles éclairciront sans doute ce point d'histoire et d'archéologie.

A. LINOTTE.

TABLEAU n° 1

BOURGOGNE

Étienne de Chalon et de Blandine de Cicon ;

Guillaume, baron d'Oiselet, fille de Vienne, sire de Pagny, de Belleneuve par titre de

Jean d'Oiselet, chevalier, sire de Flagey, épouse Elvié, fille de Liébaut ou Goscran, sire de Raufremont, qui était veuve en 1309.

Clémence, abbesse de Remiremont.

Etienne d'Oiselet, Clairvanblay †, de Choiseul

Etiennette, épouse Thibaud sire de Cusance, chevalier.

Conrad † sans lignée.

Clémence, dame d'Arcey.

Etienne III, sire de la Villeneuve, Clairvanblay, Oiselet, Marguerite de Roubaix 1350.

Isabelle, dame de Remiremont.

Guillemette, dame de Remiremont.

Jean baron d'Oiselet, sire de la Villeneuve, Clairvanblay †; en 1368 épouse Marguerite de Villersexel 1349 †

Jean II, baron et sire d'Oiselay, la Villeneuve †, sans lignée, épouse Jeanne de Bulguef (c'est-à-dire de Beaujeux) nièce du seigneur de Faucogney.

Etiennette ou baron la d'Oiselet † en épouse sire de la Villeneuve

Jean III, baron d'Oiselet, épouse 1° *Marguerite de Pontallier* †, sans lignée 2° en 1404, *Marguerite Vergy*, fille de Guillaume d'Isabeau de Rappoltschwiller (beau-père).

Richarde d'Oiselet, épouse Pierre de Choiseul, chevalier, sire d'Aigremont.

Origine tirée de la collection Clerembaut dans les généalogies des rois, ducs et comtes de Bourgogne exposés dans des généalogiques tirées des meilleurs auteurs. Paris, LEGRAS, 1864.

Jean épouse cousin

TABLEAU n° 2

Etienne IV †,

assagne, (1).

Philipotte d'Oiselet, épouse Paul-Léon de Flachslanden, chevalier, seigneur de Teutmenar.

(1) La maison de Clugny tome II, p. 351.

LES DEUX CHRONIQUES DE LA CHARITÉ

Extraites d'un manuscrit de la Bibliothèque
de Gray.

Dans un vieux manuscrit, épave de la Bibliothèque de l'Abbaye de la Charité, on trouve au f° 56 intercalées entre des traités n'ayant aucun caractère historique (1), deux chroniques écrites par des moines indignés de la conduite des sires d'Oyselai envers leur communauté. Ces chroniques relatent des événements du XIV^e et XV^e siècles. Elles m'ont paru assez curieuses pour mériter les honneurs de la publicité. Mais avant d'en donner le texte, disons un mot de l'Abbaye d'où elles sont sorties.

L'Abbaye de la Charité ou la Charité (Caritas) se trouvait placée au hameau dit actuellement « l'Abbaye », dépendant du village de Neuville-lès-la-Charité, canton de Seey-sur-Saône. Fille de l'Abbaye de Bellevaux, elle avait été fondée en 1112 par Alix, épouse de Thiébaud II, seigneur de Traves pour les chanoines de Saint Paul de

(1) Ce manuscrit a pour titre : « Commentaire sur « l'Ave Maria » et le « Magnificat », suivi de traités scientifiques et théologiques de Guichard de Baziis, de Lactance et d'autres anonymes. 1 vol. in-f°, reliure veau gaufré.

Besançon. Ceux-ci la remirent en 1133 à l'archevêque Anséric, qui la rendit au vénérable Ponce 1^{er}, abbé de Bellevaux. Ponce envoya treize de ses religieux parmi lesquels était Pierre de Vadans, en prendre possession. Pierre de Vadans fut institué abbé. Dès 1139, l'Abbaye devint si peuplée, qu'elle envoya un essaim fonder l'Abbaye de la Grâce-Dieu. Les religieux appartenaient à l'Ordre de Cîteaux. L'ancienne église consacrée en 1148 par le pape Eugène III, était le lieu d'élection des sépultures de plusieurs comtes et comtesses de Bourgogne et de plusieurs seigneurs de Traves, de Ray, d'Oiselay, etc.

Plusieurs seigneurs d'Oiselay, à commencer par Étienne d'Oiselay, le fondateur de la famille, furent gardiens de l'Abbaye de la Charité, qui possédait beaucoup de rentes sur les salines de Salins.

Voici quelques faits concernant l'Abbaye :

En 1188, Thiébaud, troisième abbé de la Charité qui était à la diète de Mayence se croise à la voix de Guillaume, archevêque de Tyr et fait partie de la III^e croisade à la suite de Frédéric Barberousse, d'Étienne comte de Bourgogne et de nombreux seigneurs franc-comtois. (CASTAN : *Origine de la commune de Besançon. Mémoires de la Société d'Émulation du Doubs*, année 1858).

En 1277, Jean Malechar, chevalier, seigneur d'Aroz, requiert Othon IV de confirmer un don de cent sous de rente qu'il avait fait à l'Abbaye.

En 1299, Étiennot d'Oiselay reprend de Guillaume de Chalons-Auxerre ses divers fiefs et notamment la garde des Abbayes de la Charité et de Montarlot (1). Des actes de 1386 et 1387 établissent qu'Étienne de Fretigney, abbé

(1) Montarlot-les-Boult, canton de Rioz. Près de ce village et de celui de Fondremand à l'Abbayette, il exista un couvent de Bernardines fondé au XII^e siècle.

de la Charité et son couvent, libèrent Jean de Chalon-Chateaubelin des rentes qu'ils tenaient sur son partage du puits de Salins. En retour de cette libéralité, Jean de Chalon renonce à la robe de drap de douze aunes que l'abbaye lui devait chaque année à l'époque de Noël.

En 1411, Étienne abbé de la Charité s'engage, au nom de son monastère, à faire célébrer à perpétuité l'anniversaire de Jean-sans-Peur, en retour du don d'une maison et d'un meix à Charriey.

En 1481, les religieux de la Charité appauvris par la guerre adressent une requête à l'évêque de Langres, Jean d'Amboise, gouverneur alors de la Franche-Comté, pour recouvrer les dix bouillons (1) de sel qui leur appartenaient sur la saunerie de Salins. Le gouverneur fait droit à leur demande en 1485.

En 1489, l'abbé Jean de Maizières donne en accensement à Jean Boissot, notaire, la maison appartenant à la Charité, au Bourg-Dessus, de Salins. (*Archives du Doubs*).

Il faut admettre que l'Abbaye était bien déchue au XVII^e siècle, car la Gallia Christiana relate qu'en 1663, elle ne comptait que quatre moines (GALLIA CHRISTIANA, tome XV).

Les armes de l'Abbaye étaient : « De gueules à la bande d'or chargées d'un K de sable (qui est Chalon brisé de l'initiale du nom de l'abbaye Karitas) ainsi que portent les sceaux d'Étienne abbé (1386) et les armoiries de la Chapelle de l'hospice du monastère à Besançon, rue Battans (année 1511). L'armorial général de 1696 donne les armoiries plus modernes suivantes : « D'or au pélican de gueules avec sa piété et son aire de même ». (*Armorial des corporations religieuses de Franche-Comté dans Annuaire du Doubs*, 1884, par J. GAUTHIER).

(1) Mesure pour le sel dont je n'ai pu déterminer la capacité.

Gollut estimait le revenu de la Charité à deux mille livres de terre, la livre de terre étant une portion de terrain susceptible de produire une livre monnaie (LITTRÉ). Ce revenu aurait donc été de deux mille livres à l'époque où paraissait l'histoire des Séquanais, c'est-à-dire en 1592. En 1774, l'Abbaye est taxée 120 florins et vaut 15.000 livres. (Voir *Le Clergé de France*, par HUGUES DU TEMPS. Paris, Delalain 1774, tome II).

L'Abbaye de la Charité subit le sort de tous les établissements religieux qui furent vendus et morcelés comme biens nationaux. Une grande partie des bâtiments a disparu et ce qui reste du principal forme encore une très belle habitation, propriété de la famille Gourgaud du Taillis.

Arrivons à nos deux trop brèves chroniques, dont voici le texte :

PREMIÈRE CHRONIQUE

« Ou temps de Benedict le XII^e quant il tenoit la
« court de Rome à Avignon, Noble homme Jehan seigneur
« d'Oyselet, la main armée, comme Assuérus entra en
« l'Abbaye de Carité et par violence plusieurs des édifices
« d'icelle rua jus, veuillant enchasteler ce moustier et en
« icelluy faire propugnacles, eschiffes et édifices batail-
« lereux, en emportant vitailles de céans et plusieurs
« autres biens qu'estoient réservés pour la provision des
« Abbé et Convent et les convertissant à son usage.
« Lequel seigneur outre plus fit plusieurs autres grands
« griefs en l'ostel de céans et inféra menaces, car les
« portes, les murs et le toit de l'Eglise par un sacrilège
« outrage ne craignant rompre et destruire, qui en outre

« osa faire et presuma (1). le couvent jusques à ce de
« tenir enfermé par manière d'emprisonnement, qu'il
« eust d'eux le sairement de lui bailler la somme de deux
« cens livres de petits tournois et quittance de tous lesdits
« faits, domaiges et, le tout, par contrainte de crainte que
« pouvoit cheoir en personne constante ».

Traduction latine de la précédente chronique.

« Sic enim scripta est. Nobilis vir Johannes, Dominus
« d'Oyselet, ad monasterium de Caritate, ordinis cister-
« cientis, bisuntini diocesis armata manu hostiliter acce-
« dens ac dictum monasterium per violentiam intrans,
« nonnulla Caritatis edificia diruendo, monasterium ipsum
« incastellans, ac in eo propugnacula (2) et édificia bellica
« construens, nonnulla victualia, quæ pro Abbate et quan-
« tum dicti monasterii continebant ibidem, ac res alias
« dicti monasterii sancti exinde asportans et asportare
« faciens et in ejus usus convertere, ac nonnulla alia
« dampna et injurias adversus Abbatem et quidem irrum-
« pere ipsa communitatis presumpsit, portasque ac
« muros et tecta sancti dicti monasterii ausus sacrilego
« facinore non expavit, dictosque conventus in eodem
« monasterio inclusos tandiu detinere presumpsit invitos,
« donec iidem conventusque ducentos libras turomenses
« parvas solidas promittere ac juramentum præstare et de
« supradictis dampnis monasterio supradicto illatis, qui-
« tationem facere coacti fuerunt, per vim et metum, qui
« eadem poterant in virum constantem.

« Pourquoi l'on dit :

« Puis qu'Oyselet la Charité blessa, le blesse pourete ».

(1) Du latin *præsumere*, avoir l'audace.

(2) « Meurtrières », voir DU CANGE, V^o .

DEUXIÈME CHRONIQUE

« Depuis et ou temps de Damp Guillaume de Gran-
« valx né de Salins, licencié en théologie et abbé de Carité,
« messire Jehan d'Oizelet et messire Anthoine, son fils
« feirent rompre le monastère de céans et feirent louer
« grand nombre de gens d'armes qui, par trois jours
« entiers gastèrent tous les biens qui y estoient et commi-
« rent tant de dérisions, de larronneries et de dommaiges
« que on n'en scait le nombre jusques en emportant les
« laincieux de l'hostellerie et les habis des religieux et le
« tout pourtant que ledit abbé entretenoit par justice les
« droits de toute justice que l'Eglise de céans ha sur sa
« terre, lesquels droits lesdits sieurs vouloient alors usur-
« per.

« Pourquoi le dessus escript présentement fut renou-
« velé : « Puisqu'Oyselet la Charité rompit, le dérompt
« pourete ». *Ledit messire Anthoine à son trespas deslaissa*
« *une fille dicte Jehanne, laquelle il donna à femme à ung*
« *dit messire Jehan d'Oyselet, fils d'un de ceulx dudit Oyse-*
« *let, lequel eut à femme la fille d'un clerc, dit maistre Re-*
« *nault de Chassey, nièce dudit messire Jehan, pour ce que,*
« *ostant sa poureté, ne peust avoir plus noble femme, ne*
« *plus riche.* Lequel messire Jehan, dès incontinent qu'il
« eust ladite femme et avant le trespas dudit messire An-
« thoine, commença à injurier sans excuse l'abbé de
« céans, qui lors estoit de Maizières, menasser et outrager
« l'ostel de céans, jusques à donner échiquet (1) à ung dit
« Guillaume d'Oiselet, fils d'ung d'Oiselet qui soloit estre
« sire de Clervant, de lousgier lui et certaines meschan-

(1) On ne trouve pas « *échiquet* » dans DU CANGE. Evidemment il signifiait « billet de logement ». Dans LITTRÉ, on trouve « *étiquet* » et étiquette avec la même signification en vieux langage.

« tes gens d'armes dans le pourprins de céans là où ils
« furent trouvez par ledit Abbé lequel fit cesser le son des
« cloiches jusques ils furent desloigiez et mis hors de
« céans.

« Tousjours depuis ledit messire Jehan ne cessa de
« nous molester et troubler et empescher les droits de
« céans et par espécial, quant au présent, ceux qu'avons
« avec lui, comme lui, par indivis en la justice et bois de
« Fretigney. Or ne doit-on estre esbahis de ce, car le pre-
« mier de la dite maison dès lequel jusques aujourd'hui, ne
« cessèrent de molester l'hotel de céans, n'estoit fils naturel
« ne légitime du Comte Estienne gisant au chapitre, car s'il
« fust esté fils naturel, je cuide qu'il et sa postérité eussent
« tousjours amé l'ostel de céans comme ledit comte, par
« amour duquel nous avons, nos rentes de Salins ; eussent
« aussi « prospéré en la postérité d'Oyselet, laquelle des-
« qu'elle fut audit présent donnée va tousjours de mal en
« pis ».

Un mot seulement sur la première chronique.

Jean d'Oiselay 1^{er} du nom, comme on le verra par la table généalogique, met un siège en règle devant l'Abbaye qu'il pille, emprisonne les religieux jusqu'à ce qu'ils lui eurent assuré par serment le paiement de 200 livres de petits tournois et, *comble d'ironie*, donné quittance de tous dépens, dommages et intérêts. Duguesclin en 1365 devait faire mieux encore car, après avoir rançonné le pape d'Avignon pour payer les « *grandes compagnies* » et en débarrasser la France, il exigeait de plus l'absolution de tous leurs méfaits.

Le deuxième paragraphe de la 2^e chronique présente une certaine difficulté d'interprétation. Essayons de traduire le passage en italique en langage moins amphigourique que celui du chroniqueur cistercien :

« Ledit messire Antoine laissait en mourant une fille
« nommée Jeanne qu'il maria à un Jean d'Oiselay, fils
« d'un d'Oiselay qui avait eu pour femme la fille d'un clerc
« nommé maître Renaut et nièce dudit messire Jehan pour
« ce que, en raison de sa pauvreté il ne put obtenir femme
« plus noble et plus riche ». Or, Jeanne était la cousine ger-
maine (1) et non la nièce de son mari et de plus le mariage
se fit avant la mort d'Anthoine d'Oiselay comme on le voit
par la suite de la chronique. Enfin le père de Jean d'Oi-
selay, Charles seigneur de Chassagne avait épousé Jeanne
de Clugny (2). Charles était lui-même fils de Guillaume
d'Oiselay, seigneur de Clervans, Chamblay, Ounans et
Chassagne marié à Agathe de Vienne. Jeanne de Clugny
était-elle la fille d'un clerc dit maître Regnaud ? Quelque
doute planait-il sur sa naissance ? C'est ce que semble
insinuer le rancuneux moine, outre que la qualification
de *filles de clerc* était, si je ne me trompe, une grave injure.
On voit par la suite de cette chronique que ce dernier,
Jean, marchant sur les traces du grand père et du père de
sa femme (Jean III et Antoine d'Oiselay), eut de nouveaux
démêlés avec l'abbé de Charité, Jean de Mézières (2^e pé-
riode). Il commence par injurier l'abbé puis lui envoyer
des garnisaires, mais l'abbé fait interrompre la sonnerie
des cloches du monastère, signe d'excommunication, ce
qui les fait probablement se retirer. La désignation de
cet abbé par le chroniqueur nous permet d'établir une date
approximative. Jean III de Maizières vingtième abbé de

(1) Voir A. DUCHESNE : *Histoire de la Maison de Vergy*. COLLUT : *Mémoires historiques de la République séquanais*.

(2) Il y a une famille de Clugny originaire d'Autun (D. PLANCHES : *Hist. de Bourg.*, t. III, page 351). Cette famille était de robe, mais anoblie pour ses grands services rendus aux ducs de Bourgogne. Fille de clerc signifiait alors fille de robin.

ED. LOCO. — Etat des gens d'armes qui allèrent avec le duc Philippe en avril et mai 1378 en Normandie... Geoffroy de Clugny avec un écuyer.

la Charité est inscrit dans la Galléa Christiana comme ayant dirigé le monastère de 1467 à 1493, année de sa mort. D'un autre côté, d'après la chronique même, Anthoine d'Oiselay vivait encore et Jean avait déjà épousé sa cousine en 1469. C'est alors entre 1469 et 1493 que se placerait cette invasion du couvent.

Après Jean de Maizières, c'est son successeur qui eut à souffrir de l'humeur querelleuse du mari de Jeanne et le chroniqueur donne comme prétexte des difficultés entre l'abbé et le sire d'Oiselay, une contestation sur différents droits et entr'autres ceux que possédaient par indivis les abbés de Charité et les seigneurs d'Oiselay sur la justice et les bois de Fretigney. C'est là une troisième période indéterminée. Les contestations étaient alors fréquentes entre moines et seigneurs, car les héritiers des bienfaiteurs des couvents voyaient avec peine la prospérité des religieux et cherchaient à leur reprendre partie des biens donnés par leurs ancêtres.

Mais ceux-ci savaient se défendre, sinon en rendant violence pour violence, du moins par l'emploi des armes spirituelles et tel spoliateur de couvent finissait, en vieillissant par faire lui-même de nouvelles largesses à ceux qu'il avait persécutés et ce, pour *le remède de son âme* et de celles de ses prédécesseurs.

La fin du dernier paragraphe de cette deuxième chronique contient une imputation grave sur l'origine des seigneurs d'Oiselay, car en disant « que le premier de cette maison depuis lequel aucun d'eux ne cessa de molester l'hôtel de charité n'était fils ni naturel, ni légitime du comte Étienne inhumé dans la salle du chapitre » le moine chroniqueur accuse implicitement Blandine de Cicon d'avoir trompé Étienne comte de Chalon et de Bourgogne en lui attribuant la paternité de son fils « Tan-

tae ne animis coelestibus iræ » et l'abbaye se vengeait sur le château en inscrivant en latin et en français les méfaits des seigneurs à leur égard, dans leurs manuscrits religieux et théologiques.

Quelques mots maintenant sur les personnages de nos chroniques glanés à travers les maigres renseignements que nous donnent Gollut et Olivier de la Marche. Jean 1^{er} baron et sire d'Oiselay qui vivait sous Eudes IV et Philippe de Rouvre est désigné par Gollut comme un des conseillers de Jeanne de Boulogne, mère et tutrice de Philippe de Rouvre.

Jean III baron et sire d'Oiselay est chambellan du duc Charles le Téméraire. Son fils, Antoine, échanson d'abord de Philippe-le-Bon, conserve cette même charge sous Charles le Téméraire. L'acte le plus important connu émanant de Jean III et d'Antoine d'Oiselay est l'acte d'affranchissement du bourg d'Oiselay daté du 18 novembre 1429. Cette charte très intéressante, a été publiée par M. Jules Gauthier, actuellement archiviste du Doubs, dans les Mémoires de la Société d'Émulation du Doubs, année 1867. Oiselay y est désigné sous le nom d'*Oiseillart*. Jean et Antoine figurent ensemble dans cet acte qui fut passé à Besançon en l'hôtel « de moy Jehan seigneur d'Oiseillart, chevalier, c'est assavoir en la rue des Granges en la chambre basse derrier dudit hostel en la présence des notaires publiques, etc ». Chose assez rare pour un immeuble, l'hôtel d'Oiselay de la rue des Granges se transmet dans la même famille jusqu'à Ermenfroï François II, mari de Caroline de la Baume Saint-Amour, quoique situé dans une ville populeuse où les héritages n'ont pas la même fixité que les fiefs et châteaux. On en trouve encore la trace à Besançon dans la dénomination du square Saint-Amour.

Olivier de la Marche dans ses intéressants Mémoires, raconte les fêtes splendides du mariage de Charles le Téméraire avec Marguerite d'Yorck (juillet 1468), fêtes qui durèrent huit jours entiers. Dans ces fêtes où le tournoi devait être la pièce de résistance, Antoine d'Oiselet se distingua au pas d'arme de l'*Arbre d'Or* aux côtés d'Olivier de la Marche lui-même, de Claude de Vaudrey, de Jean de Rochefort, de Pierre de Salins et d'autres chevaliers bourguignons « tous richement couverts et harnachés, les uns de soye, les autres de brodure ou d'orfèvrerie ». Olivier de la Marche raconte encore que le 5 janvier 1477, il fut fait prisonnier à la bataille de Nancy où périt Charles le Téméraire. Et je fus pris, dit-il, la Mouche de Vere, messire Anthoine d'Oiselay et autres et fûmes menés en la ville de Fou en Barrois... (1) si fismes avec nos ennemis pour nos rançons le mieux que nous pumes et je demouray pleige (caution) pour tous les autres, lesquels s'en alèrent au pays faire finance ». (*Mémoires d'Olivier de la Marche*, édition BUCHON).

Quant à Jean d'Oiselet, le gendre d'Antoine, voici ce que raconte Gollut : « Lors (en 1481) le chasteau d'Oiselay, « battu furieusement, fut emporté par l'ennemy haïant « faict batterie suffisante et surprins à l'impourveu iceluy « pendant que les soldats de la garde s'amusoient, comme « lon dict à quelque pourparler d'accord, lors estant le « seigneur du lieu grièvement malade et blessé de plusieurs coups qu'il avoit receü à la deffense de sa forte-
« resse. Mais la dame sa femme, dame de cœur viril et « douée de grandeur de corps et forces d'amazone, vint et « accourut au bruict et à la bresche, et arrachant une « hallebarde, qu'elle ostat à un officier des ennemis, tua

(1) Foug, petite ville ou bourg fortifié de l'ancien Barrois, à deux lieues anciennes de Toul. Voir D. CALMET : *Notice de la Lorraine*, tome 1^{er}.

« quelques soldats, commençant par celui auquel la
« hallebarde appartenait. Toutefois voyant qu'elle perdoit
« temps, elle et son mary furent arrêtés, et avec eux
« *Jean d'Oiselay, frère du seigneur, qui fut envoyé prison-*
« *nier en Champagne, où il feut, en soulas de sa prison,*
« *quelques poèmes et traductions des histoires passées,*
« *avant que de retourner en Bourgogne pour y espouser sa*
« *prochaine parente, dame dudit Oiselay nommée Jeanne,*
« *qui lui fut accordée par dispense apostolique, afin que*
« *ceste bone maison et la seigneurie qui y donnait le nom*
« *fussent conservés en ceste famille, qui est l'une des*
« *bones, anciennes et loïales du païs* ».

A supposer que ce récit ne soit pas une légende, il me semble que Gollut s'est trompé.

1° En faisant intervenir dans la défense du château d'Oiselay un frère du châtelain qui s'appelait Jean comme lui, par cette raison que le Jean châtelain d'Oiselay en 1481, ne pouvait être que le mari de Jeanne, n'ayant qu'un frère nommé Louis et non pas Jean ; 2° En faisant épouser Jeanne par le frère du seigneur postérieurement à sa captivité, c'est-à-dire après 1481, tandis que la fille d'Antoine d'Oiselet fut mariée à Jean d'Oiselet en 1469. Faisant donc abstraction de ces deux erreurs, ce serait le mari de Jeanne qui aurait été fait prisonnier et aurait composé des poésies et traduit des histoires. Rien d'in vraisemblable à cela, mais rien non plus de prouvé. Quoi qu'il en soit, les seigneurs d'Oiselay étaient de très grands seigneurs issus d'un bâtard de Bourgogne. L'un d'eux (probablement Étienne IV), se distingua à la bataille de Rosbecque (1382). Leurs alliances avec les plus grandes maisons dément de reste les insinuations de moines grincheux, aigris, il est vrai, par des griefs sérieux, mais compensés peut-être par des usurpations dont les cou-

vents ne se faisaient pas faute alors. Du reste nos héros vivaient dans des temps bien troublés et après s'être bien étrillés mutuellement, moines et seigneurs finissaient par devenir les meilleurs amis du monde.

Je termine en donnant les armoiries d'Oiselay d'après les sceaux : « De gueules à la bande vivrée d'or. Timbre « et couronne d'or surhaussée d'un cygne volant d'argent. « Support deux sauvages portant massue ».

La branche de Flagey brisait d'un lambel à trois pendants, chacun d'eux chargé en pal de deux fleurs de lys (Sceau de Jean 1301).

La branche de la Villeneuve brisait primitivement d'un lambel à cinq pendants d'argent. Sceau d'Étienne (1301), puis simplement d'argent en chef.

Leur cri d'armes était : « Oyselet devant ! » et leur devise : « Non inferiora secutus ». Voir dans l'Annuaire du département du Doubs, année 1877, l'*Armorial de Franche-Comté*, par J. Gauthier).

G. JOURDY.

DU DROIT COUTUMIER

AU MOYEN-AGE

*De la faculté, pour le serf, de refuser son nouveau
maître et de quitter son meix,
quand ce meix avait été vendu, cédé ou échangé.*

Au Moyen-Age on rendait la justice en s'appuyant sur les Coutumes qui variaient selon les diverses provinces.

En cas de lacune, on s'adressait aux lois romaines qui constituaient le droit écrit, par opposition au droit *coutumier* conservé d'abord par la tradition.

Les juges avaient alors un intérêt particulier à étudier les causes avec tout le soin désirable, à ne pas agir à la légère, et à ne pas se laisser influencer par des considérations d'ordre étranger, car, en cas d'appel, si leur arrêt était cassé, ils pouvaient être condamnés eux-mêmes à l'amende.

Voici qui ne peut laisser aucun doute à cet égard. Ce sont, dans les comptes pour 1409-1410, de Pierre Lemo-

niat, trésorier de Vesoul, *les exploits de justice du bailiage d'Amont*, ressort de Vesoul, par devant M^{re} Erard Dufour, bailli d'Amont ou son Lieutenant.

fo XVIII^{ro}: « de Jehan de Poligny, prévost de Vesoul, « pour une sentence par lui donnée à l'encontre de Guillaume fils Guillemain de la Corvée (1), au profit de Jehan « Bonvalot, de laquelle sentence fut appelée par ledit « Guillaume, et a esté dit mal jugé et bien appelé et pour « ce *condampné ledit Prévost à l'amende de l'appelant*, « taxé XXX francs..... pour ce XXX fr.

L'application de la Coutume se faisait après l'audition de témoins choisis parmi les personnes les plus âgées des environs. Cela constituait ce que nous appelons aujourd'hui l'acte de notoriété, dont la forme a été stipulée par Ordonnance Royale de 1667 (2). Dans ces temps, on trouvait en Franche-Comté des cas remarquables de longévité. J'en ai donné des exemples dans mes recherches sur la Mainmorte, page 18 (3). Ils sont tirés de l'information faite en 1444, par ordre du duc de Bourgogne, pour établir les limites du Duché et du Comté (4).

A propos de l'hôpital des religieux de Saint Antoine de Vienne, établi à Aumonières, sur la route de Langres à Besançon, non loin de Pierrecourt (5), on entendit la déposition de Chaussenet qui était âgé de cent dix ans.

Janot avait atteint cent vingt ans ;

Le Mynettet dépassait cent vingt ans ;

Gobillon était arrivé à 130 ans.

Un siècle plus tard, la vie humaine, dans nos régions, avait conservé ce privilège, qui n'était cependant pas dû à

(1) Faubourg de Luxeuil.

(2) DUNOD : *Traité des prescriptions*, page 104.

(3) Gray, Gilbert Roux, 1896.

(4) *Archives de la Côte-d'Or*, B. 266, fo 200.

(5) Canton de Champlitte (Haute-Saône).

la sobriété. Gilbert Cousin de Nozeroy, le disciple et secrétaire d'Erasmus, dans sa description de la Franche-Comté (1), dit textuellement : « les hommes vigoureux et « d'une santé florissante ne meurent guère que par défaut « de tempérance ou par extrême vieillesse. On en voit « plus d'un parvenir à la cent vingtième année ».

La difficulté et les inconvénients des enquêtes, la certitude incomplète qu'elles laissaient après elles devaient suggérer l'idée de rédiger les Coutumes.

Le roi de France, Charles VII, avait décrété en 1453, que les Coutumes différentes du royaume seraient recueillies et écrites ; mais cette ordonnance ne reçut pas son exécution immédiate.

Les Coutumes du Bourbonnais furent seulement publiées en 1500, et une seconde édition eut lieu en 1521.

Celles du Perche furent imprimées en 1505 ; celles de Touraine en 1507 ; celles de Troyes en 1509 ; celles du Berry en 1529 ; celles d'Orléans ne parurent qu'en 1583, etc...

La Bourgogne avait devancé l'Édit de Charles VII. Les États avaient adressé une supplique à leur souverain, le duc Philippe-le-Bon, pour faire reconnaître et rédiger les Coutumes de la province, c'est-à-dire du Duché et du Comté.

Des commissaires avaient été nommés (2) ; mais leurs

(1) Bâle, 1552, page 84.

(2) Ces commissaires, au nombre de six, étaient : 1^o pour les gens d'Eglise, M. Ferry de Clugny, docteur ès lois et en décrets, chanoine et official d'Autun, et maître des requêtes de l'hôtel du duc.

2^o Pour les nobles : Jehan de Bauffremont, chevalier, seigneur de Mirebeau, chambellan du duc.

3^o Pour les bourgeois et habitants des bonnes villes : M^{re} Jehan George, licencié ès lois et maître des requêtes de l'hôtel du duc.

Trois conseillers avaient été désignés comme suppléants, en cas d'empêchement ou de décès des titulaires. C'étaient Guillaume de Sercey, premier écuyer d'écurie et bailli de Chalon ; M. Pierre Brandin, licencié ès lois et

efforts n'aboutissant pas, le Parlement dressa seize articles en 1451, et les déclara de Coutume notoire.

Par lettres patentes, datées à Bruxelles des 11 mars et 16 juin 1457, le duc permit aux trois États, sur de nouvelles instances, de nommer chacun un commissaire et en désigna lui-même trois autres. Leur travail terminé, d'autres lettres, du 28 décembre 1459, déclarèrent que ces Coutumes ainsi recueillies auraient force de loi, et serviraient à juger tous les procès qui se feraient à l'avenir, ou qui ne seraient pas encore entièrement instruits ; et que dans les cas auxquels elles n'auraient pas pourvu, on suivrait la disposition du droit romain (1).

L'article IV du titre XV de la coutume du comté de Bourgogne est ainsi conçu :

« L'homme de mainmorte pour lui et sa postérité à
« naître, pour ses enfants nés, étant en communion avec
« lui tant seulement, peut délaisser et abandonner son
« seigneur, *en renonçant* audit seigneur ses meix et héritages mainmortables, et la tierce partie de ses meubles
« tant seulement, si c'est au tort dudit seigneur ; Et si ce
« n'est aux torts dudit seigneur, sera tenu ledit homme de
« délaisser avec lesdits meix et héritages, les deux parts
« de sesdits meubles, quelque part qu'ils soient, et par
« cette manière acquerra ledit homme franchise et liberté
« pour lui et sadite postérité dessus déclarée » (2).

Pourquoi cet article si clair, si net, est-il ignoré de la plupart de ceux qui parlent de la condition de nos

maître des requêtes, et Pierre Baudot aussi licencié ès lois.

Pendant le cours des opérations, Geoffroy de Thoisy, chambellan et bailli d'Auxois, remplaça Guillaume de Sercey ; Jehan de Vendlenesse suppléa Ferry de Clugny. (*Coutumes de Bourgogne*, page 1 et suivantes).

(1) DUNOD : *Traité des Prescriptions*, p. 104, 105.

(2) DUNOD : *Traité de la Mainmorte*, page 230.

ancêtres, qu'on représente comme des bêtes de somme attachés à la terre et dans l'impossibilité absolue de sortir de cet esclavage plus ou moins déguisé ?

La Coutume générale des deux Bourgognes, qui remonte à 1231, avait déjà reconnu le droit du mainmortable de quitter son seigneur (1).

Ce droit se trouve même démontré par les conventions que les seigneurs faisaient entre eux, pour essayer d'empêcher le départ de leurs hommes. En 1203, Eudes III duc de Bourgogne, sur la demande de l'abbé de Saint-Seine, promet de ne pas donner asile aux hommes de l'abbaye (2).

En 1239, Pierre de Bauffremont s'engage à ne recevoir sur ses terres aucun sujet de Jehan de Chalon, sire de Salins (3).

L'article XI de la coutume n'est pas moins intéressant :

« Gens de mainmorte qui n'ont abandonné leurs
« meix ou héritages mainmortables en la manière dessus
« déclarée, mais tant seulement s'en sont absentés, et
« dedans dix ans retournent pour avoir leurs dits meix et
« héritages, ils y seront reçus par leurs seigneurs, en
« payant et rendant tous frais et missions, pour répara-
« tions nécessaires faites pendant ledit temps esdit meix
« et héritages ; et seront les fruits et profit desdits meix
« et héritages écheus durant lesdits dix ans audit seigneur.
« Et si lesdits gens de mainmorte ne les requièrent dedans
« ledit terme de dix ans, lesdits seigneurs en pourront
« faire leur plaisir et profit ».

(1) PÉRARD : Recueil de pièces servant à l'*Histoire de Bourgogne* : in-f° 1664, page 360.

(2) DOM PLANCHER : *Histoire de Bourgogne*, t. 1, p. 169.

(3) ABBÉ GUILLAUME : *Histoire des sires de Salins*, t. 1, page 129.

Cet article XI, comme l'article IV, fait voir que les rapports du seigneur et de ses sujets étaient tout autres qu'on ne le croit, et surtout qu'on ne le dit. Il prouve que le maître était pour ainsi-dire à la merci de ses hommes qui pouvaient, après une absence de dix ans (laps de temps considérable), venir réclamer leurs champs, sans qu'on pût s'y opposer, et surtout sans qu'on pût leur infliger la moindre peine. Mais quand on réfléchit que la noblesse n'avait pas d'autres revenus que le produit de ses terres et les droits seigneuriaux qui dépendaient du nombre des habitants de son domaine, on comprend facilement qu'elle avait tout intérêt à user de ménagement, et qu'elle se soit laissée aller dans la voie des concessions.

Au XIII^e siècle, il existait pour les mainmortables, un autre privilège non moins singulier. Il dérivait en quelque sorte des droits mentionnés dans les articles IV et XI ; ce qui explique qu'il ne soit pas inséré dans la Coutume,

C'était la faculté, quand son meix avait été vendu, cédé ou échangé, de refuser le nouveau maître que le sort lui donnait. J'en ai rencontré un exemple, remarquable à tous les points de vue, dans le cartulaire de l'abbaye de Corneux.

Il montre d'abord que le paysan pouvait, dans ce cas, s'en aller sans signifier ses intentions, et par conséquent sans avoir à remplir la moindre formalité.

Il apprend ensuite qu'il pouvait revenir sur sa première impression, et qu'il avait un an et un jour pour réfléchir et se décider définitivement.

Il enseigne encore que, dans ces circonstances, son ancien maître ne devait pas le recevoir et se faire le complice sinon l'instigateur de son départ.

Voici le fait :

En 1265, les religieux de Corneux avaient donné des terres sur Beaujeu à Perrenin, gendre de Goant, en échange de ce qu'il possédait sur Saint-Broing en hommes, meix, maisons, terres, prés, moulins, eaux, dîmes, péages et possessions de toute sorte, excepté cependant ce qu'il tenait en fief du seigneur de Beaujeu.

Après vérification, Perrenin s'était aperçu que les biens qu'il recevait n'avaient pas la valeur de ceux qu'il avait cédés. Il avait réclamé, et une discussion était survenue entre lui et l'abbaye. Mais, d'après le conseil de prud'hommes, un rapprochement avait eu lieu, et on était tombé d'accord pour s'en rapporter à l'arbitrage d'Ayme de Chantonay (1), chevalier, et de Goant le beau-père de Perrenin. Les deux parties s'étaient engagées d'avance à accepter la décision, sous peine de cent livres d'amende pour le récalcitrant.

Après s'être entourés de tous les renseignements nécessaires, les arbitres décidèrent que les droits de Perrenin à Saint-Broing ne valaient pas moins de quinze livrées (2) de terre, et que ce qu'il avait reçu ne représentait que treize livrées ; de sorte qu'il lui était redû deux livrées ou quarante *soudées*, et que s'il ne voulait pas les accepter en dehors du clos de Beaujeu, il lui serait remis quarante (3) livres d'Estevenant en argent.

Un autre désaccord s'était élevé entre les parties.

Belyn Culetet, l'homme du couvent qui cultivait à Beaujeu les terres remises à Perrenin, et qui avait, paraît-il, été compris dans la cession, ne voulut pas changer

(1) Voir après la pièce justificative, une notice sur Chantonay.

(2) La livrée de terre était la quantité de terre nécessaire pour produire une livre de revenu.

(3) Cela démontre qu'à ce moment le loyer de l'argent était à 5 %.

ainsi de maître. Il quitta son meix de Beaujeu et s'en alla à Saint-Broing sur les terres de l'abbaye.

Perrenin s'était plaint, et avait demandé que les religieux fissent revenir leur homme à son meix. Ceux-ci répondaient qu'ils n'étaient pas tenus de le renvoyer, parce qu'il n'était pas parti de leur consentement ou par leur commandement.

Pour terminer le différend, on convint de s'en rapporter aux premiers arbitres, qui reconnurent que Culetet *avait le droit de partir*, mais que les religieux avaient eu tort de l'accueillir, et qu'ils devaient payer à Perrenin trente livres d'indemnité.

Il était réservé cependant que si Belyn Culetet retournait à son meix *dans le délai d'un an et un jour*, les trente livres seraient rendues intégralement à l'abbé.

Il fut de plus bien spécifié que le couvent ne devait en aucune façon recevoir les hommes qui habitaient sur les terres données par lui en échange.

Cette sentence fut prononcée et rédigée le lendemain de Pâques 1265 (1). Et comme Ayme de Chantonay n'avait pas de sceau, il fit apposer ceux de maître Symon Chanceot de la *Mazclaine* de Besançon, de Robert curé de Chantonay et de Besançon curé de Cresancey.

D^r BERTIN.

(1) En 1265, Pâques était le 6 avril.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Sentence arbitrale pour héritage à St-Beroing

1265, 7 avril. — *Je Ilames sires de Chatognay* fais à savoir à tos cels qui verront et orront ces presentes lattes que comme discorde fust meuc entre les Religieux l'Abbey et le Covent de Cornoel d'une part et Perrenin lojanre Goant d'autre part sur ce que lid. Perrenyns havoit et pooit et davoit havoit à S^t Beroing en homes, en mes, en maisons, en terres, en preys, en eaus, en molins, en Rantes, en dismes, en decors d'Eaux, en accroissances, en issues, en Peage, en possessions, et en toutes autres choses et a finage et es app^{nes} de S. Beroing, sauf ce il tenoit en fief du seigr de Beljeu à S^t Beroing. En la fin par lo conseil des prudomes lidis Abbé et li covans et lidit Perrenins en poinne de C^{ib}. d'estev. se mirent de lor grey et de lor bone volonteý de lad. Discorde sus moi et sus goant come sus arbitres, et en ce nos eslurent arbitres et promistrent à la poinne devand. tenir et garder permalignablement et fermement ce que nos diriens et acorderiens de lad. discorde. *Et je et lid. Goans* par le conseil des prudomes avons dit et accordé ansint de lad discorde que lidis Abey et li covens donisient et assignesient à ledit Perrenyns permalignablement à Beljeu ou au clox de Beljeu 15 livrées de terre en eschainge por totes les choses devand. en homes en rantes, et en totes autres choses, et lid Abey et li covens pont asigneý et doneý à lacort de moy et de Goans a lid Perrenyns

por totes les choses devand. jai (*déjà*) traze livrées de terre à Beljeu et 40 soudées Estevenant à assoir et assigner, et lid. Perrenyns deson grey ha recieu et tenu bien led. eschainge desd. 15 livrées de terre et le promis et est tenu tenir et garder permaignablement en la poinne devant dite led. eschainge. Et après se lid. Abey et li covens ne li pooient assigner à Beljeu ou a clox lesd. 15 livrées de terre et quil en fallist 30 soudées ou 40 lidits Abbés et li covens à nostre esgard en derroient deniers et lidit Perrenyn les en panroit et seroit tenus de Panre, ansins lodige, approuvé et tesmoigné par ma vérité. Après autre discorde vint entre lesd Abey et le Covent et led. Perrenyn sus ce que lid. Perrenyn demandoit as devantdis Abey et à le covent Belyn Culelet de Beljeu qui estoit homes aldit Abey et covent et demorans en boures de Beljeu qui à le tans de leschainge sen ala fors de Beljeu et se parti de sun mes et demandoit lidis Perrenyn quil le fessient retorner aledit mès et quils le davoient faire retorner al mès, et lidis Abey et li covent disoient qu'ils nestoient pas tenus deluy faire retorner, quil ne s'en estoit pas partis par lorgrey, ne par lor commandement, Et auxi en la forme devand. de ceste discorde darrairre ils se mistrent sus moi et sus goans come sus arbitres et promistrent pardevant nos et pardevant autres bones gens tenir et garder permaignablement ce que nos diriens de lad. discorde. Et je per l'acort et par la volonte de Goant dis que par lad. discorde lid. abbés et li covens derroient et paierolent ald. Perrenin 30^{lb}. destev. an tel meniere que si lid Belyns dedeans l'an et le jor retornest à son mes de Beljeu por demorer, led. Perrenins reendroit lesd. 30 livres et seroit tenus de randre entierement ald. Abey et al covent sans rien retenir, et après l'an et le jor sens nul contredit quittamment et franchement, led. Abbé et li covens porroient retenir et amasser sur lor et recevoir a home a Beljeu ou autre part led Belyn a mon esgart et al. goant. Et je dis et tesmoingne par ma vérité et voel que se lid. Belyns voloit retorner sus labey et le covent de Cornoel à Beljeu ou autre part il le poeut et pourroient amasser et retenir, ancor ne si acordest Goans por ce que jen hai dist et fait, et por ce que led Perrenyns en a recues et haues lesd 30 livres por chief de ce, et ce dije et tesmoingne par ma veritey, et ansint ha estey fait et acordey par moi par le consentement et par la volonte de parties. Et après je dis et tesmoigne par ma vérité que ledit Abey et li covent ne poent n'en doivent retenir sus lor les homes qu'ils hont assis et assignez ald. Perrenyn por led. eschainge, et

après je dis de part moi que par la defaute desd. 40 soudées de terre que lid Abbés et li covent n'en hont assignées et assises aid. Perrenin à Beljeu neu o clox, que se lid. Perrenys ne voelet panre lassise et l'assignement fors de Beljeu, et de clox, que lid Abbés et li covens por lesd. 40 sondées de terre donoient, rendent et paioent a led Perrenyn 40 livrées d'eslev. et partant lid. Abès et li covens seront quite de 40 soudées de terre et doivent être quitte et led. Perrenyns ne lor en porroit ne davroit riens demander. Et en tesmoignage de ce, por ce que je n'ai scel, j'ai fait mettre en ces lattes le scel maistre Symon Chanceot de la Mazeloinne de Besançon et le scel Myr Robert curié de Chantonnay, et le scel Monseignor Besençon curié de Cresancey.

Et nos devant dit maistres Symon, et nos devantdits curiés à la requeste dud Haymes, en tesmoignage de ce, avons mis nos scels en ces lattes. Ces lattes furent faites et donées lendemain de Pasques en l'an N. S. 1265 ou mois d'Avry.

Cartulaire de Corneux. Manuscrit DROZ, fol. 451. (Bibliothèque de Besançon).

Chantonnay

Chantonnay, canton et arrondissement de Gray (Haute-Saône), sur la route de Besançon par Marnay. On y voit encore les ruines du château des sires de Chantonnay.

Ayme ou Aymon de Chantonnay vivait au milieu du XIII^e siècle. Au mois de mars 1267/8, au moment de partir pour la VIII^e croisade (1268-70), avec Saint-Louis, il avait fait son testament qui se trouve reproduit dans le cartulaire de l'abbaye de Bèze (1). Dans cet acte il nomme ses enfants, Guy et Agnès, et fait un legs de 20 fr. à l'hôpital du Saint-Esprit de Gray, de 20 fr. à la léproserie de Chantonnay, de 10 fr. à l'Abbaye de Corneux pour aider à la construction du cloître.

En 1265, Guy de Chantonnay, conjointement avec son père, avait donné quittance à la comtesse de Bourgogne, Alix, d'une somme de 100 francs qu'il recevait des mains de Guyot de Cugney, curé de Motey-Besuche (2).

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, H₃ 130, f^o 179.

(2) *Arch. du Doubs*, B. 69.

Guy avait épousé Symonette de Mercey; et, le mardi après Quasimodo 1295, ils achetaient ensemble, de l'archevêque de Besançon, les menues dîmes d'Angirey pour 50 livres d'Estevenant. Les témoins étaient Hugues sire de Pesmes et l'Abbé d'Acey (1).

Gillette ou Guillemette de Chantonnay, fille de Guy, était mariée à Barthélemy de Sauvigney : elle eut un fils, Jean, auquel elle laissa une partie de Chantonnay. Elle est morte au mois de septembre 1277, et sa tombe était à Saint-Paul de Besançon, où la famille de Sauvigney avait une chapelle (2).

Jean de Sauvigney eut deux fils, Jean et Thibaut, ce dernier marié à Simonne d'Oricourt, dame de Vaire, qui lui donna un fils Jean. Ce Jean épousa Isabelle de Saint-Quentin, d'une illustre famille de Besançon qui fournit un archevêque, Eberard, en 1170-1179 (3).

En 1352, Isabelle de Saint-Quentin fait donation de la moitié de la terre de Chantonnay à Jean son fils et à Philippe son petit-fils.

Jean II mourut en 1361, et par son testament il se reconnaît vassal de Geoffroy de Beaujeu, pour Sauvigney.

Jean III était avec les Chauffour et les Corgirnon, à la tête des Grandes Compagnies, lorsqu'elles s'emparèrent d'Apremont en 1362-1363.

Henry de Sauvigney, fils de Jean prit pour femme Étiennette Mouchet de Besançon. Ils eurent quatre fils: Henri, Renaud, Jean, Étienne (ces deux derniers chanoines), et une fille, Jeanne épouse de Huguenin de Scey, seigneur de Fertans (4).

Branche de Chantonnay. — Philippe de Sauvigney, qui avait reçu de sa grand-mère la moitié de Chantonnay, eut un fils Jean, marié à Parise de Montagney. Ce Jean se trouvant sans enfants, testa en 1403, pour donner Chantonnay à son cousin Jean de Sauvigney, chanoine de Besançon. Celui-ci après sa mort, en 1417, laissa son héritage à ses neveux Jean, Henry et Philippe de Scey fils de feu Huguenin de Scey et de Jeanne de Sauvigney (5).

La maison de Scey posséda Chantonnay pendant plus d'un siècle et le vendit à Nicolas Perrenot de Granvelle, le chancelier, qui était qualifié seigneur de Chantonnay, en 1538.

(1) Cartulaire de Corneux, f° 28 r°.

(2) Acad. de Besançon, 1882. *Tombes de Saint-Paul*, par J. GAUTHIER.

(3) DUNOD, T. III, page 185.

(4) DUNOD, T. III, pages 292, 293.

(5) *Arch. de la Côte-d'Or : Recueil de PEINCEDE*, T. XXVIII, p. 1068.

Son fils Thomas Perrenot, chevalier d'Alcantara, comte de Cantecroix, ambassadeur à Londres, Vienne et Paris, fut seigneur de Chantonnay, Maiche, Oricourt, Maizières, Granvelle. Il eut plusieurs enfants, dont François, comte de Cantecroix, seigneur de Chantonnay, et Perronne, mariée à Antoine d'Oiselet, seigneur de la Villeneuve. François Perrenot n'ayant pas d'enfants, laissa son héritage à son neveu Thomas-François d'Oiselet, fils de sa sœur Perronne. Thomas-François mourut en 1637, et Jaques-Nicolas de la Baume St-Amour, fils d'Hélène Perrenot, hérita de ses biens.

Hélène était fille de Frédéric Perrenot, troisième fils du chancelier, et qui fut seigneur de Champagny, Saint-Loup, Beaujeu. Elle avait été mariée le 6 juillet 1599, au château de Saint-Loup-les-Gray, à Philibert-Emmanuel de la Baume, de Bruges, de Corgenon, prince de Stenay, marquis de Saint-Igny et d'Hyenne, comte de Saint-Amour, baron de Montfalconet (1).

Les enfants de Philibert-Emmanuel de la Baume et d'Hélène Perrenot furent :

Jacques-Nicolas ;

Philippe marquis d'Hyenne, baron de Beaujeu et Saint-Loup, Bailli d'aval, Sergent Général de bataille, Gouverneur de la Comté de Bourgogne. Acheté par Louis XIV, il conseilla la reddition de Gray en 1668. Il est mort à Gray et a été inhumé dans la chapelle des Jésuites (*le collège*), le 15 novembre 1688 (2).

Comme il n'avait pas d'enfants de Dorothée de Rye-Balançon, il eut pour héritiers les enfants de son frère Jaques-Nicolas. Charles-François avait eu Chantonnay, et Caroline mariée à Alexandre de Visconti, avait reçu Beaujeu et Saint-Loup. Elle acheta Chantonnay à son frère, le 15 février 1677, pour 117 750 francs (3). Mais à sa mort, Chantonnay revint à Charles-François, qui reprénaît de fief pour cette seigneurie le 24 février 1708 (4).

Jacques Philippe de la Baume, fils de Charles-François, fut le dernier seigneur de Chantonnay de la maison de la Baume-Saint-Amour. Chantonnay passa alors aux la Baume-Montrevel, puis aux Choiseul qui possédaient Pesmos, et ils gardèrent ces fiefs jusqu'à la Révolution.

(1) *Archives de la H^{te}-Saône*, B. 2650, f^o 135, r^o.

• (2) *Registres paroissiaux de Gray*.

(3) *Arch. du Doubs* B. 646.

(4) *Archives du Doubs*, B 812.

DE LA NEUTRALITÉ DE LA FRANCHE-COMTÉ
PENDANT LA POSSESSION DE CETTE PROVINCE PAR LA
MAISON D'AUTRICHE.

UN INCIDENT A LA FRONTIÈRE EN 1624.
SIÈGE DU CHATEAU DE SAVIGNY
ET MASSACRE DE LA FAMILLE D'OROLOGE,
PAR FRANÇOIS DE GRACHAUT, SEIGNEUR DE RAUCOURT.

Après la mort du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, sous les murs de Nancy le 5 janvier 1477, le duché, fief masculin, retourna à la couronne de France. La comté, où les filles avaient toujours succédé à la souveraineté, fut porté à la maison d'Autriche par le mariage de la princesse Marie, fille et héritière du défunt, avec l'archiduc Maximilien (1).

Cette séparation des deux Bourgognes allait laisser la Franche-Comté dans une position critique. Son isolement, résultant de l'éloignement des autres possessions de la maison d'Autriche, devait éveiller la convoitise de ses voisins, d'autant plus que le pays était riche, l'agriculture et le commerce florissants, et que les salines de Salins, Grozon, Lons-le-Saunier, avaient toujours été pour le

(1) Maximilien était fils de l'empereur Ferdinand III le Pacifique. Il fut nommé roi des Romains, c'est-à-dire désigné pour la succession à la couronne impériale, en 1486. Il fut empereur à la mort de son père, en 1493.

trésor du souverain une source de richesses inépuisables.

On ne peut le nier, la France avait les plus sérieux prétextes pour s'emparer de la Comté, qu'elle pouvait à la rigueur, considérer comme une de ses provinces. C'était en effet le même langage, les mêmes mœurs, les mêmes coutumes : des relations continues, des mariages fréquents dans toutes les classes, avaient pour ainsi-dire fait disparaître les frontières.

On ne doit donc pas être surpris des tentatives de Louis XI, Henri IV, Richelieu. Mais ce qu'on comprend moins, c'est que la Comté ait résisté à l'attraction et à l'influence françaises, pour rester sous la souveraineté de la maison d'Autriche. Il faut sans doute en chercher l'explication dans la fidélité avec laquelle les populations comtoises ont toujours servi leurs princes, et aussi, certainement, dans les procédés des agents français, moins diplomates que militaires, plus disposés à se croire en pays conquis, qu'à traiter les habitants par la douceur et à les amener ainsi à désirer leur annexion.

La Franche-Comté avait été momentanément réunie à la France par le mariage de Jeanne, fille du comte Othon IV, avec Philippe V le Long, fils du roi Philippe IV le Bel, et qui succéda à son frère Louis X le Hutin, en 1316.

Tout faisait présager que cette réunion était définitive. Malheureusement, Philippe V ne laissa que des filles (1). La reine avait mis au monde, au château de Gray,

(1) Philippe V le Long avait quatre filles. Jeanne l'aînée, fut mariée au duc de Bourgogne Eudes IV. La seconde, Marguerite, épousa le comte de Flandres, Louis I, qui fut tué à Crécy (1346). La troisième Isabelle, devint la femme de Guigues VIII, dauphin du Viennois. Les fiançailles eurent lieu au château de Gray, le 17 mai 1323. Veuve le 20 juillet 1333, elle ne dédaigna pas de se remarier à Jean de Faucogney, simple baron comtois. La quatrième fille de Philippe V, Blanche, fut religieuse à l'abbaye de Longchamps, près Paris.

en 1316, un fils, Philippe, qui eût été roi de France ; mais il ne vécut qu'un an. De sorte qu'à la mort de Philippe V, en 1322, la Comté fut reprise par la Reine, qui la donna à sa fille aînée Jeanne, mariée en 1318 au duc de Bourgogne Eudes IV. Et, comme les ducs de Bourgogne étaient vassaux du roi de France, les comtois servaient, en cas de guerre, sous la bannière aux fleurs de lys.

Philippe de Rouvres (1), petit-fils d'Eudes IV, étant mort en 1361, sans postérité, le duché fut réclamé par la France (2), et la Comté revint à la comtesse Marguerite de Flandres, deuxième fille de Philippe le Long et de Jeanne de Bourgogne, et par conséquent grand'-tante du petit duc.

Cette séparation des deux Bourgognes fut de courte durée. En 1364, le roi Jean le Bon cédait le duché à son quatrième fils Philippe le Hardi, auquel la comtesse Marguerite donnait sa petite-fille en mariage, en 1369. De cette façon, la Comté se trouva de nouveau associée au duché pour cent huit ans, et ne restait pas isolée.

Après le désastre de Nancy, l'occasion était trop belle, pour que Louis XI ne cherchât pas à mettre la main sur la Franche-Comté, en même temps qu'il prenait possession du duché. Il gagna à sa cause Jean IV de Chalon-

(1) Philippe de Rouvres, ainsi appelé parce qu'il était né au château de Rouvres, près Dijon, et pour ne pas le confondre avec son père, nommé aussi Philippe, mort au siège d'Aguillon en Guyenne, le 22 septembre 1346. Philippe de Rouvres avait été fiancé à sa cousine Marguerite de Flandres, la petite-fille de la comtesse Marguerite.

(2) Le roi Jean le Bon, fils de Philippe VI de Valois et de Jeanne de Bourgogne, sœur du duc Eudes IV, était oncle à la mode de Bourgogne du petit-duc. De plus, il était marié avec sa mère, Jeanne de Boulogne, depuis le 19 janvier 1349. Il aurait pu avoir pour concurrent à la succession de son beau-fils et neveu, son propre gendre, Charles le Mauvais, roi de Navarre et fils de Marguerite de Bourgogne, première femme de Louis X, et sœur d'Eudes IV. Pour couper court à ses réclamations, le roi Jean, par ordonnance rendue au Louvre en novembre 1361, réunit perpétuellement à la couronne : 1^o le duché de Bourgogne ; 2^o les Comtés, de Champagne et de Bric, etc. (Ord. IV 212). FROISSART, Ed. de la Société de l'Histoire de France, par Siméon Luce, t. VI., col. XXXVII, note 1.)

Arlay, prince d'Orange, que le duc Charles avait mécontenté, et auquel il promit le commandement des deux Bourgognes. Et, malgré l'opposition du clergé et du Tiers-État, la noblesse se laissa entraîner, et des garnisons françaises furent reçues à Dôle, à Salins et à Gray.

Pour arriver à faire accueillir cette combinaison, le roi avait mis en avant le mariage de son fils Charles, qui avait alors sept ans, avec la princesse Marie âgée de vingt ans. Cette alliance fut acceptée en principe par le chancelier Hugonnet, et par Guy de Brimeu, seigneur d'Imbercourt, anciens conseillers, de Charles le Téméraire et qui avaient conservé leur office auprès de sa fille. Mais Louis XI ayant exigé qu'on lui remit préalablement la régence des États de la future, les négociations furent abandonnées, et le mariage avec Maximilien eut lieu à Gand, le 19 août 1477. Cet événement était le point de départ de la rivalité entre la France et la maison d'Autriche ; et, pendant près de deux siècles, la Franche-Comté devait en subir les conséquences.

Les hostilités commencèrent aussitôt dans les Flandres. Dans la Comté, Dôle chassait sa garnison française au mois de février 1478. Gray attendait au mois d'août l'occasion de se débarrasser de Salazar, vieux capitaine d'Écorcheurs qui lui avait été donné comme gouverneur.

En 1483, la Franche-Comté passa de nouveau sous le gouvernement de la France.

Marie de Bourgogne était morte le 25 mars 1482, des suites d'une chute de cheval, à la chasse au faucon. Sur les quatre enfants qu'elle avait eus, elle n'en laissait que deux vivants : 1^o Philippe qui devint roi d'Espagne par son mariage avec Jeanne la Folle, fille de Ferdinand le Catholique, et fut père de Charles-Quint ; 2^o Marguerite,

destinée à être comtesse de Bourgogne, et qui devait avoir une influence heureuse et considérable sur les destinées de cette province.

Son sort fut lié, dès sa plus tendre enfance à celui de la Comté. Louis XI n'avait pas abandonné l'idée de réunir à la couronne les provinces de langue française conservées par la fille de Charles le Téméraire. Il entama de nouvelles négociations avec l'aide des Gantois, qui avaient la garde des enfants de la princesse Marie et qu'il avait su gagner à sa cause.

La paix fut signée à Arras, et le premier article du traité stipulait le mariage du Dauphin, alors âgé de douze ans, avec Marguerite d'Autriche qui avait à peine dépassé sa deuxième année.

Ce projet n'eut pas plus de suite que le précédent. Cependant des fiançailles avaient eu lieu, et la jeune princesse avait été remise, dans la ville d'Hesdin (1), à sa future belle-sœur, Anne de France, duchesse de Bourbon et dame de Beaujeu, pour être selon la coutume, élevée à la Cour de France. Et les comtés d'Artois, de Bourgogne, de Mâcon, d'Auxerre, les seigneuries de Salins, Bar-sur-Seine et Noyers, qui constituaient la dot, avaient été remis aux mains de Louis XI, aussitôt l'arrivée de la princesse en France. Pendant cinq ans, la Comté fut considérée comme terre française.

A ce moment, Maximilien, qui venait d'être désigné pour succéder à son père à la couronne impériale, songeait à trouver une Impératrice, et avait porté ses vues sur l'héritière de la grande et riche province de Bretagne, la duchesse Anne, née en 1476, et à peine âgée de douze

(1) Hesdin, chef-lieu de canton, arrondissement de Montreuil (Pas-de-Calais). Elle possédait un château important qui était une des demeures favorites de la comtesse Marguerite de Flandres.

ans. Le duc François, qui avait des difficultés avec la France, avait accueilli les ouvertures de Maximilien et accepté les troupes qu'il lui offrait, mais il mourait le 20 août 1488.

Anne de Beaujeu, oubliant l'archiduchesse Marguerite et les promesses échangées, pour ne voir que la raison d'État, fit alors comprendre à Charles VIII (1) la nécessité de ne pas laisser la maison d'Autriche s'emparer de la Bretagne, et lui persuada de marcher, comme un preux chevalier, à la conquête de la duchesse et du duché. Le jeune roi, nourri dans la lecture des romans de chevalerie, accepta avec enthousiasme.

Dans le courant de 1490, il vint mettre le siège devant Rennes, où Anne se trouvait avec ses plus fidèles conseillers. Des pourparlers eurent lieu et se terminèrent au mois de novembre par un traité qui reconnaissait les droits de Maximilien. Celui-ci avait même envoyé le comte de Nassau épouser sa fiancée par procuration ; et l'ambassadeur avait eu l'honneur de mettre solennellement sa jambe dans le lit de l'épouse, après les bénédictions de l'Église.

La paix signée, les portes de Rennes s'ouvrirent, et trois jours après la duchesse Anne et le roi Charles VIII étaient fiancés. Le mariage eut lieu le 16 décembre 1491, au château de Langeais (2).

Cela amena, entre la France et la maison d'Autriche, la reprise des hostilités qui cessèrent par le traité de Senlis (23 mai 1493).

Le roi de France, qui pensait à conquérir le royaume de Naples, rendit les comtés de Bourgogne, de Charollais

(1) Louis XI était mort le 30 août 1483.

(2) Langeais, chef-lieu de canton (Indre-et-Loire), à 20 kilomètres de Chillon, possède encore son vieux château aux tourelles à poivrières, restauré au XIII^e siècle par P. des Brosses.

et d'Artois, et renvoya Marguerite d'Autriche qu'il avait conservée jusque-là.

* * *

La Franche-Comté était donc donnée et reprise, comme une dot vulgaire. Elle subissait les hasards de la politique et les caprices des rois de France, voisins puissants qu'il fallait ménager.

C'était une situation difficile et qui devait se compliquer de plus en plus, si on n'eût pas découvert un moyen d'assurer la paix. Ce moyen consistait dans une neutralité absolue entre la Comté et les provinces voisines, quand même la France et l'Autriche seraient en guerre.

Ce fut justement l'archiduchesse Marguerite d'Autriche dont la Comté devint l'apanage, qui lui procura ce bienfait inestimable ; et cet acte de haute sagesse lui mérita la reconnaissance des peuples.

Rentrée à la Cour de son père, Marguerite avait atteint sa dix-septième année en 1497. Elle fut alors demandée par le roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique, pour son fils unique (1). Le mariage eut lieu (2), mais l'Infant mourut le 14 octobre 1498.

Elle contracta un second mariage le 26 septembre 1501, avec Philibert le Beau, duc de Savoie, qui décéda sans postérité à vingt-quatre ans, en 1504. C'est alors qu'elle prit pour devise : « Fortune, Infortune, Fort'une » (3)

(1) L'infant Michel, frère de Jeanne la Folle, mariée à Philippe, frère de Marguerite.

(2) Le mariage célébré par procuration, la Princesse s'était embarquée pour gagner l'Espagne par mer. Le vaisseau qui la portait, battu par une violente tempête, fut sur le point de faire naufrage. C'est alors qu'elle fit sa propre épitaphe en ces termes :

« Ci gist, Margot, la gente damoiselle

« Qu'eut deux maris et ci mourut pucelle.

(DUNOD, T. III, p. 421).

(3) Marguerite qui avait la Bresse dans son douaire, éleva près de Bourg, sur la lisière de la forêt de Brou, une église d'une grande richesse artistique, un des plus beaux spécimens de l'art gothique, alors sur le point de disparaître

dont l'explication, dit DUNOD, a donné de l'exercice aux curieux.

Maximilien avait pu apprécier les rares qualités dont sa fille avait été douée par la nature, et il résolut, pour faire diversion à sa douleur, de les employer au bénéfice de ses États.

Son fils, l'archiduc Philippe, étant mort le 25 septembre 1506, il la nomma gouvernante des Pays-Bas, et lui donna la jouissance des comtés de Bourgogne et du Charollais.

Son administration fut des plus sages, et elle l'inaugura par d'heureuses réformes. Mais l'acte le plus important de sa vie, en ce qui regarde la Franche-Comté, fut le traité de neutralité qu'elle sut conclure avec la France, et qui remédiait aux graves inconvénients résultant, pour cette province, de son éloignement des autres possessions de la maison d'Autriche et de son enclavement dans les provinces françaises.

Le premier accord fut signé à Saint-Jean-de-Losne au mois d'avril 1508. Il avait été préparé par des commissaires envoyés par les États réunis à Salins et par la Trémouille, gouverneur du duché pour le roi de France (1).

Un nouvel arrangement fut conclu dans la même ville le 28 août 1512, et approuvé par l'archiduchesse Marguerite le 12 octobre suivant, à la supplication des trois États du pourc pays et comté de Bourgogne. Elle avait confié les négociations à Philiberte de Luxembourg (2),

pour faire place au style de la Renaissance. Au milieu du chœur se dresse le tombeau de Philibert de Savoie, et de chaque côté ceux de Marguerite d'Autriche et de Marguerite de Bourbon, mère du duc.

(1) GOLLUT, col. 1563-1564; note. — CHEVALIER : *Histoire de Poligny*, t. 1, p. 251.

(2) Philiberte de Luxembourg était fille d'Antoine de Luxembourg comte de Roucy, Ligny et Brienne et d'Antoinette de Bauffremont, comtesse de Charny, dont la mère Marie était fille naturelle du duc Philippe le Bon. Elle

princesse d'Orange, deuxième femme de Jean de Chalon-Arlay IV.

Enfin, au mois de juillet 1522, un traité définitif fut encore signé à Saint-Jean-de-Losne, et approuvé le 4 octobre de la même année. Il portait : 1^o « Que les sujets de la France voisins (1) du Comté de Bourgogne vivaient en paix, union et amitié avec ceux de cette province et la ville de Besançon, sans que les souverains de part ni d'autre et leurs successeurs pussent y faire aucune guerre ni acte d'hostilité, directement ni indirectement, par force ouverte ni surprise, quand même ils seraient ailleurs en guerre.

2^o « Que si quelques particuliers venaient à faire quelque entreprise contraire à cette convention, ils en seraient punis, et la réparation poursuivie devant les Gouverneurs et Lieutenants Généraux des Duché et Comté de Bourgogne, lesquels s'assembleraient avec les députés des Parlements de Dijon et de Dôle, pour y pourvoir sur la première plainte et rendre bonne et brève justice aux intéressés, en réparant le dommage qu'ils auraient souffert ; et que les Souverains interposeraient leur autorité pour faire exécuter ce qui aurait été résolu à cet égard, empêcher qu'aucune violence soit faite, et qu'on en vienne aux armes, s'il s'en faisait quelque une.

eut deux enfants, Philibert de Châlon, prince d'Orange et Clauda mariée à Henri de Nassau, dont le fils René recueillit la succession de Philibert de Châlon. Philibert de Châlon naquit au château de Nozeroy (Jura) en 1502. Il accompagnait le connétable de Bourbon au siège de Rome en 1527, et après la mort de ce général il prit le commandement de l'armée. Il s'empara du château Saint-Ange et fit le Pape prisonnier. Il délivra ensuite Naples, dont il fut nommé vice-roi. Il fut tué, à 28 ans, devant Florence le 3 août 1530, et son corps fut rapporté en grande pompe pour être déposé dans l'église du couvent des Cordeliers de Lons-le-Saunier. Sa mère voulut être inhumée à côté de lui, et demanda qu'on irait sur son tombeau cette simple épitaphe : « Cygit dame Philiberte de Luxembourg princesse d'Orange, mère de Philibert de Châlon, prince d'Orange ».

(1) C'est donc à tort que l'on désigne ordinairement le traité de neutralité comme existant entre les deux Bourgognes.

3° « Que lesdits sujets pourraient se fréquenter, passer, séjourner et négocier les uns avec les autres en choses permises, sans pouvoir être arrêtés comme prisonniers de guerre, ni leurs biens meubles et immeubles saisis et confisqués comme ceux des ennemis.

4° « Qu'au cas de cherté des vivres dans l'une desdites provinces, leurs Souverains, Gouverneurs et Parlement pourraient en défendre la traite.

5° « Que ceux desdits sujets, même les citoyens de Besançon, qui porteraient les armes pour leurs Princes jouiraient nonobstant, de leurs fiefs et autres biens situés dans la souveraineté voisine quoique ennemie, et pourraient en tirer les fruits, sans pour ce payer aucun droit extraordinaire.

6° « Que les sujets d'une desdites souverainetés, atteints de quelque crime, qui se retireraient dans l'autre seraient rendus aux *officiers* dont ils sont juridiques et qui les revendiqueraient » (1).

Ce traité fut arrêté à Saint-Jean-de-Losne, en vertu d'une commission signée de la duchesse Marguerite, qualifiée comtesse de Bourgogne à vie, du comte d'Horstrate, du comte de Pont-de-Vaux (2) Maréchal de Bourgogne, du sr de Rombac, premier maître d'hôtel de l'archiduchesse, de Claude de Boysset, doyen de Poligny, chef de son Conseil, de l'abbé de Saint-Vincent, et contresigné Lalleman. Il fut juré, au nom du Roi, « *pour les duchés de Bourgogne*,

(1) C'était l'extradition pure et simple, alors que de nos jours elle nécessite tant de formalités.

(2) Laurent de Gorrevod, fils de Jean III de Gorrevod, originaire de Bresse, dut sa fortune à la protection de Marguerite d'Autriche. Il acquit en Franche-Comté la vicomté de Salins, les baronnies de Marnay, Corcondray, et la terre de Nans. Charles-Quint, à la recommandation de sa tante, le fit chevalier de la Toison, grand maître de son hôtel et maréchal de Bourgogne. Charles de Savoye dont il était né sujet, le créa comte de Pont-de-Vaux. Laurent de Gorrevod mourut à Barcelone, et son corps fut rapporté à l'église de Brou, à côté du tombeau de ses maîtres. (DUNOD, t. II, p. 541).

Maconnais, Auxerrois, Comté d'Auxonne, Bar-sur-Seine, Comté de Champagne (1) et par les seigneurs de Jonvelle (2) et de Ruffey et Nicolas, premier président du Parlement de Dijon ; au nom de l'archiduchesse par Philiberte de Luxembourg princesse d'Orange, Hugues Marmier, président du Parlement de Dôle et Nicolas Perrenot ; attesté de plusieurs témoins de l'une et l'autre part ; scavoir du côté du duché, par Guy de Salins seigneur de la Noce, conseiller au Parlement de Dijon, Benigne Serre, seigneur des Barres, procureur général audit Parlement, et Claude de Ténarre, chevalier, seigneur de Genlis ; et pour le Comté par Antoine de Baumotte, prieur de Saint-Orri, Louis de Vers, abbé de Mont-Sainte-Marie, Christophe de Longwy, seigneur de Neufchatel, Jean de Vienne seigneur de Chevroz, Claude de Montmartin, Aimé de Balay, bailli de Dôle, Jean de la Touvières seigneur de Beauregard et Chatenai juge des Sauneries, tous chevaliers, Erard du Chatelet, Simon de Courbouzon, Pierre de Montrichard, seigneur de Flammerans, nobles hommes et sages, Adrien de Salives, conseiller au Parlement de Dôle, Claude Glanes, président d'Orange, Simon Merceret, Gruyer du Comté, Hugues de Vers, trésorier de la princesse d'Orange à Salins et Jaques Bouttechoux seigneur de Battrans (3) ».

Cette convention fut qualifiée traité de neutralité et faite pour trois ans seulement. Mais elle fut prorogée pour quatre ans en 1527, pour quatre autres années en

(1) Ceci confirme ce qui a été dit à la note de la page 55. Le traité de neutralité n'existait pas seulement entre les deux Bourgognes.

(2) Louis II de la Trémouille, gouverneur du duché, dont l'ancêtre Guy de la Trémouille avait reçu du duc Philippe-le-Hardi, la terre de Jonvelle en 1372. (Jonvelle est du canton de Jussey, arrondissement de Vesoul (Haute-Saône). Les frères de la Trémouille continuaient à se dire seigneurs de Jonvelle, quoique cette terre leur eût été retirée par Maximilien, après le traité de Senlis en 1493.

(3) DUNOD, t. III, p. 426 et suivantes.

1542, par les gouverneurs des ducs de Bourgogne, commis à cet effet par leurs souverains ; pour semblable terme en 1546 ; pour trois ans le 22 juillet 1552, et pour cinq ans 29 juillet 1555, toujours par l'entremise et sous la caution des cantons Suisses.

Charles-Quint, dans les instructions qu'il avait données par écrit à son fils Philippe II, pour la conduite de ses États, lui avait recommandé de ne rien négliger pour entretenir cette neutralité (1).

Après la mort de Charles-Quint et sous le règne de Philippe II, elle fut renouvelée à Soleure, en 1562, pour vingt ans, en présence des députés des ligues helvétiques ; prorogée pour vingt-neuf ans le 8 mai 1580 et pour un terme semblable, le 12 décembre 1610 (2).

Les Suisses intéressés à la tranquillité de la Franche-Comté, et ayant tout bénéfice à ce que la guerre ne vint pas s'allumer à leur porte, n'avaient pas hésité à être les médiateurs et les garants de cette neutralité. Mais ils ne purent, en 1636, empêcher Richelieu, qui venait de déclarer la guerre à l'Espagne, d'envahir la Franche-Comté, quoique la période de vingt-neuf ans accordée en 1610 ne fût pas terminée.

En 1642, Claude de Bauffremont, baron de Scey-sur-Saône, nommé gouverneur de la province après la mort du marquis de Saint-Martin (1) (novembre 1641), s'em-

(1) DUNOD, t. II, p. 428.

(2) Bibl. nat. 23.389 : Fonds Français.

(3) Jean-Baptiste de la Baume, de l'illustre maison de la Baume Montrevel, en Bresse, qui fournit un maréchal de France sous Charles VII, était fils d'Antoine de la Baume comte de Montrevel, marquis de Saint-Martin, seigneur de Pesmes, etc., colonel général de l'infanterie au comté de Bourgogne pour le roi d'Espagne, et de Nicole de Montmartin qu'il avait épousée en 1583. Jean-Baptiste était le troisième fils, et se distingua par une valeur éprouvée. Il avait reçu trente-trois blessures, et son mérite le fit parvenir aux emplois de sergent de bataille des armées de l'Empereur, de capitaine des gardes du corps du Cardinal Infant, de gouverneur du comté de Bourgogne, et de commandant des troupes du roi catholique dans cette province. Il mourut sans postérité.

ploya à obtenir un nouveau traité, et par son influence personnelle, il arriva à ce résultat, moyennant la somme de quarante mille écus, que la province promit de payer chaque année, jusqu'à la paix entre les couronnes de France et d'Espagne.

* * *

Malgré le traité de neutralité parfaitement étudié, malgré les ordonnances publiées et toutes les précautions prises, des querelles s'élevaient de temps en temps vers la frontière qui était du reste assez mal définie et nullement gardée.

C'était souvent pour les raisons les plus futiles, des questions de préséances, des saluts non rendus, des rencontres à la chasse, quand ce n'était pas sans motifs ; car les gentilshommes de ce temps ne cherchaient que l'occasion de tirer l'épée, ou de faire parler la poudre.

Le 24 juin 1613, Clériadus de Marmier, le comte de Salnove, Léonel d'Andelot et Ardouin Gaspard de Beaujeu, seigneur de Montot, avaient dîné ensemble à Gray. Au sortir de table, ils firent seller leurs chevaux pour se promener et se dirigèrent sur Dampierre-sur-Salon. Là, ils rencontrèrent un nommé Antoine Ville, dit Bras-de-fer, qui s'était permis quelques jours auparavant, de donner des coups de bâton à un habitant de Pesmes, appartenant alors à Léonel d'Andelot.

Celui-ci ne put résister à la tentation de corriger Bras le-fer, et lui appliqua sur la tête quelques coups de cravache. Mais comme Bras-de-fer faisait mine de tirer son épée, le comte de Salnove et Clériadus de Marmier déchargèrent sur lui leurs pistolets et l'étendirent raide mort.

A ce moment arrivait Emmanuel Guilloz de Chene-

cey, seigneur de Montmirey, ancien page du comte de Salnove. Il vit un sieur de Feuillant qui se précipitait sur ses armes. Sans savoir au juste ce qui s'était passé, il tira un coup de pistolet au sieur de Feuillant qui riposta de son côté, de sorte qu'ils furent blessés tous les deux (1).

C'était la conséquence de l'éducation toute militaire de la noblesse, de la vie des camps et de l'oisiveté qu'elle supportait mal quand elle n'était pas en expédition sous la bannière du Prince.

C'était un peu dans le tempérament comtois (2). Mais c'était aussi dans les mœurs des Champenois et des Lorrains qui ne se privaient pas de faire à tout propos des courses dans la province voisine.

Les garnisons des châteaux et places fortes, pour s'entretenir la main, pour se procurer des provisions, passaient la frontière et ramenaient du bétail payé le plus souvent en brutalité et en mauvais traitements. Bien heureux quand les pauvres paysans, qui voulaient résister, n'étaient pas emmenés prisonniers et obligés de se racheter par quelques écus péniblement amassés. Quelquefois les coureurs ne se contentaient pas de ce maigre butin et s'adressaient à plus gros gibier. Ils ne craignaient même pas de porter la main sur les dignitaires de l'Église et d'en tirer de grosses rançons.

Le 23 novembre 1605, environ deux cents cavaliers commandés par les comtes de Beaujeu (3) et d'Amboise,

(1) *Arch. du Nord*, B. 1809. — Registres paroissiaux de Dampierre.

(2) Claude de Bauffremont, baron de Scey-sur-Saône qui devint gouverneur de la Comté après le marquis de Saint-Martin, disait que les comtois lorsqu'ils sont armés sont peu propres à se maintenir dans les limites de la modération. (L'ABBÉ DE BILLY : *L'Histoire de l'Université*, t. II, p. 100, 101).

(3) Alexandre de Beaujeu, seigneur de Chazeuil, Epizon, Chambrancourt, était calviniste. Il avait épousé Françoise d'Amboise, fille d'Antoine de Clermont d'Amboise le jeune et de Charlotte de Miremont. Sa fille, Marguerite, mariée à César de la Rochette eut une fille, Anne de la Rochette, mariée à François de Clermont d'Amboise comte de Reynel et de Champlitte. Leur fille, Marie-Justine de Clermont d'Amboise porta Champlitte à Jean-Baptiste de Tou-

partis du château de Richecourt près Jussey, se dirigeaient sur les terres de l'abbaye de Luxeuil. A la faveur des forêts qui couvrent cette contrée, ils dissimulèrent facilement leur marche et arrivèrent au château de Baudoncourt, propriété de l'abbaye non loin de Luxeuil, et où l'abbé Antoine de la Baume Saint-Amour séjournait sans méfiance, en vertu des traités de paix, et sous la garde d'une faible garnison.

La tentative contre la ville avait échoué, car les bourgeois avaient eu le temps de lever les ponts-levis.

Les comtes de Beaujeu et d'Amboise se retirèrent alors emmenant l'abbé qu'ils conduisirent d'abord au château de Dammartin (1), puis à celui d'Aigremont (2).

L'abbé ne recouvra sa liberté que moyennant 5000 écus d'or que se procura son intendant, Claude Clément, prêtre et prieur de Saint-Lothain, en s'adressant aux villages dépendant de l'abbaye et en leur hypothéquant tous les biens meubles et immeubles de l'abbé. L'acte fut passé à Luxeuil le 9 décembre 1605, en présence de Claude de Lavey, seigneur de Brottes, et de Jehan Thierry, procureur général au bailliage de Luxeuil (3).

De tels attentats qui n'étaient pas des faits isolés, mais

lonjon, seigneur de Raucourt, dont la grand'-mère était Barbe de Beaujeu-Montot dont il sera parlé.

(1) Dammartin, canton de Montigny, arrondissement de Langres, appartenait aux seigneurs d'Aigremont et passa aux Choiseul. En 1393, Alix de Choiseul le porta à Gérard de Dinteville. En 1606, Dammartin appartenait à Marc de Coligny, fils de Gabrielle de Dinteville et de Phillibert de Coligny, cousin de l'Amiral qui fut le chef du parti protestant, et fut tué à la Saint-Barthélemy en 1572. Paul de Beaujeu, l'oncle d'Alexandre avait été cornette de la compagnie de l'amiral de Coligny. (Mém. de la Huguerie).

(2) Aigremont, canton de Bourmont, arr. de Chaumont (Haute-Marne), sur une montagne escarpée eut d'abord des seigneurs de son nom. Il passa ensuite à la maison de Choiseul par le mariage d'Alix d'Aigremont, fille de Regnier III, avec Jean de Choiseul, qui donna naissance à la branche de Choiseul-Aigremont éteinte à la fin du XVI^e siècle.

(3) *Archives de Luxeuil*, J. J. 2. — J. FINOT : *Bulletin de la Société d'Agriculture de la Haute-Saône*, 1877, p. 70.

malheureusement se répétaient trop souvent, devaient entretenir au fond des cœurs des sentiments d'hostilité et de défiance qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater.

* * *

Sur les bords de la Bonde, petit ruisseau qui prend sa source aux pieds de la montagne de Morey, et vient rejoindre à Brotte-les-Ray le Vannon descendu de Fouvent (1), s'élèvent les restes du château de Raucourt. C'était une des plus agréables demeures seigneuriales de la région ; et la terrasse à l'italienne, qui domine le vallon, atteste le bon goût et la richesse de ses propriétaires.

Raucourt, qui relevait des sires de Fouvens, était du fief des seigneurs de Conflandey. On y voit des Grachaux dès le XIV^e siècle (2).

Au commencement du XVII^e siècle, Raucourt appartenait alors à François de Grachaux, fils de Pierre de Grachaux, lieutenant du Gouverneur de Besançon et de Bonne de Jouffroy. François avait épousé en premières noces Françoise de Beaujeu, fille de Guillaume de Beaujeu, seigneur de Vadans, Francourt, Lavoncourt, Mont-Saint-Léger, Saint-Vallier et Beaujeu en partie, et de Barbe Bézard. Françoise avait été baptisée à Lavoncourt le 25 novembre 1587, et avait à peine quatorze ans en se

(1) Fouvent s'écrivait jadis Fonvans *sons*, *Vannis*, source du Vannon.

(2) Les Grachaux tiraient leur nom du village de Grachaux, canton de Gy, arrondissement de Gray, dépendant aujourd'hui de la commune d'Oiselay. DUNOD les croit d'une branche cadette de la maison de Cicon, parce qu'ils portaient les mêmes armes, c'est-à-dire d'or à la fasce de sable timbré d'un Maure. A l'appui de cette opinion il a oublié de faire remarquer que le premier sire d'Oiselay, Etienne, était fils du comte Etienne de Bourgogne et de Blandine de Cicon. Il avait reçu de son père en 1237, le château et la seigneurie d'Oiselet avec ses dépendances, une partie du fief de la chàtellenie de Traves, le quart de ceux de Jussey, celui de Ray, le fief de la branche cadette de Beaujeu, Igny, etc. (Côte-d'Or, B. 261. ^{fo} VIII^{xx} III. PEINCEDE, T. II, p. 880). CRESTIN : *Histoire de Gray*. Preuves, p. 128).

Et d'Oislet, fils de Blandine de Cicon a pu donner, sous la réserve des droits féodaux, une partie de ses domaines à un parent du côté maternel, lequel parent a pris le nom du fief, comme cela se pratiquait alors.

mariant par contrat du 13 novembre 1601. Elle mourut le 8 mars 1614 et fut inhumée dans la chapelle du château de Raucourt, où se trouve encore sa tombe qui la représente revêtue du riche costume du temps de Louis XIII.

Le 14 octobre de la même année, François de Gra-chaux conduisait à l'autel une cousine de sa première femme. C'était Barbe de Beaujeu, fille de Marc de Beaujeu, seigneur de Montot, Artaufontaine (1), etc. et de Louise de Vaivre, et qui lui apportait une dot de dix mille francs, somme très importante pour l'époque.

* * *

A peine à deux heures de marche de Raucourt, de l'autre côté de la frontière, en tirant sur Langres, se trou-

(1) Artaufontaine, dépendance du village de Cornot, canton de Combeaufontaine, arrondissement de Vesoul (Haute-Saône), possédait un château bâti au milieu de la prairie. Marc de Beaujeu y avait fait placer une plaque de marbre blanc qui est aujourd'hui à Vaites, chez M. Guyot de Saint-Michel, et qui a donné lieu à la plus étonnante erreur qui ait été commise dans la lecture d'une inscription.

On voit dans la revue épigraphique de Charles Longchamp (*Mémoires de la Commission d'Archéologie de la Haute-Saône*, t. III, 1862, page 51), au mot Cornot, que « cette plaque de marbre blanc porte deux écussons. L'un, à gauche, est aux armes de Beaujeu, (burelé d'argent et de gueules de dix pièces). On lit au-dessus : BEAUJEU : au bas : IGNE URET. Celui de droite présente les armoiries de Louise de Vaivre (d'or au sautoir de sable, chargé de cinq points de gueules). On voit au-dessus le mot VAIVRE, et au bas : « DAME DE CE LIEU ». Depuis 1862, cet IGNE URET troublait mes insomnies ; il me semblait plus propre à être mis au fronton d'un théâtre qu'au bas de l'écusson d'un gentilhomme franc-comtois. Je me mis en campagne, mais ce ne fut qu'en 1887, après un quart de siècle, que je pus mettre la main sur la plaque, et lire la véritable inscription qui est simplement :

BEAUJEU VAIVRE
SEIGNEUR ET DAME DE CE LIEU

Pour expliquer l'erreur commise, je dois dire qu'il n'y a pas de séparation entre les dernières lettres du mot seigneur et la conjonction ET, et qu'au contraire la pointe de l'écusson descend entre la lettre E et les deux lettres UR de la fin du mot, ainsi qu'il suit : SEIGNE URETDAME...

Mais cela ne fait pas comprendre pourquoi le lecteur a négligé l'S et l'E du commencement du mot.

J'ai déjà signalé cette erreur dans le *Bulletin de la Société de la Haute-Saône*, 1887. J'ai complété cette rectification en disant que les armes de Louise de Vaivre portent neuf points ou lozanges, et non cinq.

ve le village de Savigny, appartenant alors en partie à Jugurtha d'Orologe, italien originaire du marquisat de Saluces en Piémont, où il possédait la seigneurie de Ringra, et établi en France depuis une trentaine d'années (1). Dans la lettre de naturalisation qui lui fut accordée à la date du 22 septembre 1595, Jugurtha d'Orologe est dit capitaine de Mirebeau (2). Du mariage qu'il avait contracté, à un âge déjà avancé, avec Simonne Maréchal, étaient nés les enfants suivants :

1° Anthoine, capitaine au régiment des gardes de Louis XIII, seigneur de Savigny, marié à Claudine de

(1) Les armes des d'Orologe étaient : Parti : au premier, d'or à la demi-aigle de sable couronné d'or mouvant du parti ; au deuxième de gueules, à une aiguille d'horloge d'azur posée en pal enfilant une couronne à neuf perles (RIETSTAP).

(2) *Archives de la Côte-d'Or*, B. 74. Recueil de PEINCEDE, t. IV, p. 469.

Mirebeau, chef-lieu de canton, arr. de Dijon (Côte-d'Or), était alors à François Chabot, comte de Charny, tige des marquis de Mirebeau. Il lui était arrivé en passant par les familles de Longwy, Bauffremont, Vergy. Mirebeau avait eu primitivement des seigneurs qui avaient porté son nom. En 1146, Othon, Gérard, Rainaud et Hugues de *Mirebel*, frères, vendaient à l'abbaye de Theuley Auvet et ses dépendances pour cent marcs d'argent. Mirebeau avait ensuite appartenu aux ducs de Bourgogne. Le duc Eudes III le donna, en 1197, à Hugues de Vergy, en même temps que la sénéchaussée de Bourgogne, en récompense de ce que ce seigneur avait consenti à remettre, en cas de besoin, son château de Vergy, entre ses mains. Mirebeau passa aux Bauffremont par le mariage de Jeanne de Vergy, fille de Guillaume de Vergy et d'Agnès de Jonvelle dame de Charny, avec Henri de Bauffremont chevalier, seigneur de Scey-sur-Saône, chambellan du duc de Bourgogne.

Henry de Bauffremont et Agnès de Jonvelle eurent quatre fils :

Pierre, qui fut seigneur de Bauffremont et de Rupe ;

Jean, seigneur de Mirebeau ;

Pierre, le jeune, seigneur de Charny ;

Guillaume, seigneur de Scey-sur-Saône.

Pierre le jeune, seigneur de Charny, fut aussi seigneur de Mirebeau après son frère. C'était un des principaux gentilshommes de son temps, et il fut fait chevalier de la Toison d'Or à la création de cet Ordre. A son avènement au trône en 1461, Louis XI érigea, pour lui, la terre de Charny en Comté. De Marie, fille naturelle de Philippe-le-Bon, sa troisième femme, il eut trois filles : Antoinette mariée à Antoine de Luxembourg et mère de Philiberte de Luxembourg qui donna le jour à Philibert de Chalon, prince d'Orange ;

2° Jeanne, qui épousa Philippe de Longwy seigneur de Raon ;

3° Philiberte, femme de Jean de Longwy, frère de Philippe ;

La petite fille de Philippe de Longwy et de Jeanne de Bauffremont, Françoise de Longwy, dame de Pagny et de Mirebeau, épousa en 1526, Philippe Chabot, seigneur de Brion, comte de Charny, amiral de France, Gouverneur de Bourgogne, père de François.

Mont-Saint-Léger, fille de Gaspard de Mont-Saint-Léger et d'Adrienne de Coublans, et née et baptisée à Lavoncourt (1) le 7 novembre 1593 (2).

2^o François, tué à Savigny le 21 juin 1624.

3^o Charles, blessé à Renaucourt le 14 avril, et tué à Savigny.

4^o Catherine mariée à noble François Juliot, Conseil-ler Magistrat au siège du Présidial de Chaumont, et en seconde noces à Claude Hier, seigneur de Malasye, gentil-homme servant de sa Majesté Très Chrétienne.

5^o Jaqueline d'Orologe femme de François de la Baulme, seigneur en partie de Mont-Saint-Léger (3).

Les d'Orologe, alliés ainsi aux Mont-Saint-Léger et aux la Baulme (4) se trouvaient par le fait presque parents des Grachaut. La trisaïeule des deux femmes de François de Grachaut était Catherine de Mont-Saint-Léger, mariée à Jean de Beaujeu, seigneur de Montot : et Guillemette de

(1) Les registres paroissiaux de Lavoncourt, canton de Dampierre-sur-Saïon (Haute-Saône), qui commencent en janvier 1577, fournissent des renseignements précieux sur les familles nobles des environs: les Mont-Saint-Léger, la Baulme, Beaujeu, Coublanc, Karendefez, Boigne, Reinach, Montfort.

(2) Les enfants d'Antoine d'Orologe et de Claudine de Mont-Saint-Léger, furent : a. Claudine baptisée à Lavoncourt le 11 mai 1622.

b. Marie-Gasparde, baptisée le 12 novembre 1623, et qui épousa le 20 juillet 1648 Joachim-Alexandre de Marmier, fils d'Alexandre et de Rose de Ray, mariés le 22 février 1607. Alexandre était colonel d'un régiment d'infanterie levé en Allemagne et servait en Espagne. De lui descendent les représentants actuels de la famille de Marmier.

(3) Les enfants de Jaqueline d'Orologe et de François de la Baulme, baptisés à Lavoncourt, sont :

a. Guillemette, baptisée le 5 juin 1628 ;

b. Catherine, 19 juillet 1629 ;

c. Pierre-Louis, 19 mai 1630 ;

d. Antoine, 16 juin 1633 ;

e. Renobert, né le 25 novembre et baptisé le 12 décembre 1634.

(4) Les registres paroissiaux de Lavoncourt mentionnent à cette époque : Clériadus de Mont-Saint-Léger, marié à Nicole de Boigne, et ensuite à Louise Rouhier de Charentenay.

Renobert de Mont-Saint-Léger.

Claude de la Baume, marié à Guillemette de Beaujeu.

François de la Baume marié à Jaqueline d'Orologe.

Hermès de la Baume marié à Jeanne Husson.

Beaujeu cousine germaine de Françoise de Beaujeu (1), première femme de François de Grachaut, après avoir été mariée à François de Karendefez, gentilhomme champenois, avait épousé en 1597, Claude de la Baulme, seigneur en partie de Mont-Saint-Léger. Il y avait donc des parents communs qui auraient dû faciliter les relations, aplanir les difficultés et chercher à amener un rapprochement. Mais il n'en fut rien ; et il y avait entre les d'Orologe et les Grachaut de vieilles rançunes que le moindre prétexte devait rallumer.

Cela se présenta dans des circonstances bien extraordinaires et tout à fait imprévues.

Le 14 avril 1624, François de Grachaut se dirigeait vers Mont-Saint-Léger avec son fils Anthoine, qui venait de recevoir son brevet de capitaine de deux cents hommes dans le régiment de Beauvais, et qui, avant de se rendre à son poste, désirait faire ses adieux à ses parents, et aussi aux seigneurs de Mont-Saint-Léger et de la Baume, qui étaient de leurs amis.

Arrivés à Renaucourt, François et Anthoine de Grachaut eurent l'idée de s'arrêter chez Georges Chevillet, le notaire, pour lui serrer la main. Les chevaux avaient été laissés à la porte de la maison et, particularité à noter, les pistolets n'avaient pas quitté les arçons. Dans le *poêle* (2) se trouvaient justement les sieurs de Mont-Saint-

(1) Guillemette de Beaujeu, fille de Marc de Beaujeu, seigneur de Francourt, Mont-Saint-Léger, Vauconcourt et de Guillemette Bézard, dame de Vouécourt, était doublement cousine-germaine à Françoise, car elles étaient filles des deux frères et des deux sœurs. Elle eut de Claude de la Baume quatre enfants : 1^o Christophe, baptisé le 26 mai 1603 ; Madeleine, baptisée le 5 mai 1605 ; Anne-Claude, baptisée le 29 septembre 1607 et Ferdinand, baptisé le 11 juin 1614.

(2) A la campagne les maisons avaient (et ont encore aujourd'hui pour la plupart) deux pièces, la cuisine et le poêle, auquel on accédait par la cuisine. Le poêle était ainsi appelé parce qu'il était chauffé par un poêle de fonte, tandis que la cuisine possédait une vaste cheminée. Le poêle servait de chambre à coucher pour les maîtres. C'était aussi la salle à manger des jours de fête et, comme on le voit, la salle de réception des grandes occasions.

Léger et de la Baulme ; mais malheureusement, avec eux, étaient les trois frères Antoine, Charles et François d'Orologe.

Les nouveaux venus, en entrant, avaient salué tout le monde ; mais les d'Orologe avaient affecté de ne pas répondre à cette politesse, et se promenaient par la chambre d'un air arrogant.

François de Grachaut, le chapeau à la main, s'avança vers eux et leur demanda *fort courtoisement* pourquoi ils ne répondaient pas au salut, leur faisant remarquer que son âge les obligeait à cette déférence.

Les d'Orologe ainsi interpellés, répondirent qu'ils n'avaient rien à faire à lui, qu'ils ne lui devaient rien, et qu'ils n'étaient nullement obligés de le saluer.

François de Grachaut répliqua qu'il s'en rapportait au sieur de Mont-Saint-Léger, beau-frère d'Anthoine d'Orologe. Mais celui-ci s'étant saisi d'une épée qui se trouvait sur le lit, fit mine de la sortir du fourreau en s'approchant de son interlocuteur, et, en lui frappant du revers de la main sur le ventre, lui cria qu'il le valait bien, etc.

Anthoine de Grachaut, indigné d'une telle conduite, s'élança vers son père pour le défendre. A ce moment, les d'Orologe tirant leurs épées, il en fit autant, et les adversaires se jetèrent les uns sur les autres, malgré les efforts des assistants.

Anthoine de Grachaut reçut dans l'estomac un coup d'estoc qui l'étendit raide mort (1). Anthoine d'Orologe,

(1) Antoine de Grachaut, à peine âgé de vingt ans, avait fait un testament le 3 juin 1622, devant M^e Guillaume, notaire à Volon. Il se dit sur le point de faire un voyage hors du pays pour le service du roi. Il lègue une pension de 100 francs à dom Joffroy de Grachaut son frère, religieux à Bèze ; des pensions de dix francs à ses sœurs, Anne et Claudine, religieuses à Belmont et à Baume. Sa sœur Louise est dotée d'une somme de mille francs payable un an après son mariage.

Il institue son père, son légataire universel et nomme son oncle Hardouin

de son côté, fut atteint près du cœur et rendit le dernier soupir quelques heures après.

François de Grachaut resta d'abord interdit, mais voyant Charles d'Orologe mettre la main au collet d'Anthoine de Grachaut qui ne donnait plus signe de vie, il se précipita sur lui et le blessa à la cuisse et au bras gauche. A ce moment, il recevait par derrière, de François d'Orologe, un coup de *taille* qui lui faisait dans les reins une large blessure, dont le sang coula avec abondance.

C'est alors seulement que les seigneurs de la Baume et de Mont-Saint-Léger, qui jusqu'alors avaient vainement cherché à s'interposer, purent séparer les survivants (1).

François de Grachaut était un homme grand et puissant, au tempérament sanguin, et encore dans toute la force de l'âge. Dans ses veines bouillonnait le vieux sang comtois, qui autrefois n'avait pu accepter sans protestation le joug de Philippe-le-Bel et du duc de Bourgogne Eudes IV, et avait même suscité plus d'une difficulté à la bonne comtesse Marguerite de Flandres. Après un certain temps donné à sa douleur légitime, il laissa germer dans sa tête des projets de vengeance. A peine remis de sa blessure, il rassembla ses parents et amis, parmi lesquels se trouvaient ses beaux-frères Hardouin Gaspard de Beaujeu (2) avec dix hommes, et Martin de Sacquenay (3), son

Gaspard de Beaujeu, son exécuteur testamentaire. (*Arch. de la Haute-Saône*, E. 806).

(1) Voir pièces justificatives, n° 1.

(2) Hardouin Gaspard de Beaujeu seigneur de Montot, Aroz, Artaufontaine, était le frère de Barbe, mariée à François de Grachaut.

(3) Martin de Sacquenay, seigneur dudit Sacquenay, canton de Selongey, arrondissement de Dijon (Côte-d'Or), était marié à Louise de Beaujeu, sœur de Barbe et d'Hardouin Gaspard.

cousin, Marc de Vy (1), seigneur d'Accolans, sans compter les seigneurs de Saint-Loup, de Citey, d'Oiselay, d'Aboncourt de Montureux, de Vonceurt (2) et d'autres personnes de moindre importance. Puis il alla faire le siège de la maison d'Orologe, à Savigny, dans la nuit du 20 juin 1634, à la tête de trente à quarante cavaliers dont *plusieurs français comme les sieurs Chavanges* (3) *père et fils, Sacquenay, de Poinçons, Guillaume Vonceurt, Clément Poillette et Bèze* (4). Ils avaient avec eux, sur une charrette, des échelles, un bélier et d'autres engins.

Après avoir fait sauter la porte au moyen d'un pétard fabriqué par Guillaume Boillod, serrurier à Vonceurt, les assaillants cuirassés, le casque en tête, la visière levée, se ruèrent dans les appartements et massacrèrent à coups de pistolets Jugurtha d'Orologe, le chef de la famille, âgé de quatre-vingts ans, ses fils François et Charles, ce dernier encore alité par suite des blessures qu'il avait reçues dans la rencontre de Renaucourt. Ils firent même usage de leurs armes contre les femmes de chambre et les domestiques, et ne se retirèrent qu'après avoir saccagé la demeure de leurs ennemis et fait main basse sur ce qu'ils rencontrèrent, sans doute pour faire croire à un vol à main armée et égarer les soupçons.

On ne fut pas longtemps à trouver les coupables.

La rumeur publique désignait les seigneurs de Rau-

(1) Marc de Vy, seigneur d'Accolans, (canton de Lisle-sur-le-Doubs, arr. de Baume (Doubs), était petit-fils d'Antoinette de Beaujeu, sœur de Marc.

(2) Vonceurt, canton de Fayl-Billot, arrondissement de Langres (H^{te}-Marne), appartenait alors aux Montarby.

(3) Les Chavanges tiraient leur nom d'un ancien village du canton d'Auberive, arr. de Chaumont (Haute-Marne). Ils étaient seigneurs de la Colombe, château qui existe encore sur le territoire de Fouvent, entre Fouvent et Trécourt. Le père était marié à Catherine de la Baume. (*Registres paroissiaux de Lavoncourt*, n° 6).

(4) La présence de tous ces Français indique bien que c'était une querelle de personnes et non un acte d'hostilités de sujets de l'Espagne envers la France ; et vu les mœurs du temps, cela a dû contribuer à procurer à François de Grachaut la remise de sa peine.

court comme les auteurs du meurtre, et les valets avaient reconnu François de Grachaut « grand homme puissant « ayant la barbe mêlée, habillé de gris et qu'ils avaient « vu souvent ».

Les *grangers* des environs, occupés à surveiller leurs chevaux au pâturage, *la nuit du vendredi au samedi*, avaient rapporté que le serviteur de François de Grachaut « homme rousseau, un peu camard, de moyenne « taille, nommé Toussaint » les avait forcés, *le pistolet à la main*, de quitter le chemin pour rentrer sous bois, sous le prétexte de ne pas déranger la chasse de son maître, mais en réalité pour les empêcher de voir passer une troupe de cavaliers suivis d'une charrette.

Les d'Orologe n'avaient pas d'autres ennemis, aussi l'opinion fut-elle vite fixée.

L'affaire fut évoquée devant le bailliage de Langres dont relevait Savigny, et le lieutenant de la maréchassée (1) qui s'était transporté de suite sur les lieux afin de prendre les mesures nécessaires et de procéder aux informations, y retourna le 27 pour compléter son enquête.

De leur côté, le maire et les échevins de la ville de Langres, ayant eu connaissance de l'événement, crurent de leur devoir de prévenir le Gouverneur (2) de ce qui s'était passé, en lui faisant remarquer qu'il y avait une

(1) C'était le prévôt des maréchaux qui devait connaître du cas de Savigny. Le prévôt des maréchaux était un juge d'épée relevant directement du Parlement, et institué spécialement pour battre la campagne avec ses archers, empêcher le vagabondage, punir les assemblées illicites avec port d'armes, les assassinats prémédités, les excès commis par les gens de guerre.

Le prévôt des maréchaux, avec son lieutenant et ses archers, constituait la *maréchassée*, dont le nom est resté ; mais ses représentants d'aujourd'hui, qui sont les gendarmes, ne jugent plus les délinquants. Ils les amènent aux tribunaux dont ils sont simplement les auxiliaires.

(2) Le gouverneur de Langres était alors Louis de Choiseul-Beaupré, baron de Francières, fils de Jean de Choiseul, gouverneur et bailli de Langres. Le fils de Louis, Claude de Choiseul-Beaupré, marquis de Francières, fut lui-même gouverneur et bailli de Langres, puis maréchal de France en 1693. Il mourut le 15 mars 1711, à 78 ans.

véritable infraction au traité de neutralité, et par suite que ces circonstances pouvaient troubler la paix (1).

La répression des crimes devant être poursuivie au siège du bailliage dans le ressort duquel l'acte délictueux avait été commis, François de Grachaut fut assigné « à trois briebs jours » avec les sieurs de Chavanges. Ils se gardèrent bien de franchir la frontière et de se présenter. Mais l'affaire n'en suivit pas moins régulièrement son cours, et le 15 février 1625 un arrêt fut rendu *par contumace*, qui les déclarait « suffisamment atteints et convaincus du crime, pour réparation duquel ils étaient condamnés au supplice de la roue, c'est-à-dire à avoir par l'exécuteur de la haute justice, les bras, jambes et reins rompus en deux endroits sur un échafaud, leur corps mis sur une roue, le visage contre le ciel, jusqu'à ce qu'ils auraient expiré, sinon au cas où ils ne pourroient être appréhendés, par *figure* ou *effigie* ».

Outre quoi, on déclara leurs biens confisqués, « sur lesquels on lèverait préalablement 4.000 francs pour la veuve dudit sieur Jugurtha d'Orologe, huit mille francs pour les héritiers dudit, s'étant rendus parties (civiles) au procès, 500 francs d'amende pour le roi, 1600 francs pour fondations religieuses, et avec ce les frais de justice, et le tout solidairement ensemble les despens du procès fournis par le sieur Juliot, mari de Catherine d'Orologe ».

François de Grachaut n'avait pas attendu cette sentence pour se mettre en sûreté. Une fois sa vengeance assouvie, et croyant ses précautions bien prises, il était d'abord rentré à Raucourt et avait affecté de reprendre sa vie accoutumée. Mais lorsqu'il eut compris qu'il était

(1) *Archives de Langres*, liasse 709. Lettre en date du 25 juin 1624. (Voir aux pièces justificatives n° 2).

découvert, et qu'il eut appris que le Parlement de Dôle avait permis au juge criminel de Langres de l'appréhender dans la Comté, il crut devoir quitter le pays.

Il se dirigea d'abord sur Dijon, où il espérait pouvoir se cacher par l'intermédiaire de parents et d'amis dévoués et surtout de son fils Jeoffroy, prévôt de l'abbaye de Bèze. Mais l'autorisation de l'arrêter dans cette ville ayant été accordée par le vicomte mayer, en date du 21 juillet 1625, il chercha un autre asile.

Une requête avait été aussi présentée au Parlement de Dôle le 29 juillet, pour réclamer main forte ; et le même jour, sur le rapport du conseiller Boyvin (1) qui n'avait pas dédaigné d'étudier le dossier, la Cour avait déclaré « que l'on eût à joindre clause rogatoire et man-
« dement de prise de corps *contre tous ceux que l'on voulait*
« *faire saisir, avec le double des informations faites* ».

François de Grachaut sentit alors que le moment était venu d'agir, et qu'il serait imprudent d'attendre davantage pour parer aux événements. Il mit en mouvement les influences qu'il pouvait avoir à la Cour de Philippe IV, roi d'Espagne et souverain de la Franche-Comté. Il rappela les services que son père avait pu rendre, les campagnes auxquelles il avait lui-même pris part, et il adressa une requête motivée expliquant les circonstances dans lesquelles il s'était trouvé ; et le 25 septembre 1625, par une lettre datée de Bruxelles, il obtenait *remise pleine et entière de toute peine corporelle et criminelle, sous réserve du paiement d'une amende à fixer par le Parlement de Dôle*.

Mais la cause portée devant la Cour, il fut déchargé de l'amende par arrêt du mois de septembre 1626.

(1) Jean Boyvin de Dôle, seigneur de Parcey, fut président du Parlement en 1639. Il a écrit une relation du siège de Dôle par Condé, en 1636.

Lorsque, par appointment du 7 août 1628, la même Cour eut révoqué l'autorisation donnée autrefois à la maréchaussée de Langres de le chercher et de l'arrêter dans la province, il put revenir à Raucourt. Cette même année, la confrérie de Saint-Georges (1) le recevait parmi ses membres, et par conséquent il était jugé par ses pairs comme parfaitement innocent dans l'affaire de Savigny.

Le 26 juillet 1629, on le voit faire avec sa femme Barbe de Beaujeu un testament (2) commun à Volon,

(1) La confrérie de Saint-Georges était une association de la noblesse comtoise, fondée en 1390 par Philibert de Molans, qui avait rapporté de Palestine des reliques de Saint-Georges, et les avait déposées dans une chapelle qu'il avait fait bâtir en l'honneur du saint, auprès de l'église paroissiale de Rougemont (Doubs). Son but était de défendre la religion, de soutenir le Roi et l'Etat, de venir en aide aux confrères, et de tirer de l'oppression les orphelins et les veuves.

Tous les membres devaient être comtois et faire preuve de seize quartiers de noblesse, huit du côté paternel et huit du côté maternel.

Ils devaient être *hommes de probité et sans reproches, n'avoir jamais forfait à l'honneur, n'avoir pas subi d'excommunication ou de condamnation, à peine d'être expulsés impitoyablement.*

Ils se réunissaient tous les ans à Rougemont. Cette réunion eut lieu primitivement le 23 avril, jour de la fête de Saint-Georges. Plus tard, ce fut le dimanche suivant. Rougemont ayant été brûlé au commencement de la guerre de dix ans, 1636, l'assemblée se fit d'abord à Salins, puis ensuite dans l'église des Carmes de Besançon.

Le gouverneur était élu et nommé à vie. Il revêtait pour les cérémonies un manteau de drap d'or moucheté de noir, à queue traînante. Un bâtonnier ou doyen, nommé chaque année, par rang d'ancienneté, était chargé de l'organisation du banquet et des menus détails qui étaient à sa charge. Il avait comme insigne un bâton d'argent ciselé, surmonté d'une statuette de Saint-Georges à cheval. Il y avait en outre un trésorier et un secrétaire.

Chaque chevalier portait, à la boutonnière, une image de Saint-Georges en relief d'or, attachée avec un ruban aux couleurs du souverain.

L'élite de la noblesse comtoise tenait à honneur de faire partie de la confrérie. On compte dix chevaliers de la maison d'Achey, seize de la maison d'Andelot, cinq de celle de Beaufremont, neuf de celle de Beaujeu, dix-neuf Jouffroy, huit Oiselet, huit Rye, quatorze Scey, seize Vaudrey, dix Vergy et quarante et un Grammont.

La noblesse châlonnaise eut aussi sa confrérie de Saint-Georges, mais elle dura peu.

Saint-Georges est le patron de la Russie qui a un Ordre militaire de ce nom. Il en existe aussi un en Bavière.

Comme on manque de renseignements sur Philibert de Molans, il peut être utile de dire qu'il possédait à Pierrecourt (canton de Champlitte), un fief relevant du château de Beaujeu, ainsi qu'il résulte du dénombrement donné le 18 mars 1428, par Bernard de Ray, seigneur dudit Ray et de Beaujeu (*Arch. du Doubs*, B. 634).

(2) Le testament de François de Grachaut nous fait connaître ses enfants.

dans la maison de Nicolas Guillaume, leur procureur d'office, pardevant Baulard, notaire à Gray (1).

Cette précaution était motivée par l'apparition de la peste (2) qui étendait ses ravages dans toute la province, au point que les États réunis à Dôle avaient voté un service solennel pour obtenir du Ciel la cessation du fléau.

L'arrêt du Parlement de Dôle, en déchargeant François de Grachaut de la condamnation prononcée contre lui, ne pouvait contenter les héritiers d'Orologe qui attendaient toujours les indemnités que le jugement du 25

Après la mort si misérable d'Anthoine son fils aîné, il laissait de Françoise de Beaujeu, sa première femme :

1^o Jeoffroy, religieux à Bèze, dont il était prévôt en 1622 ; il est nommé au prieuré de Saint-Denis à Seveux le 24 juillet 1636 (Abbé ROUSSEL, *diocèse de Langres*) ;

2^o Louise, mariée à Alexandre d'Emskerque, seigneur d'Antorpes ;

3^o Claudine, mariée à Antoine du Presle ;

4^o Anne, religieuse à Belmont ;

Barbe de Beaujeu lui donna :

5^o Melchior, qui continua la lignée et mourut en 1683 ;

6^o Jean-Baptiste, religieux profès à Saint-Claude ;

7^o Nicolas, religieux profès à Saint-Claude ;

8^o Marguerite, mariée en 1644 à Marc de Toulonjon, seigneur de Pelousey, capitaine de 200 hommes d'infanterie. Leur fils, Lionel de Toulonjon, épousa sa cousine-germaine, Catherine, fille de Melchior. Jean-Baptiste, leur fils devint seigneur de Champlitte par son mariage le 20 février 1700 avec Marie-Justine d'Amboise, fille de François de Clermont d'Amboise et de Anne de la Rochette.

François de Clermont d'Amboise, seigneur de Reynel et de Champlitte, était fils de Louis et de Diane de Pontallier. Anne de la Rochette était fille de César de la Rochette seigneur de Sercey et de Marguerite de Beaujeu, fille d'Alexandre de Beaujeu et de Françoise de Clermont d'Amboise. D'où il résulte que les Toulonjon de Champlitte avaient des Beaujeu dans leurs ancêtres paternels et maternels (Voir page 60, note 3) ;

9^o Françoise de Grachaut, novice à Belmont puis mariée à Jean de Balay, seigneur de Marigna.

Melchior fut marié à Marie-Thérèse de Grivel de Perrigny, dont il eut deux filles : Catherine, mariée à Léonel de Toulonjon, son cousin-germain : Claude-Françoise, mariée à Jean de Balay, son cousin-germain.

(1) *Archives de la Haute-Saône*, B. 556, f^o 80.

(2) L'année 1628 avait été une année de disette. Beaucoup d'habitants de la région n'avaient vécu que de racines. (Eph. de Montbéliard, 17 mai 1628). Ce fut pis encore en 1630. « Il fait une très grande cherté de tout, et c'est « chose grandement piteuse d'être présentement au monde ». (Id. 1^{er} janvier 1630).

Les environs de Gray et de Champlitte furent particulièrement atteints. (*Arch. du Nord*, B. 1813. *Arch. de Langres*, 696).

février 1625 leur avait accordées et qui, de plus, avaient dû avancer les frais du procès.

Pour obtenir satisfaction sur ces chefs, ils n'hésitèrent pas à retourner devant le juge de Langres, quoique d'après l'article 2 du traité de neutralité, le concours de la justice de la Comté fut indispensable pour arriver à une solution définitive.

La procédure fut commencée le 9 septembre 1627. Le procès-verbal *des criées* dressé par Questèle, huissier royal, en date du 6 novembre suivant, contenait la saisie des immeubles, et leur mise en vente eut lieu le 17 mars 1628.

Jusque-là cette procédure avait laissé François de Grachaut assez indifférent. Mais à ce moment, survenaient des incidents particuliers qui allaient modifier ses intentions et le faire changer d'attitude.



Les gentilshommes de ce temps étaient pour la plupart très endettés. N'ayant pour subvenir à leurs besoins que les revenus de leurs terres et les droits seigneuriaux qui en dépendaient, ils subissaient les effets d'une mauvaise récolte, sans se décider pour cela à diminuer leurs dépenses. Ils tenaient en outre à faire bonne figure dans les camps ; et s'ils ne payaient pas leurs brevets de lieutenant ou de capitaine, ils n'en étaient pas moins obligés de s'équiper à grands frais.

La cause principale de leur gêne était dans la dot en argent (1) qu'ils devaient payer à leurs sœurs, pour ne pas

(1) Par son testament dont il a été parlé, François de Grachaut légua à chacune de ses filles une somme de 8.000 francs qui devait être payée par leur frère Melchior, quatre mille francs au moment de leur mariage, et quatre mille trois ans après, avec intérêt à 6 %. (Arch. de la Haute-Saône, B. 956 ; f° 80).

morceler les domaines et les fiefs, et il en résultait des charges qui se transmettaient de père en fils. François de Grachaut, en se mariant par contrat du 13 novembre 1601 (1) avait reçu la terre de Raucourt, qui valait 1500 francs de rente ; mais elle était grevée de plusieurs hypothèques, car Pierre de Grachaut avait contracté des dettes. En outre, sa sœur Claudine, qui, par contrat du 1^{er} décembre 1601, avait épousé Melchior de Chaffoy seigneur d'Anjeu, avait reçu en dot une somme de 7.000 fr. dont moitié devait être payée par François. Il était dû 200 écus à François Orillard, procureur fiscal à Gray, 1.000 écus à Hugues de la Baulme seigneur de Mont-Saint-Léger, 2000 francs à M. du Vernois, et François de Grachaut avait promis à sa femme pour ses bijoux de mariage, 500 écus qu'il avait certainement dû emprunter.

La dot de ses deux femmes (et celle de Barbe avait été de dix mille francs) n'avait pas suffi pour mettre la situation au clair ; ce qui ne l'avait pas empêché de vivre avec la plus parfaite tranquillité et sans le moindre souci. Aussi, lorsque la confiscation de la terre de Raucourt eut été prononcée, vit-on arriver les anciens créanciers désireux de sauvegarder leurs intérêts et revendiquant leur privilège. C'est pourquoi *les criées* (expropriation) furent poursuivies par Madame Edmée de Saint-Belin, veuve de Georges Duhan, seigneur de Beullon, La Neuvelle (2) et Ravennefontaine (3), à laquelle était due une somme de douze mille francs en principal, et trois mille six cents francs pour les intérêts échus depuis 1614, et pour lesquels

(1) *Archives de la Haute-Saône*, B. 4151, n° 210.

(2) La Neuvelle, canton de Varennes, arrondissement de Langres. Une tradition populaire que Diderot a recueillie, à cause de sa singularité, attribue aux cochons de La Neuvelle la découverte des sources thermales de Bourbonne.

(3) Ravennefontaine, canton de Montigny, arr. de Langres, avait des seigneurs particuliers qui devaient hommage aux Choiseul.

3.600 francs, une deuxième obligation avait été signée le 14 février 1624.

C'était là des titres réguliers, dont l'exécution dans la province ne pouvait souffrir aucune difficulté ; et force était, pour François de Grachaut, de répondre aux actes de la procédure, afin de réserver les droits de sa femme et de ses enfants qui avaient, comme aujourd'hui, une hypothèque légale sur ses biens.

Il commença par faire obtenir à Barbe de Beaujeu sa séparation de biens, et, conjointement avec les enfants du premier mariage, elle fit opposition aux criées, tant contre le curateur nommé pour la gérance des biens confisqués, que contre la dame de Saint-Belin poursuivante, et les héritiers d'Orologie.

Aussi, lorsque Et. Voinchet, docteur en droit, conseiller du Roy et son lieutenant au bailliage de Langres, rend son jugement du 20 mars 1629, relatif à la distribution du prix des biens de François de Grachaut mis en vente par devant lui, il désigne « premièrement ladite dame de Saint-Belin poursuivante, colloquée : 1^o pour les frais faits pour arriver à la vente ; 2^o pour la somme de douze mille francs en principal, résultant d'une constitution de rente régularisée devant M^e Vitel, notaire, en date du 14 février 1624, mais établie depuis le 14 février 1614 (1) ; et encore pour 3600 résultant *de cinq années d'intérêts*.

3^o « Arrive ensuite la dame Anne de Villermin relicte de feu David de Choiseul, baron de Lanques, Fouvans, Saint-Andoche, etc., à fin de conservation de ses droits de haute, moyenne et basse justice et autres droits seigneuriaux, résultant de ce que les biens *décrétés* étaient *mouvants* de la baronnie de Fouvans.

(1) L'obligation du 1^{er} février 1614, primait l'hypothèque légale de Barbe de Beaujeu, mariée seulement le 14 octobre de la même année.

4° « C'est alors Barbe de Beaujeu *femme et espouse* dudit sieur de Grachaut, *séparée de biens* d'avec lui, pour ses deniers dotaux revenant à la somme de dix mille francs, pour lesquels elle est colloquée du jour et date de son contrat de mariage, passé le 14 octobre 1614, *duquel jour elle prendra son hypothèque*.

5° « Vénérable dame Anne de Grachaut, religieuse en l'abbaye N.-D. de Belmont, pour la somme de 50 fr. de pension annuelle à elle constituée par ledit de Grachaut son père, par contrat du 8 août 1622, et prendra hypothèque dudit jour *pour une année eschue et autres à eschoir, sa vie naturelle durant*.

Puis viennent enfin : 6° « damoiselle Simonne Mareschal, veuve de Jugurtha d'Orologe, pour la somme de quatre mille francs pour réparation à elle adjugée par la sentence du 15 février 1625 :

7° « Noble François Juliot, Conseiller Magistrat à Chaumont et damoiselle Catherine d'Orologe sa femme ; Claudine de Mont-Saint-Léger, veuve d'Antoine d'Orologe, au nom et comme tutrice de ses enfants et en son nom personnel ; François de Mont-Saint-Léger, escuyer et Jaqueline d'Orologe, sa femme ; lesquels Catherine, Antoine et Jaqueline d'Orologe enfants de feu Jugurtha d'Orologe, colloqués pour la somme de huit mille francs, en réparation à eux adjugée par la sentence du 15 février 1625, duquel jour seront colloqués pour les despens à quoi ils se puissent monter, *lesquels ils feront taxer*.

8° « En dernier lieu tous lesdits opposants pour les frais et despens par eux supportés à la poursuite de leur cause d'opposition ».

Il restait à obtenir l'exécution dans le comté de Bourgogne de la décision des juges de Langres, alors que le Parlement de Dôle avait pour ainsi-dire innocenté les

condamnés. Pour cela, il fallait entamer des négociations diplomatiques que les circonstances rendaient particulièrement difficiles.

La peste avait paru dans la région et rendait les relations impossibles ; et le Cardinal de Richelieu qui venait de faire le siège de la Rochelle (1628) et de détruire les espérances des protestants, songeait à trouver des alliances pour abaisser la puissance de la maison d'Autriche (1). Il ne devait s'occuper de la Franche-Comté que quelques années plus tard, pour la faire envahir par Condé, et ensuite par Bernard de Saxe Veymar.

Aussi, la guerre éclata en 1636, sans que l'affaire de Savigny eut reçu une solution.

Personne n'ignore les malheurs qui accablèrent notre malheureux pays pendant dix ans. Ce fut certainement l'époque la plus désastreuse de son histoire. Elle eut surtout plus à souffrir de ses alliés que de ses ennemis. La peste et la famine, conséquences inévitables de la guerre, firent disparaître la plupart des habitants que les belligérants avaient épargnés. On fut réduit à manger de la chair humaine (2).

Le traité de Vestphalie avait ramené la paix en 1648, mais il avait fallu de longues années pour relever les ruines.

François de Grachaut était mort en 1636 (3), avant l'ouverture des hostilités. Melchior, son fils lui avait succédé dans la terre de Raucourt et dans ses autres biens.

(1) Plus prévoyant que nos diplomates du XIX^e siècle, il voulait surtout empêcher cette puissance de faire à son profit l'unité de l'Allemagne, qui ne pouvait être qu'une menace pour la France.

(2) GIRARDOT DE NOZEREY : *Guerre de dix ans*, p. 213. — DUNOD, t. III, p. 571.

(3) Le testament de François de Grachaut ne fut publié que le 9 juin 1653. C'est probablement cette formalité et les autres actes de procédure pour l'envoi en possession qui avaient attiré l'attention de Catherine d'Orologé.

Il avait dignement fait son devoir à la tête de sa compagnie (1) et mérité les éloges du Parlement chargé du gouvernement de la Comté pendant la guerre. Il avait, sans aucun doute, oublié (2) les massacres de Savigny, quand il reçut de nouveaux exploits relatifs à cette affaire et aux procès auxquels elle avait donné lieu.

Ce fut d'abord un mandement obtenu du bailli de Langres, par Catherine d'Orologie, femme de Claude Hier, seigneur de Malazie, « pour faire assigner Melchior de « Grachaut, afin de voir déclarer exécutoire, à l'encontre « de lui, la sentence du Prevôt des maréchaux du 15 février 1625, tout ainsi qu'elle l'était à l'encontre du sieur « son père au jour de son décès ».

« Lequel mandement ayant été décerné par le bailli, « il fut exécuté le 12 avril 1656, au-dedans du finage de « Roche, sur les limites de la Province, proche dudit « Raucour, ayant été attaché copie au plus prochain « arbre » (3).

Melchior de Grachaut ayant fait défaut le 9 mai, jour fixé pour sa comparution, une nouvelle assignation lui avait été signifiée *dans la même forme*.

Comptant sur la prescription de trente ans, déjà admise à cette époque. il s'était laissé *contumacer sans protestation ni appel* ; mais il avait compté sans les fines-ses des procureurs, et il avait bientôt vu la procédure recommencer de plus belle à son endroit.

Étienne Voinchet, écuyer, Conseiller du roi, devenu

(1) *Arch. du Doubs* : Correspondance du Parlement. *Histoire de Jonvelle*, par les abbés COUDRIET et CHATELET; pages 216, 19, 23, 24, 25, 26, 27, 32, 35.

(2) Sa mère, Barbe de Beaujeu, ayant été mariée le 14 octobre 1614, Melchior devait avoir à peine neuf ans en 1624.

(3) C'était alors la manière d'assigner son adversaire, ou de lui signifier le jugement. Il devait en résulter quelques inconvénients, et on comprend qu'on en soit arrivé à la remise de l'acte entre les mains de l'intéressé, ou d'une personne de sa maison.

Président (1) premier et plus ancien lieutenant général, enquesteur et commissaire examinateur au siège présidial de Langres, rendait le 29 mai 1656, un jugement par lequel « il déclarait la sentence du 15 février 1625 exécutoire au profit de la demanderesse, à l'encontre dudit Melchior de Grachaux, ainsi qu'elle était contre ledit sieur son père ; lequel pour ce il aurait condamné à la somme de douze mille livres d'intérêt civil, et seize cents livres de fondations pieuses avec despens du procès criminel adjugez par la première instance, et aux intérêts desdites sommes jusqu'à entier paiement et aux despens ».

Après avoir fait apposer la clause rogatoire et le *pareatis* (2) de sa Majesté très chrétienne en date du 14

(1) Le bailliage et siège présidial de Langres avait été établi par édit du mois de janvier 1640, ensuite d'un séjour que le roi Louis XIII fit dans cette ville au mois d'avril 1630. Auparavant, il n'y avait qu'un *siège particulier*, érigé par Charles IX, en 1561, et occupé par un conseiller portant le titre de lieutenant, et dont les sentences allaient en appel devant le bailli de Sens.

C'est comme *lieutenant* qu'Etienne Voinchet avait rendu son jugement de collocation le 20 mars 1629.

L'évêque, duc de Langres, avait été d'abord, sans conteste, seigneur haut justicier et avait eu ses baillis. Mais cet état de choses devait forcément être modifié par suite de l'ingérence des juges royaux, qui favorisaient partout les tentatives contre la juridiction de la noblesse. Il suffisait de se déclarer sujet du roi pour échapper au juge seigneurial, et donner le prétexte de créer un siège particulier qui devenait plus tard siège présidial.

Le bailliage de Sens était un des quatre anciens bailliages du royaume qui étaient Sens, Vermandois, Maçon, Saint-Pierre-le-Moutiers (Nevers). C'était le plus important, il s'étendait jusqu'à la Saône, aux portes de Gray. Rigny, Fouvent, Talmay en dépendaient. Il a été démembré pour former les bailliages d'Auxerre (1525), de Langres (1640) et une partie de ceux de Châlon (1637), Montargis (1638), etc.

Sens avait la même importance au point de vue religieux. L'archevêché de Sens avait comme suffragant l'évêché de Paris, qui fut érigé en archevêché par le pape Grégoire XV en 1624, après la mort de messire Jean David du Perron, et auquel on attribua les évêchés de Chartres, Orléans, Meaux après les avoir enlevés à l'archevêché de Sens, dont ils relevaient.

L'archevêque de Sens prenait le titre de Primat des Gaules.

(Voir: Coustumes du bailliage de Sens et anciens ressorts d'iceluy. Sens, chez Claude Prussurot et Laurent Raveneau, imprimeurs de Monseigneur l'Archevêque, au nom de Jésus. MDCCXI).

(2) « *Pareatis* c'est-à-dire *obéïsses*, sont lettres du grand sceau par lesquelles le Roi mande au *premier sergent* ou huissier d'exécuter l'arrêt ou la sentence de quelques juges dans une Province où ces juges n'ont aucune

juin suivant, Catherine d'Orologe ne craignit pas de s'adresser au Parlement de Dôle, par son *placet* du 16 août de la même année, pour réclamer l'exécution dans la Comté des sentences du Présidial de Langres, à l'encontre du défendeur.

« Lequel Placet fut appointé par communication au « Procureur général, *et à ceux que le fait touchait*, pour y « répondre huit jours après. La Cour décerna alors man- « dement, le 7 septembre subséquent, pour faire assigner « M. de Grachaut à certains rôles, à l'effet de procéder « tant en ce qui était du principal que de la caution par « lui *quise* ».

Force avait donc été de se défendre et de s'opposer aux prétentions de son adversaire qui y mettait, comme on le voit, une certaine ténacité, car au refus de son mari de l'autoriser à plaider, elle s'était fait autoriser par justice à suivre seule le procès. Il est vrai qu'elle était veuve en premières noccs d'un légiste, noble François Juliot conseiller au siège présidial et bailliage de Chaumont, et qu'il avait dû autrefois avancer tous les frais.

Melchior de Grachaut avait fait valoir « que n'étant nommé ni en l'une ni en l'autre des sentences, elles ne pouvaient être exécutoires contre lui ; que son père avait été déjà traduit devant le Parlement de Dôle, mais en avait été renvoyé par arrêt du 7 septembre 1626, c'est-à-dire postérieurement à la sentence du 15 février 1625, invoquée par la demanderesse ;

« Que la même Cour avait par appointment du 7 août 1628, révoqué la permission, *obtenue par surprise*, de rechercher son père dans la province ;

« juridiction et où le sceau de leur chancellerie n'a aucune autorité ». (Claude-Joseph de Ferrières, doyen de la faculté de droit de Paris, ancien avocat au Parlement, t. II, p. 313, Paris, MDCC LVIII. »

« Que même au cas, qui n'était pas démontré, où son père aurait commis l'homicide, l'arrêt de la Cour le mettait à couvert. Il invoquait en outre la prescription de trente ans ».

Pour combattre ces motifs, Catherine d'Orologe avait, selon l'habitude, fait rédiger par son procureur un long et savant mémoire, bourré de citations latines, dont le principal mérite est de fournir les détails les plus complets sur les faits de la cause.

Préparé pour entraîner la conviction des juges, il ne donne pas le résultat du procès, dont on ignore la fin. Mais il y a des raisons de croire que le Parlement de Dôle, persistant dans sa première appréciation et s'appuyant sur la rémission accordée par le Souverain, a renvoyé Melchior de Grachaut des fins de la plainte et condamné ses adversaires aux despens. Ces adversaires avaient en somme une confiance très limitée dans l'issue du procès, puisque, comme on l'a vu, Claude Hier, seigneur de Malazie, le mari de Catherine d'Orologe, avait refusé de la suivre devant les tribunaux, et qu'elle avait dû, pour plaider, demander l'autorisation judiciaire.

D^r BERTIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

N° 1

Philippe, etc., scavoir faisons à tous présens et à venir, nous, avoir receu l'humble supplication et requeste de Franchois de Grachault, seigneur de Raucour, Vollond, contenant qu'ayant esté Anthoine Grachault, son filz par nous proveu d'une charge de capitain de deux cens hommes au régiment de seigneur de Beauvois au mois d'avril de l'an passé 1624, avant que se rendre au devoir de sa charge, il fut désireux de veoir quelcuns de ses parens et leur dire à dieu, et mesmes les S^{rs} de Mont-S^t-Légier et de la Baume, à l'effect de quoy le 14^e desdits mois et an, il seroit sorty accompagné du suppliant son père, et passant qu'ilz faisoient par Renaucourt comme le droit chemin pour tirer à Mont-S^t-Légier, ilz auroient trouvé bon de veoir George Chevillet leur ancien officier et amis, ce qu'ilz firent, voire afin de ny faire long séjour, ilz auroient laissé leur chevaux au milieu de la rue à la garde de Toussainct Goulard, leur serviteur, ne pensant rien moins qu'à difficulté ou querelle comme il se recognoit clairement en ce qu'ilz laissèrent leurs pistoletz à l'arçon des selles de leursdits chevaux; néantmoins le malheur ayant voulu qu'estantz entré en la maison dudit Chevillet, après avoir salué sa femme et ses filles qui se retrouvèrent à la cuisine, ilz seroient entré au poisle, y joignant, oyantz que l'on y parloit, où ilz auroient rencontré inopinément lesdits S^{rs} de Mont-S^t-Légier et de

la Baume, lesquelz, comme dit est, ilz avoient desseigné d'aller veoir en leur maison, comme aussy seroient trouvez audit lieu Anthoine et Charles Doreloges, frères franchois, où estans, après avoir salué lesdits de Mont-S'-Légier et de la Baume et faict entendre le subject de leur voyaige et leur desseing de les aller veoir, ledit suppliant voyant que lesdits Doreloges ne faisoient estat de le saluer ny son filz, ains qu'ilz se promenoient arrogamment comme les morgantz, à cause vraye samblablement de quelques petitiz différent qu'ilz avoient eu auparavant, se seroit adressé à eux et tenant le chapeau à la main et leur tendant les bras, s'estant avancé à cest effect d'un pas ou plus, il leur auroit dit fort courtoisement : et bien messie(u)rs ne me salucrés-vous pas puisque la barbe griso vous y oblige, et bien que la dessus ilz ayent esté obligez de correspondre, tout au contraire, luy auroient reparly qu'ilz ne luy devoient aucun respect et n'estoient obligez de le saluer et qu'ils n'avoient affaire de luy ; surquoy ledit suppliant leur auroit répliqué gracieusement qu'il s'en rapportoit audit Mont-S'-Légier, son beau-frère. Sans attendre la responce d'icelluy, après quelques parolles dictes de part et d'autres, ledit Anthoine Doreloges s'estant saisi d'une espée qui estoit sur le liet, et la tenant en main, faisant mine de la tirer, se seroit approché dudit suppliant et l'auroit frappé par deux fois du revers de la main sur l'estomach, disant qu'il estoit aussy bon que luy, de quoy, s'estant donné garde, ledit Anthoine de Grachaut indigné de tel mespris, et considérant que ledit Anthoine Doreloges estoit homme fort volontaire, meu d'un juste ressentiment, auroit mis la main à l'espée comme auroient faict lesdits samblablement lesdits Anthoine et Charles Doreloges ; s'estant ledit Anthoine Doreloges jetté sur luy, auroit lancé un coup d'estoc, lequel il tascha d'esquiver parant de son espée, mais ayans redoublé les coups, au même instant ilz se seroient entre-blessé tous deux à mort, scavoir ledit Anthoine de Grachaut d'un coup d'estoc qui luy porta dans le stomach, duquel il mourut instamment, et ledit Anthoine Doreloges d'un autre coup qui luy fut porté par ledit Anthoine de Grachaut prez du cœur, duquel à cheffz de quelques heures il auroit terminé aussy vie par mort. De quoy fort estonné, ledit suppliant, il ne veut inficier que, poussé d'une affection paternelle et du désir de soulager son filz et empescher le malheur, il ne sé soit jetté à la presse l'espée en main pour éviter que Charles Doreloges qui, au mesme temps avoit sauté au colet de

sondit filz, ne luy fit quelque mauvais traitement quoy qu'en vain par ce que sondit filz seroit demeuré mort sur la place du coup qu'il avoit receu (comme dit est), de sorte que ledit suppliant, plain de regret, se seroit adressé audit Anthoine Doreloges et luy délasché deux coups d'espée, l'un desquelz auroit porté à la cuysse et l'autre au bras gauche, à l'instant de quoy estant survenu Franchois (sic) Doreloges il auroit attacqué ledit suppliant et lui délasché un coup d'espée qui luy porta aux reins, duquel il fut blessé à playe ouverte et grande effusion de sang et eu couru risque de sa vie sans assistance desdits de la Baume et Mont-S'-Légier, par le moyen desquelz la querelle demeura ainsy terminée, de laquelle lesdits Doreloges furent auteurs et agresseurs. Cependant, comme du tout, information auroit esté prise de la part de nostre procureur général de Bourgogne, ledit suppliant craindant que l'on ne le veuille rechercher des susdits actes, quoy qu'il ne soit aucunement coupable du susdit homicide pour estre ledit Doreloge décédé du coup qu'il receut dudit Anthoine Grachault, joinct que ladicte querelle survint si subitement et inopinément que ledit suppliant n'eut le moyen de prévoir ny pourveoir à un si désastreux accident, duquel il se sent entièrement innocent, il a recouru à nous, suppliant humblement qu'il nous pleust luy octroyer abolition et pardon de tous les susdits faictz, circonstances et dépendences et de tout ce en quoy il pourroit avoir mesprins, luy faisant à ces fins dépeschez lettres patentes munies de toutes clauses nécessaires. Pour ce est-il que nous, les choses susdictes considérées, voulans en ceste partie préférer grâce et miséricorde à rigueur de justice, avons audit suppliant pardonné, quitté et remis, pardonnons, quittons et remettons de grâce spéciale, par ces présentes, le cas cy dessus déclaré avecq toute peine et amende corporel et criminel en quoy, à l'occasion d'iceluy, ses circonstances et dépendences, il a offensé et mesprins envers nous et justice, le remettant quant à ce en ses bonne fame et renommée en nostre Conté de Bourgoigne et en tous autres noz pays et seigneuries, ensemble à ses biens non confisquées si aucuns en a, tout ainsi et en la mesme manière qu'il estoit avant l'advenue dudit cas, si imposons sur ce silence perpétuel à nostre procureur général et à tous autres noz justiciers et officiers quelconques. Satisfaction premièrement faite à partie intéressée, si faicte n'est et aucun y eschiet; pourveu aussy que ledit suppliant sera tenu amender ledit cas envers nous civilement, selon

l'exigence d'iceluy, la faculté de ses biens et noz ordonnances sur ce faictez, et outre ce, de payer et refondre les mises raisonnables de justice; le tout, à l'arbitraige et taxation de nos chers et féaux les Président et gens de nostre Cour de Parlement à Dôle que commettons à ce et leur mandons que, appelez pardevant eux tous ceux qu'il appartiendra, ilz procèdent bien et deuement à la vérification et intérimement de ces présentes, selon leur forme et teneur. Lequel intérimement ledit suppliant sera tenu de requérir et poursuivre déans six mois prochains à peine d'en perdre le fruct. Et ce faict, et ladite amende civile payé es mains de celuy de noz recepveurs qu'il appartiendra, ilz et tous autres noz justiciers et officiers quelconques, leur lieutenant et chacun d'eux en droit, soy, facent, souffrent et laissent ledit suppliant, de nostre présente grâce, resmission et pardon, selon et en la manière que dit est, plainement et paisiblement joyr et user, sans luy faire ny souffrir estre faict, ores ny à l'advenir, en corps ny en biens, aucun arrest, destourbier ou empeschement au contraire, ains, si faict luy estoit, les mettent ou facent mettre incontinent et sans dillay à plaine et entière délivrance, car ainsi nous plaist-il. Et afin que ce soit chose ferme et stable à tousjours, nous y avons faict mettre nostre scel. Sauf en autres choses nostre droict et l'autrui en toutes. Donné en nostre ville de Bruxelles au mois de septembre l'an de grâce XVI^e vingt-cinq, et de noz règnes le cinquiesme. Sur le plie estoit escrit: Par le Roy, en son Conseil, signé: PRATS; à costé: Visa.

(Archives du Nord: Chambre des Comptes de Lille.
Art. B, 1810. Registre des Chartres de l'Audience
des années 1624 et 1625, folio 201, verso).

N° 2.

Monsieur,

Nous avons eu advis que vendredi dernier XXV (1) de ce mois plusieurs cavaliers armés, jusqu'au nombre de trente et quarante, se tirant du conté arrivèrent au lieu de Savigny, avec pétard, eschelles et belier, et prindrent de force la maison de Mons. d'Orologe, seigneur de ce lieu, qui y a esté assassiné et deux de ses enfans et une jeune fille domestique bien blessée, ou le sieur Prévost des mareschaux de ce lieu se seroit aussitôt transporté et informé de ce qui sest passé, et comme cet acte est une vraye infraction des traités dentre leurs Majestés, et quil importe au re-post publicq, nous avons jugé estre nostre debvoir de vous en advertir, comme aussi monseigneur le duc de Nevers par homme questoit trouvé a propos sen allant en Court. Il ne s'est passé (a) part de cette chose aucune qui mérite vous estre escripte.

Et vous supplient de croire que sommes toujours prêts à recevoir vos commandemens et les exécuter comme estant

Monsieur,

Vos très humbles et très obéissants serviteurs,

LES MAIRE ET ESCHEVINS DE LA VILLE DE LANGRES.

A Monseig. de Francières,

Escript ce 25 juin 1624.

(Arch. de Langres, 709 : Original papier).

(1) Il y a évidemment une erreur. La date vraie, donnée dans la pièce justificative n° 1, est le 20. On a sans doute voulu mettre XXI, puisque c'était la nuit. Du reste, la lettre est écrite le 25, et elle dit que l'attentat a eu lieu le vendredi précédent.

ANTIQUITÉS ROMAINES DE MANTOCHE

Il est acquis depuis longtemps, et par la tradition et par les découvertes qu'on y a faites, que le territoire de Mantoché était occupé à l'époque gallo-romaine par une localité importante. Elle a dû porter le nom de ville d'Angloche ou Angloche.

Une voie romaine la traversait, on en remarque un tronçon à gauche de la route d'Apremont, dans la prairie, immédiatement après le pont suspendu du canal.

Les champs situés au delà de cette prairie et qui sont limités au Sud-Est par le large fossé demi-circulaire appelé le Creux-du-Lare, sont jonchés de débris de constructions, de poteries, de tuileaux ; on y remarque encore des fragments de mosaïque, des morceaux de marbre, des fragments de revêtement en ciment recouvert de traces de peintures. Au milieu de ces débris on a recueilli des colonnes, de petits autels domestiques, des meules, une dalle avec les graffiti FABRI, des débris de sculptures.

M. Virot a fait quelques fouilles dans cette localité et y a trouvé des clefs de formes très curieuses, en fer et en bronze, des fibules en bronze de formes diverses, des

agraffes de manteau, une perle de collier en bronze, deux cuillères, deux bagues, le chaton de l'une formé d'une pierre ovale sur laquelle est gravé un bonhomme grossièrement dessiné au trait et en creux ; l'autre bague, tout en bronze, a le chaton en forme de cœur semé de larmes. La pièce la plus curieuse est une amulette du culte de Priape représentant les parties sexuelles d'un enfant mâle.

Parmi les poteries, M. Virot conserve un fragment de patère en poterie samienne, dont la panse est ornée de guirlandes de lierre entre lesquelles se lit la marque de potier IMANNI. O. Un autre fragment de vase samien est marqué sur le fond intérieur REDI. J. F.. Un beau vase malheureusement brisé, au galbe étrusque est orné de cordons de petites stries, il est en terre brune vernie très mince. Il pouvait avoir 0^m20 de haut sur 0^m15 de diamètre à la panse. Citons encore un débris de tuileau portant l'empreinte d'une caliga.

Lors du creusement du canal latéral qui traverse une partie de l'emplacement de la villa aux Lares, on a trouvé divers objets aujourd'hui conservés au musée de la *Société Grayloise d'Émulation*. Parmi ces objets, je citerai une hipposandale, des clés, de nombreux clous et ferrements de constructions tous tordus et incrustés de cendres, de nombreux fragments de grandes amphores à mettre le vin qui semblent témoigner qu'alors comme aujourd'hui, Mantoche était une localité vinicole. Une francisque et une framée franque, trouvées parmi ces débris paraissent trahir les barbares destructeurs de cette belle localité. C'était sans doute une vaste et luxueuse villa, alimentée d'eau par l'étang d'Échalonge, à l'aide de tuyaux de terre cuite que l'on retrouve encore fréquemment sur le parcours. Il est regrettable que l'on n'ait pas entrepris de

fouilles méthodiques pour connaître la distribution des pièces et bâtiments de cette habitation.

A en juger par quelques objets du Moyen-Age qu'on y a trouvés, les ruines du Creux-du-Lare auraient été encore habitées postérieurement à l'époque romaine.

En remontant la colline depuis le Creux-du-Lare jusqu'au Château-Grillot, on rencontre encore de nombreux débris de tuileaux romains. Il résulte de différents documents que le Château-Grillot, aussi appelé Château-d'Amange (1), était une forteresse du Moyen-Age qui fut détruite vers le milieu du XIV^e siècle. Mais il est fort possible qu'il ait été édifié sur l'emplacement d'un *castrum* romain. Son nom lui est commun avec une autre enceinte de même forme qui se trouve dans la Vaire vers Beaujeu. Une ruelle de Gray porte aussi le nom de Château-Grillot.

En redescendant de ce point vers Mantoche, on trouve à gauche de la route d'Apremont, près d'une statue de la Vierge, l'emplacement où a été découvert en 1846, le tombeau qui est conservé à l'Hôtel-de-Ville de Gray (2).

M. Virot a repris les fouilles dans cet endroit. Il n'a plus trouvé de sarcophage, mais des squelettes inhumés, et des lits de cendre. Ces inhumations étaient accompagnées de verreries et de poteries. M. Virot conserve dans sa collection : un gobelet conique, une patère à pied et une sorte de barillet cerclé avec pièce de suspension latérale et orifice dans le haut. Le tout en verre blanc.

Un vase en terre jaune grossière, conique et percé d'un petit trou dans le fond s'adapte parfaitement sur le barillet de verre et paraît lui avoir servi d'entonnoir.

(1) Une place que souloit estre ung chasteau dit le chasteau d'Amange, est-il dit dans un terrier de Mantoche de l'an 1601, qui nombre cette place parmi les propriétés du seigneur.

(2) Voy. le Mémoire de M. Maruotte. *Bul. acad. de Besançon*, 1847,

Plusieurs vases à base étroite et col large et haut, la panse ornée d'impressions digitales, en terre brune, mince et faits au tour, se trouvaient dans le tombeau de Gray. Les uns sont au Musée de la ville de Gray, les autres dans la collection de M. Virot. Cette collection possède encore plusieurs autres vases du même cimetière : deux vases à col large et panse tronconique avec ornements cunéiformes rappelant des poteries franques, l'une en terre noire, l'autre en terre grise, à pâte grossière, à peine cuite ; quatre patères en imitation de poterie samienne. Au milieu des cendres et des charbons, se trouvait aussi une paire de forces en fer, seul objet de métal trouvé dans ces sépultures avec une clef et une lame de petit couteau.

Récemment, derrière la statue même de la Vierge, on a découvert des rangées de squelettes de grande taille, à crâne dolichocéphale, ensevelis à 0^m50 de profondeur à peine, sans aucun objet ni trace d'objet, ni de cercueil. Les corps étaient couchés de leur long, les pieds à l'Est. Ce lieu semble donc avoir servi de sépulture par crémation d'abord aux premiers temps de l'époque romaine, puis par sarcophage durant la période chrétienne, enfin encore pendant la période franque.

A la sortie de Mantoche, du côté de Gray, se trouve un mamelon constitué par un sable fortement argileux qui a pu être employé comme terre à briques jusque vers le milieu de ce siècle. Dans la partie de ce mamelon qui est comprise dans la propriété de M. Monin-Regnaud, à la Fausse-Paillotte, on trouve encore de nombreux débris de tuileaux romains et de briques à parqueter avec ornements. Mais le plus grand nombre de ces débris est mal cuit, noirci, scorifié ou vitrifié en partie. Ce sont certainement des déchets de tuilerie. M. Monin a retrouvé les vestiges du four de cet établissement céramique. Il se

composait d'une voûte en dôme sphérique en briques avec entrée formée par une sorte de couloir ouvert vers le Sud, dans le flanc de la colline. De part et d'autre de cette entrée, à une distance d'exactement 4^m06, se trouvaient deux blocs de pierre taillés qui servaient peut-être d'assise aux angles du four, mais qui provenaient certainement d'une construction plus ancienne. Un plus grand que l'autre, on y remarque des entailles identiques. Sur deux angles, on en remarque à queue d'aronde et sur un troisième angle une sorte de crapaudine. La pierre est en calcaire olithique dit pierre de vergenne. Il est assez difficile d'expliquer à quelle partie de construction ils ont servi ; remarquons seulement que les entailles qui servaient probablement à lier les blocs les uns aux autres, rappellent celles des blocs du Mur-Payen de Sainte-Odile, en Alsace.

Tous ces débris témoignent de l'importance de l'ancienne localité gallo-romaine de Mantoche : vaste et luxueuse villa, castrum, cimetière et atelier céramique, situés le long d'une voie romaine.

Du reste, les gallo-romains ne s'étaient établis que sur un emplacement déjà choisi par les peuples préhistoriques. Le tumulus voisin d'Apremont témoigne de la présence en ces lieux des peuples du premier âge des métaux et de la période dite de la Tène. D'autre part, dans les sables qui ont servi d'assise à la villa du Creux-du-Lare, sous la couche de débris gallo-romains, nous avons trouvé, M. Rothiot et moi, des silex taillés. M. Monin a trouvé dans le ruisseau qui traverse sa propriété de la Fausse-Paillotte, des silex en forme de couteaux-grattoirs bien caractérisés, enfin dans les champs voisins, Messieurs Rothiot et Jourdy ont trouvé de nombreux éclats de silex.

Pendant l'âge de la pierre, la population a dû être assez dense sur le territoire de Mantoche, à en juger par les objets isolés ou les silex groupés que M. Virot et moi y avons recueillis. Les matériaux pour leurs outils étaient fournis à ces peuples soit par les cailloux de la Saône, soit par les ateliers d'Étrelles ou d'Argillières.

AUG. GASSER.

DÉCOUVERTE D'UNE STATION GALLO-ROMAINE

A DENÈVRE

Au mois de septembre 1896, M. Hugueney, alors Président du Tribunal civil de Gray, nous informait qu'un cultivateur de Denèvre, village situé près de Dampierre-sur-Salon (Haute-Saône), frappé de la grande quantité de tuiles qui recouvraient la partie du territoire située au Sud du village, sur la pente de la vallée du Salon, avait, de sa propre initiative, entrepris des fouilles dans son champ, dans l'espoir d'y retrouver quelque richesse cachée.

C'était l'époque où la découverte du Trésor de Beaujeu venait de produire sensation dans le pays ; il n'est pas étonnant que l'appât d'une trouvaille analogue ait pu, seul, inspirer des fouilles.

Lorsque nous fûmes invité à visiter les lieux, les travaux avaient mis à jour les fondements d'une construction rectangulaire, orientée dans sa longueur du S.-E. au N.-O., et composée de trois pièces assez exiguës. Les murs, peu épais, sont construits en pierres sèches. Leur peu de consistance laisse supposer qu'ils devaient servir de base

plutôt à un abri qu'à une maison. Des trois pièces successives, les deux extrêmes sont carrées, de dimensions sensiblement égales ; celle du milieu est plus étroite.

Elles communiquent par des passages assez larges. Dans la pièce située à l'ouest, on constate, au centre, l'existence d'un foyer large d'environ un mètre ; les cendres y sont amoncelées sur une épaisseur de dix à quinze centimètres au milieu.

Au cours de ses recherches, le propriétaire a exhumé de nombreux débris de briques de grandes dimensions — quelques-unes sont encore entières — des tuiles de forme et de grandeur différentes : les unes à rebord, d'autres entièrement plates, d'autres coudées au milieu comme des tuiles faitières. Les tuiles plates sont généralement revêtues de dessin au trait droit ou courbé. Une raclette en fer, analogue à celle des boulangers, mais dentée, trouvée là également, a probablement servi à faire ces desseins ; car si on la place sur les tuiles, les dents correspondent à leurs sillons.

A ces débris, il faut ajouter un fragment de revêtement de mur en mortier peint ; des morceaux de vases en terre, les uns de même couleur que la tuile, un autre de couleur grise ; quelques clous en fer et une clef également en fer.

La présence de cette grande quantité de débris de tuiles et de poteries donne à penser que la construction mise à jour, pouvait être un hangar dépendant d'une tuilerie, et servant de dépôt provisoire pour les objets fabriqués.

La partie du sol située plus haut, et recouverte aussi de fragments de tuiles sur une étendue d'environ un hectare serait l'emplacement de constructions plus importantes.

D'ailleurs, un petit objet en bronze trouvé à plus de trente mètres plus bas, et que nous estimons être un brûle-parfum, paraît devoir attester qu'il se trouvait d'autres habitations autour de la tuilerie ; et nous serions donc en présence d'un village disparu.

De nouvelles fouilles poursuivies avec méthode pourront permettre de résoudre complètement la question. Pour le moment, nous sommes heureux de donner ces indications aux chercheurs qui voudront élucider la question.

* * *

A ce sujet, nous croyons devoir ajouter que le nom de Lépure que les habitants de Denèvre déclarent avoir appartenu à cette ancienne station, nous paraît avoir la même origine que le mot Denèvre lui-même.

En effet, d'après les renseignements que M. Jourdy, bibliothécaire de la ville de Gray a bien voulu nous communiquer, Denèvre est encore actuellement sous le patronage de Saint-Aper, évêque qui occupa le siège de Toul, de 500 à 507, et dont le nom fut transformé en Apre, Apfre, Epvre et Evre.

Le mot Lépure ou l'Epure n'est-il pas le même que Epvre ?

Denèvre signifie donc *Dominus Aper* Dom ou Damp Epvre.

Beaucoup de localités portent le nom de l'évêque Saint Aper.

Ce sont : 1° Dans les Vosges :

Domèvre-sur-Durbion (*Dominus aper ad Durbionem*), chef-lieu de canton, à 14 km d'Épinal ;

Domèvre-sur-Avières, à 7 km d'Épinal ;

Domepvre-sous-Montfort, à 35 km d'Épinal et de 10 Mirecourt ;

2° Dans la Meurthe :

Domèvre-sur-Vezouse, à 55 km S. S.-E. de Nancy.

Domèvre-en-Haye, à 28 km N.-O. de Nancy.

Enfin, à Nancy, il y a une très ancienne église qu'on désigne sous le nom de église Saint-Evre (1).

V. MAIRE.

(1) Voir pour la synonymie et la géographie :

MAS LATRIE : *Trésor de Chronologie* : Liste des Saints. — Liste des Evêques.
DOM CALMET : *Notice de la Lorraine et Histoire de la Lorraine*.

H. LEPAGE : *Le département de la Meurthe*, statistique historique et administrative. — Nancy, Pfeiffer, 1843, 2 vol. in-8°.

H. LEPAGE et CH. CHARTON : *Le département des Vosges*, statistique historique et administrative. — Nancy, Pfeiffer, 1845, 3 vol. in-8°.

ÉTUDES GÉOLOGIQUES & PALÉONTOLOGIQUES

SUR L'ARRONDISSEMENT DE GRAY

Les travaux de MM. Thirria, Dr E. Fromentel, Perron, Étallon, Bertrand, Petitclerc et Dr Albert Girardot ont déjà contribué pour une large part à la connaissance de la géologie et de la paléontologie dans la région grayloise.

Si importantes que soient leurs publications, il reste encore un champ assez vaste ouvert aux investigations des chercheurs.

Les excursions que nous poursuivons assidûment depuis une dizaine d'années, et que nous espérons continuer longtemps encore, nous permettent de prévoir qu'il sera possible un jour de donner une description plus complète des étages jurassiques supérieurs et de faire une révision des *Études paléontologiques du Jura graylois* d'Étallon, puis de préparer des matériaux pour compléter la paléontologie du jurassique inférieur, qui est peu connue, et, enfin, d'entreprendre l'étude du crétacé.

C'est pour commencer ces travaux que nous donnons

cette année une première liste de fossiles du Néocomien, recueillis à Germigney.

Ces fossiles font partie soit de notre collection, soit de celle de M. Perron, acquise par le Musée de géologie de la Faculté des Sciences de Dijon et que M. le professeur Collot a bien voulu nous permettre d'examiner.

NÉOCOMIEN DE GERMIGNEY

Belemnites (fragments).
Nautilus (fragments).
Ammonites Carteroni, PICTET.
Ammonites dichotoma.
Pleurotomaria néocomiensis, DESOR.
» Favrina, P. DE LORIOI.
» Saleviana. »
Pleuromya (fragments).
Isocardia Studeri, DE LORIOI.
Cyprina Bernensis, LEYM.
Venus Vendoperana, LEYM.
Cardita,
Cardium corrugatum, D'ORB.
Lucina Dupiniana »
Astarte gigantea, DESOR.
Astarte Beaumonti, D'ORB.
Arca securis, D'ORB.
Nucula Cornuelina, d'ORB.
Lima Royeriana, d'ORB.
Lima acesta, d'ORB.
Lima Carteroniana, d'ORB.
Pecten crassitesta, d'ORB.

Ostrea Boussingaulti, d'ORB.
» Couloni, D'ORB.
» rectangularis.
Terebratula praelonga, D'ORB.
Rhynchonella depressa, D'ORB.
Pygurus incisa, D'ORB.
Phillobrissus Gresslyi AG.
Echinospatugus cordiformis, DUB.
» intermedius.
Holectypus granosus.
Pseudodiadema Picteti, DESOR.
Cidaris tuberosa ? DESOR.
» pretiosa ? DESOR.
Peltastes stellulatus AG.
Serpula, plusieurs espèces.
Spongiaires.

GRAY, avril 1897.

V. MAIRE.

SYNOPSIS

DES MUTILLIDES DE FRANCE

PAR ERNEST ANDRÉ

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE (1)

Pour l'intelligence des tableaux qui vont suivre, je crois utile de consigner ici quelques observations.

Ce travail n'étant pas une monographie, mais un simple synopsis destiné à permettre la détermination facile des espèces, je serai aussi concis que possible et ne donnerai que les caractères nécessaires à leur distinction.

La couleur, la sculpture et la vestiture doivent toujours, à moins d'indication contraire, s'entendre de la face dorsale ou supérieure du corps, abstraction faite des faces latérales et inférieure qui peuvent présenter des caractères différents. Ainsi, l'expression *thorax rouge* signifie que le thorax est rouge en dessus, quand même

(1) La première édition de cette notice a paru dans la *Feuille des Jeunes Naturalistes*, n^{os} des 1^{er} Janvier, Février, Mars et Avril 1898.

les flancs et la partie sternale seraient d'une autre couleur.

Les poils qui, chez les Mutilles, sont presque toujours assez abondants, peuvent se diviser en deux catégories : les uns, plus ou moins appliqués à la surface du corps, constituent la *pubescence* ; les autres, hérissés souvent perpendiculairement à cette surface, forment la *pilosité*. C'est toujours la pubescence qui produit les taches, bandes ou dessins qui se remarquent sur l'abdomen ; très rarement les taches abdominales sont nues ou produites par une décoloration de la chitine. Les taches ou bandes pubescentes sont, chez les Mutilles de notre région, formées de poils fins et soyeux, d'un blanc argenté ou jaunâtre, pouvant passer au jaune plus ou moins doré chez la même espèce, sans que ces variations de teinte aient rien de spécifique. Sauf certains cas exceptionnels où la couleur des taches semble plus constante, je n'en parlerai pas, pour éviter des répétitions fastidieuses et je me bornerai à indiquer leur forme et leur situation, puisqu'il reste entendu que ces ornements sont toujours formés de pubescence blanche ou jaune.

En règle générale, la pilosité, même lorsqu'elle est noire ou brune, devient blanche ou jaune sur les parties occupées par les dessins clairs et, pour abrégér, je ne signalerai pas cette particularité presque constante, me bornant à dire, par exemple, *abdomen hérissé de pilosité noire*, puisqu'il est sous-entendu qu'exception est faite pour la pilosité superposée aux ornements clairs, laquelle emprunte la couleur de ces ornements.

La coloration des antennes et des pattes est extrêmement variable, surtout chez les femelles, et il existe beaucoup d'espèces chez lesquelles elle peut passer du rouge au noir ou être variée de ces deux couleurs en diverses

proportions. Je passerai donc la plupart du temps sous silence la couleur de ces organes, puisqu'ils ne sauraient fournir de caractères utiles.

La dissemblance absolue des deux sexes m'oblige à donner des tableaux séparés pour les femelles et pour les mâles.

Les indications de patrie qui figurent aux tableaux des femelles ne seront pas répétées à ceux des mâles, où l'on ne trouvera d'indications de provenance que pour les mâles dont les femelles restent encore inconnues.

TABLEAU DES GENRES

FEMELLES (*toujours aptères*)

- 1** Ongles des tarsi armés d'une dent vers le milieu de leur bord interne. Thorax aussi long que l'abdomen, fortement étranglé en dessus entre ses divers segments. Corps presque glabre, lisse et très luisant. Ocelles petits, mais toujours distincts. Aspect général rappelant certaines fourmis. G. 1 **Methoca** LATR.
- Ongles des tarsi sans dent vers le milieu de leur bord interne. Thorax généralement moins long que l'abdomen, non fortement étranglé entre ses divers segments. Corps plus ou moins sculpté ou revêtu de pilosité et de pubescence. **2**
- 2** Suture pro-mésonotale toujours bien distincte. Hanches postérieures armées en dessus, près de leur base, d'un fort appendice spiniforme. Ocelles tantôt visibles, tantôt oblitérés. G. 2 **Myrmosa** LATR.

- Sutures du thorax indistinctes en dessus. Hanches postérieures non épineuses près de leur base. Ocelles toujours nuls. G. 3 **Mutilla** L.

MALES

- 1** Hypopygium prolongé en une longue épine aiguë, recourbée en haut en forme de crochet. Ongles des tarsi armés d'une dent à leur bord interne. Ailes avec trois cellules cubitales fermées, dont la première et la deuxième sont presque réunies par suite de l'oblitération de la première nervure transverso-cubitale. Cellule radiale longue, atteignant presque l'extrémité de l'aile. Corps grêle et allongé. Insectes très semblables d'aspect aux mâles de *Myzine*. G. 1 **Methoca** LATR.
- Hypopygium sans épine. Corps plus robuste, beaucoup moins allongé. **2**
- 2** Ongles des tarsi bifides. Hanches postérieures armées en dessus, près de leur base, d'un fort appendice spiniforme. Abdomen distinctement contracté entre tous ses segments. Ailes avec trois cellules cubitales fermées.
G. 2 **Myrmosa** LATR.
- Ongles non bifides. Hanches postérieures non épineuses près de leur base. Abdomen non étranglé entre ses segments, sauf entre le premier et le second. Ailes avec deux ou trois cellules cubitales fermées. Rarement certains mâles sont aptères et de conformation semblable à celle des femelles avec lesquelles ils peuvent être faci-

lement confondus. Cette anomalie ne se rencontre que dans le sous-genre *Myrmilla* auquel je renvoie pour plus de détails. **G. 3 Mutilla L.**

PREMIER GENRE. — METHOCA LATR.

Une seule espèce :

♀ Tête grande, plus large que le thorax, ce dernier fortement impressionné entre ses segments qui sont très convexes en dessus. Antennes robustes. Cuisses claviformes. Tête et thorax marqués de points assez gros et épars, abdomen à peu près lisse et très luisant. Couleur très variable ; ordinairement la tête et l'abdomen sont noirs ; le thorax et les pattes rouges ; mais on rencontre des individus chez lesquels le thorax s'assombrit en tout ou en partie, jusqu'à devenir brun ou d'un brun noir à peine rougeâtre ainsi que les pattes. Long. 4-10 millim.

♂ Tête et thorax assez fortement ponctués mais non réticulés ; antennes atténuées au sommet, leurs derniers articles faiblement arqués ; yeux ovales, entiers ; cuisses non claviformes ; abdomen cylindrique, faiblement contracté entre ses segments, éparsément ponctué, luisant, rarement avec une ponctuation plus serrée. Tout le corps noir, ailes hyalines, stigma et nervures bruns. Long. 7-13 millim. **Ichneumonides LATR.**

Toute la France, mais rare partout. Le mâle se rencontre plus difficilement que la femelle.

DEUXIÈME GENRE. — MYRMOSA LATR.

FEMELLES

- 1 Premier segment de l'abdomen rouge, sans bande jaune à son bord postérieur..... 2

- Premier segment de l'abdomen noir, jaunâtre sur sa moitié ou sur son tiers postérieur et revêtu à cet endroit de pubescence pâle..... 3

- 2 Ocelles petits mais généralement distincts. Pronotum moins de deux fois aussi large que long sur sa ligne médiane, ses angles antérieurs arrondis, non dentiformes, sa face antérieure non abruptement tronquée. Suture méso-métanotale indistincte. Tête noire, thorax, premier segment de l'abdomen et parfois la base du second segment rouges, le reste de l'abdomen noir. Long. 3-6 millim. **Melanocephala** FAB.

Toute la France.

- Ocelles le plus souvent indistincts. Pronotum plus de deux fois aussi large que long sur sa ligne médiane, ses angles antérieurs très accentués, dentiformes, sa face antérieure assez abruptement tronquée. Suture méso-métanotale distincte. Même coloration que le précédent. Long. 5-9 millim.

Cognata COSTA.

France méridionale.

- 3 Pronotum avec les angles antérieurs bien accentués et un peu dentiformes. Tête et thorax fortement et densément ponctués-réticulés, mats. Tête et abdomen noirs, thorax, antennes et pattes rouges. Long. 4 1/2-6 millim. **Longicollis** TOURNIER.

France méridionale : Nyons, Béziers, Avignon, Toulouse, Marseille.

- Pronotum avec les angles antérieurs moins accusés et non dentiformes. Tête moins densément ponctuée, luisante, non ou à peine réticulée. Cou-

leur de l'espèce précédente, mais les antennes et les pattes sont d'un brun noir plus ou moins rougeâtre. Long. 5-6 millimètres.

Ephippium ROSSI (= *dubia* COSTA ♀, = *obscuripes* TOURN. ♀).

France méridionale : même région que le *longicollis*.

MALES

- 1 Pronotum, mesonotum, écailles et souvent aussi le scutellum rouges, tout le reste du corps noir ; second segment ventral de l'abdomen muni à sa base d'un tubercule dentiforme plus ou moins accentué. Dernier segment dorsal brusquement déclive, déprimé et tronqué au sommet ; ailes subhyalines, avec une vague nébulosité avant l'extrémité. Long. 5-10 millim. **Ephippium** ROSSI.
- Tout le corps noir ; ailes subhyalines, sans nébulosité antéapicale..... 2
- 2 Second segment de l'abdomen muni en dessous, près de sa base, d'un tubercule dentiforme, généralement bien accentué ; dernier segment dorsal brusquement déclive, formant un angle presque droit avec le dos de l'abdomen ; il est déprimé, creusé en dessus d'une grande fossette longitudinale et nettement échancré au sommet. Long. 7-11 millim. **Melanocephala** FAB.
- Tubercule du second segment ventral de l'abdomen oblitéré ou nul ; dernier segment dorsal non brusquement déclive, continuant la courbe régulière du dos de l'abdomen ; il n'est ni déprimé ni creusé en dessus, ni échancré au sommet

qui est arrondi. Long. 7-10 millim. **Cognata** COSTA.

Le mâle de *M. longicollis* Tourn. ne m'étant pas connu en nature, je n'ai pu le comprendre dans le tableau ci-dessus.

troisième genre. — **MUTILLA** L.

TABLEAU DES SOUS-GENRES

FEMELLES

- | | | |
|---|---|---|
| 1 | Abdomen sessile, c'est-à-dire avec le premier segment assez large et s'unissant au second sans étranglement..... | 2 |
| — | Abdomen pétiolé, c'est-à-dire avec le premier segment étroit et plus allongé, sensiblement contracté à son articulation postérieure. Thorax piriforme, rétréci en arrière..... | 4 |
| 2 | Tête relativement peu épaisse, plus ou moins quadrangulaire, transversale et plus large que le thorax. (Chez une seule espèce anormale, <i>M. quinquefasciata</i> Ol., qui devra peut-être être distraite de ce sous-genre; la tête est notablement plus longue que large, mais ses autres caractères concordent avec ceux des <i>Myrmilla</i>). Yeux très voisins de l'articulation des mandibules. Troisième article des antennes environ deux fois aussi long que le quatrième. Thorax à bords latéraux parallèles, sans ongllet scutellaire. Dernier segment de l'abdomen sans aire pygidiale. Tête plus ou moins densément ponctuée, parfois ponctuée-réticulée, mais jamais grossièrement ridée-réticulée, comme celle de beaucoup d'autres espèces. | |

S.-g. 1 **Myrmilla** (WESM.) ANDRÉ.

- Insectes ne présentant pas la réunion de tous ces caractères..... 3
- 3 Tête globuleuse, yeux petits, ronds, saillants ; thorax piriforme, convexe et comme vésiculeux, rétréci en arrière, son profil dorsal très arqué.
S.-g. 3 **Cystomutilla** ANDRÉ.
- Tête moins globuleuse, yeux ordinairement de grandeur moyenne, ovales ou elliptiques, moins convexes ; thorax non piriforme, ordinairement cubique, son profil dorsal presque droit
S.-g. 2 **Mutilla** L.
- 4 Dernier segment abdominal avec une aire pygidiale bien limitée. S.-g. 4 **Dasylabris** RAD.
- Dernier segment abdominal sans aire pygidiale, corps allongé. S.-g. 5 **Stenomutilla** ANDRÉ.

MALES

- 1 Pas d'ailes. Corps conformé comme celui des femelles dont ces mâles ne se distinguent que par la présence de trois ocelles sur le vertex, par les antennes de 13 articles au lieu de 12, par le thorax montrant ses divisions primaires indiquées par des sillons très accentués, enfin par l'abdomen composé de sept segments et par la présence des organes copulateurs particuliers à leur sexe.
S.-g. 1 **Myrmilla** (WESM.) ANDRÉ, pars.
- Des ailes. Conformation ordinaire des mâles d'Hyménoptères 2

- 2** Yeux étroitement et plus ou moins profondément échancrés en dedans ; abdomen sessile ou subsessile ; ailes avec trois cellules cubitales fermées. S.-g. 2 **Mutilla** L.
- Yeux non échancrés **3**
- 3** Ailes avec trois cellules cubitales fermées..... **4**
- Ailes avec deux cellules cubitales..... **6**
- 4** Abdomen sessile
S.-g. 1 **Myrmilla** (WESM.) ANDRÉ, pars.
- Abdomen pétiolé..... **5**
- 5** Second segment ventral muni de chaque côté, vers le milieu de sa longueur, d'une petite impression longitudinale garnie de pubescence feutrée d'un noir mat. S.-g. 5 **Stenomutilla** ANDRÉ.
- Second segment ventral sans impressions longitudinales. S.-g. 4 **Dasylabris** RAD., pars.
- 6** Tête plus ou moins quadrangulaire, ordinairement plus large que le thorax ; yeux ovales, peu convexes ; abdomen sessile.
S.-g. 1 **Myrmilla** (WESM.) ANDRÉ, pars.
- Tête arrondie, pas plus large que le thorax ; abdomen pétiolé ou subpétiolé..... **7**
- 7** Stigma bien développé ; disque du mesonotum avec des sillons bien marqués ; abdomen subpétiolé. S.-g. 3 **Cystomutilla** ANDRÉ.

- Stigma indistinct ; disque du mesonotum sans sillons apparents ; abdomen nettement pétiolé.
S.-g. 4 **Dasylabris** RAD. **pars.**

PREMIER SOUS-GENRE.— **MYRMILLA** (WESM.) ANDRÉ.

FEMELLES

- 1 Tête rectangulaire, plus longue que large, pas plus large que le thorax, aplatie, fortement concave en dessous, avec les bords latéraux tranchants. Thorax insensiblement arqué en arrière en courbe continue, sans aucune limite entre sa face dorsale et sa face postérieure. Tubercules antennes rouges et arrondis. Tête et thorax rouges, abdomen noir, orné au bord postérieur de ses trois premiers segments, d'une assez large bande de pubescence pâle, celle du second segment triangulairement dilatée au milieu ; quatrième et cinquième segments plus étroitement ciliés de même pubescence. Long. 10-15 millim.

Quinquefasciata OL.

Cette remarquable espèce, qui habite les parties les plus chaudes de l'Europe orientale, ainsi que l'Asie-Mineure, est indiquée de Corse par Sichel et Radoskowsky, dans leur monographie des Mutilles de l'Ancien Continent. Bien que je n'en aie vu aucun individu de cette provenance, je fais figurer ici cette Mutille pour la signaler à l'attention, en faisant de nouveau observer que, par la conformation de sa tête, elle s'écarte sensiblement des autres espèces du sous-genre *Myrmilla* et qu'elle devra probablement constituer un sous-genre particulier quand son mâle aura été découvert.

- Tête plus large que longue et plus large que le thorax, moins aplatie et beaucoup moins concave en dessous. Thorax tronqué en arrière, ses faces

- dorsale et postérieure se rejoignant sous un angle arrondi, mais très sensible..... 2
- 2 Second segment de l'abdomen sans tache claire sur son disque 3
- Second segment de l'abdomen avec une ou deux taches claires, nues ou pubescentes..... 6
- 3 Premier segment abdominal muni, de chaque côté de sa base, d'un appendice aplati en forme d'aileron, dont l'angle postéro-externe est dirigé en arrière en forme de crochet ; cet appendice est inséré aussi près ou plus près du bord externe du segment que de son articulation avec le thorax. Abdomen orné, au bord postérieur de ses deux premiers segments et sur toute la surface du troisième, d'une bande de pubescence claire dont la seconde est triangulairement dilatée en son milieu. Thorax et crochets du premier segment abdominal rouges. Antennes et pattes ordinairement rouges, souvent partiellement brunâtres. Tête noire, avec une tache rouge plus ou moins étendue et mal limitée sur le front et le vertex. Long. 4-10 millim. **Calva VILL.**
- France méridionale et surtout méditerranéenne.
- Var. **distincta** Lep.— Cette variété, qui ne se distingue du type que par sa tête entièrement noire et sa taille généralement plus petite (4-8 millim.), a une aire de dispersion plus étendue et paraît remonter jusqu'à Paris.
- Premier segment abdominal muni seulement, à sa base, de deux appendices dentiformes ou tuberculiformes, dirigés obliquement en avant, simples, non en forme de crochets et généralement

situés plus près de l'articulation. Thorax rouge, abdomen noir ou brun, orné, sur ses trois premiers segments, de bandes de pubescence pâle disposées comme chez l'espèce précédente..... 4

- 4 Premier segment de l'abdomen muni en dessous d'un appendice dentiforme ou spiniforme plus ou moins allongé, tubercules antennaires noirs, saillants et dentiformes, rarement effacés. Tête peu luisante, à ponctuation serrée, presque réticulée, rouge, plus ou moins noire en avant. Long. 5-14 millim. **Erythrocephala** LATR. (= *cornuta* OL.)

France méridionale.

La *M. corniculata* (Pall.) Gerst., qui habite l'extrême sud de l'Europe et l'Asie-Mineure, mais dont le général Radoskowsky dit avoir vu des individus d'Hyères, ne me paraît, d'après le peu d'exemplaires que j'ai eus sous les yeux, n'être qu'une variété de la précédente, s'en distinguant par ses tubercules antennaires effacés, non dentiformes, par l'appendice inférieur du premier segment plus long, plus spiniforme, et par sa taille généralement plus grande (12-14 millim.)

- Premier segment de l'abdomen inerme en dessous ; tubercules antennaires rouges et arrondis. Tête luisante, à ponctuation espacée, non réticulée 5

- 5 Tête noire, luisante, rarement un peu tachée de rouge sur le vertex. Thorax assez densément ridé-ponctué, d'un rouge assez foncé ; antennes et pattes en grande partie noires ou d'un brun noir. Quatrième et cinquième segments de l'abdomen sans bandes claires. Long. 5-10^{m/m} **Capitata** LUCAS

France méridionale, région méditerranéenne.

- Tête, thorax, antennes, pattes et souvent le premier

segment de l'abdomen d'un rouge clair ; tête plus ou moins rembrunie sur sa moitié antérieure, plus rarement noire ou brune avec une grande tache rouge sur le vertex. Thorax à sculpture généralement plus faible, abdomen d'un brun noir ou d'un brun foncé un peu rougeâtre. Quatrième et cinquième segments ordinairement ornés de bandes claires comme les précédents. Long. 5-7 millim.

Cephalica SICH. RAD.

Je n'ai vu de cette espèce que des individus de Grèce, de Chypre et du Caucase, mais les auteurs de la monographie des Mutilles l'indiquent aussi de la France méridionale.

L'examen d'un grand nombre d'exemplaires démontrera peut-être que ce n'est qu'une variété extrême de la *capitata*.

- 6 Second segment de l'abdomen orné, au milieu de son disque, d'une grande tache ronde de pubescence pâle ; troisième, quatrième et souvent aussi le cinquième segments entièrement recouverts de même pubescence. Tout le corps noir ou d'un brun noir, dessus du thorax et une tache plus ou moins étendue sur le vertex, d'un rouge sombre. Long. 8-13 millim.

Dorsata FAB. VAR. **excoriata** LEP. (= *Spinolæ* LEP.)

France méridionale.

Le type de l'espèce, qui a la tête et le thorax entièrement noirs, ne paraît pas se trouver en France, mais habite l'extrême midi de l'Europe et le nord de l'Afrique. J'en ai cependant vu un exemplaire étiqueté de Nice, dans la collection du Muséum de Paris, mais je ne suis pas certain de l'exactitude de cette indication.

Cette espèce, surtout dans le sexe mâle, s'écarte sensiblement des autres *Myrmilla*, mais elle ne peut rentrer dans aucun autre sous-genre et, malgré un *faciès* un peu spécial, je n'ai pas trouvé dans la femelle de caractères suffisants pour justifier la création d'un sous-genre particulier.

- Second segment de l'abdomen orné, près de sa base, de deux taches disposées horizontalement, arrondies et très variables de grandeur. Ces taches sont tantôt formées de pubescence jaunâtre ou blanchâtre, tantôt entièrement nues et produites par la décoloration de la chitine. Tête et abdomen noirs, thorax rouge..... 7

- 7 Angles antérieurs du thorax plus ou moins dentiformes ; tubercules antennaires noirs, saillants, en forme de dents aiguës ; taches du second segment de l'abdomen rarement (nues, mais le plus souvent pubescentes ; troisième segment entièrement recouvert d'une bande de pubescence pâle, souvent très étroitement interrompue en son milieu ; quatrième segment toujours sans bande claire. Long. 4 1/2-10 millim. **Bipunctata** LATR.
France centrale et méridionale.

- Angles antérieurs du thorax non dentiformes ; tubercules antennaires rouges, arrondis ; taches du second segment de l'abdomen souvent nues, plus rarement recouvertes de pubescence claire ou formées exclusivement de cette pubescence ; troisième et quatrième segments de l'abdomen entièrement recouverts de même pubescence formant des bandes non interrompues. Long. 4-7 millim. **Chiesii** SPIN.

France méridionale.

La plupart des auteurs ont signalé sous le nom problématique de **halensis** Fab., une espèce très voisine de la précédente dont elle ne se distingue que par l'absence de bande claire sur le quatrième segment abdominal. J'incline à penser qu'il ne s'agit que d'une variété de la *Chiesii*, mais la certitude n'en pourra être acquise que lorsque le mâle en sera découvert. Elle se trouve dans la même région que la précédente.

MALES

- 1** Aptères et ressemblant à des femelles..... **2**
 — Ailés et de forme ordinaire **4**
2 Second segment de l'abdomen sans taches claires..... **3**

- Second segment de l'abdomen orné de deux taches claires, arrondies, disposées horizontalement près de la base, le plus souvent nues, parfois plus ou moins revêtues de pubescence jaunâtre, plus rarement exclusivement constituées par cette pubescence ; tête et abdomen noirs, thorax rouge, tubercules antennaires rouges et arrondis ; troisième et quatrième segments de l'abdomen entièrement revêtus de pubescence pâle formant des bandes non interrompues. Long. 4-7 millim.

Chiesii SPIN.

Je n'ai pas vu de mâle que je puisse attribuer avec certitude à la var. **halensis** Fab. Il est cependant probable que cette variété doit se distinguer, comme chez la femelle, par l'absence de bande claire sur le quatrième segment abdominal.

- 3** Tête noire, luisante, parfois un peu tachée de rouge sur le vertex ; thorax rouge, antennes, pattes, mandibules et tubercules antennaires d'un brun plus ou moins rougeâtre ; abdomen noir ou d'un brun noir, avec ses trois premiers segments pourvus, à leur bord postérieur, d'une bande peu fournie de pubescence claire, celle du second segment triangulairement dilatée au milieu. Long. 5-10 millim.

Capitata LUCAS.

- Tête, thorax, antennes, pattes, et souvent le

premier segment de l'abdomen d'un rouge clair ; tête plus ou moins rembrunie en avant ; abdomen d'un brun noir ou d'un brun un peu rougeâtre, orné de bandes claires disposées comme chez l'espèce précédente, Long. 6-7 millim.

Cephalica SICH. RAD.

- 4 Ailes avec trois cellules cubitales. Tout le corps noir ainsi que les antennes et les pattes ; second segment de l'abdomen rouge, noir à son bord postérieur, et muni en-dessous d'une carène médiane, longitudinale, parfois presque effacée, d'autres fois fortement saillante en arrière où elle se termine par une grosse dent aiguë (var. *calcariventris* Sich Rad). Ailes obscures, un peu violacées, avec le stigma opaque et les nervures brunes. Long. 8-10 millim.

Dorsata FAB.

J'ai déjà fait ressortir, en parlant de la femelle, l'anomalie de ce mâle qui s'écarte notablement du type ordinaire des *Myrmilla*.

- Ailes avec deux cellules cubitales 5

- 5 Troisième segment de l'abdomen recouvert presque en entier de pubescence pâle qui forme une large bande plus ou moins interrompue en son milieu. Ailes hyalines, avec une grande tache noirâtre, mal limitée, occupant la partie caractéristique. Tête et abdomen noirs, thorax rouge ; second segment ventral muni en son milieu d'un fort tubercule dentiforme. Long. 4 1/2-10 millim.

Bipunctata LATR.

On rencontre aussi, mais fort rarement, des mâles aptères de cette espèce, qui se distinguent de ceux de *M. Chiesii* par les mêmes caractères qui différencient les femelles.

- Abdomen noir, sans bande claire, mais simplement et étroitement cilié de pubescence pâle au bord postérieur de ses segments. Ailes hyalines ou faiblement enfumées, sans tache plus foncée sur leur disque..... 6

- 6** Epistome ordinairement plus ou moins avancé en lame triangulaire et relevé en pointe au sommet; premier segment de l'abdomen muni, de chaque côté de sa base, d'un appendice aplati, assez large, souvent un peu recourbé en arrière; second segment ventral muni d'une carène longitudinale se terminant en arrière en un tubercule dentiforme plus ou moins accentué; hypopygium avec un petit tubercule médian. Tête noire en avant, plus ou moins rouge sur le front et le vertex, thorax rouge. Long. 5-9 millim. **Calva VILL.**
Var. **distincta** Lep. Tête entièrement noire.

- Epistome non saillant; premier segment de l'abdomen sans appendices latéraux, mais seulement avec un petit denticule de chaque côté de son articulation au thorax; second segment ventral sans carène ni dent; hypopygium simple. Tête rouge, plus ou moins largement noire en avant; thorax varié de rouge et de noir. Long. 9-12 m/m. **Erythrocephala** LATR. (= *cornuta* OL.)
Le mâle de la *M. quinquefasciata* OL. ne m'est pas connu.

DEUXIÈME SOUS-GENRE.— **MUTILLA** L. (*sensu stricto*)

FEMELLES

- 1** Second segment de l'abdomen sans tache isolée de pubescence claire **2**

— Second segment de l'abdomen avec une ou plusieurs taches isolées de pubescence claire..... 5

2 Dessus du thorax luisant, avec des points peu serrés et non réticulés ; pas d'aire pygidiale distincte..... 3

— Dessus du thorax mat, densément ponctué-réticulé ou ridé-réticulé, rouge ; tête noire, densément ridée-réticulée ; abdomen noir, orné, au bord apical de ses cinq premiers segments, d'une bande de pubescence pâle dont la première est interrompue au milieu et la seconde souvent un peu dilatée en avant ; dernier segment avec une aire pygidiale assez plane, mate, finement, densément et irrégulièrement ridée. Long. 8-15 m/m.

Littoralis PETGN.

France centrale et méridionale ; se trouve en Bretagne, mais je ne la connais pas des environs de Paris.

3 Thorax étroit, allongé, sensiblement plus long que large, plus étroit que la tête, couvert, ainsi que tout le corps, de longs poils bruns, abondants et laineux. Tête et abdomen noirs, thorax rouge ; les deux premiers segments abdominaux, pourvus, à leur bord postérieur, de larges bandes de poils jaunâtres ; troisième segment entièrement revêtu de poils semblables formant une bande qui est interrompue au milieu ainsi que celle du second segment. Pattes densément velues de longs poils jaunes. Premier segment de l'abdomen relativement étroit, sensiblement moins large que le second qui est notablement rétréci en avant. Long. 12-14 m/m.

Marginata BAER(= *trifasciata* RAD).

Je n'ai pas vu d'exemplaire français de cette rare espèce, mais elle est indiquée de Suisse par Sichel et Radoszkowsky et il est probable qu'elle se rencontrera sur notre territoire. M. le docteur H. Rodet annonçait, dans la *Feuille des Jeunes naturalistes*, année 1898, page 156, avoir capturé dans les Pyrénées quelques femelles de *M. marginata*, mais j'ai pu me convaincre, par l'examen d'un exemplaire qui m'a été obligeamment communiqué par M. Rodet, que cette Mutille avait été inexactement déterminée et qu'il s'agissait en réalité de la *M. europæa* L.

- Thorax court, à peine plus long que large, pas plus étroit que la tête, presque glabre ; corps plus ou moins velu de poils bruns, mais plus courts et non laineux, parfois presque glabre, villosité des pattes moins abondante. Premier segment de l'abdomen court, large, aussi large que le second qui est à peine plus étroit en avant qu'en arrière. Tête et abdomen noirs, thorax rouge..... 4

- 4 Bord postérieur des deux premiers segments de l'abdomen et la totalité du troisième recouverts de pubescence pâle, ce qui forme trois bandes dont la première est triangulairement échancrée en avant et les deux autres plus ou moins interrompues en leur milieu. Long. 10-16 millim.

Europæa L.

Toute la France, mais plus commune dans le Midi.

- Tout le corps à peu près glabre, luisant, les trois premiers segments de l'abdomen très épar-
sement ciliés de poils jaunâtres sur les côtés de leur bord postérieur. D'ailleurs très semblable à l'espèce prédédente. Long. 11-12 millim.

Lævigata SICH. RAD.

Isère, Pyrénées-Orientales.

Je ne suis pas certain que cette Mutille, dont je n'ai vu que deux individus et dont le mâle est inconnu, ne soit pas une simple variété de la précédente.

- 5** Toutes les taches du second segment situées à son bord ou près de son bord postérieur..... **6**

- Au moins l'une des taches du second segment située près de son bord antérieur..... **8**

- 6** Premier segment abdominal orné, au milieu de son bord postérieur, d'une seule tache pâle, un peu prolongée en forme de pinceau sur le segment suivant et parfois légèrement échancrée en avant ; second segment portant à son bord apical deux taches de même pubescence ; troisième segment également avec deux taches ayant parfois l'apparence d'une bande largement interrompue au milieu et raccourcie sur les côtés. Tête grande, convexe, rétrécie en avant, rouge ainsi que le thorax ; abdomen noir. Long. 10-16 millim.

Quinquemaculata CYRILLO.

France méridionale, région méditerranéenne.

- Premier segment abdominal avec deux ou trois taches nettement séparées..... **7**

- 7** Premier segment abdominal orné de trois taches pâles, dont une médiane et deux latérales. Quand parfois la tache médiane est plus ou moins effacée par usure, l'espèce se distingue toujours de la suivante parce que l'intervalle qui sépare alors les deux taches externes est constamment plus grand que la largeur de l'une d'elles. Pygi-

dium revêtu de poils noirs. Bord postérieur du second segment et troisième segment ornés chacun de trois taches disposées comme celles du premier segment; souvent les taches du troisième segment sont confluentes et forment une bande entière ou plus ou moins biéchancrée antérieurement. Le type de l'espèce, exclusivement propre aux parties les plus chaudes de la région paléarctique, est entièrement noir avec le dessus de la tête et du thorax densément couvert de pubescence soyeuse d'un blanc argenté ou d'un jaune doré, dont la teinte concorde avec celles des ornements de l'abdomen. Long. 8-18 m/m. **Barbara L.**

Ce type est remplacé en France par les variétés suivantes :

Var. brutia Petgn. Thorax rouge, tête noire avec une grande tache rouge sur le front et le vertex.

France méridionale.

Var. décoratifrons Costa. Thorax rouge, tête noire, parfois un peu rouge sur son disque, ornée, sur le front et le vertex, d'une tache plus ou moins triangulaire, de grandeur variable, formée de pubescence soyeuse blanche ou jaune.

France méridionale.

- Premier segment abdominal orné de deux taches latérales dont l'intervalle qui les sépare est toujours plus petit que la largeur de l'une d'elles. *Pygidium* revêtu de poils jaunes. Tout le reste comme le type de l'espèce précédente. Long. 7-12 millim. **Marocana Ol.**

Cette espèce est rare en France et ne se rencontre que dans nos provinces les plus méridionales. Les exemplaires français que j'ai pu voir ont le thorax d'un rouge sombre et plus ou moins dépourvu, ainsi que la tête, du revêtement de pubescence soyeuse qui se remarque chez les individus africains.

- 8** Second segment de l'abdomen sans bande ni bordure de pubescence pâle à son bord postérieur, mais orné en avant de trois taches pâles, l'une médiane, arrondie, tout près du bord antérieur, et les deux autres, plus grandes et plus irrégulières, de chaque côté et faiblement en arrière de la précédente; une quatrième tache, ordinairement plus petite, se voit au milieu du bord postérieur du même segment. Troisième segment entièrement revêtu d'une large bande de semblable pubescence. Tout le corps abondamment hérissé de soies noires. Tête, abdomen et devant du pronotum noirs, le reste du thorax d'un rouge sombre. Antennes et pattes d'un noir brun. Long. 8-10 m/m.

Punctata LATR. (= *quadrimaculata* LUCAS).

France méridionale: Marseille, Pyrénées-Orientales, Corse. Plus commune dans le nord de l'Afrique.

- Second segment de l'abdomen paré, à son bord postérieur, d'une bande de pubescence claire, ou au moins étroitement cilié de semblable pubescence (Chez *montana* cette bordure manque quelquefois, mais le nombre et la disposition des taches ne permet pas de la confondre avec *punctata*). Pilosité beaucoup moins abondante..... **9**
- 9** Second segment abdominal orné, à sa partie antérieure, de trois taches pâles, une médiane ronde et deux latérales plus irrégulières, toutes placées sur une même ligne transversale. Tête et abdomen noirs, thorax rouge, avec le pronotum constamment noir antérieurement..... **10**
- Second segment abdominal orné, à sa partie

antérieure d'une seule tache médiane de pubescence pâle. Tête et abdomen noirs, thorax rouge, au moins en majeure partie **11**

- 10** Bord postérieur du second segment abdominal orné d'une bande continue et anguleusement dilatée en son milieu ; troisième segment garni également d'une bande qui en recouvre toute la surface, vertex presque toujours plus ou moins revêtu de pubescence pâle. Onglet scutellaire indistinct ou nul. Antennes et pattes le plus souvent rouges, parfois cependant plus ou moins brunâtres ou noirâtres. Dernier segment dorsal de l'abdomen plus ou moins convexe et luisant, portant à peine quelques vestiges de stries à la base, sans aire pygidiale nettement limitée. Long. 5-9 millim. **Pusilla** KLUG (= *quadripunctata* LEP).

- Bord postérieur du second segment abdominal orné, ainsi que le troisième segment, d'une bande de pubescence claire qui toutes deux sont plus ou moins interrompues en leur milieu ; vertex presque toujours plus ou moins revêtu de pubescence pâle. Onglet scutellaire indistinct. Antennes et pattes ordinairement en partie brunes, rarement entièrement rouges. Dernier segment abdominal pourvu d'une aire pygidiale nettement circonscrite, plane, finement et longitudinalement striée. Long. 5-9 millim. **Partita** KLUG.
France méridionale.

- 11** Dernier segment dorsal de l'abdomen plus ou moins convexe, luisant, sans aire pygidiale nettement circonscrite, non strié ou seulement avec

quelques vestiges de stries à la base. Second segment abdominal orné, au milieu de son bord postérieur, d'une tache plus ou moins semi-circulaire ou triangulaire, et reliée à une mince bordure apicale qui peut parfois faire défaut. Troisième segment entièrement couvert d'une large bande. Ces taches et bandes sont formées de pubescence soyeuse, tantôt argentée, tantôt plus ou moins jaunâtre. Souvent le bord postérieur du second segment porte une bordure plus large, triangulairement dilatée au milieu, comme chez les espèces suivantes. Antennes et pattes ordinairement d'un brun noir devenant parfois rougeâtre, ou variées de rougeâtre et de brun. Onglet scutellaire toujours bien accentué, avec le sommet ordinairement noirâtre. Corps court, trapu, moins allongé que chez les espèces suivantes.

Long. 3-8 millim.

Montana PANZ.

Presque toute la France, sauf l'extrême nord.

Je ne puis considérer que comme variété de la précédente la *M. subcomata* Wesm., dont j'ai vu le type dans la collection du Musée de Bruxelles, et qui ne se distingue de *montana* que par sa forme plus allongée, sa taille généralement moindre, ses antennes et ses pattes plus fréquemment rouges, l'onglet scutellaire entièrement rouge et l'absence de tache pâle (par suite d'usure?) ou de dilatation anguleuse au bord postérieur du second segment.

Cette variété mal définie est aussi répandue que le type.

- Dernier segment dorsal de l'abdomen pourvu d'une aire pygidiale nettement circonscrite, plane, finement et longitudinalement striée. Second segment abdominal portant à son bord postérieur une bande de pubescence pâle triangulairement dilatée en son milieu 13

- 12** Pas de bande occupant la totalité du troisième segment abdominal, mais seulement une tache médiane, quadrangulaire, qui se continue par une tache semblable sur le quatrième segment ; bordure postérieure du second segment très large et anguleusement dilatée au milieu ; premier segment cilié de pubescence pâle à son bord apical, et cinquième segment paré d'une bande continue de semblable pubescence. Tête noire, souvent rougeâtre sur le vertex où elle est revêtue de pubescence pâle ; thorax étroitement noir en avant, rouge sur le reste de sa surface, ainsi que les antennes et les pattes. Long. 6-7 millim.

Perrisi SICH. RAD.

Cette espèce, qui se trouve en Corse, n'a pas encore été rencontrée dans la France continentale.

- Une bande occupant la totalité du troisième segment abdominal ; pas de tache sur le quatrième segment ni de bande sur le cinquième..... **13**

- 13** Taille variable, le plus souvent grande. Front marqué en son milieu d'une grande tache de pubescence pâle. Pronotum noir dans le voisinage de son articulation avec la tête et garni, à son bord antérieur, de longues soies noires, hérissées et assez abondantes. Premier segment de l'abdomen entièrement noir et paré, à son bord postérieur, d'une frange étroite mais bien dessinée de pubescence pâle. Pattes généralement noires avec les tarses plus ou moins rougeâtres. Long. 8-15 millim.

Viduata PALLAS(= *stridula* ROSSI).

France méridionale : ne paraît pas remonter au-dessus de la région lyonnaise.

- Taille petite. Front sans tache ou vaguement et éparsement revêtu de pubescence pâle. Thorax entièrement rouge, non cilié de noir antérieurement ou portant seulement quelques soies noires isolées. Premier segment de l'abdomen souvent rouge en avant et parfois même en entier, ordinairement sans frange pâle ou n'en présentant que des traces. Pattes le plus souvent entièrement rouges. Long. 3-7 millim. **Rufipes** FAB.
Toute la France ; c'est l'espèce la plus commune.

MALES

- 1** Second segment de l'abdomen en majeure partie rouge..... **2**
- Abdomen sans partie rouge. **3**
- 2** Mandibules armées d'une forte dent à leur bord externe. Second article du funicule seulement un peu plus long que le premier et beaucoup plus court que le troisième. Bord postérieur du pronotum régulièrement arqué et à peine anguleux en son milieu. Premier segment abdominal assez allongé, à peu près aussi long sur sa ligne médiane que large à son bord postérieur, très faiblement contracté à son articulation avec le second segment. Tête et thorax noirs, pronotum et scutellum plus ou moins densément revêtus de pubescence jaunâtre. Abdomen noir, avec la majeure partie du second segment et souvent l'extrémité du premier d'un rouge ferrugineux luisant ; troisième et quatrième segments densément revêtus de pubescence d'un doré pâle, for-

mant deux bandes entières ou parfois très étroitement interrompues en leur milieu. Long. 9-18 millim.

Viduata PALLAS.

- Mandibules inermes en dehors. Second article du funicule aussi long ou à peine plus court que le troisième. Bord postérieur du pronotum échancré en angle très accentué. Premier segment abdominal court, plus large en arrière que long sur sa ligne médiane, non contracté à son articulation postérieure. Tête et thorax noirs; pronotum et scutellum non revêtus de pubescence pâle, mais hérissés, comme tout le corps, d'une pilosité grisâtre, assez serrée. Abdomen coloré comme chez l'espèce précédente, mais sans bandes claires sur les troisième et quatrième segments qui sont simplement et éparsement ciliés de poils pâles à leur bord postérieur. Long. 12-17 millim.

Littoralis PETGN. (= *griseus* LEP. = *salentina* COSTA).

Aucune espèce peut-être n'a présenté une incertitude plus grande que celle qui a régné jusqu'à ce jour sur le véritable mâle de *M. littoralis*. Spinola qui, le premier, a cru le reconnaître, semble avoir décrit comme tel le mâle restitué aujourd'hui à *M. partita* Klug. Son exemple a été suivi par la plupart des auteurs, notamment par Ach. Costa, par Sichel et Radoszkowsky et par moi-même. Fr. Morawitz, dans les *Horae Soc. Ent. Ross*, 1891, p. 180, attribue à *M. littoralis* un mâle qui, d'après la description par lui donnée, me semble identique à *M. torosa* Costa, lequel, à mon avis, n'est autre qu'une variété de *M. barbara* L. Le docteur von Dalla Torre, dans son catalogue universel des Hyménoptères, réédite la majeure partie des attributions antérieures, mais en y ajoutant les *M. italica* Fab., *opaca* Lep., *græca* Lep. et *salentina* Costa, ce qui est tout à fait inconciliable, puisque les *partita* Klug ♂ (= *littoralis* auct.), *italica* Fab., *opaca*

Lep. et græca Lep. (= *salentina* Costa) sont des espèces n'ayant absolument aucun rapport entre elles et dont l'une d'elles (*italica*) appartient nettement au sous-genre *Dasylobris*.

J'avais, dans la première édition de ce synopsis, donné très dubitativement à *M. littoralis* le mâle que lui décernaient Sichel et Radoszkowsky, mais en insistant toutefois sur le peu de vraisemblance de cette attribution. La question vient heureusement d'être tranchée par M. A. Cabrera, de Barcelone, qui m'écrit avoir capturé *in copula* la *M. littoralis* ♀ avec la *M. salentina* Costa ♂. Cette assimilation paraît d'ailleurs très plausible, puisque ces deux prétendues espèces étaient connues des mêmes localités, que leur taille est analogue, qu'elles appartiennent au même sous-genre et que, malgré le peu de rareté de *salentina* ♂, sa femelle était encore tout à fait ignorée. D'autre part, comme il ne me paraît pas possible de séparer spécifiquement la *M. salentina* des *griseus* et *græca*, ces trois noms doivent être considérés comme synonymes de *littoralis* à qui appartient l'antériorité. Ainsi se trouve donc résolu un problème qui a si longtemps égaré les divers auteurs ayant écrit sur les Mutillides.

- 3 Mandibules munies d'une forte dent à leur bord externe 4
- Mandibules non dentées à leur bord externe.. 7
- 4 Troisième et quatrième segments de l'abdomen entièrement revêtus de pubescence blanche qui forme de larges bandes ; sommet des premier et second segments orné de bandes semblables, mais plus étroites. Tête et abdomen noirs, antennes et pattes d'un brun plus ou moins noir ou rougeâtre, thorax rouge en dessus, noir en dessous et plus ou moins sur les flancs. Ailes enfumées et faiblement violacées. Écailles d'un brun noir, luisantes, éparses ponctuées. Long. 9-14 millim. **Partita** KLUG.

Ce mâle, décrit jadis sous les noms de *hispanica* Sich. Rad et *menalolepis* Costa, a été trouvé accouplé avec la *partita* ♀ par M. A. Cabrera, de Barcelone, qui m'en a envoyé une paire capturée dans ces conditions.

- Troisième et quatrième segments de l'abdomen sans larges bandes claires, tout au plus étroitement ciliés à leur bord postérieur..... 5

- 5 Abdomen abondamment hérissé de poils noirs ainsi que tout le corps, non cilié de pâle au bord postérieur de ses segments. Tête, pronotum, écaillottes, antennes, pattes et abdomen noirs, mesonotum, scutellum et metanotum d'un rouge foncé ; ailes assez enfumées, un peu violacées. Long. 10-16 millim.

Punctata LATR.

Dans la première édition de ce synopsis, j'avais attribué ce mâle à *M. marocana* Ol., sur la foi de Sichel et Radoszkowsky qui, dans leur monographie des Mutilles de l'Ancien-Continent, assuraient en avoir eu sous les yeux des exemplaires capturés *in copula* avec *marocana* ♀, mais je faisais toutefois remarquer l'invraisemblance de cette assimilation, en indiquant les rapports plus étroits qui paraissaient exister entre ce mâle et la famille de *punctata*. Bien que je n'aie pas encore de preuves absolues de l'identité de ces sexes, divers envois que j'ai reçus d'Algérie, et où ils se rencontraient constamment associés comme provenant des mêmes localités, ont transformé mon hypothèse en probabilité touchant à la certitude, et c'est pourquoi j'adopte aujourd'hui cette attribution beaucoup plus vraisemblable que la première.

- Abdomen non abondamment hérissé de poils noirs, mais éparsément cilié de pâle au bord postérieur de ses segments. Tête et abdomen noirs, thorax de couleur très variable, ordinairement varié de rouge et de noir, rarement entièrement rouge ou entièrement noir..... 6

- 6 Métathorax court, presque sans face basale, descendant obliquement très peu après le postscutellum et paraissant légèrement tronqué plutôt qu'arrondi ; ocelles généralement très grands et très convexes ; abdomen relativement court, large à la base, son premier segment ordinairement aussi large ou plus large à son bord postérieur que long sur sa ligne médiane. Stigma plus épais, plus opaque. Souvent la seconde nervure transverso-cubitale est épaissie et un peu raccourcie vers la cubitale qu'elle n'atteint pas tout à fait, et est pourvue vers son milieu d'un point calleux plus ou moins développé. Le plus souvent le pronotum, le mesonotum et les écailles sont rouges, le scutellum et le metanotum noirs ; d'autres fois le scutellum est également rouge ; plus rarement, le scutellum, le pronotum et les écailles sont seuls rouges, le reste du thorax étant noir (*rubrocincta* Luc.) ; ou bien encore le thorax est entièrement rouge ou entièrement noir (*nigrita* Gir.), Long. 6-11 millim. **Montana** PANZ.

- Corps plus allongé, métathorax arrondi en arrière, non tronqué, sa face basale presque aussi longue que sa face déclive, mais les deux faces passent l'une à l'autre sans limite distincte ; ocelles généralement de grandeur moyenne ; premier segment de l'abdomen ordinairement plus long sur sa ligne médiane que large à son bord postérieur. Stigma moins épais, parfois celluliforme ; moins souvent la seconde nervure transverso-cubitale est raccourcie inférieurement ou pourvue d'un point calleux. Le plus souvent, le pro-

notum, le mesonotum, le scutellum et les écailles sont rouges et le métathorax noir; rarement le scutellum et les écailles sont seuls rouges (*scutellaris* Ol.), ou le thorax est entièrement rouge (*ciliata* Fab.?), ou entièrement noir (*nigra* Rossi). Long. 5-11 millim.

Rufipes FAB.

Les mâles de *montana* et *rufipes* sont très difficiles à distinguer l'un de l'autre, et je ne connais aucun caractère absolu pour les différencier, ceux que j'ai donnés plus haut étant plus ou moins instables et présentant de fréquentes transitions. Tout se résume en un ensemble de détails souvent fugitifs et délicats à apprécier. La coloration du thorax, qui offre toutes les combinaisons possibles de rouge et de noir, a donné lieu à la création de bien des fausses espèces qu'il est presque impossible de rapporter à l'un ou à l'autre des deux types précédents, d'après les descriptions peu précises des auteurs. Il est d'ailleurs probable que l'examen d'un grand nombre d'individus démontrerait la coexistence des mêmes variations dans les deux espèces, ce qui ajoute encore à la facilité de leur confusion.

- 7 Abdomen d'un bleu noir ou d'un bleu violacé foncé, orné, au bord postérieur de ses trois premiers segments, de franges de pubescence pâle, formant des bandes médiocrement larges, celles des second et troisième segments plus ou moins échancrées ou interrompues en leur milieu..... 8

- Abdomen noir, orné, au bord postérieur de ses deux premiers segments, d'une bande de pubescence claire, deux fois interrompue, ce qui forme trois taches, dont une médiane et deux latérales; troisième segment paré d'une bande semblable, mais continue. Tête noire, thorax rouge ou en partie rouge. Long. 11-15 millim.

Barbara L., var. **brutia** PETGN.

La var. **Ghilianii** Spin. a les deux premières bandes de l'abdomen continues comme la troisième.

- 8 Tête et thorax rouges, densément et fortement ponctués-réticulés, peu luisants, parfois le métha-thorax est noir; antennes et tarses rouges ou d'un rouge brun; cuisses et tibiae plus ou moins noirâtres, hérissés de poils obliques, blanchâtres ou jaunâtres; éperons blancs. Long. 11-16 millim.

Quinquemaculata CYRILLO.

- Tête et thorax luisants, au moins en partie d'un bleu noir avec ou sans reflets violets, portant une ponctuation plus ou moins forte, mais plus superficielle et non grossièrement réticulée. Antennes et pattes noires ou d'un brun noir. 9

- 9 Mesonotum et scutellum rouges, le reste du thorax, ainsi que la tête, d'un bleu noir ou violacé. Mesonotum et scutellum avec une ponctuation grosse, irrégulière, peu serrée; la ponctuation de la tête et du pronotum est plus dense et plus rugueuse, mais toujours peu profonde; second segment de l'abdomen assez densément ponctué, presque réticulé. Tout le corps, ainsi que les pattes, hérissés de poils noirs ou d'un brun noir, médiocrement abondants et non laineux; éperons d'un brun rougeâtre. Long. 11-17 millim.

Europæa L.

- Tête et thorax entièrement d'un bleu noir, avec ou sans reflets violets. La tête, le pronotum, le mesonotum et le scutellum portent une ponctuation fine, assez régulière, médiocrement serrée;

second segment de l'abdomen très finement, densément et superficiellement ponctué. Tout le corps hérissé de poils d'un brun noir, assez longs, denses, un peu laineux ; tibias densément revêtus d'une pilosité oblique, blanchâtre ; épérons blancs. Long. 11-14 millim.

Marginata BAER (= *obscura* NYL. = *Kachiriensis* BAER).

Les mâles de *laevigata* SICH. RAD. *marocana* OL., *Perrisi* SICH. RAD., et *pusilla* KLUG., me sont inconnus.

TROISIÈME SOUS-GENRE. — CYSTOMUTILLA ANDRÉ.

Une seule espèce :

♀ Tête et thorax rouges, densément ponctués-réticulés, mats. Antennes robustes, très atténuées au sommet, les articles intermédiaires du funicule pas plus longs que larges et un peu nodiformes. Abdomen d'un noir parfois faiblement bleuâtre, assez luisant, paré, au bord postérieur de son premier segment, d'un pinceau de poils pâles, et au bord postérieur du second segment, ainsi que sur tout le troisième, d'une bande de même pubescence, plus ou moins fournie et parfois légèrement échancrée ou interrompue en son milieu. Antennes et pattes variées de brun et de rougeâtre. Long. 4-7 millim.

♂ Tête, abdomen, antennes et pattes noirs ; thorax rouge. Ornements pâles des premier, second et troisième segments disposés comme chez la femelle. Long. 6-10 millim.

Ruficeps SM. (= *erythrocephala* LUC. NEC. LATR).

Toute la France, mais rare partout.

QUATRIÈME SOUS-GENRE. — DASYLABRIS RAD.

FEMELLES

- 1 Tête et abdomen noirs, thorax rouge. Premier segment abdominal paré, à son bord postérieur, d'une large bande de pubescence pâle, soyeuse ; second segment orné, au milieu de sa partie antérieure, d'une tache isolée, et muni, à son bord postérieur, d'une large bande de même pubescence, fortement interrompue au milieu, ce qui forme deux grandes taches transversales, échan-crées antérieurement ; quatrième segment paré en son milieu d'une tache carrée ; cinquième segment avec une bande de semblable pubescence, un peu raccourcie de chaque côté. Antennes et pattes noirâtres. Long. 7-13 millim. **Maura L.**

France centrale et méridionale, très commune [dans le Midi, moins abondante dans la région moyenne.

- Tête et abdomen noirs, thorax et souvent le premier segment de l'abdomen rouges, ce dernier garni ou non de pubescence pâle au sommet. Second segment abdominal paré, au milieu de sa partie antérieure, d'une grande tache arrondie et, à son bord postérieur, d'une très large bande non interrompue, mais profondément et triangulaire-ment biéchanquée en avant. Troisième, quatrième et cinquième segments ornés, en leur milieu, d'une tache quadrangulaire dont l'ensemble forme une bande longitudinale. Toutes ces taches et bandes produites par une fine pubescence pâle, soyeuse, qui souvent aussi recouvre le front et le vertex et parfois même le dessus du thorax. An-

tennes et pattes noirâtres ou plus ou moins rou-
geâtres. Long. 7-8 m/m. **Italica** FAB.(= *regalis* FAB.)

Cette espèce, très rare en France, a été, à ma connaissance,
capturée aux environs d'Hyères.

La femelle de *D. carinulata* D. T. n'est pas
connue.

MALES

- 1 Mandibules munies d'une forte dent au bord
externe. Second segment abdominal rouge, ordi-
nairement noir à son bord postérieur ; tout le
reste du corps noir ainsi que les antennes et les
pattes. Tout l'insecte abondamment hérissé de
longs poils noirs ; mesonotum, écailles et par-
fois aussi le troisième et le quatrième segments
de l'abdomen plus ou moins revêtus de pubes-
cence pâle, soyeuse. Ailes assez fortement enfu-
mées, avec deux ou trois cellules cubitales fer-
mées. Long. 9-11 millim. **Italica** FAB.

- Mandibules inermes à leur bord externe. Ab-
domen sans partie rouge. Ailes avec trois cellu-
les cubitales 2

- 2 Thorax rouge avec parfois le prothorax et pres-
que toujours les mésopleures et le postscutellum
noirs. Tête, abdomen, antennes et pattes noirs.
Premier segment abdominal cilié de poils pâles à
son bord postérieur ; sommet du second segment
orné d'une bande de même pubescence, échan-
crée en son milieu ; troisième segment entière-
ment revêtu de pubescence pâle. Ailes fortement
enfumées, plus sombres sur le dernier tiers.
Long. 11-15 millim. **Maura** L.

- Tout le corps noir, sauf le metanotum qui est rouge. Pilosité noire abondante partout. Premier segment de l'abdomen étroitement bordé de pubescence pâle ; second segment orné, à son bord postérieur, d'une bande de semblable pubescence, plus étroite sur les côtés et largement échancrée en triangle en son milieu. Ailes comme chez l'espèce précédente. Long. 9-15 millim.

Carinulata DALLA TORRE (= *carinata* SICH. RAD. NEC. SM.)

Jusqu'à ce jour, cette espèce, dont la femelle est inconnue, n'a été trouvée qu'en Corse.

CINQUIÈME SOUS-GENRE. — STENOMUTILLA ANDRÉ

Une seule espèce française :

♀ Le type est entièrement noir avec le dessus de la tête et du thorax revêtu de pubescence pâle, soyeuse ; face supérieure renflée du premier segment abdominal, sommet du second et la totalité du troisième, densément revêtus de semblable pubescence formant de larges bandes dont la seconde est anguleusement dilatée en son milieu. Parfois la pubescence pâle du premier segment se prolonge un peu sur la base du second. Long. 6-14 millim.

♂ Type entièrement noir avec le pronotum garni de pubescence pâle, soyeuse ; ornementation de l'abdomen absolument semblable à celle de la femelle, mais avec la bande apicale du premier segment généralement plus étroite. Ailes enfumées, plus claires à la base, plus foncées à l'extrémité. Long. 8-13 millim.

Argentata VILL. (= *hottentota* FAB).

Ce type, propre au nord de l'Afrique et à l'Asie-Mineure, ne se

trouve pas en France où il est remplacé par la variété suivante :

Var. bifasciata Klug (= *aucta* Lep.).

♀ Tête noire, non recouverte de pubescence pâle, thorax rouge, également sans pelisse soyeuse, abdomen comme chez le type, sauf que la pubescence pâle du premier segment ne se prolonge jamais sur la base du second.

♂ Semblable au type, sauf que le thorax est rouge et que le pronotum n'est pas revêtu de pubescence pâle ; écailles et postscutellum tantôt rouges, tantôt noirs.

France méridionale.

Bien qu'il appartienne à un sous-genre différent, le mâle de *S. argentata* var. *bifasciata* ressemble beaucoup à celui de *D. maura* et pourrait, à première vue, être facilement confondu avec lui. Je crois donc utile d'ajouter quelques caractères qui feront plus facilement reconnaître ces deux espèces.

Chez *argentata* le second segment ventral n'est pas caréné ; le plus long éperon des pattes postérieures dépasse à peine le milieu du métatarse, le premier segment de l'abdomen (pétiole) est très allongé, bien plus long sur sa ligne médiane que large à son bord postérieur, et la bande apicale du second segment de l'abdomen est anguleusement dilatée en son milieu.

Chez *maura*, au contraire, le second segment ventral est muni à sa base d'une carène longitudinale ; le plus long éperon des pattes postérieures atteint presque l'extrémité du métatarse, le pétiole est moins allongé, pas ou à peine plus long sur sa ligne médiane que large en arrière, et la bande apicale du second segment est échancrée au milieu.

M. Tournier a décrit, sous le nom de *Lichtensteini*, un mâle de Montpellier qui ne m'est pas connu en nature, mais qui semble être identique à l'*argentata* var. *bifasciata*, autant que j'en puis juger par la description qui ne fait pas mention de la forme de l'abdomen.

SUR LA PRÉTENDUE NOCUITÉ DES MUTILLES [HYM.]

PAR ERNEST ANDRÉ

Je lis dans le *Bulletin de la Société zoologique de France*, séance du 26 avril 1898, page 90, sous la signature de M. Emile DESCHAMPS, que les habitants de l'île de Chypre attribuent à la piqure de certains insectes appelés vulgairement *Sphalangis*, des effets aussi redoutables que ceux dûs à la morsure des Cobras ou des Crotales, dont les conséquences, comme on le sait, sont très souvent mortelles. Après une enquête assez laborieuse pour arriver à identifier les *Sphalangis*, M. DESCHAMPS dit avoir acquis la certitude que ce nom était donné à deux Mutilles, les *M. maura* et *maculata*. La *Mutilla maura* L. est une espèce très répandue dans toute la région paléarctique située au-dessous du 50° degré, et même dans la majeure partie de l'Ancien-Monde, où elle forme plusieurs variétés s'éloignant plus ou moins du type linnéen. Quant à la *Mut. maculata*, elle n'existe pas, à moins qu'il ne s'agisse

de la *sexmaculata* Cyrillo (= *barbara* L.), abondamment répandue dans toute la région méditerranéenne. Quoiqu'il en soit, il me paraît tout à fait impossible que la piqûre d'une de ces Mutilles ou de toute autre, puisse causer la mort ou même occasionner de graves accidents. J'ai été piqué par la *M. maura* et par beaucoup d'autres Hyménoptères, et il n'en est jamais résulté qu'une douleur plus ou moins vive mais peu durable, suivie ou non d'enflure passagère de la partie blessée. Des accidents sérieux ne pourraient survenir que par la multiplicité des piqûres occasionnées par des Hyménoptères sociaux, s'acharnant en nombre sur leur agresseur, comme le font souvent les guêpes et les abeilles, mais cette circonstance ne se produit jamais quand on a affaire à des insectes solitaires, tels que les Mutilles, qui se préoccupent de leur propre sécurité, sans s'inquiéter de celle de leurs voisins et qui, restant en dehors de toute alliance et de toute solidarité, ne peuvent avoir d'injure commune à venger.

Il faut aussi écarter l'hypothèse émise par M. DESCHAMPS, d'une infection septicémique occasionnée par le dard de l'insecte. Les Mutilles ne fréquentent pas les matières en putréfaction, et quand même elles s'y promèneraient accidentellement, leur aiguillon, arme offensive et défensive, ne saurait s'imprégner de virus, puisqu'à l'état de repos, il est toujours rentré dans sa gaine et ne fait pas saillie au dehors. Les véritables véhicules de l'infection charbonneuse sont les Diptères, dont beaucoup d'espèces fouillent les matières décomposées avec leur trompe qui se charge ainsi de ptomaïnes et peut ensuite les inoculer dans le sang de l'homme ou des animaux.

En résumé, on doit conclure : ou que la terreur inspirée par les *Sphalangis* est basée sur une légende que

les guérisseurs de profession ont intérêt à accréditer, ou bien que l'assimilation indiquée par M. DESCHAMPS est inexacte, et que les *Sphalangis* pourraient être des Diptères capables de transmettre le virus charbonneux. Mais, en aucun cas, les Mutilles ne doivent être considérées comme coupables des méfaits qu'on leur impute, et l'homme n'a rien à redouter de leur présence.

A propos de Mutilles, M. DESCHAMPS dit encore que, d'après les renseignements qu'il a recueillis, ces Hyménoptères naissent ailés et deviennent rapidement aptères. Je crois utile de ne pas laisser se propager cette erreur, car les Mutilles femelles, les seules qui soient en cause, sont aptères depuis leur naissance et ne montrent pas la moindre apparence d'ailes à aucun moment de leur existence. Quant aux mâles, toujours inoffensifs puisqu'ils sont dépourvus d'aiguillon, ils naissent ailés et, à moins de mutilation accidentelle, restent tels jusqu'à leur mort.

N O T E
SUR LE DÉVELOPPEMENT SAPROPHYTIQUE
ET
SUR LA STRUCTURE CYTOLOGIQUE DES SPORIDIES-LEVURES
CHEZ L'USTILAGO MAYDIS
PAR R. MAIRE

Licencié ès sciences naturelles
Membre de la Société Mycologique de France.
Préparateur d'Histoire naturelle à la Faculté de médecine
de Nancy.

(Note présentée à la réunion biologique de Nancy, le 7 juillet 1898).

Au mois de novembre 1897 nous avons récolté dans les champs de maïs des environs de Gray (Haute-Saône) des spores d'*Ustilago Maydis* sous forme d'une poussière noire qu'on nomme vulgairement « *charbon du maïs* ».

Ces spores ont été le point de départ de recherches que nous avons faites au commencement de 1898 dans le laboratoire de M. le Dr Vuillemin, professeur d'histoire naturelle médicale à la Faculté de Médecine de Nancy. Que cet excellent maître, dont les avis éclairés nous ont sans cesse guidé, reçoive ici l'assurance de nos sentiments de reconnaissance et de respectueuse affection. Nous sommes heureux de témoigner aussi notre reconnaissance à M. Maurice Bouin, préparateur à la Faculté des Sciences de Nancy, pour ses excellents conseils.

Nous nous sommes proposé d'étudier le développement saprophytique de l'*Ustilago Maydis* en divers milieux. Cette étude, dont nous allons exposer les résultats, sera divisée en deux parties : 1^o Culture de l'*Ustilago Maydis* ; 2^o Recherches cytologiques sur les formes obtenues.

CULTURE DE L' « USTILAGO MAYDIS » (1)

Les spores de l'*Ustilago Maydis* germent très difficilement sur l'eau ; nous n'avons pas pu observer leur germination dans ce milieu. Par contre elles se développent d'ordinaire très rapidement quand on les sème sur un liquide nutritif comme le liquide de Raulin ou une décoction de crottin de cheval.

Si l'on répand un peu de la poussière des spores sur un des liquides ci-dessus dans un cristalliseur les spores nageantes entrent bientôt en germination, généralement au bout d'un jour ou deux, plus vite si la température est un peu élevée (20-25°) ; elles émettent un promycélium qui se divise typiquement en quatre cellules dont chacune bourgeonne une sporidie. Souvent le promycélium n'a que deux ou trois articles.

Les sporidies se détachent et bourgeonnent dans le liquide ambiant. Mais dans ces cultures impures le rapide et vigoureux développement du *Penicillium crustaceum* et des Saccharomycètes vient étouffer très vite la végétation des sporidies bourgeonnantes, *Hefenconidien* ou *sporidies-levûres* des auteurs.

Si dans des cultures en goutte pendante en cellule on arrive à éliminer le *Penicillium* en laissant les *Saccharomyces* on voit la végétation de l'*Ustilago* aller plus loin.

(1) Cf. *Brefeld* : Untersuchungen, die Brandpilze II (XI Heft), Münster, 1895.

Les sporidies bourgeonnent très abondamment sur le promycélium sans se détacher et finissent par l'entourer d'un buisson épais de sporidies-levûres. Le vigoureux développement des Saccharomycètes arrête là leur croissance.

Mais, lorsque par des dilutions suffisantes on est arrivé à ne semer que de l'*Ustilago* dans une goutte de liquide de Raulin en cellule stérilisée, on voit le buisson de tout à l'heure se désagréger et chaque cellule bourgeonner activement pour former de petits amas de 5 à 10 sporidies-levûres qui ne tardent pas à envahir tout le liquide nutritif, en un jour à peine à la température de 20-25°.

En transportant quelques-unes de ces sporidies-levûres sur de la gélose maltosée dans des tubes stérilisés on obtient d'abondantes cultures pures.

Les tubesensemencés avec une première cellule montrèrent au bout de quelques jours de petites colonies de 1 m/m environ de diamètre, qui confluaient pour former des taches grisâtres pouvant atteindre 1/2 centimètre de diamètre. Ces taches étaient formées de sporidies-levûres bourgeonnant activement et se séparant de bonne heure les unes des autres.

Quelques jours après, en examinant le bord de ces taches, on en voyait sortir des filaments plus ou moins allongés, ne contenant souvent de plasma que dans leur portion distale. Ces filaments se ramifièrent, bourgeonnèrent des conidies qui en produisirent d'autres : le tout restant uni forma une marge soyeuse et blanche aux masses de sporidies-levûres, à la surface desquelles se développait en certains endroits un duvet extrêmement fin de même nature.

La croissance des sporidies-levûres étant beaucoup

plus active à la surface que dans la profondeur, les colonies prenaient peu à peu un aspect plissé méésentéroïde.

Parfois ces sporidies-levûres s'accouplaient deux à deux. Elles germaient en émettant à l'une de leurs extrémités un filament qui s'allongeant, se cloisonnant, se ramifiant, bourgeonnant des conidies qui en bourgeonnaient d'autres et ainsi de suite, prenait part à la formation du duvet dont nous avons parlé. Parfois les sporidies-levûres s'allongeaient directement en un filament, parfois elles en donnaient plusieurs, et enfin quelquefois deux sporidies accouplées produisaient un filament.

D'autre part les tubesensemencés avec la seconde cellule donnèrent uniquement des colonies de sporidies-levûres sans filaments, à plissement plus fin que chez les précédentes.

Nous crûmes d'abord avoir affaire à une impureté mais l'identité de structure microscopique dans les deux cas et surtout le fait qu'avec des réensemencements nous avons pu faire dériver une forme de l'autre et obtenir des formes intermédiaires nous ont montré qu'il y avait là une aptitude plus ou moins grande de chaque spore à donner des formes bourgeonnantes ou des filaments, indépendamment de l'influence du milieu dont la richesse paraît favoriser les formes bourgeonnantes et la pauvreté l'apparition des filaments, lesdits filaments apparaissant en effet de préférence dans les endroits où il y avait fort peu de gélose.

Des ensemencements sur betterave se développèrent rapidement, donnant tantôt des sporidies-levûres, tantôt des sporidies-levûres et des filaments. Sur gélatine aux pruneaux les premières seules se sont montrées.

La pomme de terre paraît un milieu peu favorable, la végétation y est lente mais presque exclusivement bour-

geonnante. Il en est de même pour la pomme cuite.

Le développement se fait mieux sur carotte : on obtient au bout de huit jours environ des colonies de sporidies-levûres qui peuvent donner des filaments.

Comme milieux liquides nous avons employé le liquide de Raulin, la décoction de fumier, le bouillon de viande, et des solutions de glycose et de saccharose. Dans le premier de ces liquides se développèrent des sporidies-levûres restant agrégées par petits groupes de cinq à quinze environ. Lorsque le milieu fut épuisé, les sporidies centrales de chaque groupe se renflèrent aux extrémités dont chacune contenait un granule métachromatique, prenant un aspect toruleux et épaississant un peu leur membrane. Ceci rappelle ce que *Dangeard* (1) a décrit chez l'*Ustilago Avenae*, dont les cellules promycéliennes lui ont montré des phénomènes analogues. Il y a peut-être là une ébauche d'enkystement, de formation de chlamydospores.

Sur bouillon la végétation était analogue, mais les sporidies-levûres étaient d'ordinaire de plus grande taille. Sur décoction de crottin de cheval la végétation est uniquement bourgeonnante et les cellules se séparent de bonne heure.

Sur les solutions de glycose et surtout de saccharose on n'a qu'une végétation languissante.

L'optimum de température pour tous ces milieux est d'environ 20-25°.

Les formes bourgeonnantes et filamenteuses sont aérobies et ne paraissent pas susceptibles de donner une fermentation alcoolique, ce qui confirme l'opinion de

(1) *Dangeard* : Recherches sur la reproduction sexuelle des Ustilaginées, *Le Botaniste*, 1892.

Brefeld. Tel n'est pas l'avis de *Fisch* (1) qui admet au contraire cette fermentation pour les sporidies-levûres de l'*Ustilago Maydis* : cet auteur a dû probablement étudier des cultures impures dans lesquelles pouvaient se trouver des *Saccharomyces*.

En somme, les résultats de nos cultures coïncident dans les grandes lignes avec ceux obtenus par *Brefeld* et les complètent.

Nous avons constaté comme ce dernier auteur qu'au bout d'un certain temps de végétation bourgeonnante les sporidies-levûres perdaient le pouvoir de germer et d'infecter le maïs.

Au point de vue pratique, nous croyons pouvoir donner cette conclusion : à savoir que la végétation saprophytique de l'*Ustilago Maydis* est à peu près purement artificielle et subordonnée à la pureté des cultures ; elle est en effet d'une telle délicatesse que dans un milieu impur comme un champ fumé elle doit être promptement étouffée par le développement de concurrents plus vigoureux. Il ne faudrait donc pas trop craindre l'infection du maïs au printemps par des sporidies-levûres bourgeonnant depuis l'automne et n'accuser que les spores germant au contact des jeunes plants après avoir passé l'hiver à l'état de repos.

DIMENSIONS DES SPORIDIES-LEVURES DANS DIFFÉRENTS MILIEUX DE CULTURE

MILIEUX SOLIDES		MILIEUX LIQUIDES	
Gélose maltosée	4—22×2 —5 μ	Liquide de Raulin. .	8—18×2,5—3,5 μ
Carotte	8—20×2 —3 μ	Décoction de fumier	8—24×2,5—3 μ
Betterave	4—20×2 —3 μ	Solution de glycose .	4—13×1,5—3 μ
Pomme de terre	9—22×1,5—4 μ	id. de saccharose	4—12×1,5—2,5 μ
Gélatine aux pruneaux.	5—20×1,5—2,5	Bouillon de viande. .	9—26×2,5—5,5 μ

(1) *Fisch* : Entwicklung von Doassansia (Bericht. der deutsch. Bot. Ges., II, 1884). Cette opinion est reproduite par Zopf.

Le tableau ci-contre montre que les dimensions varient peu dans les différents milieux ; dans le bouillon cependant, elles sont sensiblement plus grandes que partout ailleurs.

RECHERCHES CYTOLOGIQUES

On savait jusqu'à présent peu de choses sur la structure cytologique des formes bourgeonnantes d'*Ustilago*. MOELLER (1) (1893), a signalé la présence d'un noyau unique dans les sporidies-levûres d'un *Ustilago* (il ne dit pas lequel) et en a donné une assez mauvaise figure. DANGÉARD (1894-1896) (2), a étudié la structure du noyau dans le promycélium de l'*Ustilago violacea* et de l'*Ust. Avenae* et son rôle dans la formation des sporidies primaires de cette dernière espèce.

Nous allons maintenant exposer les résultats de nos recherches en donnant d'abord quelques détails sur la technique employée.

TECHNIQUE

L'étude cytologique du promycélium et des sporidies-levûres n'est pas sans difficulté, d'abord parce que les éléments sont très petits et ensuite parce qu'ils sont des plus réfractaires à la différenciation par les colorations usuelles.

Pour pouvoir étudier le promycélium on fait germer des spores dans un cristalliseur et on les étale sur une lame ou une lamelle. On étale de même les sporidies-levûres.

Fixation. — On peut fixer les éléments simplement

(1) *Moeller*: Ueber den Zellkern und die Sporen der Hefe, Bakt. Centralblatt, 1892.

(2) *Dangéard*: Le Botaniste, année 1892 et année 1895-1896.

par la chaleur, sur une flamme, mais ce procédé est peu recommandable. On peut aussi, après avoir attendu la dessiccation presque complète à la température ordinaire, immerger la lame ou la lamelle dans l'alcool absolu, dans un mélange d'alcool, de formol et d'acide acétique, ou dans le mélange de Flemming. Un autre procédé, décrit par *Moeller* (1), consiste à fixer les éléments avec de l'iodure de potassium iodé puis à les laisser quelques instants dans de la glycérine de Price bouillante ou un jour dans l'alcool absolu. Enfin, un des meilleurs procédés est celui-ci : verser avant dessiccation sur les éléments quelques gouttes d'une solution aqueuse saturée de HgCl_2 , de mélange de Carnoy ($\text{CH}^3 \text{COOH} + \text{CHCl}_3 + \text{C}^2\text{H}^5\text{OH}$ abs., parties égales, + HgCl_2 à saturation), de mélange de Flemming ou de picro-formol, puis laisser sécher. La dessiccation, qu'elle soit faite avant ou après la fixation, a pour but de coller les éléments à la lame ou à la lamelle. Pour les sporidies-levûres venues sur milieux solides, on peut souvent s'en passer : malgré les bains successifs il reste toujours un certain nombre d'éléments adhérents au support.

Laver à l'eau ou à l'alcool ou à tous les deux pour éliminer le sublimé, l'acide picrique, etc.

Coloration. — Les couleurs d'aniline donnent en général de mauvais résultats pour la différenciation du noyau. Le bleu de toluidine permet dans les bonnes préparations d'apercevoir le noyau des sporidies-levûres en bleu ainsi que le cytoplasma, et colore vivement en rouge vineux les granulations métachromatiques. Ces préparations se décolorent très vite même dans le haume ; si on les vire à l'acide picrique elles deviennent plus persis-

(1) *Moeller*: l. c.

tantes, le noyau et le cytoplasma prennent une teinte verte sur laquelle tranche nettement le rouge violet des granulations métachromatiques.

L'hémalun de Mayer et les hématoxylines de Delafield, Ehrlich, Bøhmer, etc., ne donnent d'ordinaire qu'une coloration violette diffuse sur laquelle se détachent après traitement par le glycérophénol les granulations métachromatiques teintées en rouge-violet foncé. Dans quelques préparations colorées à l'hémalun nous avons obtenu une différenciation nucléaire assez nette. Le meilleur procédé pour mettre en évidence les noyaux consiste dans l'emploi de l'hématoxyline à l'alun de fer d'Heidenhain. Il faut surveiller la régression sous un objectif à immersion à eau. On peut ensuite traiter par l'érythro-sine, la méthyléosine, etc., pour avoir une double coloration : on voit alors après montage dans le baume, les noyaux se détacher en noir comme des taches d'encre sur le fond rose du cytoplasma.

L'hématoxyline au sulfate de fer de Benda et l'hématoxyline à l'acétate de cuivre ne nous ont rien donné.

Montage. — Les préparations se montent et se conservent facilement dans le baume ou le dammar dissous dans le xylol. Il faut éviter de passer aux essences de bergamote, girofle, etc., les préparations colorées à l'hémalun ; on les traite simplement par le xylol ou le toluol.

STRUCTURE CYTOLOGIQUE DU PROMYCÉLIUM ET DES SPORIDIES-LEVURES

PROMYCÉLIUM.

La spore prête à germer renferme un noyau nucléolé. A la germination l'exaspore se fend et laisse sortir l'en-

dospore qui se continue avec la membrane du promycélium. Le noyau entraîné dans ce dernier s'y divise une première fois. Quelquefois les noyaux-fils ne se divisent pas, d'autres fois l'un d'eux seul, normalement tous les deux subissent une nouvelle division. On a ainsi des promycéliums à 2, 3 ou 4 articles. Chacun de ces articles bourgeonne une sporidie et divise son noyau : l'un des deux noyaux-fils passe dans la sporidie en s'étranglant.

Quelquefois le cloisonnement ne suit pas la division du noyau et l'on peut alors voir des articles à deux noyaux donnant deux sporidiës. Chaque article est normalement une cellule renfermant un cytoplasma réticulé, un noyau apparaissant sous forme d'une simple tache chromatique et des corpuscules métachromatiques semblables à ceux dont nous parlerons à propos des sporidiës-levûres. Tantôt il y a deux de ces corpuscules, de grande taille, un à chaque extrémité de l'article, tantôt il y en a trois, tantôt deux gros et quelques petits, tantôt un gros à un bout et des petits à l'autre, tantôt un grand nombre de petits groupés ou épars. Il y a en outre assez souvent des hydroleucites plus ou moins volumineux.

Souvent au point d'articulation d'une sporidie avec le promycélium, très rarement d'une sporidie secondaire avec une sporidie primaire, on observe une modification dans la nature chimique de la membrane qui à cet endroit forme une ou deux masses se colorant par l'hématoxyline ferrique et l'hémalun, mais moins vivement que le noyau, et devenant d'un vert intense par le vert de méthyle. C'est peut-être un processus de désarticulation des sporidiës.

SPORIDIES-LEVURES

Les sporidiës-levûres sont d'ordinaire linéaires-oblongues, arrondies ou un peu aiguës aux extrémités.

Le plus souvent elles bourgeonnent latéralement à peu de distance d'une extrémité ; le bourgeon est plus rarement terminal.

La sporidie-levûre jeune présente un cytoplasma réticulé à mailles fines sans granulations bien apparentes, au milieu duquel se voit un noyau qui dans les préparations réussies apparaît formé d'un ou de deux karyosomes entourés d'une membrane nucléaire et nageant dans un hyaloplasma nucléaire plus ou moins abondant.

Quand la cellule devient plus âgée, on voit apparaître dans les mailles cytoplasmiques soit un granule à chaque extrémité, soit plusieurs granules épars çà et là. Ces granules sont qualifiés de « globules d'aspect oléagineux » par M. Dangeard (1), qui les a observés chez l'*Ustilago Avenae*, dans les articles du promycélium. Nous nous sommes assurés qu'ils n'avaient rien de commun avec les corps gras : ils ne sont pas dissous par l'alcool, le chloroforme, le xylol, etc., ils ne se colorent ni par le tétroxyde d'osmium, ni par la teinture d'alkanna ; par contre, ils se colorent en jaune par l'iodure de potassium iodé, en rouge vineux par l'hémalun, les hématoxylines de Delafield et d'Ehrlich, et par le bleu de toluidine, en bleu-violet foncé par le bleu de méthyle. Ils ne prennent ni les éosines, ni le violet de gentiane, ni le vert de méthyle, ni la safranine, mais se colorent électivement en rouge quand on fait agir sur eux la fuchsine carbolique de Ziehl, puis après décoloration à l'acide sulfurique à 4 % le bleu de méthylène, ils sont le plus souvent entourés d'une auréole claire correspondant au hyaloplasma dans lequel ils nageaient.

Ces corpuscules ont beaucoup d'analogie avec les granulations métachromatiques du bacille de (Lœffler

(1) Dangeard: l. c.

Crouch (1), Neisser (2), etc.), du *Bacillus subtilis*, du *B. megatherium* et de bien d'autres microbes (Fischer (3), Babes (4), avec celles que l'on trouve dans le cytoplasma du *Penicillium crustaceum*, de l'*Oïdium albicans* (muguet), des Saccharomycètes, etc. (Eisenschitz (5), Bouin (6), Krasser (7), etc.) Nous avons observé des corps analogues dans d'autres Ustilaginées (*Ustilago longissima*, *Tilletia tritici*, etc.). Nous comptons étudier plus à fond cette question et rechercher jusqu'où va cette analogie.

Quand la cellule vieillit, il arrive souvent que les granulations métachromatiques, après avoir augmenté de volume pendant un certain temps, se fragmentent, en même temps qu'il se développe de chaque côté du noyau un hydroleucite qui refoule les granulations dans une mince couche protoplasmique périphérique. Le noyau est refoulé soit dans une trabécule protoplasmique transversale qui sépare les hydroleucites soit dans la couche pariétale. Quand les granulations ne sont pas fragmentées elles peuvent être déformées et repoussées contre la membrane, elles prennent souvent alors une forme de croissant de lune. Le plus souvent, il n'y a que deux grands hydroleucites par cellule, quelquefois il peut s'en trouver trois, quatre au plus.

Les filaments conidifères ont d'ordinaire plusieurs noyaux avec un cytoplasma contenant des hydroleucites et des granulations métachromatiques assez irrégulière-

(1) Crouch, Zeitschr. f. Hygiene, 1895.

(2) Neisser, Zeitschr. f. Hygiene, 1897.

(3) Fischer, Untersuchungen ueber den Bau der Cyanophyceen und Bakterien, Jena, 1897.

(4) Babes, Zeitschr. f. Hygiene, 1895.

(5) Eisenschitz, Ueber die Granulirung der Hefezellen, Bakt. Centralblatt, 1896.

(6) Bouin (M.) Contribution à l'étude du noyau des levûres, Archiv. d'Anat. microsc. 1898.

(7) Krasser, Ueber den Zellkern der Hefe, Oestr. Bot. Zeit. 1893.

ment disposés. Les conidies qu'ils portent ont une structure semblable à celle des sporidies-levûres.

Comment interpréter les granulations métachromatiques que nous retrouvons dans le promycélium. Les sporidies et les filaments ? Nous avons d'abord songé à les assimiler aux bioblastes d'Altmann (1). Mais il est à remarquer que ces granulations n'existent pas dans les cellules très jeunes, qu'elles grossissent au fur et à mesure que la cellule devient plus âgée, qu'à un moment donné il n'y a plus qu'un peu de protoplasma, le noyau et les hydroleucites en dehors d'elles dans la cellule, et qu'alors celle-ci n'est plus capable de se diviser, qu'enfin le noyau et le cytoplasma disparaissent avant elles. On pourrait donc interpréter lesdites granulations métachromatiques comme des grains de sécrétion, formés de produits de rebut qui encombrant de plus en plus la cellule dont la vitalité se ralentit.

BOURGEONNEMENT. — DIVISION DU NOYAU

Le noyau, auquel dans les cas les plus favorables on reconnaît un ou plusieurs karyosomes, un hyaloplasma et une membrane nucléaire, apparaît le plus souvent sous forme d'une simple tache chromatique.

D'ordinaire une sporidie-levûre commence à bourgeonner avant que son noyau soit sorti du repos : quand le bourgeon est formé, la division nucléaire se produit à son tour et l'un des noyaux-fils passe en s'étirant à travers l'étranglement qui relie le bourgeon à la cellule dont il est issu. Quelquefois le noyau se divise avant l'organi-

(1) *Altmann*, Studien über die Zelle, 1886; Ein Beitrag zur Granulalehre, Verh. d. Anat. Ges. Wien, 1892, etc.

Cf. *Mitrophanow*, Étude sur l'organisation des Bactéries, Int. Monatschr. f. Anat. u. Physiol (Bd. X. Heft. XI).

sation du bourgeon, d'autres fois la division a lieu dans le pédicule même du bourgeon et l'on croirait avoir affaire à une multiplication par scissiparité, mais ce n'est là qu'une apparence.

Il y a donc ici comme chez les *Saccharomycètes* (Bouin) (1) une certaine indépendance entre la division du noyau et celle de la cellule : cette indépendance peut être poussée si loin que l'on voit assez souvent le bourgeon se détacher avant d'avoir reçu son noyau ou recevoir le noyau non divisé de la cellule-mère : c'est ainsi que s'explique la présence assez fréquente de sporidies-levûres, quelquefois très petites, et dépourvues du noyau. Cette indépendance permet aussi de comprendre les cellules à deux, trois ou quatre noyaux, et les filaments non cloisonnés et plurinucléés que produit la germination des sporidies.

La division du noyau se fait suivant deux modes.

1^{er} MODE. — Le noyau semble se cliver dans une direction un peu oblique au grand axe de la cellule, et les deux moitiés glissent l'une contre l'autre, puis se séparent complètement.

2^e MODE. — Le noyau s'étrangle en son milieu et les deux masses chromatiques ainsi formées s'éloignent l'une de l'autre en restant un certain temps réunies par un filament d'union (*Mittelstück*) qu'elles étirent de plus en plus et finissent par rompre. On voit souvent dans des cellules isolées le noyau muni d'une sorte de queue : c'est une cellule qui vient de bourgeonner et dont la fille vient de se séparer, le noyau n'a pas encore rétracté et fait rentrer dans sa masse la portion de *Mittelstück* qui lui est restée.

Ces modes de division n'ont pas une distribution

(1) *Bouin*, I. c.

régulière, ils peuvent se trouver indifféremment à toute période, comme chez les *Saccharomyces* (Bouin). Le deuxième paraît cependant le plus fréquent chez les sporidies-levûres végétant activement.

Nous n'avons pas observé de noyaux amiboides ni de *Centralfaden* comme ceux décrits chez les *Saccharomyces* par Møller (1), Bouin (2), Hieronymus (3), etc.

On remarquera la grande analogie, je dirais presque l'identité des modes de division nucléaire et de bourgeonnement de l'*Ustilago Maydis* et des *Saccharomyces* ; mais il serait téméraire de s'appuyer sur ces données pour soutenir l'opinion de Brefeld vers laquelle semble pencher Møller, à savoir que les *Saccharomyces* ne sont que des formes bourgeonnantes d'Ustilaginées, tant qu'on n'aura pas observé la formation de spores endogènes chez ces dernières. On ne peut donc voir ici qu'une nouvelle preuve de l'influence profonde qu'exercent sur la structure des êtres vivants des conditions de vie analogues : de même que le parasitisme donne à des animaux très éloignés dans la classification des caractères communs et en quelque sorte un air de famille, de même la végétation bourgeonnante peut amener une presque identité de structure cytologique entre des champignons de groupes différents.

NANCY, juillet 1898.

(1) Møller, l. c.

(2) Bouin, l. c.

(3) Hieronymus, Ueber die Organisation der Hefezellen, Ber. d. deutsch. Bot. Ges. 1893.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE LA FLORE DE LA HAUTE-SAONE

PAR R. MAIRE

Licencié ès Sciences Naturelles
Associé libre de l'Académie internationale
de Géographie botanique

FASCICULE II

AVIS AU LECTEUR

Nous devons avertir nos lecteurs que le plan de notre travail a subi une modification ; cette dernière n'aura pas d'inconvénients vu le peu d'importance de la partie déjà publiée. Au lieu de faire une énumération de toutes les espèces de la Haute-Saône, ce qui surchargerait inutilement notre travail, nous nous contenterons de donner celles dont nous avons quelque chose de neuf à dire. Pour établir la liste des plantes autochtones du pays on n'aura qu'à éliminer des espèces indiquées dans la Haute-Saône par M. Renauld et des quelques nouvelles qui ont été découvertes depuis une liste des plantes convaincues ou suspectes de *non-autochtonéité*, liste que nous donnerons dans des considérations générales à la fin de notre travail.

R. MAIRE.

NANCY, 22 Mai 1898.

ABRÉVIATIONS

pp. — Pro parte.

lc. — loco citato.

Sp. ou spec. — Species, espèce.

Subsp. — Subspecies, sous-espèce.

Form. — Forma, forme.

Var. ou v. — Varietas, variété.

Subv. ou subvar. — Subvarietas, sous-variété.

Pro devant une de ces abréviations indique que l'auteur a pris la plante en question pour espèce, variété, etc.

ZJ, ZSV, ZV. — Zone jurassique, sous-vosgienne, vosgienne.

A. — Autochtone.

I. — J'ai vu les échantillons.

Rén. cat. — Renauld, catalogue des plantes de la Haute-Saône.

R. M. cat. — R. Maire, catalogue des plantes de l'arrondissement de Gray.

R. M. fl. adv. Gray. — R. Maire, florulé adventices de Gray (in *Feuille des Jeunes Naturalistes*, 1^{er} août 1895).

R. M. Pl. adv. — R. Maire, Plantes adventices (in *Feuille des Jeunes Naturalistes*, 1^{er} mars 1890).

Rén. suppl. cat. — Renauld et Paillot, supplément au Catalogue des Plantes de la Haute-Saône.

ADDITIONS AU FASCICULE I

ET CORRECTIONS

- PAGE 4. — Ajouter aux collaborateurs : V. Nourry, percepteur surnuméraire à Vesoul.
- PAGE 8. — Ajouter l'abréviation : PP. — Pro parte.
- PAGE 11. — *Thalictrum minus* L. — M. Bertrand indique la sous-espèce *Th. Silvaticum* Koch (pro spec.), Rouy et Fouc. dans les broussailles au sabot de Frotey (cal. jur.)
- PAGE 17. — *Caltha palustris* L. var. *minor* DC. — Prés humides à Charentenay ! (R. M.)
- PAGE 19. — *Papaver dubium* L. — Ajouter la forme suivante :
P. modestum Jord. (pro spec.) — Champs à Gy !
sur cal. bathonien (R. M.)
- PAGE 20. — *Corydallis solida* Sm. — Montarlot-sur-Salon !, bois de Lauslane (R. M.) ; Fretigney ! à la Baume-Noire (R. M.), Beaumotte-les-Pin ! (R. M.)
-

PLANTAE VASCULARES

PHANEROGAMAE

Angiospermae

DICOTYLEDONEAE

Dialypetalae

Hypogynae

ORD. VI. — CRUCIFERAE

Adans. fam. 2, p. 409

Subord. II. Siliculosae Koch.

TRIB. 1. — BRASSICAE KOCH

IV. — *Diplotaxis* D. C. II. 628

D. bracteata GG., R. M. cat. 20. — *Erucastrum Pollichii* Spenn. HAB., ZJ. : Arc-les-Gray ! aux Magasins Généraux où il se maintient depuis trois ans. Vaivre ! sur la voie ferrée (R. M.) ; Mantoche ! (R. M.)

D. muralis D. C., R. M., cat. 21. — HAB., ZJ. : Fréquent le long des voies ferrées aux gares de Jussey, Montureux-les-Baulay, Port-sur-Saône (V. Madiot), à Conflans-sur-Lanterne (Bertrand), à Vaivre ! (R. M.), à Arc-les-Gray ! où il est persistant !, à Mantoche ! Essertenne ! (R. M.)

D. tenuifolia DC., Ren. cat. 385, R. M. cat. 21. — HAB. ZSV. : Plainemont (Bertrand) ; Arc-les-Gray ! aux Magasins Généraux (A. Mosson et R. Maire).

NOTA. — Ces trois plantes ne sont nulle part autochtones dans le département : leur introduction, très récente,

est due aux chemins de fer : on ne les observe guère, en effet, que sur les voies ferrées ou non loin d'elles.

Le *Diploaxis muralis* n'est pas annuel, mais comme l'a déjà fait observer M. l'abbé F. Gérard, il est bien vivace et *polycarpie*, ce que j'ai pu constater sur quelques pieds que j'ai observés sur un talus à Arc-les-Gray. Le *Diploaxis muralis* commence à fleurir vers le milieu de mai dans cette localité : il est alors presque acaule, la hampe s'élevant du milieu d'une rosette de feuilles. Pendant tout l'été cette floraison se continue et il y a formation de tiges assez allongées, feuillées et portant de longues grappes fructifères qui généralement sont décombantes. On voit encore jusqu'en novembre de nouvelles floraisons et fructifications se produire. Le *Diploaxis bracteata* peut prolonger encore plus tard sa floraison : je l'ai récolté en fleurs et en boutons le 7 décembre 1893, alors que le *D. muralis* avait cessé sa floraison depuis trois semaines au moins.

TRIB. 2. — SISYMBREAE KOCH.

V. — *Erysimum* L. Gen. 814

E. cheiranthoides L., Ren. cat. 384, R. M. cat. 21. — HAB., ZJ. : commun dans la vallée de la Saône aux environs de Gray! (R. M.), plus disséminé ailleurs : Magny-les-Jussey, Conflandey (Bertrand). Paraît encore plus disséminé dans la ZSV et douteux pour la ZV. Cette plante comme les précédentes, n'est nullement autochtone, mais elle paraît être venue chez nous antérieurement à celles-ci, introduite probablement par la culture. Aujourd'hui elle est complètement naturalisée et devenue quasi indigène (1).

(1) L'*E. murale* Desf. a été indiqué par erreur à Gray dans R. M. cat. p. 21 : cette indication est donc à supprimer. Cette plante qui avait été indiquée à Paris, en Bresse, etc., n'a pas été revue en France depuis longtemps. Sa patrie est incertaine. Cf. Rouy et Fouc, II, 237.

VI. — *Conringia* Rchb. *Fl. Excurs.* 686 (*Emend.*)

C. orientalis Andrz. ap. DC. — *Erysimum orientale* R. Br., R. M. fl. adv. Gray. — HAB. ZJ : Assez commun dans les champs cultivés autour de Vesoul (F. Recroix) ; aux Magasins Généraux de Gray ! (R. M.) Plante introduite par la culture.

VII. — *Sisymbrium* L. *Gen.* 813

S. Columnae Jacq., R. M., fl. adv. Gray. — HAB : sur les décombres à Gray ! près de la gare de Gy, où il a été observé pendant plusieurs années (R. M.)

S. Sinapistrum Crautz, R. M. fl. adv. — Gray. *S. pannonicum* Jacq. — HAB. ZV : Champagny (Vendrelly) ; ZJ. Arc-les-Gray ! aux Magasins Généraux (R. M.).

S. Sophia L. Ren. cat. 385 ; R. M. cat. 21 ; R. M. fl. adv. Gray.

VIII. — *Alliaria* Adams *Fam.* 2, p. 418

A. Officinalis Andrz., R. M., cat. 21. — *Sisymbrium alliaria* Scop., Ren. cat. 384. — HAB : Dans les haies, au voisinage des habitations, répandu dans presque toute la Haute-Saône ; son introduction dans nos régions me paraît devoir remonter aux premières cultures des Celtes et des Romains.

IX. — *Stenophragma* Celak. *prod. fl. Boehm.* 435

S. Thalianum Celak. — *Arabis Thaliana* L., Ren. cat. 385 ; R. M. cat. 21. — HAB. ZJ : répandu et abondant sur oxford., terr. min. fer., alluv. Saône : Arc-les-Gray ! Mantoché ! Velet ! Noiron ! (R. M.) ; Magny-les-Jussey, Con-

handey (Bertrand) ; Charentenay ! (R. M.) — Il n'est donc pas si rare dans l'arrondissement de Gray que ne le dit R. M. cat. 21 ; il paraît, au contraire y être plutôt commun sur tous les terrains siliceux. Il a même été trouvé sur le cal. jur. à Montarlot-sur-Salon ! dans les jeunes coupes du bois de Lausiane (R. M.), mais c'est là un fait d'introduction accidentelle ; ZSV. Plainemont (Bertrand) et probablement çà et là ; ZV. assez répandu, mais seulement au-dessous de 700^m. — Toujours dans les champs cultivés, par conséquent non autochtone.

TRIB. 3. — ARABIDEAE KOCH.

X. *Barbarea* R. Br. h. Kew. ed. 2, 4, p. 109.

B. vulgaris R. Br., Ren. cat. 384 ; R. M. cat. 21. — A.

Forma *B. vulgaris* R. Br. (sensu stricto).— HAB. ZJ. : Au bord des eaux, dans les lieux humides, commun aux environs de Gray ! (R. M.)

Forma *B. arcuata* Rchb. (pro spec.) — HAB. ZJ. : La Neuville-les-Scey (Bertrand) ; ZSV. Hautevelle (Bertrand) (1).

B. praecox R. Br.— *B. patula* Fr., G. G.— HAB. ZJ. : Lieux vagues à la Neuville-les-Scey (Bertrand). Probablement échappé de cultures.

XI.— *Nasturtium* R. Br. h. Kew. ed. 2, 4, p. 109.

N. Hyi Fouc et Rouy. — *N. supersilvestri-palustre* Fouc et Rouy. — *Nasturtium anceps* Gren. !, Godr. (p. p.) non DC. !

Hybride des *N. silvestre* et *Roripa amphibia*.— Plante

(1) A rechercher la forme *B. rivularis* Martr. Don. (pro spec.) (*B. stricta* Bor.) (non Andr.).

atteignant 1 m. de hauteur, rameuse au sommet. *Feuilles* inférieures lyrées ou lyrées-pinnatipartites, feuilles supérieures plus ou moins régulièrement pinnatipartites ou seulement incisées, et alors elliptiques-lancéolées, insensiblement atténuées en pétiole. *Fleurs* jaunes de la grandeur et de la forme de celles du *Roripa amphibia*. — *Siliques* : presque toujours *stériles*, et alors droites, linéaires, à style allongé, beaucoup plus courtes que le pédicelle étalé ou réfléchi ; quelquefois *fertiles* et alors arquées, comprimées-ancipitées, d'environ 9 ^m/_m de long (y compris le style) sur 1 1/2 de large, à style allongé (1 1/2 ^m/_m), portées sur un pédoncule étalé environ égal ou un peu plus long qu'elles. *Souche* forte, rampante, mai-juin, vivace.

HAB. ZJ. Jussey ! au bord de l'Amance (V. Madiot) ; Gray ! dans les fossés de la prairie derrière la gare de Gy, (R. M.)

M. Bertrand indique à Conflans et Port-d'Atelier un *N. anceps* qui est peut-être le précédent.

N. B. — Il est à remarquer que dans les deux stations de Jussey et de Gray, le *N. Hyi* croît seul avec le *Roripa amphibia*. Ceci montre bien que ce dernier est le portegraines, et que la pollinisation peut-être opérée à d'assez grandes distances pour ces plantes, soit par le vent, soit plutôt par les insectes. Il est à noter aussi que notre *N. Hyi* de Gray et de Jussey est presque toujours stérile, tandis que la même plante récoltée à Châtel (Vosges) par M. l'abbé F. Gérard, se montre très fertile !

N. asperum Coss. — HAB. ZJ. très rare : Champs humides du terr. min. fer au lieu dit Champ-Charpy, près Poyans (R. M.)

Cette plante qui ne se trouve là que dans des champs

cultivés, paraît avoir été introduite de la Côte-d'Or où elle est probablement autochtone ; elle est d'ailleurs parfaitement installée à Poyans et y est abondante. Nouvelle pour la Franche-Comté.

XII. *Arabis* L. gen. 819.

A. hirsuta Scop. — *A. sagittata* DC. (p. p.), Ren. cat. 385.

Subsp. I. — *A. hirsuta* Scop. (sensu stricto).

b. pubigera Jord (pro. spec), Rouy et Fouc. — HAB. : Ruines du château d'Oiselay ! calc. jur. (R. M.)

c. propera Jord. (pro. spec.). — HAB. Ruines du château d'Oiselay ! (R. M.)

Subsp. II. *A. sagittata* DC. .

Gigantea R. Maire. — Plante très robuste (7-9 déc.), très rameuse ; feuilles radicales oblongues, plus ou moins dentées ; les caulinaires grandes, nombreuses, elliptiques ou oblongues-lancéolées, obtuses, munies de chaque côté de 5-9 dents courtes, *acutiusculés*, souvent peu marquées ou même nulles. Siliques très longues (50-65 ^m/_m sur la tige principale et 30-55 ^m/_m sur les rameaux), linéaires plus ou moins toruleuses, à style très court. Valves à nervure médiane souvent nulle ou presque nulle, ou marquée jusqu'au quart de leur longueur. Grappes denses et très longues ; siliques serrées contre l'axe. Voisine de la var. *a longisiliqua* Walr (pro spec.), Rouy et Fouc., dont elle s'écarte par le plus grand développement de toutes ses parties, ses feuilles caulinaires à dents peu marquées ou nulles.

HAB. : Haute-Saône : ZJ. bois du calc. jur. : Montarlot-sur-Salon ! bois de Lausiane (V. Nourry et R. Maire).

Moselle : Carrières d'Amanvillers ! calc. jur. (A. Friren et R. Maire).

A. perfoliata Lamk., Ren. cat. 385. — A ? — HAB. ZV. ; ZJ. assez rare : bois de l'alluvion de la Saône, à Apremont ! (R. M.), introduit sur les berges du canal à Mantoche ! (Gasser) et de la Saône à Arc-les-Gray ! (F. Marguery et R. M.) ; aussi dans les bois du calcaire jurassique au Montverrat près Vars ? (R. M.) (1). Toujours dans les jeunes coupes de ces bois, ce qui nous fait douter de son *autochtonéité*, au moins pour la zone jurassique. — ZSV. Briaucourt, sur le diluvium (G. Bonati).

A. arenosa Scop., Ren. cat. 386, R. M. cat. 22. — A. — HAB. ZJ. : Fouvent, roche Sainte-Agathe ! (Ren., R. M.), Conflandey (Bertrand), Beaumotte, les-Pin (R. M.), assez commun près Vesoul (Recroix et Blum). — ZV., ZSV.

XIII. *Cardamine* L. gen. 812

C. pratensis L., Ren. cat. 386, R. M. cat. 22. — A.

a. genuina Rouy et Fouc. HAB. : prairies à Gray ! (R. M.), paraît commun.

b. praticola Jord. (pro. spec.) HAB. : paraît répandu dans les prairies humides avec le type : Arc-les-Gray ! Gray ! (R. M.)

c. herbivaga Jord. (pro spec.) HAB. : dans les prairies, plus rare que les précédentes variétés : Charentenay ! (R. M.), Arc-les-Gray ! (R. M.)

d. udicola Jord. (pro. spec.), HAB. : Prairies humides à Charentenay ! (R. M.)

(1) Nous n'y avons trouvé en avril 1895 qu'un pied de cette plante datant de l'an précédent, desséché et méconnaissable, ce qui nous a empêché d'acquiescer toute certitude de détermination.

c. debilis DC. Syst. HAB. Prairies à Charentenay !, Arc-les-Gray ! (R. M.)

N. B. — Toutes ces variétés sont reliées par de très nombreux intermédiaires et difficiles à distinguer, même sur les exemplaires bien caractérisés. La var. *debilis* a les fleurs blanches à l'état frais, ou très légèrement teintées de lilas : la dessiccation fait développer cette teinte et donne à la fleur une coloration générale lilas très pâle.

J'ai trouvé en mai 1892 dans les prairies d'Arc-les-Gray une monstruosité à fleurs portant au lieu de pistil un pédoncule assez long terminé par une seconde fleur composée seulement d'un calice à un seul sépale spatiforme et de pétales.

Le *Card. pratensis* fleurit d'ordinaire dans les environs de Gray au commencement d'avril, mais dans les lieux qui restent longtemps inondés, le retard de la végétation peut devenir tel qu'il m'est arrivé dans les prairies très humides de la vallée de la Saône, de rencontrer à la fin de mai le *Cardamine pratensis* en fleurs. Ce *Cardamine pratensis* ne présentait d'ailleurs aucune modification importante s'éloignant du type, ce qui ne serait pas le cas pour un autre *Cardamine pratensis* que M. Renauld m'a dit avoir vu fleurir au commencement de juin dans un fossé inondé à Vesoul. Ce dernier ne se rapporterait à aucune des formes décrites jusqu'ici. J'ignore ce qu'il en peut être, mais cette question reste à étudier, c'est pourquoi je la signale ici aux botanistes vésuliens.

C. amara L. Ren. cat. 386 — A. — ZJ. et ZSV. Plai-nemont, Ainvelle (Bertrand), entre Conflans el Velorcey (Bonati), Corneux et Saint-Broing ! (V. Maire).

C. impatiens L., Ren. cat. 386. — A. — ZJ. Cendrecourt ! bords du canal (V. Madiot). Cette plante qui n'est qu'introduite en cet endroit paraît autochtone dans les localités citées par Renauld, surtout dans celles de la ZV.

C. hirsuta L. Ren. cat. 387, R. M. cat. 89. — ZJ. Mantoché ! luzernes au-dessus des carr. sur calc. jur. (A. Gasser, A. Mosson et R. Maire) ; Amance (Bertrand).— ZSV. Luxeuil (Bonati).

N. B. — Cette plante annuelle n'est qu'introduite dans nos régions, de même qu'en Alsace et en Lorraine. Quoique étant moins rare dans la Haute-Saône, que dans cette dernière région, elle ne s'y est pas multipliée au point de devenir une mauvaise herbe comme en Alsace.

C. silvatica Link., Ren. cat. 387. — A. — ZSV. Ormoy (Bertrand).

XIV.— *Dentaria* L. gen. 811

Subord. III. Latiseptae Koch.

TRIB. 1. — ALYSSINEAE KOCH.

XV. — *Lunaria* L. gen. 809

L. annua L., R. M. cat. 22.

N. B. — Cette plante est fréquemment cultivée dans les jardins et se trouve à l'état subspontané autour des habitations, mais elle n'est nulle part indigène dans la Haute-Saône.

XVI. — *Alyssum* L. gen. 800.

A. calycinum L., Ren. cat. 387, R. M. cat. 22.— Assez commun dans la ZJ.

a. ruderales Jord (pro. spec.) HAB. ZJ. Arc-les-Gray ! aux Magasins Généraux, Mantoche ! sur la voie ferrée (R. M.).

b. vagum Jord (pro. spec.) HAB. ZJ. : champs du calcaire jurassique à Chargey-les-Gray ! Pierrecourt ! (R. M.).

N. B. — Cette plante exclusivement arvicole et d'ailleurs annuelle, paraît avoir été introduite avec les céréales et n'est sûrement pas autochtone. La suivante a été introduite par le chemin de fer et persiste depuis assez longtemps chez nous.

A. incanum L., *Berteroa incana* DC., R. M. cat. 22 et fl. adv. Gray. — HAB. : les alentours de la gare de Gray ! sur les voies ferrées, les talus, dans les lieux vagues, etc. (R. M.) J'en ai aussi aperçu un pied sur la voie ferrée entre Vaivre et Vesoul (R. M.)

XVII.— *Draba* L. gen. 800.

D. verna L., Ren. cat. 387, R. M. cat. 22. — A.

Forma *D. majuscula* Rouy et Fouc. — HAB. ZJ. entre Gray et Velet ! dans les champs de l'alluvion ancienne de la Saône (R. M.) ; Jussey ! Cendrecourt ! (V. Madiot) ; Mantoche ! champs du terr. min. fer (R. M.)

Forma *D. lanceolata* Neilr. (pro. var.). — HAB. ZJ. Champs sablonneux de l'alluvion de la Saône à Arc-les-Gray ! (R. M.).

Forma *D. leptophylla* Fouc. et Rouy. — HAB. ZJ. : lieux arides du calc. jurassique ; Mantoche ! (A. Mosson et R. M.), Noroy-les-Jussey ! Gevigney ! (V. Madiot).

Forma *D. glabrescens* Rouy. et Fouc. — HAB. Pelousses du calc. jur. : Chargey-les-Gray (R. M.)

Forma *D. spatulata* Hoppe. — HAB. ZJ. : bords de la voie ferrée à Mantoche !

Forma *D. hirtella* Rouy et Fouc. — HAB. ZJ. : champs des terrains d'alluvion et du calc. jur. à Charentenay ! Mantoche ! (R. M.)

XVIII. — *Roripa* Scop. fl. carn. 520 (sub. *Rorippa*)

R. amphibia Bess., Ren. cat. 388, R. M. cat. 22. — A.

R. palustris Bess., — R. nasturtioides Spach., Ren. cat. 388, R. M. cat. 22. — A. — ZJ. Plainemont, Conflans, Fleurey-les-Faverney, Port-d'Atelier (Bertrand, Bonati), Arc-les-Gray ! (R. M.), Vesoul ! (F. Recroix et R. M.)

R. pyrenaica Spach. Ren. cat. 388, R. M. pl. adv. — A. — ZSV. Breuches (Bonati) ; bord de la Lanterne à Conflans (Bonati). — ZJ. Gray ! sur une pelouse des Promenades où il a été introduit (R. M.)

N. B. — Le *Cochlearia armoracia* L., R. M. cat. 22, est très souvent cultivé dans les jardins pour sa racine alimentaire, et se trouve quelquefois çà et là subspontané, mais nulle part on ne l'a encore trouvé bien naturalisé dans la Haute-Saône.

TRIB. 2. CAMELINEAE KOCH

XIX. — *Camelina* Crantz. a. 170.

C. sativa L., Ren. cat. 388, R. M. pl. adv. — HAB. ZJ. : Scey-sur-Saône (Bertrand) ; Gray ! aux Magasins Généraux (R. M.)

C. silvestris Wallr., R. M. fl. adv. Gray. — HAB. ZJ. Arc-les-Gray ! aux Magasins Généraux (R. M.)

N. B.— J'ai encore trouvé aux Magasins Généraux de Gray un seul pied de *C. faetida* Fr. form. *C. ambigua* Fouc. et Rouy., malheureusement l'échantillon m'a été mangé par les souris, de sorte qu'il me reste un doute, la détermination que j'avais faite sur le moment ayant été un peu rapide.

Aucune de ces plantes n'est de nos régions: c'est la culture qui cause leur présence chez nous.

Subord. IV. Nucamentaceae D. C.

TRIB. 1. ISATIDEAE KOCH.

XX. — *Neslea* Desv. *journal. bot.* 3, 162

N. paniculata Desv., Ren. cat. 388, R. M. cat. 23. — HAB.: les champs du calc. jur.: Frotey; la Neuville-les-Scey (Bertrand); Chargey-les-Gray! (R. M.); Champlitte! aux Bussièrès (R. M.)

N. B. — Plante introduite dans les moissons où elle se trouve çà et là sans avoir beaucoup de persistance dans ses localités.

XXI. — *Isatis* L. *gen.* 824.

I. tinctoria L., R. M. cat. 92. — HAB. Gray! (Bon-naymé, R. Maire), où cette plante est solidement installée sur les talus des bords de la Saône et du chemin de fer. Elle paraît avoir été introduite avec les céréales amenées par bateau et par chemin de fer aux Magasins de l'intendance près desquels elle croît.

TRIB. 2. BUNIADEAE KOCH.

XXI. — *Bunias* L. *gen.* 823

B. orientalis L., R. M. fl. adv. Gray. — HAB.: Quel-

ques pieds introduits près des Magasins Généraux de Gray ! (R.M.) ne paraissent pas devoir se naturaliser.

TRIB. 3. EUCLIDIEAE KOCH.

XXII. — *Euclidium* R. Br. h. Kew., ed. 2, 4, 74.

E. syriacum R. Br., R. M. fl. adv. Gray. — HAB. : Vesoul ! sur la voie ferrée où cette plante est abondante et tend à se naturaliser complètement. (Burckel et Recroix).

N. B. — Cette plante, introduite chez nous par les chemins de fer, me paraît nous venir de l'Allemagne ou de l'Autriche, où Koch l'indique « ad vias et agrorum margines ». Cette station laisse d'ailleurs supposer qu'en Allemagne elle n'est aussi qu'introduite. Sa vraie patrie serait encore plus orientale.

Subord V. Angustisepeteae Koch.

TRIB. 1. — THLASPIDAE KOCH

XXIII. — *Iberis* L. gen. 804

I. amara L., Ren. cat. 388, R. M. cat. 23.

Forma *I. arvatica* Jord (pro sp.) — HAB. ZJ. Champs pierreux de l'oxfordien : Margilley ! aux Rioz (R. M.), Autrey ! Broye-les-Loup ! (terr. min. fer.) (R. M.)

XXIV. — *Thlaspi* L. gen. 802

T. arvense, L., Ren. cat. 389, R. M. fl. adv. Gray. — HAB. : Ça et là dans les champs de la zone jurassique : Jussey (V. Madiot), la Pisseure, Froty-les-Vesoul (Bertrand), le long des chemins aux environs de Vesoul (Renauld, Recroix, Blum), Pierrecourt ! (F. Marguery et R. M.), Gray ! (V. Maire et R. M.).

T. perfoliatum L., Ren. cat. 389, R. M. cat. 23 et 90.

Se trouve dans la Haute-Saône sous les deux formes suivantes :

Forma *T. improprium* Jord (pro sp.), Ren. cat. 401, non R. M. cat. 90. — HAB. ZJ. Jussey, Noroy-les-Jussey (V. Madiot). ZSV. Luxeuil, Dambenoit, Ehuns, Visoncourt (Humnicki.).

Forma *T. erraticum* Jord. (pro sp.), Ren. cat. 401, R. M. cat. 90. — HAB. ZJ. ça et là dans les champs du calc. jur. Fouvent ! à la roche Ste-Agathe (F. Marguery et R. M.) ; Arc-les-Gray ! (alluv. Saône), Charentenay ! Champplitte ! Montarlot-sur-Salon ! (R. M.).

b. martiale Jord. (pro sp.) *T. improprium* R. M. cat. 90, non Jord. — HAB. Répandu sur les calcaires aux alentours de Gray : Mantoche ! Velet ! Gray ! Arc-les-Gray ! Chargey-les-Gray ! (R. M.).

N. B. — Le *T. erraticum* var. *martiale* est intermédiaire entre le *T. erraticum* et le *T. improprium*. Il se rapproche beaucoup de ce dernier par ses feuilles dentées souvent un peu aiguës, mais s'en éloigne par ses fruits, quoique aucun de ces caractères ne soit très constant. C'est lui qui avait été pris pour *T. improprium* par R. M. (cat. Gray p. 90). Peut-être le *T. improprium* de Jussey et même celui de Luxeuil devraient-ils être rapportés au *T. erraticum* var. *martiale*.

Le *T. montanum* L. a été indiqué par erreur à Gray (R. M. cat. p. 23). Il reste à rechercher dans les parties calcaires et montagneuses du département.

L'*Iberis amara*, les *Thlaspi arvense* et *perfoliatum* sont des plantes qui chez nous ne quittent jamais les champs ou les lieux cultivés, remués : elles paraissent donc avoir été introduites par la culture et ne peuvent certai-

nement pas prendre rang parmi nos espèces autochtones.

T. silvestre Jord. — *T. alpestre* Ren. cat. 389 et auct. pl., non L. — A.

XXV. — *Capsella* Medik. *Pflanzengatt* 185

C. bursa-pastoris Moench. R. M. cat. 23. — *Thlaspi bursa pastoris* L. Ren. cat. 389.

Var. *stenocarpa* Crép. — HAB. Gray ! (R. M.)

Var. *praecox* Jord. (pro sp.). — HAB. Gray-la-Ville ! (R. M.).

Subsp. *C. rubella* Reut. (pro sp.), R. M. cat. 90, fl. adv. Gray 1. — HAB. ZJ. Introduite par les chemins de fer ou la navigation aux alentours de Gray où elle se montre assez abondante, à Arc-les-Gray ! à Mantoche ! et à Apremont ! (R. M.).

XXVI. — *Teesdalea* R. Br. p. Kew. ed. 2. IV. 83

T. nudicaulis R. Br., Ren. cat. 389. — A. — HAB. ZSV. : vallée de la Semouse à Corbenay et Conflans (Bertrand).

TRIB. 2. — LEPIDINEAE KOCH

XXVII. — *Lepidium* L. gen. 801

L. campestre R. Br., Ren. cat. 389, R. M. cat. 23.

a. campicolum Jord. (pro sp.). — HAB. Arc-les-Gray ! (R. M.).

b. confusum Rouy et Fouc. — HAB. Arc-les-Gray ! (R. M.).

g. accedens Jord. (pro sp.). — HAB. Arc-les-Gray ! Mantoche ! (R. M.).

d. simplex Rouy et Fouc. — HAB. Les champs du calc. jur. aux Malbuissons près Oiselay ! et du terr. min. fer. à Ste-Reine ! (R. M.).

L. Sativum L., Ren. cat. 389, R. M. cat. 23. Cultivé et subspontané autour des habitations ; ça et là dans toute la Haute-Saône.

L. Ruderale L., Ren. cat. 390, R. M. cat. 23, fl. adv. Gray 1. — HAB. ZJ. Introduit par les chemins de fer et de plus en plus répandu : Gray ! (Paillot, Vendrely, R. M.) Arc-les-Gray ! Chargey-les-Gray ! Gray-la-Ville ! (R. M.), Jussey, Vitrey (V. Madiot), Vesoul ! (Madiot, Burckel, R. M.), Plainemont, La Neuvelle-les-Scey (Bertrand), Scey-sur-Saône, Creveney, Vaivre (V. Aymonin).

L. Virginicum L., R. M. pl. adv. — HAB. ZJ. Port-d'Atelier (Bertrand), Conflans (Bonati), Gray ! (R. M.), Vesoul ! (Burckel, R. M.), Vereux ! (R. M.).

N. B. — Cette plante, introduite par les chemins de fer, ne se rencontre encore dans toutes les localités indiquées ci-dessus qu'aux abords des gares, sur les voies ferrées ou (à Vereux) aux alentours des moulins, mais elle y est abondante et tend à se naturaliser complètement. Elle nous est venue probablement avec les blés américains.

Rouy et Foucaud donnent au *L. virginicum* six étamines. Gillet et Magne lui en attribuent deux ou trois, Linné en dit « floribus subtriandris ». Pour nous, nous n'avons jamais vu que deux étamines sur tous les échantillons de Gray et de Vesoul qui ont passé entre nos mains. Il nous semble donc que le nombre de deux doit être réellement le nombre normal des étamines dans cette espèce, au moins dans nos régions. (R. M.).

L. latifolium L. — HAB. ZJ. très rarement introduit : Jussey (V. Madiot) ; Pontcey (Bertrand).

XXVIII.— *Cardaria* Desv. in *Journ. de Bot.* III, 163.

C. Draba Desv., *Lepidium Draba* L., Ren. cat. 402, R. M. cat. 23, fl. adv. Gray, 1. — HAB. ZJ. Naturalisé çà et là : Mantoche ! (R. M.). Cendrecourt, Montureux-les-Baulay (V. Madiot), Conflans (Bonati), Conflandey (Bertrand). Existe à Gray, où il avait été trouvé par Paillot et revu le 6 juin 1881 par M. V. Madiot ! (R. M.).

N. B. — Aucune espèce des genres *Lepidium* et *Cardaria* n'est autochtone dans la Haute-Saône. Les *Cardaria Draba*, *Lepidium rudemale*, *L. latifolium*, *L. sativum*, *L. virginicum* sont évidemment introduits plus ou moins récemment ; quant au *L. campestre*, si l'on réfléchit qu'il se trouve surtout aux abords des habitations et ne se rencontre jamais hors des champs, des décombres, des lieux où la terre a été remuée, on n'aura aucune peine à admettre son introduction, de date très ancienne, il est vrai, par l'homme. Il en est de même de l'espèce suivante.

TRIB. 3. — BRACHYCARPEAE KOCH

XXIX. — *Coronopus* Hall. *Em. stirp. Helv.* II. 542

C. procumbens Gilib.— *Senebiera coronopus* L., Ren. cat. 390, R. M. cat. 23. — HAB. Çà et là, dans la zone jurassique : Jussey, Port-sur-Saône (V. Madiot), Plainemont, La Neuville-les-Scey, Gevigney, Scey-sur-Saône, (Bertrand) Conflans (Bonati), Arc-les-Gray ! Gray ! Essertenne ! (R. M.).

ORD. VII. — RESEDACEAE

DC. Théor. élém. p. 214

[I. — *Reseda* L. gen. 608

R. lutea L., Ren. cat. 392. R. M. cat. 24. — D'après MM. Madiot et Bertrand, cette espèce, assez commune dans la plus grande partie de la ZJ. serait rare dans la région Jussey-Plainemont.

R. luteola L., Ren. cat. 392, R. M. cat. 24.

N. B. — Le *R. lutea* L. nous paraît d'introduction très ancienne, tandis que le *R. luteola* L. a été amené chez nous vers le xvi^e siècle, à cause de ses propriétés tinctoriales. Il s'est répandu un peu partout pendant le xvii^e et le xviii^e siècle ; à la fin de ce dernier il était déjà bien naturalisé chez nous : *Galliotte* (1), moine de l'abbaye de Corneux l'indique en 1779, dans un « Flora graijacensis » resté inédit, aux environs de la Chapelle-Saint-Quillain.

Le *R. odorata* L., R. M. cat 24 est souvent cultivé et quelquefois subspontané autour des jardins.

ORD. VIII.— CISTACEAE

DC. Prodr. 1, p. 263 (sub. Cistineae)

I.— *Helianthemum* DC. prodr. 1. 266.

H. vulgare Gaertn., Ren. cat. 390, R. M. cat. 23.— A.

N. B. — Nous n'avons encore observé dans la Haute-Saône que la forme.

(1) Le manuscrit de ce *Galliotte* a été retrouvé par M. le Dr Ant. Magnin, professeur de botanique à la Faculté des Sciences de Besançon, dans les Archives de l'Académie de cette ville.

H. serpyllifolium Mill. (pro. sp.) (*H. vulgare a tomentosum* Koch.) Ses fleurs sont d'ordinaire d'un beau jaune d'or, mais j'ai trouvé à Champlitte ! une variation à fleurs jaune-soufre qui pourrait représenter la sous-variété *flaviflorum* Rouy et Fouc.

ORD. IX. — VIOLACEAE

DC., Van Tieghem. Bot. 1459.

I. — *Viola* L. Gen., 1007

V. hirta L., Ren. cat. 390, R. M. cat. 24. — A. — Répandu dans toute la zone jurassique, plus rare dans les ZSV et ZV.

N. B. — Cette plante varie à fleurs lilas, ou mauve, à sépales presque glabres sur les bords, à éperon violacé : cette forme se rencontre surtout dans les lieux humides et ne paraît différer de *V. Foudrasii* Jord. que par les quelques rares cils que portent ses sépales. Nous l'avons observée dans les prairies de l'alluvion de la Saône à Velet ! dans les bois calcaires de Vars ! et sur l'alluvion argilo-calcaire à Arc-les-Gray ! Nous avons trouvé aussi à Vars ! le *V. hirta* avec fleurs blanches à éperon blanc-verdâtre ; ces fleurs se sont légèrement teintées de bleuâtre par la dessiccation. Cette dernière variation a aussi été rencontrée à Apremont ! dans les bois humides de l'alluvion de la Saône par M. A. Gasser.

V. alba Bess., Ren. cat. 390., R. M. cat. 24. — A. — HAB. ZJ. : Ça et là dans les bois du cal. jur. : Frotey-les-Vesoul (Bertrand), etc. Les deux variétés suivantes ont été observées dans le département :

a. virescens Jord (pro sp.), Chargey-les-Gray ! au bois

du Crobonot, Vars ! au Montverrat (R. M.), Beaumotte-les-Pin ! (R. M.)

b. scotophylla Jord (pro sp.), Chargey-les-Gray ! au bois du Crobonot, Vars ! au Montverrat (R. M.), Beaumotte-les-Pin ! (R. M.)

N. B. — Ces deux variétés sont assez distinctes dans les types extrêmes, mais sont reliées par de nombreux intermédiaires. Elles ne nous paraissent pas provenir ainsi que l'ont dit quelques auteurs de la station dans les vieux bois ou les jeunes coupes, car nous avons trouvé l'une et l'autre réunies ou seules dans l'une et l'autre station. — Le *Viola alba* chez nous développe assez rarement ses stolons, ce qui lui donne un faux air de *V. hirta*.

V. odorata L. Ren. cat. 391, R. M. cat. 24. — HAB. uniquement dans les haies et les lieux vagues avoisinant les habitations et probablement échappé des jardins depuis une haute antiquité.

Var. *subcarnea* Jord (pro sp.) — Haies à Mantoche ! (R. M.)

Subsp. *V. multicaulis* Jord (pro sp.) — A. — Fleurs lilas panachées de blanc à fond largement blanc, feuilles un peu plus allongées. Fleurs à odeur assez faible. HAB. ZJ. : Bois du calcaire jurassique : Cendrecourt (*V. Madiot*); Chargey-les-Gray, au bois du Crobonot ! (R. M).

N. B. — Cette sous-espèce représenterait la forme autochtone du *V. odorata* dont le type semble avoir été introduit par l'homme.

V. silvatica Fr., Ren. cat. 391, R. M. cat. 24. A. — HAB. : Répandu et abondant dans les trois zones mais

surtout dans les bois secs, particulièrement dans les bois du calcaire jurassique.

Subsp. V. Riviniana Reichb. ; Ren. cat. 391 (pro var.)

— A. — HAB. : Répandu et abondant dans les bois frais des terrains siliceux ou argileux ; aux environs de Gray ! (R. M.) ; de Jussey (V. Madiot) ; de Plainemont (Bertrand) ; très rare et peu abondant dans les bois secs des terrains calcaires ; Argillières ! (F. Marguery et R.M.)

N. B. — Jusqu'à présent nous n'avons constaté aucun intermédiaire entre V. Silvatica et Riviniana, et ces deux plantes ont un aspect constamment si différent qu'il ne nous paraît pas impossible d'y voir deux espèces.

Var. praticola R. Maire. — Fleurs inodores, portées sur des pédoncules dressés, munis au-dessus de leur milieu de deux petites bractées sétacées. Pédoncules caulinaires. Sépales aigus, bordés d'une marge membraneuse blanche ; pétales entiers, l'inférieur quelquefois échancré, les deux latéraux fortement barbus sur la moitié supérieure de la partie inférieure de leur limbe, élégamment veinés sur la moitié inférieure, pétale inférieur élégamment veiné, prolongé en éperon obtus, trois à quatre fois plus long que les appendices du calice, gros, blanchâtre, canaliculé, semblable à celui de V. Riviniana type. Feuilles petites, *cordiformes*, *subréniformes* ou quelquefois *réniformes*, *arrondies au sommet ou obtuses*, *non apiculées*, *très glabres*, vertes et luisantes en dessus, plus pâles, mates et élégamment réticulées-veinées en dessous, superficiellement crénelées, profondément en cœur à la base, à nervure médiane très saillante en dessus ; pétiole étroitement ailé par décurrence du limbe. — *Aspect général de la feuille rappelant beaucoup celui de la feuille de Viola palustris*. Stipules linéaires, aiguës, frangées-ciliées,

décurrentes sur la tige, très peu soudées au pétiole. Tiges dressées, grêles, ordinairement triangulaires, souvent un peu couchées à la base, *très courtes et très feuillées*, ce qui donne à la plante l'aspect d'une *violette à pédoncules radicaux*, les pédoncules étant relativement très longs. — Rhizome court, brun, écailleux, indéterminé. — Plante très glabre, petite (5-10 centimètres), fleurs d'un violet plus ou moins foncé un peu plus petites que celles de *V. Riviniana* type. — Ovaire glabre, style aigu et crochu au sommet ; fruits ? (n'a encore été trouvé que stérile).

HAB. ZJ. : prairies humides sur l'alluvion argilo-calcaréo-siliceuse dans la vallée du ruisseau des Écoulottes entre Arc-les-Gray et Chargey-les-Gray !, avant le passage à niveau situé au-dessous de la carrière des Courrey (R. M.) (vivace) ; fleurit vers le milieu d'avril.

V. canina L, Ren. cat. 391. — A. — HAB. ZV., ZSV ; ZJ. : Plainemont, Ainvelle (Bertrand).

V. palustris L., Ren. cat. 391, R. M. cat. 24. — A. — HAB. ZV., ZSV., Corbenay, Aillevillers, Luxeuil, Fougerolles, Saint-Valbert (Bertrand), ZV. Sainte-Reine, tourbières de l'étang Longelot ! terr. min. fer. ; tourbières de Cresancey ! terr. min. fer. (R. M.)

V. tricolor L, Ren. cat. 392, R. M. cat. 24.

a. agrestis Jord. (pro sp.). — Répandu dans les moissons des environs de Gray ! (R. M.) et de Jussey (V. Madiot).

b. Provostii Bor. (pro sp.). — Paraît plus rare : Champs du calc. jur. aux Malbuissons près Oiselay ! (F. Marguery et R. M.)

g. peregrina Jord. (pro sp.). — Rare : Gray ! sur les

pelouses des Tilleuls (R. M.) (un seul pied) ; champs argilo-calcaires à Jussey ! (V. Madiot).

d. gracilescens Jord. (pro sp.) Paraît spécial aux terrains vosgiens : moissons à Ronchamp et Champagney (Paillot et Vendrely). La plante de Ronchamp et Champagney, que je n'ai pas vue, pourrait bien se rapporter à la var. suivante (R. M.)

e. montana Kirschleg. — Voisin de *V. gracilescens* dont il paraît différer par les stipules à lobe terminal linéaire entier, non foliacé-denté. — HAB. Jussey ! sur la voie ferrée (V. Madiot), probablement descendu des Vosges.

z. ruralis Jord (pro sp.) — Paraît peu répandu : ZJ. Jussey ! sur la voie ferrée (V. Madiot) ; Velet ! alluv. Saône (R. M.)

V. lutea Sm., Ren. cat. 392. — *V. elegans* Kirschl. — A.

Var. *sudetica* Koch. — Plancher-les-Mines ! dans la vallée du Rahin (X. Vendrely et V. Madiot).

ORD. X. — DROSERACEAE

DC. théor. 214

1. — *Drosera* Linn. gen. 391

D. rotundifolia L., Ren. cat. 392, R. M. cat. 24. — A. — HAB. ZV., ZSV. Luxeuil, Corbenay, Aillevillers, Saint-Valbert (Bertrand) ; ZJ. tourbières de Cresancey ! et de Ste-Reine ! terr. min. fer. (R. M.).

D. intermedia Hayn., Ren. cat. 393 — A. — HAB. ZV. et ZSV. assez commun, Ren. (Bertrand).

II. — *Parnassia* Linn. gen. 384

P. palustris L., Ren. cat. 393 — A. — HAB. ZV., ZSV. plus répandu que ne le dit Renauld : Fougerolles, Aillevillers, Fontaine-les-Luxeuil, Corbenay, St-Valbert, etc. (Bertrand).

ORD. XI. — POLYGALACEAE

Juss. ann. mus. 14 p. 386 (sub. Polygaleae)

I. — *Polygala* Linn. gen. 851

P. vulgare L. Ren. cat. 394, R. M. cat. 54. — A. —

Var. *oxypterum* Rchb. — Ne diffère du type que par la capsule plus large que les ailes. — HAB. Bois de Fouvvent-le-Bas ! (F. Marguery et R. Maire) ; bois de Cresancey ! (R. M.).

NOTA. — Le *Polygala vulgaris* est excessivement polymorphe. Les fleurs sont en général bleues ou roses. Leur coloration en bleu ou en rose paraît dépendre jusqu'à un certain point de la nature du sol et de la quantité de lumière : j'ai remarqué en effet que le plus souvent les fleurs roses se montrent dans les lieux calcaires, secs et ensoleillés, tandis que les fleurs bleues apparaissent plutôt dans les lieux frais et ombragés. Cette règle, bien entendu, n'est pas absolue et j'ai vu de nombreuses exceptions.

Subsp. *P. comosum* Schrk. — HAB. ZJ. pelouses du calc. jur. : Plainemont, la Neuvelle-les-Scey, Jussey (Bertrand). — J'ai observé les deux variétés suivantes :

α. erectum Nob. — Tiges dressées assez longues, grappes allongées. — HAB. Collines calcaires à Jussey ! (V. Madiot). Mantoche ! (A. Gasser).

b. prostratum Nob. — Tiges étalées en cercle sur le sol, plus courtes, grappes moins allongées. — HAB. Pelouses calcaires au-dessus du tunnel de la Baume, à Mantoche ! (R. M.).

Subsp. *P. Michaleti* Gren. — *P. Lejeunei* Ren. cat. 394, non Bor.

NOTA. — Le *P. vulgare* typique est ubiquiste, tandis que les sous-espèces *P. comosum* et *P. Michaleti* paraissent, la première absolument *caricole* et la seconde exclusivement *calcifuge*.

P. calcareum Sch. — *P. amarellum* Crantz. ? — A — Calcicole. — HAB. ZJ. pelouses du calc. jur. : assez répandu et abondant aux environs de Champlitte ! Champlitte-la-Ville ! Argillières ! (R. M.) ; très rare et peu abondant sur les parties pierreuses de l'oxfordien : Neuville-les-Champlitte ! (R. M.).

ORD. XI. — SILENACEAE

DC. prodr. 1 p. 351 (sub Silenaceae)

I. — *Silene* L. gen. 567

S. cucubalus Wib. — *S. inflata* Sm., Ren. cat. 395, R. M. cat. 24 — A ? —

Les variétés suivantes ont été observées dans la Haute-Saône :

a. brachiata Jord. (pro sp.) — HAB. paraît répandu dans la ZJ. aux environs de Gray ! Mantoche ! Arc-les-Gray ! Bucey-les-Gy !, etc. (R. M.).

b. oleracea Bor. (pro sp.) — HAB. Paraît moins répandu que le précédent : Gray-la-Ville ! (R. M.).

g. vesicaria Schrad. (pro sp.) — HAB. Paraît rare : Gray ! à la promenade des Tilleuls (R. M.).

d. stenocalyx F. Gér. — Calices remplis par le fruit mûr, non vésiculeux, dépassant à peine le fruit. — Arc-les-Gray ! alluv. Saône (R. M.).

z. gallica L., Ren. cat. 395, R. M. pl. adv. — Silici-
cole — HAB. ZSV. Entre Luxeuil et Conflans, au lieu
dit les Goretz (Bonati) ; ZJ. Abondant dans les champs
sablonneux à Plainemont (Bertrand), à Mantoche ! (R. M.) ;
adventice aux Magasins Généraux de Gray ! (R. M.).

Var. *anglica* L. (pro sp.) — HAB. ZSV. RR. Bois
du Banney près Luxeuil, trouvé une seule fois (V. Hum-
nicki).

S. noctiflora L. Ren. cat. 396, R. M. pl. adv. — HAB.
ZV. RR. — Naturalisé à Champagny ! par M. Vendrely
qui l'a publié dans le Flora Sequaniae ; Z. J. RR. mois-
sons à Gray-la-Ville ! un seul pied (R. M.), adventice à
Gray ! un seul pied sur les pelouses des Tilleuls (R. M.).

S. nutans L., Ren. cat. 396, R. M. cat. 24. — A. — ZJ.
Peu répandu : Jussey, Noroy-les-Jussey (V. Madiot) ;
collines des environs de Vesoul où il est commun (Re-
nauld, Recroix) ; Fouvent ! roche Ste-Agathe (F. Marguery
et R. M.) ; Montarlot-sur-Salon ! (R. M.), Beaumotte-les-
Pin ! (R. M.).

S. conica L., R. M. pl. adv. — ZJ. Très rare, champs
sablonneux de l'alluvion de la Saône : Jussey, peu abon-
dant (V. Madiot), Arc-les-Gray ! assez abondant (R. M.). —
Adventice sur la voie ferrée aux Magasins Généraux de
Gray ! très abondant (R. M.). — Espèce non signalée jus-
qu'ici, à notre connaissance, en Franche-Comté.

NOTA. — Les *S. gallica*, *conica* et *noctiflora* qui ne se rencontrent que dans les moissons ne sont évidemment pas autochtones, mais la question est plus difficile à trancher pour *S. cububalus*. Cette dernière espèce ne se rencontre guère que dans les lieux cultivés ou remués, ce qui me fait douter qu'elle soit autochtone, malgré sa fréquence et son ubiquité.

II. — *Lychnis* DC. *flor. fr.* IV. 761

L. alba Mill (1768). — *L. vespertina* Sibth. et Sm. (1794) ; *L. dioica* DC., R. M. cat. 24 ; *Melandrium dioicum* Roehl., Ren. cat. 396. — A. — HAB. ZV., R., ZSV., peu répandu ZJ. assez répandu et assez abondant, surtout dans la partie occidentale, aux environs de Gray ! (R. M.), Port-sur-Saône (Aymonin), Pontcey (Bertrand), etc.

L. diurna Sibth. — *L. silvestris* DC., R. M. cat. 24. — *Melandrium silvestre* Roehl. — A. — HAB. ZV., ZSV, ZJ.: Assez répandu et abondant dans les bois humides des terrains argilo-siliceux : Plainemont, Ainvelle, Scey-sur-Saône (Bertrand), Arc-les-Gray !, Nantilly ! Corneux ! terr. à min. fer. (R. M.) ; Vaivre de Velet ! Essertenne ! alluv. Saône ; bois entre Pin-l'Émagny et Fontenelay ! oxford. (R. M.)

L. flos cuculli L., Ren. cat. 397, R. M. cat. 25. — A.

S.-var. *albiflora* R. M. — HAB. : Prés humides à Gray ! (R. Maire).

III. — *Saponaria* Linn. *gen.* 564

S. officinalis L., Ren. cat. 397, R. M. cat. 25. — Plante introduite, ne se rencontrant guère que dans le voisinage des habitations, au bord des chemins, etc.

IV. — *Gypsophila* Linn. gen. 563

G. muralis L., Ren. cat, 397, R. M. cat. 25. — Uniquement dans les champs et les lieux cultivés, donc probablement non autochtone.

G. vaccaria Sibth. et Sm., R. M. fl. adv. Gray. — *Saponaria vaccaria* L., Ren. cat. 397, R. M. cat. 25. — HAB. ZJ. : Disséminé dans les moissons, où il est rarement abondant et presque toujours fugace, surtout sur les terrains calcaires : Rupt, Ovanches, Jussey (V. Madiot, Montarlot-sur-Salon ! (R. M) ; adventice aux Magasins Généraux de Gray ! (R. M.).

V. — *Dianthus* Linn. gen. 565

D. prolifer L., Ren. cat. 398, R. M. cat. 25. — A ? — Calciphile ? HAB. ZSV. Saint-Loup-sur-Semouse (Bertrand) ; ZJ. assez répandu et abondant ; ZV. très rare.

D. armeria L., Ren. cat. 398, R. M. cat. 25 — A. — Hygrophile. — HAB. ZV. rare, ZJ. répandu mais rarement abondant sur les terrains psammiques, pélopsamiques, et argilo-calcaires.

D. carthusianorum L., Ren. cat. 398, R. M. cat. 25 — A. — Calciphile.

D. deltoides L., Ren. cat. 398. — A. — Silicicole. — HAB. ZV. Faucogney (Bonati).

NOTA. — *D. barbatus* ! a été trouvé échappé de jardins à Navenne (Ren.) et Arc-les-Gray ! (R. M.) Le *Dianthus caesius*, souvent cultivé dans un but ornemental, peut se rencontrer aussi quelquefois subspontané.

ORD. XII. — ALSINACEAE

DC. fl. fr. IV 766 (sub. Alsineae)

I.— *Sagina* Linn. gen. 176.

S. procumbens L., Ren. cat. 399, R. M. cat. 26.— A ? — Silicicole. — HAB. ZV. : assez répandu ; ZSV., très répandu ; ZJ., assez répandu mais rarement abondant (oxfordien, terr. min. fer. (alluv. Saône) : Mantoche ! Arcles-Gray ! entre Oiselay et Pin-l'Emagny ! (R. M.)

S. apetala L., Ren. cat. 399, R. M. cat. 25.— Silicole. — HAB. ZJ. : Surtout sur les terrains pélopsammiques (oxford., terr. min. fer.), assez répandu et abondant : Neuville-les-Champlitte ! Fouvent ! Margilley ! Gray ! Cresancey ! Mantoche ! (R. M.), Plainemont, Chargey-les-Port, Conflandey, Confracourt, La-Neuve-les-Scey (Bertrand).

NOTA.— *Sagina ciliata* R. M. cat. 25, an Fr. ? me paraît être un échantillon anormal de *S. procumbens* L. *S. ciliata* Fr. reste donc encore à découvrir dans la Haute-Saône. *S. apetala* et *Alsine tenuifolia* croissent exclusivement dans les lieux cultivés ne paraissent pas autochtones.

II.— *Alsine* Wahlb. fl. lapp. 129.

III.— *Moehringia* Linn. gen. 494.

M. trinervia Clairv., Ren. cat. 400.— *Arenaria trinervia* L., R. M. cat. 26.— A.— HAB. : Peu répandu et peu abondant dans la partie occidentale de la ZJ. : Cresancey ! terr. min. fer ; Velet ! alluv. Saône ; Sainte-Reine ! terr. min. fer. ; (R. M.) ; assez répandu ailleurs (Ren., Bertrand) ;

Arc-les-Gray ! Autrey ! (terr. min. fer.), Fretigney ! (calc.) (R. M.)

IV. — *Arenaria* Linn. gen. 569

A. serpyllifolia L., Ren. cat. 400 ; R. M. cat. 26. — A ?

Forma *A. leptoclados* Guss (pro sp.), R. M. cat. 26. —

HAB. : champs sablonneux des alluvions anciennes et récentes de la Saône, probablement assez répandu et abondant : Gevigney (V. Madiot), Arc-les-Gray ! Mantoche ! Velet ! (R. Maire).

NOTA. — Le type *A. serpyllifolia* paraît propre aux terrains calcaires. La forme *A. leptoclados* paraît au contraire spéciale aux terrains psammiques siliceux.

V. — *Stellaria* Linn. gen. 568.

S. nemorum L., Ren. cat. 400. — A. HAB. ZV. : Descend plus que ne l'indique Ren. dans la ZSV., à Passavant (V. Madiot), Ormoiche (Bertrand), et jusque dans la ZJ., à Plainemont, Ainvelle (Bertrand).

S. glauca With., Ren. cat. 401. — A. — HAB. ZJ. : rare, exclusivement dans les lieux humides des alluvions de la Saône et de l'Ognon, et sur le terr. min. fer. ; généralement abondant. Gray ! Arc-les-Gray ! Velet ! alluv. Saône (R. M.).

Var. *viridis* Fenzl. — *S. palustris* Retz. — *S. Dilleniana* Godr. non Moench. — HAB. avec le type dont il ne diffère que par sa couleur verte et non glauque et son port d'ordinaire plus robuste : Gray ! alluv. Saône ; mares des Leutres à Mantoche ! terr. min. fer. (R. M.)

S. graminea L., Ren. cat. 401, R. M. cat. 26. — A. — HAB. ZJ. : Assez répandu et assez abondant sur les sols eugéogènes, rare et peu abondant sur le calc. jur. : Bucey-

les-Gy ! à la ferme des Combes (R. M.) ZSV. répandu et abondant (Ren., Bertrand), ZV. un peu moins répandu.

S. uliginosa Murr., Ren. cat. 401. — A. — HAB. ZV. ; ZSV : peu répandu, Ormoy (Bertrand), Passavant (V. Madiot) ; ZJ. rare : exclusivement les alluvions et le terr. min. fer. Plainemont, Conflans (Bertrand), fossés humides dans le bois de Cresancey ! terr. min. fer. (R. M.) ; Jussey, Cendrecourt, alluv. Saône (V. Madiot).

VI. — *Holosticum* Linn. gen. 104

H. umbellatum Linn. Ren. cat. 401, R. M. cat. 26. — HAB. : Champs cultivés dans les trois zones, sur tous les terrains ; paraît n'être pas autochtone. Est *ubiquiste* ! et non *silicicole* comme on l'a prétendu.

VII. — *Cerastium* Linn. gen. 585

C. brachypetalum Desp., Ren. cat. 402. — A ? — HAB. ZJ. ; peu répandu : Jussey, Scey-sur-Saône (V. Madiot), Fleurey-les-Faverney, Conflandey, La-Neuve-les-Scey (Bertrand).

C. semidecandrum L., Ren. cat. 402. — A ? — HAB. ZJ. : Paraît assez rare : Plainemont, Conflans (Bertrand), Pusey (Thiout), Jussey (V. Madiot), indiqué par erreur à Arc-les-Gray et Chargey-les-Gray par R. M. cat. 26 !

C. erectum Coss. et Germ. — *C. quaternellum* Fenzl., Ren. cat. 402. — A. — HAB. ZSV., ZJ., très rare : alluvions siliceuses à Conflans (Bonati).

C. glutinosum Fr., Ren. cat. 402. — *C. pumilum* Curt. R. M. cat. 26. — HAB. ZJ. : Paraît peu répandu : Jussey (V. Madiot).

VIII. — *Myosoton Monch.*

IX. — *Spergula Linn. gen. 586.*

S. rubra L., R. M. cat. 25. — *Spergularia rubra Pers.*, Ren. cat. 403. — A ? — HAB. ZV, ZSV., ZJ. : assez répandu dans les champs sablonneux frais des terrains psammiques, plus rarement dans les terrains pélopsammiques : Conflans (Bonati), Port-sur-Saône, Jussey, Gevigney, alluv. Saône (V. Madiot) ; Arc-les-Gray ! alluv. Saône ; Echevanne ! Essertenne ! ter. min. fer. (R. M.)

ORD. XIII. — ELATINACEAE

Cambessedes in. mem. Mus. I. 225 (sub Elatineae)

I. — *Elatine Linn. gen. 502*

E. hexandra DC., Ren. cat. 403. — ZSV. : étangs de Passavant, grès bigarré (V. Madiot).

ORD. XIV. — PARONYCHIACEAE

St-Hil. mem. plac. lib. 56 (sub. Paronychieae)

TRIB. 1. — ILLECEBREAE *D. C. prodr. III. 367*

I. — *Illecebrum Linn. gen. 290*

I. verticillatum L., Ren. cat. 439 — A. — HAB. ZV. ZSV. ; descend jusque dans la ZJ. à Ainvelle (Bertrand), Conflans ! (Bonati).

II. — *Herniaria Linn. gen. 308*

H. hirsuta L., Ren. cat. 440 — A. — Silicicole. — HAB. ZV. rare, ZSV. rare ; ZJ. peu répandu : uniquement sur

les alluvions de la Saône, les graviers de l'Ognon, et le terr. min. fer. Arc-les-Gray ! Mantoche ! (alluv. Saône), Velet ! (alluv. anc. Saône), Cresancey ! (terr. min. fer) (R. M.), Port-sur-Saône (alluv. Saône) (Bonati).

H. glabra L., Ren. cat. 440, R. M. cat. 39. — Silicicole ? — A. — HAB. ZV., ZSV., répandu dans les vallées de la Semouse et de la Lanterne (Bertrand) ; descend jusque dans la ZJ. à Conflans (Bonati), Bourguignon-les-Conflans, Plainemont (Bertrand).

TRIB. 2. — TELEPHIEAE *D. C. prodr. III. 366*

III. — *Corrigiola* Linn. gen. 378

C. littoralis L., Ren. cat. 440 — A. — Silicicole. — HAB. ZV., ZSV., répandu et abondant dans les vallées de la Semouse et de la Lanterne (Bertrand) ; Corbenay (Bertrand) ; descend jusque dans la ZJ. à Conflans (Bonati), Plainemont (Bertrand), Ferrières-les-Scey, Conflandey, alluv. Saône (V. Madiot).

TRIB. 3. — SELERANTHEAE *D. C. prodr. III. 377*

IV. — *Scleranthus* Linn. gen. 562

S. annuus L., Ren. cat. 440, R. M. cat. 39 — HAB. ZV., ZSV., ZJ. Répandu et abondant surtout sur l'oxford, le terr. min. fer. les alluvions ; plus rare sur le calc. jur. : Chargey-les-Gray ! (R. M.), et le lias. Uniquement dans les champs et les lieux cultivés.

Var. *biennis* Reut. (pro sp.) — HAB. Champs du calc. jur. à Chargey-les-Gray ! (R. M.). Je n'en ai trouvé qu'un pied que j'ai observé sur place en 1893 et au printemps de 1894 : il a passé l'hiver sans périr complètement, grâce à la douceur relative de cet hiver.

S. perennis L., Ren. cat. 441, R. M. cat. 39. — Silicicole — A. — HAB. ZV. ZSV. peu répandu ; Corbenay ; Ormoiche (Bertrand) ; ZJ. très rare : seulement sur les alluv. de l'Ognon (Paillot) et de la Saône à Arc-les-Gray ! (R. M.).

ORD. XV. — PORTULACACEAE Juss. gen. 313
(sub *Portulacaceae*).

I. — *Portulaca* Linn. gen. 603

P. Oleracea L., Ren. cat. 439., Ren. cat. 39. — HAB. ZSV., ZJ. cultures à Gray ! (R. M.), Magny-les-Jussey (Bertrand), Port-sur-Saône (V. Aymonin). Uniquement dans les lieux cultivés, non autochtone.

Var. *sativa* DC. — HAB. cultivé pour l'alimentation, rarement naturalisé : entre les pavés dans une rue peu fréquentée de Gray ! où il se perpétue depuis cinq ou six ans (R. M.).

II. — *Montia* Linn. gen. 401

M. fontana L., — silicicole — A.

a rivularis Gm. (pro sp.) — HAB. ZV., ZSV. Corbenay, où il est abondant, région de la Semouse (Bertrand).

b minor Gm. (pro sp.) — HAB. ZV.; ZSV. Luxeuil (Bonati) ; ZJ. rare, uniquement sur l'alluv. Saône : à Port-d'Atelier (Bertrand) ; Arc-les-Gray ! (R. M.).

(A suivre)



TABLE DES MATIÈRES

Du Bulletin n° 1 (1898)

	PAGES
Liste des Membres	3
Liste des Sociétés correspondantes.....	6
Discours prononcé par M. V. MAIRE, président, lors de la fondation de la Société, le 29 juin 1897.....	7
Rapport annuel sur la situation de la Société.....	11
A la Saône ! sonnet, par Maurice BOURKAY.....	17
Sépultures anciennes à Roche-sur-Vannion, par A. LINOTTE	17
Tableau généalogique des Sires d'Oiselay.....	20
Deux chroniques de la Charité, extraites d'un manus- crit de la bibliothèque de Gray, par G. JOURDY...	21
Du droit coutumier au Moyen-Age. De la faculté pour le serf de refuser son nouveau maître et de quit- ter son meix quand ce meix avait été vendu, cédé ou échangé, par le Dr BERTIN.....	34
Pièces justificatives	42
De la Neutralité de la Franche-Comté sous la maison d'Autriche. Un incident à la frontière en 1624. Siège du château de Savigny et massacre de la famille d'Orologie, par François de Grachaut, sei- gneur de Raucourt, par le Dr BERTIN	47
Pièces justificatives	84
Antiquités romaines de Mantoche, par Aug. GASSER.	89
Découverte d'une station gallo-romaine à Denèvre, par V. MAIRE.....	95
Études géologiques et paléontologiques sur l'arron- dissement de Gray, Néocomien de Germigney, par V. MAIRE.....	99
Synopsis des Mutillides de France, par E. ANDRÉ...	102
Sur la prétendue nocuité des Mutilles, par E. ANDRÉ.	140
Note sur le développement saprophytique et sur la structure cytologique des Sporidies-levûres chez l'Ustilago-Maydis, par R. MAIRE.....	143
Contribution à l'étude de la flore de la Haute-Saône. par R. MAIRE.....	158



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ GRAYLOISE
D'ÉMULATION

N° 2

← Année 1899 →



GRAY
IMPRIMERIE DE GILBERT ROUX
1899

LISTE DES MEMBRES

BUREAU :

Président : M. Victor MAIRE,  A.
Vice-Président : M. Ernest ANDRÉ,  A.
Secrétaire-Trésorier : M. Aug. GASSER.
Secrétaire-Adjoint : M. Jourdy,  A.

COMITÉS :

Comité scientifique.— MM. ANDRÉ,  A., CAULLE, Amand GASSER, Emmanuel BOUCHET, René MAIRE, Benoît MILLOT.

Comité d'histoire et d'archéologie. — MM. Jourdy,  A., D^r BERTIN, ANDRÉ,  A., LINOTTE,  A., LEROY,  A., Aug. GASSER.

Comité littéraire.— MM. COUYBA,  A., REGNAUD,  A., BAILLE,  O., CHASTAIN,  *, LINOTTE.

Comité artistique.— MM. THIBAUT, Gilbert ROUX.

Membres d'honneur :

MM.

Le Sénateur et Maire de Gray.
Le Député de l'arrondissement.
Le Préfet de la Haute-Saône.
Le Général commandant à Gray.
Le Sous-Préfet, à Gray.

Membres honoraires :

MM.

Le D^r BLEICHER  *,  I. P., professeur à l'École de pharmacie de Nancy, président de la Société géologique de France.
D^r FROMENTEL père,  *,  A., à Gray.
MOREL,  * O.,  I. P., inspecteur général, à Paris.
PELLAT,  * O., inspecteur général honoraire, ancien président de la Société géologique de France, à la Tourette, par Tarascon.

Membres titulaires :

MM.

ANDRÉ,  A., notaire honoraire, à Gray.
BASSOT, Alexandre, négociant, à Gray.
BAILLE,  o., colonel en retraite, à Gray.
BAILLE, capitaine-instructeur au 12^e Hussards, à Gray.
BAUDRY, agent d'assurances, à Gray.
DE BELLAIGUE DE BUGHAS,  , à Gray.
BERNARD, Ch., négociant, à Gray.
D^r BERTIN, médecin, à Gray.
BERTRAND, architecte, à Gray.
BOUCHET père, négociant, à Gray.
BOUCHET, Emmanuel, étudiant en médecine, à Besançon.
BOUFFAUT, Francis, imprimeur, à Gray.
CAULLE, Pierre, percepteur en retraite, à Gray-la-Ville
CHASTAIN,  , commandant en retraite, à Beaujeux.
CHAYONNET, directeur du Comptoir d'escompte, à Gray.
CERSON,  o., colonel en retraite, à Gray.
COUYBA,  A., député de la Haute-Saône.
DEBELFORT, conseiller d'arrondissement, à Champlitte.
DÉMEUSY, négociant, quai Villeneuve, 13, à Gray.
FAIVRE, Félix, négociant, à Arc-les-Gray.
FAIVRE-DURAND, négociant, à Gray.
D^r FROMENTEL fils,  A., médecin, à Gray
GASSER, Amand, pharmacien honoraire, à Mantoche.
GASSER, Auguste, directeur de la *Revue d'Alsace*, à Mantoche.
GÉRARD, F., professeur, à Dijon.
GRILLOT, Maurice,  o., directeur de la Laiterie de Corneux, à Gray.
L'abbé GROSSARD, curé de Saint-Broingt.
HUGUENEY,  , conseiller à la Cour de Dijon.
JOURDY,  A., bibliothécaire de la ville de Gray.
LEROY, Stephen,  A., professeur d'histoire, à Gray.
LÉVY, Moïse, négociant, à Gray.
LÉVY, Albert, négociant, à Gray.
LINOTTE, professeur, à Gray.
LOMBARD,  o. I. P., principal du Collège de Gray.
MAIRE, René, étudiant en médecine, à Nancy.
MAIRE, économe des Hospices, à Gray.
MAIRE, Victor,  A., professeur, à Gray.

MAY, avocat, à Gray.
MATHIEU, armateur, à Alger.
MEUGNIOT, à Arc-les-Gray.
MILLOT, Joseph, , ingénieur, à Gray.
MILLOT, Benoît, maire d'Arc.
MONTAGNON, , commandant en retraite, à Essertey.
MUNSCH, J-B, notaire à Mantoche.
PERCHET, maire de Nantilly.
PHILIPPE,  A., directeur de l'École municipale, à Gray.
RAGUET,  O., lieutenant-colonel, en retraite.
REGNAUD,  I. P., professeur à la Faculté des lettres de Lyon.
REIBEL, percepteur, à Valay.
RITTER, Ch., négociant, à Gray.
ROLAND,  A., avoué, à Gray.
ROUX, Gilbert, imprimeur, à Gray.
ROYER, ancien pharmacien, à Gray.
SIMONIN, agent-voyer d'arrondissement, à Gray.
THIBAUT, notaire, à Gray.
VAUCAIRE, négociant, à Gray.
VÉSIGNÉ, Henri, étudiant en médecine, à Paris.
VIROT, directeur de la succursale du Crédit foncier, à Gray.

Membres correspondants :

BEY, Henri, étudiant, à Gray.
BOUCHET, Émile, à Gray.
BOURGOGNE, instituteur, à Montureux-les-Gray.
CHAMPY, Henri, étudiant en médecine, à Lyon.
CLAUDON, naturaliste, à Orléans.
COLARD, Aug., chimiste, à Pontarlier (Doubs).
DRIOTON, Clément, à Dijon.
MENIGOZ, instituteur, à Marnay.
MONIOT,  A., instituteur, à Gray-la-Ville.
MOSSON, Aimé, à Dijon.
POLY, homme de lettres, à Lodève.
PYARD, Auguste, négociant, à Gray.
SERRIGNY, Édouard, à Mantoche.
STROWSKY, professeur, à Pontivy.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

AUTUN ; *Société éduenne.*

BEAUNE : *Société d'Archéologie, Histoire et Littérature.*

BELFORT : *Société belfortaine d'Émulation.*

BESANÇON : *Académie.*

BOURG : *Société d'Émulation de l'Ain.*

— *Société des Sciences naturelles et archéologiques.*

COLMAR : *Société d'Histoire naturelle.*

DIJON : *Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres.*

ÉPINAL : *Société d'Émulation des Vosges.*

LANGRES : *Société historique et archéologique.*

LONS-LE-SAUNIER : *Société d'Émulation du Jura.*

MACON : *Société d'Histoire naturelle.*

METZ : *Société d'Histoire naturelle.*

NANCY : *Société des Sciences.*

— *Société d'Archéologie lorraine.*

NIORT : *Société botanique des Deux-Sèvres.*

PARIS : *Feuille des Jeunes naturalistes.*

PORRENTRU Y : *Société jurassienne d'Émulation.*

SAINT-DIÉ : *Société philomathique vosgienne.*

SEMUR : *Société des Sciences historiques et naturelles.*

VESOUL : *Société d'Agriculture, Sciences et Arts.*

RAPPORT ANNUEL

Sur la situation de la Société

MESSIEURS,

Arrivés à la fin de la seconde année d'existence de notre Société, nous venons avec vous jeter un regard sur ce que nous avons accompli, examiner notre situation, voir ce qui nous reste à faire.

Si nous avons lieu d'être satisfaits sous bien des rapports de notre œuvre commune, si nous la voyons se maintenir avec vaillance et tenir son rang dignement parmi les Sociétés savantes de la région, qu'il nous soit permis de regretter le faible accroissement de nos membres. Nous ne comptons qu'un titulaire et deux correspondants de plus que l'an passé. Nous avons eu cependant le plaisir de recevoir quelques membres nouveaux, mais ils ont comblé les vides. La mort nous a enlevé un de nos membres de la première heure : M. Buchet, qui de diverses manières nous avait donné des témoignages de vive sympathie ; puis un autre fondateur de la Société, M. Ernest Maire, inspecteur des Forêts, a quitté notre ville et

son éloignement l'empêche de suivre désormais nos travaux.

Une grande partie de nos membres que le souci des affaires empêche de suivre assidûment nos travaux, leur témoigne cependant par leur adhésion à notre Société, une sympathie dont nous sommes vivement reconnaissants. Mais il nous est pénible de constater combien peu de jeunes sont parmi nous. N'est-ce pas cependant en eux que repose l'avenir de notre Société, le progrès de la science ? Nous savons que beaucoup d'entre eux sont retenus par l'étendue des programmes universitaires qu'il leur faut étudier, ou par le souci d'une carrière débattente. Ceux d'entre nous cependant qui s'adonnent à nos études le plus activement peuvent dire combien, malgré les fatigues d'une profession pénible, malgré l'âge ou la mauvaise santé, ils y trouvent de délasséments, de satisfactions intimes, qui jamais ne leur laissent de regrets ou de désillusions. Qu'il est agréable et consolant, Messieurs, pour le naturaliste qui parcourt la campagne, d'admirer les merveilles rencontrées à chaque pas, semées à pleines mains par le Créateur. Quelle étonnante variété dans une constante unité ! Quelle satisfaction quand il nous a été donné de soulever un des coins du voile mystérieux qui recouvre la nature et la dérobe avec un soin coquet à nos curieuses investigations ! Nos géologues vous diront le plaisir qu'ils éprouvent à lire dans les couches terrestres les évolutions successives de notre globe et de ses habitants. L'archéologue nous expliquera l'étonnante marche de l'intelligence humaine depuis le caillou grossièrement taillé de Chelles jusqu'aux surprenantes découvertes de la science moderne. Et nos historiens, cherchant patiemment dans le calme de nos bibliothèques et de nos archives, nous montreront les coutumes et les mœurs de nos

aïeux et nous feront toucher du doigt les progrès de l'esprit humain.

Tout cela n'est-il pas digne d'intérêt, digne de nous distraire un peu du terre à terre de la vie, capable même par une saine philosophie, de nous donner des notions justes sur les choses et sur les êtres, et sur nous-mêmes. C'est ce que nous nous efforcerons de faire comprendre. Notre Société doit faire avant tout œuvre de vulgarisation, mais que l'on ne se méprenne pas sur le mot, nous ne cherchons pas à inculquer une vaine science. Nous cherchons surtout à élever les idées, à exciter de nobles sentiments parmi la jeunesse, et si nous parvenons à ce but nous aurons fait dans la mesure de nos moyens, œuvre de patriotes dans cette patrie française qui a toujours été jusqu'ici à la tête du progrès des peuples.

Nous avons mis dans notre programme comme un des moyens d'action de notre Société, la création d'un musée. C'est surtout de ce côté que nous avons été sollicités cette année. Nous avons su intéresser à notre œuvre quelques personnes généreuses qui nous ont offert spontanément des dons divers : C'est ainsi que nous avons reçu une remarquable collection d'objets préhistoriques prête à être dispersée et qui renferme des documents précieux pour l'histoire des premiers habitants de la vallée de la Saône. M. Perchet, de Nantilly, nous a offert une importante collection de coquillages dont le classement se fait par M. V. Maire. M^{me} Ronot, de Mantoche, nous a fait don d'une collection géologique rassemblée par son fils et d'un herbier qui a formé le fond du bel herbier de 800 plantes que possède notre Société, grâce aux soins de MM. Gasser père et R. Maire.

Notre bibliothèque a également été enrichie de quelques beaux ouvrages et particulièrement des Bulletins de

nos Sociétés correspondantes actuellement au nombre de 21. Nous les remercions de l'accueil bienveillant qu'elles ont fait à notre jeune Société. Si la bibliothèque de Gray, possède de grandes richesses en ce qui concerne la littérature, l'histoire, l'archéologie, il n'en est pas de même pour les sciences naturelles et chacun sait que les ouvrages de fond, difficiles à acquérir par des particuliers doivent se trouver dans les bibliothèques publiques à la disposition des travailleurs. Il serait donc à désirer que nous puissions acquérir petit à petit une flore complète, des traités de géologie et de paléontologie, etc.

On comprendra que la petite salle mise à notre disposition par M. le principal du Collège est actuellement bondée et que si nous voulons désormais nous étendre, il importe que nous trouvions un local plus vaste. La mort de M. Carradot, conservateur du musée de la ville a mis la chose en question et M. le Maire de Gray nous a laissé espérer une solution prochaine.

Disons aussi que notre Société a été admise au nombre des sociétés savantes correspondantes du Ministère et qu'elle a pris rang ainsi parmi les forces intellectuelles de la Nation.

Les travaux de nos membres durant cette année ont été aussi nombreux que variés. M. V. Maire, digne successeur de Perron et d'Étalon, a continué l'étude paléontologique de notre région. Il a rassemblé une fort belle collection de brachyopodes jurassiques avec plusieurs espèces nouvelles pour le pays ; il a continué l'étude des gisements crétacés de Germigney et y a découvert des horizons nouveaux.

M. René Maire, malgré son éloignement et ses études à l'Université de Nancy, a trouvé moyen de nous donner encore des travaux inédits. Il a commencé l'étude de nos

grottes franc-comtoises par celle de Plumont qu'il a explorée pour la première fois et dont on trouvera le résultat dans le prochain *Bulletin*. Il a continué également ses études si savantes sur les cryptogames et la végétation phanérogame de notre région. Enfin, en collaboration avec M. Aug. Gasser, il a étudié l'influence du calcaire sur la végétation, question de la plus haute importance pour notre vignoble. MM. Aug. Gasser et Emmanuel Bouchet ont poursuivi leur étude du préhistorique de la région, ils ont découvert de nouvelles stations et étudié soigneusement la collection que possède la Société.

M. Linotte a été délégué par la Société pour examiner une découverte archéologique qui nous avait été signalée aux environs de Pesmes et il nous en a donné un excellent rapport.

MM. Leroy, Linotte, Bertin et l'abbé Grossard ont également sur le métier d'importants travaux pour l'histoire de notre région et nous n'avons qu'un regret, c'est que notre *Bulletin* soit trop exigu pour les recevoir en entier. M. l'abbé Grossard notamment va faire paraître incessamment une histoire de l'abbaye de Corneux. Cet ouvrage qui a coûté des recherches considérables à son auteur, comptera parmi les travaux les plus importants qui aient déjà paru sur cette région. Il embrasse une période de sept siècles de 1133 à 1790 et nous révèle une foule de détails absolument inédits, non-seulement sur la célèbre abbaye, mais encore sur les dix-huit paroisses placées sous son patronage : Bucey-les-Gy, Gray, Gy, Pesmes, Sauvigney, Vadans, Velesmes, Battrans, Cresancey, Motey-sur-Saône, Champtonnay, Venère, St-Broing, Sornay, Sauvigney-les-Angirey, Angirey, Gray-la-Ville, Hugier et nombre d'autres localités (1).

(1) Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que le travail de

Vous avez reçu, Messieurs, notre premier *Bulletin* et vous avez constaté que malgré quelques imperfections matérielles, il faisait bonne figure. Nous pouvons ajouter que nous nous efforcerons de le perfectionner en sorte qu'il puisse figurer dignement parmi les *Bulletins* et les *Mémoires* de nos sociétés voisines.

Un devoir qui s'imposait au bureau était de ménager les fonds si restreints de la Société. Aussi avons-nous été obligés de recourir à la voie de la soumission et nous avons reçu celle des quatre imprimeurs de Gray. C'était M. Roux qui faisait les conditions les plus avantageuses et c'est à lui que l'impression du *Bulletin* a été adjugée ; conformément aux conventions de la soumission nous avons passé avec lui un traité pour l'impression de nos *Bulletins* pendant cinq années.

Nous allons vous inviter à voter l'impression de notre second *Bulletin*, la table des matières que nous vous présenterons vous montrera qu'il sera aussi intéressant que varié.

Notre situation financière est prospère. Voici l'état de nos recettes et dépenses :

RECETTES

Solde du compte précédent.....	66 ^{fr} 50.
Avoir à la Caisse d'épargne.....	248.»»
Intérêts des sommes déposées	6.50
Don en argent.....	100.»»
Produit des 54 cotisations de titulaires.....	324.»»
Produit de 13 cotisations de correspondants ...	39.»»
Total	<u>784^{fr}»»</u>

M. l'abbé Grossard « *L'Abbaye de Corneux* » a été couronné par l'Académie de Besançon ainsi qu'un autre travail de M. le Docteur Bertin « *Mémoire sur le siège de Velleux en 1409* ».

DÉPENSES

Frais de recouvrement des cotisations.....	5 ^{fr} 40
Port des collections offertes.....	7.30
Port des <i>Bulletins</i> aux membres étrangers.....	5.85
Frais de librairie, papier, etc.....	6.75
Dépenses pour l'herbier.....	10.75
Frais de correspondance et de convocation.....	20.60
Pourboire au concierge de l'Hôtel-de-Ville.....	10.»»
Frais d'impression du dernier <i>Bulletin</i>	378.50
Total.....	<u>445^{fr}15</u>
En caisse et placé à la Caisse d'épargne.....	338.85
Balance.....	<u><u>784^{fr}»»</u></u>

Vous voyez, Messieurs, que notre Société est en bonne voie et pour que son avenir soit complètement assuré, il suffit de voir remplir nos deux *désideratas* : Augmenter le nombre de nos membres, surtout des jeunes et trouver un local pour notre Musée. Il vous appartient d'exécuter la première partie de ce programme en recrutant autour de vous les personnes qui peuvent faire partie de notre Société. Il faudrait que non seulement dans la ville de Gray mais que dans chaque localité de notre arrondissement, nous eussions des représentants. MM. les ecclésiastiques et les instituteurs qui sont à la tête de la partie instruite de notre population, sont tout désignés pour cela.

Quant à la seconde partie de notre programme, espérons que la municipalité voudra bien considérer favorablement nos efforts et les encourager de tout son possible.

Ayant assuré notre existence nous marcherions plus confiants ; le but que nous poursuivons apparaîtra plus clairement et toutes les sympathies viendront à nous.

DURA LEX;... SED LEX!..

SÉANCE D'OUVERTURE

(2^e Année)

I

COMPAGNONS pionniers, l'ardeur qui vous possède
Vous mène à comploter le concours de l'aède ;
Lui met la lampe au front et le pic à la main ;
Et vous lui dites : — « Viens et sois le lapidaire,
« Taille cet agrégat que recélait la terre,
« Donne l'éclair de vie à ce débris humain ! »

Du Poète, — en tout temps, — ce fût le privilège
De chanter « la Trouvaille » en un brillant arpège,
L'enchâsser, la sertir entre les rimes d'or...
Eh ! bien... de ces Trésors, dont la recherche enfièvre,
Vous fournirez le fond : Je serai — moi — l'orfèvre ;
Et puisse la monture égaler le Trésor !..

Que vont-ils faire ainsi ces « Ardents aux Trouvailles » ? !
O Terre, ils vont fouiller jusque dans tes entrailles
Les traces du Progrès dans l'abîme espacé,
Surprendre sa Genèse et comment Dieu commence,
Pétrit, sculpte, approprie, emploie un Cycle immense
Pour greffer l'avenir aux sèves du Passé !

Naître, croître... mourir : le Cycle inéluctable !
Rien de précis, au fond : tout change : rien de stable :
Le sol que nous foulons n'est fait que de débris.
La raison creuse en vain l'insondable mystère.
La loi qui régit l'être est la loi de la guerre.
Pour l'être désarmé pas d'espoir, point d'abris !

Nul Mythe n'a suffi pour déchirer les voiles
Qui couvrent le secret du « Grand-Semeur-d'étoiles »...
Par la griffe et la dent, par la serre et le vol
La loi maîtresse règne au Ciel bleu,... sous la Terre !
L'aigle emporte et dépèce un jeune faon dans l'aire,
Et l'Insecte affolé maudit — le rossignol !..

Un jour vient et voici l'homme en face du Fauve.
Et ce prétendu roi blêmit, tremble, se sauve
Dans l'ancre noir que ferme un quartier de rocher ;
Puis emmanche un silex au chêne qu'il arrache,
Le sertit par sa sève et s'en fait une hache ;
Alors il marche au fauve... ou le laisse approcher...

Or, ce silex taillé, — progrès sur la massue, —
N'est de l'effort humain que la deuxième issue ;
Car l'arme de Caïn fût le bâton noueux !..
Vient le fer — dur métal — germe de l'Épopée ;
Dieu le destine au soc... l'homme en fait une épée ;
Et de la forge rouge au loin luisent les feux !..

Le choc des vieux silex et des glaives éclaire
D'un rayon continu l'histoire séculaire....
Quand le silex poli cède au glaive vainqueur,
Le canon de Crécy subordonne le glaive.
Aujourd'hui nous vivons cet effroyable rêve
De l'Engin triomphant devant l'homme de cœur !

Le Mystère s'accroît !.. — En ces métamorphoses
Des luttes corps à corps, ou de l'homme, ou des choses,
Le sang versé se change en sève de progrès;
Le choc le plus brutal se résoud en trophée,
Arbre à fruit,... vêtement,... joyau,... tissu de fée,..
L'hélice,... la vapeur,... la voile,... les agrès !..

Quand la houle déferle aux falaises, — brisée !
L'effet semble réduit à l'écume irisée,
Où viennent se mirer les jeunes goëlands.
Sous l'effort répété que la falaise croule,
Sur l'abîme aplani tout se calme, et la houle
Vers les sables conquis creuse un port — à pas lents !

Faut-il s'apitoyer sur... le Mède ou le Perse ?
Non ! — Le guerrier vainqueur nivèle avec la herse
Le guérêt que le soc semble avoir rudoyé,
Et sur le vieux marais où pourrissait le chêne
Jette le pur froment de la moisson prochaine;
Et le sillon verdit au soleil déployé !..

II

Est-ce donc la folle équipée,
Le hourvari, le désarroi
Et les cruels jeux de l'épée
Que le poète érige en loi ? !..
Où donc la clé du noir mystère ?...
L'effort du chercheur sous la terre
A mis le sphinx à découvert.
Ce secret gravé dans l'écorce
C'est Dieu lui-même qui nous force
A l'épeler à livre ouvert !...

Du bel Éden, ce mythe étrange,
Un Dieu bien loin nous exila.
Le factionnaire — un Archange ! —
Persiste à crier : « Halte-là » !
Un coup de pic sur une roche
Brise l'obstacle et nous rapproche
Du seuil des Paradis-perdus ;
Comme pour la mère et la veuve,
La Loi de guerre est cette épreuve
Par où les Cieux nous sont rendus !

Allons.... pionniers, à l'entaille !
Il faut aller jusqu'au granit.
C'est bien d'engager la bataille :
Je veux l'assaut qui la finit !
Pauvres gueux toujours en alarmes,
Mordant au pain trempé de larmes,

Nous allons.... ployés sous le faix.
Sursum corda ! — Sur le vieux monde
Se lèvera l'Ère féconde
L'Ère de justice et de Paix !

COMMANDANT F. CHASTAIN.

GRAY, 6 JANVIER 1899.





FRANC-COMTOIS PENSIONNÉS

SUR

LE TRÉSOR ROYAL EN 1789

AVANT-PROPOS

Les derniers historiens, qui ont étudié les origines et les causes de la Révolution de 1789, sont arrivés à cette conclusion que la question financière y tient une place beaucoup plus importante que la question politique (1). N'est-ce pas la question d'argent qui a déterminé la convocation des États généraux ? L'État n'a plus de ressources et pour combler le déficit annuel, qui s'élève au minimum à 160 millions, il lui faut recourir aux impôts, ou aux emprunts. Or il ne trouve plus de prêteurs et les parlements se refusent à enregistrer de nouveaux édits

(1) Cf. surtout à ce point de vue, CHARLES GOMEL, *Les Causes financières de la Révolution française*, 2 vol. in-8° et *l'Histoire financière de l'Assemblée Constituante*, 1 vol. chez Guillaumin.

Le mot cause doit s'entendre ici dans le sens de cause occasionnelle, comme l'a fait remarquer justement Louis Farges, dans son compte-rendu du premier de ces deux ouvrages (*la Revue historique*, 1892, t. L. p. 361).

Les causes économiques de la Révolution se trouvent également indiquées avec beaucoup de relief par EDMÉ CHAMPION, *la France d'après les cahiers de 1789*, 1897, in-12, ouvrage dont EMILE FAGUET a donné un compte-rendu détaillé et fort intéressant dans ses *Questions politiques*, 1899, p. 1-23.

fiscaux. Louis XVI a dû par conséquent se résigner à prendre conseil de ses sujets et il les a invités à choisir des représentants, qui lui donneront leurs avis.

Puis, quand les États généraux sont réunis et que, pour affirmer plus nettement la rupture avec les errements du passé, ils se proclament Assemblée nationale constituante, c'est encore la question d'argent qui soulève le premier dissentiment grave entre la Cour et l'Assemblée ; c'est elle qui va bientôt en provoquer d'autres plus aigus et retourner en peu de jours contre le roi l'opinion publique, qui s'était tout d'abord montrée si nettement royaliste.

Pour se conformer aux vœux des cahiers, l'Assemblée nationale, dès ses premières séances, porte en effet ses investigations sur les pensions et les ordonnances de comptant, qui absorbaient près du quart des dépenses annuelles et qui, pour la plupart, ne pouvaient être justifiées que par la volonté du roi, trop facile à tromper par son entourage. C'est que les pensions, au lieu de constituer, comme de nos jours, la récompense légitime de services rendus à l'État, n'étaient en principe que des grâces, cumulées le plus souvent par les bénéficiaires avec le traitement de leurs charges et de leurs emplois. Les ordonnances de comptant, qui n'étaient pas vérifiées et dont la connaissance était soustraite au public, servaient à cacher les dépenses secrètes et, parmi celles-ci, s'il en était plusieurs dont l'emploi s'expliquait fort naturellement, d'autres au contraire témoignaient hautement du gaspillage des deniers de la France.

Par un décret en date du 22 septembre 1789, l'Assemblée constituante ordonna au Comité dit des pensions de rechercher et de publier l'état nominatif des pensions, traitements, gratifications, etc., payés sur le Trésor royal,

avec la date et les motifs desdites pensions. Le Comité, qui avait pour président « l'âpre Camus », se mit aussitôt à l'œuvre et son premier acte fut de demander au ministre Necker la communication du fameux *Livre rouge*. Ce livre, qu'on appelait ainsi à cause de sa reliure, comprenait le détail des ordonnances de comptant, avec les noms de tous ceux qui en avaient bénéficié. Poussé par la Cour, Necker opposa une longue résistance à la demande du Comité et, s'il finit par céder le 15 mars 1790, ce ne fut qu'après une campagne active des journaux et des manifestations populaires, si bien que personne ne lui sut gré de cette concession tardive. On s'explique d'ailleurs la résistance de Necker et de ses maladroits conseillers, quand on voit que les états de comptant de l'année 1783 s'élèvent à la somme énorme de 145.438.115 livres sur un budget de dépenses de 500 et quelques millions, autrement dit que « le montant du tiers au quart des dépenses de l'État était affranchi de la surveillance légale ».

A peine fut-il mis en possession du *Livre rouge*, que le Comité des pensions entama une nouvelle correspondance avec les ministres et les principaux chefs de service et, grâce à son infatigable opiniâtreté qui triompha de toutes les réponses dilatoires, il obtint finalement les listes complètes de tous ceux qui, à un titre quelconque, percevaient de l'argent des différentes caisses de l'État. Quand il eut tous ces documents, il les dressa par ordre alphabétique de noms et, conformément aux prescriptions de l'Assemblée nationale, il les publia, ainsi que la correspondance curieuse qui avait été échangée à cette occasion.

L'effet, produit par cette publication, fut terrible pour le parti de la Cour. Elle faisait toucher du doigt l'esprit de favoritisme effréné et de gaspillage scandaleux, qui

dominait dans l'entourage du roi. Par qui, sinon par le privilégié, pouvait-on faire admettre que le baron de Breteuil dût recevoir à lui seul six pensions dont le total était de quatre-vingt-onze mille sept cent vingt-neuf livres ? Le fameux Calonne touchait quatre pensions : le maréchal de Ségur, cinq ; etc. Les femmes de la Cour participaient naturellement à ces libéralités surprenantes. La maréchale de Mirepoix recevait 78.000 livres ; la princesse de Guéméné était inscrite pour un revenu annuel de 60.690 livres ; il avait bien fallu lui tenir compte de la banqueroute colossale de 33 millions de francs, faite par son mari au mois de septembre 1782.

A côté de ces pensions exceptionnelles et dues uniquement à une faveur inexplicable, on en comptait par milliers, qui n'étaient que le salaire de bons et loyaux services. Mais c'était naturellement les premières qui retenaient l'attention publique et qui provoquaient des cris de colère et de révolte. Fallait-il que le bon peuple de France fut ainsi régulièrement saigné, afin de payer de pareilles rançons, qui d'ordinaire ne sont exigées que par des vainqueurs sur un peuple de vaincus ?

La publication du Comité des pensions, qui comprenait plus de vingt-sept mille noms de pensionnés, fut naturellement suivie d'un grand nombre d'additions et de corrections. En 1882, les éditeurs des *Archives parlementaires* ont refondu ces différentes listes dans les volumes XIII, XIV et XV de leur collection, où elles occupent près de 1500 pages gr. in-8°, aux lignes compactes et composées en fins caractères. En outre, afin de mettre plus de régularité dans le recensement des pensions, ils les ont distribuées en sept classes principales, d'après les retenues graduelles et proportionnelles auxquelles les

avaient assujetties les arrêts du Conseil du 29 janvier 1770 et du 13 octobre 1787.

La première classe comprend les pensions de 20.000 livres et au-dessus, soumises, sauf exception, à la retenue des quatre dixièmes et dont le total s'élève à la somme de 3.032.665 livres, réparties entre 91 pensionnés.

La deuxième classe comprend les pensions de 8.000 à 20.000 livres exclusivement, soumises, sauf exception, à la retenue des trois dixièmes et demi et dont le total s'élève à la somme de 6.750.458 livres, réparties entre 520 pensionnés environ.

La troisième classe comprend les pensions de 2.400 à 8.000 livres exclusivement, soumises, sauf exception, à la retenue de deux dixièmes et dont le total s'élève à la somme de 9.260.929 livres, réparties entre 3.400 pensionnés environ.

La quatrième classe comprend les pensions de 1.800 à 2.400 livres, soumises, sauf exception, à la retenue des deux dixièmes et demi, et dont le total s'élève à la somme de 2.313.860 livres, réparties entre 2.130 pensionnés environ.

La cinquième classe comprend les pensions de 1.200 à 1.800 livres, soumises, sauf exception, à la retenue des quatre dixièmes, et dont le total s'élève à la somme de 2.873.186 livres, réparties entre 2.100 pensionnés environ.

La sixième classe comprend les pensions de 600 à 1.200 livres, soumises, sauf exception, à la retenue des trois dixièmes et demi, et dont le total s'élève à la somme de 4.477.173 livres, réparties entre 5.300 pensionnés environ.

La septième classe enfin comprend les pensions au-dessous de 600 livres, soumises, sauf exception, à la retenue d'un dixième et dont le total s'élève à la somme de

4.790.862 livres, réparties entre 13.700 pensionnés environ.

Le moins favorisé parmi les pensionnés est un valet de pied de la feue reine, nommé Gaspard Audriat, qui touchait 24 livres depuis l'âge de 27 ans. Ajoutons qu'il faut multiplier toutes ces sommes au moins par deux et demi, pour en avoir la valeur en monnaie d'aujourd'hui.

De ces longues listes de pensionnés nous avons jugé intéressant de relever les noms de ceux qui appartenaient à la Franche-Comté en 1789, soit par leur famille, soit par leurs propriétés, soit enfin par une résidence assez prolongée, puis de les classer à nouveau, pour plus de commodité, en une seule liste alphabétique. Pour fixer notre choix, nous avons eu recours aux grands *Dictionnaires biographiques*, aux deux volumes de supplément donnés par POL DE COURCY à l'*Histoire généalogique* du P. ANSELME, aux *Nobiliaires* généraux, mais surtout aux *Nobiliaires* de la province publiés par DUNOD et dernièrement par ROGER DE LURION, ainsi qu'aux autres ouvrages d'histoire locale tels que les *Dictionnaires* de SUCHAUX sur la Haute-Saône et de ROUSSET sur le Jura, les différentes *Histoires de villes*, qui sont généralement accompagnées de notices biographiques.

Le rôle de la *capitation de la noblesse de Franche-Comté pour 1788*, que M. R. de Lurion a publié en appendice à son précieux *Nobiliaire*, nous a fourni les noms de tous ceux qui possédaient des fiefs dans la province à l'époque de la Révolution ; nous avons rapproché de ce document le *catalogue des gentilshommes de Franche-Comté, qui ont pris part à l'élection des députés aux Etats gé-*

néraux de 1789, publié en 1863 par L. de La Roque et Ed. de Barthélémy.

Les fonctionnaires qui furent en quelque sorte naturalisés franc-comtois par un assez long séjour dans le pays, principalement les officiers qui formaient la majorité des anciennes places fortes, sont mentionnés dans les anciens *Almanachs historiques* de la province. Nous avons également utilisé la *liste des présidents et conseillers du parlement de Besançon*, in-4°, s. l. n. d., qui fut publiée en 184., par M. Pierre-Paul Seguin de Jallerange, d'après un manuscrit de sa bibliothèque.

Enfin, nous avons contrôlé les indications que nous fournissaient ces ouvrages, par un dépouillement consciencieux des *Inventaires des Archives départementales*, publiées jusqu'à ce jour. Les différentes informations que nous avons ainsi recueillies, nous ont permis à plusieurs reprises, mais pas aussi souvent que nous l'aurions souhaité, d'intercaler dans notre publication des renseignements complémentaires; tels que des noms de parents, trop sommairement désignés, ou les prénoms de plusieurs pensionnaires, qui n'étaient mentionnés que par leur nom et celui de leurs terres.

Ajoutons aussi que les copistes du comité des pensions ont quelquefois montré trop d'insouciance pour l'orthographe des noms de personnes. Sous leur plume, Du Montet de la Colonge, le commissaire des guerres de Salins s'appelle *Du Montet de la Cologne*; le nom du sieur Thevenot de Saules est écrit *Thevenot d'Epaules*; le quatrième prénom du comte d'Eternoz devient son nom de famille, etc. Mais la bizarrerie orthographique la plus surprenante est celle qui a transformé Perreney de Grosbois en *Ferreney de Grosbois*. Et dire que ce personnage fut pendant de longues années premier président au par-

lement de Besançon et que son fils faisait alors partie de l'Assemblée constituante, dont il prétendait d'ailleurs ne pas reconnaître l'existence légale (1).

Malgré les précautions que nous avons prises pour être complet, nous sommes persuadé que notre liste ne comprend pas la totalité des Franc-Comtois, qui figurent parmi les pensionnaires. Mais, en dépit de ces lacunes, que nous sommes les premiers à reconnaître, nous croyons cependant qu'elle ne laissera pas de rendre quelques services par les nombreux renseignements qu'elle renferme et c'est pour ce motif que nous nous sommes décidés à la publier quand même, puisque aussi bien personne ne l'avait fait avant nous.

Les plus favorisés parmi les pensionnaires franc-comtois appartiennent à la haute noblesse. C'est ainsi que le comte de Choiseul-la-Baume cumule cinq pensions, dont le total s'élève à la somme de 30.368 livres. Le duc du Châtelet-Lomont cumule également cinq pensions, mais elles ne font en tout que 28.500 livres ; il est vrai que la duchesse sa femme reçoit de son côté une pension de 6.000 livres, ce qui rétablit l'équilibre. La famille de Clermont-Tonnerre, qui appartient à la Franche-Comté par sa terre de Vauvillers (2), compte huit pensionnaires qui reçoivent 70.150 livres. Mais cela n'est rien en pré-

(1) V. sur ce point A. BRETTE, *La vérification des pouvoirs à l'Assemblée constituante*, dans la revue de la *Révolution française*, 1893, t. xxv, pages 524-526. Ajoutons que le cahier de la noblesse de Besançon était absolument hostile au vote par tête et que M. de Grosbois démissionna le 30 mars 1791.

(2) Voir dans POL POTIER DE COURCY, *Histoire généalogique du P. Anselme*, t. ix, 2^e partie, 1873-1881, p. 332-335, les lettres patentes, depuis 1775, érigeant le marquisat de Vauvillers (*sic*) en duché et pairie de France, en faveur de Gaspard, marquis de Clermont-Tonnerre, maréchal de France.

« Cette terre, y est-il dit, mouvante de notre couronne, l'une des plus belles et des anciennes de la province de Franche-Comté, nous a paru d'autant plus disposée à soutenir le titre dont notre intention est de la décorer, qu'elle réunit tout ce qui peut en maintenir le lustre et la dignité ; qu'elle est composée d'un noble et ancien château ayant un bailliage qui jouit de toute

sence des 75.360 livres, que percevaient annuellement le prince et la princesse de Montbarrey, sans compter les 10.000 livres que le prince avait fait allouer libéralement, sur les fourrages du comté de Bourgogne, à ses cousins de la maison de Scey, pendant son passage au ministère de la guerre. La famille du comte de Saint-Germain était moins favorisée ; sans doute la comtesse recevait 27.000 livres par an, ce qui faisait pour l'époque une fort jolie somme ; mais les six autres parents pensionnés de l'ancien secrétaire d'État à la guerre, trois Saint-Germain et trois Lampinet, n'étaient inscrits que pour des sommes peu importantes.

En face de ces libéralités, où la faveur jouait un trop grand rôle, il nous faut mentionner la pension, relativement modeste, de 2.000 livres, dont jouissait le chevalier d'Arçon depuis 1783. Il est vrai que les motifs de la pension sont autrement louangeurs : « tant pour avoir imaginé et fait construire les batteries flottantes destinées

ancienneté des mêmes privilèges, prééminences et prérogatives que les bailliages royaux, connaissant de tous cas, même royaux et ressortissant nuement au parlement de notre comté de Bourgogne ; que ses droits ont toujours été confirmés par différents arrêts et déclarations, notamment par une déclaration du 2 mai 1708, enregistrée au parlement de Besançon, portant que l'on continuera, à l'avenir comme par le passé, à publier les substitutions et à faire insinuer les donations. Un arrêt du Conseil du 27 septembre 1732, revêtu de lettres patentes enregistrées, porte le même objet, ainsi qu'un autre du 13 avril 1739, également revêtu de lettres patentes enregistrées, qui maintient les officiers du même bailliage dans le droit de parafer les registres des baptêmes, mariages et sépultures et d'en garder le dépôt comme les officiers des bailliages royaux ».

Cette terre est en outre composée d'un gros bourg et de plusieurs paroisses considérables : *Vauvillars*, bourg et paroisse ; *Harsault*, paroisse, de laquelle dépendent les villages de Grand-Rupt, Hautmongey, Charmois, la Neuve-Verrierie et la Haye ; *Gruey*, paroisse, de laquelle dépendent Surance et la Quinquangroigne ; *Pont-du-Bois*, paroisse, de laquelle dépend le Poudaquet ; *Ambieville*, paroisse dont dépend le Morillon ; *Alaincourt*, paroisse ; *Demancheville*, paroisse, dont dépend la Basse-Vaivre ; et *Montdoré*, paroisse ; des quels bourgs et paroisses notredit cousin le maréchal de Clermont-Tonnerre est seigneur châtelain et haut justicier et possède les plus grands droits et domaines... »

Presque tous ces noms de lieux sont mal orthographiés dans les lettres patentes.

contre Gibraltar, qu'en considération des dangers qu'il a courus, lorsqu'il les a fait manœuvrer contre ladite place. » (1).

Le minéralogiste Romé de Lisle doit à ses travaux scientifiques une très modique pension de 600 livres. On pourrait placer dans la même catégorie les pensions accordées à la veuve et à la belle-fille de Blondeau de Charnage, si elles n'étaient plutôt une manière d'indemnité pour la cession à la bibliothèque du Roi des titres originaux réunis par l'érudit de Pontarlier (2).

Si les pensions d'ordre littéraire sont rares, en revanche on trouvera dans notre liste les noms de seize magistrats. Plusieurs d'entre eux paraissent avoir été récompensés, parce qu'ils ne s'étaient pas solidarisés avec la majorité de leurs collègues, lors de la présidence despotique de Bourgeois de Boynes et lors du coup d'État

(1) Sur le siège de Gibraltar et les batteries flottantes imaginées par le chevalier d'Arçon, Cf. JOSEPH DROZ, *Histoire du règne de Louis XVI*, 1860, nouv. édit., t. 1^{er}, p. 275-277, mais surtout le comte DE LAPEYROUSE-BONFILS, *Histoire de la Marine française*, in-8°, 1845, t. III, p. 261-277 et E. CHEVALIER, *Histoire de la Marine française pendant la guerre de l'indépendance américaine*, 1877, p. 336-350.

On sait que le général anglais George Elliott résista, avec la plus grande énergie, aux attaques des assiégeants. Une médaille de bronze, de 44 millim. de diamètre, fut frappée peu après en son honneur et, comme elle célèbre par là-même les travaux du chevalier d'Arçon, nous allons la décrire suivant l'exemplaire qui se trouve dans la collection de M. Aug. Gasser fils, à Mantoue :

Au droit : le buste d'Elliott, avec cet hexamètre en exergue :

ELLIOT AN MARTIS SOCIVS ? NON : IVPITER IPSE EST.

« Elliot n'est-il pas le compagnon de Mars ? Non, c'est Jupiter lui-même ».

Au revers : la forteresse de Gibraltar sur son rocher, entourée des vaisseaux franco-espagnols et des batteries flottantes de l'ingénieur d'Arçon, sur lesquelles tombent les boulets rouges, tirés de la forteresse, avec cet hexamètre en exergue :

VICTRIX IN FLAMIS, VICTRIX GIBALTAR IN VNDIS.

« Gibraltar a vaincu sur la flamme et sur l'onde. »

MDCCCLXXXIII. La médaille est signée REICH.

(2) Les volumes 1047-1051 et 1422 de la collection Moreau, à la Bibliothèque nationale, contiennent des pièces originales achetées au généalogiste Blondeau de Charnage, lit-on dans CH.-V. LANGLOIS et H. STEIN, *les Archives de l'Histoire de France*, 1893, p. 861 ; voir aussi à la p. 865.

tenté par le chancelier Maupeou (1). On n'a pas oublié en Franche-Comté que, par une sorte de défi porté à l'opinion publique, Bourgeois de Boynes réunit pendant quatre années les fonctions d'intendant de la province à la charge de premier président du parlement et qu'il comprit ses devoirs de telle sorte qu'au mois de janvier 1759 trente conseillers, plus de la moitié de la Cour, étaient exilés dans des endroits disséminés le long de la frontière du royaume, depuis Maubeuge jusqu'à Barcelonnette. On sait moins qu'il fut le bras droit du chancelier Maupeou et que, dès l'année 1760, il avait « tracé un plan formidable, pour faire voir que l'on pouvait se servir contre les Parlements des plus grands et des plus violents remèdes. » (2). Enfin, lors du Triumvirat, il devint secrétaire d'État de la marine, du 8 avril 1771 au 20 juillet 1774. Un pareil dévouement trouva sa récompense et nous voyons qu'en 1789 sa veuve reçoit une pension de 10.000 livres et chacun de ses sept enfants, une pension de 2.000 livres (3).

La majeure partie des pensionnés franc-comtois sont des officiers de l'armée. L'on sera certainement surpris du chiffre peu élevé de la plupart de leurs pensions. C'est qu'il y en a très peu qui soient véritablement des pensions, dans le sens où chacun l'entend de nos jours. Beaucoup ne sont en effet que des traitements de réforme et,

(1) Cf. A. ESTIGNARD, *le Parlement de Franche-Comté, de son installation à Besançon à sa suppression, 1674-1790*, in-8°, 1892, t. I, p. 295-335, 341, 347-348, 367-402 ; t. II, p. 103-109, 115, 127-129, 138-139, 145.

(2) Cf. pour plus de détails, JULES FLAMMERMONT, *le chancelier Maupeou et les Parlements*, 2^e édit. 1885, p. 236-238.

(3) L. SUCHAUX, dans sa *Galerie héraldo-nobiliaire de la Franche-Comté*, 1878, t. I, p. 97, ne lui donne qu'« une fille unique, très riche héritière, et mariée à un seigneur de la maison de Bourbon-Busset. » L'époux de la fille aînée de Bourgeois de Boynes était Louis-François-Joseph, comte de Bourbon-Chalus et l'on trouvera dans notre liste les prénoms et les âges des six autres enfants.

Le château de Boynes était situé non loin de Fontainebleau.

à l'époque où ces pensions leur furent attribuées, bon nombre d'officiers, étant donné leur âge, ne devaient compter que peu d'années de service effectif. Il s'en trouve également plusieurs, qui provenaient d'un ancien règlement de compte défectueux et, dans ce cas, les arrérages, au lieu d'être aussitôt liquidés par un ou plusieurs versements, formaient d'ordinaire un petit capital, mis en rente viagère au taux de 6 %.

Quant aux pensions proprement dites, nous ne pouvons nous expliquer les règles qui présidaient à leur répartition. Nous ignorons d'ailleurs pour chacun des officiers pensionnés, le chiffre de ses années de services et de ses campagnes et, faute de cet élément indispensable, il n'est guère facile de porter sur ce sujet une appréciation nettement motivée. Autant qu'on peut en juger par les divers renseignements contenus dans la liste, les officiers d'artillerie étaient en général mieux traités que les officiers de cavalerie et ceux-ci, à leur tour, jouissaient de pensions un peu plus fortes que les officiers d'infanterie. Toutefois tous auraient pu justement envier le sort des retraités d'aujourd'hui, plus libéralement pourvus et surtout d'une façon moins arbitraire.

FRANC-COMTOIS PENSIONNÉS

AGAY (*François-Marie-Bruno* d'), comte de Mutigney, âgé de 67 ans, intendant de la généralité d'Amiens, reçoit des Finances depuis 1779, une pension de 8.000 livres. Cette pension appartient à ses services, tant en qualité d'ancien avocat général au parlement de Besançon qu'en celle d'intendant en Picardie [depuis 1771].

AGAY DE MYON (*Philippe-Charles* d'), âgé de 90 ans [mort], reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 800 liv., sans retenue, en considération de ses services en qualité de commandant pour le service du roi au fort Griffon de Besançon.

ALVISET (*Jean-Antoine-Bonnaventure*), âgé de 61 ans, reçoit de la Guerre depuis 1780, une pension de 1.054 livres, pour sa retraite, en qualité de capitaine commandant au régiment du Perche, y compris trois années mises en rente viagère, d'une pension de 300 liv., qui lui avait été accordée en qualité de capitaine réformé du régiment Dauphin, infanterie.

AMBLY (*Claude-Jean-Antoine*, marquis d'), âgé de 69 ans, maréchal de camp, [en 1767], reçoit de la Guerre trois pensions, qui font 6.080 livres : la 1^{re} de 1.180 l., y compris 180 l. d'intérêts d'arrérages, depuis 1759, en con-

sidération de ses services ; la 2^e, de 4.000 l. depuis 1768, en qualité de maréchal de camp, ci-devant colonel en second du régiment du Mestre de camp général de la cavalerie ; la 3^e, de 1.200 l. depuis 1779, pour appointements conservés en qualité de capitaine de la ville de Reims.

AMBLY (*Charles-Louis*, dit le comte d'), âgé de 53 ans, ancien aide-major de la gendarmerie, reçoit de la Guerre trois pensions, qui font 5.150 livres : la 1^{re} de 1.200 l. depuis 1773, en considération de ses services ; la 2^e, de 2.750 livres, depuis 1779, pour même considération et pour sa retraite ; la 3^e, de 1.200 l., depuis 1780, pour augmentation à sa retraite.

AMBLY (*Louise-Adrienne* d'), religieuse au couvent des Annonciades de la ville de Saint-Amour, reçoit de la Guerre depuis 1738 une pension de 354 l., y compris 54 livres d'intérêts d'arrérages, en considération des services de feu son père, Antoine, dit le marquis d'Ambly, capitaine au régiment Dauphin-Étranger, cavalerie.

ARVISENET (*Charles* d'), âgé de 41 ans, garde du corps du roi, réformé, reçoit de la Guerre depuis 1775 une pension de 150 l., pour lui tenir lieu d'appointements de pareille somme, qui seront supprimés du jour de son remplacement.

ASTORG (*François* d'), âgé de 71 ans, ancien capitaine au régiment de La Tour-du-Pin, reçoit de la Guerre depuis 1756 une pension de 472 l., y compris 72 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services et pour sa retraite.

AUBERT DE RÉSIE (*Pierre*), âgé de 64 ans, reçoit de la Marine depuis 1762, une pension de 400 l., en considération de ses services et pour lui tenir lieu d'appointements

conservés en qualité de lieutenant des troupes ci-devant entretenues au Canada.

AYMONET (*Louis-Gabriel*), âgé de 55 ans, reçoit de la Guerre depuis 1777 une pension de 400 l. en considération de ses services comme lieutenant, avec rang de capitaine, au régiment du Mestre de camp général de la cavalerie.

* * *

BADIER DE VERSEILLES (*Pierre-Jacques-Louis*), âgé de 72 ans, mestre de camp de cavalerie, ci-devant réformé, à la suite du régiment Royal-Picardie, reçoit de la Guerre deux pensions, qui font 2.770 livres : la 1^{re}, de 1.770 l. depuis 1746, y compris 270 l. d'intérêts d'arrérages, en considération des services de feu son père, lieutenant-général des armées du roi ; la 2^e, de 1.000 l., depuis 1762, en considération de ses services.

BALAY (*Emmanuel-Aimé-François DE*), âgé de 65 ans, ancien capitaine au régiment du Colonel-Général, cavalerie, reçoit de la Guerre depuis 1745 une pension de 472 l., y compris 72 l. d'intérêts d'arrérages, en considération des services de feu son père, lieutenant-colonel réformé du régiment de La Rochefoucauld, cavalerie.

BANCENEL (*Jeanne PERNET*, veuve du sieur *Étienne-Emmanuel*), âgée de 81 ans, reçoit de la Guerre depuis 1778 une pension de 200 l., en considération des services de son mari, capitaine aide-major au régiment de Fumel, cavalerie.

BARBEROT D'AUTET (*Marie-Reine GRIGNON*, veuve de *Joseph-Philippe*), âgée de 74 ans, reçoit de la Guerre depuis 1770 une pension de 800 l., en considération des services de feu son mari, ci-devant lieutenant-colonel du ré-

giment d'infanterie de Rohan-Rochefort, laquelle pension est réversible à ses quatre enfants après le décès de ladite dame Barberot.

BAUFFREMONT (*Charles-Roger*, prince DE), âgé de 76 ans, maréchal de camp, reçoit de la guerre trois pensions, qui font 14.076 livres ; la 1^{re}, de 4.000 l. depuis 1766, sans retenue, pour ses services ; la 2^e, de 3.000 l. depuis 1768, pour ses services et ceux de sa famille ; la 3^e, de 7.076 l. depuis 1776, pour appointements conservés comme gouverneur de Seyssel.

BAUFFREMONT (*Louise-Bénigne-Marie-Octavie-Françoise-Jacqueline-Laurence* DE), princesse de Listenois, âgée de 39 ans, veuve du vice-amiral de France [Joseph, prince de Bauffremont], reçoit de la Marine deux pensions, qui font 8.000 livres : la 1^{re}, de 6.000 l., depuis 1781, pour les services de feu son mari ; la 2^e, de 2.000 l. depuis 1782, à titre de gratification et pour supplément à la pension ci-dessus.

BAULARD D'ANGIREY (*Jean-François*), âgé de 49 ans, reçoit de la Guerre depuis 1787 une pension de 666 l., en considération de ses services et pour sa retraite, en qualité de capitaine commandant de grenadiers au régiment de Bresse.

BAULARD DE FEURG (*Charles-Joseph*), âgé de 62 ans, capitaine au bataillon de garnison d'Enghien, reçoit de la Guerre depuis 1775, une pension de 450 l. pour traitement de réforme, en qualité d'aide-major réformé du régiment provincial de Salins. Il en jouira tant qu'il ne sera pas remplacé avec un traitement supérieur.

BAULARD DE FEURG (*Claude-Nicolas*), âgé de 60 ans, ancien sous-lieutenant de maréchaussée et ci-devant capitaine des milices de Bourgogne, reçoit de la Guerre

deux pensions, qui font 650 livres : la 1^{re}, de 300 l. depuis 1778, en considération de ses services ; la 2^e, de 350 livres depuis 1787, en la même considération et pour sa retraite.

BAULARD DE FEURG (*Jean-Baptiste-Louis*), âgé de 53 ans, reçoit de la Guerre depuis 1775, une pension de 97 l. en qualité de capitaine réformé du régiment provincial de Salins, pour appointements de réforme. Ils lui seront supprimés, s'il est remplacé.

BEAUJEU (*Claire-Françoise DE*), âgée de 80 ans, reçoit de la Guerre depuis 1727, une pension de 118 l., sans retenue, en considération des services de feu son père, brigadier des armées du roi et commandant pour le roi à Marsal.

BEAUJEU (*Madeleine-Charlotte DE*), âgée de 77 ans, religieuse professe en l'abbaye royale de Notre-Dame de Jouarre, reçoit de la Guerre depuis 1727, une pension de 118 l. pour la même considération.

BEAUJEU (*Marie-Anne-Ursule DE*), âgée de 76 ans, religieuse professe aux Ursulines de Dieppe, reçoit de la guerre depuis 1727, une pension de 118 l. pour la même considération.

BEAUJEU (*Louis-Nicolas DE*), âgé de 72 ans, ancien chambellan de l'empereur Charles VII, reçoit de la guerre depuis 1727, une pension de 118 l. pour la même considération.

BEAUJEU (*Anne-Françoise DE*), âgée de 70 ans, reçoit de la Guerre depuis 1727 une pension de 118 l. pour la même considération.

BEAUJEU (*Jacques-Henri*, vicomte DE), âgé de 49 ans, capitaine au corps royal de l'artillerie, reçoit de la Guerre

depuis 1776, une pension de 300 l. pour la même considération.

BELON (*Étienne*), âgé de 76 ans, reçoit de la guerre depuis 1746, une pension de 590 l. pour sa retraite et ses services en qualité d'ancien capitaine au régiment de Languedoc, dragons.

BELON DE COGES (*Juste-Louis*), âgé de 44 ans, reçoit de la Guerre depuis 1780, une pension de 1.000 l. en considération de ses services comme major du régiment provincial d'artillerie d'Auxonne et en attendant qu'il puisse être placé plus avantageusement.

BENOIT DE VAULGREANT (*Étienne*), âgé de 62 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 400 l. pour retraite, en qualité de capitaine au régiment provincial d'artillerie d'Auxonne.

BERGERET (*Joseph DE*), âgé de 99 ans, reçoit de la Guerre depuis 1712, une pension de 708 l., y compris 108 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services, en qualité de ci-devant major de la citadelle de Schlestadt.

BERGERET (*Jean-François*), âgé de 64 ans, reçoit des Finances depuis 1782, une pension de 1.200 l., sans retenue, en considération de ses services en qualité de premier avocat-général au parlement de Besançon.

BERMOND (*Antoine-François DE*), âgé de 49 ans, reçoit de la Guerre depuis 1773, une pension de 1.200 l. à titre d'appointements, en qualité de mestre de camp attaché au corps de cavalerie. Il cessera d'en jouir, s'il vient à être remplacé.

BERNARD (*Jean*), âgé de 73 ans, major du fort Saint-André de Salins, reçoit des Finances depuis 1766, une pension de 400 l. à titre d'appointements conservés comme

sous-brigadier des Gardes du corps du feu roi de Pologne, duc de Lorraine.

BIDAUD DE VATANGE (*Jean-François*), âgé de 76 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 200 l. en considération de ses services, en qualité de second sous-aide-major à Besançon.

BILLOT (*Claudine JACQUET*, veuve du sieur), âgée de 68 ans, reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 150 l. en considération des services de feu son mari, capitaine des grenadiers postiches du bataillon de milice de Salins.

BLANCHARD (*Charles-François-Xavier*), âgé de 59 ans, reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 300 l., en considération de ses services en qualité de premier aide-major à Besançon.

BLANDIN DE CHALAIN (*Claude-Charles-Victor*), âgé de 61 ans, reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 600 livres pour sa retraite, en qualité de premier lieutenant au régiment de Condé, dragons.

BLONDEAU DE CHARNAGE (d^{lle} N... JEANGÉRARD, veuve du sieur *Claude-François*), âgée de 66 ans, reçoit de la Maison du Roi depuis 1777, une pension de 500 l. sans retenue, pour l'indemniser de la valeur d'une collection de titres originaux, remis à la Bibliothèque du Roi par feu son mari.

BOCQUET DE COURBOUZON (*Claude-Antoine-Catherine DE*), âgé de 48 ans, président à mortier au parlement de Besançon, reçoit de la Guerre deux pensions, qui font 5.360 livres : la 1^{re}, de 3.000 l. depuis 1780, sans retenue, en considération de ses services en la susdite qualité ; la 2^e, de 2.360 l., depuis 1787, y compris 360 l. d'intérêts d'arrérages, à titre d'assurance de la même somme, ac-

cordée à son aieul, [Claude-Antoine] Bocquet de Courbouzon, président audit Parlement.

BOILEAU (d^{lle} Catherine DE BOVIER, veuve du sieur), âgée de 75 ans, reçoit de la Guerre depuis 1774, une pension de 1.200 l. en considération des services de feu son mari, brigadier d'infanterie, colonel du régiment de Besançon du corps royal de l'artillerie, avec assurance de réversion d'une pension de 200 l. à chacune de ses trois filles.

BOILEAU (Jean-Pierre), âgé de 47 ans, lieutenant au régiment de Besançon, artillerie, reçoit de la Guerre depuis 1773, une pension de 150 l., en considération des services de feu son père, commissaire d'artillerie.

BOISSON DE RONCHAUD (Claude de COCAGNE, veuve du sieur), âgée de 71 ans, reçoit de la Guerre depuis 1785, une pension de 300 l. en considération des services de feu son mari, major de la ville et château de Joux et Pontarlier.

BOUCHARD (Louis-François DE), âgé de 74 ans, reçoit de la Guerre depuis 1761, une pension de 520 l. en considération de ses services, en qualité de colonel commandant en chef l'école du corps royal de l'artillerie, à Besançon.

BOUCHET DE PAROY (N...), âgé de 46 ans, reçoit de la Guerre depuis 1772, une pension de 200 l., en considération de ses services, en qualité d'ancien ingénieur ordinaire du roi.

BOURBON-CHALUS (Élisabeth-Louise BOURGEOIS DE BOWNES, épouse du sieur [Louis-François-Joseph, comte] DE), âgée de 25 ans, reçoit de la Guerre une pension de 2.000 l., à titre de continuation d'une portion de celle dont jouissait, en considération de ses services, feu le sieur [Pier-

re-Étienne] Bourgeois de Boynes, son père, ministre et conseiller d'État : ladite pension sans retenue.

BOURCIA (*Antoine-Laurent* DE), reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 400 l. en considération de ses services en qualité de commandant pour le roi au fort Saint-André de Salins.

BOURGEOIS DE BOYNES (*Charlotte-Louise* DES GOTS, veuve du sieur *Pierre-Étienne*), âgée de 50 ans, reçoit des Finances depuis 1783, une pension de 10.000 l. à titre de continuation d'une portion de celle dont jouissait feu son époux, M. de Boynes, ministre et secrétaire d'État [à la Marine, du 8 avril 1771 au mois de juillet 1774].

BOURGEOIS DE BOYNES (*Étienne-Ange*), âgé de 23 ans, reçoit des Finances une pension de 2.000 l., sans retenue, à titre de continuation de portion de la pension dont jouissait, en considération de ses services, feu son père, ministre et conseiller d'État.

BOURGEOIS DE BOYNES (*François-Étienne*), âgé de 21 ans, frère du précédent, reçoit des Finances une pension de 2.000 l. pour le même motif.

BOURGEOIS DE BOYNES (*Antoine-Pierre-Philibert*), âgé de 20 ans, frère des précédents, reçoit des Finances une pension de 2.000 l. pour le même motif.

BOURGEOIS DE BOYNES (*Louis-Antoine-Pierre*), âgé de 19 ans, frère des précédents, reçoit des Finances une pension de 2.000 l. pour le même motif.

BOURGEOIS DE BOYNES (*Charlotte-Hermine*), âgée de 16 ans, sœur des précédents, reçoit des Finances une pension de 2.000 l. pour le même motif.

BOURGEOIS DE BOYNES (*Armand-Louis-François*), âgé

de 14 ans, frère des précédents, reçoit des Finances une pension de 2.000 l. pour le même motif.

BOUVEROT d'ALLENJOIE (*Pierre DE*), âgé de 41 ans, reçoit de la Guerre depuis 1788, une pension de 1.000 l., sans retenue, en considération de ses services, en qualité de capitaine de chasseurs d'Alsace et en attendant qu'il puisse être nommé à une majorité dans les troupes provinciales, ou qu'il obtienne un emploi qui soit du même produit.

BOUVEROT DE DOMPIERRE (*Clair-Joseph*), âgé de 52 ans, reçoit de la Guerre depuis 1772, une pension de 60 l., sans retenue, en considération de ses services et pour le mettre en état de les continuer, en qualité de gendarme dans la compagnie des Gendarmes anglais. Cette pension sera supprimée du jour qu'il sera fourrier, ou qu'il quittera la gendarmerie.

BRANGES (*François DE*), âgé de 46 ans, reçoit des Finances depuis 1775, une pension de 1.200 l., sans retenue, pour récompense de ses services, en qualité de ci-devant second avocat du roi au Conseil supérieur de Châlons.

BRENOT (*Jean-Baptiste*), âgé de 59 ans, adjoint à l'aide-majorité de Salins, au comté de Bourgogne, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 1.000 l. ; la 1^{re} de 300 l. depuis 1778, à titre d'appointements en qualité de ci-devant troisième lieutenant au corps d'artillerie ; la 2^e, de 700 l., depuis 1779, en titre d'augmentation à la précédente. Ledit sieur doit cesser de jouir de ces deux objets, lorsqu'il entrera en jouissance du traitement de l'aide-majorité de Salins.

BRESSON (*Nicole DE*), chanoinesse régulière de Saint-Augustin, âgée de 66 ans, reçoit de la Guerre depuis 1770,

une pension de 300 l. pour avoir desservi, pendant 27 ans, l'hôpital militaire de Bourbonne-les-Bains.

BRETAGNE (*François DE*), âgé de 60 ans, reçoit de la Guerre deux pensions, dont le total est de 497 livres : la 1^{re}, de 400 l. depuis 1771, pour traitement en qualité de lieutenant réformé des grenadiers de France ; la 2^e, de 97 l. depuis 1775, pour semblable traitement, en qualité de capitaine réformé du régiment provincial d'Autun, et pour un mois d'appointements, qui sera supprimé, s'il vient à être placé dans les troupes provinciales.

BROCH D'HOTELANS (*Philippe-Désiré*), âgé de 56 ans, reçoit de la Guerre depuis 1772, une pension de 500 l. pour appointements en qualité de capitaine attaché au corps de l'infanterie. Ils cesseront d'avoir lieu du jour où il sera capitaine en pied.

BROQUARD (*Joseph-Pierre-Étienne-François*), âgé de 64 ans, reçoit des Finances depuis 1766, une pension de 600 l. en considération de ses services distingués en la charge de conseiller au parlement de Besançon.

BRUN (d^{lle} GUYENARD DE MAISONFORTE, veuve du sieur), âgée de 76 ans, reçoit des Finances depuis 1779, une pension de 600 l. en considération des services de feu son mari, ancien subdélégué de l'intendance de Franche-Comté et procureur du roi au bureau des Finances de Besançon, sans retenue.

BRUNET (d^{lle} FORAÏSSE, veuve du sieur), âgée de 39 ans, reçoit des Finances depuis 1786, une pension de 600 livres, sans retenue, en considération des services de feu son mari, directeur de la régie générale à Besançon.

BUREAUX DE PUSY (*Jean-René*), âgé de 59 ans, lieutenant réformé du régiment Royal-Bavière, reçoit de la Guerre depuis 1762, une pension de 400 l. pour appointe-

ments de réforme, qui seront supprimés lors de son remplacement.

BUSSY (d^{lle} *Marie-Aimée-Joséphine* MIGNOT, comtesse DE), âgée de 38 ans, coadjutrice de l'abbaye royale [des dames Urbanistes] de Lons-le-Saunier, reçoit des Finances depuis 1786, une pension de 2.000 livres. — Cette pension existera jusqu'à ce que la réunion de bénéfices, projetée pour le chapitre, soit consommé et qu'il en jouisse entièrement.

BUTTEFÉ dit COMTOIS (*Joseph*), âgé de 56 ans, reçoit des Finances depuis 1767, une pension de 414 l. à titre de traitement conservé, comme porte-chaise du feu roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar.

CAFFOD DE LA FERRIÈRE (*Augustin*), âgé de 59 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 1.200 l. pour sa retraite, en qualité de capitaine commandant au régiment de l'Ile-de-France.

CAFFOD DE LA FERRIÈRE (*Claude*), âgé de 55 ans, reçoit de la Guerre depuis 1777, une pension de 1.000 l. pour lui tenir lieu des appointements accordés pour sa retraite, en qualité de capitaine commandant au régiment de Neustrie.

CAMUS (*Béatrix-Antoine-Ignace*, marquis DE), âgé de 63 ans, reçoit des Finances depuis 1771, une pension de 2.000 l. en considération des services distingués qu'il rend depuis longtemps dans la charge de président à mortier au parlement de Besançon.

CAREMENTRAN (*Anne* NORMAND, veuve du sieur DE), âgée de 56 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pen-

sion de 200 l. en considération des services de feu son mari, aide-major de la ville de Belfort.

CARONDELET (*Martial*), âgé de 92 ans, reçoit de la Guerre depuis 1756 une pension de 1 243 l. en considération de ses services distingués, notamment au siège du fort Saint-Philippe et pour sa retraite, comme ci-devant commandant de bataillon au régiment d'infanterie de Saint-Maurice.

CARONDELET DE NOYELLE (*Louis*), âgé de 90 ans, reçoit de la Guerre depuis 1748 une pension de 944 l. y compris 144 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services et pour sa retraite, en qualité de capitaine commandant au régiment de Rohan-Rochefort.

CASSIER DE BELLEGARDE (*N...*), âgé de 66 ans, colonel du régiment de Toul, du corps royal de l'artillerie, reçoit de la Guerre trois pensions qui font 9.600 livres : la 1^{re}, de 3.000 l. depuis 1778, en considération de ses services ; les 2^e, de 600 l., depuis 1782, pour lui tenir lieu d'une gratification annuelle ; la 3^e, de 6.000 l. depuis 1783, en considération de l'utilité de ses services.

CASTILLON DE MOUCHAN (*Joseph*, baron DE), âgé de 44 ans, adjoint à la majorité de Besançon, reçoit de la Guerre depuis 1782, une pension de 1.800 l., sans retenue, pour ses services, en attendant qu'il entre en jouissance du traitement attaché à cette place.

CHAFFOY DE COURCELLES (*Antide* DE), âgé de 63 ans, reçoit de la Guerre depuis 1772, une pension de 1.000 l. à titre d'appointements pour sa retraite, en qualité de capitaine au régiment de Conti, cavalerie, avec rang de major.

CHAILLLOT (*Christophe-Claude-Marie*, marquis DE), âgé 41 ans, président à mortier au parlement de Besançon,

reçoit des Finances depuis 1765, une pension de 1.060 l., y compris 60 l. d'intérêts d'arrérages.

CHAMPEREUX (*Pierre-François*), sieur de Landon, âgé de 64 ans, reçoit de la Guerre depuis 1772, une pension de 100 l. en considération de ses services en qualité d'ancien garde du corps du roi, à présent capitaine invalide.

CHAPPUIS (*Charles DE*), sieur de Bienassis, âgé de 63 ans, reçoit de la Guerre depuis 1763, une pension de 472 livres, y compris 72 l. d'intérêts d'arrérages pour ses services et sa retraite, en qualité d'ancien capitaine au régiment Royal-Comtois.

CHATELET (*Louis-Marie-Florent*, duc DU), âgé de 62 ans, lieutenant-général, colonel-lieutenant du régiment du Roi, gouverneur général du pays Toulinois et gouverneur particulier des villes de Toul, Semur et Pont-à-Mousson, reçoit de la Guerre cinq pensions, qui font 28.500 livres : la 1^{re}, de 6.000 l. depuis 1771, en considération de ses services ; la 2^e, de 500 l., depuis 1771, en qualité de gouverneur de Semur et à titre de traitement conservé ; la 3^e, de 6.000 l. depuis 1766 pour services en qualité de menin de feu monseigneur le Dauphin ; la 4^e, de 6.000 l. depuis 1766, pour services en qualité de grand chambellan du feu roi de Pologne ; la 5^e, de 10.000 l. depuis 1766, pour services en qualité d'ambassadeur à la Cour de Vienne.

CHATELET, (*Diane DE ROCHECHOUART*, duchesse DU), âgée de 57 ans, reçoit de la Maison du Roi depuis 1752, une pension de 6.000 l. pour lui tenir lieu des appointements dont elle jouissait en qualité de l'une des dames pour accompagner ordinairement feu Madame la Dauphine.

CHAVIN (*Jeanne DERISET*, veuve du sieur), âgée de 62

ans, reçoit de la Guerre depuis 1783, une pension de 100 livres, sans retenue, en considération des services de feu son mari, brigadier de maréchaussée à Tassenières, en Franche-Comté.

CHEYLARD (*Jacques*, chevalier DU), âgé de 65 ans, lieutenant de roi du fort Saint-André de Salins, reçoit de la Guerre depuis 1782, une pension de 2.000 l., pour lui tenir lieu des appointements de 2.000 l. attachés à cette lieutenance de roi, qui a été supprimée.

CHIFFLET D'ORCHAMPS (*Marie-Bénigne-Ferréol-Xavier*), âgé de 23 ans, [conseiller au parlement de Besançon], fils puîné du sieur [Étienne-Joseph-François-Xavier] Chifflet d'Orchamps, premier président au parlement de Metz, reçoit des Finances une pension de 3.000 l. en considération des services dudit feu sieur son père.

CHODERLOZ DE LACLOS (*Philippe*), âgé de 82 ans, reçoit de la Guerre depuis 1753, une pension de 472 l., y compris 72 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services et pour sa retraite, en qualité de capitaine en second au bataillon de la Motte du régiment royal, artillerie.

CHODERLOZ (*Marie GALLOIS*, veuve du sieur *Jean*), âgé de 77 ans, reçoit des Finances depuis 1771, une pension de 1.200 l. en considération des services de feu son mari, ancien premier commis de M. Boutin, intendant des Finances.

CHOISEUL-LA-BAUME (*Claude-Antoine-Clériadus*, comte DE), âgé de 56 ans, maréchal de camp, lieutenant-général de Champagne, gouverneur des ville et citadelle de Verdun, ci-devant inspecteur-général de cavalerie et commandant en second de la province de Lorraine, reçoit de la Guerre cinq pensions qui font 30.368 livres : la 1^{re}, de

2.360 l., y compris 360 l. d'intérêts d'arrérages, depuis 1754, pour ses services et ceux de feu son père, [Charles-Marie de Choiseul-d'Aillecourt] ; la 2^e, de 8.000 l., depuis 1776, comme inspecteur-général de la cavalerie ; la 3^e, de 13.344 l., depuis 1776, en qualité de commandant en second dans la province de Lorraine ; la 4^e, de 2.664 l., depuis 1776, en qualité de gouverneur de Verdun ; la 5^e, de 4.000 l., depuis 1766, comme gentilhomme de la Chambre du feu roi de Pologne ; le tout, avec réserve de 5.000 livres en faveur de son épouse [Diane-Gabrielle de la Baume-Montrevel].

CLERMONT-TONNERRE (*Charles-Henri-Jules*, duc DE), âgé de 69 ans, lieutenant-général commandant en Dauphiné, reçoit de la Guerre une pension de 3.540 l. en considération de ses services, y compris 540 l. d'intérêts d'arrérages pour la pension de 3.000 livres qui lui avait été accordée en 1749, en considération de ses services et qui a été supprimée en 1748 (*sic*), époque à laquelle il a obtenu le gouvernement de Mézières.

CLERMONT-TONNERRE (*Marie-Anne-Julie* LE TONNELIER DE BRETEUIL, comtesse DE), âgée de 63 ans, dame du palais de la feue reine, reçoit de la Maison du Roi deux pensions qui font 16.000 livres : la 1^{re}, de 10.000 l., depuis 1741, pour les services de feu son père, le sieur François-Victor Le Tonnellier, marquis de Breteuil, ministre et secrétaire d'État [de la Guerre, du 4 octobre 1723 au mois de juin 1726] pour favoriser son mariage [avec Charles-Henri-Jules, alors comte de Clermont-Tonnerre] ; la 2^e, de 6.000 l., depuis 1768, pour appointements conservés en considération de ses services comme dame du palais de la feue reine.

CLERMONT-TONNERRE (*François-Joseph*, marquis DE),

Âgé de 62 ans, maréchal de camp, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 10.360 livres : la 1^{re}, de 3.360 l., y compris 360 l. d'intérêts d'arrérages, pour ses services ; la 2^e, de 7.000 l. depuis 1778, pour la même considération.

CLERMONT-TONNERRE (*Louise-Adélaïde-Victoire* DE DUFORT DE CIVRAC, marquise DE), âgée de 40 ans, dame du palais de la Reine, reçoit des Finances trois pensions qui font 24.000 livres : la 1^{re}, de 12.000 l., depuis 1780, portée dans un brevet particulier qui a été retirée et devant cesser, lorsque sa fortune particulière lui permettra de se passer de ce secours ; la 2^e, de 6.000 l., depuis 1781, à titre de retraite de sa place susdite ; la 3^e, de 6.000 l. depuis 1781, à titre de réversion de la moitié de celle de 12.000 l. accordée au sieur Charles-Gaspard, marquis de Clermont-Tonnerre, son mari.

CLERMONT-TONNERRE (*Stanislas-Marie-Adélaïde*, comte DE), âgé de 38 ans, capitaine de dragons et gentilhomme d'honneur de Monsieur, reçoit de la Guerre deux pensions, qui font 4.000 livres : la 1^{re}, de 3.000 l., depuis 1781, tant en considération des services du feu maréchal de Clermont-Tonnerre, [duc et pair de Vauvillers,] son aïeul, que pour faciliter son mariage avec la demoiselle de Sorans ; la 2^e, de 1000 l. depuis 1766, qui lui avait été accordée par le feu roi de Pologne, son parrain, et lui avait été conservée sur le Trésor royal, à la mort de ce prince.

CLERMONT-TONNERRE (*Louise-Joséphine-Marie-Delphine* DE ROSIÈRES DE SORANS, comtesse DE), âgée de 33 ans, dame pour accompagner Madame Élisabeth de France, reçoit des Finances depuis 1781 une pension de 6.000 l. à titre de dot, en considération de son prochain mariage.

CLERMONT-TONNERRE (*Gaspard-Paulin*, vicomte DE), âgé de 36 ans, colonel en second du régiment Royal-Champagne, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 5.000 livres : la 1^{re}, de 3.000 l. depuis 1782, en considération des services de son aïeul, maréchal de France ; la 2^e, de 2.000 l. depuis 1773, en considération des services de sa famille.

CLERMONT-TONNERRE (*Charles-Gaspard* DE), comte d'ÉPINAC, âgé de 42 ans, mestre de camp de cavalerie et gouverneur de Belfort, reçoit de la Guerre depuis 1776, une pension de 1.250 l ; il jouit de ladite pension depuis le décès de son père, [Charles-Henri-Jules, duc de Clermont-Tonnerre] (?).

COINET DE FILAIN (N...), âgé de 69 ans, reçoit de la Guerre depuis 1760, une pension de 1.600 l., pour appointements qui lui ont été accordés pour retraite, en qualité de lieutenant-colonel du régiment de cavalerie de Wurtemberg, avec rang de mestre de camp.

COURLET DE VREGILLE (*François-Laurent*), âgé de 50 ans, reçoit de la Guerre depuis 1763, une pension de 177 livres, y compris 27 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services et pour sa retraite, en qualité de cornette dans le régiment du Roi, dragons.

COURT (*Jean-Baptiste* DE), âgé de 62 ans, ancien capitaine au régiment des cuirassiers, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 2.000 livres : la 1^{re}, de 400 l. depuis 1769, en considération de ses services ; la 2^e, de 1.600 livres depuis 1785, en considération de l'ancienneté et de la distinction de sesdits services.

COURTOT DE CISSEY (*Bernard*), âgé de 53 ans, capitaine-commandant au régiment de la Reine, dragons, reçoit de la Guerre depuis 1768, une pension de 90 livres, pour

intérêts d'arrérages d'une pension de 500 l., qu'il avait obtenue en qualité de capitaine réformé de ce régiment, et qui a été supprimée le jour de son remplacement.

CRÉCY (*Ferdinand-Denis*, comte DE), âgé de 45 ans, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 1.058 livres : la 1^{re}, de 108 l. depuis 1763, pour lui tenir lieu d'arrérages qui lui étaient dus sur une pension de 600 l. qui lui avait été accordée en qualité de capitaine réformé du régiment Royal-Normandie ; la 2^e, de 950 l., depuis 1785, en considération de ses services et pour sa retraite.

CRESTIN (*Philippe-Joseph*), âgé de 76 ans, reçoit de la Guerre depuis 1780, une pension de 800 l., en qualité de capitaine aide-major au régiment de Condé, cavalerie, pour sa retraite.

CUENOT (*Joseph-Alexis*), âgé de 70 ans, reçoit des Finances depuis 1779, une pension de 300 l. sans retenue, pour sa retraite en qualité de commis de la régie des cartes à Besançon.

* * *

DAGUET (*Charles-Gervais*), âgé de 54 ans, commissaire-ordinaire des guerres, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 600 l., sans retenue, en considération de ses services.

DAGUET (*Pierrette-Geneviève*, âgée de 35 ans, reçoit de la Guerre depuis 1783, une pension de 300 l., sans retenue, en considération des services de feu son père, commandant pour le service du roi au château de Blamont.

DAGUET (*Catherine-Baptiste-Charlotte*), âgée de 21 ans, reçoit de la Guerre depuis 1783, une pension de 300 livres pour la même considération que ci-dessus.

DAMAS D'ANTIGNY (*François-Jacques*, marquis DE), âgé

de 58 ans, maréchal de camp, reçoit des Finances deux pensions qui font 12.000 livres : la 1^{re} de 6.000 l. depuis 1757, qui a été accordée, sans retenue, à feu Madame Zéphirine-Félicité de Rochechouart [† 1776], au sieur de Damas d'Antigny, son mari et aux enfants qui pourraient naître de leur mariage et à leur postérité ; la 2^e, de 6.000 livres depuis 1766, aussi sans retenue, pour l'indemniser du gouvernement de Dombes, dont la survivance lui était assurée et a été supprimée par édit de septembre 1781.

DAMOISEAU (*Louis-Armand-Désiré*), âgé de 67 ans, reçoit de la Guerre depuis 1773, une pension de 600 l. en considération de ses services comme brigadier des armées du roi et directeur des fortifications à Besançon. [Il avait été promu maréchal de camp en 1780].

DAVID dit BELFORT (*Jean-Nicolas*), âgé de 48 ans, reçoit de la Maison du roi depuis 1787, une pension de 557 livres, pour retraite en qualité de palefrenier de la petite écurie du roi.

DAVID dit BELFORT (*Jacques*), âgé de 21 ans, reçoit de la Maison du roi depuis 1787, une pension de 300 livres, pour retraite en qualité de palefrenier de la petite Écurie du roi.

DENIS (*Marie-Charlotte*), âgée de 59 ans, reçoit de la Marine [?] depuis 1779, une pension de 200 l., en considération des services de feu son père, aide-major de la ville de Besançon.

DESBIEZ (*Claude*), âgé de 51 ans, capitaine réformé au régiment de Coigny, dragons, aujourd'hui Artois, reçoit de la Guerre depuis 1763, une pension de 90 l. pour lui tenir lieu de 1.500 l. d'intérêts d'arrérages dus en 1766, d'une pension de 500 l. qu'il avait obtenue en qualité de capitaine réformé du second régiment.

DESGLANS DE CESSIA (*Emmanuel-Marie-Joseph*), âgé de 62 ans, reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 1.800 l. à titre d'appointements, en qualité de lieutenant-colonel attaché au corps de dragons; elle cessera du jour de son remplacement.

DESPREZ DE GESINCOURT (*François-Joseph*), âgé de 54 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 800 livres, pour retraite en qualité de capitaine au régiment de Savoie-Carignan.

DOMET DE MONT (*François-Nicolas*), âgé de 68 ans, reçoit de la Guerre depuis 1768, une pension de 1.200 l. en qualité de commandant réformé du régiment des recrues de Besançon, pour sa retraite.

DOMET DE MONT (*Charles-François*, chevalier), âgé de 63 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 800 l. pour sa retraite en qualité de capitaine au régiment d'Enghien.

DOMET DE MONT (*Jean-Baptiste*), âgé de 62 ans, reçoit de la Guerre depuis 1768, une pension de 500 l. pour sa retraite en qualité de capitaine au régiment d'Artois, dragons.

DOMS D'HAUTECOURT (N...), âgé de 58 ans, reçoit de la Guerre depuis 1783, une pension de 1.350 l., sans retenue, pour sa retraite, comme ancien capitaine de canoniers, avec rang de major au régiment de La Fère du corps royal d'artillerie.

DOROZ (*Théophile-Joseph*), âgé de 63 ans, reçoit de la Guerre depuis 1787 une pension de 4.000 l., en considération de ses services comme procureur-général du parlement de Dijon.

DORTANS (*Charles-François Marie-Joseph*, comte de),

âgé de 48 ans, lieutenant-colonel du régiment de la Reine, cavalerie, reçoit de la Guerre depuis 1763, une pension de 108 l. pour lui tenir lieu de 1.800 l. d'intérêts d'arrérages, qui lui étaient dus au 1^{er} avril 1766, de la pension de 600 l. qui lui a été supprimée lors de son remplacement, en conservant seulement les 108 l. d'intérêts.

DU MONTET DE LA COLONGE (*François*), âgé de 52 ans, reçoit de la Guerre depuis 1788, une pension de 1.650 l., sans retenue, en considération de 35 années de services et pour sa retraite en qualité de commissaire ordinaire des guerres [à Salins].

DURAS (*Louise-Henriette-Charlotte-Philippine* DE NOAILLES, duchesse DE), âgée de 44 ans, reçoit des Finances depuis 1785, une pension de 9.000 l. en considération de ses services près la Reine, comme dame du palais, et pour l'aider à se soutenir avec la décence qu'exigent sa naissance et son rang.

DURFORT-LORGE (*Adélaïde-Philippine* DE), âgée de 46 ans, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 15.440 livres : la 1^{re}, de 9.440 l., y compris 1.440 l. d'intérêts d'arrérages, depuis 1762, en considération des services de [Louis de Durfort], duc de Lorge, son père, lieutenant-général, et pour lui tenir lieu de douaire ; la 2^e, de 6.000 livres, depuis 1767, pour ses services en qualité de dame de compagnie de feu Madame la Dauphine, avec assurance de 5.000 l. de plus à la mort de son mari, [Jean-Laurent de Durfort-Civrac].

DURFORT-LÉOBARD (*Louis*, comte DE), âgé de 68 ans, ancien capitaine au régiment de cavalerie d'Aquitaine, à présent commandant au fort Médoc, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 3.360 livres : la 1^{re}, de 1.000 l. depuis 1778, en considération de ses services et pour sa re-

traite ; la 2^e, de 2.360 l., y compris 360 l. d'intérêts d'ar-rérages depuis 1779, par assurance échue sur celle de 4.000 l. du comte de Lorge, son parent, lieutenant-général des armées du roi. On observe [c'est-à-dire on fait ob-server] que la dame Anne-Suzanne-Claire-Madeleine-Fré-dérique de Soraus, son épouse, a l'assurance de ladite pension, si elle survit à son époux.

DURFORT-LÉOBARD (*Gille-François-Louis-Anne de*) âgé de 31 ans, capitaine à la suite du régiment des cuiras-siers, reçoit des Finances depuis 1779, une pension de 6.000 l. à titre de gratification annuelle.

* * *

ESPÉRANCE (*démoiselle de L'*), âgée de 60 ans, reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 400 l. en considé-ration des services de feu son père, colonel réformé d'in-fanterie dans la garnison de Besançon.

ÉTERNOZ (*Antoine-Joseph-Philippe-Régis, comte d'*), âgé de 48 ans, maréchal de camp, ministre plénipoten-tiaire près du roi de Prusse [et grand bailli du bailliage d'Amont], reçoit de la Guerre deux pensions qui font 7.500 livres : la 1^{re}, de 3.500 l. depuis 1776, en considéra-tion de ses services ; la 2^e, de 4.000 l. depuis 1782, en même considération et pour sa retraite en qualité de sous-lieutenant de la compagnie des cheveu-légers de la gar-de ordinaire du roi.

* * *

FAIVRE DE COURCELLES (*Jean de*), âgé de 64 ans, maré-chal des logis des cheveu-légers de la garde ordinaire du roi, avec brevet d'aide-major, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 4.754 livres : la 1^{re}, de 4.054 l. depuis

1759, en augmentation de ses services ; la 2^e, de 700 l. depuis 1779, sans retenue, à titre d'augmentation.

FAIVRE DE COURCELLES (*Gabriel de*), âgé de 63 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 1.500 l. pour sa retraite en qualité de capitaine au régiment de Beauce, avec rang de major.

FARINEY (*Joseph de*), âgé de 44 ans, capitaine en second au régiment de Besançon, artillerie, reçoit de la Guerre depuis 1786, une pension de 400 l., sans retenue, en considération de la manière distinguée avec laquelle il a servi dans l'Inde pendant la dernière guerre.

FAUVEREAUX (*Anne*), âgée de 31 ans, reçoit de la Guerre depuis 1777, une pension de 100 l. en considération des services de feu son père, sous-aide-major de la ville de Belfort.

FAUVEREAUX (*Marie*), âgée de 30 ans, reçoit de la Guerre depuis 1777, une pension de 100 l., pour la même considération que ci-dessus.

FEREY (*Claude-François*), âgé de 66 ans, reçoit de la Guerre depuis 1773, une pension de 150 l. en considération de ses services en qualité de capitaine des grenadiers royaux du régiment de Senlis.

FERRIER DU CHATELET (*Pierre-Joseph*), âgé de 50 ans, maréchal de camp [le 21 septembre 1788 et secrétaire des commandements du duc d'Orléans], reçoit de la Guerre deux pensions qui font 3.600 livres : la 1^{re}, de 1.200 l. depuis 1780, en considération de ses services et pour lui tenir lieu de partie de celle dont il jouissait en qualité de ci-devant capitaine de la légion de Soubise ; la 2^e, de 2.400 livres depuis 1788, en considération de ses services et pour lui faire, avec celle ci-dessus, un traitement de 3.600 l., en sa qualité de maréchal de camp.

FLEUROT (*Remi*), âgé de 81 ans, reçoit de la Guerre depuis 1777, une pension de 150 l., sans aucune retenue, en considération des soins qu'il s'est donné pour l'éducation de la jeune noblesse de Franche-Comté. — On observe que son épouse a la survivance de cette pension.

FOLLEY DE CORRE (*Antoine*), âgé de 56 ans, reçoit de la Guerre depuis 1765, une pension de 300 l. en qualité de capitaine réformé du régiment Royal-Lorraine, infanterie et pour lui tenir lieu des 300 l. converties en appointements, qui lui avaient été accordés en cette qualité.

FORESTIER DE VEREUX (*Jean*), âgé de 59 ans, ancien capitaine au corps royal de l'artillerie, reçoit de la Marine depuis 1776, une pension de 800 l. en considération de ses services et pour sa retraite.

FRANCHET DE RANS (*Philippe-Joseph-Charles*, chevalier DE), âgé de 63 ans, (*mort*), brigadier de dragons, lieutenant de roi au gouvernement de Besançon, reçoit de la Guerre depuis 1781, une pension de 1800 l. pour ses services en qualité de ci-devant mestre de camp en second du régiment du Colonel-général des dragons.

FRANÇOIS DE VANNOZ (*Ferdinand*), âgé de 93 ans, ancien contrôleur des vingtièmes de la généralité de Bordeaux, reçoit des Finances depuis 1775, une pension de 1.200 l., sans retenue, à titre de retraite, en considération de ses services.

FRESNE (*Pierre-Alexandre*, chevalier DE), âgé de 78 ans, reçoit de la Guerre depuis 1772, une pension de 1.200 l., pour lui tenir lieu des appointements de la majorité du château de Joux.

FROISSARD DE BERSAILLIN (*Xavier DE*), âgé de 76 ans, ancien capitaine du régiment de Béarn, reçoit de la Guerre depuis 1758, une pension de 472 l., y compris les inté-

rêts d'arrérages, en considération de ses services et pour sa retraite.

FUSSEY (*Charles DE*), âgé de 54 ans, reçoit de la Guerre depuis 1765, une pension de 200 livres, pour gratification en qualité d'ancien lieutenant au régiment de Béarn.

FYARD (*Bernard*), âgé de 46 ans, reçoit de la Guerre depuis 1786, une pension de 400 l., sans retenue, en considération du zèle, de l'activité et de la bravoure, dont il a donné des preuves dans l'Inde, dans la dernière guerre, en qualité de capitaine de canonniers du régiment de Besançon, artillerie.

FYARD DE MERCEY (*Jean-François*), âgé de 39 ans, reçoit de la Guerre depuis 1784, une pension de 400 l. en considération de la distinction avec laquelle il a servi dans l'Inde, et notamment le 13 juin 1783, au combat de Gondelour, en qualité de capitaine en second au corps royal de l'artillerie.

* * *

GARNAUD (*Marie CORNIER*, veuve du sieur), âgée de 78 ans, reçoit de la Guerre depuis 1777, une pension de 200 livres en considération des services de feu son mari, ancien lieutenant invalide détaché au fort Griffon.

GARNIER DE FALLETANS (*Pierre-Ferdinand*), âgé de 56 ans, reçoit de la Guerre depuis 1769, une pension de 200 livres en considération de ses services en qualité de ci-devant capitaine au régiment de Mestre de camp général des dragons.

GERMIGNEY (*Charles-Joseph*, chevalier DE), âgé de 57 ans, capitaine retiré du régiment du Roi, dragons, avec rang de lieutenant-colonel, reçoit de la Guerre trois pensions qui font 1.872 livres : la 1^{re}, de 372 l. depuis 1762,

en considération de ses services ; la 2^e, de 400 l. depuis 1774, à titre de gratification annuelle, en la même considération ; la 3^e, de 1.100 l. depuis 1777, pour appointements de retraite.

GILLET (*Marie CLAËS*, veuve du sieur), âgée de 64 ans, reçoit de la Guerre depuis 1763, une pension de 1.200 l. en considération des services du comte de Saint-Germain, lieutenant-général des armées du roi.

GRAMMONT (*Jeanne DE*), âgée de 76 ans, religieuse et ancienne abbesse de Poulangy, reçoit de la Guerre depuis 1740, une pension de 345 l. pour les services de feu son père, lieutenant-général des armées du roi.

GRIGNET D'EUGNY (*Bonaventure*), âgé de 47 ans, sous-aide-majordes ville et citadelle de Montpellier, reçoit de la Guerre depuis 1780, une pension de 500 l., sans retenue, pour ses services en qualité de capitaine attaché au corps de l'infanterie.

GRIGNET D'EUGNY (*Claude-Antoine*), âgé de 46 ans, capitaine commandant au régiment d'Armagnac, infanterie, reçoit de la Guerre depuis 1785, une pension de 300 l., sans retenue, pour la distinction de ses services en Amérique, pendant la guerre.

GRIVEL (*Nicolas-Claude-Joseph*, comte DE), âgé de 58 ans, maréchal de camp, ci-devant colonel du 5^e régiment de chasseurs à cheval, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 6.000 livres : la 1^{re}, de 3.000 l. depuis 1783, en considération de l'ancienneté et de la distinction de ses services ; la 2^e, de 3.000 l. depuis 1784, le jour qu'il a été fait maréchal de camp.

GROSJEAN, (*Philibert*), âgé de 63 ans, sous-lieutenant au régiment d'Auvergne, infanterie, reçoit de la Guerre depuis 1785, une pension de 500 l., sans retenue, tant en

considération de ses services et blessures que pour sa retraite.

GUIBERT (*François DE*), âgé de 70 ans, reçoit de la Guerre depuis 1764, une pension de 200 l. pour services et retraite, en qualité d'ancien garde du corps du roi.

GUICHARD D'ORFEUIL (*Charles*), âgé de 60 ans, reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 600 l. à titre d'appointements pour retraite en qualité de capitaine au régiment Royal-Roussillon, cavalerie.

GUILLAUME DE THIÉNANS (*Glaude*), âgé de 56 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 800 l., en qualité de capitaine attaché au régiment de Bresse. Cette pension sera supprimée, s'il vient à être remplacé.

GUILLEMIN DE VAIVRE (*Jean-Baptiste*), âgé de 53 ans, conseiller au parlement de Besançon, reçoit de la Marine une pension de 10.000 l. en considération des services qu'il a rendus à Saint-Domingue, en qualité d'intendant de la Marine, depuis 1773 qu'il a été nommé à cette place.

GUYOT DE MALSEIGNE (*Ferdinand-Benoît-Thomas DE*), âgé de 56 ans, maréchal de camp, ci-devant lieutenant-colonel en second du régiment des carabiniers de Monsieur, reçoit de la Guerre trois pensions qui font 5.700 livres : la 1^{re}, de 200 l. depuis 1779, pour lui compléter 1.000 livres sur l'ordre de Saint-Louis ; la 2^e, de 1.500 l. depuis 1787, en considération de ses services ; la 3^e, de 4.000 l. depuis 1788, en la même considération et pour lui tenir lieu de traitement, en qualité de maréchal de camp.

GUYOT DE MALSEIGNE (*Eusèbe-Alexandre*), âgé de 51 ans, reçoit de la Guerre depuis 1763, une pension de 590 livres, y compris 90 l. d'intérêts d'arrérages, pour ses services et sa retraite, en qualité de capitaine réformé du

régiment de Bauffremont, dragons. Il cessera d'en jouir lors de son remplacement.

GUYOT DE MALSEIGNE (d^{lle} *Ferdinande-Louise* DE WALBRÜNN, veuve du sieur), âgée de 53 ans, reçoit de la Guerre depuis 1787, une pension de 500 l. en considération des services de feu son mari, [Charles-Théodore-Philippe Guyot de Malseigne], lieutenant-colonel du régiment de Toul, artillerie.

GY (*Étienne* DE), âgé de 76 ans, reçoit de la Guerre depuis 1764, une pension de 500 l. pour sa retraite, en qualité de lieutenant au régiment de Berchiny, hussards.

* * *

HENNEZEL DE BEAUJEU (*Claude-Antide-Joseph*, comte d'), âgé de 68 ans, ancien capitaine au régiment de cavalerie d'Enrichemont, reçoit de la Guerre depuis 1758, une pension de 708 l., pour service et retraite.

HENNEZEL D'ORMOY (Louis d'), âgé de 54 ans, reçoit de la Guerre depuis 1763, une pension de 54 l. pour intérêts d'arrérages, comme capitaine réformé du régiment de Condé, infanterie.

HENRION DE MAGNONCOURT (*Claude-François-Ignace*), âgé de 64 ans, reçoit de la Guerre depuis 1772, une pension de 300 l. pour ses services et sa retraite, en qualité de ci-devant premier mousquetaire de la première compagnie.

HUGUENET (*Jean*), âgé de 64 ans, reçoit de la Guerre depuis 1768, une pension de 400 l. pour lui tenir lieu d'appointements, accordés en qualité de capitaine au régiment de Poitou.

HUMBERT (*Louis*), âgé de 76 ans, reçoit de la Guerre

depuis 1781, une pension de 300 l., sans retenue, pour ses services en qualité d'aide-major de la ville de Besançon.

* * *

ISELIN DE LANANS (*Maximilien*, chevalier d'), âgé de 53 ans, mestre de camp d'un régiment de dragons de son nom [et maréchal de camp depuis 1781], reçoit de la Guerre depuis 1766, une pension de 1500 l., à titre de gratification annuelle, en considération de ses services.

IVOLET (*Louis* d'), âgé de 61 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 1.200 l. pour sa retraite comme capitaine au régiment d'Auvergne. Il doit cesser d'en jouir, s'il est pourvu d'une lieutenance du roi.

* * *

JACQUEMART DE BREVILLE (*Pierre*), âgé de 62 ans, reçoit de la Guerre deux pensions, qui font 400 livres : la 1^{re}, de 100 l. depuis 1774, en considération de ses services en qualité de garde du corps du roi, réformé ; la 2^e, de 300 l. depuis 1773, pour appointements jusqu'à son remplacement.

JACQUOT D'ANDELARRE (*Claude-Antoine-François*, marquis de), âgé de 62 ans, reçoit de la Guerre depuis 1749, une pension de 300 l., pour appointements de réforme en qualité de capitaine au régiment Royal-Cantabre, cavalerie, et continués en qualité de capitaine attaché au régiment de Lorraine, dragons.

JOBELOT DE MONTUREUX (*François-Bonaventure*), âgé de 85 ans, président à mortier au parlement de Besançon, reçoit des Finances depuis 1783, une pension de 3.000 l. pour 52 ans de services dans les charges de conseiller et

président à mortier dudit parlement et pour les services de sa famille dans la robe.

JOUFFROY (*Claude*, comte DE), âgé de 32 ans, ancien sous-lieutenant des gardes du roi, reçoit de la Guerre depuis 1788, une pension de 2.500 l. en considération de ses services et pour sa retraite.

JOYAND (*Catherine* COMPAIN, veuve du sieur), âgée de 73 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 400 l. pour les services de feu son mari, médecin et pour les soins qu'il a donnés, lors des maladies épidémiques des provinces de Champagne, Lorraine, Comté et duché de Bourgogne.

JUNET, (*Joseph*), âgé de 55 ans, reçoit de la Guerre depuis 1780, une pension de 600 l., sans retenue, en considération de ses services et des preuves de zèle et d'intelligence qu'il a données, depuis qu'il remplit des fonctions de capitaine des guides des corps de troupes, assemblés sous les ordres de M. le comte de Vault.

LABOREY (*Antoine-François-Ferdinand* DE), âgé de 68 ans, reçoit de la Guerre, depuis 1768, une pension de 400 livres, à titre d'appointements pour sa retraite comme lieutenant au régiment de Berry, cavalerie.

LA CHARCE (*Jean-Frédéric* DE LA TOUR DU PIN-GOUVERNET, vicomte DE), âgé de 55 ans, maréchal de camp et l'un des gentilshommes d'honneur de M. le comte d'Artois, reçoit de la Guerre trois pensions qui font 4.360 livres ; la 1^{re}, de 1.560 l., y compris 360 l. d'intérêts d'arrérages, depuis 1759, en considération de ses services et pour avoir apporté la nouvelle de la prise de Munster ; la 2^e, de 2.400 livres depuis 1765, en même considération et pour avoir

eu la jambe fracassée à la bataille de Warbourg ; la 3^e, de 400 l. depuis 1780, faisant partie de celle de 1. 400 l., accordée le 1^{er} mars 1780, supprimée ensuite quand il fut pourvu du gouvernement du château de Joux, mais rétablie depuis pour 400 l. par la bonté du roi.

LA CHICHE (*Claude-Quentin DE*), âgé de 70 ans, brigadier d'infanterie [en 1781], ancien chef de brigade du corps royal du génie, reçoit de la Guerre depuis 1785 une pension de 3.000 l. en considération de ses services et pour sa retraite.

LA FOREST DE DIVONNE (*Gilbert, comte DE*), âgé de 80 ans, brigadier d'infanterie [en 1770], lieutenant de roi à la citadelle de Besançon, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 2.248 livres : la 1^{re}, de 1.000 l. depuis 1774, pour sa retraite en qualité de lieutenant-colonel du régiment de Conti, infanterie, dont il obtint la continuation, lorsqu'il fut nommé à ladite lieutenance de roi ; la 2^e, de 1.248 l. depuis 1789, pour, avec la grâce précédente, lui faire au total une pension de 2.248 livres.

LAMPINET (*Jean-Baptiste-Xavier DE*), âgé de 62 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 600 l., en qualité de ci-devant capitaine commandant au régiment [*en blanc*] infanterie, actuellement capitaine au bataillon de garnison de Vivarais.

LAMPINET (*Louis-Alexis-François DE*), sieur de Sainte-Marie [-en-Chaux et] de Navenne, âgé de 45 ans, reçoit de la Guerre depuis 1780, une pension de 600 l., sans retenue, en qualité de capitaine attaché au corps de la cavalerie, tant en considération de ses services que de ceux du sieur comte de Saint-Germain, ministre et secrétaire d'État, lieutenant-général des armées du roi, son parent [par sa mère, Anne-Antoinette-Hillaire de Saint-Germain].

LAMPINET (d^{lle} ABRIOT DE GRUSSE, veuve du sieur DE), âgée de 43 ans, reçoit de la Guerre depuis 1788, une pension de 400 l. en considération des services de feu son mari, ancien lieutenant d'artillerie.

LAMPINET DE SAINTE-MARIE (*Pierrette DE*), âgée de 38 ans, reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 200 livres, sans retenue, à titre de gratification annuelle, en considération des services de feu comte de Saint-Germain, lieutenant-général des armées du roi, son parent.

LAMPINET DE SAINTE-MARIE (*Françoise DE*), âgée de 37 ans, reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 200 livres, sans retenue, pour la même considération que ci-dessus.

LA POYPE-VERTRIEUX (*Louis DE*), âgé de 68 ans, reçoit de la Guerre depuis 1736, une pension de 354 l., y compris 54 l. d'intérêts d'arrérages, en considération des services de feu son père, exempt des gardes du corps du roi.

LAURENCIN DE BEAUFORT (*Philippe DE*), âgé de 34 ans, reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 600 l. en qualité de capitaine réformé du régiment Royal-Roussillon, cavalerie, jusqu'à son remplacement.

LE BAS D'AIGREMONT (*Laurent-Marie*), âgé de 59 ans, maréchal de camp, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 4.350 livres : la 1^{re}, de 600 l. depuis 1779, en considération de ses services ; la 2^e, de 3.750 l. depuis 1784, en même considération, quand il a quitté la lieutenance-colonelle du régiment de Durfort, dragons, pour passer au grade de maréchal de camp.

LE BAS D'AIGREMONT (*Laurent*), âgé de 39 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 600 l. pour ses

services comme lieutenant-colonel du régiment de Lasnans.

LE BAS DE GIRANGY (*Louis-César*), sieur de Clayes, âgé de 83 ans, ancien capitaine, avec rang de lieutenant-colonel au régiment de la reine, dragons, reçoit de la Guerre depuis 1770, une pension de 1.200 l. pour ses services et sa retraite.

LE BAS DE GIRANGY (*Louis-René*), âgé de 41 ans, reçoit de la Guerre trois pensions qui font 840 livres : la 1^{re}, de 200 l. depuis 1769, en considération des services de feu son père, [Pierre-René Le Bas de Girangy], ancien capitaine au régiment de Conti, cavalerie ; la 2^e, de 240 l. depuis 1775, à titre d'appointements comme mousquetaire réformé ; la 3^e, de 400 l. depuis 1781, pour ses services en qualité de capitaine attaché au régiment de Conti, dragons.

LE BAS DE GIRANGY (*Alexandre-Paul-Narcisse*), âgé de 39 ans, reçoit de la Guerre depuis 1769, une pension de 200 l. en considération des services de feu son père, ancien capitaine au régiment de Conti, cavalerie.

LE BAS DE GIRANGY (*Charles-Pierre*), âgé de 29 ans, reçoit de la Guerre depuis 1781, une pension de 200 l. en considération des services de feu son père, capitaine réformé du régiment de Conti, dragons.

LE CLERC DE MAZEROLLES (*Pierre*), âgé de 34 ans, capitaine attaché au régiment Royal-Hesse-Darmstadt, reçoit de la Guerre depuis 1780, une pension de 600 l. en considération de son zèle et de ses talents.

LE GRAND (*Léonard*), âgé de 75 ans, reçoit de la Guerre depuis 1763, une pension de 900 l. en qualité de ci-devant aide-major de Besançon, pour ses services.

LE MICHAUD D'ARÇON (*Jean-Claude-Éléonor*), âgé de

56 ans, colonel sous-brigadier d'une brigade du corps royal du génie, reçoit de la Guerre depuis 1783, une pension de 2.000 l., tant pour avoir imaginé et fait construire les batteries flottantes destinées contre Gibraltar, qu'en considération des dangers qu'il a courus, lorsqu'il les a fait manœuvrer contre ladite place.

Le PICARD D'ASCOURT (*Marie*), âgée de 34 ans, reçoit de la Guerre depuis 1772, une pension de 150 l. en considération des services de feu son père, ci-devant lieutenant de cavalerie.

Le PICARD D'ASCOURT (*Nicole*), âgée de 32 ans, reçoit de la Guerre depuis 1772, une pension de 150 l. pour la même considération que ci-dessus.

LEZAY-MARNÉSIA (*Étienne-Gaspard DE*), âgé de 52 ans, maréchal de camp, ci-devant colonel du régiment de chasseurs à cheval de la Champagne, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 7.000 livres : la 1^{re}, de 3.000 l. depuis 1785, en considération de ses services ; la 2^e, de 4.000 livres depuis 1786, pour, avec celle de 3.000 l. ci-dessus, lui faire un traitement de 7.000 l. en qualité de maréchal de camp.

LEZAY-MARNÉSIA (*Anne-Étienne DE*), âgée de 52 ans, reçoit de la Guerre depuis 1785, une pension de 300 l. en considération de ses services, en qualité de commandeur de l'ordre de Malte et de mestre de camp commandant le régiment des Ardennes.

LINGLOIS DE BELMONT (*Charles-Philippe*), âgé de 49 ans, capitaine réformé du régiment de Durfort, dragons, reçoit de la Guerre depuis 1786, une pension de 375 l. pour sa retraite et ses services.

LOGRE DE FRANCCOURT (*Pierre-Ignace*), âgé de 69 ans, reçoit de la Guerre depuis 1770, une pension de 1.200 l.

pour sa retraite, comme capitaine au régiment de Royal-Champagne, avec rang de lieutenant-colonel.

LOMBARD (*Paul*), âgé de 48 ans, reçoit depuis 1776, une pension de 100 l. en considération de ses services en qualité de chirurgien-major de l'hôpital de Charité de Dole.

* * *

MAIGNIEN DE MERSUAY (*Claude*), âgé de 68 ans, reçoit de la Guerre depuis 1756, une pension de 354 livres, y compris 54 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services et pour sa retraite, en qualité d'ancien cornette de Mestre de camp-général, cavalerie et depuis capitaine en second dans le corps des chasseurs de Fischer.

MAILLART (*Madeleine ARNAULD DE PRÉMONT, dame DE*), comtesse DE LANDREVILLE, âgée de 44 ans, reçoit des Finances deux pensions, qui font 5.100 livres : la 1^{re}, de 2.700 l. depuis 1783, à titre de continuation de pareille somme, dont jouissait feu son mari, [Innocent-Hector de Maillart, comte de Landreville], en qualité de chef de la 4^e brigade des gardes du corps du roi Stanislas ; la 2^e, de 2.400 l. depuis 1783, en considération des services de son mari [mestre-de-camp de dragons], de son peu de fortune et pour la mettre à même de pourvoir à l'éducation de ses enfants.

MANNERY (*François DE*), âgé de 66 ans, ancien capitaine au régiment Royal-Vaisseaux, reçoit de la Guerre depuis 1745, une pension de 236 l., y compris 36 l. d'intérêts d'arrérages, en considération des services de feu son oncle, lieutenant-colonel du régiment de Dillon.

MARCHANT (*Charles DE*), âgé de 63 ans, reçoit de la Guerre depuis 1768, une pension de 400 l. pour sa retraite en qualité de capitaine au régiment de Champagne.

MARESCHAL D'AUDEUX (N...), âgé de 50 ans, prêtre, vicaire-général de l'évêché de Saint-Omer, reçoit des Finances depuis 1764, une pension de 3.000 l. en considération de ses services, comme ancien conseiller au parlement de Besançon. On observe que cette pension doit cesser lorsqu'il jouira d'un pareil revenu en bénéfices ecclésiastiques.

MARLES D'ABBANS-DESSUS (*Thomas*), âgé de 77 ans, reçoit de la Guerre depuis 1774, une pension de 400 l. à titre d'appointements pour retraite, en qualité de lieutenant au régiment de Lanans, dragons.

MARMIER (*Charles-Philippe-Emmanuel*, comte DE), âgé de 95 ans (*mort*), reçoit de la Guerre depuis 1757, une pension de 1.200 l. pour lui tenir lieu d'appointements en qualité de brigadier [depuis 1748], ci-devant mestre de camp réformé du régiment de Bauffremont, dragons.

MARMIER (*Jeanne*), âgée de 68 ans, reçoit de la Guerre depuis 1741, une pension de 177 l., sans retenue, y compris 27 l. d'intérêts d'arrérages, en considération des services de feu son père, capitaine des grenadiers au régiment Royal-Vaisseaux.

MARNIX (*Pierre-Joseph* DE), âgé de 54 ans, reçoit de la Guerre depuis 1766, une pension de 300 l. en considération de ses services et pour sa retraite, en qualité d'ancien capitaine au régiment de Chartres, cavalerie.

MARTIN DE SAINT-MARTIN (*Julien*), âgé de 71 ans, reçoit de la Guerre depuis 1777, une pension de 450 l. à titre d'appointements pour sa retraite, en qualité de premier-lieutenant au régiment d'Anjou, infanterie.

MARTIN DE SAINT-MARTIN (*Alexis*), âgé de 67 ans, reçoit de la Guerre depuis 1788, une pension de 1.400 l., sans retenue, en considération de ses services et pour sa

retraite, en qualité de capitaine commandant au régiment Royal-Italien.

MARTIN DE SAINT-MARTIN (*Claude*), âgé de 64 ans, reçoit de la Guerre depuis 1748, une pension de 150 l. pour lui tenir lieu d'appointements, en qualité de lieutenant réformé du régiment de Boufflers, dragons.

MAUDINET DE MONTRICHIER (*Léonard-Baptiste*), âgé de 78 ans, reçoit de la Guerre depuis 1753, une pension de 472 l., y compris 72 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services et pour sa retraite, comme capitaine au régiment de Rouergue.

MAYROT (*Claude-Charles DE*), âgé de 67 ans, ancien lieutenant-colonel du régiment de Bourbon, dragons, reçoit de la Guerre depuis 1787, une pension de 2.808 l. en considération de ses services et pour sa retraite.

MAYROT (*Joseph DE*), âgé de 64 ans, reçoit de la Guerre depuis 1762, une pension de 744 l. en considération de ses services et pour sa retraite, en qualité de ci-devant capitaine réformé au régiment de Mestre-de-camp général, cavalerie.

MICHAUD (*Pierrette DE TAUPENAC*, veuve du sieur), âgée de 59 ans, reçoit de la Guerre depuis 1776, une pension de 100 l., sans retenue, en considération des services du feu sieur de Taupenac, son père, ancien aide-major du fort Griffon, de Besançon.

MICHAUD (*Étiennette*), âgée de 44 ans, reçoit de la Guerre depuis 1776, une pension de 100 l. pour la même considération.

MICHOTÉY (*Marie-Louise-Catherine MOUFFLE*, dame), âgée de 63 ans, reçoit des Finances depuis 1764, une pension de 2.240 l., y compris 240 l. d'accroissement, par ré-

version sur celle de 3.000 l. dont jouissait feu son mari, [Jean-Charles Michotey), président à mortier au parlement de Besançon.

MIGNOT DE LA BÉVIÈRE (N...), âgé de 81 ans, reçoit de la Guerre depuis 1777, une pension de 2.400 l. pour appointements de retraite, en qualité de major de la ville de Metz.

MINETTE DE BEAUJEU (*Joseph*), âgé de 70 ans, reçoit de la Guerre depuis 1757, une pension de 590 l., y compris 90 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services et pour sa retraite, en qualité d'ancien mousquetaire.

MIROUDOT DE SAINT-FERJEUX (*Gabriel-Joseph*), âgé de 61 ans, subdélégué de l'intendance de Franche-Comté [en résidence à Vesoul], reçoit des Finances depuis 1786, une pension de 1.200 l., sans retenue, en considération de l'ancienneté de ses services dans ladite place, où il a succédé à son père et qu'il a remplie d'une manière aussi distinguée par ses talents que par son activité, son zèle et son désintéressement.

MONTBARREY *Alexandre-Marie-Éléonor* DE SAINT-MAURICE, prince DE), âgé de 57 ans, lieutenant-général des armées du roi [en 1780], chevalier de ses Ordres [le 7 juin 1778], ministre et ci-devant secrétaire d'État au département de la Guerre [du 27 septembre 1777 au 18 décembre 1780], reçoit de la Guerre trois pensions qui font 64.000 livres : la 1^{re}, de 8.000 l. depuis 1776, pour appointements conservés en qualité d'inspecteur général d'infanterie ; la 2^e, de 36.000 l. depuis 1778, en considération de ses services dans les armées et dans la charge de secrétaire d'État ; la 3^e, de 20.000 l. depuis 1778, en qualité de ministre d'État. On observe qu'il y a une réserve de 12.000 livres en faveur de d^{lle} Thais de Mailly, son épouse.

MONTBARREY *Françoise-Parfaite-Thaïs DE MAILLY*, princesse DE), âgée de 52 ans, reçoit de la Guerre trois pensions qui font 11.360 livres : la 1^{re}, de 2.360 l., y compris 360 l. d'intérêts d'arrérages, depuis 1753, en considération des services de sa famille et pour favoriser son mariage ; la 2^e, de 5.000 l. depuis 1769, à titre de gratification extraordinaire, en considération des services de son père, [Louis de Mailly, comte de Rubempré], marquis de Nesle, premier écuyer de feu Madame la Dauphine ; la 3^e, de 4.000 l. pour appointements conservés en qualité de l'une des dames pour accompagner ordinairement Madame Adélaïde de France, avec assurance de 12.000 l. à la mort de son époux.

MONTFORT (*François-Magdeleine*), âgé de 71 ans, reçoit de la Guerre depuis 1756, une pension de 2.300 l., pour ses services et sa retraite, en qualité d'ancien directeur des fortifications à Besançon et de colonel de génie.

MONTJUSTIN (*Guillaume-Catherine-Judith*, chevalier DE), âgé de 33 ans (?), reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 600 l. pour appointements en qualité de capitaine réformé du régiment Royal-Lorraine, cavalerie. Il cessera d'en jouir lors de son remplacement.

MONTRICHARD (*Philippe - Théodore - Nicolas - Laurent-Hyacinthe* DE), âgé de 48 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 600 l. en qualité de capitaine attaché au corps de l'infanterie. Il cessera de jouir de cette pension s'il vient à être remplacé.

MONTRICHARD (*Gabriel* DE), âgé de 34 ans, reçoit de la Guerre depuis 1780, une pension de 500 l., sans retenue, en qualité de capitaine attaché au régiment Royal, dragons. Il doit cesser de jouir de cette pension, s'il vient à être remplacé.

MONTs (*Pierre DE*), âgé de 61 ans, reçoit de la Guerre depuis 1758 et 1763, deux pensions qui font 529 l., y compris 79 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services en qualité d'ancien lieutenant, avec rang de capitaine au régiment de Chapt, dragons, tant que de ceux de feu son père, ci-devant capitaine commandant au régiment de la Suze, dragons.

MONTs (*Jean DE*), âgé de 63 ans, à présent lieutenant retiré du régiment de Thianges, dragons, reçoit de la Guerre depuis 1758, une pension de 236 l., y compris 36 livres d'intérêts d'arrérages, pour même considération que ci-dessus.

MOREL (*Jacques*), âgé de 63 ans, reçoit de la Guerre depuis 1776 et 1778, une pension de 800 livres, pour gratification annuelle, en considération de ses services en qualité de chirurgien-major adjoint de l'Hôpital militaire de Besançon.

MOUSSET (*Louis*), âgé de 52 ans, premier secrétaire de l'intendance de Franche-Comté, reçoit des Finances depuis 1784, une pension de 2.400 l., à titre de retraite, en considération de ses services.

MOUSTIER (*Charles*, marquis DE), âgé de 50 ans, reçoit de la Guerre depuis 1780, une pension de 3.600 l. en considération de ses services, en qualité de brigadier de cavalerie, ci-devant colonel en second du régiment d'Artois, cavalerie. Cette pension doit cesser s'il vient à être pourvu du commandement d'un régiment.

MOUSTIER (*Gabrielle-Élisabeth-Françoise DE MONTBEL*, marquise DE), âgée de 43 ans, reçoit des Finances depuis 1767, une pension de 4.000. à titre de gratification annuelle, tant en considération des services de son père [René-François], comte de Montbel [et Palluau, maréchal

de camp, sous-gouverneur des Enfants de France, premier maître d'hôtel de Madame la comtesse d'Artois], que pour faciliter son mariage.

MOYNAT D'AUXON (*Jacques-Nicolas*), âgé de 46 ans, reçoit de la Maison du roi depuis 1787, une pension de 800 livres, sans retenue, par remplacement de pareille somme qu'il a obtenue à titre de retraite, en qualité de sous-lieutenant de la Compagnie de maréchaussée de l'Ile-de-France.

MYON (*Jean*, chevalier DE), âgé de 43 ans, major du régiment de Penthièvre, infanterie, reçoit de la Guerre depuis 1787, une pension de 200 l., sans retenue, en considération des services de feu son père, commandant de bataillon.

MYON (*Françoise* DE), âgée de 49 ans, reçoit de la Guerre depuis 1787, une pension de 200 l. pour la même considération que ci-dessus.

NARDIN (*Georges* DE), âgé de 59 ans, ancien commandant pour le service du roi à l'île d'Aix et au fort de Fouras, reçoit de la Guerre depuis 1783, une pension de 2.400 livres en considération de ses services et pour sa retraite.

OLIVET DE CHAMOLE DE DANNEMARIE (*Joseph* D'), âgé de 65 ans, capitaine de grenadiers, retiré du régiment d'Auvergne, avec rang de lieutenant-colonel, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 1.254 livres : la 1^{re}, de 54 l. depuis 1769, provenant de trois années, mises en rente viagère, d'une pension de 300 l. qui lui avait été accordée et

qui a été supprimée en 1771, lorsqu'il a obtenu la 2^e, de 1.200 l. à titre d'appointements pour sa retraite.

OLIVET DE CHAMOLE (*Denis François d'*), âgé de 63 ans, maréchal de camp et colonel des grenadiers royaux de Bourgogne, reçoit de la Guerre depuis 1784, une pension de 4.000 l. en considération de ses services.

ORIVAL (*Nicolas d'*), âgé de 78 ans, reçoit de la Guerre depuis 1753, une pension de 472 l., y compris 72 l. d'intérêts d'arrérages, pour sa retraite, en qualité de ci-devant lieutenant au régiment de Colonel-Général de la cavalerie.

OTHENIN (*Marguerite* LACASSE, veuve du sieur), âgée de 60 ans, reçoit des Finances depuis 1783, une pension de 360 l. en considération des services de feu son mari, brigadier des gardes du corps du feu roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, à titre de continuation de celle de pareille somme, dont jouissait sondit mari, décédé le 1^{er} février 1783 ; ladite pension sans retenue.

OUDEAU DES COURTS (*Emmanuel*), âgé de 56 ans, reçoit de la Guerre depuis 1775, une pension de 97 l. pour lui tenir lieu d'un mois d'appointements, comme capitaine réformé du régiment provincial de Salins. Il doit cesser d'en jouir s'il vient à être remplacé.

PAJOT DE GEVINGEY (*Claude-Ignace*), âgé de 66 ans, ancien lieutenant au régiment de cavalerie de Bourbon-Busset, à présent conseiller au parlement de Besançon, reçoit de la Guerre depuis 1759, une pension de 520 l., y compris 120 l. d'intérêts d'arrérages, tant en considération de ses services et de ses blessures que pour sa retraite.

PARET DE MOYRON (*Michel*), âgé de 67 ans, reçoit de la

Guerre depuis 1763, une pension de 424 l., y compris 24 l. d'intérêts d'arrérages, en considération d'ancien capitaine au régiment de Champagne.

PATORNAY DU FIED (*Frédéric-François*), âgé de 64 ans, reçoit de la Guerre depuis 1764, une pension de 400 l. pour sa retraite comme capitaine au régiment de Champagne.

PATORNAY DE LA CHAUX (*Catherine LANGROIGNET DE VAL-
LEROY*, épouse du sieur *Pierre*), âgée de 48 ans, reçoit de la Guerre depuis 1788, une pension de 200 l. sans retenue, en considération des services de feu son mari, comme capitaine commandant au régiment d'infanterie d'Autrasie.

PAYANS DE CECCATTY (N...), âgé de 62 ans, lieutenant-colonel attaché au corps des dragons, reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 1.000 l. à titre d'appointements.

PÉCAULD (*Françoise DE*), âgée de 43 ans, reçoit de la Marine depuis 1787, une pension de 150 l., sans retenue, en considération des services de feu son frère, chef de brigade au régiment du corps royal de l'artillerie des colonies, employé à la Martinique.

PÉCAULD (*Jeanne DE*), âgée de 33 ans, reçoit de la Marine depuis 1787, une pension de 150 l., pour la même considération.

PÉCAULD DE CHANGIN (*Remi*), âgé de 51 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 1.000 l. pour sa retraite, comme capitaine commandant au régiment d'Enghien, infanterie.

PÉCAULD DE PROVENCHÈRE (*Laurent*), âgé de 73 ans, ancien major au régiment de Lasnans, dragons, reçoit de

la Guerre deux pensions qui font 1.390 livres : la 1^{re}, de 390 l. depuis 1759, y compris 90 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services ; la 2^e, de 1.000 l. depuis 1767, à titre d'appointements pour sa retraite.

PERCHET DE MONTRICHIER (*Nicolas*), âgé de 49 ans, reçoit de la Guerre depuis 1774, une pension de 108 l. pour lui tenir lieu des intérêts de trois années, mis en rente viagère, d'une pension de 600 l. dont il jouissait en qualité de capitaine réformé du régiment du Commissaire-Général de la cavalerie, et qui a été supprimée en 1774, lorsqu'il a été remboursé du prix de sa compagnie.

PERNET (*Jean-François*), âgé de 61 ans, capitaine au régiment provincial de Besançon, artillerie, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 400 l. pour sa retraite.

PERRENEY DE GROUSBOIS (*Jean-Claude-Nicolas* DE), âgé de 71 ans, premier président du parlement de Besançon, reçoit des Finances depuis 1779, une pension de 6.720 l. en considération de ses services.

PERRENEY DE BALLEURE (*Charles*), âgé de 36 ans, reçoit de la Guerre depuis 1775, une pension de 150 l. pour sa réforme en qualité de mousquetaire de la garde ordinaire du roi.

PERRENOT (d^{lle} *Françoise* DU TARTRE, épouse du sieur), âgée de 30 ans, reçoit de la Maison du roi depuis 1777, une pension de 500 l., sans retenue, pour l'indemniser de la valeur d'une collection de titres originaux dans la succession du sieur [Claude-François] Blondeau de Charnage, son beau-père, dont elle est la légataire et par elle remis à la Bibliothèque du roi.

PERRIN DE SAUX (N...), âgé de 54 ans. ancien capitaine au régiment de Besançon, du corps royal de l'Artillerie.

rie, reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 800 livres à titre d'appointements pour ses services et sa retraite.

PETITGUYOT (*François*), âgé de 57 ans, capitaine au bataillon de garnison du régiment d'Enghien, reçoit des Finances depuis 1775, une pension de 300 l. à titre d'appointements conservés, en qualité de garde de corps du feu roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar.

PÉTREMAND DE VALAY (*Philippe-Désiré*), âgé de 72 ans, ancien major des cuirassiers du roi, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 1.790 livres : la 1^{re}, de 590 l. depuis 1758, y compris 90 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services ; la 2^e, de 1.200 l. depuis 1765, à titre d'appointements en la même considération et pour sa retraite.

PÉTREMAND DE VALAY (*Anne*), âgé de 67 ans, capitaine commandant retiré, du régiment des cuirassiers, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 1.696 livres : la 1^{re}, de 496 l. depuis 1762, en considération de ses services ; la 2^e, de 1.200 l. depuis 1777, à titre d'appointements pour sa retraite.

PICOT DE MORAS (*Marie-Anne DE VUILLIN DE THUREY*, veuve du sieur), âgée de 44 ans, reçoit de la Guerre depuis 1785, une pension de 500 l. en considération des services de feu son mari, capitaine commandant avec rang de major, au régiment d'infanterie de Bresse.

PICOT DE MORAS (*Jean-Ferdinand*), âgé de 62 ans, à présent lieutenant-colonel commandant le bataillon de garnison du régiment de Condé, reçoit de la Guerre depuis 1760, une pension de 248 l., y compris 48 l. d'intérêts d'arrérages, pour ses services en qualité d'ancien capitaine au régiment d'infanterie de Rohan-Rochefort.

PICOTEAU (*Jean DE*), âgé de 57 ans, reçoit de la Guerre depuis 1775, une pension de 97 l. pour sa réforme, en qualité de capitaine du régiment provincial de Salins. Il cessera d'en jouir s'il vient à être remplacé.

POLY (*Marguerite-Thérèse-Narcisse DE DURFORT, comtesse DE*), âgée de 68 ans, reçoit de la Guerre depuis 1783, une pension de 2.400 l. en considération des services de feu son mari [François-Gaspard, comte de Poly], lieutenant-général des armées du roi.

POUSSOT DE VERCHAMPS (*Jean-Baptiste*), âgé de 60 ans, aide-major de dragons des volontaires d'Austrasie, reçoit de la Guerre depuis 1763, une pension de 450 l. pour sa réforme.

POUTIER DE GOUHÉLANS (*Antoine DE*), âgé de 45 ans, reçoit de la Guerre depuis 1763, une pension de 90 l. pour lui tenir lieu de 90 l. d'intérêts, provenant de trois années mises en rente viagère, d'une pension de 500 l. qui lui avait été accordée en 1763 et qui a été supprimée en 1771, lors de son remplacement.

PRÉVILLE (*Charles-Joseph DE*), âgé de 57 ans, ancien lieutenant au régiment de Belzunce, dragons, reçoit de la Guerre depuis 1769, une pension de 500 l., en considération de ses services et pour sa retraite.

PUSEL DE BOURSIÈRES (*Jean-Baptiste-Pierre-Louis*), âgé de 63 ans, lieutenant au régiment de Royal-Roussillon, reçoit de la Guerre depuis 1770, une pension de 400 l. pour sa retraite.

PUSEL DE BOURSIÈRES (*Bonaventure-Louis*), âgé de 52 ans, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 654 livres : la 1^{re}, de 54 l. depuis 1763, pour lui tenir lieu de 900 l. d'arrérages, qui lui étaient dus, le 1^{er} mars 1766, de la pension qui lui avait été accordée en 1763, en qua-

lité de capitaine réformé du régiment du Poitou et qui a été supprimée en 1770, du jour qu'il a été remplacé, en conservant seulement lesd. 54 l. d'intérêts ; la 2^e, de 600 livres depuis 1784, en considération de ses services et pour sa retraite.

RAINCOURT (d^{lle} *Françoise* DE SAVIGNY, veuve du sieur DE), âgée de 66 ans, reçoit de la Guerre depuis 1758, une pension de 177 l., y compris 27 l. d'intérêts d'arrérages, en considération des services de feu son père, capitaine au régiment de Chartres, infanterie, et de la perte qu'elle a faite de son frère, capitaine aide-major audit régiment, tué à Lutzelberg, [dans la Hesse-Plectorale, le 10 août 1758].

RAINCOURT (*Antoine* DE), âgé de 59 ans, ci-devant premier garde de la compagnie de Luxembourg des Gardes du corps du roi, reçoit de la Guerre trois pensions, qui font 780 livres : la 1^{re} de 100 l. depuis 1769, en considération de ses services ; la 2^e de 380 l. depuis 1779, pour sa retraite ; la 3^e de 300 l. depuis 1779, pour augmentation à sa retraite, en considération de son peu de fortune.

REINACH (*Simon-Philippe-Charles*, comte DE), sieur de Hirtzbach, etc., âgé de 44 ans, ancien capitaine au régiment de Schœnau, Suisse, reçoit de la Guerre depuis 1785, une pension de 900 l., sans retenue, pour ses services et sa retraite.

REINACH (*Jacob*, baron DE), seigneur de Wœrth, etc., âgé de 53 ans, reçoit de la Guerre depuis 1765, une pension de 800 l. à titre de gratification annuelle, en qualité de colonel en second du régiment d'Alsace.

RENOUARD DE-SAINTE CROIX (*Maurice DE*), âgé de 43 ans, reçoit de la Guerre depuis 1772, une pension de 90 l. pour lui tenir lieu de 90 l. d'intérêts d'arrérages, provenant de trois années, mises en rente viagère à 6 pour 100, d'une pension de 500 livres qui lui avait été accordée, en qualité de capitaine réformé du régiment du Roi, dragons, et qui a été supprimée le 24 mars 1772, lors de son remplacement.

REPELLIN (d^{lle} *Madeleine PACON*, veuve du sieur DE), âgée de 59 ans, reçoit de la Guerre depuis 1785, une pension de 500 l., sans retenue, en considération des services de feu son mari, ancien lieutenant-colonel au corps royal de l'artillerie,

REPELLIN (d^{lle} *Madeleine DE*), âgée de 32 ans, reçoit de la Guerre depuis 1785, une pension de 300 l., sans retenue, en considération des services de feu son père, ancien lieutenant-colonel au corps royal de l'artillerie.

RICHARD DE CENDRECOURT (*Jean-François*), âgé de 77 ans, ancien lieutenant, avec rang de capitaine au régiment de Commissaire-Général, cavalerie, reçoit de la Guerre depuis 1760, une pension de 650 l., y compris 150 l. d'intérêts d'arrérages, pour ses services et sa retraite.

RICHARD DE CENDRECOURT (*Nicolas*), âgé de 67 ans, ancien lieutenant en second au régiment de Bourbon, cavalerie, reçoit de la Guerre depuis 1767, une pension de 300 l. pour appointements de retraite.

RICHARD DE CENDRECOURT (*Jean-François*), âgé de 30 ans, reçoit de la Guerre depuis 1788, une pension de 300 l., sans retenue, pour ses services en qualité de garde du corps du roi, réformé.

RICHARDOT, (d^{lle} *Marthe DE BOUSSAC*, veuve du sieur), âgée de 62 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pen-

sion de 200 l. en considération des services de feu son mari, capitaine de vaisseau.

RICHARDOT DE CHOISEY (*Xavier*), âgé de 67 ans, ancien capitaine au régiment de Champagne, reçoit de la Guerre depuis 1760, une pension de 520 l. y compris 120 l. d'intérêts d'arrérages, pour ses services et sa retraite.

ROMANET (*Joseph-Christophe-Emmanuel DE*), âgé de 43 ans, capitaine commandant au régiment de Lanans, dragons, reçoit de la Guerre depuis 1781, une pension de 600 livres en considération des services de feu son père, [Emmanuel-Hubert-François-Dominique de Romanet], lieutenant de roi à Sarrelouis.

ROMÉ [DE LILLE] (*Jean-Baptiste-Louis*), âgé de 53 ans, reçoit de la Maison du roi depuis 1785, une pension de 600 l. sans retenue, en considération des découvertes intéressantes qu'il a faites dans la minéralogie.

ROSIÈRES (*Marie-Louise-Élisabeth DE MAILLÉ*, dame DE), âgée de 47 ans, reçoit des Finances depuis 1779, une pension de 4.000 l. en considération de ses services en qualité de dame pour accompagner Mesdames, sœur du roi, et de ceux qu'elle a rendus à Madame la princesse de Piémont, [Clotilde de France], avant son mariage, et qu'elle continue à rendre près Madame Élisabeth.

ROTALIER (*Alexis-Désiré DE*), âgé de 63 ans, reçoit de la Guerre depuis 1777, une pension de 1.000 l. pour sa retraite en qualité de capitaine commandant au régiment de Barrois.

ROTALIER (*François DE*), ancien capitaine commandant au régiment d'Angoumois, reçoit de la Guerre depuis 1785, une pension de 1.100 l. en considération de ses services et pour retraite.

ROTALIER (*Claude-Pierre DE*), âgé de 61 ans, reçoit de la Guerre depuis 1777, une pension de 1.000 l. pour sa retraite en qualité de capitaine commandant de grenadiers au régiment de Soissonnais.

ROUGEMONT (d^{lle} RUAULT, veuve du sieur DE), âgée de 43 ans, reçoit de la maison du roi depuis 1784, une pension de 3.000 l. en considération des services de feu son mari, ci-devant lieutenant du roi au château de Vincennes.

ROUSSEL DE BRÉVILLE (*Geneviève*), âgée de 56 ans, reçoit de la Marine depuis 1778, une pension de 150 l. en considération des services de feu son père, capitaine de vaisseau.

ROUSSEL DE BRÉVILLE (*Thérèse*), âgée de 58 ans, reçoit de la Marine depuis 1778, une pension de 150 l. pour mêmes considérations que ci-dessus.

ROUSSEL DE BRÉVILLE (*Denise*), âgée de 59 ans, reçoit de la Marine depuis 1778, une pension de 150 l. pour même considération que ci-dessus.

ROUSSEL DE BRÉVILLE (*Barbe*), âgée de 66 ans, reçoit de la Marine depuis 1778, une pension de 150 l. pour même considération que ci-dessus.

ROUSSILLON ([*Thérèse-Éléonore POURCHERESSE*, dame] D'ÉTRABONNE, [épouse de *Joseph MALARMEY*, comte] DE), âgée de 55 ans, reçoit de la Maison du roi depuis 1759, une pension de 4.720 l. à titre de douaire, qui lui avait été accordée sur la pension de 6.000 l. dont jouissait le comte [Louis-Charles] de Durfort, son premier mari, [tué à Minden le 1^{er} août 1759],

RULLY (N....), BERNARD DE MONTESSUS, comte DE), âgé de 34 ans, (mort), reçoit de la Guerre une pension de 3.000 l. en considération de la distinction avec laquelle il

s'est comporté dans l'Inde, à la tête du régiment d'Austrasie, dont il était mestre de camp en second.

* * *

SAGEY (*François-Xavier DE*), âgé de 34 ans, sous-lieutenant au régiment de Condé, dragons, reçoit de la Guerre depuis 1773, une pension de 300 l. en considération des services du feu sieur de Barras, son oncle, aide-major des gardes du corps du roi.

SAGEY DE NAISEY (*Mathieu*), âgé de 96 ans, reçoit de la Guerre depuis 1715, une pension de 250 l. pour appointements, en qualité de capitaine à la suite du régiment d'Artois, infanterie.

SALIVET (*Adélaïde-Félicité CUIS*, épouse du sieur), âgée de 53 ans, reçoit de la Marine depuis 1764, une pension de 300 l. en considération des services de feu son frère, ci-devant capitaine des troupes des Iles du Vent.

SAPORTA (*François DE*), âgé de 78 ans, reçoit de la Guerre depuis 1764, une pension de 1.000 l. à titre d'appointements et pour retraite, en qualité de major du régiment de Rouergue.

SAPORTA (*Philippe-Gaspard DE*), âgé de 61 ans, reçoit de la Guerre depuis 1768, une pension de 400 l. pour appointements de retraite, en qualité de lieutenant au régiment de la Reine, cavalerie, avec rang de capitaine.

SCEY (*Antoine-Alexandre*, comte DE), âgé de 72 ans, (*mort*), lieutenant-général [en 1780], gouverneur des Iles et château d'If, Pommègue et Ratonneau, [commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, bailli de Dole], reçoit de la Guerre deux pensions qui font 9.000 livres: la 1^{re}, de 3.000 l., depuis 1779, tant pour ses services que pour l'indemniser de la diminution qu'ont

éprouvée les émoluments du château d'If ; la 2^e, de 6.000 l., depuis 1780, à titre de réversion de pareille somme accordée en 1780 à madame sa mère, [Marie-Charlotte-Nicole de Saint-Maurice-Montbarrey] sur les fourrages du comté de Bourgogne.

SCEY (*Desle-Bénigne DE*), âgée de 65 ans, chanoinesse et prieure du chapitre de la royale abbaye de Château-Châlon, reçoit des Finances depuis 1780, une pension de 2000 l. pour lui tenir lieu de la gratification annuelle de pareille somme, qui lui a été accordée sur le fonds de l'imposition des fourrages de Bourgogne, en considération des services de sa famille.

SCEY DES MAGNY (*Gabrielle-Éléonore DE*), âgée de 64 ans, reçoit de la Guerre depuis 1780, une pension de 2.000 l. pour lui tenir lieu d'une gratification de pareille somme, qu'elle avait en considération des services de sa famille.

SIFFRÉDI (*Jean DE*), âgé de 73 ans, reçoit de la Guerre depuis 1731, une pension de 472 l., y compris 72 l. d'intérêts d'arrérages, tant en considération de ses services en qualité d'ancien capitaine au régiment de Rouergue, que de ceux de feu son père, commandant au fort Belin, de Salins.

SORANS (*Antoine-François DE ROSIÈRES*, marquis DE), âgé de 56 ans, maréchal de camp [en 1780], reçoit de la Guerre depuis 1766, une pension de 5.000 l. pour lui tenir lieu de la gratification annuelle qui lui avait été accordée en 1766 en considération de ses services, mais qui, devant cesser du jour du décès de son père, lui a cependant été continuée par décision du 1^{er} mars 1780.

SORANS (*Claude-Louis-Antoine DE ROSIÈRES*, chevalier DE), âgé de 55 ans, reçoit de la Guerre deux pensions qui

font 2.000 l. : la 1^{re}, de 1.200 l., depuis 1764, à titre de traitement en qualité de capitaine à la suite du régiment de Bresse, converti ensuite en retraite ; la 2^e, de 800 l., depuis 1780, en augmentation du traitement ci-dessus.

SAINT-GERMAIN (d^{lle} N... D'OSTEN, comtesse DE), âgée de 82 ans, (*morte*), veuve de Claude-Louis, comte de Saint-Germain, lieutenant général des armées du roi, ci-devant ministre et secrétaire d'État, au département de la Guerre (du 25 octobre 1775 au 27 septembre 1777), reçoit de la Guerre trois pensions qui font 27.000 livres : la 1^{re}, de 5.000 l. depuis 1775, sans retenue, à titre de réversibilité ; la 2^e, de 18.000 l., depuis 1777, aux mêmes titres, suivant décision du 28 septembre 1777 ; la 3^e, de 4.000 l., depuis 1778, pour l'indemniser du logement qu'elle occupait à l'Arsenal et qu'elle a remis au roi. — On observe que la demoiselle Labbé de Morvillers, comtesse de Chamisso, a obtenu une assurance de 6.000 l. sur la seconde pension.

SAINT-GERMAIN (d^{lle} Alexis DE), âgée de 63 ans, reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 500 l., sans aucune retenue, pour lui tenir lieu de la gratification annuelle de pareille somme, qui lui avait été accordée en considération des services du feu sieur comte de Saint-Germain, lieutenant-général, ci-devant ministre et secrétaire d'État de la Guerre, son parent.

SAINT-GERMAIN (Anne DE), âgée de 36 ans, reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 600 l., sans retenue, tant en considération des services de son père, ancien capitaine de grenadiers royaux, que de ceux du feu sieur comte de Saint-Germain, son parent, ministre et secrétaire d'État, ayant le département de la Guerre.

SAINT-GERMAIN (Claude-Louis DE), âgé de 21 ans,

reçoit de la Guerre depuis 1778, une pension de 3.000 l. en considération des services du feu sieur comte de Saint-Germain, son grand-oncle, ci-devant ministre de la Guerre.

SAINT-MAURICE (N... DE BOSJEAN, comte DE), âgé de 72 ans, lieutenant de roi, [commandant au comté de Bourgogne des places de Saint-Claude, Nozeroy, château de Joux, Pontarlier et le cours du Doubs, jusques et y compris Saint-Hippolyte], reçoit de la Guerre deux pensions qui font 2.600 livres : la 1^{re}, de 600 l. depuis 1770, en considération de ses services ; la 2^e, de 2.000 l. depuis 1780, pour la même considération.

SAINT-MAURIS (...Yolande, comte DE), âgé de 78 ans, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 3.200 livres : la 1^{re}, de 1.200 l. depuis 1764, pour retraite en qualité de major du régiment de Royal, cavalerie, avec rang de lieutenant-colonel ; la 2^e, de 2.000 l., depuis 1777, en considération de ses services, du zèle, de la valeur et de la façon distinguée et honorable avec lesquels il a rempli la majorité susdite.

SAINT-SIMON (*Étienne-Louis-Dexmier*, comte D'ARCHIAC, marquis DE), âgé de 80 ans, lieutenant-général et commandant en second dans le comté de Bourgogne, reçoit de la Guerre depuis 1781, une pension de 6.000 l. en considération de ses services et en attendant un gouvernement.

TERRIER DE PONT (*Jean-Claude*), âgé de 70 ans, reçoit de la Guerre depuis 1753, une pension de 472 l., y compris 72 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services et pour sa retraite comme capitaine au régiment de Belzunce.

THEVENOT DE SAULES (*Claude-François*) âgé de 66 ans, reçoit des Finances depuis 1775, une pension de 2.000 l. pour récompense de ses services en qualité d'avocat général au conseil supérieur, ci-devant établi à Blois.

THÉZUT D'AUMONT (*Louise DE PERRENEY DE GROSBOS*, veuve du sieur *Claude III DE*), âgée de 59 ans, reçoit de la Guerre depuis 1782, une pension de 400 l., sans retenue, en considération des services de feu son mari, commandant un bataillon du régiment de Briqueville.

THOUVEREY (*Henri*), âgé de 79 ans, reçoit de la Guerre depuis 1763, une pension de 500 l. pour lui tenir lieu des appointements de pareille somme, qui lui ont été accordés en qualité de commandant du bataillon de milice de Lons-le-Saunier.

TIGNOLET (*Jean-Baptiste DE*), âgé de 66 ans, reçoit de la Guerre depuis 1768, une pension de 300 l. à titre de gratification annuelle en considération de ses services comme sous-aide-major de la ville de Besançon. Il cessera d'en jouir du jour qu'il passera à la majorité de Besançon.

TINSEAU (*Claude DE*), âgé de 45 ans, ancien lieutenant-colonel, commandant le bataillon de garnison du Maréchal-de-Turenne, reçoit de la Guerre depuis 1785, une pension de 1.000 l. en considération de ses services et pour sa retraite.

TOYTOT (*Claude-Alexandre DE*), âgé de 73 ans, reçoit de la Guerre depuis 1775, une pension de 472 l., y compris 72 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services et pour sa retraite, en qualité de capitaine au régiment de Belzunce, infanterie.

TOYTOT DE RAINANS (*Claude-Hyacinthe DE*), âgé de 63 ans, capitaine commandant, retiré, du régiment Royal-

Champagne, cavalerie, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 1.200 l. pour sa retraite.

TRESTONDANS (*Charles DE*), âgé de 64 ans, reçoit de la Guerre depuis 1770, une pension de 600 l., pour retraite, à titre d'appointements, en qualité de capitaine au régiment de Piémont.

TRESTONDANS (*Louis, chevalier DE*), âgé de 62 ans, reçoit de la Guerre depuis 1766, une pension de 600 l. pour sa retraite comme capitaine au régiment de Poitou.

TRESTONDANS (*Ferdinand-Pierre, marquis DE*), âgé de 41 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 800 l. en qualité de capitaine attaché au corps de l'infanterie. Il cessera de jouir de cette pension, s'il est remplacé.

TUGNOT (*Paul*), âgé de 73 ans, reçoit de la Guerre depuis 1780, une pension de 1.000 l., pour retraite, en qualité de premier lieutenant au régiment du Colonel-Général de la cavalerie, avec rang de capitaine.

TUGNOT DE LANOYE (*Charles*), âgé de 64 ans, reçoit de la Guerre depuis 1780, une pension de 600 l., pour retraite, en qualité de capitaine de grenadiers au régiment provincial de Toul, artillerie.

UDRESSIER (*Armand-Charles-Philippe D'*), âgé de 64 ans, reçoit de la Guerre depuis 1760, une pension de 780 l., y compris 180 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services et pour sa retraite, en qualité de capitaine au régiment de Bourbon-Busset, cavalerie.

VANDELIN (*Marie CHARLES, veuve du sieur DE*), âgée de 50 ans, reçoit de la Guerre depuis 1780, une pension

de 300 l., sans retenue, en considération des services de feu son mari, ancien major du régiment provincial de Salins.

VANNOD DE MONTPERREUX (*Étienne-Ferdinand*), âgé de 68 ans, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 400 l. pour sa retraite en qualité de capitaine au bataillon de garnison de Condé.

VAUCHEZ (d^{lle} TIMONET DES GAUDIÈRES, veuve du sieur DE), âgée de 76 ans, reçoit de la Guerre depuis 1772, une pension de 700 l., sans aucune retenue, en considération des services de feu son mari, aide-major et capitaine des portes de Haguenau et pour lui donner moyen de soutenir sa nombreuse famille.

VAUDRIMEY (*Paul DE*), âgé de 37 ans, ancien garde du corps du roi, à présent capitaine à la suite de la cavalerie, reçoit de la guerre 2 pensions, qui font 700 livres : la 1^{re}, de 200 l., depuis 1778, sans retenue, en considération de ses services ; la 2^e, de 500 l., depuis 1779, à titre d'appointements en ladite qualité.

VAULCHIER DE GRANDCHAMP (*Simon DE*), âgé de 49 ans, ancien capitaine commandant du régiment de la Marine, reçoit de la Guerre depuis 1785, une pension de 1.400 l. pour sa retraite.

VAULT (*François-Eugène DE*), âgé de 72 ans, lieutenant-général [en 1780, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis en 1786], reçoit de la Guerre deux pensions qui font 2.380 livres : la 1^{re}, de 1.180 l., depuis 1757, y compris 180 l. d'intérêts d'arrérages, en considération de ses services, étant capitaine au régiment de Talleyrand, cavalerie ; la 2^e, de 1.200 l., depuis 1776, à titre d'appointements en qualité de gouverneur de Die, en Dauphiné.

VERNEREY (*Jean*), âgé de 62 ans, reçoit de la Guerre

depuis 1789, une pension de 650 l., sans retenue, en considération de ses services et pour sa retraite, en qualité de capitaine au régiment Royal, cavalerie.

VERS (*Jean DE*), âgé de 47 ans, capitaine en second au régiment d'Anjou, reçoit de la Guerre deux pensions qui font 500 livres : la 1^{re}, de 400 l., depuis 1764, à titre de gratification annuelle, sans aucune retenue, en considération des blessures considérables qu'il a reçues en différentes occasions, notamment à l'affaire de Grebenstein, en 1762; la 2^e, de 100 l., en 1768, en considération des services de son père, mort brigadier d'infanterie et colonel du régiment de Besançon, du corps royal de l'artillerie.

VERS (d^{lle} *Marguerite LE BŒUF*, veuve du sieur DE), âgée de 77 ans, reçoit de la Guerre depuis 1768, une pension de 100 l. en considération des services de feu son mari, brigadier d'infanterie et colonel du régiment de Besançon, du corps royal de l'artillerie.

VERS (d^{lle} *Anne DE*), âgée de 56 ans, reçoit de la Guerre depuis 1768, une pension de 300 l. en considération des services de son père, mort brigadier d'infanterie et colonel du régiment de Besançon, du corps royal de l'artillerie.

VERS DE VAUDREY (*Jean-Étienne DE*), âgé de 74 ans, chevalier de Saint-Georges, reçoit de la Guerre depuis 1779, une pension de 300 l. comme ci-devant lieutenant d'infanterie.

VIGOUREUX DU PLESSIS (N...) âgé de 54 ans, lieutenant-colonel d'infanterie, ci-devant gouverneur de l'île Saint-Vincent, reçoit de la Marine depuis 1784, une pension de 4.000 l. en considération de ses services.

VINCENT D'ÉQUEVILLEY (*Guillaume Gabriel*), âgé de 66

ans, reçoit de la Guerre depuis 1775, une pension de 540 l. en qualité de capitaine aide-major réformé du régiment des grenadiers royaux de Soissonnais.

VINCENT D'ÉQUEVILLEY (*Denis-Mathieu*), âgé de 64 ans, reçoit de la Guerre depuis 1783, une pension de 700 l. en considération de ses services et pour sa retraite comme ancien capitaine au régiment des grenadiers royaux du comté de Bourgogne.

VUILLEMEAUD DE BOUGELIER (*François-Didier*), âgé de 62 ans, reçoit de la Guerre depuis 1768, une pension de 500 l. pour retraite en qualité de capitaine au régiment de la Marine.

VUITON dit COMTOIS (*Roland*) âgé de 63 ans, reçoit de la Maison du roi deux pensions qui font 556 livres : la 1^{re}, de 100 l., depuis 1780, sans retenue, en considération de ses services en qualité de maréchal de la petite Écurie du roi ; la 2^e, de 456 l., depuis 1784, aussi sans retenue, à titre de retraite.

STÉPHEN LEROY.

LA FRANCHE-COMTÉ ET SES VOISINS

PENDANT LES DEUX CONQUÊTES DE LOUIS XIV

(1668-1674)

La Franche-Comté avait causé trop de soucis aux rois de France pendant la guerre de Trente-Ans et pendant les troubles de la Fronde, pour que Louis XIV ne songeât pas à enlever à l'Espagne une province qui était une menace perpétuelle à la frontière, une province d'où l'on pouvait, sans obstacles, envahir la France, une province qui servait de refuge aux mécontents et qui constituait comme le pied-à-terre de l'Autriche ou de l'Espagne en deçà des limites naturelles de la France.

L'idée de cette conquête avait déjà hanté l'esprit de Richelieu si l'on en juge par cette phrase qu'il écrivait le 13 janvier 1629: « On pourrait encore penser à la Navarre et à la Franche-Comté comme nous appartenant, étant contiguës à la France et faciles à conquérir toutes fois et quantes que n'aurons autre chose à faire.... on ne peut le faire sans allumer une guerre ouverte avec l'Espagne. » (1)

C'était peut-être pour que la France eût un jour un prétexte de s'emparer de la Franche-Comté, que Mazarin avait, en 1659, stipulé le paiement de 500.000 écus comme compensation à la renonciation de l'infante au trône d'Espagne. Cette somme ne put être payée par l'Espagne

(1) Lettres, instruct. diplom. et papiers d'État de Richelieu. D'AVENEL, 3^e vol. p. 180 et suiv.

appauvrie. Mais Marie-Thérèse devait hériter, et par droit de primogéniture, du « Cercle de Bourgogne » dans lequel figurait la Franche-Comté.

En 1668, l'occasion et le moment d'attaquer cette province étaient donc venus. Louis XIV avait pris ses précautions pour éviter ou un échec ou une trop longue campagne.

Ses ministres avaient eu soin d'isoler la Franche-Comté en désintéressant de sa défense ceux qui pouvaient lui porter secours, c'est-à-dire ses voisins, les Suisses et le prince-évêque de Bâle.

Depuis 1514 cependant, une alliance existait entre la Franche-Comté et ses voisins de l'est, alliance surtout défensive et d'effet moral, mais que tous les efforts des Comtois tendaient à rendre offensive.

Il faut, à ce sujet, jeter un regard en arrière et voir sur quelles bases avait été établie cette Ligue, afin de comprendre comment, au temps de Louis XIV, son effet fut nul pour la protection de la Comté.

Il est curieux de voir, d'une part, avec quelle persistance les Comtois réclamèrent de leurs voisins une aide armée ; et de l'autre, avec quelle habileté diplomatique les Cantons confédérés éludaient la question.

« Cette union héréditaire avec les Confédérés, dit en substance un historien suisse contemporain, (1) fut de la plus haute importance dans la suite pour la Franche-Comté. Elle fut, avant tout, la cause par laquelle la Franche-Comté, malgré les nombreuses guerres qui éclatèrent entre la maison de Habsbourg et la France après l'élection de Charles I^{er} d'Espagne (Charles-Quint), se maintint en paix la plupart du temps. Les Confédérés se donnèrent la

(1) A. ZIEGLER: Bemühungen der Burgunder für Erweiterung der burgundisch-eidgen. Erbeinung in 1579. — Winterthur.

plus grande peine pour éloigner la guerre de ce pays voisin du leur, chose si importante ; et ils furent soutenus énergiquement en cela par les États de Franche-Comté. »

L'effet immédiat s'en était fait sentir en 1523 : les Confédérés avaient, par lettres, détourné François I^{er} puis Guise d'attaquer la Franche-Comté (1) : « Il faut remarquer que les Confédérés, dans ces lettres au roi de France, et à Guise, se reconnaissent obligés par l'Union héréditaire, d'appuyer militairement la Franche-Comté dans le cas d'entreprise contre elle.... nous voulons et entendons, en ensuivant la Ligue héréditaire, de garder lesdicts habitans dudit conté de toutes forces et violence que lon leur youldroit faire... car sil permettoit et souffroit faire le contraire, il nous viendrait à desplaisir et ne le pourrions souffrir ny tollerer. Mais en ensuivant le contenu en ladicte lighe hereditaire serions tenu de deffendre ledict pays. » La bonne volonté avec laquelle les Confédérés entraient dans les vues des Bourguignons, avait son principal motif dans les grandes promesses que les Bourguignons leur faisaient (Clerc dit que les États, au début de 1524, devaient réunir 46000 francs pour tenir leurs promesses et que, dans cette somme, ne devaient pas être compris les nombreux présents, en partie très grands, qui devaient être faits aux personnes influentes. En réalité, on paya aux Confédérés un million). (2) »

Une invasion fut également arrêtée en 1551 par les soins des Cantons. « Plusieurs *lettres* furent écrites par la Diète à Henri II avec avertissements pressants de laisser la Franche-Comté en repos, les Confédérés faisant encore remarquer que cette province était leur alliée par l'Union héréditaire depuis 1511. » (3).

(1) *Recès des États de Bourgogne* IV-1-A. 339.

(2) CLERC, *Histoire des États généraux en Franche-Comté*. T. I, p. 270.

(3) *Recès*, IV-E-581.

Mais les États de Franche-Comté prévoyaient ce qu'il devait arriver plus tard, à savoir que cette protection morale, cette intervention par lettres et ambassadeurs ne suffirait plus ; ils voulaient une aide plus efficace ; ils désiraient savoir exactement ce qu'entendaient leurs alliés par les mots « *Fidèle protection* » (getreu Aufsehen) inscrits dans l'alliance. Aussi, après 1551-52, présentèrent-ils à la Diète une explication définitive de ces mots : « ils tentèrent d'amener les confédérés à une reconnaissance précise et à une alliance offensive et défensive réciproque. » Ils échouèrent. « La réponse des cantons ne pouvait être autrement car s'ils avaient accepté l'interprétation donnée par les Bourguignons, ils se seraient obligés à une protection militaire non-seulement envers la Franche-Comté, mais avec les pays d'Autriche antérieure (Haute-Alsace). Ainsi, ils auraient été entraînés complètement dans la politique habsbourgeoise, ce qui eût été contre leurs intérêts et incompatible avec les relations avec la France (1).

Les envoyés bourguignons ne se lassèrent pas ; ils dirent que leur première requête n'avait pas pour but une explication de la Ligue héréditaire, mais que le désir du gouverneur et des régents était de contracter une nouvelle alliance qui stipulerait une aide réciproque (2). ... Depuis, toujours et toujours des envoyés bourguignons parurent à la Diète en 1553 et 1554 pour amener les Confédérés à reconnaître la manière de voir des Bourguignons ou pour conclure une alliance offensive et défensive (3). Ils ne purent cependant atteindre leur but probablement parce que les envoyés français contrebalançaient énergiquement leurs plans » (4).

(1) *Recès* IV-1-D-378.

(2) *Recès* IV-1-782.

(3) *Recès* IV-1-867, 899, 937, 967.

(4) *Recès* IV-938, 948, 960.

Après la mort de Charles-Quint, la protection des Cantons fut plus que jamais nécessaire à la Franche-Comté séparée des autres États de l'Espagne. Aussi, quand en 1568, Guillaume d'Orange, chassé des Pays-Bas par le duc d'Albe, menaça la Franche-Comté où il avait des partisans, les États de la province « reprirent les plans de 1533-54 et cherchèrent à amener les Confédérés à donner la signification désirée aux mots *fidèle protection* (1). Finalement ceux-ci envoyèrent cette réponse dilatoire, qu'il était inutile de donner un éclaircissement là-dessus parce que, pendant les guerres entre Charles-Quint et la France, l'Union héréditaire avait toujours été inattaquée et que les Confédérés avaient toujours pris soin de la tranquillité et sûreté de la Franche-Comté et avaient su chaque fois détourner, par des lettres et des ambassadeurs, les dangers menaçants. On pouvait voir par là de quelle manière les confédérés avaient entendu les choses. (2). Les Cantons catholiques ne se refusaient pas cependant à répondre à la demande de secours parce que le pays voisin, bon catholique, était menacé par un prince protestant.»

Ainsi apparaissent les premiers germes de la désunion qui devait nuire à la protection donnée aux Comtois : la rivalité entre les Cantons catholiques et les Cantons protestants. C'est la première fois aussi qu'on voit les Cantons — une partie au moins — consentir à donner une aide armée, mais avec quelles précautions !

« En novembre, les cinq cantons (catholiques) déclarèrent qu'ils donneraient au roi d'Espagne les troupes demandées. Ils disaient que la levée des troupes n'avait pas lieu en vertu de l'Union héréditaire, mais pour bon

(1) *Recès* : IV-2-390, 394, 399, 400, 415, 422.

(2) *Recès*, IV-2-399.

voisinage et pour le ~~maintien~~ de la religion, ce dont le roi devait donner *reversale* (1).... leur secours n'avait pas lieu en raison de l'Union héréditaire, il n'était donc pas un devoir, mais un service volontaire d'amitié.» Cette fois encore une explication franche fut écartée.

En 1569 il en fut de même pour des raisons de dissidences religieuses.

Quand la Franche-Comté souffrit de l'invasion du duc de Deux-Ponts (2), les Comtois posèrent hardiment la question de savoir « avec combien de troupes les Confédérés comptaient venir au secours de la Franche-Comté. » La réponse fut que on voulait bien porter aide par lettres et voie diplomatique, mais qu'on n'avait pas pouvoir pour répondre sur d'autres questions. « Cependant, comme le danger pour la Franche-Comté d'être traversée par les princes allemands protestants qui voulaient porter aide à leurs coréligionnaires, ou par des chefs huguenots qui allaient chercher des troupes en Allemagne, se répétait dans ces temps de guerres de religion, la Franche-Comté renouvela ses tentatives pour amener les Confédérés à lui donner aide. Les Bourguignons y étaient encouragés dans une certaine mesure : quand la Franche-Comté était menacée par des princes protestants (comme en 1575 elle le fut par Condé et par le comte palatin Casimir qui, à la suite de l'intervention des Confédérés, laissèrent la Franche-Comté indemne), les sept cantons catholiques se montraient généralement disposés à la protéger, au lieu que les protestants ne se montraient pas disposés à prendre les armes contre leurs coréligionnaires au profit d'un pays catholique (3).

(1) *Recès*, IV-2-405.

(2) *Recès*, IV-2-422.

(3) *Recès*, IV-2-577, 612, 639, 652, 658, 664.

Les principales négociations sur l'aide offensive à obtenir eurent lieu en 1579 quand le duc d'Alençon fit une incursion en Franche-Comté et que le palatin Casimir menaça d'y passer. « Le gouverneur, les États, le Parlement, le Conseil privé, les principales notabilités tinrent conseil. En 1578, des envoyés bourguignons ou espagnols se présentèrent à toutes les Diètes confédérées (1). Finalement, les États envoyèrent à la Diète les hommes les plus estimés. » A la Diète de Baden, en 1579, ils présentèrent encore une fois leur requête pour obtenir l'aide effective. La Diète répondit qu'elle s'en tenait aux déclarations précédentes. Cette tentative ayant de nouveau échoué, les députés, revenus chez eux, exposèrent dans un acte, les voies et moyens pour atteindre ce but.

Cet acte dénote beaucoup d'habileté, de perspicacité et même de finesse politique. Il eût mérité d'être suivi, en 1580, d'un traité d'alliance, mais cela n'eut pas lieu. Par cet *Advis des deputéz des Estats du Conté de Bourgongne*, les Confédérés sont mis en garde contre les dangers d'une invasion qui peut suivre une conquête de la Franche-Comté par les Français « car, prenant argument des choses passées pour les futures, ils peuvent facilement coniecturer que si le François s'estoit saisi dudit conté de Bourgongne, leur estant voisin au lieu, qu'ils sont par luy recherchés, appointéz et caresséz, il ne tascheroit sinon employer toutes ses forces à les soy rendre subiects ou à tous le moins tributaires. » Et cela à cause de la nature du caractère français dont les prudents bourgeois-députés font un tableau peu flatté : « Dequoy peult faire foy l'esprit irrequiete et instable dudit françois assez cogneu, ne pouvant comporter ny la paix ny la guerre,

(1) *Recès*. iv-2-640, 658, 664, 673, etc.

recherchant ordinairement quelques vielles rouillure pour y fonder querelles. » Si les Confédérés s'en étonnent, ils sont excusables, car ils ne connaissent le Français que de loin, puisque la Franche-Comté forme une barrière entre leur pays et celui du roi très chrétien — Tant mieux pour ces Confédérés, semblent dire les Comtois, mais qu'ils veillent à garder cette barrière « Pource importe il grandement à leur propre seurté que ledit peys soit par eulx maintenu et gardé en lestat quil est et soubz lobéissance d'ung Roy si gratieux que le Roy trescatholique. »

Que faudra-t-il faire pour celà ? — Presque rien. — Mais encore ! — ... Et les rusés députés de glisser sournoisement leurs propositions de paix armée : « Au cas que le conté de Bourgongne seroit envahy, lesdits seigneurs des ligues seront tenus deans 15 jours fournir pour une fois non moins de 1.500 hommes. Et la nécessité le requérant, seront tenus en fournir jusques à 5.000, à les lever ou par 1.500 ou bien à ung coup... et s'il advenait que lesdits 6.000 ou aultre nombre se trouva engagé avec besoiing de secours, les aultres, pour être si proches voisins dudit conté de Bourgongne, pour maintenir l'ancienne réputation des Helvétiens et pour deffendre leurs compatriotes, se mettront en armes à leurs propres frais et despens... Mais quant à la gratieuse reconnoissance... » (cette reconnaissance que nous appellerions *pot-de-vin* est chiffrée dans cet acte au taux de 50 gulden du Rhin pour chacun des cantons).

Et pour encourager les Confédérés à signer ce traité, les Comtois leur promettent, par réciprocité, un secours armé, 1.000 hommes de pied et 200 arquebusiers à cheval, « en cas ils en eussent besoiing. » Mais l'esprit de prudence et d'économie reprenant le dessus, les députés

cherchent à persuader et à se convaincre que cette seconde partie du traité ne sera jamais à appliquer. Toutefois, le souvenir de l'ennemi qui les guette à côté leur revenant, ils ont soin d'ajouter, en terminant, que toutes ces précautions sont prises contre les Français « chascune des parties seront tenues se deffendre l'ung l'autre envers tous et contre tous sans réserve afin de trancher tous chemins de contradiction aux Français... »

On voit que les Franc-Comtois se rendaient compte du danger qu'ils couraient entre une nation puissante, la France, qui convoitait leur province, et les Cantons suisses qui flottaient, incertains et timorés ; quant à l'Espagne, trop éloignée, il n'en fallait attendre d'aide ni prompte ni effective.

Aussi, dès 1625, les États de la Franche-Comté, « qui se sentait éloignée de toutes les provinces » du roi d'Espagne « et ne pouvant se maintenir par ses propres forces, » les États, dis-je, demandaient avec instance à Philippe IV le renouvellement du traité de neutralité et de la ligue héréditaire avec les Suisses (1) « parce qu'il convient à certains Estats (la France) d'en empescher le renouvellement ou confirmation. » Comme si ces « États » eussent eu un pressentiment de l'orage, ils réclamèrent souvent, depuis, à l'Espagne, le renouvellement de ces alliances, de 1654 à 1666 « pour mettre la province à couvert des invasions de la France. » Ils proposèrent même de l'étendre à tous les pays voisins et à plus qu'une « ayde avec lettres et ambassadeurs » mais à un secours armé (2). Philippe IV était de cet avis. (3)

(1) *Recès des États de Franche-Comté*, (A. DE TROYES), II, p. 407.

(2) *Recès des États de Franche-Comté*, (A. DE TROYES), III, p. 12, 192, 234, 240, 254, 260, 294, 325, 337, 411, 421, (texte de la requête à Castel-Rodrigo). 490 et suiv. (réponse à cette requête), 361 et suiv., (adresse des Cantons. Lettre de Louis XIV).

(3) DUNOD, (*Hist. des Séquanais*), III. p. 480.

Mais d'une part, Louis XIV renouvelant le traité de 1650 et répondant à la requête présentée par les Cantons suisses en novembre 1662, n'avait pas voulu se prêter à la neutralité de la Bourgogne « jusqu'à ce que d'autres choses dépendantes de la paix et indécises, ne fussent accordées avec S. M. le Roy d'Espagne. » D'autre part, les États de Bourgogne perdirent du temps dans les négociations avec les Cantons. Enfin Louis XIV, par l'intermédiaire de Mouslier, résident de France en Suisse, dissuadait, en mai 1667, avec l'appui de sacs d'écus, les Cantons de se prêter aux desseins des Comtois et de Wattewille. Ceux-ci, d'ailleurs, lésinaient sur le prix de la neutralité fixé à 400.000 francs.

C'était, pour la Franche-Comté, perdre l'appui des Cantons confédérés et du prince-évêque de Bâle. Ce dernier, prince de l'Empire, voisin des possessions du prince de Wurtemberg comte de Montbéliard, allié de premier ordre des Cantons suisses, faisait partie, avec ces derniers de l'Union héréditaire, puisqu'il était dit dans l'acte que « toutes les seigneuries comprises en ladite ligue jouy-roient de fruit de même esclarcissement » (4). L'évêque de Bâle partageait même avec celui de Constance l'avantage d'être arbitre, dans cette ligue, entre l'Empereur et les Cantons.

Les Suisses, partant le Prince-Évêque de Bâle, ne garantissaient donc plus la Franche-Comté à l'Espagne qui avait toujours fort mal secouru et les Cantons et la Comté. Même quand ils l'eussent voulu, les Cantons confédérés étaient trop désunis, on l'a vu, par des rivalités de religion, pour prendre des mesures communes.

Ajoutons à ces raisons cette considération que la Ligue du Rhin, prorogée en 1664 pour trois ans, rendait

(4) *Recès*, IV -II- 399, 410 et suivantes.

les Princes d'Allemagne, grands et petits, alliés de la France. Le Prince-Évêque n'avait donc rien à craindre de l'occupation de la Franche-Comté par Louis XIV, puisqu'il était membre de la Ligue du Rhin.

La conquête de la Franche-Comté fut si rapide que la principauté de Bâle n'eut pas à souffrir du voisinage des armées françaises. Et, bizarre effet de la variété des alliances princières, le prince-évêque qui, naguère, était par son origine et par sa situation, l'allié de l'Empereur et de la Franche-Comté, envoya son grand-maitre féliciter Louis XIV de ses victoires ; puis, sans inquiétude désormais, il congédia le renfort armé que les Cantons confédérés lui octroyaient depuis six mois pour sa propre sûreté et la défense de cette porte de la Suisse.

La seconde conquête de la Franche-Comté, en 1674, et les campagnes de Turenne contre les Impériaux, en Alsace, donnèrent lieu à quelques incursions des troupes françaises sur le territoire de la Principauté. Celle-ci n'avait, toutefois, rien à craindre, puisque le Prince-Évêque avait fait alliance intime avec les Cantons, et que ceux-ci, par le traité de Soleure, avaient refusé de garantir à l'Espagne la possession de la Franche-Comté. Le Prince-Évêque était donc, implicitement, l'allié de Louis XIV.

Les petites causes produisant parfois de grands effets, voici peut-être la raison pour laquelle le Prince-Évêque, outre sa solidarité avec les autres Cantons, était peu disposé à soutenir l'Espagne en Franche-Comté : « L'Évêque de Bâle témoigna d'abord vivre en bonne intelligence avec ce pays (la Franche-Comté) et députa, à cet effet, un gentilhomme à notre gouverneur pour l'assurer de sa bonne voisinance, dit un Comtois. Mais le malheur fut que notre gouverneur, n'ayant pas été élevé en un climat

tel que le nôtre ni avec l'adresse à conserver l'amitié ~~de~~ plusieurs petits princes et États confinants, reçut so-
envoyé à la façon d'Espagne, parmi le ministère de laque-
le les petits princes reçoivent toujours quelque déplaisi-
et se retirent malcontents » (1). L'Évêque, froissé du peu-
de cas qu'on faisait de lui, n'était donc pas très bien dis-
posé envers l'Espagne, « d'autant plus que M. d'Alveda-
ne festoya ni l'un ni l'autre (l'envoyé du prince de Mont-
béliard) à sa table comme on fait en Allemagne des gens
portant le caractère de ceux-ci, et ne fit point honneur aux
maîtres par accueil à leurs envoyés, non plus que par le
traitement en ses réponses à leurs lettres. » De plus, si
l'Empereur et l'Espagne avaient cherché, mais trop tard,
à mettre les Suisses de leur côté, Louis XIV ne s'était pas
laissé prévenir, n'avait rien épargné, ni promesses ni
argent pour disposer les Cantons en sa faveur, et les Suis-
ses firent des propositions de neutralité. Le roi de France
entra vivement dans ces vues ; l'Empereur tergiversa :
« Les Suisses, mécontents de l'Empereur et gagnés par
les dons du roi, promirent de ne pas remuer. Ils s'enga-
gèrent même à refuser le passage aux troupes impéria-
les » (2). Ce refus, ils devaient le prononcer en mai 1674.

La Principauté étant le passage naturel et nécessaire
entre une partie de l'Alsace et la Franche-Comté, Français,
Lorrains ou Impériaux furent bientôt aux environs de
Porrentruy ; mais Turenne ferma l'Alsace aux Impé-
riaux. D'autre part, les Suisses refusant tout passage, la
Franche-Comté ne recevant plus d'aide de l'est, pourra
être conquise en six semaines.

Le 20 janvier 1674, une panique subite amena à Por-
rentruy, territoire neutre, des gens d'Alsace, de Bourgo-

(1) *Mémoires et documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté* -v. p. 461, 462.

(2) DUMOD, *Les Séquanais*, III.

gne et des frontières, fuyant les troupes françaises et bourguignonnes, par crainte des calamités semblables à celles de la guerre de Trente-Ans. « 2.000 soldats de Bourgogne » passaient à Fontenais, attendant les Français qu'ils croyaient peu éloignés ; ils furent suivis, le 23 janvier, de 800 autres. Les Français attendus arrivèrent le 24, au nombre de 3.000, mais pour empêcher les Impériaux d'aller en Bourgogne prêter main-forte aux Bourguignons contre l'armée de Louis XIV. Le Prince-Évêque implora alors le secours des Cantons suisses. Ceux-ci lui envoyèrent 100 hommes (30 janvier 1674), et demandèrent, par députation, au marquis de Vaubrun, lieutenant-général de Turenne, de libérer le territoire du prince allié et de respecter sa neutralité (1^{er} février), ce qui fut fait sur le champ ; Vaubrun avait, de plus, donné une garde et des recommandations pour préserver du pillage le prieuré de Miserez, domaine de l'Évêque et du collége (3 février) (1).

La conquête de la Franche-Comté, commencée en mai, fut achevée rapidement malgré les tentatives du duc de Lorraine ; il menaçait l'Alsace et cherchait à passer le Rhin par les villes forestières, ce qui fit refluer à Porrentruy les habitants du sud de l'Alsace. Turenne le repoussa au-delà du Rhin, sur Caprara et Bournonville. Les Suisses lui avaient refusé le passage par les villes forestières ; pendant ce temps, Besançon, défendu par le prince de Vaudemont, se rendait, puisque le duc ne pouvait lui apporter de secours. Ce refus de la part des Suisses est également constaté par l'auteur des *Mémoires des deux dernières campagnes de M. de Turenne en Allemagne* : « Le duc de Lorraine était persuadé que s'il entraît dans la Franche-Comté, il y serait bientôt suivi par un grand

(1) Annales sive historia Collegii Bruntrutani ab anno Domini 1588 (année 1674), — et — VAUTREY : *Histoire du Collège de Porrentruy*.

nombre de Lorrains, ses sujets... s'avança jusqu'à Rhinfeld... mais les Suisses ayant des raisons de s'intéresser aux raisons qu'avait le roi de joindre la conquête de la Franche-Comté à celle de Grey... gardèrent si bien les passages, que le duc de Lorraine vit son dessein hors d'apparence de réussir (1).

La belle campagne de Turenne en Alsace après sa victoire à Sintzheim (juin-juillet 1574 eut, entre autres avantages, celui d'empêcher les Impériaux d'aller, en novembre 1674 et au printemps de 1675, rallumer la guerre dans la Franche-Comté conquise « qui les attendait comme des libérateurs qui devaient les remettre entre les mains de ses anciens maîtres ; l'on y préparait tout ce qui serait nécessaire pour leur subsistance,.. le plat pays les attendait... beaucoup de gens se disposaient à prendre les armes pour eux (2).

Les Impériaux, comprenant qu'ils ne pouvaient pénétrer en Franche-Comté que par la frontière suisse, voulurent intimider les alliés de la France, le prince de Montbéliard et le Prince-Évêque. Ils les « pressèrent d'entrer dans leurs intérêts parce que l'armée française était dispersée et les Confédérés (Impériaux) en Lorraine (3) ».

Le Prince-Évêque et son entourage avaient du mérite à rester dans l'observance des traités, car ils étaient sollicités par un envoyé de l'Empereur, le P. Mair, confesseur de ce dernier ; au seul titre de prince de l'Empire, sans doute, l'évêque obtempérait à l'ordre de fournir aux troupes impériales 1.000 ducats, 1.000 sacs d'avoine, 500 de blé par mois (4). C'était la contribution de l'Ajoie, terre d'Empire, (15 déc. 1674).

(1) *Mémoires*, etc., p. 4 et suivantes. — Jombert, éditeur, Paris 1756).

(2) d° p. 132.

(3) d° p. 138, 146.

(4) *Annales colleg. Bruatr.*

Les Français interprétèrent-ils mal cette condescendance ? On pourrait le croire en lisant l'histoire de la série des incursions faites par l'armée royale dans le Porrentruy après la campagne de Turenne, en 1675, et après les batailles de Mulhouse, Colmar-Turckheim. Le général Montglard y prit ses quartiers d'hiver ; d'autres détachements y passèrent, allant rétablir l'ordre en Franche-Comté. Tous les villages furent occupés militairement. Le désordre fut tel que le Prince-Évêque s'enfuit à Bellelay, au sud de ses États. Craignant des complications, il implora vivement l'aide des Cantons, ses alliés ; ceux-ci lui envoyèrent 200 soldats. De plus, les députés suisses firent des démarches auprès des officiers français ; ils firent valoir que le prince, étant le fidèle allié des Suisses, et ceux-ci les alliés de Louis XIV, la Principauté ne pouvait être envahie.

Louis XIV qui avait encore besoin de l'aide du Prince-Évêque, se rendit à ces raisons ; les troupes françaises partirent le 7 mars 1675 (1), et l'on donna à l'évêque 300 thalers pour l'indemniser des dégâts causés à Miserez par les troupes. Pour plus de sûreté, le Prince-Évêque, « soucieux d'assurer à ses États la protection des Cantons suisses qui avaient été naguère sa seule défense, » renouvela l'alliance avec les Cantons, ce qui préserva la Principauté de nouvelles invasions pendant les années suivantes (2).

Les traités de Nimègue (août 1678 à fév. 1679) réglèrent la situation des belligérants. Le Prince-Évêque avait, il est vrai, quelques réclamations à faire ; il les réserva pour plus tard. La Franche-Comté restait à la France avec les quatre terres de Blamont, Clemont, Héricourt, Chatelot.

Afin d'expliquer sa longue résistance, et pour comprendre comment, plus tard, elle sera disposée à accueillir

(1) VAUTREY : *Histoire du Collège de Porrentruy*, p. 92,

(2) d° *Histoire des Evêques*, II, p. 264.

lir les ennemis de la France et même à entraîner ses voisins, disons que la Franche-Comté regrettait beaucoup son indépendance et l'autorité très débonnaire de l'Espagne. « C'est dans l'horreur des impôts, innée chez les Franc-Comtois, qu'il faut chercher la cause de leur animosité héréditaire contre la France, pays humilié, selon eux, par les servitudes royales (1). Les chroniques nous apprennent que ces regrets durèrent longtemps. « Plus de cent ans après la conquête, les vieillards se faisaient inhummer le visage contre terre, en haine de la France ; et l'Espagne qui les avait si mal défendus, avait encore tous leurs regrets ».

Peut-être aussi les ravages de la guerre de Trente-Ans et des deux conquêtes avivaient-ils beaucoup cette haine (2) ; ils eurent du moins un avantage, celui de rendre plus intimes les rapports entre les Comtois et les Suisses, leurs voisins, par les services réciproques qu'ils se rendirent. Des habitants des cantons de Soleure et de Fribourg se présentèrent pour acheter des terres à vil prix, à cause de la dépopulation ; ils repeuplèrent les pâturages et apprirent à leurs nouveaux concitoyens à exploiter de nouvelles sources de richesses, les fromageries qui se multiplièrent dans les montagnes (3) ».

La Suisse aussi sera un débouché pour les grains de la Franche-Comté : « Les Suisses et les Gênois viennent prendre du blé dans la Comté avec la permission du roi qui ne leur sera pas refusée pendant la paix (4) ».

A. LINOTTE.

(1) *Recès des États de Franche-Comté*. (A. de TROYES). Introd. 1, p. LXXXV.

(2) Une requête des habitants de Franois aux États de Franche-Comté prouve cette misère ; ils demandent l'affranchissement de certains droits parce qu'ils ne sont plus que huit habitants ; les autres ont péri par guerres ou maladies. (*Archives de Besançon*, B. 14 ou E. 1085).

(3) La famille Guyot de Maiche. (*Ann. franc-comtoises*, 31 janvier 1866, p. 45)

(4) Mémoires de M. d'HAROUVS, intendant de Franche-Comté (1698) (*Annales franc-comtoises*, 31 janv. 1868, p. 29).

SCEAU DE JEAN DE RAY



Légende: JEHAN SIRE DE RAY CHLR (*Chevalier*).

Archives de la Côte-d'Or, B : 352, cote 23 (11 mars 1385, quittance d'une somme de cent francs donnés par la Duchesse).

SCEAU DE BERNARD DE RAY



Légende: BERNART SEIGNEUR DE RAY

Archives de la Côte-d'Or, B : 11756, cote 57 (25 octobre 1405. Reçu de 145 francs, 2sols, 6 deniers pour les gages de Bernard de Ray, écuyer banneret, et ceux de deux écuyers qui ont servi avec lui en France, dans l'armée du roi, du 19 août au 20 octobre 1405).

JEAN DE RAY

Gardien ou Gouverneur du Comté de Bourgogne

Sous la Comtesse Marguerite de Flandre

ET

Le Duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi

I. — Ray. — Les premiers sires de Ray. — Othon 1^{er} de la Roche seigneur de Ray par sa femme, Isabelle de Ray. — Il est de la 4^e croisade, en 1202, et devient duc d'Athènes. — Le comte Étienne de Bourgogne achète les droits de l'église St-Vincent de Châlon sur Ray, et obtint d'Othon la reddibilité du château moyennant les fiefs de Villers-Vaudey et de Grachaux. — Ayant fait le vœu d'aller en Terre-Sainte, Etienne, afin de se procurer l'argent nécessaire, abandonne à Othon II tous ses droits sur Ray, Villers-Vaudey et Grachaux pour 700 l. estev. — Jean, fils d'Othon II, prend le nom de son fief et relève les armes de Ray. — Ses descendants jusqu'au Gardien. — Personnages oubliés dans les généalogies de la maison de Ray.

Ray (1) est sur la rive droite de la Saône, à 25 kilomètres Nord-Est de Gray. C'est un des sites les plus pittoresques de la région. Sur une colline verdoyante et escarpée dominant toutes les hauteurs voisines, et s'élevant à 75 mètres au-dessus de la rivière qui coule à ses pieds, à l'Est, se dresse un château féodal flanqué de deux tours

(1) Ray, canton de Dampierre-sur-Salon, arrondissement de Gray (Haute-Saône).

rondes, d'un aspect imposant. C'est une construction du XV^e siècle, qui a remplacé l'ancienne forteresse édifiée dans les premiers temps de la féodalité. Au-dessous, sur le versant tourné au Midi, se trouve le village. Il était primitivement tout entier à mi-côte, auprès de l'église, comme à l'abri des remparts ; mais depuis le Moyen-Age des habitations ont été bâties plus bas, vers la plaine.

Du plateau de Ray on découvre les montagnes de Morey et de Charriez (1) où se voient les vestiges de deux camps anciens. Cette circonstance et la position facile à défendre avaient attiré l'attention dès les temps les plus reculés, car, avec les tuileaux romains qu'on rencontre dans plusieurs points du territoire, on a trouvé à Ray une grande quantité d'objets de fer et de bronze, haches, fers de lances, bracelets, etc, qui sont conservés au château.

A l'établissement de la féodalité, Ray avait donné son nom à une famille du haut baronnage du comté de Bourgogne, et qu'on trouve florissante au XI^e siècle.

Ponce de Ray est nommé dans un titre de 1090 ; Odon de Ray dans une charte de 1105 (2). Guy de Ray, avec son fils Sevin, est témoin, en 1099, de la restitution de l'église d'Aubigny à l'abbaye de Bèze, par Odon, fils d'Hugues de Montsaugéon (3). Guy de Ray existe encore lorsque son fils Sevin et sa femme, qui était de la famille de Vellexon, donnent à la même abbaye un meix à Vauconcourt, et un à Fédry (4).

Sevin de Ray est témoin, en 1112, avec Odon de Beau-

(1) Morey, canton de Vitrey, arrondissement de Vesoul, est au Nord-Ouest de Ray. Charriez, canton et arrondissement de Vesoul, est au contraire à l'Est.

(2) DUNOD : *Mémoires pour servir à l'histoire du comté de Bourgogne*, t. III, Nobiliaire, page 103.

(3) *Chronique de Bèze* : (Edition des Analecta divionensa), page 390.

(4) *Idem*, page 410. Vauconcourt et Fédry sont, comme Ray, du canton de Dampierre-sur-Salon.

mont et Gérard, Prieur de Fouvent, de l'acte, par lequel Savaric de Vergy, sa femme Élisabeth et son fils Simon renoncent à leurs droits sur le village de Franxault en faveur de l'abbaye de Saint-Étienne de Dijon (1).

Vers la même époque, il assiste à l'abandon, par Odon de Belmont, de ce qui était le sujet d'une discussion avec les enfants d'un certain Lambert surnommé Gros-Denier (2).

En 1114, il met son sceau à l'acte de donation de Nantilly à l'abbaye de Bèze, par Geoffroy de Beaumont (3).

En 1117 ou 1118, il est présent au testament d'Élisabeth, fille d'Henri de Neuvelle, et surnommée *Charité*, qui, voyant sa fin approcher, remet à Bèze sa part dans la forêt de Viévigne et un meix appelé Domois (4).

Foulques de Ray, Gauthier, Foulques, Joffroy et Barthélemy ses enfants, et Boniface de Ray, fils de Barthélemy, donnent en 1132, un terrain pour construire l'abbaye de Maizières, au diocèse de Chalon (5).

Lambert de Ray est nommé dans l'acte par lequel Cécile, femme d'Évrard de Roulans, vers 1150, cède aux religieux de Bèze, un de ses serfs, nommé Guillaume (6).

Eudes de Ray vivait en 1170 (7). En 1172, il est caution, entre les mains du comte Étienne de Bourgogne, de l'accord fait entre les religieux de Cherlieu et Richard de Vauconcourt (8).

(1) *Histoire de Vergy* : Preuves, pages 81, 82.

(2) *Chronique de Bèze*, page 434.

(3) *Chronique de Bèze*, page 438.

(4) *Chronique de Bèze*, page 451.

(5) Marguerite de Ray, femme de Jacques de Vienne, avait son anniversaire à Maizières, le XIII des calendes de février (E. PETIT, *Histoire des ducs de Bourgogne*, t. v, p. 426).

(6) *Chronique de Bèze*, page 496.

(7) DUNOD : Nobiliaire.

(8) Abbé GUILLAUME : *Histoire des Sires de Salins*, t. I, page 70 ; en note : *Généalogie de la maison de Ray*.

Guy de Ray, un peu plus tard, assiste aux funérailles, à Bèze, de Humbert le Roux, sire de Fouvent (1).

Le successeur de Guy fut Othon de la Roche (2), marié à Isabelle de Ray (3), et dont les deux fils ont possédé les seigneuries de la Roche et de Ray, et les ont transmises à leur postérité. Othon de la Roche était donc devenu seigneur de Ray par sa femme, héritière du dernier des sires de Ray.

Othon de la Roche, sire de Ray, était de la quatrième croisade, en 1202. Après la prise de Constantinople et le sacre de Baudoin, comte de Flandre, comme Empereur, Othon conquiert les villes d'Athènes et de Thèbes et en fut le premier duc. Les archives de la Haute-Saône (4) conservent de lui deux chartes datées d'Athènes, par lesquelles il fait des donations à l'abbaye de Bellevaux (5).

Othon de la Roche resta en Grèce une douzaine d'années régnant et battant monnaie. Mais au milieu des grands il n'avait pas oublié les rives verdoyantes de la Saône et de l'Ognon. Il fit venir son neveu Guy (6), fils de son frère Ponce, lui céda les duchés d'Athènes et de Thè-

(1) *Histoire de Vergy*, page 133.

(2) Il y avait au comté de Bourgogne deux maisons de la Roche : la Roche-en-Montagne ou la Roche-Saint Hippolyte et la Roche-sur-l'Ognon. Elles étaient certainement issues de la même famille, car elles portaient les mêmes armes, variant seulement par la couleur des émaux. La Roche-en-Montagne portait d'or à quatre points équipolés d'azur ; la Roche-sur-l'Ognon portait de gueules à quatre points équipolés d'hermine. Les seigneurs de la Roche-S-Hippolyte, qui avaient le titre de comte dès les temps les plus reculés, représentaient la branche aînée. Elle s'éteignit au XIV^e siècle dans les Faucigny-Villersexel. Les seigneurs de la Roche-sur-l'Ognon arrivèrent au XV^e siècle.

(3) Abbé GUILLAUME : (l. c.)

(4) *Archives de la Haute-Saône*, H., 190.

(5) Bellevaux, abbaye fondée en 1119 par une colonie de Cîteaux, était située sur les territoires des villages de Cirey et de Chambornay, canton de Riez arrondissement de Vesoul. Les seigneurs de la Roche-sur-l'Ognon y avaient leur sépulture. (Voir les inscriptions des abbayes cisterciennes du diocèse de Besançon, dans le *Bulletin de l'Académie de Besançon*, 1883, p. 237).

(6) Les descendants de Guy de la Roche conservèrent le duché d'Athènes jusqu'en 1308 ; à cette date, cette principauté échut à Gauthier de Brienne, héritier par sa mère de Guy II de la Roche.

bes pour des villages au comté de Bourgogne, et il revint mourir aux lieux qui l'avaient vu naître (1).

Lors du partage de sa succession, Guy, l'ainé, conserva le comté de la Roche, Othon, le jeune, reçut la terre de Ray.

Les seigneurs de Ray payaient à l'église Saint-Vincent de Châlon un cens annuel d'une obole d'or, et le comte Étienne de Bourgogne, comte de Châlon par sa femme Béatrix, et qui cherchait à augmenter le nombre de ses vassaux dans la région de Ray, s'était fait céder les droits féodaux résultant de cette redevance (2). Il avait

(1) Il existe dans le chœur de l'église de Seveux (canton de Fresno-Saint-Mamès, arrondissement de Gray (Haute-Saône), une pierre tombale portant l'épitaphe d'un Othon de Ray. L. SUCHAUX, (*Dictionnaire des Communes de la Haute-Saône, v. Seveux*) et LONGCHAMPS (*Revue épigraphique de la Haute-Saône*), pensent que cette pierre recouvre les restes du duc d'Athènes. Mais M. FINOT (*Bulletin de la Société de la Haute-Saône*, 1881, p. 420 : *affranchissement de Ray*), fait remarquer que cet Othon de Ray porte le costume de cour des seigneurs du temps de Philippe-le-Bel, et non la cotte de mailles et le heaume des chevaliers du commencement du XIII^e siècle. J'ajouterais, et c'est là une raison péremptoire, que le duc d'Athènes était *Othon de la Roche et non Othon de Ray*. De plus, il n'était pas seigneur de Seveux. Ce fut son arrière petit-fils, Othon de Ray qui, le premier, y eut quelques droits. Ayme, fils d'Othon et de Guillemette de Faucogney, devint seigneur de Seveux après la mort d'Hugues de Seveux, son cousin, fils d'Agnès de Faucogney (Abbé GUILLAUME, l. c.)

(2) L'abbé Guillaume prétend que cette obole d'or était le prix du château appartenant à l'église Saint-Vincent, et cédé au comte Étienne, qui le remit à Othon de la Roche. Il est plus rationnel d'admettre que l'obole d'or avait été donnée à l'église de Châlon par Foulque de Ray et ses enfants, qui ont aidé à fonder l'abbaye de Maisières, au diocèse de Châlon en 1132. L'examen des titres ne confirme pas l'opinion de l'abbé Guillaume, au contraire. Le comte Étienne dit qu'il a acheté de l'église Saint-Vincent de Châlon, *le fief de Ray, pour lequel les seigneurs du lieu payent une obole d'or*. Il déclare en outre qu'il a obtenu ensuite d'Othon I^{er}, seigneur de Ray, *que son fief, à lui Othon fut rendable*. Or, la seule partie de ce fief qu'Étienne eut intérêt à avoir entre ses mains et qui put lui servir en cas de guerre, était certainement la forteresse. Le château appartenait donc à Othon, ce qui est rationnel puisqu'il était le seigneur de Ray. Naturellement aussi il possédait la plus grande partie du territoire. En effet, *le fief d'Étienne à Ray*, provenant de l'église Saint-Vincent de Châlon, augmenté des droits acquis d'Othon I^{er} et des fiefs de Villers-Vaudey et de Grachaux, ne fut vendu à Othon II que 700 livres, et la terre de Ray, en 1295, valait 1200 livres de rente. (CHEVALIER : *Histoire de Poligny*, t. 1, page 386). En 1296, Ayme de Ray recevait de Philippe le Bel 1500 livres, pour l'aider contre les barons comtois et le « *receter* dans son chastel ». (*Arch. nat. J.* 255, n° 129). Voir : *Archives du Doubs*, B. 485; —

alors obtenu d'Othon, devenu ainsi son vassal, que le château de Ray fut rendable, c'est-à-dire mis à sa disposition en cas de guerre dans la contrée, et à cet effet il lui avait augmenté son fief des seigneuries de Villers-Vaudey et de Grachaux (1).

Étienne s'était croisé en 1239, et pour se procurer l'argent nécessaire à l'accomplissement de son vœu, il renonça en faveur d'Othon II à tous ses droits sur Ray, Villers-Vaudey et Grachaux, moyennant le prix de 700 livres d'*Estevenant*, payé comptant, et il s'engagea à ne jamais revenir sur cette aliénation.

Othon II de la Roche, devenu ainsi seul possesseur de la terre et seigneurie de Ray, avait conservé les armes de ses ancêtres paternels, comme on le voit dans plusieurs chartes des abbayes de Cherlieu et de la Charité ; mais son fils Jean, qui n'avait plus rien à prétendre dans la seigneurie de la Roche, prit le nom de son fief de Ray, ainsi que cela se faisait alors, et il releva les armes des premiers seigneurs de Ray, armes parlantes, qui étaient celles de sa grand'-mère Isabelle.

Ses descendants les ont conservées, mais ils y ont ajouté une couronne ducale à trois fleurons, en souvenir de la souveraineté exercée par leur ancêtre Othon de la Roche sur les villes d'Athènes et de Thèbes (2).

Archives de la Côte-d'Or, B. 261, f° viii^{xx} 1^{re} ; — *Id.*, *Recueil de Peincedé*, t. 1, p. 846 ; — Bibliothèque de Dijon, fonds Baudot, mns n° 12 : « *Familles de Bourgogne* » f° 165^{vo}.

(1) Villers-Vaudey, canton de Dampierre-sur-Salon, comme Ray. Grachaux, commune d'Oiselay, canton de Gy, arrondissement de Gray. Oiselay avait été donné par Étienne, en 1237, à un fils qu'il avait eu de Blandine de Cicon, et qui fut la souche de la maison d'Oiselay.

(2) Cette couronne, qui se voit dans les sceaux de Gauthier, Jean et Bernard de Ray, conservés en grand nombre aux archives de la Côte-d'Or et du Doubs, n'a jamais été signalée. Elle est supportée par un R majuscule droit ou retourné, ce qui semblerait indiquer que cette lettre se prononçait alors « ré ». Peut-être était-elle une allusion au titre de roi, en latin : Rex, qui pouvait aussi se prononcer « ré », comme en italien d'aujourd'hui. On sait que ces jeux de mots étaient très usités dans les armoiries. Les armes des

Jean, sire de Ray, fut marié à Iolande de Choiseul qui lui donna Othe de Ray, mort en 1295 (1).

Othe de Ray avait épousé Guillemette de Faucogney, fille de Jean et d'Eluys de Joinville. Son fils Ayme, décédé en 1327, eut pour femme Mahaut de Poligny, dame de Vauvillers, et veuve d'Huart de Bauffremont (2).

Gauthier de Ray, fils d'Ayme, trépassa en 1357, laissant de Cunégonde de Blâmont, fille de Henri, comte de Blâmont en Lorraine (3) :

1^o Jean, sire de Ray ;

2^o Marguerite, mariée à Guillaume, sire de Rougemont, morte avant 1369 ;

3^o Isabelle, femme du seigneur d'Azuel et qui testa en 1369 ;

4^o Guillemette de Ray, unie en 1365 à Jean d'Étrabonne.

Dunod a donné une généalogie de la maison de Ray ; mais elle est incomplète et laisse beaucoup à désirer par sa confusion. Celle de l'abbé Guillaume est bien meilleure, mais il y manque un grand nombre de personnages de cette famille. Voici les principaux :

Jeanne de Ray, femme d'Eudes de Fouvent et dame d'honneur de Mahaut d'Artois, comtesse de Bourgogne ; (4)

seigneurs de Ray en sont d'ailleurs une preuve évidente. Elles sont des armes parlantes, car elles représentent les rais d'une roue. On doit les blasonner ainsi : de gueules au ray d'escarboucle pommelé et fleuroné (ou fleurdelysé d'or). Supports : deux lions ; pour cimier un R sous une couronne fleuronée d'or. (Voir les fac-simile des sceaux aux pièces justificatives). Dans les sceaux de Jean de Ray, la couronne paraît fermée, ce qui, comme on le sait, était le signe de la royauté.

(1) Cet Othe de Ray doit être celui dont la tombe est à Seveux.

(2) Les descendants de Huart de Bauffremont et de Mahaut de Poligny formèrent la branche des marquis de Sennecey (Dunod, t. II, page 514).

(3) Les sires et comtes de Blâmont, par le C^{te} Ed. de Martimprey de Romécourt (*Mémoires de la Société d'Archéologie Lorraine*, 1890, t. XVIII, p. 179 et suivantes).

(4) *Archives du Pas-de-Calais*, A. 191. *Arch. du Doubs*, B. 3 ; B. 494.

Alix de Ray, dame d'Autoreille, et^e dame d'honneur de Mahaut d'Artois, en 1305 (1) ;

Béatrix de Ray, abbesse de Baume, en 1317 et 1318 (2) ;

Marguerite de Ray, femme de Jacques de Vienne, selon l'obituaire de l'abbaye de la Bussière, au duché de Bourgogne (3) ;

Gauthier de Ray, XXV^e abbé de Bèze, inhumé dans l'église du monastère en 1313 (4) ;

Guy de Ray, abbé de Corneux, en 1321 (5) ;

Jean de Ray, chanoine de Besançon, archidiacre de Luxeuil, en 1321 (6) ;

Raymond de Ray, chanoine de Langres, en 1324 (7) ;

Fourques de Ray, mentionné dans les seigneurs franc-comtois au siège de Grattedos en 1357 (8) ;

Jean de Ray, frère de Gauthier et parrain probable du Gardien. Il était marié à Catherine de Vienne, qui épousa en secondes noces Robert de Grancey (9) ;

Ayme de Ray, prieur de Saint-Marcel-lès-Jussey, en 1401 (10) ;

L'abbé Guillaume mentionne Guillaume de Ray, envoyé au secours de la duchesse de Brabant en 1367 ; mais il ignorait que ce Guillaume était fils de Jean de Ray, ainsi qu'on le verra.

(1) *Archives du Pas-de-Calais*, A. 217.

(2) *id.* A. 357.

(3) Ern. PETIT : *Histoire des ducs de Bourgogne*, t. v, p. 426.

(4) *Gallia Christiana*, t. iv.

(5) *Arch. du Pas-de-Calais*, A. 397. Cet abbé n'est pas mentionné dans la *Gallia Christiana*.

(6) Bibliothèque de Dijon, Fonds Baudot mss n° 12, d'après PAILLOT, t. II, f° 165, v°.

(7) Abbé ROUSSEL : *Le diocèse de Langres*, t. iv, p. 82, 83.

(8) *Arch. du Doubs*, B. 527.

(9) *Arch. de la Côte-d'Or*, B. 11228, f° 151 v°.

(10) *id.* B. 10440, f° 90 r°.



II. — Jean de Ray. — Charles V, régent pendant la captivité du roi Jean en Angleterre, donne à Jean de Ray 300, lb. de rente pour le récompenser de ses services. — Discussion avec Geoffroy de Beaujeu. — Démêlés avec les changeurs de Besançon.

Comme tous les gentilshommes de son temps, Jean de Ray avait suivi, tout jeune, la bannière des ducs de Bourgogne. Il s'était fait de suite remarquer par sa valeur, et dès 1355 il était chevalier (1). Cette même année, il était chargé par le roi d'aller avec Monsieur de Mirebel et Ollivier de Laye, gouverneur du duché, convoquer tous les nobles du duché et du comté pour se rendre à Chatillon-sur-Seine, en armes, trois semaines après la St-Jean, et ensuite rejoindre le roi à Beauvais (2).

L'année suivante, par ordre du duc de Normandie, il achetait deux cents glaives qu'il conduisait à Dijon (3), avant de se rendre en Gascogne, où le Prince de Galles venait de débarquer. Il était donc à la bataille de Poitiers, le 19 septembre, lorsque le roi Jean fut fait prisonnier avec son fils Philippe.

Échappé à ce désastre, il continua à tenir la campagne avec les quelques troupes dont disposait le dauphin Charles qui, pour le récompenser de ses services et de ceux de son père, lui fit donation, le 8 février 1358, de 300 lb. de rente à prendre sur la recette de Champagne (4).

Une trêve de deux ans avait été signée avec l'Angleterre, le 23 mars 1357, et Jean de Ray était revenu dans

(1) Bibliothèque de Dijon, fonds Baudot mss, n° 12, t. II, f° 166, r°.

(2 et 3) Id. f° 355, v°, (d'après les comptes de Dimanche Vitel, receveur-général du duché de Bourgogne).

(4) Id., f° 166, r°.

ses terres. C'était le moment où les gentilshommes se faisaient la guerre entr'eux pour les motifs les plus futiles. Aussi, il ne tardait pas à avoir une querelle avec Joffroy de Beaujeu, dont il était le voisin par la seigneurie de Seveux (1), que le grand-père de Jean de Ray avait eue en héritage, pour ainsi dire au détriment du père de Joffroy. Mandés devant le conseil du Duc, à Dijon, pour terminer le différend, les deux adversaires s'y étaient refusés ; et le bailli Guillaume d'Antully, pour faire cesser les hostilités, avait dû leur enjoindre d'avoir à ne pas *méfaire* l'un sur l'autre (2).

La trêve avec les Anglais étant expirée, Édouard III débarqua à Calais, à la fin d'octobre 1359, avec une puissante armée, et vint mettre le siège devant Reims. Voyant l'impossibilité de prendre cette ville, il se dirigea vers la Bourgogne. Jean de Ray était avec les troupes envoyées pour arrêter l'invasion, et, lorsque le traité de Bretigny eut été signé, le 8 mai 1360, il recevait de Robert, duc de Bar, 155 lb. de rente sur Salins, pour l'indemniser d'une perte de deux mille cinquante-neuf livres qu'il avait faite en chevaux, harnais, etc., dans le duché de Bar (3).

Sur les 800 lb. de rente qu'il percevait à Salins, le duc de Bar avait encore donné la même somme de 155 lb. (4) à Jean de Bourgogne (5), seigneur de Montaigu qui, le 2

(1) Seveux, canton de Fresne-Saint-Mamès, arrondissement de Gray, comme Beaujeux. Les seigneurs de Seveux et de Beaujeux ont été de tous temps en discussion pour la forêt de la Bellevaivre qui appartenait aux seigneurs de Beaujeux, mais s'étendait par delà Seveux.

(2) CHEVALIER, *Mémoires sur Poligny* ; t. II, p. 590.

(3) Bibliothèque de Dijon, mss N° 12, f° 166, r°. Ces 2059 lb. étaient pour lui et sa compagnie. Le banneret était responsable vis-à-vis de ses vassaux qui avaient marché sur sa réquisition, comme il était lui-même entré en campagne sur les ordres de son souverain.

(4) Archives du Doubs, B. 214.

(5) Jean de Bourgogne était fils d'Henri, et petit-fils de Jean, frère du comte

mars 1361, conjointement avec Marie de Châteauvillain, sa femme, en aliéna une partie, soit 100 lb. L'acquéreur était Jean de Salins, seigneur de Poupet, et le marché fut conclu en présence et avec la caution de Jean de Ray (1).

Jean de Ray, en homme sage, avait conservé sa rente, mais elle ne représentait que le revenu du capital perdu, aussi s'était-il endetté, comme presque tous les gentils-hommes de cette époque, qui étaient la proie des Juifs et des Lombards. Et un jour, en 1362, à Besançon, Perrenot, son maire de Miserey (2), était arrêté comme otage par Odette, la veuve du changeur Mouchet (3). Ce n'est pas que Jean de Ray n'eut pu se libérer facilement : il n'aurait eu qu'à vendre sa rente de Salins provenant du comte de Bar. Il avait encore à sa disposition une rente de 120 lb. sur Arbois, donnée en 1351 par la comtesse Marguerite en représentation d'une rente de 100 lb. sur Alost (4), au rachat de 1.000 lb., promise par le comte de Flandre au comte de Blâmont. Cette rente avait été remise à Gauthier de Ray pour la dot de sa femme, Cunégonde de Blâmont, et Jean de Ray en touchait régulièrement les termes à Pâques et à la Saint-Michel (29 septembre) (5).

Othon. Il était seigneur de Montaigu, châtellenie très importante située près de Vesoul. Sa grand-mère, Marguerite de Blâmont, était la sœur du père de Cunégonde, mère de Jean de Ray. Jean de Ray était encore parent de Jean de Bourgogne par sa femme, Marie de Châteauvillain, cousine sinon nièce de Marie de Châteauvillain, épouse de Jean de Bourgogne (voir p. 31, note 1).

(1) Arch. de la Côte-d'Or. *Recueil de Peincédé*, t. I., p. 838. Le duc Philippe-le-Hardi racheta cette rente le jeudi devant la Circoncision 1388, et la donna à la Chartreuse qu'il venait de faire bâtir aux portes de Dijon, pour y recevoir sa sépulture.

(2) Miserey, canton d'Audeux, arrondissement de Besançon (Doubs). Le maire était officier de police pour le seigneur du fief, et jugeait les affaires de basse justice, qui correspondaient aux affaires de simple police d'aujourd'hui.

(3) Ed. CLERC, *Essai sur l'Histoire de la Franche-Comté*, t. II, p. 128, note.

(4) Alost, petit port de la Flandre occidentale (Belgique), était très florissant au Moyen-Age.

(5) Bibliothèque de Dijon, mss N° 12, f° 153, v°. Arch. de la Côte-d'Or, *Recueil de Peincédé*, t. I, p. 868. Arch. du Doubs, B: 320, Cette rente de 120 lb. sur Arbois fut donnée, le 20 août 1365, à Jean d'Etrabonne pour la

Il possédait en outre la jouissance de la terre de Gevrey (1) sur le Doubs, don de la comtesse Mahaut d'Artois (2) à Ayme de Ray, grand-père de Jean, pour les services qu'il lui avait rendus (3). Mais les grands seigneurs vivaient dans l'insouciance et ne s'effrayaient nullement de ces dettes qui faisaient souvent passer leurs richesses dans les mains des usuriers, juifs ou Lombards, quand cela n'était pas dans celles des bourgeois des villes, qui pratiquaient conjointement le commerce et la banque.

* * *

III. — Traité de Brétigny. — Traité de Guillon. — Les Grandes Compagnies. — Prise de Vesoul. — Combat de Chariez. — Mort du duc et comte de Bourgogne, Philippe de Rouvres. — La comtesse Marguerite de Flandre hérite du comté. — Jean de Bourgogne se fait reconnaître Comte Palatin à Gray et à Jussey. — La comtesse Marguerite envoie Jean de Cusance à Gray pour prendre possession de la ville et nommer les officiers. — Hésitation des grands vassaux. — Le roi Jean, héritier du duché, pense à s'emparer du comté. — N'ayant pu réussir par la ruse, il obtient de l'empereur Charles IV l'investiture pour son fils, Philippe-le-Hardi, qui se met alors à la tête des Compagnies et brûle Vesoul et les environs.

Le traité conclu à Bretigny, le 8 mai 1360, entre la France et l'Angleterre, avait été précédé du traité de Guillon, signé le 10 mars, et par lequel la Bourgogne achetait la neutralité pour trois ans, moyennant 200.000 moutons

dot de Guillemette de Ray, sœur de Jean (Arch. de la Côte-d'Or, B: 1425, f^{os} 15 et 16). Elle fut rachetée pour 1.000 l. par Philippe-le-Hardi en 1388, à Jean d'Etrabonne, agissant au nom de son fils Jean, héritier de Guillemette de Ray, sa mère (Arch. du Doubs, B: 326).

(1) Gevrey, sur le Doubs, aujourd'hui Givry, canton de Dôle, (Jura). Cette terre valait VII^{xx} VIII l. XV^s VIII^d estevenant. (Arch. du Doubs, B: 529, f^o 3, v^o).

(2) Mahaut d'Artois était la femme du Comte Othon IV, et par conséquent la grand-mère de la comtesse de Flandre.

(3) Arch. du Doubs, B: 529, f^o 3, r^o).

d'or (1). On pouvait espérer que la paix était assurée et que les deux Bourgogne, surtout, n'auraient rien à craindre (2). Mais les troupes licenciées par suite de ces traités avaient continué à parcourir les diverses provinces, faisant la guerre pour leur propre compte. Une partie n'avait pas quitté les frontières de Bourgogne ; elle avait même pénétré dans le comté et pris Vesoul, à la fin de juin 1360(3). Elle revint l'année suivante et culbuta, près de Chariez (4), la colonne envoyée à sa rencontre.

Le petit Duc avait alors revêtu le harnais de guerre et avait couru à l'ennemi, à la tête de toute la noblesse du pays (5). Cette démonstration avait éloigné les routiers. Malheureusement le jeune prince mourait des suites d'une chute, le 19 novembre 1361, laissant le duché au roi Jean,

(1) Le mouton d'or, ou denier à l'agneau, datait de St-Louis. Il devait son nom à un agneau soutenant une croix placée sur la face avec la légende : « *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, miserere nobis.* » Il avait été frappé pour 20 sols tournois ; mais après la bataille de Poitiers, il était monté à 30 sols.

(2) A peine la paix était-elle signée que les guerres privées recommençaient. Le 27 décembre 1360, Jacques de Granson, seigneur de Pesmes, marié à Marguerite de Vergy, était condamné par le Duc, au château de Gray, pour avoir enlevé à Fontaine-Française, le trésor des Vergy, (Ed. CLERC, t. II, p. 117, note 2 ; d'après les mss du Père Dunand, III, f° 1856).

(3) Arch. de la Côte-d'Or. B : 1408, f° 41, v° ; compte de Dimanche Vitel, 1360.

(4) Chariez, canton de Vesoul, (Haute-Saône). Ed. CLERC, (*Essai sur l'Histoire de la Franche-Comté*, t. II, p. 162), place cette affaire en 1362, et il se fonde sur ce que le bailli Jean de Montmartin (et non Montmerle) reçut de la comtesse Marguerite une rente de 200 lb. à prendre sur les revenus de Gray et de Baume, en attendant qu'elle put lui payer « une somme de 2.000 florins « pour les perles qu'il fit quand Chariez fut pris par les Anglois. » (*Arch. de la Côte-d'Or*, B 1418, f°s 12 et 13). La rencontre de Chariez eut lieu en 1361, car l'expédition était faite sur l'ordre du duc Philippe de Rouvres. Cela est mis hors de doute par la donation faite à Jacques de Vienne par la Comtesse. Elle lui alloue une rente de 600 lb. sur les salines de Grozon, jusqu'à ce qu'elle lui ait remboursé : « 6.000 florins pour sa perte de ce qu'il fut pris « avec toute sa route lui étant à Chariez où il avait été envoyé pour le doute « d'aucunes compagnies venues au pays, par notre très-cher fils (il était « marié à sa petite-fille) le duc et comte de Bourgogne, d'arrière trépassé, que « Dieu absoille. » (Archives de la Côte-d'Or, B 1852, f° 3, v°).

(5) Arch. de la Côte-d'Or, B 4393, f° 4, r°. (Comptes de Gérard de Thurey, châtelain de Cusery et Sagey). Son quartier général était à Montsaugon, (canton de Prauthoy, arrondissement de Langres, (Haute-Marne). Il y resta jusqu'au 15 août 1361.

son grand-oncle et son beau-père, et le comté à sa grand'tante, la comtesse Marguerite de Flandre (1).

Cette mort imprévue allait être pour le comté la source de maux sans nombre. La comtesse Marguerite n'était pas préparée à l'événement ; et, malgré les sympathies qu'elle avait rencontrées dans la noblesse, lors de ses discussions avec le duc de Bourgogne, Eudes IV, marié à sa sœur Jeanne (2), elle ne pouvait compter sur le dévouement absolu des grands vassaux, qui ne savaient pas au juste à qui appartenait l'héritage du défunt.

Pour compliquer la situation, la Province était commandée par les officiers du Roi, lequel avait épousé la duchesse de Bourgogne. Cependant, le danger ne parut pas d'abord vouloir venir de ce côté, mais de Jean de Bourgogne, seigneur de Montaigu (3), dernier descendant mâle de la comtesse Alix de Méranie et de Hugues de Châlon, son mari.

Le titre de Comte Paladin était fait pour éveiller son ambition. Gray et Jussey (4) lui ouvrirent leurs portes, et il s'empara du château et du pont d'Apremont (5) qui

(1) Le roi Jean et la comtesse de Flandre étaient parents du défunt au même degré ; mais le Roi devait emporter le duché et les terres qui venaient des anciens ducs de Bourgogne, conformément à la coutume qui dit « que les biens suivent la ligne dont ils sont mouvans. » Dans la donation qu'il fit du duché à son fils, Philippe-le-Hardi, le 6 septembre 1363, il dit y avoir succédé « par droit de proximité et non par son titre de roi. » Par la même raison, la comtesse de Flandre reprenait ce qui venait de ses ancêtres, les comtes de Bourgogne. (Voir DUNOD : *Histoire du comté de Bourgogne*, t. II, p. 244.)

(2) Jeanne était l'aînée et avait été avantagée par sa mère qui lui avait donné les comtés de Bourgogne et d'Artois. Les barons comtois, qui supportaient mal le joug d'Eudes IV, avaient saisi avec empressement le prétexte qui leur était offert.

(3) Voir note 5, p. 118. Jean était cousin issu de germain de la comtesse de Flandre. Il est mort en 1374, et a été inhumé à Faverney, canton d'Amance, arrondissement de Vesoul.

(4) Gray, chef-lieu d'arrondissement, (Haute-Saône), avait un château qui était du domaine du souverain, comme celui de Jussey, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Vesoul, non loin d'Amance, qui appartenait à Jean de Bourgogne.

(5) Ed. CLERC, t. II, p. 126, note 2.

commandait le passage de la Saône. Mais ce fut une surprise de courte durée ; et l'histoire ne connaît guère cette tentative éphémère que par les amendes infligées à Gray et à Jussey, pour avoir accueilli l'usurpateur (1).

La comtesse Marguerite était accourue et, le 4 janvier 1362, elle avait envoyé à Gray Jean de Cusance, le bailli d'Amont, pour y installer le châtelain, le prévot et les autres officiers de la terre (2). Le 16 janvier, à Citeaux, où avait eu lieu un service funèbre pour le Duc, elle tombait d'accord avec ses co-héritiers, le roi Jean et le comte de Montfort, pour partager les meubles et les dettes de la succession (3). Mais elle n'en avait pas fini avec les tribulations que devait lui procurer son héritage.

Jean de Cusance avait compris son devoir et s'était multiplié pour maintenir l'ordre. Dès « le mercredi après « le trépasement de feu Mr le duc et comte de Bourgogne, « dont Dieu ait asme, il établissait une garnison à Baume « pour icelle aider à garder pour le trouble que adonc fut « au pays » (4).

Mais il était à peu près le seul ; et les grands vassaux, « ne sachant à qui la seigneurie du pays pouvait « estre » (5), s'étaient retirés dans leurs forteresses, et attendaient les événements.

Aussi voit-on la nouvelle souveraine obligée de confier le poste de châtelain de Gray à son cousin, Philippe de

(1) Gray fut imposé à 4.000 florins, Jussey à 2.000 seulement. (*Arch. du Doubs*, B 354 et 358).

(2) *Arch. du Doubs*, B 354.

(3) *Arch. du Pas-de-Calais*, A 94 ; Dom PLANCHER, *Histoire de Bourgogne*, t. III, preuves CCCVI, page CCLXXII. Le comte de Montfort héritait des apports de Jeanne de Boulogne, mère de Philippe de Rouvres, et morte le même jour que lui.

(4) *Arch. de la Côte-d'Or*, B 1418, f° 9, r°. Compte de Nicolas Joly, de Gray, trésorier du comté.

(5) *Arch. de la Côte-d'Or*, B 4393, f° 8, r°. Compte de Gérard de Thurey, châtelain de Cuisery, 1360-1361.

Beaujeu (1), chanoine de Besançon et de Langres. Sa nomination date du 29 septembre 1362 (2).

Mais le Roi avait des prétentions sur le comté et il l'avait gouverné au nom du petit Duc, son beau-fils. C'était une double raison pour ne pas se résigner facilement à le sentir dans d'autres mains. Et quand on voit, dans la suite, le duc Philippe prendre à sa solde les Grandes Compagnies pour faire la guerre à la comtesse Marguerite, il n'est pas téméraire de croire qu'il les attira vers la Bourgogne dans le but d'effrayer les populations et de les amener à se jeter dans ses bras, sous le prétexte qu'une femme devait être incapable de les gouverner et de les protéger dans les circonstances présentes. Toujours est-il que dans le courant de 1362, des bandes nombreuses se dirigeaient de tous côtés vers les deux Bourgogne (3) ; et ce n'est pas sans étonnement qu'on apprend que Philippe-le-Hardi, qui n'était alors que duc de Tourraine, et gouvernait le duché pour le Roi, convoquait la noblesse comtoise pour se rendre, sous sa bannière à Aignay-le-Duc, le mardi après la Trinité, (12 juin) (4). Les chevaucheurs étaient partis, au nom du Roi, le 9 mai, et avaient porté les lettres dans les deux baillages, aux sires de Vienne, de Vergy, de Rye, de Pesmes, et même à Jean de Bour-

(1) Philippe de Beaujeu était petit-fils d'Agnès de Bourgogne, sœur d'Othon IV, grand-père de la comtesse de Flandre.

(2) *Arch. de la Côte-d'Or*, B 1426, f° 13, r°. Philippe de Baujeu n'est pas le seul exemple d'un prêtre exerçant, à cette époque, les fonctions de châtelain. Richard de Montigny, curé d'Apremont, en fut nommé châtelain par le comte de Montbéliard, le Gardien, en 1366. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B 1427, f° 8, v°. — *Arch. du Doubs*, B 314) Henri de Croisy, prêtre, était châtelain de Fontaine-Française en 1367, pour Jean de Longwy, sire de Raon, (*Arch. de la Côte-d'Or*, B 11265, f° 67, r°).

(3) *Arch. de la Côte-d'Or*, B 1412, f° 58, r°. « IX mai CCCLXII, Henry de « Bar, seigneur de Pierrefort, envoie à Paris Pierre Lallemand, chevalier, « parler au Roi de certains Bretons et autres gens d'armes, qui étaient au « pays de Bourgogne, faisant plusieurs excès et délits. »

(4) *Arch. de la Côte-d'Or*, B 1412, f° 42 v°, 43 r° et v°, comptes de Dimanche Vittel, trésorier du duché.

gogne (1). Il ne paraît pas qu'on ait répondu avec empressement à cet appel, car le dimanche 3 juillet, de nouveaux messagers étaient envoyés, et, à peine revenus, repartaient le 6, pour presser les seigneurs de Champlitte, de Fouvent, de Belmont, de Beaujeu. On avait convoqué les Châlon, les Montfaucon, les Neufchâtel avec les Grancey, l'évêque de Langres. Une quatrième convocation était lancée, le trois août, à Joffroy de Beaujeu et à Jean de Ray (2).

Voyant l'insuccès de sa ruse, le roi Jean changea de tactique. Il s'adressa à l'empereur Charles IV (3), le fils du roi de Bohême, Jean de Luxembourg, mort à Crécy dans les rangs français, en chargeant, quoiqu'aveugle, les troupes anglaises. Il en obtint pour son fils Philippe, par des lettres datées de Nuremberg, le 15 janvier 1363 (n. s.), l'investiture du comté de Bourgogne, « fief impérial vacant « par défaut d'héritier mâle ». Le même jour, Philippe-le-Hardi, se disant comte de Bourgogne, faisait hommage à l'Empereur de son nouveau fief (4).

Il prit alors à sa solde les Grandes Compagnies (5) et les lança sur le comté. Il dirigea d'abord leurs mouvements depuis Dijon et Pontailler (6), ensuite depuis Apremont (7)

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, P 1412, f° 43, r°.

(2) *Arch. de la Côte-d'Or*, B 1412, f° 45, r°.

(3) L'empereur Charles IV était l'oncle du Roi, ayant épousé une fille de Charles de Valois, frère de Philippe VI.

(4) GOLLUT: *Les Mémoires historiques de la République séquanais*., Édition Duvernoy, col 752, 771, 1879. La même année, le 6 septembre 1363, Philippe-le-Hardi recevait en apanage le duché de Bourgogne. Cette donation de Jean-le-Bon fut confirmée par Charles V, le 2 Juin 1364.

(5) Les Grandes Compagnies n'étaient que les armées licenciées et vivaient de rapines. Enrolées, elles redevenaient des troupes régulières ; mais elles ne perdaient pas pour cela leurs habitudes de pillage, tout en conservant une apparence de discipline.

(6) Chef-lieu de canton, arrondissement de Dijon, Côte-d'Or, dans une île de la Saône, communiquait déjà par deux ponts avec les deux rives. C'était, par conséquent, un point stratégique des plus sérieux, qui permettait d'arriver à Gray par la rive gauche sur laquelle Gray est bâti.

(7) Apremont, canton de Gray, sur la rive gauche de la Saône, avait été

et Montsaugeon (1) ; mais il était au milieu des routiers lorsqu'ils s'emparèrent de Vesoul, au mois de décembre 1363 (2).

IV. — La comtesse Marguerite fait appel au dévouement de la noblesse. — Henri de Montfaucon est nommé Gardien. — Il donne à Jean de Cuzance, le bailli, l'ordre de mettre le siège devant Beaujeu. — Capitulation de cette forteresse. — Les grands vassaux s'engagent à prendre part à l'expédition projetée pour reprendre Apremont. — Bertrand Gast, chef de routiers enrôlé par la comtesse de Flandre, devient capitaine de Gray. — Il s'empare de Sauvigny et détruit le pont d'Apremont. — Il retourne au duché.

La comtesse Marguerite devinant le danger avait pris une prompté résolution. Elle avait fait appel au dévoue-

acheté, en 1300, d'Agnès, veuve de Guillaume d'Apremont, par Hugues de Bourgogne, frère du comte Othon. Après la mort de Hugues, Apremont était arrivé à la reine Jeanne, sa nièce. Celle-ci l'avait donné, avec le comté, à sa fille Jeanne, mariée au duc de Bourgogne, Eudes IV. Philippe de Rouvres, petit-fils d'Eudes IV et de Jeanne, étant mort sans enfants, le comté avec Apremont, faisait retour à la comtesse de Flandre, sa grand'-tante.

Apremont était une position importante à cause du pont qui permettait le passage de la Saône, et du château qui défendait l'entrée de ce pont. Aussi, Philippe-le-Hardi chercha-t-il à s'en rendre maître au moment où il pensait à envahir le comté. Il y arriva par la trahison de Jeanne de Ville, veuve de Aymouin d'Echevance, et fille de Simon de Ville-sur-Illon, (canton de Dampierre, arrondissement de Mirecourt, Vosges), et de Jeanne d'Apremont. Elle avait conservé des droits, qui furent confisqués plus tard, mais qui lui avaient permis d'avoir accès dans la forteresse. (*Arch. de la Côte-d'Or*, E. 1488 ; *Arch. du Doubs*, B. 314).

(1) Montsaugeon, canton de Prauthoy, arrondissement de Langres, sur le versant d'une colline isolée qui portait, au Moyen-Age, une solide forteresse. Le bourg lui-même était entouré de murailles flanquées de tours. Montsaugeon, comme Apremont, était au pouvoir des Compagnies. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B 1416, f° 38, v°). « Jeudi XX décembre 1363, Jean Marmot, messager pour porter lettre close du bailli de Dijon à Mons, le duc de Touraine « à Aspremont dessous Gray, et ne le trouva pas à Aspremont parce qu'il « estoit à Montsaugeon, et quand il fut à Montsaugeon, il trouva qu'il estoit « allé à Apremont, et retourna là, et de là revint à Pontailler. »

(2) *Arch. de la Côte-d'Or*, B 1415, f° 1, r°. « Les grandes compagnies des Bretons et li dux de Thouraigne et dux de Bourgoigne fut adonc audit lieu « de Vesoul qu'il destrua toute la ville et les villes denvirons et ardiz (brûla) « la plus grande partie. » Les comptes pour 1364, de Nicolas Joly, de Gray, trésorier de Vesoul, donnent le détail des réparations devenues nécessaires au château de Vesoul et effectuées cette année. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B 1418, f° 10).

ment de la noblesse et, par des dons habilement distribués (1), elle s'attachait les Montfaucon et les Neufchâtel, qui oublièrent leurs querelles pour ne penser qu'au péril commun, et marcher sous la bannière de la souveraine légitime.

Le 23 janvier 1363 (2), Henri de Montfaucon, comte de Montbéliard, était nommé Gardien. Le 14 février, il donnait l'ordre à Jean de Cuzance, le bailli (3) de rassembler tout ce qu'il pourrait de gens d'armes et de chevaux pour mettre le siège devant Beaujeu, dont le seigneur cédant aux avances de Philippe-le-Hardi, faisait cause commune avec les Chauffour, les Igny, les Sauvigney, les Corgirnon, qui s'étaient mis à la tête des Compagnies et s'étaient emparés d'Apremont (4).

Les grands vassaux, convoqués pour le 18, avaient répondu à l'appel. « Les élus et le Chapitre de Besançon, « Jehan de Vienne, évêque de Metz, Henri comte de Mont- « béliard, Jacques de Vienne sire de Longwy, le seigneur « de St-Georges et de St^e Croix, Hugues de Vienne, sire de « Pagny, Jean de Bourgogne, Henri de Vienne sire de Mi- « rebel, Thibaut sire de Neufchâtel, Jacques de Granson, « sire de Pesmes, Jean de Neufchâtel, sire de Vuillafans, « Jean sire d'Oiselay, Henri de Villersexel, Henri de Beau- « voir, Jean sire de Ray, Henry de Longwy, sire de Ra- « hon, Jehan de Rye sire de Balançon, et les gouverneurs « de la cité de Besançon s'étaient engagés à marcher, « chacun à ses frais, contre le château d'Apremont alors « aux mains des Compagnies et de le remettre aux mains « de la Comtesse » (5).

(1) *Archives du Pas-de-Calais*, A. 91.

(2) *id.* »

(3) *Arch. du Doubs*, B. 420. Beaujeux, canton de Fresne-Saint-Mamès, arrondissement de Gray (Haute-Saône), s'écrivait alors Beaujeu.

(4) Voir plus loin.

(5) *Archives du Pas-de-Calais*, A. 91.

Mais on comprit bien vite que la place ne pouvait être enlevée par un coup de main, et que la garnison, composée de gens aguerris, offrirait une résistance opiniâtre. Quant à un siège en règle, il aurait fallu, à cause du pont, l'établir sur les deux rives de la Saône, et on risquait d'être pris à revers par les bandes qui couraient la contrée.

On résolut d'attendre des circonstances plus favorables et on accepta la reddition, à prix d'argent, de Beaujeu (1), et plus tard de Sauvigney. Mais c'était attirer les pillards, et bientôt Sauvigney était repris par les routiers, qui croisaient leurs courses avec ceux d'Apremont et ruinaient la plaine de Gray.

Marguerite, retirée à Dôle, avec ses fidèles conseillers, décrétait les mesures nécessaires pour essayer de détourner l'orage ; mais le pays était menacé de tous côtés, et le peu de troupes dont elle disposait ne lui permettait pas de tenir la campagne.

Elle résolut alors d'enrôler à son tour quelques capitaines, afin d'organiser la résistance, et ne craignit pas de se rendre à Dijon auprès du duc de Bourgogne pour faire appel à ses bons sentiments.

Philippe-le-Hardi lui fit très bon accueil, lui offrit à dîner le vendredi 16 février (1), et lui laissa emmener à

(1) ED. CLERC : T. II, p. 134) ; M. FINOT : *Bulletin de la Haute-Saône*, 1874, p. 142), paraissent croire que ces deux places furent prises d'assaut, sans pouvoir en préciser la date ; c'est une erreur. A la suite de l'ordonnance du comte de Montbéliard, en date du 14 février 1363, des chevaucheurs étaient partis dans toutes les directions, et le samedi 16, arrivaient à Bucey-les-Cy les sergents de Montbozon, Fontenoy, Authoison. Ils y restèrent huit jours, attendant le résultat de négociations, puis ils retournèrent chez eux. Quant à la garnison, elle s'était retirée à Sauvigney, et le 24 juin, la comtesse Marguerite ordonnait au bailli de la déloger. Les mêmes sergents de Montbozon, Fontenoy, Authoison, arrivaient à Choye le 4 juillet, et en repartaient le lendemain, en apprenant la prise de Sauvigney. (Bib. nationale, Latin, 17104, f° 43). Communiqué par M. Max Prinnet, archiviste aux archives nationales.

(1) ER. PETIT : *Itinéraire des ducs de Bourgogne*, p. 7.

Gray un chef de bande, Bertrand Gast, qui entraît au service de la Comtesse pour deux mois, aux gages de 180 florins par mois, (*dont moitié payable par les bourgeois de la ville de Gray*), pour lui, dix hommes d'armes et cinq archers de sa compagnie (1).

Bertrand Gast (2), institué capitaine de Gray, avait pris l'offensive. Le 2 mars, il emportait le château de Sauvigney et en ramenait quinze prisonniers (3). Le 22, le pont d'Apremont, qui servait de passage aux routiers pour envahir et désoler toute la région, fut *desroché* et détruit (4). Malheureusement, les deux mois expirés, Bertrand Gast était retourné au duché, et le 7 juin, il est à Pontailier où on l'envoie chercher de Dijon « pour lui « confier certaines choses qu'on ne pouvait bonnement « écrire » (5).

C'est que, malgré les politesses échangées à Dijon au mois de février, les hostilités n'avaient pas cessé. La guerre continuait plus ou moins ouvertement de la part de Philippe-le-Hardi. Ce qui est incontestable, c'est que la plupart des bandes de routiers, surtout les mieux organi-

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, B. 1415, f° 16 r°. Bertrand Gast reçut en outre, pour les hommes de la garnison de Sauvigney qui lui furent achetés par la Comtesse, 126 florins, valant 94 l. 10 s.

(2) Bertrand Gast (et non Dugast, comme le disent Ed. CLERC et M. FINOT), avait avec lui son frère Aubert. Ils sont dits d'Alexandrie, et par conséquent devaient être Italiens et non Navarrais. Ils sont dits capitaines de *brigands*, dénomination résultant du vêtement appelé *brigandine*. On les trouve au service du roi en 1359 (*Arch. de la Côte-d'Or*, B. 1408, f° 48, v°. Compte de Nicolas Joly de Gray).

(3) *Arch. de la Côte-d'Or*, B. 1418, f° 20, r°. Comptes de Nicolas Joly, de Gray.

(4) *Arch. de la Côte-d'Or*, B. 1418, f° 20, r° « lequel pont ils despécièrent adonc parquoy les ennemis n'y passèrent plus, et leur fut donné de « grâce espéciale POUR LE BOIRE DU RETOUR, de l'ordonnance de Thibaut Bil- « laut, lors trésorier de Vesoul, pour ce qu'ils avaient bien fait la besogne au « profit de Madame: IX lb. »

(5) *Arch. de la Côte-d'Or*, B. 1416, f° 44, r°. Comptes de Dimanche Vitel. La compagnie de Bertrand Gast avait remplacé à Pontailier des Gascons qu'on avait licenciés le 18 mai (*Côte-d'Or*, B. 1416, f° 43 v°). Bertrand Gast appelé à Dijon, Pontailier reçut une garnison de Bretons qui quittèrent le 13 juin, pour aller vers du Guesclin, en Normandie. (*Id.*, f° 64, v°).

sées, obéissaient à ses ordres (1). D'un autre côté, il n'avait pas perdu l'espoir d'attirer à lui les seigneurs comtois, surtout ceux qui pouvaient lui être attachés pour quelque fief. C'est ainsi que le 16 mars 1364, des lettres étaient envoyées à Jean de Ray, à Jean de Bourgogne (2), à Jean de Vergy, (3) seigneur de Fouvent, en même temps qu'aux nobles du duché, les Tilchatel et les Grancey. Il est vrai que Robert Canole était signalé sur les bords de la Loire, « avec grand foison d'Anglais qui faisaient mine de venir « au duché » (4).

Le dimanche de Quasimodo, dernier jour de mars 1364, le bailli de Dijon en informe le Duc qui se trouvait à Châteauvillain, où il tenait sur les fonds du baptême le fils (5) d'Arnaut de Cervolle et de Jeanne de Châteauvillain (6). Pendant ce temps, le 29 mars, une journée était

(1) Les archives du duché renferment une quantité de quittances des capitaines des routiers, Bernardon de Soule, dit le Bourc de Montluçon (B: 11731), Arnaut de Talebardon, qualifié écuyer d'écurie du Duc (B: 371 ; 369) et surtout Arnaut de Cervolle. Plusieurs quittances de Talebardon spécifient qu'il a servi tant au duché qu'au comté de Bourgogne (B: 371). Bien plus, le Duc fait usage du sceau « de son ami Chevalier, messire Arnaut de Cervolles » quand il n'a pas le sien sous la main (B: 359).

(2) Jean de Ray et Jean de Bourgogne, mariés tous les deux à des demoiselles de Châteauvillain, relevaient du Duc pour les biens de leurs femmes. (*Arch. de la Côte-d'Or, recueil de Peincedé*, t. II, p. 531), voir plus loin.

(3) Les Vergy firent cause commune avec le Duc contre la comtesse de Flandre.

(4) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1416 ; comptes de Dimanche Vitel, f° 42, v°.

(5) ERNEST PETIT: *Itinéraire*, p. 8. Philippe de Cervolle fut chambellan du duc Jean, bailli de Vitry, etc. Il épousa Jeanne de Poitiers, fille de Guillaume de Poitiers, dit le bâtard de Langres.

(6) Châteauvillain, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Chaumont, eut d'abord des seigneurs de son nom. Le dernier, Jean III, fut gouverneur du comté en 1248. Il avait épousé, en 1326, Marguerite de Noyers, et laissa deux filles, Jeanne et Marie. Cette dernière, dame d'Arc-en-Barrois et de Neuilly, fut la première femme de Jean de Bourgogne, seigneur de Montaigu. (Voir page 118, note 5). Elle mourut sans enfant. Jeanne de Châteauvillain avait eu les principales seigneuries. Elle contracta une première alliance, en 1345, avec Jean IV de Thil, connétable de Bourgogne, dont elle eut un fils : Jean, seigneur de Châteauvillain, après la mort de sa mère, en 1390. Elle épousa en secondes nocces Jacques de Vienne, sire de Saint-Georges, qui mourut en 1360, laissant un fils, Guillaume de Vienne, sire de Saint-Georges, auquel sa tante Marie donna Arc et Neuilly. Devenue veuve une seconde fois, Jeanne se remaria en 1361, avec Arnaud de Cervolle, l'archiprêtre, prin-

tenue à Auxonne, contre Madame de Flandre (1).

* * *

V. — Mort du roi Jean. — Charles V s'interpose entre son frère, Philippe-le-Hardi, et la comtesse Marguerite. — Reddition d'Apremont. — Le comte de Montbéliard s'apprête à envahir le duché. — Cessation des hostilités par ordre du Roi. — Henri de Montbéliard refuse la bataille que lui offre J. de Somberton, capitaine général du duché. — Jean de Chauffour remet le château de Dampierre entre les mains du Duc. — Il est arrêté et exécuté à Langres.

Un événement inattendu, qui aurait dû amener la paix, n'eut sur elle qu'une influence lointaine. Le roi Jean mourait en Angleterre, le 8 avril 1364, et laissait la couronne à Charles V, dit le Sage, qui avait été régent du royaume pendant la captivité de son père. A son sacre, à Reims, le 18 mai, se trouvaient son frère, Philippe-le-Hardi et Marguerite de Flandre, comme princesse du sang royal. Elle ne craignit pas de faire entendre ses doléances. Charles V, qui pensait à expulser les Anglais, avait besoin des contingents des deux Bourgogne et devait tout faire pour rétablir les bonnes relations ; mais il ne put arriver, pour le moment, à une entente sérieuse et durable. Néanmoins, le 2 juin, en confirmant à son frère la donation du duché de Bourgogne faite par leur père, il se fit remettre par Philippe, l'investiture impériale, et il s'engagea à ne s'en défaire que du consentement des deux parties (2).

cipal chef des Grandes Compagnies. On l'appelait l'archiprêtre, parce qu'il jouissait d'un bénéfice ecclésiastique. C'était en somme un général d'armée qui restait à la tête de ses troupes pendant la paix, et se mettait avec elles au service du plus offrant. Charles V en fit son chambellan, et Philippe-le-Hardi son commensal et son ami (Voir page 130, note 1). Il fut le parrain de son fils. Arnaut de Cervolle fut assassiné par ses troupes le 25 mai 1366, près de Villefranche-sur-le-Rhône. Le quatrième mari de Jeanne de Châteauneuf fut Enguerrand d'Eudin, serviteur puis familier d'Arnaut de Cervolle. Il parvint par sa bravoure au poste de Sénéchal de Beaucaire et mourut en 1389, avant sa femme. (JOLIBOIS : *La Haute-Marne*, page 116, col. 2).

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1416, f° 53 v°.

(2) DUNOD, t. II, p. 245.

A la suite de cette intervention du Roi, la porte restait ouverte aux négociations, et le Duc n'était pas revenu en Bourgogne. Il avait suivi les opérations qui se faisaient contre le roi de Navarre, dans l'Ile de France et en Normandie, sous les ordres de Du Guesclin et du maréchal Boucicaut.

Le Comté avait pensé pouvoir respirer un peu, d'autant plus qu'Apremont, qui, pendant dix-huit mois avait servi de repaire à Jean de Chauffour, Jehan de Corgirnon et Jean de Sauvigney, pour ravager toute la contrée (1), venait de leur être arraché à prix d'argent. Le pont d'Apremont détruit, Jean de Mornay et Yon de Lesconet avaient été installés au Trembloy le 3 Avril (2), avec une forte troupe, pour couper la retraite de ce côté à la garnison qu'on avait alors sommée de se rendre. Elle avait répoudu en offrant de remettre la place sous certaines conditions ; et, le samedi 27 avril, Jacques de Vienne, Gardien du Comté, était à Gray, avec quinze hommes d'armes et trente-neuf chevaux, pour recevoir les propositions de Jean de Chauffour (3). On n'arriva pas à s'entendre, et ce ne fut que le 18 mai au soir, dans une entrevue devant le pont de Gray, que le bailli, Jean de Cusance, tomba d'accord « avec Messire Jehan de Chauffour et ses « compagnons par ainsi qu'ils emporteraient certaine « somme de florins pour la rendue du chatel d'Apremont » (4).

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, B 1418, f^{os} 2, 8, 23. « Des tailles de Bapterans, « néant pour ce que adonc adit lieu ne demorait homme ni femme, pour ce « qu'il a esté ars et détruit par M^{re} Jehan de Chauffour et ses complices, « Jehan de Sauvigney et autres" " Pour Velet, néant parceque nay ne « bordes ne maison, ne ny demore de présent personne du monde" etc... »

(2) *Arch. de la Côte-d'Or*, B 1415, f^o 16, v^o. Comptes de Thibaut Billaut. Le Trembloy, canton de Gray, est à 3 kilomètres au sud-est d'Apremont, sur la route de Gray à Pesmes.

(3) *Ibid.*

(4) *Arch. du Doubs*, B : 91, comptes généraux.

Jacques de Vienne était venu immédiatement approuver le traité ; cependant, l'évacuation ne se fit guère qu'aux environs de la Saint-Jean-Baptiste (24 juin) (1), Jean de Corgirnon entra au service de Madame de Flandre, mais Jean de Chauffour s'empara par surprise du château de Dampierre et s'y installa.

Cela devait mettre le comble à l'exaspération des barons comtois qui faisaient retomber la responsabilité sur les officiers du Duc. On savait que Chauffour continuait à entretenir avec eux des relations suivies, et leur servait d'espion (2).

Le comte de Montbéliard, poussé par Jean de Neufchâtel, s'était décidé à convoquer à Villers-Farlay (3), le ban et l'arrière-ban de la noblesse, et se préparait à envahir le Duché au commencement de juillet « pour aucunes revainges que l'on entendait faire sur ceux de la « duché qui avoient couru, pillé et gasté le comté de Bourgogne » (4).

L'inquiétude fut grande à Dijon, d'autant plus qu'à près la crainte des ennemis du Comté, on eut peur un moment de voir les Grandes Compagnies, qui étaient de pas-

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1415, f° 3, r°.

(2) *id.* B: 1416, comptes de Dimanche Vitel, receveur général du duché, f° 44. « 5 Juin : à Perreau, de Langres, messaiger pour « porter lettres hatives de par le conseil de Mgr à l'Evêque de Langres sur « aucune nouvelle qui leur était venue d'oultr' Saône, *lesquelles Jean de « Chauffour avait envoyées*, et estient les nouvelles que Messire Charles de « Poitiers, (conseiller de Marguerite), devait mettre garnison à Coublanc pour « guerroyer le duché. »

Ibid : « A Guinet le Saiget, messaigier pour porter lettres closes de M^r de « Sombornon à M. Pierre Lallemand capitaine d'Auxonne, sur *aucunes nou- « velles qui estoient venues dudit Jehan de Chauffour*, contenant que l'on « devait ambler le fort de St-Seigne-sur-Vingeanne, et aussi portant lettres « au maire d'Auxonne, à Pontailier à M^r Bertrand Gast. Il partit à l'entrée « de la nuit. »

(3) Villers-Farlay, chef-lieu de canton, arrondissement de Poligny (Jura).

(4) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1415, f° 18 r°.

sage dans la ville, avec Arnaud de Cervolle, se mutiner et se livrer au désordre (1)..

Nommé capitaine général le 15 avril 1364 (2), J. de Sombernon, en même temps qu'il prévenait le Duc *en France*, expédiait le 23 juin des courriers vers Arnaut de Cervolle, à Thil et à Châteauvillain (3). Après une réponse de l'archiprêtre, il lui envoyait un nouveau message, le 8 juillet, pour le presser de venir « à toute grande foison » de gens d'armes pour combattre ledit comte de Montbéliard qui devait entrer au duché de Bourgogne » (4). Il le prévenait en même temps que le maréchal lui avait annoncé que le comte de Montbéliard devait avoir reçu un mandement du Roi.

Néanmoins le mardi 9, Sombernon suppliait « les » baillis de Sens, Chaumont, Vitry, qu'ils voullissent traire par devers Dijon pour l'aider à combattre » (5). Mais le mercredi 10, il écrivait « à Arnaut de Cervolle, à Jean » d'Armagnac, au bailli d'Autun, au capitaine de Montcenis pour les prévenir qu'il avait l'espoir que M.^r de Montbéliard ne passerait de ça de la Saône » (6).

En effet, Richard de Dampierre, écuyer, envoyé *coïtousement* par le comte de Montbéliard à Guichard d'Arc, bailli de Sens, avait, le 11 juillet, rapporté l'assurance de

(1) « Au prieur de Saint Vivant de Vergy, pour deniers à li paiez du com-
« mandement de Mons. de Sombernon, capitaine général du duché de Bour-
« gogne, par ses lettres sous son scel, données le XV^e jour de juillet
« III^e LX III, pour un sien cheval qui li avoit esté prins par les compaignies,
« lequel ledit prieur *avoit trouvé à Dijon* et osté de fait à celli qui la che-
« vauchoit, pourquoy lesdites compaignies qui estoient venues au mande-
« ment dudit capitaine en la compaignie de Mess. Arnault de Cervolle, *ne*
« *vouloient partir de ladite ville* ne chevaucher jusques il leur fust renduz,
« liquel leur fut renduz par ordonnance dudit capitaine. Et quittance dudit
« prieur donne le vanredi après la Saint-Denis audit an, XL florins ». (*Arch.*
de la Côte-d'Or, B: 1417, f^o 49 r^o).

(2) ERN. PETIT : *Itinéraire de Philippe-le-Hardi*, page 458 et page 10 : le 23 juin, le Duc est à Paris.

(3) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1416, f^o 45 r^o.

(4 et 5) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1416, f^o 46 v^o.

(6) *Ibid.* f^o 47 r^o.

la paix et fait connaître « que ledit bailli, au nom du « Roi, et le Gardien, au nom de Madame de Flandre, de- « vaient faire un mandement pour aller ensemble devant « Dampierre que tenait M^{re} Jehan de Chauffour » (1).

Le comte de Montbéliard s'empessa alors d'amener son armée à Gray, et la fit camper dans la plaine d'Ancier. Il convoquait en même temps les milices des villes, et le 13 il envoyait Hugues de Salins et le seigneur d'Étrabonne au devant des bourgeois de Besançon (2), qui avaient répondu à son appel. Le même jour, Jean de Montmartin, le bailli, allait à Champlitte avec quinze hommes d'armes, acheter le vin nécessaire (3), et les maîtres charpentiers et *engineurs* construisaient rapidement au château de Gray « un engin que l'on dit chat et plusieurs mantels « pour assaillir fourteresse. » (4). En même temps, on rappareillait le grand engin et on lui remettait une perche.

A ce moment, il se produisit un revirement inattendu. Ce n'étaient plus les Comtois qui voulaient envahir le Duché, c'était au contraire Jean de Sombernon qui, avec l'archiprêtre, passait la Saône à Pontailler, arrivait à Broyes, à Pesmes, et jusque devant Gray pour offrir la bataille à M. de Montbéliard (5). Celui-ci, mieux inspiré, refusa, quoiqu'il eût sous la main 680 hommes d'armes, sans compter les gens de pied, parmi lesquels figuraient les arbalétriers de la ville de Gray, commandés par Odin Alouet (6).

Au moment où les armées étaient en présence, le 19 juillet, arrivaient coup sur coup, vers Sombernon, des

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1415, f^o 16 v^o.

(2) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1415, f^o 17.

(3) id. B: 1415, f^o 17, r^o.

(4) La dépense montait à LVII florins valant XLIII l. Xs. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1415, f^o 14).

(5) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1416, f^o 47 v^o.

(6) id. B: 1426, f^os 8 et 12, r^o.

messages du Duc et du Conseil de Dijon, qui lui enjoignaient de cesser toute démonstration hostile et de licencier immédiatement ses troupes ; on lui envoyait dix queues de vin, et on lui recommandait de fournir les vivres nécessaires pour ne pas retarder le départ (1).

En effet, la campagne était finie. Chauffour avait fait, le 15, une démonstration sous les murs de Gray (2) ; mais, le 19, il avait consenti à remettre Dampierre dans les mains du Duc (3), et, avec son fils, il s'était dirigé sur Auxonne où il était convoqué par Sombernon. Là, il était arrêté, puis peu après, livré à l'évêque de Langres (4), son seigneur, qui le fit mettre à mort (5).

(1) id. B: 1416, f° 47, v°.

(2) id. B: 1415, f° 17, r° et v°.

(3) Quoi qu'en dise ED. CLERC, (T. II, p. 143), le siège n'eut pas lieu, et Jean d'Arguel n'eut pas à monter à l'assaut. Son rôle dans cette occasion, se borna à arrêter le jeune fils de Jean de Chauffour, qui croyait trouver encore son père au château de Dampierre, le 27 juillet. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B 1416, f° 48, r°). Sombernon était à Auxonne le 17 juillet; le 19, le messager le suit à Broys, à Pesmes, puis arrive à Gray où il le trouve offrant la bataille au Gardien. Le 20, il recevait l'ordre, par le bailli de Dijon, de licencier ses troupes et de leur fournir des vivres pour activer leur départ. Il est alors à Auxonne où il séjourne et attend Jean de Chauffour, qui a dû arriver le 21, et a été arrêté immédiatement avec un de ses fils.

Ce jour-là, Dampierre était déjà entre les mains de Jacques de Vienne et du bailli de Dijon, et Garnier de Blaisy en avait été nommé capitaine. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1416, f° 49, r°). La reddition doit être du 18. Le 16, mardi, Étienne de Montbéliard et Thibaut de Neuchâtel couchaient à Montbozon *allant devant Dampierre*. Ils étaient à Gray le 17 ; et le 19, ils couchaient à Montbozon *s'en retournant*. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1415, f° 17, v°.— B: 1418, f° 20 et 21). On trouverait encore d'autres preuves de l'absence de siège dans les réparations des engins qui se faisaient à Gray. On commence le 4 et on y travaille 12 jours, ce qui mène au 16. Or il fallait conduire ces engins devant Dampierre et les installer ; et on vient de voir que le château était sûrement rendu le 19. Cela se fit à prix d'argent, comme pour Apremont deux mois auparavant ; et ce qui pourrait le prouver, c'est qu'en se rendant à Auxonne, Jean de Chauffour avait confié à la femme de Michel Dancise, l'hôtelier de Pontailier, un sac renfermant 659 florins, 7 gros et demi, qui furent confisqués par le duc de Bourgogne. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1416, f° 19, v°). C'était la part de Jean de Chauffour dans la rançon de Dampierre, et elle *rentra immédiatement dans les mains du trésorier de Philippe-le-Hardi*.

(4) Thibaut et Jean de Chauffour, et non le Chauffour comme les appelle M. Finot, (*Bulletin de la Société Sciences et Arts de la Haute-Saône*, 1874, p. 133), tiraient leur nom du village de Chauffour (canton de Montigny-le-Roi, arrondissement de Langres), qui relevait de l'Évêque-Duc. Corgirnon, canton de Fays-Billot, était le fief de Jean de Corgirnon, qui, mieux inspiré que Chauffour, fit sa soumission après la reddition d'Apremont.

(5) Après l'exécution de Jean de Chauffour, ses biens furent confisqués. Le

* * *

VI. — Jean de Ray fidèle à la souveraine légitime. — Son oncle, Thibaut de Blâmont est nommé Gardien. — Traité de Corcondray pour le départ des Compagnies. — Rôle important de Jean de Ray dans les négociations. — Il prête 800 lb. et le comte de Montbéliard 4.000. — Arnaud de Cervolle caution de 5.000 lb., sur la promesse de lui remettre Pesmes et Etrabonne. — Combat de Chambornay. — Imposition mise sur les nobles et les villes.

Jean de Ray n'avait pas cessé un instant d'être fidèle à la comtesse Marguerite. Le 18 février 1363, il prêtait serment de marcher à l'assaut du château d'Apremont (2), avec les Montbéliard, les Vienne, les Neufchâtel, les Oyselet, les Raon, les Rye, les Granson, Jean de Bourgogne (3), les gouverneurs de la cité de Besançon, et il avait fait son devoir.

Lors de la nouvelle invasion des Compagnies, au mois d'août 1365, quand son oncle Thibaut de Blâmont (4), fut nommé Gardien après Henri de Montfaucon, Jean de Ray était à ses côtés, quand il n'était pas envoyé organiser la résistance dans les villes menacées. Et lorsque, comprenant l'impossibilité de déloger toutes ces bandes installées dans les meilleurs châteaux des bords du Doubs et de l'Ognon, on se décida à traiter avec elles, son nom

Duc s'empara de ceux qui étaient dans le duché. Dès le 12 août, on envoyait « une commission au châtelain de Saulx-le-Duc pour mettre en la main du « Duc tous les meubles et héritages advenus de la confiscation de Jean de « Chauffour ». (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1416, f° 49 r°). En 1368, ses fils étaient au service du Duc (*Côte-d'Or*, B : 11747). Le 23 novembre 1367, devant Etienne de Fauverney, notaire à Dijon, ils s'étaient engagés à ne point chercher à venger la mort de leur père sur J. de Sombornon (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 11261, f° 21 v°).

(2) *Arch. du Pas-de-Calais*, A : 91.

(3) Jean de Bourgogne était reconcilié avec la Comtesse qui lui avait donné une rente de 200 l. à prendre sur Chariez près Vesoul, au rachat de 2.000 florins. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1427, f° 9 v°).

(4) Thibaut de Blâmont fut gardien depuis le mois de novembre 1365 au 6 juin 1368, époque à laquelle Jean de Ray fut nommé. (GOLLUT, col. 1747); CHEVALIER ; T. I, 145). *Arch. Côte-d'Or*, B : 1419, f° 6 v° et suivants).

se trouve mêlé aux pourparlers qui amenèrent le départ de ces hordes pillardes, au commencement de 1366.

Les représentants de la souveraine étaient Jacques de Vienne, sire de Longwy, Charles de Poitiers, sire de St-Vallier et de Vadans, Hugues de Rigny, sire de Frolois, Ansel de Salins, sire de Montferrant, Jehan de Montmartin, le bailli. Le 25 décembre, on envoya chercher Jean de Ray, qui se trouvait à Vesoul (1).

Les négociations furent longues et pénibles. Charles de Poitiers était parti de Paris le 9 novembre, avec les instructions de la comtesse Marguerite, et avait convoqué à Besançon les principaux seigneurs pour le 19 novembre. Puis, le 22, il passait à Dôle avec sa compagnie, en se rendant à Longwy, où se trouvaient les chefs des routiers. Il était de retour à Besançon le 25, et y séjournait jusqu'au 12 décembre ; mais dans l'intervalle, il avait, avec les délégués des Compagnies, deux entrevues à Corcondray, où l'accompagnaient Ansel de Salins, le sire de Montmartin, Thibaut de Rye et Eudes de Quingey (2).

Là, on tomba d'accord, le 15 décembre, pour 21.000 florins et trois coursiers de la valeur de 600 florins ; et les conseillers de la comtesse allèrent aussitôt à Salins, Arbois, Dôle, Poligny, Châteauchâlon, pour y ramasser les finances nécessaires (3). Ils firent aussi appel au dévouement de la noblesse, et Jean de Ray prêta généreusement 800 florins (4), qu'il s'était procurés le 30 novembre par

(1) *Archives de la Côte-d'Or*, B : 1417, f° 33 v°.

(2) Le traité fut signé à Corcondray le 9 janvier 1366 (*Arch. du Doubs*, B : 60). Jean de Ray n'y figure pas, parce qu'il n'était pas conseiller en titre de la Comtesse ; mais il prit une part des plus actives aux négociations, et son nom est toujours cité immédiatement après celui de Charles de Poitiers (Voir *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1419, f°s 7, 8 et 9). De plus, il est dit avoir droit avec Charles de Poitiers et Hugues de Rigny à 500 florins pour avoir fait ledit traité (*Id.* f° 9 v°).

(3) *Id.* f°s 9 v° et 10 r° : Comptes de Perrenot de Lavans, trésorier de Dôle.

(4) *Id.* f° 2.

la vente de 100 livres de rente sur Salins, faite à Hugues de Châlon-Arlay et à Louis de Châlon, seigneur d'Arguel. Comme cette rente venait des Montfaucon, et avait été donnée en dot à Marguerite de Montfaucon, femme du comte Henri II de Blâmont et mère de Cunégonde, Jean de Ray dut demander le consentement de Jean de Montfaucon, seigneur de Vuillafans-le-Vieux, qui avait conservé la suzeraineté sur cette rente, et exigea que « le fief dû sur cette dite rente serait reporté sur 100 livres de *terres d'alleu* appartenant à Jean de Ray (1).

Le comte Étienne de Montbéliard remit 4.000 florins, mais il fallut lui donner en garantie le château et la ville de Baume (2), avec cent livres de rente à prendre sur les revenus de Montbozon (3). En attendant la confection des titres réguliers, il exigea des otages qui durent se rendre à Montbéliard ; et parmi eux se trouvaient les principaux conseillers de Marguerite, Thibaut de Rye, les deux baillys Jean de Cusance et Jean de Montmartin et le Gruyer, Eudes de Quingey (4).

Malgré toutes les promesses et toutes les démarches on n'arriva pas à parfaire la somme nécessaire : il manquait 5.000 florins.

Jean de Ray, qui se trouvait par sa femme parent de l'archiprêtre, de concert avec Charles de Poitiers et Hugues de Rigny, obtint d'Arnaut de Cervolle qu'il fut caution de ces 5,000 florins ; et comme sûreté, ils s'engagè-

(1) *Arch. du Doubs*, B 498. La terre d'alleu était libre de tout droits seigneuriaux.

(2) Baume-les-Dames, chef-lieu d'arrondissement (Doubs).

(3) Montbozon, chef-lieu de canton, arrondissement de Vesoul (H^{te}-Saône).

(4) C'était un usage du temps. Le Comte les renvoya lorsqu'ils eurent fait acte de présence ; car de passage à Baume le vendredi après la Saint-Vincent (22 janvier), en allant, ils y couchaient, en revenant, le dimanche suivant. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1421, f^o 7 r^o).

(5) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1419, f^o 9 v^o.

rent à remettre entre ses mains les forteresses de Pesmes et d'Étrabonne jusqu'à entier paiement.

Un des articles du traité portait qu'on devait échanger les prisonniers faits de part et d'autre, et qui se trouveraient vivants. Or, un peu avant l'ouverture des négociations, Jean de Vienne, sire de Roulans, Jean d'Arguel et Hugues de Cromary, avec l'aide des milices de Besançon et de Salins, avaient surpris à Chambornay, près de l'abbaye de Bellevaux, des bandes de routiers et leur avaient fait de nombreux prisonniers (1). Comme ils comptaient en tirer une forte rançon, ils ne consentirent à les livrer que moyennant 4.500 florins (2) pour eux (3) et 1000 pour les « *compagnons* » de Salins (4). Il fallut en passer par ces étranges exigences.

Bien plus, on dut verser encore 300 florins pour le rachat de la châtellenie de Châtillon près Besançon, et 200 florins pour obtenir que le paiement qui devait être effectué le 25 décembre fut reporté au 10 janvier, car l'argent n'était pas arrivé en totalité. Les versements eurent lieu à Chaussin, où Jean de Ray, Thibaut de Rye, Eudes et Jean de Quingey, Jean et Hugues de Salins, Poincart de Nozeroy restèrent vingt jours « en attendant l'arrivée de la finance ». En y comprenant deux queues de vin, ils dépensèrent 40 florins, et Jean de Ray reçut en plus 10 flo-

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1419, f° 10 ro. Le renseignement fixe nettement la date du combat de Chambornay, sur laquelle on n'était pas d'accord.

(2) Sur ces 4.500 florins, « Madame en doit avoir pour son droit particulier V^{cent} florins ». C'était le droit du souverain (*Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1419, f° 10 ro).

(3) Charles de Poitiers s'était engagé comme caution, et Jean d'Arguel trouvant le temps long s'était emparé du bétail des gens de Charles de Poitiers à Vadans (canton de Poligny, (Jura) et à Souvans (canton de Montbarrey, arrondissement de Dôle, (Jura). Le trésorier Nicolas Joly fit rendre les animaux saisis, en promettant de payer à une époque fixée. N'ayant pu tenir sa promesse, il dut tenir otage à Seveux, à ses dépens. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1421, f° 7 vo).

(4) Les « *compagnons* » de Salins furent payés le 31 janvier 1366, par Ansel de Salins et Eudes de Quingey. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1419, f° 8 vo).

rins pour l'entretien des otages *qu'il avait exigés des compagnies, pour sûreté de leur parole* (1).

L'argent versé, les Compagnies vidèrent le pays et suivirent Du Guesclin en Espagne (2).

Jean de Ray prit possession de Pesmes (3) et d'Étrabonne (4), qu'il devait remettre à Arnaut de Cervolle, au cas où on ne pourrait lui verser les 5.000 florins promis : mais on était décidé à tout tenter pour éviter d'en arriver à cette extrémité.

Le 3 février, le sire de Montmartin, le bailli, se contraignait à Quingey avec Thibaut de Rye pour se concerter, et ils convoquaient à Besançon, pour le 17 mars, « les « seigneurs et les nobles du pays, pour regarder comme « Pesmes et Étrabonne ne cheussent point entre les mains « de l'archiprêtre, et pour mettre remède es hostaiges qui « se tenaient à Besançon par le fait de Madame » (5).

On ne pouvait songer à un emprunt. Ce moyen avait été tenté au mois de juillet sans grand résultat. Jean de Cusance, sur l'ordre des Conseillers, avait alors parcouru les bonnes villes, avec Vauthier, son frère, Jean de Bonnay procureur en Bourgogne, Nicolas Joly, trésorier de Vesoul (6).

Thibaut de Blâmont, qui venait d'être nommé gar-

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1419, f° 9.

(2) Gillet Mellet, messenger du roi, qui avait été envoyé par M^{re} Bertrand auprès des Compagnies fut, en arrivant, dépouillé de sa bourse. Dimanche Vitel, le trésorier lui rendit 2 francs. (*Id.* f° 23).

(3) Pesmes (chef-lieu de canton, arr^t de Gray) commandait le passage de l'Ognon, et était bien fortifié : avant le traité conclu avec les Compagnies, on avait tout fait pour les en déloger. Le commandeur de Montseugny, Raoul de Pencyba, avait même été chargé de l'incendier, au mois de septembre 1365, et avait reçu pour sa peine 60 florins. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1414, f° 12 v°, B: 1421, f° 6 v°).

(4) Étrabonne, canton d'Audeux, arr^t de Besançon (Doubs).

(5) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1419, f° 8.

(6) *Arch. du Doubs*, B: 60. Le mandement est de mercredi XV^e jour de la St Jean-Baptiste 1365.

dien, proposa de « recouvrer argent sur les nouveaux ac-
« quéreurs de fiefs sous peine de confiscation » (1).

Mais en attendant, et pour plus de sûreté, il fallut se
décider à voter une imposition sur les villes et sur la no-
blesse (2).

Les habitants de Gray accordèrent 300 florins, ceux
de Vesoul 100 ; Jussey 300 ; Jean de Ray fut imposé à 100
florins ; Hugues de Vienne, à 500 florins (3) ; Jean de Bour-
gogne, à 300 florins ; les enfants de Jean de Citey, à 20
florins ; le sire d'Oiselet, à 100 florins ; le seigneur de
Chantonay, à 30 florins ; le seigneur de Beaujeu, à 50
florins ; Huart de Bauffremont, à 60 florins ; le comte de
Montbéliard, à 800 florins ; le sire de Pesmes, à 3.000 flo-
rins, etc... On trouva ainsi 5795 florins, quoique la plus
grande partie des sommes fixées n'aient pas été payées (4).
Néanmoins on put obtenir le résultat cherché.

Jean de Ray est porté comme n'ayant rien versé.

Il lui était dû 800 florins qu'il avait prêtés (5). Il avait
droit au tiers de la somme de 500 florins qui revenait à
Charles de Poitiers, à Hugues de Rigny et à lui, pour avoir
conclu le traité avec les capitaines des Compagnies (6).
On lui avait promis 600 florins pour les démarches faites
par lui au sujet de Pesmes, et le bailli Huart de Rainche-

(1) *Id.* Son arrêté fut signé à Jussey, le XII juin 1366.

(2) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1421, f° 1. Comptes de Nicolas Joly, de
Gray. Les sommes fixées dépendaient de l'importance du fief, mais aussi de
certaines circonstances. Le sire de Pesmes, à qui on rendait son château,
en payait la rançon complète.

(3) Jean de St-Croix n'avait rien payé, en 1367, sur les 400 florins qu'il
devait avec son frère Hugues, et on dut arriver à une saisie. (*Arch. du Doubs*,
B : 97).

(4) Le prieur de Jouhe, en 1368, laissa emporter : « une émeraude qui lui
« avait coûté VIxx florins, et douze grosses cuillers d'argent d'une valeur de
XX florins » (*Arch. du Doubs*, B : 96).

(5) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1419, f° 2 r°. Compte de Perrenot de La-
vans, Trésorier de Dôle : « de Mr Jehan de Ray, qu'il prêta pour aider à faire
le paiement des Compagnies, VIII^e florins ».

(6) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1419, f° 9 v° : « Et V^e florins en devaient
« avoir Messires de St-Valier, de Ray et de Rigny qui firent ledit traicté ».

val s'était porté caution. Il réclamait en outre 200 florins, comme capitaine-châtelain de Pesmes et d'Étrabonne, et le gardien Thibaut de Blâmont avait reconnu la justesse de ses prétentions (1).

Ces diverses sommes lui furent payées à la longue, dans les années 1366 et 1367, à mesure que les caisses des trésoriers présentaient des disponibilités. C'est ainsi que sur les deux cents florins, son receveur, Michel de Vaux, prêtre, reçut d'abord un à-compte de 20 florins, après avis du Gardien (2) ; puis une nouvelle somme de 80 florins fut payée directement à Jean de Ray, le 21 mai 1366 (3). On versa en outre, sur ordre du Conseil, 60 florins à valoir sur 120 que Jean de Ray devait à Guillaume de Vauconcourt de Besançon, et pour lesquels les trésoriers de Vesoul et de Dôle avaient donné leurs signatures (4).

VII. — Guerres privées. — Querelle entre Jean de Vergy et Renaud d'Aigremont soutenu par Jean et Thomas de la Rochelle. — Jean de Vergy est fait prisonnier. — Traité de paix avec la garantie de Jean de Ray et de Jean de Bourgogne. — Siège de Scey-en-Varais. — Étienne d'Oiselet s'empare de l'abbé de Saint-Paul de Besançon. — Alliance entre la Comtesse et les grands vassaux. — Accord particulier avec le duc Philippe de Bourgogne. — Jean de Ray appelé au Duché pour repousser des bandes de routiers.

Le pays délivré des Compagnies, on aurait pu croire que tout le monde allait prêter son concours pour répa-

(1) *Id.* f° 8. « A M^r Jehan de Ray par le mandement de M. de Blâmont, gardien de la contez de Bourgogne, appert par les lettres dudit Gardien, données le XXI jour du mois de May M CCC LVI, et lettres de recepte que ledit trésorier reçut pour le fait de Pesmes... IIIIxx florins.

« A li en rabatant des VI^e florins que du lui estoit pour accord fait à li pour la délivrance de Pesmes mis en la main de Madame : pour laquelle somme Huart de Ronchevaux, bailli du comté de Bourgogne, s'étoit obligé vers ledit Sgr de Ray, appert par mandement des gens du conseil de Madame donné le 19^e jour d'août M CCC LXV^e II^e florins ».

(2) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1421, f° 6 v°. (Comptes de Nicolas Joly de Gray).

(3) Voir la note 1 ci-dessus.

(4) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1421, f° 7 r°.

rer les ruines. Malheureusement il n'en fut rien, et l'on vit bientôt le Comté en proie à la guerre civile et parcouru par des bandes commandées par des gentilshommes qui voulaient satisfaire à leur rancune particulière, ou simplement se livrer au pillage.

Quelques adversaires n'avaient pas attendu le départ des Compagnies pour vider leurs querelles.

Ce fut d'abord Renaud d'Aigremont, chevalier (1), Jean de la Rochelle (2), aussi chevalier, et Thomas de la Rochelle, écuyer, qui s'unirent pour ravager les terres de Jean de Vergy, sénéchal de Bourgogne, seigneur de Fouvvent, Champlitte, Port-sur-Saône, Morey, la Rochelle, etc.

Renaud d'Aigremont motivait sa conduite sur ce que Guillaume de Molains, avec lequel il était en guerre (3), avait trouvé du secours auprès de Jean de Vergy, qui avait brûlé la ville de Fresnoy (4).

Jean de la Rochelle se plaignait d'avoir été fait pri-

(1) Renaud d'Aigremont était de la branche des Choiseul-Aigremont, issue du mariage de Jean I de Choiseul avec Alix d'Aigremont, au milieu du XIII^e siècle.

(2) La Rochelle, canton de Vitrey, arrondissement de Vesoul, (H^{te}-Saône).

(3) Le Moyen-Age avait accepté le duel judiciaire, seul à seul ou avec des aidans. Du jugement de Dieu aux guerres privées, il n'y avait qu'un pas, et il était impossible qu'il ne fût pas franchi. C'était la conséquence de l'éducation du gentilhomme. Élevé pour la guerre dans la pratique des exercices violents, il était fier de montrer sa force personnelle et la valeur de ses sergents et varlets. Il en était arrivé à s'en rapporter à son bon droit et à son épée, et il devait résister difficilement à la tentation de prendre les armes pour venger une injure, et même pour résister aux ordres du souverain.

La trêve de Dieu, établie en 1041, et qui suspendait les hostilités du mercredi soir au lundi matin, la quarantaine du roi, ordonnée par Philippe-Auguste ou par Saint-Louis, n'abolit point les guerres privées. Philippe-le-Bel se vit forcé de les proscrire par son ordonnance de 1303; mais, sur la plainte des nobles d'Auxerre et de Langres qu'ils étaient privés de leur plus beau privilège, le roi Louis X les écouta favorablement, et le quatrième article de sa réponse porte : « que les nobles puissent et doivent user des armes « quand il leur plaira, et qu'ils puissent guerroyer et contregager. Nous leur « octoyons les armes et les guerres en la manière qu'ils ont vu anciennement ; « et si la guerre ouverte les uns avaient pris sur l'autre, il ne serait tenu de « le rendre. » *Ordon. du roi*, t. 1, p. 555, tit. 2, p. VI, in-f^o. (Voir COURTÈPEZ : *Description du duché de Bourgogne*, t. 1, p. 144).

(4) Fresnoy, canton de Montigny-le-Roi, arrondissement de Langres, (Haute-Marne), appartenait à la famille de Choiseul, comme toute cette région.

sonnier par Jean de Chauffour, alors qu'il était au service de Madame Gillette de Vienne, la mère de Jean de Vergy, et d'avoir inutilement réclamé le remboursement de sa rançon et des dommages qu'il avait soufferts.

De son côté, Thomas de la Rochelle, qui avait accompagné Jean de Vergy dans le voyage qu'il avait fait en Lorraine pour le comte de Vaudémont, avait perdu ses chevaux, harnais et équipement et n'avait pu obtenir l'indemnité qui lui était due.

Les trois complices arrivèrent à s'emparer de leur ennemi et le détenaient en prison (1), exigeant 5.000 florins de Florence pour lui rendre la liberté.

La querelle fut terminée par l'intervention d'un certain nombre de gentilshommes choisis par les deux parties : Jean de Vaire, Huart de Mandres, Raoul de Montormentier, Eudes de Villefrancon, Jacques de Bussièrès, Étienne de Vaittes, Jean de Chastenay, Jean de Saint-Loup, Équot de Montjustin, Simon et Hugues de Charmes, Richard de Dampierre, Jean d'Angoulevant, Guichard de St-Seine, etc.

(1) En 1347, Jean de Vergy II, le père de Jean III, ayant des différends avec Jean de la Rochelle, le père de Jean et de Thomas, l'avait fait prendre par Liébaut d'Ormes. Mais le duc de Bourgogne était intervenu et avait saisi les terres de Champlitte et d'Autrey. Un traité, imposé par le Duc et signé le 23 juin 1348, avait rétabli la bonne harmonie, et Jean de la Rochelle s'était reconnu vassal de Jean de Vergy. (*Histoire de Vergy*, p. 166 ; *Preuves*, p. 249).

Quelques années auparavant, en 1341, le gardien du comté, Robert de Châtillon, avait dû faire le siège du château de la Rochelle pour délivrer Henri de Conflandey qui, ayant voulu s'emparer de Jeannette, la bâtarde de la Rochelle, qu'il avait pour ainsi dire assiégée dans l'église de Soing, (canton de Fresne-Saint-Mamès, arrondissement de Gray), avait été fait prisonnier par Gérard bâtard de la Rochelle, le frère de Jeannette, et remis entre les mains de Jean de la Rochelle.

Henry de Conflandey délivré, les adversaires avaient fait la paix ; ils avaient mangé ensemble à Arbois et à Bierne, et joué ensemble chez Jean du Châtelet, cousin du sire de Conflandey. Mais celui-ci s'était ravisé et avait provoqué Jean de la Rochelle, de sorte que le Duc avait ordonné au Prévôt de Gray de faire une enquête pour savoir s'il y avait lieu à *gage de bataille*, c'est-à-dire à *duel en champ clos entre les parties*. Les témoins entendus étaient Thibaut de Traves, chevalier, âgé de 55 ans ; Richard de Mont-Saint-

Le mercredi après la St-Nicolas d'hiver (6 décembre) 1364, ils décidèrent que les deux parties se pardonneraient réciproquement leurs torts et que Jean de Vergy paierait les 5.000 florins, mais à différents termes. Renaud d'Aigremont, Jean et Thomas de la Rochelle craignant d'être exposés pour l'avenir à la vengeance de leur adversaire, Jean de Bourgogne, seigneur de Montaigu et Jean de Ray, au mois de Janvier suivant, se portèrent cautions pour Jean de Vergy, qui s'engageait à ne leur faire aucun mal ni par lui ni par le Roi ou le Duc de Bourgogne (1).

Ce différend n'était pas terminé que Henri, comte de Montbéliard, gouverneur et gardien du Comté, donnait, le 30 décembre 1364, l'ordre à Jean de Montmartin, le bailli, de convoquer le ban et l'arrière-ban pour faire le siège du château de Scey-en-Varais, et délivrer Henri de Vienne, seigneur de Mirebel, qui avait été surpris par Jean de Bolandoz, dit Brisebarre, et était retenu prisonnier (2).

Mais cela n'avait pas arrêté le brigandage. Hugues de

Léger écuyer, 50 ans; Guillaume de Musigny, chevalier du duc de Bourgogne, 55 ans; Odon de Brion, écuyer, 50 ans; Jean de Ville-sur-Illon, écuyer, 30 ans; Jean de Véronnes, près de Thil-Châtel. écuyer, 25 ans, etc.

Ils déclarèrent : « Que li nobles et li gentilshommes de la contez de Bourgoigne povhant bien guerroyer s'il leur plaît et faire guerre au cas que li un haurait défié l'autre; mais si li un des nobles court sur l'autre sans défiance (défi), ce ne fait pas guerre, et que cil qui a soffert le dommaige puet demander sa récréance de ses chatels et de ses biens, et se il ne la povhait avoir, il en pourroit faire guerre. »

« Que li général et notoire coustume en la contez de Bourgogne, prescripte et approuvée entre les gentilshommes et les nobles, que toutefois que uns gentilhomme et noble court sur hun autre et il li fait dommaige cil qui a soffert le dommaige peut coure sur l'autre et lui faire dommaige par luy et par ses aidans sans autre défiance (défi). Item la coustume est telle gardée et approuvée au duché et en la contez de Borgoigne, que fait que se puet prouver par témoins ne se doivent prouver par gaigne de bataille. » (*Arch. de la Côte-d'Or*, B: 287).

(1) *Histoire de Vergy*, p. 178, 179.

(2) *Ed. CLERC*, t. II, p. 150, notes. — *Arch. du Doubs*, B: 406. Quelques années auparavant, Henri de Vienne avait fait prisonnier Thibaud de Scey, oncle de Jean de Bolandoz (*Ed. CLERC*, t. II, p. 147, note V).

Vaites avait mis à rançon Étienne dit Ramboz, « par force et horrible prison ». Guy de Vienne, sire de Chevroz, avait fait sur les terres de Tristan de Châlon, son beau-frère, des dégâts estimés à 1.000 florins (1).

On ne craignait même pas de porter la main sur les dignitaires de l'Église. Le 1^{er} avril 1366, Étienne d'Oiselet, seigneur de Cordiron, croyant avoir à se plaindre de Thibaut de Nans, abbé de Saint-Paul de Besançon, le fit prisonnier et lui enleva ses chevaux, sa vaisselle précieuse et ses meubles (2). L'Archevêque excommunia les coupables, et, par un mandement en date du 17 mai 1366, il convoqua ses vassaux pour marcher contre le sire d'Oiselet qui dût payer une indemnité de 250 florins et se déclarer vassal de l'Église de Besançon, et comme tel, faire hommage « *chaperon oté, les mains jointes et à genoux* » (3).

On comprit cependant la nécessité de faire cesser un pareil état de choses, et le 1^{er} octobre 1366, un traité solennel était signé par la comtesse Marguerite et les principaux seigneurs, l'archevêque de Besançon Amédée, Tristan de Châlon, comte d'Auxerre, Louis de Châlon, le comte de Montbéliard et son fils, Jacques de Vienne, Thiébaud de Neufchâtel, Jean de Bourgogne, Jean de Rye, Jacques de Granson, sire de Pesmes, Jean de Vergy, le sire d'Oiselet, le sire de Montmartin, Hue de Bauffremont et autres. Tous jurèrent de le maintenir « pour eux, pour leurs sujets et pour tous ceux qui s'y conjoindront afin, d'obvier aux mauvaises volontés de ceux qui voudront faire dommage » (4).

(1) ED. CLERC, T. II, p. 162, note.

(2) DUNOD, *Histoire de l'Église*, T. II, p. 21.

(3) ED. CLERC, T. II, p. 162, note. C'était une punition, car au Comté de Bourgogne, l'hommage se rendait debout, les mains dans les mains, avec le baiser sur la bouche.

(4) ED. CLERC, T. II, p. 162, note 2. *Arch. du Pas-de-Calais*, A. 91.

Malheureusement on avait dû insérer certain article qui rendait à la noblesse les privilèges que le duc Eudes IV avait eu tant de peine à lui arracher. Il était dit entre autre : « qu'aucune personne ne pouvait être convenue « que devant son seigneur, lequel doit seul faire raison, « et qu'on ne pouvait gager dans une terre et y faire « mandement sans la volonté et l'espécial commande-
« ment du sire » (1).

Cela rendait les seigneurs maîtres absolus dans leurs fiefs, et le résultat fut tout autre que celui qu'on attendait. Les guerres privées recommencèrent et, avec elles, le pillage des campagnes (2). La comtesse qui avait cru devoir faire ces concessions à la noblesse pour pouvoir compter sur elle, vit ses propres domaines rançonnés par ses vassaux (3).

Comme compensation, les relations avec le duc de Bourgogne étaient devenues cordiales. Dix jours après la conclusion du traité de Marguerite de Flandre avec la noblesse comtoise, un accord particulier était intervenu avec Philippe-le-Hardi, « pour s'aider mutuellement contre les Compagnies. Quand l'un des contractants assié-

(1) ED. CLERC, T. II, p. 166, note 3.

(2) Dégâts estimés à mille florins, de Guy de Vienne, seigneur de Chevroz, fils de Philippe, seigneur de Pymont, sur les terres de Tristan de Châton, son beau-frère et son suzerain. Le 15 août 1367, ordre de faire bonne garde aux forteresses pour grand mandement de gens d'armes Lorrains et Allemands que Jean de Bourgogne avait mis sur le plain pays. (ED. CLERC, T. II, p. 162, note 1).

Le 31 janvier 1368 (n. s.) Thibaut de Blâmont, gardien du Comté, ordonne à Guy de Lavoncourt, chevalier, « de rendre à Richard de Dampierre, écuyer, « sa partie de la forte maison de Dampierre et un sien fils appelé Richard, « et plusieurs de ses hommes que ledit Guy de Lavoncourt avait pris sur « Richard sans cause raisonnable. » *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 260, f° 234. *Recueil de Peincedé*, T. II, p. 842.

Le 1^{er} février 1368 (n. s.), le même Thibaut de Blâmont, condamnait Jean d'Igny à 4.873 francs pour pillerie sur le seigneur de Percy, Et. de Trestondans. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1064).

(3) M^r de Neufchâtel doit bien 1.000 livres pour bestes prises sur Madame. (ED. CLERC, T. II, p. 162, note 1.)

« gera forteresse, l'autre devra lui envoyer cent glaives
« au moins. En cas de contestations, le sire de Montmar-
« tin, bailli de la comté, et Hugues Aubriot, bailli de
« Dijon, se réuniront à Dôle, Auxonne ou Chaussin pour
« trancher les difficultés » (1). Cet arrangement, confir-
mé le 13 octobre (2) par le Duc, était le prélude d'une en-
tente durable.

C'est sans doute par suite de ces conventions que, le 8 février 1368, Jean de Ray se trouve à Dijon, ayant sous sa bannière un chevalier et dix écuyers qui constituaient ses vassaux et arrière-vassaux (3). Ils y sont passés en revue par le Maréchal Guy de Pontailler et par M^{re} Jean de Mornay, chevalier, commis à cet effet.

C'est qu'on avait reçu des mauvaises nouvelles des rives de la Loire, où des bandes de Bretons étaient apparues (4). On en signalait aussi du côté d'Auxerre, d'Aval-lon et de Nevers. Le compte de Guillaume Doireau, bailli de Nevers, fait mention des gens pleins « de *mal volonté* » qui s'efforcent de prendre villes et forteresses, et demeu-
« rent sur le pays en novembre et décembre 1367 (5).

* * *

VIII. — Jean de Ray est nommé Gardien. — Ses fonctions. — Il relève les Finances. — Établissement de la gabelle. — Fermeture de la saline de Grozon et transaction avec les amodiateurs. — Jean de Ray charge le bailli, Guillaume de Mont-Saint-Léger, de rechercher les fraudes sur les aliénations de fiefs. — Remboursement du comte de Montbéliard.

Jean de Ray s'était fait remarquer depuis longtemps par sa valeur et son intelligence. Les qualités dont il était

(1) *Arch. du Pas-de-Calais*, A: 91.

(2) *Arch. du Pas-de-Calais*, A: 94.

(3) DOM PLANCHER, *Histoire générale et particulière de Bourgogne*, t. III, p. 1591, note V.

Arch. de la Côte-d'Or, B: 11.747.

(4) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 3570 ; compte de Jean de Vertus, châtelain de Chalon. Id. B: 2.755 ; compte de Nicolas Corbeton, 1367, 1368.

(5) Id. B: 5498.

doué avaient pu être appréciées dans les circonstances difficiles où le pays s'était trouvé. Il s'était montré particulièrement énergique et habile dans les négociations qui avaient précédé le départ des Grandes Compagnies, et où il avait été pour ainsi dire, à un moment donné, l'homme de la situation. Aussi, lorsque son oncle, Thibaut de Blâmont, qui avait ses principaux domaines en Lorraine, fut relevé de ses fonctions de Gardien, était-il tout désigné pour lui succéder. Sa nomination est du 9 juin 1368 (1).

Le titre de gardien qui porte l'idée de tuteur, de protecteur, de père, trouve son origine dans l'empire d'Orient. Il succéda au titre de connétable et commença à être en usage pour désigner le Gouverneur du pays, titre qui avait un rapport plus direct à un gouvernement civil et tranquille, que celui de Maréchal de Bourgogne, qui lui fut substitué à l'occasion des troubles et des guerres.

Pour connaître l'étendue du pouvoir du Gardien, on ne peut mieux faire que de se reporter aux lettres d'Institution de Jean de Ray, du 8 juin 1368, par lesquelles il est établi : « Gouverneur et gardien de tout le comté de « Bourgogne, des fiefs, arrière-fiefs, ressorts et dépendan-
« ces, avec autorité et puissance de gouverner, maintenir
« et défendre le pays et les droits de la souveraine de la

(1) CHEVALIER, *Histoire de Poligny*, T. I, p. 195. Le père de Jean, Gauthier de Ray, avait été gardien en 1349, 1350 et 1351, après Jean de Châteaouvillain, dont Jean de Ray épousa la fille ou la nièce. (COLLUT, col. 1746. « En 1350, « Gauthier de Ray, gardien du Comté, amodie à Jean de Bonnay, trésorier, « la prévôté de Gray pour 140 livres. » : « Le 24 mars 1351 (n. s.) à M. de « Ray, gardien de Bourgogne, LXI^s III^l. » (*Arch. du Doubs*, B : 128, Prévôté de Gray). Il eut pour successeur Gérard de Montfaucon, son cousin par sa femme, Cunégonde de Blâmont, fille de M^{re} de Montfaucon : « à Girard de « Montfaucon, gardien de Bourgogne, en cette propre année, après le sei-
« gneur de Ray, XLIX^l XIII^s » (Id.). Aymé de Ray, père de Gauthier et grand-
père de Jean, remplissait les fonctions de Gardien en 1321, car il reçut à Gray « l'hommage prêté à la reine Jeanne par Perrin d'Hyèvre, Damoiseau, « en présence d'Hernold des Noës, bailli du comté. » (*Arch. du Doubs*, B : 49).

« manière qu'il le jugera à propos, de représenter sa
« personne, tenir sa place, faire justice aux sujets, de com-
« poser les peines, de les remettre, tant en matières cri-
« minelles que civiles ; de recevoir les sommes provenant
« des compositions ; de pourvoir les châteaux et les forte-
« resses de garnisons, et de les ôter et changer ; de mettre
« nouveaux baillis, châtelains, capitaines, receveurs et
« tous autres officiers jusqu'à ce qu'il plaise à la souve-
« raine d'en user autrement ; de lever et assembler les
« gens d'armes et de pied, et généralement de faire tout ce
« qu'elle ferait et pourroit faire elle-même ; excepté l'alié-
« nation des domaines et la collation des bénéfices. (1).

Les gages attribués à Jean de Ray, comme Gardien de Bourgogne, étaient de mille florins d'or de Florence par année, sans compter ses frais et dépens » (2).

A peine installé, Jean de Ray s'occupa des finances du Comté et de Marguerite. Celle-ci avait payé des sommes importantes pour le départ des Compagnies. Elle avait, par le fait, avancé la rançon des villes et des châteaux qu'elle rendait ensuite à leurs maîtres ; et les impositions mises sur les villes et les nobles n'étaient que le remboursement de leur dette. Mais le passage des routiers, les exactions auxquelles ils s'étaient livrés, leur pillage incessant avaient amené partout la ruine. La plus grande partie des avances n'était pas rentrée dans les caisses des trésoriers, et les terres du domaine restant dans les mains de quelques riches prêteurs (1), la Comtesse se trouvait privée de ses revenus naturels. D'un autre côté, le besoin

(1) CHEVALIER, *Histoire de Poligny*, t. II, p. 31.

(2) CHEVALIER, id. — *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1431, n° 24, r°. Compte d'Étienne Vurry, de Dôle, trésorier du comté : « A Monseig. Jean de Ray, « Gardien de la Comté de Bourgogne en l'an fini à la St-Michel MIIILXIX, « sur ses gages de mille florins, qu'il prend par an, et en outre de plusieurs « parties que lon lui a fait avoir pour ses dépens. »

(3) *Arch. du Doubs*, B : 98.

d'argent se faisait sentir ; des bandes armées étaient signalées.

On se décida à suivre l'exemple de Philippe-le-Hardi qui venait de décréter que l'impôt sur le sel serait continué pendant deux ans. On eut donc de nouveau recours à la gabelle, qu'on avait essayée momentanément en 1364, lors de l'invasion des Grandes Compagnies (1), et qui avait été le premier impôt établi dans le libre comté de Bourgogne. Cette importante décision ne fut prise qu'après de longs débats dans le conseil de la Souveraine, de concert avec les officiers de la saunerie qui cédèrent « par la doubtance des Compagnies », afin de pouvoir subvenir aux frais d'une garnison et payer les gages d'un capitaine (2).

Le mandement de Jean de Ray est du 22 juin 1368. Il fixe le droit à deux sous par livre « sur toutes les rentes, fiefs, aumônes et remises partant de la saunerie » (3). Le 22 juillet suivant, Jean de Ray instituait comme capitaine des salines Hugues de Salins, aux gages de 500 florins et 5 charges de sel, sous condition d'entretenir un gentilhomme armé et à cheval (4).

La gabelle pesait non seulement sur le peuple, mais aussi sur les nombreux seigneurs qui percevaient des rentes sur le produit des salines. La Comtesse crut devoir leur sacrifier sa saline de Grozon, qui fut fermée et cessa de fonctionner.

Par suite d'un arrangement conclu en son nom, au mois de mai 1369, par Charles de Poitiers et Jean de Ray, avec les copartageants au puits de Salins : Hugues de

(1) *Arch. du Doubs*, B : 270.

(2) *Ed. CLERC*, t. II, p. 171, 172, note.

(3) *Arch. du Doubs*, B : 270. L'impôt, du mois de juin 1368 au 21 février 1369, produisit 1617 lb. 10 sols.

(4) *Abbé GUILLAUME*, t. II, 2^e partie, p. 70.

Châlon, seigneur d'Arlay, Tristan de Châlon, seigneur d'Orgelet, se portant fort pour Brun de Ribeaupierre et Jeanne de Blâmont, sa femme (1), etc., la Comtesse reçut une rente de 300 livres (2).

En compensation, elle s'engageait à anéantir à jamais la saline de Grozon, elle permettait la vente du sel des rentiers dans tout le Comté, et interdisait partout le sel de mer.

En conséquence de ce traité, Jean de Ray et Ansel de Salins transigèrent, l'année suivante, avec les amodiateurs de la saline de Grozon, en leur donnant 200 florins, et en leur faisant abandon de ce qu'ils restaient devoir sur leur bail, mais sous la justification par eux, que les rentes sur cette saunerie avaient été acquittées (1370) (3).

La création d'impôts nouveaux, rendus nécessaires par l'état des finances, ne devait pas faire négliger le recouvrement des droits anciens ; aussi voit-on, le 8 novembre 1369, Jean de Ray charger Guillaume de Mont-

(1) Salins avait eu des seigneurs de son nom : Marguerite, fille et héritière de Gaucher IV, sire de Salins, porta la seigneurie à Josserand le Gros, sire de Brancion, d'une illustre maison du Duché, qui vendit Salins à Hugues IV, duc de Bourgogne, en 1224. Celui-ci, le 15 janvier 1237, céda son acquisition à Jean de Châlon, en échange du comté d'Auxonne. Jean de Châlon avait compris l'importance des salines et l'inépuisable richesse qu'elles renfermaient. A sa mort, il partagea ses biens entre les enfants de ses trois mariages, en affectant à chaque branche un tiers du revenu des salines.

Etienne de Châlon, né d'Isabelle de Courtenay, la deuxième femme, fut marié à Jeanne de Vignory en Champagne. Il eut dans son lot quelques seigneuries et le tiers des salines. Il ne laissa qu'une fille, Jeanne de Châlon, dame de Vignory, héritière de la part des salines qui porta depuis le nom de *partage de Vignory*. Elle eut pour mari Guillaume de Dampierre, seigneur de St-Dizier. Isabcau, leur fille, épousa Amé de Blâmont en Lorraine et lui donna deux filles, Marguerite et Jeanne : celle-ci mariée à Brun de la Haute Ribeaupierre, qui se trouva ainsi propriétaire du *partage de Vignory* à Salins. Il laissa trois filles, dont Isabelle de la Haute Ribeaupierre, femme de Guillaume de Vergy, seigneur de Port-sur-Saône, qui eut alors le *partage de Vignory*.

(2) *Arch. du Doubs*, B : 308. La ratification par Marguerite, donnée à Gand, est du 25 juin 1369.

(3) *Id.* B : 308.

Saint-Léger, le bailli d'Amont, et Jean de Bonay, trésorier de Vesoul, d'informer sur les aliénations irrégulières de fief dans le ressort, pour en percevoir les droits et infliger au besoin des amendes (1).

Ces mesures financières devaient permettre à la comtesse de Flandre de rendre à Étienne de Montbéliard les 4.000 florins qu'il lui avait prêtés pour le départ des Compagnies. Le Comte, jusqu'au remboursement de sa créance, devait percevoir les revenus de la châtellenie de Baume, et 100 livres sur la ville de Montbozon (2).

Il avait espéré conserver son gage (3); et il fut très affligé quand Marguerite lui fit offrir le remboursement, en 1369. Il exigea alors des florins de Florence vieux, et il fallut que Jean de Ray, Thibaut de Rye et Guy de Cicons, le bailli d'Aval, fissent fouiller chez les changeurs et marchands, pour trouver les pièces demandées (4), qu'ils portèrent le 11 novembre au château de Montfaucon, en compagnie du trésorier (5). La perte au change avait été de trente-cinq florins (6).

Restaient les cent livres *assises* sur Montbozon, au réachat de mille livres. Par lettres données à Paris le 16 février 1370, Jean de Ray était autorisé à transporter ces 100 livres sur la prévôté de Baume, pour percevoir 50 livres à la mi-carême et 50 lb. à la St-Michel, jusqu'au parfait paiement (7).

(1) *Arch. du Doubs*, B : 411. L'aliénation et surtout la prise de possession sans le consentement du souverain pouvaient entraîner la confiscation du fief (voir plus loin). Le plus ordinairement, on se contentait d'infliger une amende qui pouvait quelquefois arriver à une somme considérable, comme pour Beaujeu, en 1372. Le nouvel acquéreur, Philippe de Montjustin, dut verser 2.000 lb. *Arch. de la Côte d'Or*, B : 4852 f° 53, r°.

(2) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1419, f° 2, r°. Compte de Perrenot de Lavans, trésorier de Dôle.

(3) Selon les habitudes du temps, Baume lui avait été vendu, mais avec faculté de réachat. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1432, f° 12, r°. Compte de Jean de Bonay).

(4) *Ed. CLERC*, t. II, p. 169, note 3.

(5, 6 et 7) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1432, f° 11 et 12, r°.

* * *

IX. — Jean de Ray lève la mainmise établie sur le château de Dampierre-sur-Salon. — La comtesse de Nidau ravage les terres de l'abbaye de Saint-Paul de Besançon. — Révolte de Jean de Châlon-Auxerre. — Siège de Rochefort. — Jean de Ray fait prisonnier contre le droit des gens. — Reddition du château de Rochefort à prix d'argent. — Jean de Châlon fait prisonnier est enfermé à Poligny, où il meurt le 27 février 1370. — Assassinat de Tristan de Châlon et de Jean d'Arguel.

On a vu que le Gardien devait *faire justice aux sujets*. Un des premiers actes de Jean de Ray dans cette catégorie de ses attributions, fut de lever en partie, au profit de Jeannette de Coulon, veuve de Richard de Dampierre, la mainmise établie alors sur la forteresse et la terre de Dampierre-sur-Salon.

Le château de Dampierre était situé dans l'île formée par les deux bras du Salon, qui en faisaient une position importante. Aussi était-il *rendable*, c'est-à-dire qu'il devait être remis entre les mains des officiers du Souverain, en cas de guerre. Mais cette obligation était souvent toute fictive, puisqu'en 1363, Richard de Dampierre avait été institué capitaine de son château, aux gages de 200 lb. par an, pendant l'invasion des Grandes Compagnies (1).

Lorsque Richard mourut, au commencement de 1368, il ne laissait que des mineurs : un fils nommé Richard

(1) Le château de Dampierre avait été pris par Jean de Chauffour, un des chefs des Compagnies. Mais il fut rendu le 18 juillet 1364, (voir p. 136, note 3). Par une convention spéciale, il fut confié au duc de Bourgogne, qui y installa comme capitaine, Garnier de Blaisy, le 21 juillet 1364. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1416, f° 58, v° ; et B : 11840, cote 153). Mais Richard de Dampierre le remplaçait aux gages de 200 florins, peu de jours après, c'est-à-dire le 2 août, puisque le 2 février, jour de la Chandeleur, 1365, il recevait 100 florins pour ses six premiers mois. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1417, f° 45 v°).

comme lui, et une fille appelée Jeanne (1) ou Jeannette, comme sa mère. Vu les circonstances graves où l'on se trouvait, et « pour empêcher qu'aucun mal, dommage ou « internouement en put venir au pays de Madame et de « son comté de Bourgogne, ainsint que autrefois estoit « advenu, la main de Madame s'est mise et assise à la « forteresse de Dampierre et à la terre et aux apparte-
« nances, en la part de feu Richard » (2).

Le châtelain mis à Dampierre pour la Comtesse avait perçu tous les fruits et revenus, au grand préjudice de la veuve et des enfants, qui alors s'adressèrent au Gardien. Par une sentence rendue au château de Gray, le 22 août 1368, Jean de Ray avait fait droit à leur réclamation, et donné main levée pour la partie affectée au douaire de la veuve (3).

Mais elle prétendit jouir du château comme du vivant de Richard. Par un nouveau mandement donné au château de Gray, le 5 mars 1369, Jean de Ray déclara que le douaire devait être pris sur la moitié de la terre (4),

(1) Jeannette épousa Joffroy de Saint-Remy et mourut en 1385. Cette année-là, son mari donnait au Duc et Comte de Bourgogne le dénombrement de la « moitié du donjon, bourg, seigneurie, justice de Dampierre, comme tuteur « de Jeanne et Jeannette ses filles, nées de feu Jeannette de Dampierre, fille « de M^r Richard, jadis seigneur de Dampierre-sur-Salon ». (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 261, f^o 233).

(2) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1057, n^o 7. Les enfants de Richard de Dampierre étant devenus majeurs en 1374, leur fief leur fut rendu le 18 avril, à charge par le fils aîné, Richard, de faire son hommage « quand Madame sera en ses pays de Bourgogne ».

(3) Bib. de Dijon ; manuscrit déjà cité, t. II.

(4) Richard avait un frère, Eudes, qui possédait la moitié du château. Cet Eudes fut châtelain d'Apremont en 1364. La nomination était du lundi jour de fête Saint-Martin d'hiver 1364. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1418, f^o 7, v^o : Compte de Nicolas Joly de Gray, trésorier de Vesoul). Il était marié à Agnès de Poligny, veuve de Jean Brisebarre, seigneur de Bolandoz, qui fut mis à mort pour ses méfaits et notamment pour s'être emparé de Henri de Vienne et l'avoir détenu au château de Scey-en-Varais, (voir page 146). Elle dut se remarier en troisièmes noces, en 1378, avec Pierre de Montsaujon, seigneur de Montjay, qui obtint main levée de la terre de Bolandoz comme donataire d'Agnès de Poligny, sa femme. (*Arch. de la Côte-d'Or, Recueil de Peincédé*, t. XXV, p. 324).

non compris le château, qui devait rester entre les mains de Madame de Flandre, « et sur icelui ne voulons que « présentement elle preigne aucun douhaire » (1).

Jean de Ray avait ainsi protégé la veuve et les orphelins ; mais tout en rendant la justice selon ses attributions, il ne devait pas oublier que la partie la plus importante de ses fonctions consistait surtout à veiller à la sûreté du pays. Et ce rôle militaire était des plus difficiles.

A peine installé, Jean de Ray avait eu à réprimer des désordres au cœur même de la province : « Le 2 juillet, « il donnait l'ordre d'informer sur les excès de la comtesse de Nidau, qui avait fait dommage aux possessions « de l'abbaye de Saint-Paul, à Bouclans et ailleurs en « Varais, de plus de 10.000 florins, par le feu ou autrement » (2).

Bientôt après, c'était Jean de Châlon, fils du comte d'Auxerre, qui avait réuni sous sa bannière les pillards et les malandrins pour courir le pays. Il avait même soudoyé un vieux capitaine des Compagnies, le petit Méchin (ou Maignien). Poursuivi par le Gardien, il s'était réfugié dans le Duché, mais il avait été arrêté par ordre de Philippe-le-Hardi qui, avant de prendre une détermination à son égard, avait appelé auprès de lui, à Châlon, Jean de Bourgogne, Jean de Ray, avec les seigneurs de Sombornon et du Tremblois. Jean de Ray, arrivé le 12 août avec 32 chevaliers et écuyers, y resta jusqu'au 17 (3).

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1057, n° 9. Avec sceau de Jean de Ray assez bien conservé.

(2) (ED. CLERC, t. II, p. 162, note à la fin, et p. 191, note 1). Le comté de Nydau avait pour chef-lieu la ville de ce nom dans le canton de Berne, sur le lac de Bienne, en Suisse. La comtesse de Nydau était alors Isabelle de Neufchâtel, fille du comte Louis de Neufchâtel sur le lac, et de Jeanne de Montfaucon. Elle était mariée à Rodolphe de Nidau, le dernier de sa race, et qui fut tué au siège de Buren par une flèche partie du camp de Coucy. Isabelle avait, par sa mère, des biens en Comté et des discussions avec ses voisins.

(3) ER. PETIT. *Itinéraire*, p. 526.

Reçu avec les plus grands égards par le Duc, il lui demanda, de la part de la comtesse de Flandre, de ne pas rendre la liberté à son prisonnier, qu'il n'eût remboursé les dégâts faits sur les terres des sujets et sur le domaine. Philippe-le-Hardi, qui avait tout intérêt à ménager la Comtesse, à cause de son mariage, accéda à ce désir par une lettre écrite en présence de Jacques de Vienne, sire de Longvy, Henri de Vienne, sire de Mirebel, Thibaut de Rye. Néanmoins il livra Jean de Châlon à Charles V, qui le fit d'abord enfermer au Louvre. Rendu à la liberté le 16 mai, sous la caution de 500 marcs d'or et sur la demande de Philippe-le-Hardi et de M^{te} de Flandre, qui avaient cédé aux prières de sa famille, Jean avait promis entre les mains de Simon de Bucy, Président du Parlement de Paris, de rentrer dans sa prison à la Saint-Remy, (10 octobre 1368) (1).

Loin de tenir sa parole, il recommença ses courses, et put, pendant quelque temps, échapper à ses adversaires. Le petit Méchin fut moins heureux, et fut pris près d'Orgelet (2) par le bailli Huart de Raincheval (3).

Pendant qu'une partie de ses forces surveillait les autres châteaux du chevalier félon, Jean de Ray mettait le siège devant Rochefort (4), son fief principal. On voyait dans le camp des assiégeants, les bannières de Hugues et de Tristan de Châlon, l'un neveu, l'autre oncle de Jean de Châlon. Tristan de Châlon, qui avait sans doute quelque méfait à reprocher à son neveu, avait même fait promettre à Jean de Ray qu'il serait compris dans le traité de paix à intervenir avec le révolté (5).

(1) *Arch. du Doubs*, B; 36.

(2) Orgelet, chef-lieu de canton, arr. de Lons-le-Saunier, Jura.

(3) *Ed. CLERC*, t. II, p. 163, note 1.

(4) Rochefort-sur-le-Doubs, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Dôle, à 7 kilomètres de cette ville.

(5) *Arch. du Doubs*, B: 337. *Ed. CLERC*, t. II, p. 164 et note.

Les opérations commencèrent le 6 décembre 1368. Si, fidèle au traité de 1366, toute la noblesse avait pris les armes, les villes montrèrent en général peu d'enthousiasme. Gray, Vesoul, Arbois, Poligny, avaient consenti à contribuer à la dépense par un don ; mais d'autres communautés y mirent de la résistance. Jean de Ray dut, pendant le siège, accompagner le trésorier dans certaines localités. Le jeudi 3 mars, il était à Jussey, et il y passait les journées du vendredi et du samedi pour décider les habitants à s'exécuter (1). Dôle avait nettement refusé ses subsides, Il fallut que le Gardien fit saisir les proies (*le bétail*) par Guy de Lavoncourt (2), à la tête de vingt hommes d'armes (3).

Pendant ce siège survint un incident qui jette une nouvelle lumière sur les mœurs étranges de cette époque troublée.

Jean de Châlon avait été capturé par Regnaud de Montbellet (4), et Jean de Ray était entré en pourparlers pour qu'on le remit entre ses mains. Une entrevue avait été fixée, et il s'y était rendu sans escorte suffisante. Là, malgré son titre de Gouverneur et le sauf-conduit qu'on lui avait donné, il fut retenu prisonnier.

Mais Jean de Nanton et Hugues de Vuillafans s'étant emparés de Regnaud de Montbellet, on l'échangea contre le Gardien, et Jean de Nanthon reçut 750 lb. pour sa récompense (5).

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1432, f° 13, r°.

(2) Lavoncourt, canton de Dampierre-sur-Salon, arrondissement de Gray, dépendait de la châtellenie de Ray. Guy de Lavoncourt était vassal de Jean de Ray.

(3) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1432, f° 31.

(4) Montbellet, canton de Lugny, arrondissement de Mâcon, Saône-et-Loire. L'église Saint-Philibert de Tournus renferme quelques tombes des seigneurs de Montbellet.

(5) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1432, f° 29, v°.

Le capitaine de Rochefort, Jean du Mesnil, avait, le 24 janvier 1369, accepté de rendre la place, moyennant une somme qui fut fournie par les principaux seigneurs. Thibaud de Rye prêta 100 francs, Eudes de Quingey 100 florins, soit 75 francs, Aubriot de Plaine 100 francs, Jean Cornuol de Dôle, 100 francs, Pierre de Rosay, 100 francs. Ce dernier avait déjà avancé 100 florins pour les dépenses ordinaires.

Ces diverses sommes furent remboursées sur le produit des salines (1).

Jean de Ray, après avoir installé à Rochefort Gauthier de Tinçey comme capitaine (2), s'occupa de son prisonnier. Il avait dû s'engager par serment, avec Jean de Bourgogne, Jacques et Henri de Vienne, Thibaud de Rye, de le garder à vue (3). Il le conduisit à Poligny le dimanche avant la Chandeleur (2 février) (4), et le confia à Jean Merlet de Frontenay ; et pour exciter son zèle, il porta ses gages de capitaine-châtelain à 38 lb. En même temps il lui enjoignait de ne point admettre dans le château de vassaux de Jean de Châlon (5). Jean de Ray revenait le 28 mai, pour changer les gentilshommes de la garnison (6). Le 24 novembre, à la suite d'une tentative

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1431, f^{os} 18 et 34, r^o.

(2) Il devait recevoir 360 lb. par an pour lui et ses *aidans*. Cet écuyer portait le nom d'un village dépendant de la châtellenie de Ray. C'était, comme Guy de Lavoncourt, un vassal de Jean de Ray.

(3) *Arch. du Doubs*, B: 36.

(4) Jean de Châlon resta à Poligny, dans le château de Grimont. On dut acheter du vin blanc parce qu'il ne voulait pas de vin rouge : « Pour v quar-
« rys IIII pintes de vin blanc achetés pour la dépanse dudit Messire Jehan de
« Chalon, pour ce que es celiars de Madame n'avoit que vin vermoil, dont
« ledit Messire Jehan ne vouloit boire, quand il fut de nouvel venuz à Poli-
« gny ; achetey de Viennot Girardot de Chamole, le muis IIII lb. v^s et reçut
« lettres... c. LII sols VIII deniers ». (*Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1431, f^o 52, r^o).
Il fallut aussi acheter du charbon pour le chauffer « car bonnement ne si
« pouvait faire de bois ». (*Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1433, f^o 40, v^o).

(5) *Arch. du Doubs*, B: 286.

(6) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1432, f^o 29, v^o. Jean de Ray s'occupait consciencieusement de tout. Oychequin Linglois, archer demeurant à Beaujeu, avait eu un cheval tué au siège de Rochefort, et M^{re} Reynaud de Montcourt,

de Jean de Châlon pour s'évader, Jean de Ray remplaça Jean Merlet de Frontenay par Philippe de Méry (1).

On n'avait pas fini avec les violences et les révoltes. Le 12 mai 1369, Jean de Ray ordonnait au bailli d'Aval, Jean Merlet de Frontenay, d'informer sur la mort de Tristan de Châlon, seigneur de Chatelbelin, oncle de Jean de Châlon-Rochefort, « et qui venait d'être *meurtriz et tué « malvaisement* (2), laissant plusieurs enfants pupilles et « *moindres d'âge* ». Il lui enjoignait en même temps de prendre l'administration de leurs biens, « afin d'avoir la « *sûreté des fiefs* de la comtesse » (3).

L'année suivante c'était Jean d'Arguel, le héros de Bellevaux contre les Compagnies, qui était assassiné (4) au château de Vaugrenans, près de Salins, par trois gentilshommes, Jean de Chambornay (5), Jean de Bougeailles et Jean de la Tour.

* * *

X.— Mariage, à Gand, du duc de Bourgogne avec la petite-fille de la comtesse de Flandre.— Jean de Ray y assiste avec l'élite de la noblesse comtoise.
— Son retour précipité par suite d'une invasion allemande.

La comtesse Marguerite qui, dans le traité du 1^{er} octobre 1366, avait pour ainsi-dire reconnu l'indépendance

le *Maréchal de l'Ost*, l'avait estimé 50 florins. Mais Jean de Ray fixa le prix à 30 florins seulement. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1431, f° 34, v°.

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1433, f° 40, v°. Jean de Châlon avait déchiré les draps de son lit pour en faire des cordes. Se voyant découvert, il brisa le mobilier et la vaisselle à son usage. Cela nécessita une dépense de viii lb. Jean de Châlon mourut dans sa prison le 27 février 1370 (*n. s.*). Les frais de son enterrement, comprenant le luminaire et l'argent donné aux chapelains et frères-prêcheurs, montèrent à xiii lb. xix deniers. (*Id.*). C'est donc à tort que Ed. CLERC le fait mourir seulement en 1374, (t. II, p. 170, note 2).

(2) Ed. CLERC, t. II, p. 165, note 1.

(3) *Arch. du Doubs*, B : 50.

(4) Ed. CLERC, t. II, p. 166 et note 2.

(5) Jean de Chambornay est châtelain de Chay, en 1385. (*Arch. du Doubs*, B : 159).

des barons, était impuissante à réprimer ces crimes. Mais un événement venait de s'accomplir, qui allait mettre le pouvoir dans une main virile et apporter ainsi un frein aux audaces déréglées des vassaux.

A la mort du duc Philippe de Rouvres, le roi Jean, son beau-père et son héritier direct dans la ligne paternelle, avait essayé de s'emparer du Comté en même temps qu'il prenait régulièrement possession du Duché. N'ayant pu se faire reconnaître par les grands vassaux, il employa un autre moyen. Il s'était adressé à l'Empereur Charles IV, son oncle (1), et en avait obtenu, pour son fils Philippe-le-Hardi, l'investiture du Comté, comme fief impérial, et, le 6 septembre 1363, en lui faisant donation du Duché, il y ajoutait *tous les droits qu'il avait ou pouvait avoir sur le Comté* (2). Philippe-le-Hardi avait alors appuyé ses prétentions par les armes, avec le concours des grandes Compagnies.

Sur les remontrances de la comtesse de Flandre qui était allée à Paris et à Reims, comme princesse du sang, pour le sacre du Roi, le 28 mai 1364, Charles V avait compris qu'il était plus sage d'avoir le Comté par un mariage. Il se fit remettre l'investiture impériale, et s'employa à obtenir, pour Philippe-le-Hardi, la main de la petite-fille de la Comtesse.

La grand'-mère, princesse française, était bien disposée à cette alliance, mais le comte Louis, irrité de ce qu'on lui retenait les villes de Douai, Lille, Orchies, malgré les traités, passa secrètement en Angleterre en 1365, et décida le mariage de sa fille avec le duc d'Iorck, fils du roi Édouard III et de Philippine de Hainaut.

(1) Charles IV avait épousé une fille de Charles de Valois, frère de Philippe VI, père du Roi Jean.

(2) COLLUT, col. 763 et suivantes. L'acte de donation est en entier.

Charles V employa alors son crédit auprès du pape Urbain V, pour qu'il différât de donner les dispenses nécessaires, et fit agir le duc de Brabant (1) et le comte de Hainaut. Voyant le peu de résultat de toutes ces démarches, il prit le parti de se rendre auprès du comte de Flandre, et lui fixa une entrevue à Tournai au mois d'août 1368 ; mais le Comte s'excusa sous prétexte de maladie.

C'est alors que Marguerite eut recours aux prières et aux larmes pour vaincre la résistance de son fils. Elle le rejoignit à Malines et découvrant son sein : « Voilà, lui dit-elle, la mamelle qui t'a nourri ; je te jure que je la trancherai en ta présence et la jetterai aux chiens, pour un opprobre éternel sur ton nom. Je pourvoirai que toi et les tiens ne puissiez jouir des pays qu'il a plu à Dieu de me donner. Les Anglais ont tué ton père : jamais je ne consentirai à leur voir mes Comtés d'Artois et de Bourgogne (2) ».

Louis troublé se décida à donner sa fille au duc de Bourgogne : il stipula une dot de 100.000 écus et la restitution des villes de Douai, Lille et Orchies. Ces conventions furent signées le 18 avril 1369, et le mariage eut lieu à Gand, le 19 juin (3). La bénédiction nuptiale fut donnée par Philippe d'Arbois, évêque de Tournay, et Jean de Ray avait été invité à aller présenter ses hommages à son futur

(1) Le duc de Brabant était le beau-frère de Louis de Flandre. C'était Venceslas, fils de Jean, Roi de Bohême, tué à Crécy et frère de l'Empereur Charles IV. Venceslas avait épousé Jeanne, fille aînée de Jean III, duc de Brabant, mort sans enfant mâle en 1356. La seconde, Marie, était mariée à Raynaud III duc de Gueldres. Marguerite, la troisième, femme de Louis de Mâle, était la mère de la jeune Marguerite de Flandre. (Voir GOLLUT, col. 857, note).

(2) GOLLUT, col. 782. Ed. CLERC, t. II, p. 167.

(3) Philippe-le-Hardi né à Pontoise le 15 janvier 1342 (DUNOD, t. III, p. 318), avait 27 ans. Marguerite, née en 1350, le 15 avril, avait alors 19 ans (GOLLUT, col. 835, note 1). Elle n'avait donc que onze ans en 1361, lorsqu'elle avait été fiancée à Philippe de Rouvres, qui avait 14 ans, étant né en 1347.

maître ; mais il dut revenir précipitamment dans le Comté pour repousser une invasion allemande.

* * *

XI.— Hostilités avec le Duc d'Autriche pour la garde de l'abbaye de Lure.
— Siège d'Héricourt.— Jean de Ray prend ses dispositions pour repousser les Allemands. — Guillaume de Granson court sur les terres d'Ansel de Salins. — Intervention de Jean de Ray. — Les Allemands rejetés au-delà de la frontière. — L'abbé de Lure fait prisonnier. — Trêve avec le duc d'Autriche. — Arrangement avec l'abbé de Lure. — Jean de Ray reçoit le fief de Valempoulières. — Il ordonne une enquête sur le fait des Bourguignons qui ne respectent pas la trêve avec le duc d'Autriche.

Depuis plus de trente ans les hostilités ne cessaient pas au Nord-Est de la Franche-Comté. Si les Allemands profitaient de toutes les occasions pour faire des incursions sur les terres bourguignonnes, les Bourguignons ne respectaient pas davantage les frontières allemandes.

L'abbaye de Lure (1) était la cause de cet état de guerre permanente.

Depuis plusieurs siècles, l'abbaye dépendait de l'Empire d'Allemagne, et l'Abbé avait le titre de Prince de l'Empire. Après sa destruction par les Hongrois en 937, l'empereur Othon le Grand l'avait aidée à se relever de ses ruines, et l'avait prise sous sa protection (959). L'Empereur Henri II avait confirmé ses privilèges en 1016. Frédéric I, en novembre 1187, Frédéric II, en mars 1218, avaient suivi l'exemple de leur prédécesseur ; et Rodolphe de Halsbourg avait renouvelé à l'abbé Pierre le titre de Prince de l'Empire (2), en mars 1290.

(1) L'abbaye de Luxeuil fut fondée par Saint Colomban entre 590 et 594 et celle de Lure par Saint-Deicole (ou Deille) disciple de Saint-Colomban, entre 610 et 614.

(2) GOLLUT : note de Duvernoy, col. 1874.

La garde de l'abbaye était confiée au comte de Ferrette, Landgrave d'Alsace. Mais Ulric de Ferrette avait autrefois repris de fief des comtes Hugues et Alix de Bourgogne pour l'*avouerie* (1) de Lure, Rougemont et d'autres fiefs d'Alsace ; et, au mois d'octobre 1290, un acte de *pariage* avait été passé entre le monastère et Hugues de Bourgogne (2), auquel, en 1303, Thibaut de Ferrette avait cédé tous ses droits (3).

A la mort d'Hugues de Bourgogne, au mois d'octobre 1331, il fut inhumé dans l'église du monastère auquel il avait donné à cette intention, par son testament, ses dîmes de vin et de blé sur Poligny, et le revenu du four de Grozon. Ce legs fut confirmé le 18 mai 1335, par le duc de Bourgogne Eudes IV, héritier par sa femme de la plus grande partie des biens du défunt (4).

Ses troupes ayant commis des dégâts dans les terres de l'abbaye de Lure pendant la guerre qu'il eut à soutenir contre les Châlon et les Faucogney en 1336, Eudes IV, en dédommagement, abandonna aux religieux, l'année suivante, une rente de 120 muids de vin à prendre sur Poligny (5).

En 1343, Henri de Faucogney et ses aidans ayant recommencé la guerre dans la région, l'abbé de Lure crut pouvoir, sans autorisation, faire élever une muraille au-

(1) *Arch. du Doubs*, B. 507.

(2) COLLUT : col. 1857. Hugues de Bourgogne, second fils d'Hugues de Châlon et d'Alix de Méranie, était le frère du comte Othon IV. Il avait épousé Bonne de Savoie. Il avait reçu pour sa part de la succession de ses parents, la moitié de la terre de Lure, Montbozon, Montjustin, Port-sur-Saône, Apremont, etc. Il était tout indiqué pour être le gardien de l'abbaye, moyennant, selon l'usage, la moitié des revenus.

(3) *Arch. du Doubs*, B : 507.

(4) COLLUT : col. 1874. Eudes IV était marié à Jeanne de Bourgogne fille aînée de la Reine Jeanne et du Roi Philippe-le-Long. La Reine Jeanne était fille du comte Othon IV et par conséquent nièce de Hugues, qui l'aimait beaucoup et avait reporté son affection sur la duchesse de Bourgogne, fille aînée de la Reine Jeanne.

(5) *Arch. du Doubs*, B. 507.

tour de l'abbaye et de la partie de la ville qui lui appartenait. Mais le Duc lui enjoignit d'arrêter les travaux et, sur son refus, ordonna au bailli du Comté, Jean de Montaigu, de faire démolir les fortifications commencées (1).

Encouragé par les ducs d'Autriche, qui avaient succédé aux droits du comte de Ferrette (2), l'Abbé essaya de résister, et se vit condamner à une amende de mille marcs (3), et à la confiscation des dîmes de Poligny et de Grozon.

Ce fut le point de départ d'hostilités qui ralentirent momentanément, mais n'avaient jamais complètement cessé ; et, chaque fois que des difficultés survenaient dans le Comté ou que les frontières étaient moins surveillées, les Allemands en profitaient pour piller le territoire voisin.

En 1369, les noces de Philippe-le-Hardi avec Marguerite de Flandre avaient attiré à Gand la plus grande partie de la noblesse comtoise, et le moment avait paru favorable au duc d'Autriche, qui avait envahi le Comté à la tête d'une véritable armée, et avait mis le siège devant Héricourt (4).

Jean de Ray, averti, quitta les Flandres et accourut en toute hâte. Il commença par rassembler le ban et l'arrière-ban et mettre des garnisons dans les places menacées. Le dimanche après la mi-août (5), il était à Vesoul qui reçut soixante hommes d'armes (6). Puis il s'apprêta à prendre l'offensive. Mais auparavant, et pour éviter toute

(1) *Arch. du Doubs*, B : 507.

(2) Jeanne de Ferrette fille et héritière de Ulric II, avait épousé Albert duc d'Autriche, fils de l'Empereur Albert I.

(3) GOLLUT : notes de Duvernoy, col. 1875. Le marc d'argent valait six francs.

(4) Héricourt, chef-lieu de canton, arrondissement de Lure (Haute-Saône).

(5) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1432, f° 13 r°. En 1369, Pâques était le 1^{er} avril. Le dimanche après la mi-août était le 19.

(6) CHEVALIER : *Hist. de Poligny*, t. I, page 192.

complication de ce côté, il dut faire droit à une requête de Jean de Bourgogne qui réclamait son intervention pour faire cesser la querelle qu'il avait avec l'abbaye de Luxeuil, au sujet des villages d'Amblans, Bouhans et Velotte (1). Jean de Ray représentant la comtesse Marguerite qui, comme comtesse de Bourgogne, avait la garde de l'abbaye, accorda une journée à Montbozon, le 24 août ; mais il ne put s'y rendre et envoya à sa place Eudes de Quingey, pour entendre les deux parties et trancher le différend (2).

Il avait aussi à s'occuper de faits graves qui se passaient au cœur de la Province, et qui nécessitaient sa présence et son intervention directe. C'était encore, et malgré la menace de la guerre étrangère, des querelles de gentilshommes. Cette fois, c'était Guillaume de Granson qui, à la tête d'une colonne importante, ravageait le territoire de Vaugrenans appartenant à Ansel de Salins, seigneur de Montferrant et conseiller de la comtesse Marguerite, avec lequel il avait des difficultés.

Jean de Ray, avec Thibaut de Rye, châtelain de Bracon (3) et Guy de Cicons alors bailli, se rendit à Quingey le 10 octobre, afin d'arrêter les hostilités (4).

Mais ce fut en vain, et le 20, il se décidait à prendre, à Marnay, le commandement d'une troupe qu'il avait convoquée, et il allait coucher à Fraisans, pour empêcher que les terres de la comtesse Marguerite eussent à souffrir.

(1) Amblans, Bouhans et Velotte, canton de Lure, appartenaient alors à l'abbaye de Luxeuil.

(2) *Arch. du Doubs*, B: 425. *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1432, n° 9.

(3) Bracon était le principal château de Salins, celui qui appartenait aux Comtes de Bourgogne. Les deux autres, Chatelguyon et Chatelbelin appartenaient aux deux branches survivantes de la maison de Châlon, les barons d'Arlay et les comtes d'Auxerre.

(4) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1431, n° 27 r°. Compte d'Étienne Vurry, trésorier de Dôle.

frir du voisinage de la guerre (1). Son arrivée et ses fermes remontrances mirent fin aux courses des deux partis, et il put se reporter à la frontière d'Alsace.

Pendant ce temps le duc d'Autriche poussait le siège d'Héricourt, et ses troupes commandées par Burkart de Fénéstranges (2) avaient établi leur quartier général à Lure, d'où elles faisaient des incursions dans les alentours. Les villages de Montjustin et de Montbozon, qui étaient du domaine de la comtesse Marguerite, avaient été détruits par le feu.

Jean de Ray, dont la valeur égalait la prudence, harcela les Allemands, les battit en plusieurs rencontres et les repoussa au-delà de la frontière. Il pénétra à leur suite dans les terres de l'abbaye de Lure et dans le comté de Ferrette qu'il dévasta à son tour. L'abbé de Lure fait prisonnier (3), fut conduit au château de Montdoré (4).

Jean de Ray avait en outre fait enfermer dans son château de Ray, un écuyer, Jean d'Autriche (5) qui ne fut relâché que le 15 avril 1371, sur l'engagement par lui pris de respecter à l'avenir les biens de la comtesse de Flandre et ceux du Gardien (6).

Les belligérants consentirent alors à une trêve, qui fut le prélude d'une paix définitive entre les ducs de Bourgogne et d'Autriche. De son côté, l'abbé de Lure né-

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 1432, f° 13 r°.

(2) Burkart de Fénéstrange, gentilhomme lorrain était un des plus courageux chevalier de son temps. Il avait d'abord été au service de Charles V et aida à chasser les Anglais ; mais ayant eu quelques difficultés au sujet de ses gages, il offrit son épée au duc d'Autriche. Il était cousin issu de germain de Jean de Ray par sa femme Alix, fille de Brun de la Haute-Ribaupierre et de Jeanne de Blâmont. Jeanne de Blâmont et Cunégonde, mère de Jean de Ray, étaient filles des deux frères.

(3) CHEVALIER : *Histoire de Poligny*, t. 1, p. 192.

(4) Montdoré, canton de Vauvillers, arrondissement de Lure (Haute-Saône).

(5) Ce Jean d'Autriche devait être un bâtard.

(6) *Arch. de la Haute-Saône*, B: 2698, f° 149 r°. Inventaire de Ray.

gocia avec la comtesse de Flandre, et arriva à un arrangement qui termina en même temps le procès introduit en Cour de Rome (1), au sujet de la confiscation des dîmes de Grozon par le duc Eudes IV. L'Abbé renonça à toutes ses prétentions, moyennant une somme de mille livrés estevenant; et, le 28 mai 1370, Jean de Ray enjoignait à Étienne Vurry, trésorier de Dôle, de se procurer les fonds nécessaires (2).

Ce fut sans doute pour le récompenser de ses victoires et peut-être aussi pour le rembourser de ses dépens, que le 22 août 1370 (3), la souveraine avait cédé à Jean de Ray en fief, c'est-à-dire donné en jouissance, la terre de Valempoulières (4) confisquée sur Pierre de Cly, qui l'avait achetée, en 1365, de Tristan de Châlon, et en avait pris possession sans le consentement de la Comtesse.

Si Jean de Ray savait repousser l'ennemi envahisseur il ne craignait pas dans sa loyauté, d'arrêter les provocations qui pouvaient venir de la province, et il tenait à faire respecter la parole donnée. C'est ainsi que le mardi après les Bordes (25 février) 1371 (n. s.), il envoyait à Vesoul Guillaume de Mont-Saint-Léger, le bailli, « pour « faire une enquête sur aucuns Bourguignons qui ont « brisé les trêves conclues avec *Brocard* de Fénéstrange « et les Allemands et pour porter remède ce qu'il pour- « ras » (5).

(1) COLLUT : note Duvernoy, col. 1875.

(2) *Arch. du Doubs*, B. 567.

(3) *Arch. de la Côte-d'Or* : Recueil de PEINCEDE, t. xxv, p. 308.

(4) Valempoulières, canton de Champagnole, arr. de Poligny (Jura). La saisie avait été faite en 1367 par le bailli Huart de Raincheval et Jean d'Arguel, seigneur de Roset, sur l'ordre de Thibaut de Blâmont alors Gardien. Pierre de Cly avant fait amende honorable, une transaction eut lieu en 1374, et on lui accorda la chatellenie de Baume, comme compensation. (*Arch. du Doubs*, B. 410). Jean de Ray ne dut pas conserver longtemps son nouveau domaine, car Guy de Vienne y fut enfermé en 1372 pour « crimes et maléfices contre Madame ». (ED. CLERC : t. II, p. 190, note 3).

(5) *Arch. du Doubs*, B. 411. « Le mardi après les Bordes ». Le dimanche



XII.— Jean de Ray s'occupe de terminer le conflit entre Humbert de Rougemont et Jean de Blaisy.— Décision du duc de Bourgogne.

Dans les premiers jours de mai 1371, Jean de Ray était à Dijon et contribuait à terminer la guerre particulière qui existait depuis deux ans entre Humbert de Rougemont (1), son neveu, fils de sa sœur Marguerite, et Jean de Blaisy (2) chevalier, soutenus tous les deux par leurs parents et amis.

Jean de Blaisy voulait venger la mort de Garnier de Blaisy, son cousin, pris et tué, à ce qu'il prétendait, par Humbert de Rougemont, *ou par ses gens*. Celui-ci voulait se venger lui-même de l'injure qui lui avait été faite, et de la perte qu'il avait éprouvée lorsque, en sortant des noces du duc de Bourgogne, il avait été pris avec sa suite, ses chevaux, ses équipages par les ordres de Jean de Blaisy, qui l'avait gardé longtemps sous les verrous, et ne lui avait pas restitué ce qu'il lui avait enlevé.

des Bordes était le premier dimanche de Carême. En 1371, Pâques était le 6 avril, et le dimanche des Bordes le 23 février.

(1) La famille de Rougemont tirait son nom d'un village du bailliage de Baume, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Baume-les-Dames, département du Doubs. Elle a donné trois archevêques à l'église de Besançon, et des vicomtes à cette ville. Gérard, le premier de ces trois archevêques, vivait dans le XIII^e siècle et était cousin du comte Etienne II de Bourgogne : leurs mères, filles de Renaud de Traves, étaient sœurs. La généalogie qu'a donnée DUNOD, (t. III, p. 112) est erronée et incomplète. Elle mentionne à peine la seigneurie de Tilchâtel que les Rougemont ont conservée pendant plus d'un siècle, et qui leur était advenue par un double mariage, comme il s'en faisait souvent à cette époque. Humbert de Rougemont avait épousé Isabelle de Rochefort, veuve de Guy, le dernier sire de Tilchâtel, et Thibaut de Rougemont, fils d'Humbert et de sa première femme, était devenu le mari de Jeanne de Tilchâtel, fille d'Isabelle de Rochefort et de Guy de Tilchâtel son premier mari. Ce sont eux qui en février 1301 affranchissent Is-sur-Tille (Recueil de PEINCEDE, t. XVIII, p. 68).

(2) Blaisy, canton de Sombornon, arrondissement de Dijon (Côte-d'Or). Le château existait dès les temps les plus reculés puisqu'en 800, Betto, évêque

Comme la guerre tendait à prendre des proportions extraordinaires, à cause du nombre des gentilshommes qui prenaient fait et cause pour chacun des deux adversaires, les plus sages de leurs amis supplièrent le Duc d'employer toute son autorité pour prévenir les suites fâcheuses qui pouvaient en résulter. Il le fit avec l'assentiment des deux parties ; et le 2 mai, au château de Rouvres, il décida que de part et d'autre on oublierait la querelle ; que Jean de Blaisy resterait un jour en prison dans la maison de Jean de Ray, *bon ami* d'Humbert de Rougemont ; qu'en présence du Duc *il verserait à boire* à Humbert de Rougemont en le priant de lui rendre son amitié, et qu'à l'avenir ils vivraient tous les deux en bonne intelligence et vrais amis (1).

de Langres, donnait aux religieux de Saint-Étienne de Dijon les églises et les dîmes de plusieurs villages et châteaux parmi lesquels était Blaisy : « in castris Tile castello et Blasiaco ». (Abbé Fyot : *Hist. de l'abbaye de Saint-Étienne*, Preuves, p. 76. — Abbé CHOMTON : *Saint-Bernard*, t. II, p. 119). En 1316, Alexandre de Blaisy, chevalier, assista à Nogent-sur-Seine, au mariage du duc de Bourgogne Eudes IV avec Jeanne de France, fille du roi Philippe le Long et de Jeanne comtesse de Bourgogne (D. PLANCHER : t. II, p. 165-350). Il eut pour fils Geoffroy I, et pour petits-fils, Geoffroy II et Guillaume de Blaisy. Geoffroy II de Blaisy, sire de Mauvilly, gouverneur du duché en 1366, fut un des quinze otages donnés au roi d'Angleterre, en 1360, après le traité de Guillon. Jean qui avait emprisonné Humbert de Rougemont était son fils. (COURTÉPÉE : t. IV, p. 250). Sa fille Marguerite était mariée au Maréchal Guy de Pontailler ; elle mourut en 1367.

Le frère de Geoffroy II, Guillaume de Blaisy, chevalier, seigneur de Couches dans l'Autunois, fut châtelain de Chaussin, bailli de la Montagne (le Châtillonnois), d'Autun, de Châlon, de Montcenis. Il eut pour fils Garnier ou Garnerot, dont la mort était reprochée à Humbert de Rougemont. Au décès de Guillaume, en 1363, Garnier dut rendre compte de sa gestion ; et de ce fait il fut obligé de vendre le mobilier du château de Couches et de céder le château lui-même à Philibert Paillart. (Arch. de la Côte-d'Or, B : 1423, f° 16. B : 1424, f° 17 v°).

(1) DOM PLANCHER : *Hist. de Bourgogne*.

En rapportant le traité de paix imposé par le duc de Bourgogne, Dom Plancher manifeste son étonnement de ce qu'il n'y soit point parlé des circonstances de la mort de Garnier de Blaisy. Voici des renseignements qui pourraient jeter quelque lumière sur le fait.

Il faut savoir d'abord que Garnier de Blaisy était marié à Jaquette d'Angoulevant, fille de Jean d'Angoulevant, seigneur de Renève et de Jaquette de Brecey (*Côte-d'Or*, B : 11268), et que les Angoulevant avaient, à Is-sur-Tille, des biens pour lesquels ils étaient vassaux des sires de Tilchâtel, c'est-à-dire des Rougemont (*Côte-d'Or*, B : 10416. Recueil de PEINCEDE, t. VII, p. 3). En 1364, Jehan de Rougemont Damoiseau, sire de Tilchâtel, avait été pris par

* * *

XIII. — Jean de Ray, relevé de ses fonctions de Gardien, rend ses comptes et va guerroyer contre les Anglais à la suite du duc de Bourgogne. — Avant son départ, il fait amortir 100 lb. de rente pour les donner à des églises. — Expédition de la Guyenne. — A son entrée en campagne, Jean de Ray passe la revue à Nevers avec ses vassaux.

Les Allemands rejetés au-delà de la frontière, et la tranquillité ramenée dans le Comté, Jean de Ray fut relevé de ses fonctions de Gardien le 12 mars 1372 (1). Il sou-

une bande des Grandes Compagnies commandée par un certain Symon Bugnot écuyer, qui fut trouvé en 1369 dans la garnison du château de Rochefort, et paya de sa tête ses nombreux méfaits (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1417, f° 48). Symon Bugnot, qui connaissait la valeur de son prisonnier, l'avait d'abord enfermé au château de Dampierre-sur-Salon. Quand cette place fut rendue au Duc, entre les mains de *Garnier de Blaisy*, le 19 juillet 1364, Jean de Rougemont fut transféré au château de Montot (à 4 kilomètres de Dampierre en remontant le Salon), puis il fut mis en liberté après qu'il eût prêté serment de se constituer prisonnier au château d'Oliferne, le jour de la Saint-André (30 novembre) suivant, s'il n'avait, avant l'époque, livré à Symon Bugnot 4000 francs d'or, trois coursiers de la valeur de 600 florins, trois courroies ferrées d'argent, pesant 18 marcs (le marc d'argent valait 6 fr.), 37 marcs d'argent en vaisselle et trois draps de soie.

Garnier de Blaisy s'était engagé comme caution de Jean de Rougemont. Celui-ci avait réuni de suite le prix de sa rançon, mais peu disposé à s'aventurer du côté des routiers, il préféra se rendre à Couches, vers Garnier de Blaisy, et le jeudi 10 août, en présence de Guillaume de Blaisy, aumônier de Saint-Bénigne de Dijon, de Philibert de Villecomte, cousin de Garnier de Blaisy, Gérard de Rougemont et Jean le Gucspet, d'Arc-sur-Tille, écuyers, de Géliot Simon de Blaisy, notaire, il remit sa rançon à Garnier de Blaisy qui s'engagea à la faire parvenir à Symon Bugnot, et à en avoir valable quittance (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 11257, f° 60 v°. Protocole de Géliot Simon de Blaisy, notaire).

Que se passa-t-il, et comment expliquer que Garnier de Blaisy, qui avait prêté son concours à Jean de Rougemont et lui avait servi de caution, soit tombé sous les coups des parents de ce dernier ? Avait-il oublié de s'acquitter de son mandat et exposé Jean de Rougemont à la vengeance de Simon Bugnot ? L'avait-on accusé d'être complice des Routiers pour rançonner le sire de Tilchâtel ? Lui reprochait-on d'avoir pour ainsi-dire livré le prisonnier lors de la reddition de Dampierre, ou au moins de ne pas avoir tenté de le délivrer de sa prison de Montot, pendant les quinze jours qu'il fut capitaine de Dampierre ? Ou bien encore, ce qui ne serait pas impossible, fut-il assassiné par les Routiers, lorsqu'il portait la rançon dont il s'était chargé ? On l'ignore, mais dans tous les cas, en ces temps troublés, toutes les suppositions sont possibles, même celle d'attribuer à Humbert de Rougemont un meurtre dont il n'était pas coupable. Et il ne faut pas oublier que Symon Bugnot, s'étant trouvé dans la bande qui occupait Rochefort pour Jean de Châlon, fut réclamé par le duc de Bourgogne pour lui faire expier ses forfaits.

(1) CHEVALIER, *Histoire de Poligny*, t. I, p. 195.

mit ses comptes (1) à la Cour établie à Poligny à cet effet (2), et il se prépara à aller guerroyer contre les Anglais.

Pour se rendre le ciel favorable, il se décida à faire d'importantes aumônes à l'église de Ray et à l'abbaye de la Charité, et il demanda à la comtesse Marguerite d'amortir cent livres, sur les 155 qui lui provenaient du duc de Bar. La souveraine, par des lettres données à Hesdin, le 4 juillet 1370, et scellées de son grand scel (3), *considé-*
« *rant les agréables services que lui avait rendus Jean de*
« *Ray lui permet de transporter ces cent livres à quelque*
« *église qu'il lui plaira en un lieu ou plusieurs ainsi que*
« *bon lui semblera.* » Et nous plaît et voulons que ceulx
« qui les auront les puissent tenir et posséder perpétuel-
« lement et paisiblement dorénavant comme chose amor-
« tie de leur église, sans que plus soient tenus de nous
« en fié, ni pour ce ils soient ne puissent être contraints
« par nous ou nos successeurs de les vendre, rendre ou
« mettre hors de leurs mains, ni pour ce *paier aucune*
« *finance*, par quelque manière que de soit (4)....

Sa requête exaucée, Jean de Ray put exécuter les ordres qu'il avait reçus, et se rendre en Guyenne (5), auprès de Philippe-le-Hardi, avec les troupes de la Com-

(1) *Id.* p. 204, note. Comme on l'a vu par les lettres d'institution (p. 16), le Gardien rendait la justice, recevait les sommes provenant des compositions, c'est-à-dire les amendes; il devait donc être soumis à une vérification.

(2) Sous le duc de Bourgogne Eudes IV, et son petit-fils, Philippe de Rouvres, les comptes du comté étaient soumis à la chambre des comptes de Dijon; mais la comtesse de Flandre avait rétabli la cour des comptes à Poligny. (CHEVALIER, T. I, p. 203, 204 et note).

(3) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 482, n° 26. La lettre de la comtesse ne désigne pas les églises, mais il est hors de doute qu'il s'agit de l'église de Ray, où Gauthier, le père de Jean, avait fondé un chapitre en 1341, (Abbé GUILAUME, loc. cit.) et de l'abbaye de la Charité où étaient célébrés les anniversaires des seigneurs de Ray.

(4) Cette lettre définit assez clairement l'amortissement des biens d'Eglise, c'est pourquoi elle a été citée longuement. L'amortissement était le droit donné aux églises ou communautés de posséder, sans être exposées au retrait féodal, ou assujetties à payer les redevances habituelles.

(5) Cette expédition de Jean de Ray hors de la province confirme et explique l'opinion de CHEVALIER (T. I. p. 195), qu'il cessa d'être Gardien du 12 mars 1372 au 11 octobre 1374. On comprendrait difficilement le Gouverneur du

tesse de Flandre qui ne pouvait rester indifférente à ce qui se passait de ce côté. Le mariage de sa petite-fille avec le duc de Bourgogne avait rallumé la guerre entre la France et l'Angleterre, et, par celà même aussi, Philippe-le-Hardi devait venir en aide au Roi. Il se mit à la tête de ses vassaux et prit une part glorieuse à l'expulsion des Anglais du midi de la France.

De concert avec Du Guesclin et Clisson, il contribua à la prise de la Rochelle, Poitiers, Angoulême, Saintes, Saint-Jean-d'Angély (1). Quand, en 1373, le duc de Lancastre débarqua à Calais avec 20.000 hommes qui devaient traverser la France en détruisant tout sur leur passage, le duc Philippe, toujours avec Du Guesclin, se porta rapidement dans le nord pour suivre l'armée anglaise, la harceler, lui couper les vivres. Il lui fit ainsi subir des pertes énormes, augmentées encore par le froid et les maladies, de telle sorte qu'elle fut réduite à moins de 6.000 hommes, alors qu'il ne manquait pour ainsi dire personne du côté des Français.

Pour se débarrasser de la poursuite du duc de Bourgogne, les Anglais avaient essayé d'une diversion du côté de ses États (2), mais cette tentative n'eut aucun succès. Du reste toutes les précautions avaient été prises et les places frontières, Jussey en particulier, avaient reçu la Comté en Guyenne ou en Picardie. Avait-il un lieutenant pendant ces campagnes ? Duvernoy le pensait peut-être, puisqu'il le dit Gardien de 1368 à 1384. (Voir GOLLUT : col. 1747). GOLLUT, col. 209, place dans l'intervalle Guy d'Auteville ; mais CHEVALIER (T. I, p. 195), déclare n'avoir rien trouvé sur ce Gouverneur. Il est plus simple d'admettre que, par suite de la paix et par motif d'économie, l'administration était laissée aux baillis qui étaient, eux aussi, des hommes d'action. Cette manière de voir expliquerait les lacunes qui paraissent exister dans la liste des Gardiens. Dans le duché, il n'y avait un Gouverneur ou capitaine général, qu'en l'absence du Duc. En 1367, Somberton fut nommé capitaine général le 20 novembre, et il exerça sa charge jusqu'au 27 janvier suivant « que ledit Duc rentra en Bourgogne ». (Ernest PETIT, *Itiner.*, p. 472).

(1) GOLLUT, col. 792. - ER. PETIT, campagne de Philippe-le-Hardi en 1372, (*In-mémoires de la Société Bourguignonne de Géographie et d'Histoire*, t. II, Dijon 1885). St-Jean-d'Angély fut pris le 20 septembre.

(2) GOLLUT, col. 793. L'armée anglaise traversa Aisne, Aube, Seine, Marne, Yonne et Loire.

visite du bailli « pour la doubtance des Inglois qui appro-
« chaient le pays, (1) ».

Jean de Ray n'avait pas quitté le duc de Bourgogne. Il avait été passé en revue, à Nevers, le 16 août 1372 (2), étant qualifié de Chevalier-banneret, et ayant sous sa bannière huit écuyers qui étaient : Joffroy de Marey, Joffroy de Chemilly, Simon de Vauvillers, le Guerrelet (*de Maisières*), Gauthier de Tensey (Tincey), Jean Gauthier de Mont-Saint-Léger, Jaquot de Lavoncourt, Étienne de Mont-Saint-Léger. Il en laissa sans doute un sur le champ de bataille, car, par mandement donné à Saumur le 2 décembre, le Duc avait prévenu le Maréchal de Bourgogne d'avoir à payer les gages de Jean de Ray, chevalier-banneret, et des *sept* écuyers de sa suite (3).

Jean de Ray était en effet vassal du Duc de Bourgogne par sa femme, Marie de Châteauvillain, et le 16 juin 1372 (4), il avait donné le dénombrement de ce qu'il tenait du Duc en la ville de Belan (5), pour ladite Marie de Châteauvillain.

* * *

XIV. — Voyage de la Comtesse Marguerite dans son Comté de Bourgogne. — Vote de subsides par les populations. — Les prévôts reçoivent l'ordre de faire rentrer l'arriéré des impositions établies pour le départ des Compagnies. — Hommage à l'archevêque de Besançon pour le château de Gray. — La Comtesse signe à Salins l'expulsion des Juifs. — Son séjour à Dôle. — Elle visite Arbois et Poligny. — Jean de Ray rétabli Gardien. — Expédition d'Enguerrand de Coucy en Alsace et en Suisse. — Jean de Ray fait réparer les fortifications de Salins, Poligny, Jussey. — Il est envoyé au duché sur les frontières duquel apparaissent des pillards. — Jean de Ray, de concert avec Jean de Neufchâtel, évêque de Toul, rétablit la bonne harmonie entre les Montfaucon et les Neufchâtel. — Il s'occupe de tous les détails de l'administration.

La Comtesse Marguerite habitait Paris, Troyes, Arras.

(1) *Arch. du Doubs*, B : 99.

(2) *Arch. de la Côte-d'Or*, Recueil de PEINCEDE, t. XXIV, p. 721. Le duc de Bourgogne resta à Nevers du 14 au 17. (ER. PETIT, loc. cit. p. 489).

(3) ER. PETIT, *Itinéraire*, p. 487.

(4) *Arch. de la Côte-d'Or*, Recueil de PEINCEDE, t. VIII, p. 53.

(5) Belan-sur-Ource, canton de Montigny-sur-Aube, arr. de Châtillon-sur-Seine, (Côte-d'Or).

Elle n'était pas venue dans son Comté de Bourgogne depuis l'année 1368 ; mais en 1374, elle prit le parti de se rendre compte par elle-même de l'état où la guerre et les Compagnies avaient laissé cette malheureuse province. Les populations la réclamaient pour lui exposer leurs souffrances. Quelques vassaux avaient à implorer son pardon (1).

La misère était grande, et cependant les villes s'empressèrent de voter des subsides pour fêter son arrivée. Charriez donna six queues de vin et 400 florins, Vesoul 200, Baume 225, Jussey 300, Poligny 400, Gray, Pontarlier et Dôle, 500 florins.

Elle parcourut les villes et les villages à moitié déserts, arrêtant *son charriot* (2) pour interroger les gens des campagnes sur les ruines et la solitude plus effrayante encore dans la paix que dans la guerre (3).

Une grande partie des impositions établies pour le départ des Grandes Compagnies n'était pas recouvrée. Aussi, en arrivant, elle avait le 11 juillet (4), par un mandement donné au château de Gray (5), requis les prévôts d'avoir à s'en occuper. Quelques retardataires s'exécutè-

(1) Au mois d'août 1374, à Gray, la Comtesse pardonna à Jean d'Igny qui, en 1362, avec Jean de Chauffour, Jean de Sauvigney et Jean de Corgirnon s'était emparé du château d'Apremont. L'expédition était partie du château d'Igny. Cela vient à l'encontre de tout ce qui a été écrit sur la prise d'Apremont ; mais le document ne peut laisser aucun doute (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 4852 (n° 61 v°). C'étaient du reste les mêmes Jean de Chauffour, Jean de Corgirnon qui tenaient Apremont au mois de mai 1364 et le rendirent à prix d'argent. Ils étaient, comme les Compagnies de Bretons, aux gages de Philippe-le-Hardi, qui cherchait à s'emparer du Comté. Ils constituaient des bandes de Routiers indigènes.

(2) Les équipages d'alors n'étaient pas luxueux, mais en revanche ils étaient d'un prix peu élevé. Les *Arch. du Pas-de-Calais* (A : 195) conservent une quittance de 21 lb. donnée par Guillaume, charron, pour prix d'un charriot et du harnais d'un cheval du *char* de Mahaut d'Artois, comtesse de Bourgogne.

(3) *ED. CLERC*, T. II, p. 180.

(4) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 260, f° 282.

(5) Le voyage avait dû être décidé en 1372 ou 1373. Ces années là on avait fait des travaux importants au château de Gray. On avait réparé la chambre au-dessous de celle de M^{re} de Flandre ; on avait fait des verrières dans cette pièce et dans la grande salle. On avait peint les armes de la province, du

rent sans trop de difficulté, mais ce fut le petit nombre. Le comte de Montbéliard versa pour lui et ses vassaux 1235 florins. Pour d'autres, il fallut avoir recours aux grands moyens. Le trésorier reçut l'ordre de retenir 100 lb., sur les 150 que Guillaume de Vienne sire de Saint-Georges prenait à la saunerie de Salins (1).

Il en fut de même pour les villes : Baume donna les 300 florins qu'elle devait ; mais Besançon, malgré de nombreuses réclamations, refusait sa subvention. Guillaume de Belmont, bailli du Comté, donna alors l'ordre au prévôt d'Ornans de saisir les bourgeois de Besançon ; néanmoins ils ne se libérèrent qu'en 1379 (2).

Le 2 août, pendant son séjour au château de Gray, Marguerite rendit à Guillaume de Vergy, nouvellement élevé à l'archevêché de Besançon, l'hommage qu'elle lui devait pour les châteaux de Gray et de Vesoul (3).

comte de Flandre et du duc de Bourgogne, futurs maîtres du château. Huot de Gray, le peintre, avait reçu pour cette besogne six francs d'or, *qui valaient 105 sous*. Il avait aussi représenté les armes de Madame sur un pennon et une bannière neufs, pour la confection desquels on avait acheté à Besançon du *cedal* (étoffe de soie) renforcé, « parce qu'audit lieu il n'y avait bannière qui ne fut porrie ou dépécée » (*Arch. du Doubs*, B : 99, f° 15).

(1) *Arch. du Doubs*, B : 60.

(2) *Arch. du Doubs*, B : 60.

(3) Les auteurs sont d'accord pour faire remonter ce droit à l'archevêque Hugues I, mort le 27 juillet 1066, et qui l'aurait reçu de l'empereur Henri III ; mais ils sont réduits à des conjectures pour expliquer et motiver la donation. L'opinion la plus accréditée est que l'Empereur, auquel le comte Rainaud refusait l'hommage, le dépouilla pour gratifier l'archevêque.

Mais cela n'explique pas comment les revenus de Gray et de Vesoul sont restés entre les mains du comte de Bourgogne, et comment les droits des archevêques ont toujours été purement honorifiques.

A défaut de documents certains, on a cru pouvoir faire intervenir l'empereur Henri III, qui était animé, pour l'archevêque Hugues I, des sentiments les plus bienveillants ; mais ce n'est là qu'une supposition. Ne semblerait-il pas plus naturel d'admettre que l'Empereur (si on veut le faire intervenir), ayant couvert les archevêques de sa protection, ses successeurs aient voulu suivre son exemple, et afin de le consacrer, se soient reconnus *homme-lige* de l'archevêque pour un fief ; ce qui, en cas de besoin, les obligeait à venir au secours du prélat ?

C'est ainsi que la comtesse Béatrix, fille de l'empereur Barberousse, reconnut, en 1083, tenir de l'archevêque Thierry de Montfaucon, le château de Vesoul. Au mois d'octobre 1319, la reine Jeanne fit hommage à l'archevêque

Gray n'eut pas le privilège de conserver la Souveraine. On trouve aussi des traces de son passage à Poligny, à Arbois, à Salins, à Dôle, réglant des comptes, donnant à cens des terres ou des bâtiments, accordant des remises d'amendes ou d'impôts.

A Salins (1), elle décréta l'expulsion des Juifs ; ce qui lut valut, de la part du clergé, l'engagement de célébrer pour elle à perpétuité des messes et des anniversaires.

A Dôle, elle abandonna aux bourgeois les 400 florins qu'elle prétendait d'abord lui être dus pour la réparation de son moulin du milieu, écrasé par la chute de la tour du pont (2). Enfin, dans sa sollicitude pour sa province qu'elle ne devait plus revoir, elle rétablit Jean de Ray dans les fonctions de Gardien. Les lettres, données à Dôle, sont du 11 octobre 1374 (3).

Jean de Ray reprenait le gouvernement du Comté dans un moment critique. De tous les côtés reparaissaient des bandes de routiers, provenant des armées licenciées à la suite d'une trêve conclue à Bruges le 27 juin 1374 (4), sur les instances du pape Grégoire XI (5), et qui devait durer un an.

Vital du château de Gray (DUNOD, t. 1, p. 116). Dans la suite, la production des titres de ces deux actes entraîna l'hommage des deux villes. Avant la comtesse de Flandre, son prédécesseur, Philippe, duc de Bourgogne, avait rempli son devoir féodal en 1358 (Id.).

Les archevêques de Besançon avaient un certain nombre de vassaux. On a vu plus haut qu'en 1366, les vassaux avaient été requis de prêter leur concours pour délivrer Thibaut de Nans, abbé de Saint-Paul, fait prisonnier par Etienne d'Oiselet, qui dut, lui aussi, se déclarer vassal de l'archevêque.

(1) *Arch. du Doubs*, B: 484.

(2) *Arch. du Doubs*, B: 345.

(3) Elle partait le 15. Philippe-le-Hardi vint à sa rencontre à Auxonne et l'accompagna jusqu'à Montbard, où ils arrivèrent le 22 du même mois. Le lendemain, au château de Montfort, avait lieu le baptême de son arrière-petite-fille, Marguerite, deuxième enfant du duc de Bourgogne et dont elle fut sans doute sa marraine (ER. PETIT, *Itinéraire*, p. 10).

(4) GOLLUT, col. 794.

(5) Grégoire XI, neveu de Clément VI, était français comme lui. Son nom était Pierre Roger de Beaufort, et il était né près de Limoges. Ce fut Grégoire XI qui quitta Avignon pour reporter le siège pontifical à Rome.

Ces bandes, convoquées par le sire de Coucy (1) pour faire la guerre au duc d'Autriche, se dirigeaient vers la Bourgogne pour gagner l'Alsace. Les comptes des châteaux du Duché montrent les inquiétudes qui régnaient sur toute la frontière (2). Châlon, Saint-Jean-de-Losne, Brazey, Pontailler furent menacés tour à tour. Le Comté, voisin plus immédiat du territoire envahi, n'eut pas moins d'alarmes. On prit les dispositions pour mettre Salins et Poligny à l'abri d'un coup de mains.

Jean de Ray alla, avec Charles de Poitiers, se rendre compte de l'état des fortifications, et il commit Vauthier de Vienne, sire de Mirebel, Thibaut de Rye et Humbert de la Platière pour surveiller les travaux (3) nécessaires, qui se terminèrent en juillet 1375.

Au nord du Comté, Jussey (4), dont le donjon venait d'être reconstruit, vit sa garnison augmentée, et Jean de

(1) Enguerrand VII sire de Coucy, gendre d'Édouard III, roi d'Angleterre, était fils d'Enguerrand VI et de Catherine d'Autriche, sœur du duc Léopold. La dot de Catherine n'avait pas été payée, et son fils la réclamait les armes à la main. La Haute-Alsace et une partie de la Suisse soumise aux ducs d'Autriche Albert et Léopold, cousins de Coucy, furent occupées pendant les quatre derniers mois de 1375 ; mais un hiver rigoureux et le désert fait devant Coucy par ses adversaires, qui avaient brûlé quarante lieues de leur propre pays, ruinèrent mieux son armée que les combats.

Cependant Coucy finit par conclure, le 13 janvier 1376 (n. s.), la paix avec le duc d'Autriche, qui lui céda les villes de Nidau et de Buren, à la condition qu'il renoncerait à ses prétentions.

Enguerrand de Coucy était en Angleterre au nombre des otages du roi Jean après le désastre de Poitiers. Édouard III, pour se l'attacher, lui donna une de ses filles en mariage, avec le Comté de Bedford.

En 1368, lorsque la guerre se ralluma entre la France et l'Angleterre, Coucy qui était vassal du roi de France et gendre du roi d'Angleterre, ne voulut prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre. Il passa en Italie, et servit les papes Urbain V et Grégoire XI contre les Visconti.

Il était de retour en 1369, car il assistait au mariage de Philippe-le-Hardi (Ed. CLERC: t. II, p. 167). Fait prisonnier à Nicopolis avec le fils du duc de Bourgogne, en 1396, il mourut en captivité. Il ne laissait qu'une fille, Marie, qui épousa Philippe, troisième fils de Philippe-le-Hardi (GOLLUT: col. 841, 948. FROISSARD, édit. Buchon, t. I, p. 706, 1^{re} colon., note 703 ; t. II, p. 103).

(2) FINOT: *Les Grandes Compagnies* (Bulletin de la Société de la Haute-Saône, 1874, p. 176).

(3) CHEVALIER: *Histoire de Poligny*, t. I, p. 193.

(4) Archives du Doubs, B: 359. Jussey appartenait aux comtes de Bourgogne.

Ray fit même envoyer, le 5 septembre 1375, quatre arbalétriers à Passavant (1), dont Girard de la Rochelle était capitaine.

Une assemblée était réunie à Besançon au mois d'août pour rechercher les moyens d'opposer une barrière à l'invasion, quand le duc de Bourgogne envoya prévenir que des pillards avaient pénétré en nombre dans le Duché (2), avec prière au sire de Ray de lui envoyer du secours. Le Gardien se mit aussitôt à la tête de cent vingt lances, et se porta avec Charles de Poitiers sur le point menacé. A leur approche, les brigands quittèrent le pays (3).

A peine rentré de son expédition dans le duché, Jean de Ray était appelé à Montbéliard, pour faire cesser les discussions qui divisaient depuis longtemps le Comte Étienne et Thibaut de Neufchâtel. Il y avait entre les deux parties *plusieurs débats, demandes et questions*, inévitables entre parents (4).

(1) *Arch. du Doubs*, B : 479, Passavant, canton de Jussey, était sur la limite de la Lorraine.

(2) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 3576.

(3) CHEVALIER : *Histoire de Poligny* t. I, p. 194.

(4) Thierry II de Montbéliard, qui existait au commencement du XII^e siècle, ne laissa que deux filles, dont l'aînée, Agnès, épousa Richard de Montfaucon et lui porta le Comté de Montbéliard. Richard II, leur fils, avait épousé Alix de Granges, dont il eut Thierry III, comte de Montbéliard, marié à Adélaïde de Ferrette. Thierry III avait trois enfants : un fils qui mourut sans postérité, et deux filles, Sybille et Marguerite, cette dernière mariée à Thibaut III, le Grand Sire de Neufchâtel. Sybille épousa Raoul IV, comte de Neufchâtel sur le lac. De cette union naquit le comte Amédée, mari de Jordane d'Arberg, et qui fut père de Guillaume ou Guillemette de Neufchâtel. Le comte Thierry, son grand-père, la choisit pour héritière et la maria en 1282, à Renaud de Bourgogne, fils de Hugues de Châlon et d'Alix de Méranie, comtesse palatine de Bourgogne.

Renaud de Bourgogne et Guillaume de Neufchâtel eurent un fils, Othon qui mourut jeune et trois filles : Agnès, Alix et Jeanne.

Agnès épousa Henri de Montfaucon, qui devint comte de Montbéliard et fut père d'Étienne comte de Montbéliard, dont il est ici question. Alix fut femme de Jean de Châlon comte d'Auxerre. Jeanne fut mariée : 1^e à Ulric de Ferrette, 2^e à Raoul Hesse marquis de Bade, et eut une fille, Alix, mariée à Valeran comte de Thierstein (DUNOD : t. II, p. 260 et suivantes). (COLLUT : col. 686, note 2).

Étienne de Montfaucon, comte de Montbéliard, avait acquis d'Alix de Bade, sa cousine germaine, épouse de Valeran de Thierstain, la seigneurie de Châtelot et les fiefs de Cusance, Belvoir, Champterin, Montjoie qu'elle possédait du fait de Jeanne de Bourgogne, sa mère. Le prix avait été fixé à 2.000 florins, et l'acte avait été régularisé le 4 avril 1369. Le 21 août suivant, les archiducs d'Autriche Léopold et Albert, usant du droit de retrait lignagier (1), avaient remboursé les 2.000 florins à l'acquéreur, et avaient cédé leur acquisition à Thibaut de Neufchâtel, qui tenait ces fiefs et aurait dû en faire hommage à l'avenir au comte de Montbéliard.

Cela avait été le point de départ de nouvelles discussions et de querelles, que les parents des deux parties désiraient terminer. On convient de s'en rapporter à Jean de Ray (2) et à Jean de Neufchâtel (3) évêque de Toul, et frère de Thibaut ; et le 23 août 1375 (4), était signé un traité par lequel, moyennant 2.000 florins de Florence, Étienne abandonnait toutes ses prétentions à Thibaut de Neufchâtel, qui restait seul maître des seigneuries et fiefs en question.

Jean de Ray trouvait ainsi le temps de résoudre des questions étrangères à ses fonctions, mais intéressant la paix intérieure. Et cependant il avait dans ses attributions des occupations nombreuses et variées, et les loisirs

(1) Le retrait lignagier consistait dans le droit, pour un membre de la famille, de reprendre un bien vendu, en remboursant le prix à l'acquéreur.

(2) Jean de Ray était petit neveu d'Étienne de Montbéliard. Sa mère Cunégonde de Blâmont Lorraine était fille de Henri II de Blâmont et de Marguerite de Montbéliard sœur d'Étienne.

(3) Jean de Neufchâtel, troisième fils de Thibaut V et de Jeanne de Châlon-Auxerre, fut évêque de Nevers, de Toul, d'Autun. Nommé Cardinal par le pape Clément VII en 1385, il mourut à Avignon le 4 octobre 1398 en odeur de sainteté, et fut enterré à la Chartreuse de Villeneuve-les-Avignon (MOREL: v. *Neufchâtel*).

(4) DUVERNOY: *Ephémérides de Montbéliard*, p. 318.

que pouvaient lui laisser les expéditions militaires, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, étaient remplis par les menus détails de l'administration de la province, l'examen des causes judiciaires, la solution des questions financières, etc.

On peut en juger par les exemples suivants ;

Le 27 septembre 1368, malgré les vives réclamations des habitants d'Apremont, qui se plaignaient d'avoir été victimes de *plusieurs sièges* successifs et du pillage par les Grandes Compagnies, il maintenait leurs tailles au chiffre de 100 lb., tel que les avait fixées en 1366 son oncle Thibaut de Blâmont, alors Gardien (1).

Le 23 mai 1369, il enjoignait au bailli d'Aval, Jean Merlet de Frontenay d'informer à l'encontre des officiers de Hugues de Châlon-Arlay, au sujet des dîmes de Frasnne, Bouverans, les Granges de Scey, qu'avait perçues Othenin de Chantrans, écuyer (2).

Le 24 mai 1369, il signait l'envoi en possession de Marie de Montrichier, veuve de Thibaut de Montbozon, pour 50 lb. de rente à prendre sur le péage d'Augerans (3).

Le 10 avril 1370, il permettait au trésorier de Dôle de délivrer gratuitement à Jean de Rye, seigneur de Balançon, des copies de certains titres, concernant Corcondray, Thervay (4), etc,

La même année, le 16 septembre, il mande au trésorier de Dôle de percevoir vingt gros pour les droits de sceau d'un transfert de 40 lb. de rente, qu'il avait récemment acquis sur la Saunerie (5).

Le 4 décembre 1371, il exempte les habitants de Va-

(1) *Archives du Doubs*, B : 314.

(2) id. B : 451.

(3) id. B : 324.

(4) id. B : 419.

(5) id. B : 263.

dans, près Gray, bourgeois de la Comtesse, de toute redevance autre que celle de cire fixée à 5 fr. par an (1).

Le 18 juin 1386 il certifie que Mathey de Rye a repris de fief et donné son dénombrement entre les mains de Perrenin de Plaine, gardien des chartes du Comté (2).

XV. — Mort d'Édouard III, roi d'Angleterre. — Le roi Charles V reprend les hostilités. — Expédition de l'Amiral Jean de Vienne dans l'île de Wight, les comtés de Kent et de Sussex. — Arrivée à Paris de l'empereur d'Allemagne Charles IV. — Jean de Ray est présent à l'hommage de la comtesse Marguerite pour le comté de Bourgogne. — Il est envoyé vers le duc d'Autriche pour négocier le mariage du fils de Léopold avec Marguerite, fille de Philippe-le-Hardi. — Entrevue de Montbéliard. — Jean de Ray accompagne le duc de Bourgogne en Normandie. — Transaction entre Jean de Vergy et Brun de la Haute-Ribeaupierre. — Entente ramenée par Jean de Ray entre les enfants de Thibaut de Blâmont.

Le roi d'Angleterre Édouard III, le vainqueur de Crécy et de Poitiers était mort le 22 juin 1277, et la trêve

(1) *Archives du Doubs*, B : 409. La cire était, autant que l'argent, la redevance habituelle des terres non mainmortables. Salmaise (canton de Flavigny, arrondissement de Semur, Côte-d'Or) fut affranchi, en 1318, pour deux livres de cire, payables au château de Talant. (COURTÉPÉE, t. I, p. 153. *Description du duché de Bourgogne*).

C'était avec le miel un produit important dans les campagnes, car les abeilles étaient très communes au Moyen-Age. Le miel était employé en guise de sucre, lequel était alors considéré comme un médicament, et coûtait fort cher.

La cire entraît dans la préparation de certains onguents, notamment du cérat, mais servait presque exclusivement à l'éclairage, surtout dans les châteaux et les églises.

Le mot *cierge* vient du mot *cire*. Les criminels qui devaient faire amende honorable portaient des torches de cire du poids de plusieurs livres.

On faisait à certains sanctuaires vénérés des présents de cire qui allaient quelquefois, pour les grands personnages, jusqu'au poids du donateur. En décembre 1378, la duchesse de Bourgogne envoya 133 livres de cire « *qui était son poids* » à Saint Louis de Marseille « où elle était vouée ». (Bibl. nat. coll. Bourg. LXV f° 31 v°). Le Duc en offrit 200 livres « *qui représentaient son poids* » (id, t. XXI. f° 16, re. (Voir Ernest PETIT: *Itinéraire des Ducs de Bourgogne*, p. 507).

En 1398, Louis, un des fils de Philippe-le-Hardi, étant malade, on envoya son *pesant* de cire à Saint Antoine de Vienne et un *cierge* de vingt-deux livres à Saint Thibaut en Auxois (COURTÉPÉE, t. I, page 153).

(2) *Arch. du Doubs*, B : 419.

conclue à Bruges en 1374, renouvelée pour un an en 1375 et en 1376, avec le concours de Jean de Ray, mandé pour la circonstance (1), finissait le 30 juin 1377. Charles V envoya aussitôt l'amiral Jean de Vienne, avec une flotte nombreuse, faire une descente en Angleterre (2). L'île de Wigt, les comtés de Kent et de Sussex payèrent à leur tour une partie des ravages commis sur le territoire français par les armées anglaises. En même temps, quatre corps d'armée étaient dirigés sur les provinces occupées par les Anglais, surtout vers la Bretagne, où Jean de Montfort avait fait alliance avec l'ennemi.

Pendant ce temps, le roi de France s'app préparait à recevoir à Paris, l'empereur d'Allemagne Charles IV. Le duc de Bourgogne, frère du roi, fut désigné pour aller au devant de l'illustre visiteur. Il partit de Paris le 1^{er} janvier 1378. Avec sa munificence habituelle, Philippe-le-Hardi avait fait, pour la circonstance, habiller richement et à ses frais, les seigneurs de sa suite, et il fit présent à l'Empereur d'une épée dont le pommeau et la garde étaient garnis de pierreries (3).

Le 10 janvier, Jean de Ray assistait, au Palais-Royal, proche St-Paul, à l'hommage que la comtesse de Flandre faisait « de ce qu'elle tenait ou devait tenir à cause de « l'empire dans le comté de Bourgogne, et pour cause

(1) Jean de Ray arrivait à Bruges le dimanche 8 avril 1376, et dînait chez le duc de Bourgogne avec le comte de Sallebruck, Elion de Granson, Othe de Granson et autres seigneurs anglais, chevaliers et écuyers. (ER. PETIT, *Itin. de Philippe-le-Hardi*, p. 116).

(2) Déjà en 1373, une flotte française surveillait les côtes anglaises : « La « première armée était marine et voltigeait à l'entour des ports de France et « d'Angleterre ». (GOLLUT, col. 793, 794).

Il y eut deux descentes de Jean de Vienne en Angleterre : la première en 1378, au sud, et l'autre en 1385, en Ecosse. Cette dernière, malgré tous les préparatifs, ne donna pas de résultat. (Voir dans *l'Amiral Jean de Vienne*, par le Marquis de Loray, (Preuves CXXV, CXXVI et suivantes), la liste considérable des Francs-Comtois qui faisaient partie des troupes de l'amiral).

(3) ER. PETIT, *Itinéraire*, p. 506.

« d'icelui, ainsi que ses prédécesseurs l'avaient fait, et du
« faire (1) ».

La visite du souverain allemand ne fut sans doute pas sans exercer une certaine influence sur les négociations entamées entre les ducs de Bourgogne et d'Autriche.

Encouragé par le résultat de la dernière campagne contre les Anglais, Charles V pensait à continuer le cours de ses succès, et pour pouvoir compter sur la gendarmerie bourguignonne qui avait rendu les plus grands services dans toutes les occasions, il avait engagé son frère à conclure avec le duc d'Autriche une paix durable qui mît fin à quarante années de dévastation des deux côtés de la frontière.

Les pourparlers, commencés en 1377, aboutirent à un traité de paix qui fut signé à l'abbaye de Remiremont, le 7 juillet 1378 (2). Jean de Ray eut l'honneur de faire partie de l'ambassade, avec le maréchal Guy de Pontailler, Olivier de Jussey, bailli de Dijon et membre du conseil privé, Nicolas de Toulon le Chancelier, et Jean Blanchet. Les délégués de Léopold d'Autriche étaient Ulman de Ferrette, Godefroy Molitor et Henri Gessler.

Comme garantie de la paix, un des articles du traité stipulait le mariage de la fille du duc de Bourgogne avec Léopold, le fils du duc d'Autriche, pour le moment où les enfants auraient l'âge convenable.

Ces conventions nécessitaient une entrevue des parties. Elle eut lieu le 24 janvier 1379, à Montbéliard, où Jean de Ray s'était rendu à la suite du Duc, et ayant douze gentilshommes sous sa bannière.

Philippe-le-Hardi, toujours fastueux, paya toutes les

(1) *Arch. du Doubs*, B: 44. — *Arch. de la Côte-d'Or*, Recueil de PEINCEDE T. II, p. 341. COLLUT, col. 752, note 2.

(2) *Arch. du Doubs*, B: 26, et B: 27. — DOM PLANCHER, T. II, p. 355.

dépenses et distribua aux gens du duc d'Autriche pour cent marcs de vaisselle d'argent qu'il avait fait venir à cet effet (1).

Ces négociations et ces entrevues n'avaient pas empêché le duc de Bourgogne de répondre à l'appel du Roi et de lui conduire ses plus vaillants officiers. Jean de Ray et Henri de Montbéliard, avec vingt-cinq hommes d'armes, avaient, en avril et mai de l'année 1378 (2), accompagné Philippe-le-Hardi en Normandie, dans une campagne heureuse qui contribua à arracher aux Anglais les dernières places qu'ils occupaient dans cette province.

A la mort de Charles V, le 16 septembre 1380, les Anglais ne possédaient plus en France que Calais, Cherbourg, Brest, Bordeaux et Bayonne. Leurs défaites successives avaient ralenti leur ardeur, et la soumission du duc de Bretagne, Jean de Montfort, au mois de janvier 1381, les força à se rembarquer.

Jean de Ray était alors rentré dans le Comté, et le 17 mars 1381 (3), il était témoin de l'arrangement pris par Jean de Vergy, seigneur de Fouvent et de Champlitte, et Brun de la Haute-Ribeaupierre, relativement à la succession de Jeanne de Blâmont (4), femme de Brun, et de Marguerite de Blâmont, sa belle-sœur, morte sans enfant. Jeanne avait laissé trois filles, dont l'une, Isabelle de la Haute-Ribeaupierre, était mariée à Guillaume de Vergy, fils de Jean.

(1) ER. PETIT, l. c. p. 142 et 508. — Dom PLANCHER, T. III, p. 565, note XI. Le cortège ducal passa à Gray où il coucha le 18 janvier. Le Duc fit don de 10 francs d'or aux Cordeliers, dont l'église venait d'être brûlée. (ER. PETIT, l. c. p. 142).

(2) Dom PLANCHER, T. III, p. 565, note X.

(3) *Histoire de Vergy*, p. 195.

(4) Jean de Ray était cousin issu de Germain d'Isabelle. Sa mère, Cunégonde de Blâmont, était cousine germaine de Jeanne et de Marguerite de Blâmont.

L'année précédente, il avait concouru, avec Étienne, comte de Montbéliard et Jean, sire de Vaire, à rétablir la bonne harmonie entre les enfants de Thibaut de Blâmont, récemment décédé.

XVI. — Révolte des Flamands. — Bataille de Roosbeck où Jean de Ray a sous sa bannière vingt-sept écuyers et deux archers à cheval. — Il reçoit une récompense pour sa belle conduite — Il achète Beaujeu de Philippe de Montjustin, et reconnaît les droits de l'abbaye de Corneux dans la forêt de Bellevaire.

Depuis 1379, le comte de Flandre, Louis de Mâle (1), le beau-père du duc de Bourgogne était en guerre avec les Flamands révoltés et commandés par Philippe Artevelde (2). Ce n'était plus la révolte d'une ville, de Gand ou de Bruges ; c'était, sous l'influence anglaise, un soulèvement de la Flandre entière, et cela correspondait aux troubles qui inaugurèrent le règne de Charles VI avec les Maillotins (3).

Il fallait arrêter le mouvement qui pouvait s'étendre au loin. Jean de Ray, convoqué à Compiègne avec toute la noblesse française, s'y trouvait le 15 août 1382 (4). On décida la guerre et le jeune Roi, tout à la joie de chevaucher, prit l'oriflamme sur les conseils du duc de Bourgogne, qui allait défendre l'héritage de la Duchesse.

(1) Louis de Mâle, ainsi appelé d'un château près de Gand, où il était né, était un prince sanguinaire et débauché. Il fut comte de Bourgogne après la mort de la comtesse Marguerite, le 9 mai 1383. Mais il fut tué par le duc de Berry, au mois de janvier 1384, dans une querelle.

(2) Philippe Artevelde était le fils de Jaques van Artevelde, issu de famille noble, qui s'affilia à la corporation des brasseurs et fut le chef de la révolte des Flamands contre leur comte, Louis de Nevers, en 1336. Après de brillants succès, il fut massacré par le peuple en 1345.

(3) Maillotins, ainsi appelés des maillets qu'ils avaient pris à l'arsenal le 1^{er} mai 1382, étaient composés de gens du peuple qui s'opposaient à de nouvelles taxes établies par le duc d'Anjou pendant la minorité de Charles VI. Ils attirèrent sur le peuple de cruelles punitions.

(4) Bib. nat. coll. Bourg, LIII, f^o 73, r^o. Pub. ER. PETIT. *Itinéraire* p. 514.

L'armée française entra en campagne à la fin d'octobre. Autour du Roi marchaient les ducs de Bourgogne, de Berry, de Bourbon, le comte de Flandre, le connétable de Clisson (1), Jean de Vienne, amiral de France, Guy de Pontailler, maréchal de Bourgogne, Louis de Sancerre, maréchal de France, Guillaume de Poitiers, maréchal de Flandre. Pierre de Villars portait l'oriflamme (2). Un premier succès, remporté par Jean de Vienne sous les murs d'Ypres, décida cette ville à se rendre. Cassel, Bourbourg, Gravelines, Furnes, Dunkerque suivirent bientôt l'exemple. Enfin les deux armées se rencontrèrent le 27 novembre à Roosbeke, entre Lille et Courtrai, et Artevelde resta sur le champ de bataille avec vingt mille des siens.

Charles VI eut les honneurs de la journée ; l'avantage en restait à Philippe-le-Hardi, à qui elle assurait la jouissance de ce riche pays. Aussi récompensa-t-il généreusement à Lille, le jour même, les seigneurs bourguignons qui s'étaient fait remarquer par leur bravoure (3). Parmi eux était Jean de Ray, qui avait sous sa bannière vingt-sept écuyers et deux archers à cheval (4) et avait été à la hauteur de sa réputation.

La gratification qu'il reçut servit sans doute à payer une partie du prix fixé pour les seigneurie et fortesesse

(1) Du Guesclin était mort le 13 juillet 1380.

(2) GOLLUT, col. 824. Voir aussi FROISSARD, T. II.

(3) COURTÈPÉE, T. I, p. 157. Dijon qui avait fourni volontairement mille hommes, reçut plusieurs privilèges, notamment celui de porter les deux premiers *chefs* de ses armes. Le Duc lui envoya en outre l'horloge de Courtrai, *la plus belle qu'on eut encore vue*. Le maire, Josset de Halles, la fit poser sur une tourelle à côté du portail de l'église N.-D., où on la voit encore aujourd'hui. Jacquemard et sa femme n'ont pas quitté leur poste depuis 517 ans.

(4) Dom PLANCHER, *Hist. de Bourgogne*, T. III, p. 566, notes XII et XIII. En tête de la liste des récompenses, on trouve Bertrand Gast d'Alexandrie, le chef des *brigands*, entré au service du roi Jean en 1357 ou 1358, et qui avait été capitaine de Gray pendant deux mois, du 18 février au 18 avril 1364, au plus fort des exploits des grandes Compagnies dans le Comté. Jean de Ray vient immédiatement après Jean de Vergy, maréchal de Bourgogne, et son frère Jaques de Vergy, seigneur d'Autrey.

de Beaujeu, qu'il venait d'acheter de Philippe de Montjustin (1). Il n'était plus le gentilhomme endetté qui laissait saisir son maire de Miserey par un prêteur à gage de Besançon.

Au Moyen-Âge tous les gentilshommes qui étaient revêtus de charges importantes, ou qui acceptaient des fonctions auprès du Souverain, voyaient immédiatement leur situation pécuniaire se modifier. Ils cessaient d'être la proie des usuriers, et tout contribuait à remplir leur escarcelle au lieu de la vider. Outre qu'ils étaient exempts du service féodal à leurs frais, et de la plupart des autres redevances, ils étaient toujours payés, le plus ordinairement nourris, et souvent vêtus (2).

Les profits et indemnités qu'avait valu à Jean de Ray son intervention pour le départ des Compagnies, les mille florins qu'il avait perçus comme Gardien depuis 1368, sans préjudice des frais de déplacement et autres bénéfi-

(1) L'achat eut lieu entre le 22 janvier 1381 et le 19 juillet 1382. A la première de ces dates, Philippe de Montjustin est encore qualifié seigneur de Beaujeu dans le testament de Guillaume de Veset, son beau-frère, qui le nomme son exécuteur testamentaire. (Abbé GUILLAUME, *Hist. des Sires de Salins*, t. I, p. 272).

Il ne porte plus ce titre lorsqu'il est témoin de la vente de Courgy et St-Cyr, près Chablis (Yonne), le 19 juillet 1382. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1275. Recueil de PEINCEDE, t. I, p. 787).

(2) Vendredi 3 octobre 1279. Quittance au prévôt de Dôle, par Richard, connétable du comté de Bourgogne, de la somme de 20 livres pour les robes qu'il doit avoir pour cause de la connétablie. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 363. — ER. PETIT, *Histoire des ducs de Bourgogne*, t. VI, p. 464, n° 5480).

En 1293, Othon IV, comte de Bourgogne donne la *Chambrière* de son hôtel à Eudes de Fouvent et à ses héritiers, en attachant à l'office de chambellan les prérogatives suivantes : place à l'hôtel (logement et nourriture), robe et palefroi du comte armé chevalier ; droit de 60 sous sur les actes scellés du grand sceau ; *cuirs de toutes les grosses bêtes offertes au comte* (et c'était alors un cadeau des plus fréquent) ; robes portées par les vassaux du rang de comte au moment de leurs hommages, (*Arch. du Doubs*, B : 53). Voir les cadeaux en étoffes faits à tous les seigneurs de sa cour par Philippe-le-Hardi au moment de son mariage, à l'arrivée de l'empereur Charles IV à Paris et du roi Charles VI à Dijon. A l'arrivée de Charles VI, les dames elles-mêmes étaient parées de robes de drap d'or de Chypre et de damas de soie, ainsi que de bijoux donnés par la Duchesse. Les seigneurs avaient des *houppelandes de velours et satin partie blanc et vermill.* (*Bib. nat. coll. Bourgogne*, t. 21, f° 19^{vo}. — ER. PETIT, *Entrée du roi Charles VI à Dijon*, p. 60).

ces, l'avaient fait riche. Aussi avait-il saisi avec empressement l'occasion de devenir le maître d'une terre joignant sa seigneurie de Seveux, et de supprimer ainsi les causes qui avaient autrefois soulevé des querelles avec Joffroy de Beaujeu.

Aussitôt en possession, il eut à subir les réclamations des religieux de Corneux (1), qui avaient, dans la forêt de Bellevaivre, pour leurs hommes de Saint-Broing, des droits accordés jadis par les sires de Beaujeu.

On entra en pourparlers, et sur la production, par Jean de Fraisans, alors abbé de Corneux, des titres qui étaient conservés à l'abbaye, Jean de Ray consentit à reconnaître ces droits et à mettre son sceau au bas d'un traité qui fut fait le 22 juin 1383 (2).

XVII.— Mort du comte de Flandre.— Jean de Ray porte aux funérailles une des épées du défunt et met le corps en terre. — Il est maintenu gardien du Comté.— Philippe-le-Hardi reçoit au château de Gray le serment de fidélité de la noblesse comtoise.— Jean de Ray fait accepter au duc d'Autriche Catherine de Bourgogne aux lieu et place de Marguerite, pour le mariage projeté. — Au retour de son ambassade, il est nommé chambellan, membre du grand conseil et reçoit de nouvelles gratifications.

A la mort de la comtesse de Flandre, Jean de Ray remplissait les fonctions de Gardien. C'est à ce titre qu'il assistait, au mois de janvier 1384, aux funérailles de Louis de Mâle devenu comte de Bourgogne. La Franche-Comté était encore représentée par l'amiral Jean de Vienne et Ancel de Salins, membre du conseil privé. Du Duché étaient venus le maréchal Guy de Pontailler et son frère Jean.

(1) Corneux, abbaye de Prémontrés fondée en 1133 sur les terres données par les seigneurs de Beaujeu.

(2) *Arch. de la Hte-Saône*, H : 440. Parchemin.

Jean de Ray portait la deuxième épée de bataille. La première était tenue par l'amiral Jean de Vienne, la troisième par le maréchal Guy de Pontailler et la quatrième par le seigneur de Saint-Py. Jean de Ray eut ensuite l'honneur de mettre le corps en terre, avec l'Amiral, le Maréchal, Ancel de Salins, le seigneur de Gistelle, Valeran de Renneval et le châtelain de Disquemude (1).

La mort du comte de Flandre mettait sa fille, la duchesse de Bourgogne, en possession de son héritage et en particulier du comté de Bourgogne. Reconnaisant les services rendus par Jean de Ray, Philippe-le-Hardi, lui continua le titre et les fonctions de Gardien, par lettre donnée à Lille, le 7 mai 1384 (2). Jean de Ray dut sans doute recevoir quelque gratification à cette occasion, car la même année 1384, il achetait à Jeannette de Quingey, veuve de Guillaume de Mont-Saint-Léger, l'ancien bailli d'amont, et remariée à Thierry d'Avanne, 50 livres de rente sur Salins, pour le prix de 500 florins (3).

Philippe-le-Hardi vint au mois de novembre prendre possession du Comté. Il fut reçu par le Gardien qui fut présent, le 23 novembre 1384, au château de Gray (4), à l'hommage rendu par le nouveau Comte à l'archevêque de Besançon, pour les villes de Gray et Vesoul (5). Jean de

(1) Chronique de FROISSARD. Edit. Bruchon, t. II, p. 294 (2^e col.) et 295.

(2) Bib. de Dijon. Fonds Baudot, mns. n° 12, t. II, p. 335.

(3) *Arch. du Doubs*, B : 220. Cette rente avait été donnée à Guillaume de Mont-Saint-Léger par Jean de Bourgogne, seigneur de Montaigu, en 1367. (*Arch. du Doubs*, B : 215). Après la mort de Guillaume de Mont-Saint-Léger en 1365, elle avait été d'abord partagée entre ses héritiers, par les soins de Jean de Ray (*Doubs*, B : 226).

(4) Par lettres données au château de Gray le 13 novembre 1384, le duc ordonne de délivrer 4.000 livres par an à la duchesse pour ses couvre-chef et autres menus frais. (ER. PETIT, *Itinéraire*, p. 590).

(5) *Histoire de Gray*, Edit. Charles Godard, p. 86, note 1, d'après Duvernoy. Le Duc fit séjour à Gray du 10 au 23 novembre, et regagna Dijon par Autrey, Bèze et Norges. (ER. PETIT, *Itin.* page 171). L'hommage dut se faire par écrit, comme cela se pratiquait en l'absence du suzerain. Dans l'itinéraire de Philippe-le-Hardi, il n'est pas question de la présence de l'Archevêque à Gray ni du voyage du Duc à Gy : détails qui auraient certainement été mentionnés.

Ray fut même témoin de la reprise de fief (1) des vassaux du bailliage d'Amont, qui venaient en quelque sorte prêter serment de fidélité à leur nouveau maître.

Le Duc avait eu l'intention d'aller à Luxeuil, où il devait se rencontrer avec le duc d'Autriche (2), mais l'entrevue n'eut pas lieu. Le 15 décembre, au moment de partir pour Paris, il envoya Jean de Ray (3) chargé d'une mission des plus délicates. Il s'agissait d'apporter des modifications au traité signé à Remiremont le 7 juillet 1378, et par lequel Marguerite de Bourgogne avait été fiancée au fils de Léopold d'Autriche. La duchesse de Brabant, tante maternelle de la duchesse de Bourgogne, et dont on attendait le riche héritage, désirait marier la jeune princesse et son frère Jean à Guillaume de Bavière, comte de Hainaut, et à sa sœur Marguerite, enfants d'Albert de Bavière, et il était difficile de lui refuser cette satisfaction.

Jean de Ray devait donc pressentir le duc d'Autriche et arriver à lui faire accepter, aux lieu et place de Marguerite, sa sœur Catherine, née en 1378 et âgée de six ans. L'ambassadeur obtint un plein succès, et par une lettre en date du 20 janvier 1385, Léopold accepta la substitution (4).

Ce fut à la suite de cette heureuse négociation que Jean de Ray fut nommé chambellan, membre du grand

(1) La reprise de fief ou hommage du vassal, était suivie dans les quarante jours, du dénombrement ou détail constatant la valeur et les revenus du fief et servant à fixer le contingent à fournir par le vassal.

(2) Il avait été conduit de Dijon à Gray, puis à Luxeuil, cinquante douzaines d'écuelles, plus vingt douzaines de plats d'étain « pour la journée » avec le duc d'Autriche ». (quittance du 6 décembre 1384). (ED. CLERC, t. II, p. 200). Malgré l'affirmation d'ED. CLERC, l'entrevue n'eut pas lieu, non plus que celle du 26 janvier à Montbéliard (Dom PLANCHER, t. III, p. 206). L'itinéraire ne peut laisser aucun doute. Le Duc était à Courtrai le 26 janvier.

(3) Bib. de Dijon, mns. du fonds Baudot, n° 12, t. II, f° 335.

(4) Dom PLANCHER, t. III. Preuves p. CXXIII, ch. LXXXVI.

conseil et obtint une pension de 200 fl. (1). L'année suivante, le 11 mars, il recevait de la Duchesse une gratification de cent livres (2) et donnait une quittance à laquelle se trouve encore attaché son sceau.

* * *

XVIII.— Reprise de fief des vassaux de Jean de Ray à Vereux, Fleurey. — Il est chargé de procéder à la levée d'une aide de 15 deniers par feu dans le Comté. — Il va au secours du duc d'Autriche attaqué par les Suisses. — Il organise une expédition pour empêcher une invasion d'Anglais à la frontière du Duché. — Réparation du château de Beaujeu.

L'hommage féodal des grands vassaux entraînait comme conséquence, les mêmes devoirs de la part des possesseurs de fiefs secondaires ou arrière fiefs. Aussi Jean de Ray recevait-il, le 8 avril 1385 (3), le dénombrement de Jean, sire de Vaire, pour ce qu'il possédait à Vereux (4), et pour ce que les enfants de Regnaud d'Amoncourt (5) tenaient de lui à Fleurey (6), à cause du château de Beaujeu.

L'année 1386 ne devait pas être pour Jean de Ray une année de repos. Il fut commis pour lever dans le Comté *une aide* (7) de quinze deniers, que Philippe-le-Hardi avait

(1) Abbé GUILLAUME, l. c. - DUNOD, T. II, p. 363.

(2) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 352. Quittance sur parchemin avec le sceau de Jean de Ray. (Voir copie de ce sceau aux pièces justificatives).

(3) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 260, f^{os} 275 v^o, et 276 r^o. En 1385, Pâques était le 2 avril.

(4) Vereux, canton de Dampierre-sur-Saône, arrondissement de Gray, (Haute-Saône), sur la rive droite de la Saône, dépendait de la châtellenie de Beaujeu. Hue de Beaujeu en avait échangé une partie avec l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon en 1277, au mois de mai, contre 30 muids de vin de rente annuelle qu'il prenait sur les dîmes de Marsannay, entre Dijon et Nuits. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 10481, cote 229 bis. Orig. parchemin avec sceau bien conservé de Hue de Beaujeu).

(5) Amoncourt, canton de Port-sur-Saône, arrondissement de Vesoul (Haute-Saône).

(6) Fleurey-les-Lavoncourt, canton de Dampierre-sur-Saône, dépendait de Beaujeu par suite d'une alliance dans la maison de Ray, à la fin du XIII^e siècle.

(7) L'aide était un impôt extraordinaire réclamé par le souverain dans des circonstances exceptionnelles. Mais le duc de Bourgogne, qui était fastueux et prodigue, avait souvent recours à ce moyen. Ce qui ne l'empêcha pas de mourir endetté au point que la Duchesse renonça à la comunauté en déposant sur le cercueil, selon la coutume de Bourgogne, sa ceinture, sa bourse et ses clefs. (COURTÈPÉE, T. I, p. 160).

obtenue de ses États (1). Il dut ensuite aller au secours de Léopold d'Autriche.

Depuis le commencement du XIV^e siècle, les hostilités de cessaient pas entre les Suisses et les ducs d'Autriche. Les premiers voulaient consolider leur liberté, et les autres cherchaient à rétablir leur domination sur leurs anciens sujets (2). C'étaient des prises d'armes fréquentes, où l'Autriche perdait petit à petit des lambeaux de territoire, qui venaient augmenter le nombre des cantons (3). En 1386, les Suisses avaient fait un vigoureux effort, et le 9 juillet, à Sempach (4), ils avaient remporté une sanglante victoire où le duc Léopold avait perdu la vie.

Après le traité de Remiremont de 1378, et les nouvelles conventions de 1384, qui assuraient le mariage de Catherine de Bourgogne avec le fils de Léopold, le duc de Bourgogne ne pouvait, sans s'émouvoir, apprendre la

(1) Bib. de Dijon, mss. n^o 12, T. II. La portion échéant au comté de Nevers et au Donzais devait être employée *aux réparations des châteaux et maisons duciales*.

(2) La Suisse, comprise dans le royaume des deux Bourgognes, ou royaume d'Arles, avait été cédée par le roi Léopold III à l'empereur Conrad le Salique en 1022, et était ainsi devenue province *immédiate* de l'empire. Pendant la période féodale, la Suisse était divisée en un grand nombre de fiefs presque indépendants, dont un grand nombre appartenait à la famille de Habsbourg qui tirait son nom d'un château du canton d'Argovie. A l'avènement de Rodolphe de Habsbourg au trône impérial, en 1273, il était comte d'Argovie, landgrave d'Alsace. Il se fit céder l'Autriche en 1276, par son compétiteur à l'empire, le duc de Bohême. Son fils Albert lui succéda dans ses états héréditaires en 1291, et à l'empire en 1298; mais il avait reçu l'Autriche par donation en 1282, et ses descendants l'ont conservée sous le titre de ducs jusqu'en 1453, puis sous celui d'archiducs.

(3) Rodolphe s'était fait une telle réputation de justice et de bravoure que les cantons d'Uri, Schwitz et Unterwald l'avaient choisi comme *avoué*. Mais Albert ayant voulu convertir en souveraineté les droits de simple patronage que son père exerçait, une révolte eut lieu le 1^{er} janvier 1308. C'est à ce moment que l'histoire place le fait de Guillaume Tell.

Lucerne entra dans la ligue des cantons en 1332, Zurich en 1351, Zug et Glaris en 1352, Berne, en 1353. Fribourg et Soleure n'en firent partie qu'en 1481, Bâle et Schaffouse en 1501.

Par le traité de Bâle en 1599, l'empire avait renoncé à toute prétention sur la Suisse.

(4) Sempach, sur le lac de ce nom, canton de Lucerne, à 41 kil. de Bâle, à 15 de Lucerne.

mort du père de son futur gendre. Il résolut de faire le plustôt possible une sérieuse diversion qui empêchât tout au moins la guerre d'arriver à la frontière du Comté. Il choisit ses meilleurs capitaines, et Jean de Ray fut envoyé avec Thibaut de Neufchâtel, Jean de Vergy, Jean de Cusance pour envahir le territoire Bernois au milieu de septembre (1). Mais ils ne purent empêcher l'effet de cette terrible journée de Sempach qui, avec la bataille de Næfels (2) en 1388, acheva de briser en Helvétie le joug de l'Autriche.

La mort du duc d'Autriche fut l'occasion de nouvelles négociations, pour confirmer le mariage projeté entre son fils et la fille du duc de Bourgogne. Elles fixèrent à 20.000 lb. le douaire de la future épouse ; et, par lettre donnée à Dijon, le 17 septembre 1387, Jean de Ray fut commis pour recevoir l'assignation que les députés Autrichiens devaient faire de cette somme, hypothéquée sur les châteaux et terres du duc d'Autriche situés sur les confins de la Bourgogne.

A peine Jean de Ray était-il de retour du pays Bernois, qu'il avait eu à s'occuper d'organiser une autre expédition. Et, le 13 octobre 1386, dans son château de Beaujeu (3), il rendait une ordonnance pour faire rembourser par Guyot Vurry, trésorier de Dôle, à Nicolas Guillet, prévôt de Gray, la somme de 18 lb. 16 s. 9 deniers *estevenants*, montant de la dépense faite pendant deux jours, les 9 et 10 octobre, par une petite troupe de deux cent cinquante-huit cavaliers commandée par son fils, Guillaume de Ray.

Des bandes « *d'Hennemis Inglois* » avaient paru non

(1) ED. CLERC, T. II, p, 211.

(2) Næfels, canton de Glaris, à 62 kil. S.-E. de Zurich.

(3) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 11875. Original parchemin ; sceau manque.

loin d'Autun, se dirigeant vers la Bourgogne. Sur l'ordre de la Duchesse, Jean de Ray avait immédiatement convoqué à Nantilly (1) les gens d'armes de la région, et avait chargé Nicolas Guillet, le prévôt de Gray, et son chapelain, Jean Longin, de les ravitailler. On avait amené de Gray : « pain, vin, char de bœuf, de porc, de chastron « (mouton) et de poullaile, especes, chandelle de cire et de « sups (suif), sel, aux, oignons, vinaigre, verguz, foin, « avoine, forge et plusieurs autres menues choses ».

Il donna le commandement à son fils, pendant qu'il allait à Dijon prendre les ordres de la Duchesse. Mais les routiers s'étant dirigés d'un autre côté, il revint licencier sa petite armée et rentra à Beaujeu où il faisait alors, selon toutes probabilités, exécuter d'importants travaux.

Jean de Ray devait laisser, en effet, dans sa nouvelle acquisition des traces durables de son passage. A l'époque où il en devenait propriétaire, des modifications importantes étaient apportées dans l'architecture militaire. Si, par suite de la découverte de la poudre, les épaisses murailles et les hautes tours semblaient plus nécessaires que jamais, on sentait cependant le besoin d'un peu plus de bien-être que dans les siècles précédents. Les forteresses étaient rendues plus commodes, plus agréables à habiter.

Dans les châteaux de la seconde moitié du XIV^e siècle, « de grands et vastes corps de logis se lient intimement aux murs d'enceinte ; les ouvrages de défense « sont entremêlés d'appartements, et les constructions « civiles s'accroissent aux dépens des fortifications » (2).

Il en fut certainement ainsi à Beaujeu (3), et la preu-

(1) Nantilly, canton d'Autrey, arrondissement de Gray, (Haute-Saône).

(2) DE CAUMONT, *Architecture civile et militaire*, p. 560.

(3) Beaujeu fut possédé par les descendants de Jean de Ray jusqu'en 1540. Après Bernard de Ray, son fils, vinrent Jean, son petit-fils, et Guillaume, son arrière petit-fils, qui fut la tige de la branche de Beaujeu. Guillaume de Ray avait épousé Catherine de Vergy, veuve de Thibaut, Bâtard de Neufchâtel, et

ve en est dans la grande quantité de briques émaillées (1) trouvées dans les terrains voisins du donjon. Elles sont pour la plupart parfaitement conservées et ont pu servir à constituer, dans des embrasures, des pavages de plusieurs mètres carrés. Quatre de ces briques, disposées convenablement, représentent les armes de la famille de Ray qui sont : *de gueules au ray d'escarboucle pommeté et fleuroné d'or* ; et cette circonstance permet d'attribuer ces briques à Jean de Ray, d'autant plus que c'est surtout au XIV^e siècle que cette décoration fut le plus en faveur (2).

* * *

XIX. — Guerre entre le duc de Bourgogne et l'archevêque de Besançon au sujet du droit de battre monnaie. — Destruction des châteaux de Mandeure et de Noroy. — Siège du château de Gy. — Excommunication de Jean de Ray. — Construction et dotation de la Chartreuse de Dijon, au moyen de rentes sur Salins achetées à Jean de Ray et autres.

Les archevêques de Besançon avaient reçu de Charles-le-Chauve le droit de battre monnaie. Ce droit avait été confirmé par Guillaume roi des Romains, en 1256. L'empereur Charles IV, par lettres patentes en date du 27 décembre 1357, avait renouvelé ce privilège, et les Archevêques avaient la prétention de l'exercer à l'exclusion des Comtes de Bourgogne et des grands vassaux (3).

En 1339, le duc Eudes IV, qui faisait battre de la monnaie à Auxonne, fut excommunié par l'archevêque

il en eut François de Ray qui laissa, de Jeanne de Roussillon, Jean de Ray, mort sans alliance, et Anne de Ray, mariée à Antoine de Choiseul, baron de Lanques avec lequel, en 1540, elle vendit Beaujeu à Nicolas Perrenot, le chancelier de Charles-Quint.

(1) Ces briques ont huit centimètres de côté. Le dessin a été obtenu au moyen d'un poncef découpé, et par conséquent très régulier. (Voir bulletin de la Société de la Haute-Saône, t. III, 1862. Planche XVI).

(2) DE CAUMONT : p. 205, et Jules GAUTHIER : note sur un carrelage émaillé du XIV^e siècle, trouvé au château de Roullans (Doubs).

(3) DUNOD : *Histoire de l'Eglise*, t. I, p. 80, 81, 82.

Hugues de Vienne. Ce prélat n'épargna pas davantage son oncle, Philippe-de-Vienne, qui avait établi une fabrique dans son château de Pymont en 1340 (1).

En 1363, l'archevêque Amédée avait lancé les censures de l'Église contre Tristan de Châlon, seigneur de Rochefort, qui avait ouvert un atelier à Orgelet. Tristan en avait appelé au Saint-Siège qui n'avait pas maintenu la sentence, et même avait levé l'interdit mis sur la ville d'Auxonne pour la même cause. Cependant l'archevêque Amédée paraît avoir vécu en bonne intelligence avec le duc de Bourgogne, car en juillet 1370 (2) Jean de Ray écrivait à Guillaume de Mont-Saint-Léger, bailli d'Amont, pour lui prescrire de notifier à Jean le Vosgien et au seigneur d'Auxelles un mandement *de garde* accordé par le Duc à l'Archevêque, qui avait porté plainte contre leurs pillages et dommages dans la terre de Faucogney (3).

À l'avènement de Guillaume de Vergy qui succéda à Amédée, le différend se renouvela plus fort que jamais et l'interdit fut jeté sur Auxonne, en 1375. Le Duc en appela au Pape, et obtint un répit de l'abbé d'Acey, délégué du Saint-Siège ; puis voyant que l'Archevêque ne cédait pas, il se décida à lui déclarer la guerre en 1380.

Les biens de l'Archevêque et du Chapitre furent saisis, et les châteaux de Mandeure (4) et de Noroy (5) furent pris et rasés par Jean de Ray et le bailli Jean de Ville-sur-Arce, qui encoururent de ce fait une sentence d'excommunication, prononcée le 31 mai 1389 (6).

(1) DUNOD, *Hist. de l'Église*, t. I, p. 220.

(2) ED. CLERC, t. II, p. 173, note 3.

(3) *Arch. du Doubs*, B: 61.

(4) Mandeure, canton d'Audincourt, arrondissement de Montbéliard, est bâti auprès de l'emplacement d'une ancienne ville romaine, avec amphithéâtre, etc.

(5) Noroy-l'Archevêque, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Vesoul, (Haute-Saône).

(6) COLLUT, col. 861, note 2.

Cela n'arrêta pas les hostilités et, le 14 octobre, Jean de Ray faisait envoyer de Dôle et de Chaussin l'artillerie de ces places, pour aider à prendre Gy, à l'encontre de l'archevêque (1).

Le 9 novembre, au château de Gray, il publiait un mandement à l'effet de mettre dans Citey (2) une garnison de 120 chevaux pour renforcer celle d'Autoreille (3) et presser le siège de Gy (4). Le siège dura longtemps, car le 19 février suivant Guy Vurry, le trésorier de Dôle, faisait livrer du vin à la garnison d'Autoreille sous le sceau d'Aymon de Musigny (5).

L'Archevêque s'était enfermé au château de Gy (6) avec ses vassaux, décidé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; mais, sur les conseils de sa famille et de ses amis, il se démit de ses fonctions (7) et termina ainsi la querelle.

Pendant que le duc de Bourgogne faisait à l'archevêque de Besançon une guerre acharnée (8), il s'occupait à Dijon de l'achèvement de la Chartreuse de Champmol, située aux portes de la ville, et où il voulait être inhumé.

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, Recueil de PEINCEDE, t. xxiv, p. 560. Pierre de Choisey, le Gruyer, fut chargé d'activer la réparation des engins et autres habillements pour yceulx conduire à Gray, pour aider à mettre à l'obésance la forteresse de Gy ».

(2) Citey, à 4 km. de Gy, canton de Gy, arrondissement de Gray, au N.-O. entre Gy et Gray.

(3) Autoreille, canton de Gy, au S.-E. entre Gy et Besançon, à 3 km. de Gy.

(4) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 11830, cote 42.

(5) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 1140, cote 48.

(6) Le château de Gy fut réparé en 1440 par l'archevêque Quentin Ménard, qui fit rebâtir ceux de Mandeure et de Noroy. (DUNOD, *Histoire de l'Eglise*, t. I, p. 280).

(7) Il fut créé cardinal en 1391 par le pape Clément VI, et mourut en 1404. Son successeur à l'archevêché de Besançon fut Gérard d'Athier, Lxxvi archevêque.

(8) C'était une guerre politique et non une guerre religieuse. Philippe-le-Hardi eut toute sa vie grand respect pour la religion qu'il pratiquait. Il avait les meilleures relations avec le pape Clément VII. C'est à sa prière que le roi Charles VI rendit la fameuse ordonnance qui accorde le sacrement de pénitence aux criminels condamnés à mort, ce qui leur avait été refusé jusque là. (Voir ordonnances du Louvre, t. v.iii, p. 122).— COURTÈPE, t. I, p. 160-162.

Il avait lui-même donné le plan (1) et en avait posé la première pierre, en 1383. Le 22 janvier 1389, il lui constituait 260 livres de rente sur Salins, provenant du duc de Bar, et récemment rachetées de Thibaut de Neufchâtel, de Jean de Ray, de Henri de Salins, d'Othon de Salins, de Jeannette de Quingey, de Pierre d'Usier, de Petitjean de Nozeroy et du seigneur d'Étrabonne (2).

XX. — Visite du roi Charles VI à Dijon. — Brillante réception faite par la Cour de Bourgogne. — Jean de Ray, pendant son séjour, se porte garant d'une somme de 120 lb. pour pertes subies par un juif de Dijon, du fait de Valeran de Thierstain, comte de Florimont.

Au commencement de l'année 1390, la ville de Dijon s'apprêtait à recevoir le roi Charles VI revenant d'Avignon, et qui voulait faire à son oncle le duc de Bourgogne, la visite plusieurs fois annoncée. « Si en ordonna le « Roi et signifia à son oncle le duc de Bourgogne, et à sa « tante la Duchesse, qu'il passeroit *au long* parmi leur « pays, et vouloit voir ses cousins et cousines, leurs en- « fans, et amèneroit en sa compagnie son frère de Tou- « raine et son oncle de Bourbon ».

Le Duc et la Duchesse firent immédiatement procéder aux préparatifs nécessaires, et « firent crier et publier une « fête et une joute à estre à Dijon. Et furent chevaliers et « escuyers de Bourgoigne, de Savoie et des Marches pro- « chaines requis et priés estre à cette fête et s'ordonné- « rent et apparoièrent tous selon ce (3). Les seigneurs et « les dames du Duché et de la Comté recevaient en même

(1) COURTÉPÉE, T. I, p. 160.

(2) *Arch. du Doubs*, B : 216. Jean de Ray, déjà en 1375, avait vendu 25 lb. de rente à Gill. de Montaigu et 40 à Hugues Deschanps (*Arch. du Doubs*, B : 220).

(3) FROISSARD : Edit. BUCHON, T. III, p. 13.

« temps que leurs lettres de convocation, des pièces
« d'étoffe de couleur uniforme pour leur permettre de fi-
« gurer avec honneur suivant l'importance de leur qua-
« lité hiérarchique.

Les villes faisaient des frais pour orner les rues, les
« places et les carrefours qui se trouvaient sur l'itinéraire
« royal, et prenaient des soins de propreté qui ne leur
« étaient pas habituels. La Duchesse ordonna de nettoyer
« les rues de Dijon et de les débarrasser des immondices
« qui les encombraient, car le pavage de la ville, qui était
« à l'état de projet, n'avait pas été effectué, par suite du
« refus que les gens d'église avaient fait d'y contribuer
« pour leur quote-part (1) ».

Le duc de Bourgogne s'était rendu à Tournus pour
recevoir son neveu et l'accompagner jusqu'à Dijon. Le
maire de la ville de Dijon, Jean Baudot, les Échevins, les
maîtres des Comptes étaient allés jusqu'à Nuits. Le cor-
tège arriva dans la capitale de la Bourgogne le dimanche
13 février 1390, précédé par le bailli Jaques Paris de la
Jaisse à cheval, tenant à la main une *longue baguette
blanche*. Jean de Ray, Gardien du Comté et chambellan
du Duc, était dans l'entourage des Princes. On voit aussi
les noms de son fils Guillaume et de sa femme (2).

Les fêtes durèrent jusqu'au jeudi 17, et après le dé-
jeuner le Roi reprit le chemin de ses États, accompagné
jusqu'à Mussy l'Évêque par son hôte, qui rentra à Dijon le
mercredi 23 février.

Après le départ du Roi, Jean de Ray dut à ses fonc-
tions de conseiller et chambellan du Duc de faire quelque

(1) (*Entrée du Roi Charles VI à Dijon*, etc., par ER. PETIT. Dijon, imp. Darentière, 1885, p. 14-15). Tous les renseignements qui suivent sont tirés de cette savante brochure qu'on lira avec le plus grand intérêt, comme tout ce qui émane de la plume de l'éminent écrivain.

(2) *Entrée du roi Charles VI à Dijon*, etc., par ER. PETIT, p. 89 et 99.

séjour à Dijon avant de rentrer dans le Comté. Et, le 13 mars 1390; devant Guyot Corsain, notaire à Dijon, il s'engageait à rembourser, le jour de la Saint-Remi (1^{er} octobre) suivant, à Joseph de Chinon, juif de Dijon, et à Flo-rye, sa femme, une somme de 120 francs, montant de la perte en meubles et bétail, qu'il avait éprouvée en revenant d'Allemagne par le fait de Valeran comte de Thiers-tain, seigneur de Florimont, gendre de Jean de Ray. Les témoins étaient Jean d'Arbot, capitaine général du Comté et Jean Longin prêtre, chapelain de Jean de Ray (1).

* * *

XXI.— Jean de Ray approuve comme seigneur dominant la cession du vil-lage de Dandisier faite à l'abbaye de Corneux par Jean de Beaujeu, qui l'avait confisqué sur Étienne de Dandisier.— Dénombrement de sa seigneu-rie de Seveux.— Règlement de compte entre Jean fils de Jean de Ray et Raoul de Grugères. — Jean de Ray remet à l'Archevêque les biens confis-qués lors du conflit au sujet de la monnaie.— Levée de l'interdit dans le Comté.— Jean de Ray cesse ses fonctions de Gardien.— Il est remplacé par Jean de Vergy. — Mariage du duc d'Autriche avec Catherine de Bourgo-gne.

Il y avait alors à Beaujeu, un Jean de Beaujeu repré-sentant la branche cadette des sires de Beaujeu. Ce Jean, vassal de Jean de Ray, avait lui-même des vassaux qui étaient ainsi arrière-vassaux de Jean de Ray. Parmi eux, étaient Étienne de Dandisier, qui portait le nom d'un vil-lage aujourd'hui disparu, et situé alors entre S^t-Broing (2) et Sauvigney (3).

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 11308. n° 149, r°. Il est bien évident que Jean de Ray n'est que caution, et qu'il ne peut pas être tenu pour le sire de Florimont; mais le fait n'en est pas moins curieux. Il faut dire que les Juifs, revenus à Dijon depuis 1373, jouissaient dans cette ville de privilèges assez étendus, à charge de payer chaque année au Duc une somme de mille livres. (Voir COURTÉPÉE, t. I, p. 444).

(2) Saint-Broing, canton et arrondissement de Gray, avait appartenu à l'ab-baye de St-Bénigne de Dijon qui le céda à l'abbaye de Corneux en 1210 pour un revenu annuel d'un demi marc d'argent (*Arch. de la Côte-d'Or*, H.6 layette 11-13, cote 2).

(3) Sauvigney-les-Angirey, canton et arrondissement de Gray, et, comme Saint-Broing, sur le Drugeon.

Étienne de Dandisier avait vendu à l'abbaye de Corneux tout ce qu'il possédait au territoire de ce village, en meix, maisons, terres, prés et bois, et l'avait *déclaré de franc alleu* (1). Jean de Beaujeu, usant de son droit méconnu, confisqua les biens cédés ; mais « en considération de la pauvreté où ladite abbaye était alors, et pour « participer au bénéfice des messes, prières, oraisons et « bienfaits, il consentit à renoncer à son droit et à laisser « l'abbaye en paisible jouissance ». Jean de Ray invité, comme seigneur du fief, à ratifier la vente et l'abandon de Jean de Beaujeu, y consentit et mit son sceau au bas du traité qui fut passé à Beaujeu, le 23 juin 1390, en présence de Gauthier de Tincey, Guillaume de Beaujeu frère de Jean, Guill. le Vaillant de Maisières, leur cousin, etc. (2).

Outre Ray et Beaujeu, Jean de Ray possédait encore la plus grande partie de Seveux, c'est-à-dire le « donjon, la ville, et ses faubourgs *entourés de murailles et de fossés*, le moulin situé sur la Saône à la porte du Bourg, le colombier entre la Saône et la rivière de Seveux, *la nef* (barque) *et le pontonnage*, sur lesquels Henri de Lambrey percevait 15 lb. de rente annuelle qu'il tenait en fief de Jean de Vergy. Jean de Ray avait de plus le labourage d'une charrue, cent vingt faulx de prés, soixante ouvrées de vigne, soixante arpents de bois à la *vente* de Seveux, cent vingt autres entre Jehan de Beaujeu et le grand chemin... cinq pescheries sur la Saône, etc. »

Tous ces biens sont énumérés dans le dénombrement donné au duc de Bourgogne, le 14 novembre 1391, par Jean de Vergy seigneur de Fouvent et de Champlitte, dont la reprise de fief avait du être précédée de celle de Jean de Ray (3).

(1) Le franc alleu était le domaine libre, ne relevant d'aucune châtellenie ou seigneurie. Il en existait encore à cette époque, mais ils devenaient rares.

(2) *Cartulaire de Corneux*, f° 467, v° (mss. Droz).

(3) *Arch. de la Côte-d'Or*, B: 260, f° 104 et suivants.

Cette même année, Jean de Ray terminait par une transaction le différend (1) survenu au sujet de la succession d'Ansel de Salins, l'ancien conseiller de la comtesse de Flandre. Ce personnage laissait deux filles, Antoinette et Jeanne, celle-ci mariée à Jean fils de Jean de Ray, Antoinette à Raoul de Gruyères (2). Des difficultés s'étaient élevées, mais moyennant une certaine somme versée par Jean de Ray et dont Raoul de Gruyères donna quittance, la paix fut rétablie entre les deux beaux-frères.

Ce fut en cette année 1391 que Jean de Ray cessa ses fonctions de Gardien qu'il avait exercées pendant vingt-trois ans, presque sans interruption.

Il fut remplacé par Jean de Vergy, qui était installé dès le 27 juin, puisqu'à cette date, par une lettre écrite à Gray, il donnait son appréciation sur les biens de Jean de Châlon qu'il avait l'ordre de saisir (3). La remise des pouvoirs dut avoir lieu au commencement du mois, car le 28 mai Jean de Ray a encore le titre de Gardien lorsqu'il dépose dans l'enquête relative au fief de la Rochelle, réclamé par le Duc à Henry de Vergy, seigneur de Fouvent (4).

Le dernier acte important de Jean de Ray comme Gardien avait été la remise, au mois de février 1391 (5), entre les mains de l'archevêque Gérard d'Athier, des biens confisqués pendant l'épiscopat de Guillaume de Vergy, à propos de la question de la monnaie.

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 360, cote 140. Recueil de PEINCEDÉ, t. XXIII, p. 808.

(2) Ansel ou Ansel de Salins avait fait son testament en 1391. ED. CLERC, t. II, p. 836, note Antoinette de Salins devenue veuve épousa, en 1407, Jean de Vergy, seigneur d'Autrey, Mantoche, Arc-les-Gray, Lefond, Pierre-court, etc. Elle en eut : Charles de Vergy, seigneur d'Autrey, et Louise de Vergy, mariée à Jean de Ray, petit-fils du Gardien et fils de Bernard de Ray. Jeanne avait été mariée à Girard, seigneur de Trivier. (Abbé GUILLAUME, t. II, p. 68).

(3) ED. CLERC, t. II, p. 233 et note.

(4) *Arch. de la Côte-d'Or*, B : 11129.

(5) GOLLET, col 861, note 3.

Après la démission de Guillaume de Vergy, Philippe-le-Hardi avait entamé des négociations à Avignon, avec le pape Clément VII, pour faire cesser l'interdit qui existait sur la Franche-Comté; et, le 16 octobre 1690, une bulle était envoyée à l'évêque d'Autun, pour lever l'excommunication de toute la Province, lorsque les fonds appartenant à l'Archevêque et au Chapitre auraient été restitués.

L'évêque d'Autun donna, le 14 décembre 1391, commission d'assigner l'Archevêque, le Doyen, le Chapitre, les Gens du Duc avec l'abbé de Saint Oyan, pour se rencontrer à Gray, le 7 janvier 1392. Tous les intéressés ayant comparu en personne ou par procureur dans le couvent des Cordeliers, Guillaume de la Baume, abbé de Saint-Oyan, déclara que toutes les terres et les châteaux lui avaient été remis par Jean de Ray, Gardien du Comté, Jean de Ville-sur-Arce, bailli et Jean d'Arbot capitaine général, chargés de la procuration du Duc, et qu'en conséquence l'Archevêque suspendait les effets de la censure (1). Par cette mesure les parties se trouvaient l'une vis-à-vis de l'autre dans la même situation qu'auparavant.

Quelques semaines après, le 27 février 1392, Jean de Ray était envoyé à la Cour du duc d'Autriche, et cette nouvelle mission, qui fut le couronnement de sa carrière diplomatique, montre quel degré de confiance il avait su inspirer à son souverain.

Il était chargé de rappeler les projets de mariage avec Catherine de Bourgogne et à en fixer la date.

Le 29 avril suivant, il retournait de la part de la Duchesse prendre le futur époux à Luxeuil pour l'accompagner à Dijon, où il arriva le 5 mai, pour la célébration des

(1) Dom PLANCHER, T. II, p. 195.

noces (1). Jean de Ray profita de cette circonstance pour obtenir la grâce du plus grand seigneur du Comté, qui avait encouru la colère du duc de Bourgogne. C'était Jean de Châlon-Arlay, prince d'Orange, descendant de Jean de Châlon le Sage et de Laure de Commercy, sa troisième femme.

* * *

XXII.— Révolte de Jean de Châlon-Arlay, prince d'Orange.— Jean de Ray et Jean de Vergy obtiennent sa grâce.— Jean de Ray délégué au Parlement de Dôle en 1392. — Règlement de la succession de Jaques de Ray, *oncle naturel* de Jean de Ray.— Droit de parcours dans la forêt de Bellevaire accordé aux habitants de Sauvigney.

De tout temps les barons Comtois avaient supporté avec impatience le joug d'un prince étranger, quels que fussent ses droits à la souveraineté.

Ils l'avaient montré sous Philippe-le-Bel qui s'était fait céder le Comté par le comte Othon IV ; sous Philippe-le-Long, le mari de la fille d'Othon IV ; sous le duc de Bourgogne Eudes IV. La comtesse Marguerite, petite fille d'Othon IV et légitime héritière avait elle-même trouvé à son arrivée une certaine froideur ; et il avait fallu la présence des Anglais à la frontière et ses faveurs habilement distribuées, pour vaincre les hésitations des Montbéliard et des Neufchâtel.

(1) Bib. de Dijon, mss du fonds Baudot, n° 12, t. II, f° 335, v°. Le Duc n'assistait pas à ce mariage. Il était dans le nord, le 3 à Arras, le 7 à Douai, le 12 à Lille, où il passa le reste du mois. (ER. PETIT, l. c. p. 228). Léopold, surnommé le Gros ou l'Orgueilleux, mourut en 1411. Catherine lui survécut et mourut à Gray le 26 janvier 1425. Elle fut inhumée à la Chartreuse de Dijon. Elle avait, dans son douaire, les comtés de Ferrette et d'Alsace avec les villes de Belfort et de Masevaux. Elle avait eu 100.000 lb. de dot, mais n'ayant pas d'enfant, elle abandonna cette somme à son frère, Jean sans Peur alors duc de Bourgogne, pour 3.600 lb. de rente annuelle, assignées sur les revenus de la ville de Gray, avec la jouissance du château. L'accord fut conclu à Rochefort le 27 décembre 1412, entre Catherine et Jean de Saulx, seigneur de Courtivron, conseiller du Duc, et en présence de Jean de la Baume, abbé de Lure, Maximin de Ribeupierre, Guy de Salins, conseiller de Catherine, Guy de Lantenne, Gruyer du comté. (*Arch. de la Côte-d'Or*, B : 206. — Recueil de PEINCEDE, t. I, p. 495).

Quant aux Châlon, descendants des anciens Comtes, ils avaient toujours considéré le Comté comme leur patrimoine et avaient souvent levé l'étendard de la révolte. En 1336, c'était Jean II de Châlon-Arlay, avec les Faucogney et les Neufchâtel-Comté. En 1368, c'était Jean de Châlon-Châtelbelin, sire de Rochefort et comte d'Auxerre; en 1386, ce fut Jean de Châlon-Châtelguyon, sire d'Arlay et prince d'Orange, le petit-fils de Jean II de Châlon-Arlay.

Philippe-le-Hardi, comme c'était la loi féodale, avait rendu ses devoirs à l'archevêque de Besançon pour les châteaux de Vesoul et de Gray, après la mort du comte de Flandre; mais il avait exigé l'hommage des grands vassaux, qui avaient ainsi reconnu la légitimité de ses droits. Un seul avait osé restreindre sa soumission et refusé de courber la tête devant les ordres du Duc. C'était Jean III de Châlon-Arlay, que son mariage avec Marie des Baux avait fait prince d'Orange. La mort de son oncle Hugues avait réuni en sa main presque tous les *meix de Châlon*, et il n'avait pu voir, sans protester, les officiers du Duc instrumenter dans ses terres (1). Il avait refusé l'hommage pour Jougue qu'il ne tenait, disait-il, que de Dieu et de son épée.

Il n'avait pas craint de tirer violemment des mains des sergents du Duc un de ses serviteurs condamné à mort pour avoir exécuté ses ordres, et de briser la baguette (2) de l'huissier qui lui signifiait les sentences du Parlement. Le Duc le fit *ajourner* devant le Parlement, et sur son refus de comparaître, les châteaux de Châtelguyon et de Chalamont furent emportés : mais les autres,

(1) Voir page 182.

(2) Les huissiers, ou plutôt les sergents, qui les remplaçaient alors, portaient une baguette blanche comme insigne. La brisure de cette baguette était une insulte grave.

pourvus de bonnes garnisons, résistèrent à toutes les attaques.

Bientôt Jean de Châlon, avec la permission du Roi, fut arrêté, au mois de juillet, à Conflans près Paris, par Guillaume de la Trémouille et Philippe de Bar, et transféré à Lille, puis à Vantoux, près Dijon, en octobre 1391, pour l'instruction du procès.

Le Conseil ducal, saisi de l'affaire, voulait la peine de mort (1).

Sur les Conseils des parents et amis de son mari, et principalement de Jean de Vergy (2), seigneur de Fouvent et de Champlitte, et Jean de Ray, Marie de Baux fit ouvrir aux officiers de Philippe-le-Hardi les châteaux assiégés et même la ville de Jougne qui, en réalité, était ville impériale. Jean de Vergy et Jean de Ray avec les principaux seigneurs du Comté (3) profitèrent du mariage qui venait d'avoir lieu à la Cour ducal pour solliciter alors l'élargissement de Jean de Châlon, et par acte passé à Dijon, le 7 mai 1392, se portèrent caution d'une somme de 100.000 francs exigée par le Duc à cet effet.

Philippe-le-Hardi se laissa alors fléchir et peu après Jean de Châlon était rentré en grâce.

Cette intervention de Jean de Ray avait augmenté son influence, aussi le voit-on désigné pour assister, comme Conseiller, aux séances du Parlement qui se tint à Dôle, du 3 juin au 21 juillet de cette même année 1392. Le man-

(1) DOM PLANCHER, T. II, p. 120.

(2) Jean de Vergy était marié à Jeanne de Châlon, fille de Jean de Châlon-Arlay II, et sœur de Louis de Châlon, père du prisonnier. Jean de Vergy jouissait de toute la confiance du Duc. Il fut gardien en 1391, après Jean de Ray. Ce fut lui qui alla porter à Bajazet la rançon de Jean de Bourgogne, duc de Nevers, fait prisonnier à Nicopolis le 28 septembre 1396. Il fut récompensé par le titre de Maréchal. C'est pour avoir réussi dans son voyage que Jean de Vergy fonda, à la suite d'un vœu, le couvent des Augustins de Champlitte, en 1398.

(3) CHEVALIER, T. II, p. 692, pièce justificative n° CXLVII, donne la liste de ces seigneurs.

dement de la Duchesse (1) daté de Dijon, le 15 mai 1392, établit ses gages à 3 francs par jour, *selon l'usage*.

La faveur de plus en plus grande dont jouissait Jean de Ray lui permit à ce moment de régler, à l'avantage de ses fils, un litige relatif à la succession de *son oncle* Jaques de Ray, *frère naturel* de son père et ancien curé de Saint-Sauveur-les-Luxeuil (2). Ce Jaques de Ray était mort en 1382, après avoir fait un testament par lequel il instituait pour ses héritiers universels Jean et Bernard de Ray, *ses cousins*, fils de Jean de Ray, et il leur laissait entre autres biens la maison forte de Betoncourt-les-Ménétriers (3), relevant du duché de Bar.

Mais la coutume voulait que les bâtards fussent inhables à tester, et qu'à défaut d'héritiers nés en légitime mariage, leur succession fut acquise au Prince (4) ou au seigneur haut justicier, dans la terre duquel la succession était ouverte (5).

Le duc de Bar s'était donc emparé de la maison-forte de Betoncourt, puisque Jaques de Ray « *n'était pas né de noces* » ; mais sur requête de Jean de Ray qui fit valoir les services qu'il avait rendus jadis au duc de Bar (6), celui-

(1) DOM PLANCHER, T. III, p. 119. Pendant les fréquentes absences du Duc, la Duchesse avait le gouvernement des deux Bourgogne.

(2) St-Sauveur, canton de Luxeuil, arrondissement de Lure, (Hte-Saône).

(3) Betoncourt-les-Ménétriers, canton de Vitrey, arrondissement de Vesoul, (Haute-Saône), possède une église du XII^e ou XIII^e siècle, restaurée malheureusement. Betoncourt appartenait aux seigneurs de Ray dès le XIII^e siècle. Jean de la Roche, sire de Ray, qui releva le premier le nom et les armes de Ray, avait donné à Cherlieu trois bichets de froment à prendre annuellement sur sa métairie de Betoncourt.

(4) Voir DUNOD, *Observations sur la coutume*, p. 542. Si le bâtard était marié sans enfant, la veuve partageait la succession avec le seigneur. (*Arch. du Doubs*, B: 51).

(5) Le 1^{er} juin 1349, à la requête de Hugues de Vienne, archevêque de Besançon, de Jean de Châlon-Arlay et de Henri de Montbéliard, seigneur de Montfaucon, la duchesse et comtesse de Bourgogne, Jeanne de Boulogne, avait rendu à Gray une ordonnance confirmant la Coutume. (*Arch. du Doubs*, B: 55).

(6) Voir page 113.

ci consentit, en 1393, à donner mainlevée, et à laisser les légataires prendre possession de leur héritage (1).

A la fin de cette même année 1393, le 18 septembre, Jean de Ray avait donné le droit de parcours dans la forêt de Bellevaivre (2) aux habitants de Sauvigney (3), dont le seigneur était son vassal, car son fief était *mouvant* du château de Beaujeu.

* * *

XXIII.— Mort de Jean de Ray. — Son testament. — Ses femmes.
Ses enfants.

Jean de Ray sentant sa fin prochaine fit, en 1393, un testament qui se trouve au château de Ray, et par lequel il institue pour son héritier Jean son fils, et à son défaut Bernard son autre fils, avec la terre de Ray en principut. Il veut que les reliques de la *vraie croix* demeurent, sans être partagées, au château de Ray (4).

Il ordonne à ses héritiers de restituer trente florins aux religieux de l'abbaye de Cherlieu, pour réparation du dommage qu'il a causé sur les terres des villages de Cornot et de Gurgeon. Il nomme pour ses exécuteurs testamentaires Henry, seigneur de Villersexel (5) chevalier, Gérard seigneur de Cusance (6) aussi chevalier et Thibaut de Bathenans, écuyer.

Jean de Ray a été inhumé à l'abbaye de la Charité.

(1) Du vivant des bâtards, ils obtenaient facilement leur légitimation, c'est-à-dire le droit de disposer de leurs biens (*Arch. du Doubs*, B : 56, 57, 58, 59).

(2) *Arch. de Beaujeu*. Papiers concernant la forêt.

(3) Sauvigney-les-Angirey, canton de Gray, (Hte-Saône).

(4) *Arch. de la Hte-Saône*, B : 2698, f° 135 v°.

(5) Henri de Faucogney, seigneur de Villersexel, était fils d'Aimé et de Jeanne de la Roche. Son arrière-grand-mère était Guillemette de Ray, fille d'Othon de Ray.

(6) Gérard de Cusance était marié à Simonne de Villersexel, sœur d'Henri ci-dessus (FINOT, *Les Sires de Faucogney*, p. 174); son frère Jean épousa Marguerite, fille de Jean de Ray et mourut sans enfant en 1433. (DUNOD, t. III, p. 118).

Le nécrologue de cette abbaye fixe le jour de la mort en ces termes : « mense maii 1394, obiit Dominus Joannes « miles Dominus de Ray ».

Jean de Ray avait eu deux femmes : la première Mahaut de Savigny ne lui donna pas d'enfant.

La seconde fut Marie de Châteauvillain, veuve en premières nocés de Guy de Châteauneuf (1) et qui vivait encore en 1396. Cette année-là, elle consentit, tant en son nom qu'en celui de ses enfants, à l'hypothèque créée par Jean de Cusance, son neveu, au profit d'Agnès de Voyacour veuve de Jean dit la Crolière, bâtard de Faucogney, sur les terres de Soing et de Fédry, qui relevaient du château de Ray.

Marie de Châteauvillain ne se trouve pas dans les généalogies de cette famille ; mais elle en était certainement, puisque dans le dénombrement de la terre d'Arc, donné le 17 novembre 1394 par Guillaume de Vienne, seigneur de Saint-Georges, fils de Jeanne de Châteauvillain et de Jaques de Vienne, son deuxième mari, il nomme Jean de Ray, à cause de Marie Châteauvillain, sa femme, pour ce qu'il tient à Courcelle-les-Aujon (2), Charmerois (3), Tornay (4), Crenay (5) et Sarmoutier, toutes seigneuries qui ont toujours fait partie de la châtellenie de Châteauvillain.

Marie pouvait être fille de Guillaume (6), frère de

(1) *Arch. de la Côte-d'Or*, E. 1448. Le 18 août 1394, elle reprend de fief de Guillaume de Mello, son beau-frère, pour Villaine les Prévôtes et Torcy qu'elle a dans son douaire.

Châteauneuf, canton de Pouilly-en-Auxois, arrondissement de Beaune ; Torcy, canton et arrondissement de Semur. Villaines-les-Prévôtes, canton de Montbard, arrondissement de Semur.

(2) Courcelle-sur-Aujon, canton d'Auberive, arrondissement de Langres, (Haute-Marne).

(3) Charmerois, canton d'Auberive, arrondissement de Langres (Hte-Marne).

(4) Tornay, canton de Fayl-Billot, arrondissement de Langres (Hte-Marne).

(5) Crenay, canton de Chaumont (Hte-Marne).

(6) JOLIBOIS, (*La Haute-Marne*, p. 116, cote 2).

Jean III, qui fut Gardien du Comté en 1348 (1) avant Gauthier de Ray.

Elle eut les enfants suivants :

1^o Guillaume, qui commandait en 1386 (2) la petite troupe réunie à Nantilly sur les ordres de Jean de Ray, pour s'opposer à l'invasion de bandes de routiers signalées du côté d'Autun. L'année suivante, il était en Flandre avec la Trémouille pour secourir la duchesse de Brabant (3), tante de la duchesse de Bourgogne et alors en guerre avec le duc de Gueldres allié des Anglais. Il mourut avant son père, puisqu'il n'est pas désigné dans son testament. Il avait été marié à Catherine de Neufchâtel, fille de Thibaut VI et de Marguerite de Bourgogne (4), et qui avait reçu en dot la terre de Nancuisse (5) et 3.000 fr. d'or. Elle était veuve en 1389, lors de la réception du roi Charles VI à Dijon. Elle épousa en secondes nocces Jean de Granson, seigneur de Pesmes.

2^o Jean de Ray, qui succéda à son père en 1394, mais mourut à Nicopolis dans l'expédition du duc de Nevers en 1396. Il était marié à Jeanne, fille d'Ansel de Salins (6), et n'en eut pas d'enfant.

3^o Bernard de Ray qui, après la mort de son frère Jean, devint seigneur de Ray et de Beaujeu et continua la lignée.

4^o Isabelle de Ray, mariée en première nocces à Valeran de Thierstain, seigneur de Florimont (7) et ensuite alliée à Guillaume de St-Trivier en Dombes, seigneur de

(1) Voir page 128, note 2.

(2) Voir page 196.

(3) Voir page 163, note 1.

(4) *Arch. de la Côte-d'Or*, E: 1859. Marguerite de Bourgogne était la sœur de Jean de Bourgogne, seigneur de Montaigu.

(5) Nancuisse, canton d'Orgelet, arrondissement de Lons-le-Saunier, (Jura).

(6) Voir page 204.

(7) *Arch. de la Côte-d'Or* ; Recueil de PEINCEDE, t. xxv, p. 252. Elle avait en douaire le château de Mirecourt et ses dépendances, etc.

Branges, chevalier. Elle était veuve en 1398, et était en discussion au sujet de Branges et au nom de ses enfants, Antoine, Guillaume, Marguerite et Marie de Saint-Trivier, avec Guillaume de Vienne, seigneur de Saint-Georges (1).

5^o Marguerite de Ray, dame de Flagey et de Scey-en-Varais, mariée à Jean de Cusance, et nommée dans des titres de 1428 à 1432 (2).

*
* *

XXIV. — Éloge de Jean de Ray

Jean de Ray avait été pour ainsi-dire pendant vingt-trois ans, Gardien ou Gouverneur d'une Province où se trouvaient les Châlon, les Vienne, les Montfaucon, les Neufchâtel, les Vergy, les Bauffremont, les Montmartin, les Rye, les Oyselet et d'autres familles qui possédaient à ce moment des hommes remarquables. Avec lui disparaissait une des grandes figures de la Franche-Comté.

Il avait commandé les armées, rendu la justice, relevé les finances, et avait été mêlé à toutes les négociations importantes, soit pendant la paix, soit pendant la guerre, sous la comtesse de Flandre et le duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi ; mais son plus beau titre de gloire est ce surnom de *Porte-Paix* qu'il avait su mériter, lui homme (3) de guerre, dans le siècle de violences et de troubles où il a vécu.

Dr BERTIN.

(1) Abbé GUILLAUME, l. c. Guillaume de Vienne était fils de Jacques de Vienne et de Jeanne de Châteauvillain, et était par sa mère seigneur de Châteauvillain et suzerain des fiefs appartenant à Marie de Châteauvillain, mariée à Jean de Ray et mère d'Isabelle.

(2) Abbé GUILLAUME, l. c.

(3) GOLLUT, col. 728.

ÉTUDE TOPOGRAPHIQUE & HISTORIQUE

DE LA COMMUNE

DE MONTUREUX & PRANTIGNY

I

La commune de Montureux et Prantigny fait partie du canton d'Autrey, de l'arrondissement de Gray et du département de la Haute-Saône.

Montureux est à 14 kilomètres d'Autrey, à 8 kilomètres de Gray et à 51 kilomètres de Vesoul.

Son territoire est limité au nord par celui d'Oyrières ; ou nord-est par celui de Vereux ; à l'est par celui de Beaujeu dont il est séparé par la Saône ; au sud par celui de Rigny et à l'ouest par celui de Chargey.

Le village est situé sur le flanc d'une falaise de calcaire jurassique supérieur qui borne la vallée étroite de la Saône et limite un plateau compris entre les vallées du Salon au nord, et des Écoulottes ou sud. Le sol de ce plateau est constitué par un dépôt argilo-siliceux-ferrugineux quaternaire, et le sol de la prairie basse par des alluvions modernes de la Saône.

La source importante de la Duy (2000 l. par minute) donne naissance à la Raye du Fourneau.

La population de la commune, d'après le recense-

ment de 1896 est de 380 habitants, dont 324 pour Montureux et 56 pour Prantigny.

En 1866, Montureux avait 451 habitants et Prantigny, 67.

En 1851, Montureux avait 507 habitants et Prantigny, 68.

Le territoire et le village de Montureux sont traversés par la Route Nationale n° 70, d'Avallon à Combeaufontaine.

La commune comprend 1189 hectares, dont 816 pour les terres labourables, 161 pour les prés, 1 pour les vignes, 179 pour les bois, et le reste pour les constructions, cours, jardins, vergers, chemins, etc. Son sol, d'assez bonne qualité, donne un revenu cadastral d'environ 44.000 fr.

Montureux possédait jadis un haut fourneau pour la fusion du minerai de fer que l'on trouve en assez grande quantité dans son territoire et surtout dans ses bois communaux, lieux dits : « Bois d'Orain et Essarts-Pierrotte ». Ce haut fourneau s'est arrêté en 1863. Aujourd'hui les bâtiments sont en démolition.

D'après les tableaux de la statistique agricole, le territoire de Montureux produit, année moyenne, 4900 hectolitres de blé, 530 hectolitres de seigle, 126 hectolitres d'orge, 54 hectolitres de maïs, 7.050 hectolitres d'avoine, 2.000 hectolitres de pommes de terre, 36 hectolitres de colza, 4.000 quintaux de foin et autant de fourrage des prairies artificielles.

Vers 1873, onze hectares de vignes produisaient 200 hectolitres de vin.

On trouve dans la commune 80 chevaux, 400 animaux d'espèce bovine, 250 porcs, etc.

La tuilerie, appartenant aujourd'hui à M. Janicaud, Alexandre, qui l'exploite lui-même avec sa famille, pro-

duit environ 150.000 pièces par an. Ses tuiles et ses briques ont une renommée très étendue et méritée. (1)

II

QUELQUES DÉNOMINATIONS. — En examinant les dénominations cadastrales des divers cantons du territoire, on trouve bien des termes qui rappellent un souvenir historique.

Voici les principaux :

1^o *Le Bois d'Orain*. — Propriété des seigneurs d'Orain en Bourgogne.

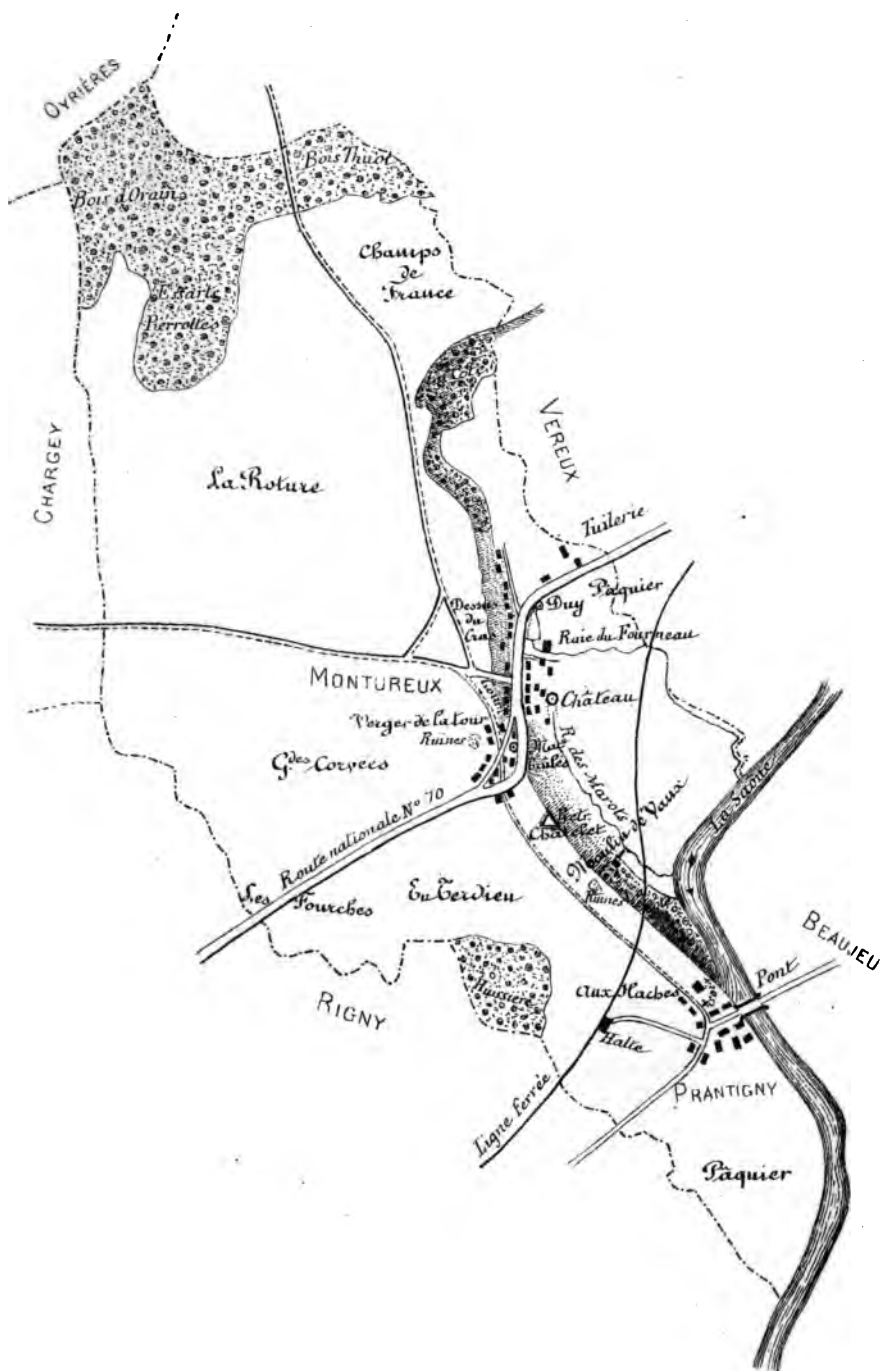
2^o *Champs de France*. — Probablement champs formant une terre vassale du comte de Champagne ou du duc de Bourgogne dont les provinces faisaient partie intégrante de la France, au XVI^e et XVII^e siècles, tandis que la Franche-Comté était province espagnole. — On peut croire aussi que ces terres étaient franches (affranchies d'impôts).

3^o *La Roture*. — Endroit du territoire où se trouvaient les propriétés appartenant aux roturiers, vilains et manants.

4^o *Terre Dieu*. — Terre de Dieu, dépendance ou du presbytère ou du couvent ; peut-être des Capucins qui selon la tradition possédaient et exploitaient le moulin de Vaux.

5^o *Grandes Corvées*. — Champs où les sujets des seigneurs étaient tenus de travailler à de certaines époques de l'année (labour, piochage, moisson) et cela sans rétribution.

(1) Voir la notice spéciale à la fin.



1

2

3

4

6° *Aux Fourches*.— Sous-entendu patibulaires : Potence seigneuriale. Elle se trouvait bien placée sur la limite du territoire le long de la route qui conduit à Gray sur le revers qui regarde la ville. Les anciens du village disent avoir vu encore les pierres qui avaient soutenu les poteaux.

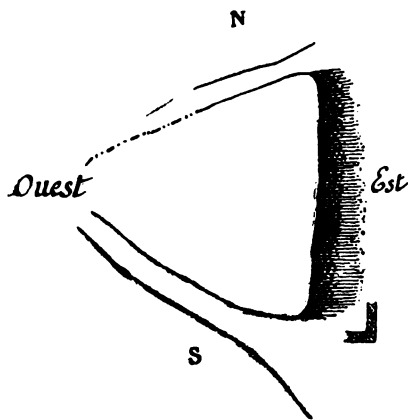
7° *Côte du Moulin de Vaux*.— Endroit situé au-dessus de la côte Joncery, très élevé, plongeant presque à pic sur la prairie et sur la Saône en face de la Tour de Beaujeu ce qui en rend la vue très pittoresque. Lieu bien choisi pour y placer un moulin à vent (1). Directement au pied de la côte se trouve une source abondante d'excellente eau où les Capucins meuniers s'approvisionnaient, et appelée encore « *source du moulin de Vaux* ». Cette source alimente la fontaine de Prantigny.

8° *Aux Haches*.— Lieu dit situé entre la côte du Châtelet et le village de Prantigny et où l'on trouve des tuileaux romains en quantité. On y a probablement trouvé des armes anciennes, ce qui a donné lieu à cette dénomination.

9°, 10° *Au Châtelet, Sur la Côte du Châtelet*.— Lieu où selon l'abbé Mouton (*Histoire d'Autrey*) aurait été un château gallo-romain et où l'on aurait trouvé des pièces romaines. Ce qu'il y a de certain, c'est que, à l'est du canton du Châtelet tout à fait sur le bord de la côte, dans un endroit très escarpé se trouve une terrasse à peu près triangulaire entourée de fossés bien visibles encore, quoique comblés par le temps surtout du côté du nord-ouest. Le côté Est, d'aplomb sur la côte, a quelque chose d'imposant. Au pied de la côte et en face se trouve un reste de mur de soutènement. Il devait y avoir là un petit camp

(1) Le moulin de Vaux pouvait aussi, avec plus de raison, être mû par le ruisseau des Marois, au pied de la côte.

retranché ou au moins un fort bâti pour surveiller la vallée de la Saône. Peut être même cette espèce de castrum a-t-il fait partie de la ligne de défense entre les Lingons et les Séquanes. Il aurait ensuite été occupé par tous les peuples qui se sont succédé depuis sur notre territoire.



« Au mois de mai 1888, m'a dit M. Nicolas de Prantigny, en visitant mon blé situé sur la côte, j'ai été fort étonné de voir les jeunes plants que j'avais devant moi, jaunes et moins haut qu'ailleurs. J'observai et je vis que ces tiges de blé jaunes formaient un rectan-

gled'environ cinquante pas de long et dessinant exactement le plan d'un bâtiment avec murs de refend ». Ce terrain repose sûrement sur des fondations de murs et c'est la couche arable moins épaisse dans cet endroit qui produisait l'effet remarqué.

11° *Aux Meix Brûlés*. — Anciennes maisons de ferme détruites par l'incendie et qui n'ont pas été reconstruites.

12° *Au-dessus du Cras*. — Cette position qui domine la partie nord du village de Montureux, se trouve directement au-dessus du champ appelé « *la vigne de l'Étang* ». Dans ce dernier endroit on a trouvé en 1858, un tombeau en pierre contenant trois squelettes : un d'homme, un de femme et un d'enfant d'environ douze ans.

13°, 14°. *Champ du Four ; Vigne du Four*. — Lieux situés vers l'emplacement du four banal.

15° *Creux de la Tour : Champ de la Tour.* — Emplacement du château fort de la famille de Mandre. Le creux de la Tour serait le reste de l'ancien fossé d'enceinte.

16° *Au Paquier.* — Prés où les habitants de Montureux avaient le droit de faire pâturer leurs bestiaux sans redevances au seigneur.

17° De même au *Pâquier de Prantigny.*

III

MONTUREUX

TEMPS ANCIENS. — Montureux (*Monthureux, mont heureux ou bien mons turris : Mont de la Tour*) a selon toute probabilité une origine fort ancienne. Sa position sur une côte escarpée dominant la vallée de la Saône en fait un point stratégique très important que tous les peuples qui ont successivement occupé notre pays ont dû certainement apprécier.

Cette antiquité de Montureux serait constatée par un objet trouvé à la carrière du chemin de Chargey, par M. Pothiat, Jean-François, en 1885, et représentant un buste d'homme, de 0^m10 de hauteur grossièrement taillé dans le calcaire stalagmitique. Cet objet se trouve au musée scolaire.

Montureux figure sur la carte de la Franche-Comté à l'époque romaine. De là les nombreuses ruines qu'on y trouve comme je l'ai dit plus haut. Gaulois, Romains, Burgondes, Francs y auraient laissé des traces de leur domination.

Les Romains, amateurs de beaux sites, auraient construit une villa dans l'endroit appelé « le Châtelet ».

Cette villa relativement importante a été défendue

par un retranchement ou un fort avancé dominant la vallée. Autour de cette villa on aurait construit des maisons, un village.

Plus tard, les Gallo-Romains construisirent des maisons dans le bas de la côte, à proximité des différentes sources qui se trouvent en cet endroit la Duy, la Grande Fontaine, la source Saint-Martin, la fontaine Laillet; c'étaient les laboureurs.

A l'époque du partage du pays par les Burgondes, vers 450, ceux-ci se seraient établis directement au-dessus et vis à vis du nouveau village dans la partie haute actuelle, pour dominer les sujets qu'ils avaient conquis et les surveiller. D'où ce cimetière de la vigne de l'Étang au bas du Cras où l'on a trouvé le sarcophage de 1858 et où, probablement, on découvrirait encore quelque chose d'intéressant si l'on y faisait des fouilles.

MOYEN-AGE.— Au Moyen-Age, selon l'abbé MOUTON (*Histoire d'Autrey*) Montureux appartenait ainsi qu'une grande partie des villages voisins tels que Autrey, Montot, Fouvent, aux célèbres « preux de Vergy ». Ces seigneurs y avaient bâti un château fort dans la partie haute du village, à un kilomètre environ du Châtelet romain. Les de Vergy pour récompenser les bons services d'une famille fidèle, les « de Mandre », y placèrent ces derniers comme vassaux chargés aussi de l'administration de leur seigneurie de Montot.

Les principaux personnages de cette famille sont :

1356 JEAN DE MANDRE.

1364 FERRY DE MANDRE, du parti des Anglais, pour Philippe-le-Hardi (*Époque de la guerre de Cent ans*).

1476. ANTOINE DE MONTUREUX, un des seize conseillers du duc Charles, épousa une fille du célèbre gouverneur

d'Alsace, Pierre de Hagenbach. Il fut fait prisonnier à la bataille de Nancy où périt le Téméraire.

1518 CLAUDE DE MONTUREUX.

1524 GUILLAUME DE MANDRE, le plus célèbre de la famille, armé chevalier par Charles-Quint, a suivi cet empereur à Jérusalem, a assisté à son couronnement, l'a accompagné dans ses guerres contre les Turcs ainsi que Philippe II. Il est venu mourir au « castel de Montureux » qu'il avait fait fortifier. Il fut inhumé dans la chapelle qu'il avait fait construire à l'église de Montureux.

Lors de la démolition de l'ancienne église en 1848, on a relevé la tombe de Guillaume de Mandre et on y a retrouvé son épée. Cette épée a été donnée par M. le curé Denomey à M. le baron Eugène Villatte de Vereux. La pierre tombale a été placée dans le mur de la nouvelle église, on y lit cette inscription :

« Cy gist haut et puissant seigneur Guil. de Mandre,
« créé chevalier par Charles Quint, empereur des Ro-
« mains et depuis a suivi le même au voyage qu'il fit au
« Saint Sépulcre de Jérusalem. Il suivit ledit maître en
« son couronnement fait l'an 1530 par le pape Clément à
« Bologne en Italie et à la repousse et grande perte du
« grand Turc en Ongrie. Il a suivi ledit maître et Phē roi
« d'Espagne son fils en toutes guerres a ses propres frais.
« Après avoir fortifié le vieux châtel de Montureux ; il fit
« élever cette chapelle en laquelle il fut inhumé étant tré-
« passé le mardi dernier jour d'avril 1560. Ici git aussi
« Madame Anne de Senailly sa femme qui décéda le mer-
« credi 23 novembre, fête Saint Clément 1569. Dieu ait
« leurs âmes, Amen ! »

1569. HUMBERT DE MANDRE fut lieutenant de François de Vergy et gouverneur de Besançon.

Avant 1636, Humbert II, connu sous le nom de capi-

taine de Mandre, prit le château de Beaumont, ruina la forteresse de Rigny, mais fut blessé devant la château de Ray avant 1628. Hermann François, affranchit Montureux en 1628. (*Il sera question plus loin de cet affranchissement*).

La famille de Mandre dévouée à l'Espagne, puisqu'elle jouissait de toute la confiance de ses souverains, soutint le parti de cette puissance lors de la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV en 1668.

Le roi de France, pour punir cet attachement à l'Espagne, fit démolir le château de Montureux, confisqua la seigneurie et la donna à l'avocat Jobelot, de Gray, lequel avait soutenu le parti français lors de la prise de cette dernière ville.

(Des Jobelot sont descendus par les femmes, les FAL-LATIEUX et les VILLATTE). « Ce château de Montureux, dit GOLLUT dans son *Histoire de la Franche-Comté*, était un des bons châteaux du bailliage d'amont ».

Et l'abbé MOUTON ajoute : « Des ruines en sont restées longtemps sur le terrain, mais elles ont disparu au commencement de ce siècle ».

De fait, il n'y a pas de trace à la mairie de l'enlèvement de ces ruines, mais il est certain qu'il existe encore au « Verger de la Tour » des vestiges de caves et un puits. Le creux d'eau appelé Creux de la Tour est, paraît-il, un reste des anciens fossés.

ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION.— En 1790, la commune de Montureux est organisée. Un registre est acheté pour y inscrire les lettres patentes du roi, les actes du district et ceux du département, ainsi que les délibérations de l'assemblée de la commune. Le premier document qui y est inscrit est une lettre patente du roi Louis XVI qui promulgue le décret de l'Assemblée constituante organisant les municipalités.

Le 30 mars 1790, le sieur Serette, fermier des terres et fourneau de la seigneurie se transporte chez le maire comme député (*envoyé*) de M. de Montureux pour faire aux habitants une répartition de la dîme que ledit seigneur a remise aux habitants, par acte sous-seing privé le 28 juillet 1789. On décide d'envoyer audit seigneur des délégués pour l'entendre, ne pouvant croire qu'il retire un don qu'il a fait de bonne volonté, avant la célèbre nuit du 4 août. Et à cette occasion, voici ce que raconte le registre de la municipalité :

« Par un premier traité du 28 décembre 1628, la communauté de Montureux pour s'affranchir envers son seigneur, s'est soumise à lui payer annuellement une gerbe par journal de tout grain qui se lie, un menevé de chanvre par chenevière, une pinte de vin par tonneau, une taille annuelle de neuf vingts francs comtois.

« Plus, pour s'affranchir de la mainmorte personnelle, elle s'est obligée à payer au sieur Mandinet de Gray, à la décharge du seigneur la somme de mille francs comtois, et celle de vingt-cinq francs pour l'extinction des corvées.

« Plus pour l'affranchissement de la mainmorte réelle et foncière, la somme de onze mille francs à Mademoiselle Huot, veuve du sieur Labouré». (Ce sont là les dispositions de l'affranchissement consenti par Hermann-François de Mandre !)

« La communauté de Montureux a rempli la majeure partie de ses engagements pécuniaires envers son seigneur. Malheureusement, en 1636, la guerre, la peste et la famine ont désolé, ruiné et dépeuplé les campagnes, notamment le village de Montureux. En 1657, cette communauté s'est trouvée réduite à une telle extrémité

« qu'il ne restait plus au milieu des ruines que *douze jeunes gens*. Elle redevait encore à son seigneur 4.500 fr. de capital et 3.500 francs d'intérêts échus à 6 %.

« Pressés par le seigneur et par les créanciers, les jeunes gens habitant Montureux, passèrent un second traité avec le seigneur le 13 février 1657, et s'engagèrent à payer une dîme de quinze livres par journal de toute espèce de récolte : charge énorme pour un territoire très étendu et si peu d'habitants. Il est assuré que dans trois ans, le seigneur a retiré au moins deux fois les 8.000 francs pour lesquels la dîme avait été contractée ! et la connaissance de ces faits doit ouvrir les yeux au comité féodal ». (*Copie textuelle*).

Le 30 mars 1790, par la délibération rappelée plus haut, la communauté demande à revenir à l'ancien traité, moins onéreux que celui de 1657, arraché à l'ignorance et à la nécessité.

Après une longue délibération de trois grandes pages du registre, la communauté décide de demander avis à MM. Quirot, Lécurelle, de Villemont et Billottet, avocats au Parlement pour savoir ce qu'il y a lieu de faire.

Ceux-ci n'osant se prononcer, engagent les habitants de Montureux à s'adresser aux députés du pays à l'Assemblée nationale constituante : MM. Muguet, Gourdan, Cochard, Lapoule et Martin.

(*Comment se faisait-il donc que les décisions du 4 août 1789 n'étaient pas encore en exécution le 30 mars 1790 ?*)

En feuilletant le registre de cette époque, on remarque que la Révolution a été acceptée dans nos campagnes avec un grand enthousiasme. Mais, par exagération, beaucoup d'esprits exaltés se croyaient tout permis. A chaque page, il est question que des malfaiteurs prennent les

récoltes dans les champs, les fruits dans les vergers, etc, et les nombreux arrêtés du maire pour réprimer ces abus prouvent jusqu'à quel point l'exaltation était arrivée.

Le 14 juillet 1790, la commune s'associe à la fête de la Fédération qui a lieu à Paris. On donne des réjouissances ; on prête serment d'union ; on célèbre un office solennel ; on chante le *Te Deum* ; on fait des distributions de pain aux pauvres.

Procès-verbal de cette fête mémorable est dressé et revêtu de soixante-quatre signatures, parmi lesquelles on remarque celles de MM. Raclot, maire de Montureux, Clairottet, maire de Prantigny, Julien, curé, etc.

Ce procès-verbal est une page d'histoire digne d'être rapportée, du moins dans ses principaux passages :

« Nous, soussignés, membres des municipalités de
« Montureux et de Prantigny, pour nous conformer au
« décret de l'Assemblée nationale..... il est que ce jour-
« d'hui, 14 Juillet 1790, à midi, à l'église paroissiale, nous
« avons prêté serment d'être fidèles à la nation, à la loi et
« au roi, de maintenir de tout notre pouvoir la Constitu-
« tion du Royaume, de soutenir de toutes nos forces les
« décrets de l'Auguste Assemblée, sanctionnés par le roi,
« et de les défendre jusqu'à la dernière goutte de notre
« sang, etc... »

Le 8 octobre 1790, on pose les scellés sur l'armoire qui contient les papiers de la justice, chez M. Marc Golu, greffier de la justice de M. Jobelot, ci-devant seigneur.

Les esprits s'agitent ; on constate une grande effervescence, et les bons citoyens ainsi que la Garde nationale sont requis pour veiller au bon ordre, et pour défendre les propriétés (arrêté du 3 janvier 1793).

Le 10 août 1793, pour fêter l'anniversaire du 10 août

1792, les maires de Montureux et de Prantigny, ainsi que les officiers municipaux de ces communes se réunissent à l'église avec la Garde nationale, et là, prêtent le serment d'être fidèles à la République une et indivisible, et de maintenir la liberté et l'égalité, ou de mourir en les défendant. Le procès-verbal de cette cérémonie est suivi de soixante-quinze signatures, notamment celle du recteur d'école Ormancey.

CONVENTION. — Le Convention ayant à lutter contre les ennemis intérieurs et contre les armées de l'Europe, prend des mesures énergiques.

Immédiatement après le procès-verbal de la fête du 10 août, se trouve un recensement de toutes les denrées récoltées dans la commune. Chaque habitant fait la déclaration de ce qu'il a récolté et de ce qu'il lui faut pour les semences, les fermages et la nourriture de sa famille.

« ... Pierre Raclot, l'ainé, 15 personnes, a récolté
« 2.700 gerbes de blé, etc., il lui faut 120 mesures pour
« semer, 240 pour consommation et *rentaire*, 50 *paires* à
« la nation et 48 *paires* à d'Hennezel. Signé : Raclot.

« Jean-Baptiste Tropet, 6 personnes, a déclaré avoir
« une mesure et demie de farine, et il lui en faut 45
« mesures pour aller jusqu'à la récolte, *illitéré*, etc....»

Le 9 octobre 1793, pour se conformer au décret de la Convention, on nomme un comité de surveillance composé de douze membres et chargé du bon ordre. Ce comité doit veiller exactement sur les mauvais citoyens et faire punir ceux des gens suspects qui seront connus.

Pendant cette année 1793, les réquisitions militaires ont été considérables. Le 4 mai 1793, on distribue des secours aux pères, mères, frères et sœurs *des soldats volontaires*.

Le 24 août, livraison de 113 mesures de blé à Vesoul ; le 28 août, 40 mesures à Champlitte, et 152 mesures d'avoine à Belfort.

Le 29 octobre, le Directoire du district de Champlitte fait réquisitionner à Montureux 680 quintaux de foin. Et le conseil municipal expose que malgré le dévouement de la commune à la République, il lui est impossible de livrer cette quantité.

Le 26 Nivôse an II, un agent national en tournée, appelle tout le monde au dévouement et au zèle. Il dit qu'il n'y a pas besoin de marguillier, mais qu'il faut faire un marché avec le pâtre, avec le recteur d'école, avec les gardes de bois et *champards*. Il se plaint que jusqu'ici la municipalité a été négligente....

On établira dorénavant la chambre commune au presbytère, de l'agrément du citoyen curé ; et le maire conduira à Champlitte les quatre gardes pour s'y faire enregistrer.

Le 23 Ventôse, la commune se plaint aux commissaires que le Fourneau cause beaucoup de préjudice en ayant supprimé deux abreuvoirs ainsi que le canal d'irrigation de la prairie, lequel conduisait les eaux de la Duy à la Saône par le fossé des Marois.

Le 20 Germinal an II, il y avait vingt-cinq jeunes gens du pays aux frontières. Les commissaires révolutionnaires pressent les réquisitions et usent de menaces envers les officiers municipaux.

Les réquisitions doivent être conduites promptement à destination, presque toujours à l'armée du Rhin.

Pendant les années 1793, 1794. 1795, elles se sont élevées à 3.284 mesures de blé, 152 mesures d'avoine, 610 quintaux de paille, 980 quintaux de foin, 15 quintaux d'orge et 70 quintaux de seigle.

Au dire des commissaires révolutionnaires, les hommes avaient peur ; mais voici qui prouve qu'il n'en était pas de même des femmes :

« Ce jour 16 Germinal an III de la République, nous
« soussignés, maire et officiers municipaux de la commu-
« ne de Montureux, en vertu de la réquisition faite à
« ladite municipalité par le citoyen Antoine Beurey, agent
« national de cette commune, disons et attestons que
« ledit jour, une multitude de femmes de ladite commune
« se sont rassemblées et transportées à la municipalité
« dans le dessein de faire célébrer la fête de Pâques.
« Malgré les défenses et les représentations qu'on leur a
« faites, malgré la loi du 3 Ventôse qu'on leur a citée,
« elles n'ont voulu entendre aucune raison, se sont empa-
« rées des clefs de la ci-devant église, sont allées trouver
« le citoyen Élie Julien, ci-devant curé dans cette commu-
« ne, l'ont engagé à faire les offices de ce jour et ont
« sonné. Ledit Julien a dit la messe et les vêpres le pré-
« sent jour, à quoi la municipalité a surveillé suivant
« ladite loi, et de tout quoi nous avons fait et dressé le
« présent procès-verbal pour être envoyé aux autorités
« et statué ce qu'il appartiendra.

« A la chambre commune de Montureux, les an,
« mois et jour susdits. Signé : Golu, maire, Brossié et
« Chapuis, officiers municipaux. »

L'époque de la Terreur avait laissé dans les esprits un si sombre souvenir qu'on était tout heureux de s'en trouver soulagé.

Le 12 Thermidor an III, le Directoire du district de Champlitte fait inscrire, par chaque *piéton*, sur le registre des délibérations de toutes les communes un arrêté ainsi conçu :

« Le Directoire du District,

« Considérant que rien n'est plus propre à perpétuer
« dans le souvenir des Français la haine de la tyrannie
« qui a précédé le 9 Thermidor et les prémunir contre
« tout rétablissement de ce régime de brigandage et d'hor-
« reur que la célébration solennelle de ce jour mémora-
« ble,

« Que cette époque de notre Révolution est trop
« importante pour jamais cesser d'être présente à l'idée
« de tout citoyen et mérite de passer à la postérité comme
« le triomphe de la vertu sur le trône, de la liberté sur le
« despotisme et des lois sur l'anarchie,

« Arrête, le procureur-syndic entendu :

« 1^o Que le 9 Thermidor prochain, répondant au 21
« juillet, vieux style, sera célébré par toutes les commu-
« nes du ressort de la manière la plus solennelle. 2^o Cha-
« que municipalité demeure chargée de régler le mode
« de célébration de cette fête et de la faire annoncer, etc. »

Pendant que la Convention faisait des prodiges pour organiser l'intérieur comme pour lutter contre la coalition, nos armées se couvraient de gloire, surtout l'armée d'Italie commandée par Bonaparte. Le retentissement s'en répercute jusqu'à Montureux. Le 10 Prairial an IV, sur arrêté de l'administration du canton de Chargey, les municipalités et gardes nationales se rendent au chef-lieu de canton pour célébrer la *fête des victoires*.

Il paraît qu'à cette époque, les archives de la mairie n'étaient pas très bien tenues, qu'on n'en faisait pas grand cas, et que beaucoup de documents se sont égarés, probablement les plus précieux, tels que celui du 28 décembre 1628. Les maires ignoraient même s'il y avait des papiers, témoin cette dispute qui eut lieu en Vendémiaire an IV, (*registre de la mairie*) :

Le 17, Antoine Beurey, agent municipal, somme son prédécesseur, Gabriel Bouillet, de lui remettre dans quarante-huit heures tous les titres et objets de la mairie. Le 18, Gabriel Bouillet somme son prédécesseur, Jean-Baptiste Brossié pour le même motif.

Le 19, Jean-Baptiste Brossié somme son prédécesseur, Claude-Nicolas Garnier. Le même jour, Claude-Nicolas Garnier somme son prédécesseur, Nicolas Pothiat. Le 20. Nicolas Pothiat requiert Pierre Raclot l'ainé.

Enfin celui-ci, s'excusant sur le peu de durée de sa gestion, remet au citoyen Beurey, en fait de papiers, le seul objet qu'il ait de la mairie.... l'écharpe municipale!

Ainsi cinq maires de suite avaient oublié de constater quels étaient les titres qui existaient en mairie, d'en faire le récolement, de les classer, etc. Aussi est-ce probablement à cette époque que tous les papiers anciens ont disparu.

Le 4 Pluviôse an VI, la chambre à four de la cure est déclarée corps de garde.

Du 24 Ventôse an VI. — « L'administration municipale du canton de Chargey,

« Vu la loi du 6 Vendémiaire an VI, Considérant que
« si les vrais républicains doivent vouer à l'exécration
« les conspirateurs et les traîtres qui ont, depuis la Révo-
« lution, déchiré leur patrie, il est de leur devoir de
« rendre un hommage public et solennel à ses défenseurs
« qui, par leurs vertus et leur courage, se sont constam-
« ment montrés dignes de remplir les fonctions qui leur
« étaient conférées,

« Le Commissaire du pouvoir arrête :

« ARTICLE 1^{er}. La fête funèbre, décernée au général
« Hoche, sera célébrée le 1^{er} Brumaire.

« ART. 2. Le même jour, les agents et adjoints municipaux ainsi que la garde nationale, se rendront au chef-lieu à 8 heures du matin.

« ART. 3. Les officiers porteront un crêpe à leur cha peau, les tambours seront couverts d'une étoffe noire ; ils exécuteront des roulements lugubres ; les soldats porteront les armes basses ; les agents municipaux tiendront à leur main une branche de laurier ou de chêne.

« ART. 4. L'éloge du général Hoche sera prononcé.

« ART. 5. L'arbre de la liberté, dans les communes où il est mort, sera remplacé solennellement par un vif. »

Le 25 Nivôse an VI, le canton de Chargey prend un autre arrêté pour que le 30 Nivôse an VI il soit célébré une fête de la Paix. D'après l'article 4, l'instituteur de chaque commune devait y assister avec ses élèves.

« ART. 5. Il sera préparé au temple un local destiné à recevoir les militaires blessés dans les guerres de la liberté, et le Président de l'Administration posera sur la tête de chacun d'eux une couronne de laurier... »

Le 30 Ventôse, fête de la Souveraineté du peuple, avec un cérémonial analogue, mais elle se célèbre dans la commune ; seize vieillards reçoivent une baguette blanche ; le commandant de la garde nationale fait ranger les hommes autour du drapeau tricolore ; quatre jeunes gens portent des bannières avec ces inscriptions :

1° LA SOUVERAINETÉ RÉSIDE DANS L'UNIVERSALITÉ DES
CITOYENS

2° L'UNIVERSALITÉ DES CITOYENS FRANÇAIS EST LE
SOVERAIN, ETC.

La fête s'est terminée devant l'autel de la patrie par les cris de : « Vive la République ! Vive Bonaparte ! Pêris-

sent les royalistes, les anarchistes, les fanatiques ! » Suivent environ quarante signatures.

Au 19 Fructidor an VIII, le budget de la commune de Montureux s'élevait en recettes à 1.057 fr. 50 : celui des dépenses à 1.666 fr. 50. Pour combler le déficit, le conseil vote cinq centimes additionnels.

L'adjudication au rabais du recouvrement des impôts de la commune est faite le 21 Fructidor, et est tranchée au profit de Mascaret, Nicolas, de Montureux, à raison de 0 fr. 01 par franc. Il présente pour caution Pierre Thevenot, capitaine à la 57^e demi-brigade, propriétaire d'un four et qui donne hypothèque sur trois journaux de terre et six ouvrées de vigne.

CONSULAT ET EMPIRE. — Les actes de l'autorité municipale sont très rares à partir de cette époque, et insignifiants ; on voit que Bonaparte domine sur la France, et qu'à lui seul il tient lieu de toutes les administrations.

On trouve cependant sur le registre, à la date du 1^{er} Frimaire an X, le premier marché d'instituteur, (*voir plus loin à l'article Écoles*), avec Claude-François Valluet, militaire licencié, de Frânois. On lui assure 240 fr. pour le secrétariat de la mairie plus le droit de rétribution scolaire et une portion de bois.

Le 28 Brumaire an VII, marché avec le sieur Mary, jardinier à Montureux, pour la plantation d'un arbre de la liberté et son entretien jusqu'à parfaite végétation, c'est-à-dire pendant trois ans. Ce marché est homologué par le Commissaire du pouvoir exécutif du canton de Chargey.

Du 19 Fructidor an IX, il est question d'un don par testament, pour les pauvres de Montureux, fait par M. Bonaventure Jobelot, dernier seigneur de Montureux. Ce don s'élève à 1.500 fr. en assignats, c'est-à-dire, d'après l'échel-

le de proportion, à 13 fr. 63 c. en monnaie ordinaire.

Le 1^{er} Floréal an XIII, prise de possession solennelle de l'église succursale de Montureux par M. Jean-Baptiste Bacoulon, curé.

Le 31 janvier 1806, réquisition d'objets de literie. La commune doit fournir un matelas, une couverte, un traversin, une paillasse, quatre draps et quatre chemises.

DE 1813 A 1870. — Les Alliés ont fait, lors de leur passage, des réquisitions assez considérables, puisque la commune a fait, de ce chef, 4.250 fr. de dettes. Par une délibération en date du 23 février 1816, elle demande l'autorisation d'exploiter son quart en réserve pour se libérer.

Il faut croire qu'à cette époque, l'Administration municipale serrait assez fortement les cordons de la bourse, puisque le curé, J.-B. Marion, et l'instituteur, Jean-François Moussard, font tous les deux une pétition au préfet pour l'augmentation de leur traitement. Celui du curé s'élevait à 700 francs et celui de l'instituteur à 250 francs.

Pendant cette période, pauvre en documents curieux, le pays se relève et s'enrichit par le haut-fourneau qui est en pleine prospérité.

MM. Fallatieux extraient beaucoup de minerai dans les bois communaux, ainsi que les maîtres de forges de Beaujeu, Dampierre et le Crochot : MM. Dufournel, Dornier et Mailloncourt.

La commune perçoit d'abord 0 fr. 25, puis bientôt 0 fr. 75 par mètre cube de minerai brut, et c'est pour elle la source d'abondants revenus.

En 1829, époque de la réunion des deux communes de Montureux et Prantigny, le budget de Montureux s'élevait en recettes à 24.182 fr. 96, en dépenses à 4.796 fr. 53.

On était loin du budget de l'an VIII.

A partir de 1829, la fortune communale va croissant. Le fourneau occupe beaucoup d'ouvriers. Ceux des habitants qui n'y travaillent pas s'adonnent à l'agriculture. En 1836, la population est de 620 habitants.

En 1831, on dépense 4.000 fr. pour Montureux, 500 fr. pour Prantigny, à l'équipement des gardes nationaux ; 2.000 fr. pour l'achat d'une pompe à incendie ; 3.800 fr. pour une cloche de mille kilos.

En 1832, on achète 1.500 fr. le terrain pour construire la maison commune (*école des garçons*). On distribue 2.000 fr. aux cholériques.

En 1835-1836, construction de la maison commune, laquelle a coûté 22.000 fr. Les incendiés de Beaujeu, Germigney, Autet, etc., reçoivent des subventions de la commune.

En 1841, secours de 1.000 fr. aux incendiés de Montureux.

En 1842, on rachète de M^{me} veuve Raclot-Moussu l'ancienne cure avec ses dépendances ; les jardins communaux et l'école actuelle des filles : 22.000 fr. Pour aménager l'école des filles, on dépense 8.400 fr. ; pour la cure 3.700 fr.

En 1847, 15.000 fr. pour la conduite de la fontaine de Prantigny. Le 26 septembre 1847, vote d'un secours de 50 fr. aux vigneron de Bucey-les-Gy ruinés par un orage épouvantable.

En 1848, adoption du devis de l'église pour 50.955 fr.

Les années suivantes, pour ameublement de l'église, chemin de croix, cloches et beffroi, horloge : 33.171 fr. 60.

En 1858, construction des quatre croix, dites croix blanches : 5.000 fr.

Et chaque année on votait 500 fr., 800 fr., 1.000 fr. pour organiser pendant l'hiver des ateliers de charité.

En 1857, on place 50.000 fr. en rentes sur l'État. Dans la délibération prise à cet effet, il est dit : « ... *Considérant que la confiance n'est nullement mieux placée que dans le gouvernement de l'Empereur, et que acquérir des rentes sur l'État est le plus bel usage que le Conseil puisse faire des fonds de la commune....* »

A la veille de la guerre franco-allemande, en 1869, le budget se soldait par un boni de 1184 fr. 46. Il est vrai que le fourneau ne marchait plus depuis 1863 ; on ne vendait donc plus de minerai et les réserves en caisse avaient été fortement ébranlées par toutes les dépenses qui viennent d'être signalées.

GUERRE FRANCO-ALLEMANDE. — Situé sur la route nationale de Combeaufontaine à Gray, Mirebeau, Avallon, Montureux a eu beaucoup à souffrir de l'invasion, tandis que Prantigny n'a presque pas vu d'Allemands.

Je copie textuellement la relation écrite à ce sujet, en 1871, par M. Dénomey, curé de Montureux et témoin oculaire :

« Le 26 octobre 1870, par suite de la guerre si mal-
« heureusement déclarée par le gouvernement de Napo-
« léon III à la Prusse, le département de la Haute-Saône
« ayant été envahi par l'armée de cette puissance, les
« maisons de Montureux ont été remplies de militaires,
« ainsi que le 27. La cure, en ces deux jours, a logé 25
« chevaux et 13 hommes. Ce jour-là et les suivants on a
« pris toute l'avoine qu'on a trouvée dans les maisons.
« Les voitures et les chevaux des cultivateurs ont été
« requis pour la conduite de l'avoine et des militaires.

« Le dimanche 30 octobre; nous avons vu remonter
« (direction de Jussey) des milliers de soldats, de neuf
« heures à onze heures et quart, et de une heure à trois

« heures du soir. On a estimé ces différents passages de
« 15 à 20.000 hommes. Nous n'avons célébré la sainte
« messe qu'à onze heures et demie en présence de six
« personnes.

« L'armée prussienne est redescendue (direction de
« Gray) le lendemain 31 et le jour des Morts. Depuis ce
« moment nous avons vu passer les soldats tous les jours
« en petit nombre ; ils venaient pour faire des réquisi-
« tions de chevaux, voitures, pain, vin, paille, etc. La
« dernière semaine de l'année, tous les jours ils sont
« remontés en si grand nombre qu'on a estimé à 40.000
« hommes les passages de la semaine (bataille de Nuits).
« Montureux a logé deux jours, dont un jour 2.700 hom-
« mes. Le dernier jour de l'année 1870 a été désolant.
« Une colonne de 6.000 hommes est arrivée de Gray à
« Montureux vers trois heures, a cerné le village, lui a
« demandé 25.900 fr. à fournir en deux heures, sans quoi
« il serait pillé ou brûlé, alléguant qu'on avait coupé un
« poteau du télégraphe sur le territoire de la commune
« (c'étaient eux qui l'avaient coupé). Aussitôt ces barba-
« res se sont mis à leur œuvre inhumaine et injuste. Pen-
« dant que les uns faisaient sortir le bétail des écuries,
« les autres parcouraient les maisons la baïonnette à la
« main, soutirant tout l'argent qu'ils pouvaient. Ils ont
« enlevé 1.100 fr. et 37 bœufs qu'ils ont emmenés au
« milieu de leur colonne avec M. Chapuis, maire, et
« M. Raclot, Nicolas.

« Ceux-ci ont été renvoyés le lendemain depuis Dam-
« pierre, grâce à l'intervention de MM. Couyba, Prather-
« non et Dornier qui ont intercédé directement en leur
« faveur auprès du général Werder. Douze jours après,
« M. Chapuis, maire, mourait d'apoplexie. M. Raclot,
« Nicolas, succombait également le 28 juillet 1871 des

« suites de son arrestation. Le 19 janvier 1871, les Prussiens ont pris encore 8 pièces de bétail, 36 sacs d'avoine et beaucoup de pain. Déjà à leurs passages des 26 et 27 octobre, ils avaient pris 11 bœufs. »

Pendant tout le temps de l'invasion, le Conseil ne s'est pas réuni ; aucune délibération n'a été inscrite au registre du 20 octobre 1870 au 5 avril 1871.

Le 25 juin 1871, le Conseil fixe ainsi les réquisitions de guerre :

58 bœufs et 8 moutons	15.750 fr.
15000 kg. d'avoine à 25 fr. le quintal. . .	3.750
4925 kg. de foin à 100 fr les 500 kg. . .	983
2450 kg. de paille à 50 fr. les 500 kg. . .	245
663 kg. de farine à 45 fr. les 100 kg. . .	298 f. 35
250 kg. de pommes de terre.	20
1268 litres de vin à 50 fr. l'hect	634
514 journées de voiture à 10 fr.	5.140
Argent, impôts et amendes	2.087 f. 25
4 chevaux perdus	905
Tabac et cigares.	116 f. 05
6 voitures perdues.	820
Total.	30.748 f. 65

Le 30 août, une délibération rectifie la précédente, modifie quelques prix, notamment celui de l'avoine et celui des journées et pertes définitives ; le total s'élève alors à 28.384 fr. 70. Pour payer ces acquisitions, le Conseil fait un emprunt de 28.000 fr. et vote 0.15 centimes additionnels au principal des quatre contributions, pour une durée de dix années.

Au mois de mai 1871, le pays déjà si éprouvé par la guerre, s'est encore vu désolé par le typhus. Cent trente têtes de bétail ont été détruites sur les ordres de l'auto-

rité départementale, et enfouies le long de la ligne sommière du bois d'Orain.

A la suite de cette épizootie, les cultivateurs éprouvaient de grandes difficultés pour les travaux de labour et de charrois. Le gouvernement ayant mis en réforme un certain nombre de chevaux fatigués par la guerre, MM. Versigny, député, et Barat, conseiller général, se sont employés pour la commune et ont obtenu le don de deux chevaux qui ont été donnés aux plus nécessiteux.

IV

PRANTIGNY

La section de Prantigny, réunie à Montureux en 1826, a eu jusqu'à ce moment une histoire et des intérêts complètement distincts.

La tradition rapporte que ce village situé dans une position abrupte sur la Saône et regardant l'Orient était une bourgade importante appelée Juncery. Les nombreux tuileaux, qu'on trouve dans ses environs, surtout sur la côte du Châtelet dont il a été parlé à propos de Montureux, mais bien plus rapprochée de Prantigny que du premier village semblerait donner droit à la tradition. D'ailleurs, le versant situé au nord-ouest de Prantigny, traversé par la tranchée du chemin de fer, s'appelle : « Aux Hâches ». On y découvre des silex taillés ; on doit y supposer un atelier de l'âge de pierre, et par conséquent une station des premiers hommes qui ont habité notre pays.

Cependant, la prospérité et l'importance de Pranti-

gny auraient cessé au XIV^e siècle. On lit dans l'*Histoire de la Franche-Comté*, par Eug. ROUGEBIEF : « Jeanne II de « Bourgogne, reine de France, femme de Philippe V le « Long, avait, par son testament, donné ses biens, c'est-
« à-dire la Franche-Comté, à sa fille Jeanne III, mariée à
« Eudes IV duc de Bourgogne, et grand'-mère de Philip-
« pe de Rouvres. La lecture du testament amena une
« guerre civile pendant laquelle Lieucourt, Velesmes,
« Valay furent détruits de fond en comble par les oppo-
« sants d'Eudes IV ; probablement aussi Broye-les-Loup et
« Prantigny.

« La chronique de Bèze dit que Herminien de Sa-
« voyeux de qui dépendait Prentennensis, s'étant trans-
« porté sur le port avec l'abbé de Bèze, et voulant obtenir
« les biens éternels pour les biens passagers donna à l'ab-
« baye de Bèze, l'église de Saint-Denis de Prantigny. Cette
« donation date de MCIII ». (*Histoire d'Autrey*, par l'abbé
« MOUTON).

Après la mort de Charles le Téméraire, lors des guerres que Louis XI fit à sa fille et héritière Marie de Bourgogne pour s'emparer de la Franche-Comté vers 1477, l'église de Prantigny fut détruite, la population fut très réduite, et probablement que les habitants eurent beaucoup à souffrir, car la tradition rapporte que Marie de Beaujeu, dame de Beaujeu et dépendances, passant un jour à Prantigny, y fut reçue avec empressement par les onze familles qui composaient alors toute la population et qui lui offrirent un agneau enrubanné.

Par reconnaissance, Marie de Beaujeu leur donna à elles et à leurs seuls héritiers le vingt-cinquième des bois de Beaujeu, c'est-à-dire vingt-cinq arpents de bois. (L'abbé MOUTON : *Histoire d'Autrey*).

Ce qu'il y a de certain c'est que les descendants de

ces onze familles ont joui jusqu'à maintenant de ce privilège.

On voit à Prantigny, devant la maison commune une croix monumentale portant la date de 1358 et très bien conservée. La croix seule formée de deux pièces a environ 3 mètres de hauteur, l'entablement, le socle, et l'escalier, 3 mètres encore.

Cette croix se trouvait peut-être devant l'église sur le cimetière, car autour de ce monument on a souvent trouvé des squelettes humains.

Il existe deux restes probables de l'ancienne église de Prantigny : 1^o un bas-relief représentant la légende de Saint-Hubert, d'environ 0^m50 de haut sur 0^m65 de large, il est encastré dans le pignon regardant la Saône de la maison Mathieu, de Prantigny, assez bien conservé ; on le voit depuis le pont ; 2^o une statue de Saint-Antoine, qui se trouvait dans une niche au-dessus de la porte de la maison Rougeot, laquelle est tombée en ruines.

M. Raclot, Jean-Baptiste, de Prantigny, en creusant les fondations de son château, bâti en 1834, a trouvé trois squelettes posés simplement dans la terre et les pieds tournés vers la Saône, c'est-à-dire regardant l'Orient. Il a trouvé également les restes d'un bâtiment brûlé, une pièce en argent à l'effigie de César, plusieurs monnaies en bronze, une surface cimentée d'environ quatre mètres carrés à un mètre de profondeur.

Vers 1815, un jeune homme de Prantigny, Nicolas Clairottet, en travaillant dans un champ tout à l'entrée du village, le long du chemin allant à Montureux, a trouvé un pot de terre renfermant une grande quantité de monnaies d'or dont la plupart étaient polygonales. Ne voulant pas partager son trésor avec ses frères et sœurs et devant partir à l'armée quelques jours après, il le ca-

cha pendant la nuit. Il est mort au siège d'Huningue, et, depuis, la cachette n'a pas été retrouvée. (*Raconté à l'auteur par la nièce de Nicolas Clairottet*). Ce trésor avait été caché probablement à l'époque de la guerre contre Eudes IV, vers 1340.

En 1805, le budget de la commune portait en recettes 466 fr. 55, en dépenses 128 fr. 47. Le 12 janvier 1819, délibération curieuse : Le sieur Seguin, trésorier de la fabrique de Rigny, réclame à Prantigny une rente de trente sous estevenants, et arrérages, applicables à la fabrique de l'église de Rigny, rente établie par le seigneur et les habitants de Rigny en vertu d'un acte notarié du 30 avril 1448. Cette rente était le prix d'une concession de droit de parcours qu'avaient les habitants de Prantigny sur une partie du territoire de Rigny.

La commune de Prantigny refuse de payer, en vertu de la loi du 24 août 1793 qui met ces sortes de dettes à la charge de l'État. La dernière délibération portant la mention « commune de Prantigny » est datée du 16 septembre 1825.

LE PONT. — Par délibération en date du 29 mai 1869, le Conseil municipal de Montureux proposait l'établissement d'un pont sur la Saône à Prantigny. La guerre étant venue peu après, ce travail a été remis à des temps meilleurs. La commune de Beaujeu a ramené la chose en question en 1883. Les plans et devis ont été dressés par M. Simonin, agent-voyer d'arrondissement à Gray.

Le 3 octobre 1889, les travaux ont été adjugés à MM. Bideaux, de Dampierre-sur-Salon, et Driout, de St-Dizier pour 135.000 fr. Les travaux commencés en mars 1890, ont été terminés le 25 août 1891.

L'inauguration a été faite le 30 août 1891, sous la présidence de M. le Préfet Drouin.

Voici ce que les communes intéressées à la construction ont versé pour leur contingent : Beaujeu, 55.000 fr. ; Montureux, 5.000 fr. ; Quitteur, 2.000 fr. ; Motey, 1.200 francs ; Velleuxon, 500 fr. ; Rigny, 600 fr. ; Gray, 2.000 fr. et Arc 2.000 fr. Total : 67.700 fr. L'État et le Département ont fourni le reste.

LA HALTE.— La halte de Beaujeu-Prantigny a été ouverte au public le 5 septembre 1895. La commune de Beaujeu en a payé tous les frais, ainsi que ceux du chemin d'accès.

V

NOTICES SPÉCIALES

LES CHATEAUX.— Il est probable que les ruines trouvées entre Montureux et Prantigny, au point culminant de la côte, non loin du retranchement dont il a été question, sont les restes d'un premier château ou villa gallo-romaine. Cette villa aurait été détruite dans le moment des invasions barbares ; il en resterait les fondations, d'après l'observation de M. Nicolas.

Le deuxième château, dont on trouve les ruines au « *Verger de la Tour* » était certainement un castel féodal. Il était déjà vieux au XVI^e siècle puisque la tombe de Guillaume de Mandre dit que ce dernier fit fortifier le vieux châtel de Montureux et mourut après en 1560.

Ce château fut détruit dans la guerre de la conquête en 1668, sous Louis XIV qui déposséda les de Mandre au profit des Jobelot. Ceux-ci, ne voulant rien avoir de commun avec leurs prédécesseurs, firent bâtir un nouveau château dans la partie basse du village et dans le style de

l'époque. Ce château était situé au milieu d'un parc de 6 h. 58 entouré de murs, de fossés et d'une grille monumentale qui existe encore en entier. C'est dans ce château que Voltaire, au dire de l'abbé Mouton (*Histoire d'Autrey*) venait passer souvent la belle saison avec le seigneur Jobelot, président à mortier au parlement de Besançon, et qui allait aussi souvent à Ferney.

Ce château a passé par mariage à la famille Fallatieux, puis, de celle-ci, à la famille Villatte qui l'a fait démolir en 1863 sous le futile motif « *de n'avoir pas à en payer les impôts* ». Il ne reste que la tour ronde.

Le joli château de Prantigny a été bâti en 1854 par M. Raclot, Jean-Baptiste, propriétaire actuel.

NOTA.— D'après divers documents conservés aux Archives du Doubs (Parlement de Besançon) aux Archives de la Haute-Saône, à Vesoul, et notamment une délibération du Conseil de ville de Gray du 6 juin 1639, le château féodal de Montureux aurait été pris par les Français en juin 1639, pendant la guerre de Trente Ans, grâce à la trahison de Montarby, Genevrière, et leurs complices. (*Archives comm. de Gray*, C. 15). LONGIN, *Les Français aux Capucins de Gray*, Bull. Soc. d'agr. sc. et arts de Vesoul, n° 18. p. 1 et suiv.)

L'ÉGLISE. — L'église actuelle est un monument de style gothique qui domine presque à pic la route nationale et la vallée de la Saône : elle a été construite de 1848 à 1852 sur l'emplacement de l'ancienne, dédiée comme la nouvelle à Saint-Martin.

La vieille église possédait une chapelle construite par Guillaume de Mandre, renfermant les tombes de cette famille. On y a trouvé l'épée de Guillaume de Mandre, et une boîte polygonale en métal d'environ 0^m10 de long,

renfermant une relique avec un papier réduit presque en poussière et qui n'a pu être déchiffré.

Les anciennes tombes, placées dans la nouvelle église sont assez curieuses. Une d'entre elles porte des caractères du XIII^e siècle, mais elle est indéchiffrable. Une autre représente les armes des de Mandre supportées par deux sauvages ; elle n'a pas d'inscription. Une troisième, beaucoup plus belle, a été brisée il n'en reste que la partie basse, elle est en marbre brun clair très poli. On y voit les pieds, le casque, les gantelets d'un chevalier et le bas de la robe d'une dame. Plus bas des armoiries, puis cette inscription : « Cy debsous gisent Mōsieur Nicolas de
« Mandre seigneur de Mōtureux Vereux Montarlot et Ma
« demoyselle Gérarde d'Arley sa fēme lesquieux trépas-
« sayrent à scavoir ladicte damoiselle le XXVIII^e jour du
« mois de mars l'an 1529, et ledict seigneur le XXVIII^e
« jour d'aost l'an 1540 ».

Ce Nicolas de Mandre dont il n'est pas question dans la liste dressée par l'abbé Mouton, pourrait bien être le père de Guillaume de Mandre, favori de Charles-Quint.

Les armoiries gravées sur les tombes sont avec celles de Mandre, celles d'Arley, Senailly, Tullières, Citey, Chaussin, Choiseul, Haraucourt, Montormentier, Amoncourt, Rougemont, Villaffans, Ternant, Domp martin.

En consultant les registres de paroisse tenus depuis 1606, on trouve pour curés :

1^o Antoine Hubert, de Gray, curé de 1647 à 1664.

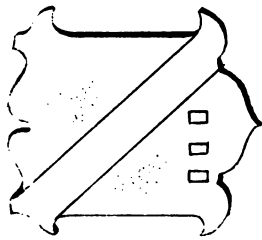
2^o Constantin Vallon, de Dôle, curé de 1664 à 1695.

3^o François Patrauld, curé de 1695 à 1700.

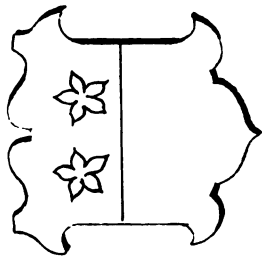
4^o Claude-François Fauche, d'Ornans, de 1700 à 1721, sous lui l'église fut reconstruite.

5^o Jacques Pernot, de Langres, de 1722 à 1764, sa tombe est à l'église.

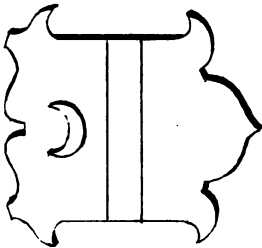
CITEY



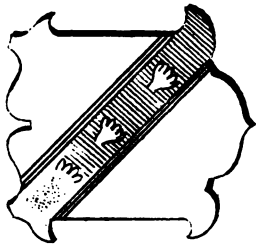
MÔTORMÉTIER



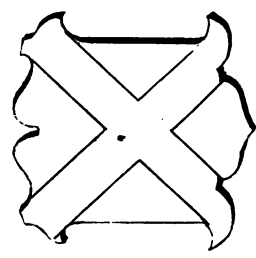
CHAULCIN



WILLAUFFÄ



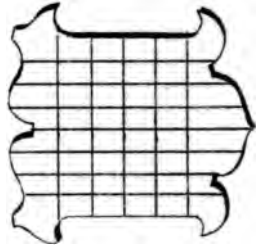
AMÛCOUR



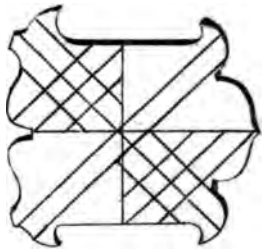
ROUCEMÔ



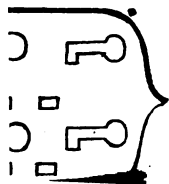
TERNÂT



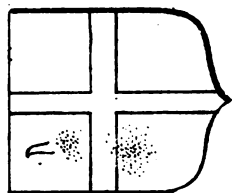
DÛPMART



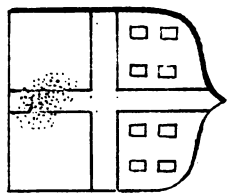
IMAGE(S)



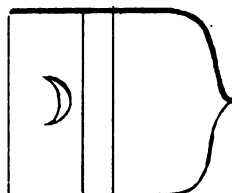
HARAUCCOURT



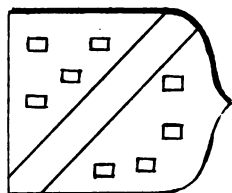
CHOISEUL



CHAUSSIN



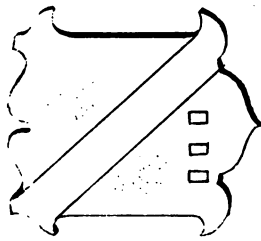
CITEY



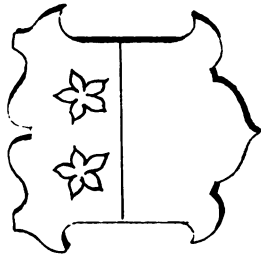
ARMOIRIES prises sur deux pierres tombales de l'église de Montbureux

Les 8 premières sur celle qui réside plus qu'en partie (1529). Les 8 autres sur celle représentant deux sauvages portant les armes de Montbureux.

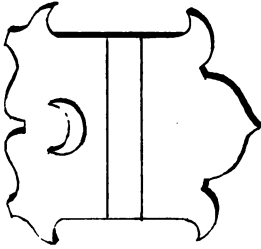
CITEY



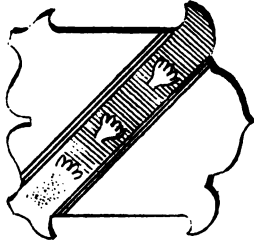
MÔTORMÉTIER



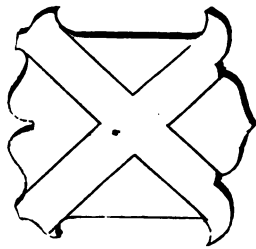
CHAULCIN



WILLAUFFĀ



AMŌCOUR



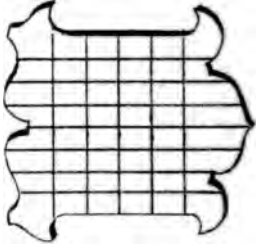
MANDRE

ROUCEMŌ



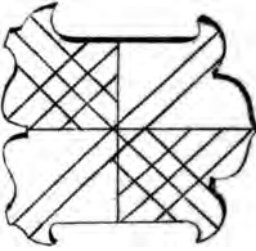
ARLEY

TERNĀT

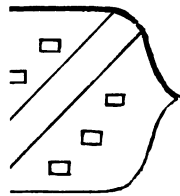


SENAILLY

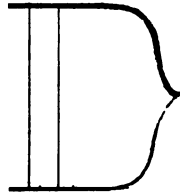
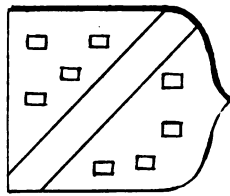
DŌPMART



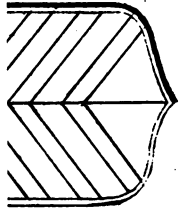
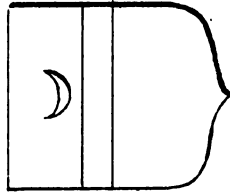
TULIÈRE



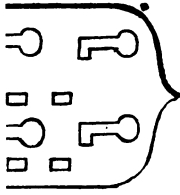
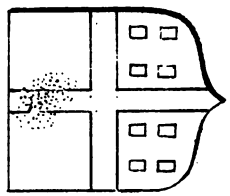
CITEY



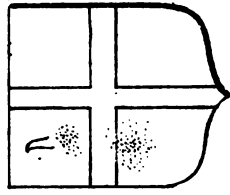
CHAUSSIN



CHOISEUL



HARAUCOURT



ARMOIRES prises sur deux pierres tombales de l'église de Montureux

Les 8 premières sur celle qui n'existe plus qu'en partie (1589), les 8 autres sur celle représentant deux sauvages portant les armes de Montureux.

6° Nicolas Moussu, de 1764 à 1782, fait rebâtir la cure pour 20.500 fr.

7° Élie Julien, d'Angers, docteur de Sorbonne, de 1782 à la Révolution ; a prêté serment à la constitution, est mort le 12 thermidor an IX.

8° Jean-Baptiste Bacoulon, de 1803 à 1808.

9° Paul-François Cornu, curé de Rigny, administrateur de Montureux en 1808.

10° Jean-Baptiste Marion, curé de Rigny, administrateur de Montureux de 1809 à 1826.

11° Augustin Champion, de Barges, de 1826 à 1836, constate qu'en 1832 le choléra a enlevé vingt-deux personnes.

12° Célestin Aubry, de Faucogney, curé de Montureux de 1836 à 1840, était logé à l'école.

13° Gainet, curé de Vereux, administrateur de Montureux de 1840 à 1842.

14° Denomey, Pierre-Joseph, de 1842 à 1895.

15° Mourlot, Albert, curé actuel.

Il existe à Montureux une ancienne pratique religieuse à laquelle la population est très attachée ; c'est la procession annuelle à N.-D. de Gray, laquelle se fait le 6 juin, jour de la Saint-Claude. Cet usage remonte à 1630 environ.

LES ÉCOLES.— Le village de Montureux possédait une école avant 1690 ; cette école, comme toutes celles de ce temps était ordinairement le plus mauvais logement du pays, loué au plus bas prix par le maître. Cependant, on avait reconnu la nécessité de bâtir une maison spéciale, car il est dit au registre des délibérations que « le 15 juillet 1790 le sr Pône, entrepreneur d'une maison pour le « recteur d'école, dans le clos du presbytère a été arrêté

« par exploit du s^r Amet, huissier, requis par le curé. La commune transige avec l'entrepreneur et lui donne 1000 fr. de dommages-intérêts. La construction de la maison d'école est renvoyée (*aux calendes grecques*), et l'argent servira à acheter des biens ecclésiastiques ».

Le 2 octobre 1792, Jean-Cl. Ormancey, recteur d'école, prête serment de fidélité à la Nation ; il est nommé secrétaire-greffier moyennant trente livres par an.

Le 28 Ventôse an II, le Directoire du district de Champplitte envoie aux juges de paix l'ordre « d'ouvrir un registre pour y inscrire le nom des instituteurs et institutrices qui veulent instruire la jeunesse ; ils doivent exhiber un certificat de civisme et de bonnes mœurs. Ces fonctionnaires seront sous la surveillance des municipalités, lesquelles devront agir sans passion et avec justice. Les instituteurs recevront 20 liv. sols par chaque enfant et les institutrices 15 liv. Les enfants de six à huit ans doivent fréquenter l'école et ne peuvent s'en dispenser sous quel prétexte que ce soit. Les écoles devront être ouvertes le 15 germinal, sans quoi les instituteurs seront payés sur les biens des administrateurs ».

Suit la liste des enfants de Montureux en âge de fréquenter l'école (66) et la soumission du citoyen Ormancey ainsi rédigée : (*copie littérale*).

« Ce jourd'hui 8 germinal an II de la République française une et indivisible, moy, J.-Cl. Ormancey, déclaré à la commune de Montureux et entre les mains de la municipalité que je suis dans l'intention d'ouvrir une école républicaine dans ladite commune, et que dans cette disposition où je suis d'enseigner les jeunes citoyens de cette commune, *je peut* en conséquence leur enseigner les principes républicains, qui nous seront

« désignés et ensuite leur apprendre à lire, écrire, chiffrer et le *champ*. Signé Ormancey ».

Le 5 Messidor an IV, une trentaine d'habitants adressent à l'Administration départementale une requête pour que la cure soit remise à l'instituteur, conformément à la loi, pour Vereux, Prantigny, Rigny et Montureux. Mais il ne paraît pas que la requête ait abouti.

En l'an X, on change d'instituteur ; voici le marché conclu avec le successeur du citoyen Ormancey :

« L'an X de la République, le 1^{er} Frimaire, nous Cl. Marc Golu maire,... en vertu de la circulaire du citoyen Vergnes, général de brigade, préfet de la Haute-Saône, concernant l'instruction publique, invitant les maires à choisir les instituteurs... A cet effet, s'est présenté le citoyen Valluet, militaire licencié pour remplir les fonctions d'instituteur et de secrétaire. Après l'examen des pièces d'attribution honorables dont il est porteur, de sa probité, de ses mœurs, et du certificat de capacité à lui délivré par le jury d'instruction publique de Gray en date du 23 brumaire dernier, sommes convenus de ce qui suit :

« ART. 1^{er}. — Ledit Valluet s'oblige à faire toutes les écritures quelconques concernant la mairie, de ce jour au 30 Fructidor prochain moyennant une somme de 240 fr. fixe pour le secrétariat qui lui seront soldés en deux paiements : 100 fr. au 1^{er} Pluviôse et 140 fr. au 30 Fructidor.

« ART. 2. — Il ouvrira son école demain 2 Frimaire.

« ART. 3. — Les père et mère lui paieront par mois : 1^o Ceux à l'abécédaire, trente centimes ; 2^o Ceux à la lecture, cinquante centimes ; 3^o Ceux qui commenceront à écrire sans leçons d'arithmétique, soixante-quinze cen-

« times ; ceux qui écriront et seront à l'arithmétique, un franc. »

« ART. 4. — Ledit Valluet aura part à la distribution de l'affouage.

« ART. 5. — Il se charge d'assembler ses élèves tous les jours de fête destinés au culte, et de leur faire une leçon de morale. Signé Valluet et Golu. »

Jusqu'en 1819, l'école des garçons s'est tenue dans des maisons particulières. De 1819 à 1836, elle s'est tenue dans la maison dite maison Raphat, donnée par M. Raclot, J.-Cl., maire, ce n'est qu'à partir de 1836 que la maison d'école servant aussi de mairie a été construite.

L'école des filles s'est tenue dans des maisons particulières jusqu'en 1843 date de l'acquisition de la maison actuelle.

Après les citoyens ORMANCEY et VALLUET, les instituteurs de Montureux ont été :

MM.

TAULET.....	de 1806 à 1808
MILLIOT, Pierre.....	1808 à 1809
PAILLET, Michel.....	1809 à 1814
MOUSSARD, J.-B ^{te} (250 fr.)	1814 à 1817
CHEVILLLOT, Claude.....	1817 à 1827
MONTENOIX, J-B ^{te} (marché)	1827 à 1833 (révoqué)
GUERRISSOT, Félix.....	1833 à 1846
GOLU, Claude-François..	1846 à 1854
PHILIPPE, Cl.-Fr. (700 fr.)	1854 à 1861
RAMEY, Alexandre.....	1861 à 1865
MOINE, Nicolas.....	1865 à 1869
HORY, Louis-François...	1869 à 1881
MILLOT, Auguste.....	1881
RÉNET, François-Xavier.	1881 à 1886
BOURGOGNE, Auguste....	depuis 1886

Liste des institutrices depuis 1826 :

MM^{mes}

PETITJEAN, veuve CHOUFFE (marché)	de 1826 à 1828
SŒUR AGATHE (de Portieux)	1828 à 1830
SŒUR BASILIQUE (de Portieux)	1830 à 1834

M^{lles}

GLORIOT, Catherine	1834 à 1839
GRISOARD, Marguerite, (mariée à l'instituteur Golu).....	1839 à 1854
CHALNOT, Eugénie	1854

MM^{mes}

SŒUR MARIE (de Villersexel).....	1854 à 1859
SŒUR SOPHIE id	1859 à 1867

LE HAUT-FOURNEAU. — Le haut-fourneau dont il ne reste qu'une partie des bâtiments, a été fondé vers 1690 par la famille Jobelot. C'est à cette occasion que le cours des eaux de la Dhuys a été détourné de son tracé naturel et que la *Raye du Fourneau* a été creusée.

Ce changement a amené la plainte du 28 Ventôse an I^{er}, rapportée ci-dessus, et probablement aussi la ruine du « Moulin de Vaux » au bas de la côte Joncery. Le fourneau de Montureux était autrefois un des meilleurs du département.

« En 1744, le fourneau de Montureux appartenait à « M. de Montureux, vendait ses produits en Lorraine grâ-
« ce à leur qualité. C'était un des rares fourneaux qui ne
« périlclitaient pas alors dans la Franche-Comté ». (*État général des mines franc-comtoises dressé suivant les ordon-
nances royales de 1744*).

Il prenait son minerai sur le territoire de la commu-
ne, notamment dans les bois de Montureux. Le chemin

dit « du bois d'Orain » était alors très fatigué du fait des voitures de minerai.

Vers 1850, le fourneau produisait 3.200 quintaux de fonte par jour. La journée d'un ouvrier était de 1 fr. 50. Le traitement des mécaniciens était de 1.200 fr. par an. Il occupait alors de 60 à 80 ouvriers, dont deux fondeurs, deux chauffeurs, deux mécaniciens, etc.

Il a cessé de fonctionner en 1863, ne faisant plus ses frais depuis les traités du libre-échange.

C'est grâce aux recettes occasionnées par la vente du minerai que la commune concédait dans ses bois que l'on a pu faire les maisons d'école, l'église, et acheter le titre de rente qui alimente encore le budget communal.

LA TUILERIE. — La tuilerie de Montureux a été établie en 1821 par le sieur Bardet, François. Elle a passé ensuite à M. Raclot-Moussu, puis à son fils, Raclot, Félix, à la famille Villatte, au grand séminaire de Besançon, enfin à M. Janicaud, propriétaire actuel.

Avant 1887, elle produisait annuellement 150.000 pièces. A ce moment, M. Garnier, J.-B., fermier, y avait installé une machine à vapeur de la force de six chevaux pour faire mouvoir les malaxeurs et les presses, ce qui portait la production annuelle à 400.000 pièces.

Les produits en sont de bonne qualité et jouissent d'un renom très étendu.

LES ENFANTS DE MONTUREUX. — 1^o Pierre Thevenot, capitaine à la 157^e demi-brigade, a gagné ses grades dans les guerres de la Révolution.

2^o Le 25 juin 1815, un jeune homme du nom de Mathieu, Joseph, âgé de dix-sept ans, s'engage comme militaire. On trouve son engagement au registre des déclarations de ce temps. Rien qu'à sa signature, on voit

qu'il a reçu une instruction plus qu'ordinaire. Il s'est fait connaître probablement des chefs des armées alliées, puisqu'il est parti à la cour de Russie où il a été professeur de français avec de bons appointements. Lorsqu'il eut ramassé une fortune suffisante, il revint en France où il est mort à Pierrecourt, canton de Champlitte, vers 1876.

3° Mathrot, baron de l'Empire.

4° Raclot, Pierre, capitaine, mort en 1832.

5° Raclot, Pierre, capitaine aux Gardes du Corps sous Charles X, chevalier de la Légion d'honneur, mort en 1840.

6° Milliot, François, fils de l'instituteur, capitaine dans la Légion étrangère, mort en 1865.

7° Orbec, Nicolas, voiturier à Montureux, s'expatria, devint entrepreneur de chemins de fer en Russie, résida à Moscou et y fit sa fortune. En 1871, il vint en France et distribua 15.000 fr. aux victimes de la bataille de Seveux. Cette somme avait été produite en partie par une souscription ouverte parmi les membres de la colonie française à Moscou.

A. B.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

N°1. MARCHÉ DE SEL. — L'an mil sept cent soixante-onze, le vingt octobre, après midy, au lieu et sur la place publique de Montureux, au son de la cloche, à la manière accoutumée, pardevant moy, Jean Carret, notaire royal aux résidences de Choye et Beaujeux, demeurant à Saint-Vallier, présence des témoins avec moi soussignés.

Sont comparus en personnes (sic) Pierre Roy et Jacques Chapuis échevins actuels l'an courant audit Montureux ; Pierre Raclet et Claude Giboulet échevins élus pour l'an prochain mil sept cent soixante-douze assistés de la plus seïne (sic) et majeure part des habitants du dit lieu lesquels ainsy assemblés en corps de communauté ont fait les marché et conventions suivantes avec Laurent Gérard, saunier, demeurant à Ray-sur-Saône, suivant savoir :

Que ledit Gérard promet et s'oblige par cette, de, pendant la durée de six années consécutives, à commencer au 1^{er} janvier mil sept cent soixante-douze pour finir à pareil jour les dites six années révolues, conduire pendant la durée du présent marché des salines de Salins, audit Montureux, à chaque quinze premiers jours de chaque mois le sel d'ordinaire de la communauté de Montureux étant de la quantité de trente-quatre pains par mois, sur quoi les échevins en exercice paieront audit Gérard, douze sols par chaque pain de sel, sur quoi le dit Gérard sera tenu de rendre aux échevins en exercice cinq livres par chaque mois de la durée du présent marché, pour l'argent estre employé aux besoins urgents de ladite communauté, et à charge par les échevins d'en rendre compte à ladite communauté. Le profit dudit Gérard estimé annuellement à quarante livres le tout à peïnnés (sic) d'intérêts et dépens. Pour sûreté de quoi les échevins et habitants en ont soumis et obligés les biens et menus de ladite communauté, et ledit Gérard pour les livraisons de sel à faire et rendage ci-dessus, ses biens présents et futurs sans que l'une des obligations déroge de l'autre, sous le scel du roi en forme de droit renonçant, etc. Fait et passé audit Montureux et sur la place publique les an, jour et mois que dessus, en présence de Claude François Aberjoux, jardinier de Monsieur de Montureux et de Jean Larupe, manouvrier demeu-

rant audit Saint-Vallier, cy rencontrés, témoins requis, et soussignés avec lesdits échevins, ledit Gérard et les habitants ayant l'usage des lettres et non les autres qui ont déclaré estre illitrés de ce enquis après lecture.

Signé sur la minute des présentes: P. Roy, C. Giboulet, J. Chapuis, A. Beurey, F. Pescheux, D. Harand, J.-C. Jacquin, Laurent Gérard, C.-P. Raclot, Jacquet, C.-F. Aberjoux, F. Pothiat, Chapuis, J.-B. Drouillard, P.-F. Raclot, P. Raclot, Jean Larupe, et Carret, notaire.

Contrôlé à Gray le 21 octobre 1771, reçu six sols six deniers. Signé Bertrand.

(Archives de Montureux).

* *

N° 2. UN PHÉNOMÈNE. — Claude Joseph Lieffroy, fils de Jean-Pierre Lieffroy de Vilardsexel et de Charlotte Fauche Dornans mourut le huit de l'an mil sept cent et quinze, il est inhumé au cymetière de Montureux, il estoit neveu et filleux du s' curé Fauche. Ce fut un enfant qui mourut aagé de six ans. A trois ans il a servi la messe seul, et à quatre ans il a chanté l'épître à la grande messe, à six ans il a sceu lire et écrire à la perfection ; il scavoit par cœur et par siegement l'histoire romaine ; il parloit bon latin et prouvoit par les raisons de théologie l'existence de Dieu ; il scavoit la deffinition des sacrements et soudoit les objections qu'on pouvoit luy faire. Il scavoit tous les noms de ceux qui composent l'empire de Pluton comme l'ont raconté les poètes. L'an 1714 à la minuit de Noël il chanta par cœur la leçon *primo tempore* et les espitres des trois messes aussi par cœur. Sa mémoire étoit si heureuse qu'il scavoit memoriter les vespres du dimanche, le *gloria*, le *credo*, la préface, les litanies, en outre plusieurs chansons de lopera. Cecy est contre la règle des registres, iay crus devoir ce témoignage à sa mémoire ; ie passe soub silence une infinité d'autres belles perfections. Signé Fauche curé.

(Archives de Montureux/

* *

N° 3. UNE RÉQUISITION PENDANT LA RÉVOLUTION. — Armée du Rhin. Liberté, égalité, fraternité ou la mort.

Oyrières, 24 Vendémiaire, 3^e année de la République française une et indivisible et impérissable, à 10 heures du matin. L'inspecteur des fourrages de l'armée du Rhin, au citoyen Colinot, commissaire du canton de Chargey, district de Champlitte,

Je te prie et te requiers, citoyen, de faire partir sans aucun retard les foin, pailles et avoines qui sont dûs par les communes de ton canton.

J'apprends avec une profonde douleur que dans la commune d'Oyrières où il y a trente attelages, aucun, aujourd'hui n'est en mouvement. Si tu as mis de la négligence dans ta commission, tu en répondras. Si tu n'es pas secondé par les commissaires que tu dois surveiller, dénonce-les à l'administration du district et fais-les punir. Tu sais que la plus simple négligence en fait de subsistance sera punie comme un crime de contre-révolution.

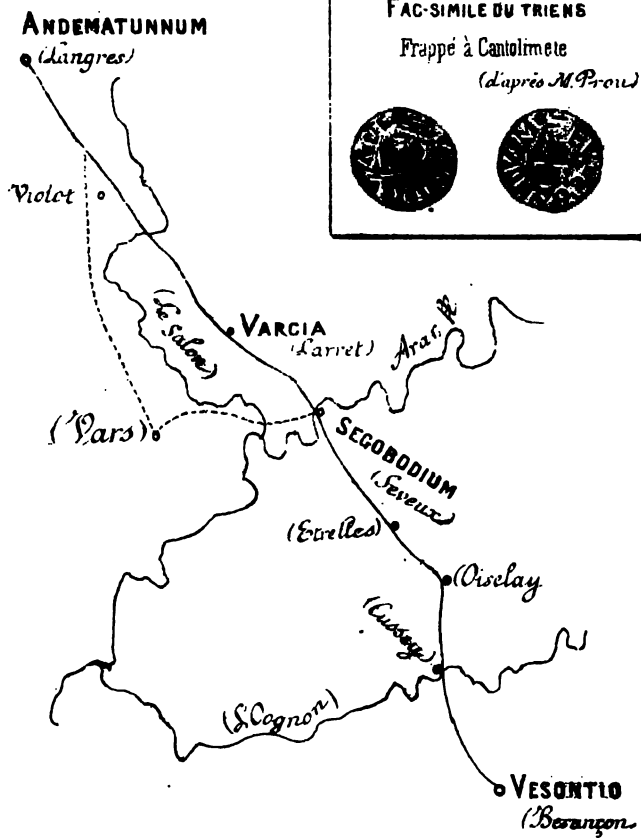
(Archives de Montureux)



4 4

4 4

100



TRACÉ DE LA VOIE ROMAINE

Langres - Seveux - Besançon

Par Larret —————
Par Varey - - - - -

CHAMPLITTE

ATELIER MONÉTAIRE

A l'époque des Mérovingiens

En rédigeant son Catalogue des monnaies mérovingiennes de la Bibliothèque nationale, M. Maurice Prou a placé dans la cité d'Autun, mais sans l'identifier d'une façon plus précise, l'atelier monétaire de *Cantolimite*, dont on possède un triens, ou tiers de sou d'or, frappé par le monnayer Foucaud (1). Voici la description de ce triens qui porte le n° 150, telle que la donne le savant numismate :

Face : CANTOLIMETE ; buste diadémé à droite.

Revers : FVLCOALDVS MO (*netarius*) ; croix chrismée, c'est-à-dire portant le monogramme du Christ, sur deux degrés ; cercle extérieur, rogné.

Ajoutons que le triens en question, qui pèse un gramme quinze centigrammes a été reproduit sur la planche III du Catalogue, où il occupe le n° 15.

Nous le reproduisons du reste ci-contre.

L'existence de ce triens avait été annoncée au public depuis une quarantaine d'années environ. C'est ainsi que nous le trouvons mentionné brièvement, et sans traduc-

(1) Prou (*Maurice*). *Catalogue des monnaies françaises de la Bibliothèque nationale ; les monnaies mérovingiennes*, 1892, gr. in-8°, p. 37.

tion proposée pour le nom de l'atelier, en 1853 dans les Lettres de Benjamin Fillon à M. Dugast-Matifeux (1), puis en 1865 dans la précieuse liste des noms de lieux inscrits sur les monnaies mérovingiennes, liste publiée par M. Anatole de Barthélémy dans la Bibliothèque de l'École des Chartes (2).

En 1866, le vicomte de Ponton d'Amécourt fit paraître, avec le concours de plusieurs numismates, l'*Annuaire de la Société française de numismatique et d'archéologie* et, dans le premier volume de ce recueil, il publia, sous forme de lettre adressée à M. Ernest Lecomte, une intéressante *Excursion numismatique dans la Bourgogne du VII^e siècle et sur les frontières de l'Austrasie*. Il y décrit notre triens et, comme équivalent de *Cantolimite*, proposa la petite ville de Champlitte, chef-lieu de l'un des cantons de l'arrondissement de Gray, au département de la Haute-Saône.

Voici d'ailleurs en quels termes sa thèse était exposée :

« Entre la grande voie que nous suivons et celle de Langres à Besançon, non loin de la station de *Varcia*, dont l'emplacement est encore incertain, se trouve la petite ville de « Chanitte, que plusieurs appellent Champlitte (3) ». Dès le milieu du XI^e siècle, elle donnait son nom à une branche de la famille des comtes de Champagne (4), et ce nom se trouve toujours écrit Chanlite,

(1) FILLON (Benjamin), *Lettres à M. Ch. Dugast-Matifeux sur quelques monnaies françaises inédites*, 1853, in-8°, p. 52.

(2) BARTHELEMY (Anatole DE), *Liste des noms de lieux inscrits sur les monnaies mérovingiennes*. (Extrait de la Bibliothèque de l'École des Chartes, 6^e série, t. 1^{er}), 1865, p. 14, n° 182; Id., *Numismatique de la France* (Instructions, etc.), 1891, p. 36, ligne 26.

(3) LA MARTINIÈRE (B. DE), *Le grand Dictionnaire géogr., histor. et critique*, 1740, t. II, p. 314, 2^e col. [Note de P. d'Amécourt].

(4) LE RAS (Ph.), *Dictionnaire encyclopédique de la France*, 1841, t. IV, p. 463 [Note de P. d'A.]. — Ajoutez à cette indication bibliographique trop sommaire le P. ANSELME, *Histoire général. de la maison de France*, etc, 1726, t. II, p. 867 et suiv.; H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Histoire des ducs et comtes de Champagne*, 1860, t. II, p. 143-152; et surtout ERNEST PETIT, *Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne*, 1888, t. II, p. 454-475.

notamment dans une donation faite en 1254 par « Guillaume de Chanlite, vicoms de Digiun, fils de Guillaume de Chanlite, prince d'Achaïe (1) ».

Si l'orthographe ancienne de ce nom était Champlitte, on pourrait croire que son étymologie est *campus litis*. Mais, puisqu'il n'en est pas ainsi, je propose de chercher le vieux nom de cette ville dans la légende du triens que voici :

N° 89. — (*Suit la description*)

Le corps du buste rappelle le triens de Besançon, n° 41 (2). Les lèvres sont lingones ; le type de la croix chrismée a son foyer à Autun (3). Cette localisation est donc satisfaisante. Le mot *limes* signifie borne, limite et Champlitte est sur la frontière de la Lyonnaise et de la Séquanaise. Le C s'employait quelquefois pour l'S (*Solocensis, Colocensis*) (4). Faut-il lire *santo limite*, la limite sacrée, comme *loco sancto*, le lieu sacré ? Ou bien, faut-il s'en tenir à l'orthographe de notre légende, *cantus limitis*, la borne qui chante, comme *cantus ranae*, chantereine, *cantus merulae*, chantemerle ? etc. Choisissez, mon cher ami, moi, je penche pour la première version ».

Les deux versions étant également mauvaises, il eût été préférable de ne pencher ni pour l'une, ni pour l'autre et de rejeter « la limite sacrée », en même temps que « le chant de la borne ». C'est que, s'il avait le coup d'œil exercé et la compétence d'un véritable numismate, le vicomte de Ponton d'Amécourt n'était qu'un médiocre philologue et les étymologies qu'il proposait étaient de

(1) COURTÈPÉE et BÉGUILLÉ, *Description générale et particulière du duché de Bourgogne*, 1847, t. II, p. 25. [Note de P. d'A.]

(2) Cf. PROU, *ouvrage cité*, p. 272.

(3) « La croix monogrammatique, que les numismates appellent chrismée, écrit M. Prou, *ouvrage cité, Introd.*, p. LXXXIX, se présente tantôt sous la forme normale, tantôt sous la forme latinisée. La première forme est rare. Nous signalerons son emploi dans les ateliers de Lyon, Autun, Chalon-sur-Saône et Huy ».

(4) P. d'Amécourt fait sans doute allusion à l'hypothèse proposée (à tort, croyons-nous) par ALFRED JACOBS, dans sa *Géogr. de Grégoire de Tours et de Frédégaire*, 1861, t. II, p. 441 et suiv., pour identifier le *Colerense*, mentionné dans la *Chronique de Frédégaire*, liv. V, chap. 35.

nature trop fantaisiste pour qu'elles pussent être prises en considération par des érudits sérieux. Aussi, quand J.-A. Blanchet réédita, en 1890, dans la collection Roret, le nouveau Manuel de numismatique du Moyen-Age et Moderne, dont la première édition était due à M. Anatole de Barthélémy, laissa-t-il sans attribution le nom de *Cantolimete* (1) et, si Engel et Serrure adoptèrent, en 1891, la traduction Champlitte (2), nous avons vu, au commencement de cette note, que Maurice Prou se montra plus circonspect en 1892.

Nous croyons toutefois que cette identification est fort plausible, bien plus, qu'elle doit s'imposer pour les raisons d'ordre numismatique, indiquées par le vicomte de Ponton d'Amécourt et surtout à cause d'une notation très ancienne du nom de Champlitte, qui nous est fournie par la Chronique de Bèze.

L'auteur de cette Chronique, qui écrivait dans la première moitié du XII^e siècle, s'est évidemment servi des chartes anciennes de son abbaye, puisqu'il en a reproduit un grand nombre *in extenso*. Il nous apprend que, vers l'an 634 (3), le roi Dagobert I^{er} fit don à son église, en faveur de l'abbé Waldelène, d'une villa, nommée *Artasia* (4),

(1) J.-A. BLANCHET, *Nouveau Manuel de numismatique du Moyen-Age et Moderne*, 1890, in-18, t. 1^{er}, p. 58, l. 14.

(2) A. ENGEL et R. SERRURE, *Traité de numismatique du Moyen-Age*, 1891, in-8°, t. 1^{er}, p. 126.

(3) « (Anno circiter 634), audiens enim bonam famam Waldeleni abbatis, qui tunc praeerat huic sacro monasterio [Dagobertus rex] donationem fecit, per manum ipsius, Deo et ecclesiae Besuensi, de villa quae dicitur Artasia, cum terris et appenditiis suis; quae villa sita est in fine campolimicensi. Dedit etiam villam quae Monasteriolus vocatur, nec longe a supradicta Artasia et in eisdem finibus.... » Cf. les *Chroniques de Saint-Bénigne de Dijon et de Saint-Pierre et de Saint-Paul de Bèze*, édit. d'Achery, dans le *Spicilegium*, in-fol. t. II, p. 401, 2^e col.; édit. Bougaud et J. Garnier, dans les *Analecta divionensia*, 1875, in-8°, t. 1^{er}, p. 238. — La villa Monasteriolus nous paraît devoir être identifiée avec le village de Montarlot, au canton de Champlitte.

(4) H. BOUDOT, dans sa *Notice sur l'ancienne cité d'Ates* (*Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or*, 1834, t. 1^{er}, p. 19), croit que cette villa porte aujourd'hui le nom de Vars, commune du canton de Cham-

avec ses terres et dépendances. Or cette villa était située *in fine Campolimicensi*, c'est-à-dire sur le territoire de Champlitte.

L'orthographe *Campolimicensi* est défectueuse. Il faut lire évidemment *Campolimitensi*, avec un *t* et non avec un *c*, comme le prouvent les autres formes anciennes de ce nom de lieu : *Canlintensis* (vers 1090 et en 1098), *Camlintensis* (en 1093, en 1105 et vers 1125), *Camlentensis* (vers 1125), *Callentensis* et *Camllentensis* (entre 1127 et 1148) (1), *Canlinte* (en 1222) (2), etc.

Or, si de l'adjectif *Campolimitensis* nous enlevons le suffixe — *ensis*, nous nous trouvons en présence du nom composé *Campolimite*, qui offre la plus grande ressemblance avec *Cantolimite*. Nous pouvons même regarder ce dernier nom comme étant une notation déformée du premier, et cela avec d'autant plus de probabilité que la plupart des noms de lieux inscrits sur les monnaies mé-

plitte et M. J. Garnier, dans l'index géographique de son édition de la Chronique de Bèze, adopte cette opinion.

Les règles de la phonétique nous paraissent devoir s'opposer à cette identification. *Ambasia* a donné Amboise ; *Alesia*, Alise et Alaise ; *Sarmatia*, Sermaise ; etc. Par suite *Artasia* a donné quelque chose comme Artaise ou Artoise ; le nom aura disparu, à moins qu'il ne désigne un climat quelconque.

(1) Cf. la *Chronique de Bèze*, édit. J. Garnier, p. 384, 386, 389, 419, 461, 462, 476, 477, 478 ; édit. du Spicilege, in-fol., p. 435, 436, 443, 453, 456 et 457.

Après l'avoir qualifiée de lieu inconnu (p. 235, note 15), M. J. Garnier place sous la rubrique Champlitte, à l'index géographique, la villa *Calatunna*, qui est mentionnée dans la charte de fondation de l'abbaye de Bèze, en 630 et dans la charte de confirmation donnée par Clotaire III, au mois d'août 658.

Nous croyons que cette identification doit être rejetée pour des raisons philologiques. *Calatunna*, en effet, a produit régulièrement Chaleonne, par la chute du *t* médial et il est possible que, par la fusion des deux voyelles consécutives, Chaleonne soit devenu Chalonne. (Cf. sur ce point AUG. LONGNON, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, 1878, p. 268). On pourrait à la rigueur regarder le nom d'Echalonge (hameau sur le finage d'Autrey), avec prosthèse de l'*e*, comme étant un diminutif du nom de cette ancienne villa. Et de fait, un arrêt du parlement de Bourgogne, du 28 mai 1474, mentionne « l'étang de Chalonge, au long du bois de la Vaivre, ... » Cf. un *Mémoire à présenter à S. A. R. Monsieur, frère du Roi, par les seigneur et habitants de Mantoche*, vers 1780.

(2) Cf. E. PRÉTIT, *Histoire des ducs de Bourgogne*, 1888, t. II, p. 478.

rovingiennes ont été fort maltraités par les monnayeurs, que l'atelier d'ALSEGAVDIA, pour ne donner qu'un seul exemple, est appelé ALSEGNRIA sur un autre triens qui nous a été conservé (1).

Enfin, le choix de Champlitte, comme atelier monétaire, s'explique aisément par le fait que cette localité avait alors une certaine importance, puisqu'elle était le chef-lieu d'une *finis*, c'est-à-dire d'une subdivision territoriale du *pagus Attoarensis*, dans la cité de Langres (2).

La notation la plus ancienne du nom de Champlitte étant *Campolimita*, il nous faut rejeter l'étymologie proposée par l'abbé Briffaut (3) comme étant inexacte. Cet auteur, en effet, a cru devoir interpréter le nom de cette localité par la forme *Campus litorum* ou *Campus litensis*, (ce qui voudrait dire « le champ ou la plaine des lites ») (4),

(1) Cf. M. PROU, *ouvr. cité*, p. 274, n° 1259.

(2) Nous reproduisons en note, sous leur forme indirecte, les noms des douze autres ateliers monétaires de la région franc-comtoise, à l'époque des Mérovingiens, tels qu'ils ont été identifiés par M. PROU et ses prédécesseurs. Ce sont :

1° Dans la cité de Besançon : VESONCIONE, *Besançon* ; ALISIA, *Alaise* (Doubs), arr. Besançon, cant. Amancey ; ALSEGAVDIA, lieu disparu, ancien chef-lieu de l'*Ajoye* (Cf. A. LONGNON, *Atlas historique, texte*, p. 135) ; ANTRO VICO, *Antre*, lieu détruit sur le finage de Villars-d'Héria (Jura), arr. Saint-Claude, cant. Moirans ; ARGENTAO, *Arinthod*, Jura, arr. Lons-le-Saunier, ch. l. de cant. ; CLVCIACO, *Clucy*, Jura, arr. Poligny, cant. Salins ; GACIACO, *Gizia* (Jura), arr. Lons-le-Saunier, canton Beaufort ; LATONA, *Losne* (Côte-d'Or), arr. Beaune, cant. Saint-Jean-de-Losne ; OXSELLO, *Osselle* (Doubs), arr. Besançon, cant. Boussière ;

2° Dans la cité de Lyon : COCCIACO, *Cuisia* (Jura), arr. Lons-le-Saunier, cant. Beaufort ; GREDACA, *Graye* (Jura), arr. Lons-le-Saunier, cant. Saint-Amour, cne. Graye-et-Charnay ; LINCO VICO, *Lains* (Jura), arr. Lons-le-Saunier, cant. Saint-Julien.

La localité de Gizia était, au Moyen-Age, une dépendance de l'église prieurale de Châtel-Chevroux (Cf. A. ROUSSET, *Dictionnaire des communes du Jura*, 1855, t. III, p. 256) et cette église est mentionnée sous le nom de *Castro Caprino*, comme faisant partie de l'archiprêtré de Coligny, dans les Pouillés du diocèse de Lyon au XV^e siècle (Cf. A. BERNARD, *Cartulaires de Savigny et d'Ainay*, 1853, in-4^o, p. 977 et 1006). Il convient dès lors, semble-t-il, de placer l'atelier de *Gaciacus* dans la cité de Lyon et non dans celle de Besançon.

(3) Cf. l'abbé BRIFFAUT, *Histoire de la seigneurie et de la ville de Champlitte*, 1869, in-8^o, p. 5 et 7.

(4) Notons qu'un *præfectus Lætorum Lingonensium* est mentionné dans la

laquelle ne se rencontre qu'une seule fois, et parmi les formes intermédiaires, tandis que la forme *Camlintensis* est la plus fréquemment employée. En négligeant de parti pris la lettre *n*, il a oublié que la phonétique est, comme on l'a dit, un garde-fou précieux pour l'étymologiste.

Si l'on voulait à tout prix rechercher le sens primitif du nom de Champlitte, il semble que la forme *Campolimit* s'explique naturellement par l'expression de « camp-frontière, » analogue à celles de « pays-frontière » et de « ville-frontière, » qui sont encore usitées de nos jours. La localité de Champlitte devrait donc son nom à ce fait qu'elle formait un *camp* burgonde ou bourguignon sur la *frontière* de l'Austrasie.

Le changement de *Campolimit* en Champlitte est des plus réguliers. Le premier terme *campo*, ablatif de *campus*, s'est ici comporté comme dans plusieurs autres combinaisons dont il fait partie, par exemple comme dans Champaubert et Champfleury. Le second terme *limite* s'est contracté davantage ; il est devenu *lim(i)te* par la chute de la voyelle atone brève, puis *linte* par le changement de *m* médial en *n*, qui se produit quand cette lettre est appuyée contre une consonne (1). Dernière transformation du mot *linte* : les consonnes *nt* sont devenues *t* ou *tt*, de même que *nm* est devenu *m* (comparez *an(i)ma*, âme) et que *ns* est devenu *s* (comp. *mansionem*, maison ; *ins(u)la*, isle, puis île).

La forme Champlitte ne l'a emporté définitivement

Noticia dignitatum, édit. Böcking, t. II. p. 120 ; c'est ce qui explique sans doute l'interprétation de l'abbé Briffaut.

On sait que les *laeti* (et non *liti*) désignaient, chez les Romains de l'Empire, des Barbares d'origine germanique auxquels les empereurs concédaient des terres en échange de services militaires ; il est probable que ces *laeti* sont identiques par le nom et la condition aux *lites* des lois barbares.

(1) Comparez en effet printemps, qui vient de *prim(um) tempus* ; conter, de *comp(u)lare* ; sentier, de *sem(i)tarius*.

que depuis un siècle et demi environ. Toutefois elle n'a pu faire oublier le doublet *Chanitte*, où les deux termes du mot *Campolimite*, au lieu de se transformer séparément, ont été traités comme un mot simple, de même que dans beaucoup de noms de lieux dérivés du vocable *cortis* et d'un autre terme (1). Mais si la forme *Chanitte* n'est plus usitée en dehors du pays, l'adjectif *Chanitois* est toujours employé pour désigner un habitant de Champlitte.

(1) Comparez Confracourt, dérivé de *Cortis Francorum*; Couternon, de *Cortis Arnonis*; Comblanchien, de *Cortis Bunciana*; Crimolois, de *Cortis Mulnise*; etc.

EMPLACEMENT DE LA STATION DE « VARCIA »

Deux documents du quatrième siècle, *l'Itinéraire d'Antonin* et la *Table de Peutinger* mentionnent la station de *Varcia* sur la voie romaine qui reliait *Andematunnum* (Langres) et *Vesoncio* (Besançon). Diverses solutions ont été proposées pour l'identification de ce nom de lieu. DUNOD, *Histoire du comté de Bourgogne*, 1735, in-4, t. I, *Préface*, p. xvij, se prononce pour Vars, qui est aujourd'hui une commune du canton d'Autrey. B. D'ANVILLE, *Notice de l'ancienne Gaule tirée des monuments romains*, 1760, in-4, p. 675, place au contraire *Varcia* à Larret, petite commune du canton de Champlitte, et son opinion a été adoptée par le baron WALCKENAER, *Géographie ancienne des Gaules*, 1839, in-8, t. III, p. 93.

Dans son étude sur *la Franche-Comté à l'époque romaine*, 1847, in-8, p. 122, le Président ED. CLERC s'exprime comme suit sur le sujet qui nous occupe: « DUNOD, qui place *Varcia* à Vars, n'a pas remarqué à quel point il faisait dévier la route hors de sa place vers le couchant. Si, avec *l'Itinéraire* [d'Antonin], on en fixe la distance à 16 lieues gauloises de Langres, il faut, comme d'Anville et Walckenaer, placer *Varcia* au village de Larret. Si, au contraire, avec la carte [de Peutinger], on ne doit calculer qu'une distance de 21 milles romains, le mesurage, strictement appliqué, conduit aux ruines romaines de Pierrecourt,

dont le nom, *Petræ curtis*, vient (?) de quelque borne milliaire, aujourd'hui détruite ».

PISTOLLET DE SAINT-FERJEUX, à la page 16 de sa *Notice sur les voies romaines du département de la Haute-Marne*, rejette également Vars, parce que cette localité est éloignée de la seule voie qu'il admette comme ayant relié Langres et Besançon.

Alexis BERTRAND a publié dans la *Revue archéologique*, nouv. série, 4^e année (1863), t. VIII, p. 164, le résumé du travail de la Commission de topographie sur *les Voies romaines en Gaule* ; il y propose Larret, mais avec un point d'interrogation.

Ernest DESJARDINS, qui a édité la *Table de Peutinger d'après l'original conservé à Vienne*, 1869 et suiv., in-fol., cite, à la 2^e col. de la page 33, mais sans se prononcer, les deux noms de Vars et de Larret. Toutefois il n'a pas toujours conservé cette attitude expectante et il a traduit résolument *Varcia* par Larret aux pages 63 et 142 du tome IV de sa *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, 1893.

La question paraissait donc tranchée quand M. F. POLY publia dernièrement son étude sur *les Voies romaines de la Haute-Saône*, dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône*, 3^e série, n^o 28, 1897. Pour cet écrivain, « Vars représente bien l'antique *Varcia*, qui était une station importante entre *Segobodium* et *Andematunnum*... La similitude des noms l'indique tout d'abord ; le grand nombre de chemins, qui y ont leur point d'intersection, avait décidé les Romains à donner à la voie de Langres cette direction, qui n'était pas la plus courte ni la plus naturelle. »

C'est que M. Poly a fait de son Vars un carrefour important d'où partaient six voies, plus ou moins consi-

dérables, sur Langres, Mirebeau, Dammartin, Besançon, Seveux et Bourbonne-les-Bains. Une semblable précision dans un sujet si délicat, où nos érudits les plus réputés ont montré tant de circonspection, étonnerait à coup sûr le lecteur un peu renseigné, s'il ne savait que M. POLY, dans les limites actuelles du département de la Haute-Saône, a cru retrouver, avec une assurance d'autant plus grande qu'il donne fort peu de références, les tracés complets de *six* grandes voies romaines militaires, de *huit* voies romaines secondaires, de *onze* voies romaines de troisième ordre, de *dix-sept* voies romaines de quatrième ordre, sans compter *cinq* tronçons de voies romaines indéterminées.

Après avoir passé en revue les diverses opinions exprimées à propos de la station de *Varcia*, nous allons maintenant indiquer les deux documents qui mentionnent cette station.

L'*Itinéraire d'Antonin*, que l'on s'accorde généralement à dater du quatrième siècle, trace comme suit la voie qui reliait *Andematunnum* à *Cambete*, en comptant les distances de la première localité :

VARCIA	XVI millia (lisez : lieues)	= 35 km. 566
VESONTIO	XXIII »	= 53 km. 334
EPAMANDUODURUM	XXXI »	= 68 km. 889
CAMBETE	XXXI »	= 68 km. 889

La station terminale de *Cambete*, forme ablative de *Cambas* ou *Cambes*, dans le territoire des Rauriques, se reconnaît dans le village de Gross-Kembs, dans la Haute-Alsace. *Epamanduodurum* (1) et *Vesontio*, dans l'ancien

(1) L'aphérèse, si remarquable, des deux premières syllabes dans le nom d'*Epamanduodurum*, qui n'en compte pas moins de sept, ne date que du Moyen-Age. La première manifestation qu'on en connaisse, *Mandroda* (chez le géographe anonyme de Ravenne) n'est pas antérieure au IX^e siècle, écrit

pays des Séquanes, sont aujourd'hui Mandeure et Besançon; *Andematunnum* n'est autre que Langres. Quant à la station de *Varcia*, elle se trouve à 16 lieues gauloises (35 km, 566) de Langres et à 24 lieues gauloises (53 km. 334) de Besançon. Voilà tout ce qu'on peut affirmer, d'après l'Itinéraire d'Antonin, et l'on comprend que dans ces conditions, la solution puisse être double, la voie pouvant passer à droite ou à gauche du Salon.

Heureusement que la *Table de Peutinger*, postérieure à l'Itinéraire, va nous fournir d'autres renseignements qui nous permettront de serrer la vérité d'un peu plus près. La voie *Andematunnum-Cambete* a été prolongée et s'appelle maintenant la voie *Andematunnum-Augusta Rauracorum*; en outre, des stations intermédiaires ont été créées. Ce sont évidemment les besoins du service, pour employer notre langue administrative, qui ont provoqué ces modifications.

Voici comment est constituée la nouvelle voie à partir de Langres, qui est toujours tête de ligne :

ANDEMATUNNUM (*Langres*)

VARCIA

XI. X lœugæ = ?

SEGOBODIUM (*Seveux*)

VI » = 13 km. 333

VESONTIO (*Besançon*)

XVIII » = 40 km. 000

LOPOSAGNIUM (*Luxiol*)

XIII » = 28 km. 889

EPAMANDUODURUM (*Mandeure*)

XVIII » = 40 km. 000

LARGA (*Passage de la Largue*)

XVI » = 35 km. 556

CAMBETE (*Gross-Kembs*)

XII » = 26 km. 667

ARIALBINUM (*Bâle*)

VII » = 15 km. 555

AUGUSTA RAURACORUM (*Augst*)

VI » = 13 km. 333

A. LONGNON, *La Civitas Rigomagensis*, dans les *Mélanges Renier*, (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Études, 73^e fascicule), 1887, p. 396, note 5.

Epamanduodurum signifie proprement la « forteresse d'Epamanduos. » Quant au nom d'homme celtique *Epamanduos*, ou mieux *Epomanduos*, il voudrait dire « qui a beaucoup de chevaux » de *epos* ou *eppos*, cheval, et *mandu*, nombreux. Cf. AD. PICTET, *Études sur les noms d'hommes gaulois*, dans la *Revue Archéol.* (1865), nouv. série, t. XI, p. 115.

Comme nous n'avons à nous occuper ici que de *Varcia*, nous laissons de côté les autres stations. Entre *Varcia* et Besançon se trouve maintenant la nouvelle station de *Segobodium* (1), qui doit s'identifier avec Seveux, de l'avis de tous ceux qui ont étudié la question ; mais, comme la distance qui sépare ces deux stations est toujours la même, puisque $VI + XVIII = XXIII$ lieues, nous nous trouvons bien en présence de la voie mentionnée par l'Itinéraire. Seulement la position de Seveux nous a donné la direction générale de cette voie, laquelle, disons-le en passant, est indiquée sur la carte de l'État-Major.

Reste maintenant à déterminer la position de *Varcia*, qui doit se trouver à six lieues gauloises, soit 13 km. 333 de Seveux. Or la distance qui sépare Seveux de Vars est plus considérable. C'est au contraire la distance qui sépare Seveux de Larret, en suivant le chemin de grande

(1) « *Segobodium*. écrit M. F. POLY, *ouvr. cité*, p. 58, avait été fondée par les Séquanes, dont elle portait le nom, *Seck-Boden*... *Boden* est le fond de terre, le sol de la patrie; d'où il résulte que *Seck-Boden* était le lieu préféré des Séquanes ou *Seck-an*. » Rappelons en passant que cette dernière étymologie est empruntée au cellique spécial de M. BULLET, *Mémoires sur la langue celtique*, 1764, in-fol. T. I, p. 138, d'après lequel *sec* veut dire cheval, et *an* veut dire hommes.

Mais quelle que soit l'autorité qui s'attache aux travaux de M. F. POLY, nous préférons nous ranger à l'opinion de d'Arbois de Jubainville. « Le thème *sego*, dit le cellisant bien connu, est dérivé de la racine indo-européenne *sagh*, qui veut dire « tenir, résister, être puissant. » C'est d'elle que viennent le grec *seghuros*, fortifié, le sanscrit *sahuris*, pour *saghuris*, puissant, fort, [et l'allemand *sieg*, victoire]. Un grand nombre de noms de villes et de peuples d'Europe dérivent de ce thème. » etc. Cf. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Les Liguses, vulgairement dits les Ligures*, dans la *Revue Archéol.*, 1875, nouv. série, t. XI, p. 313-315. Quant au suffixe *bodium*, il paraît être d'origine germanique; on le rencontre en effet assez fréquemment dans les régions de l'ancienne France, où les Normands se sont établis, comme le prouvent des noms de lieu, tels que Quillebœuf, Paimbœuf, etc. Cf. J. QUICHERAT, *De la formation française des anciens noms de lieu*, 1867, in-12, p. 30-31 et surtout CH. JORET, *Des caractères et de l'extension du patois normand*, 1883 in-8°, passim.

La transformation de *Segobodium* en Seveux était accomplie au XI^e siècle comme le montre la forme *Sivoium*, évidemment latinisée par le chancelier Godefroy de l'abbaye de Bèze. L'auteur de la *Chronique* de cette abbaye rapporte (p. 435 de l'édition du *Spicilegium* et p. 385 de l'édit de J. Garnier) une charte concernant Seveux, *Carta de Sivoio*, qu'il faut dater de l'an 1093, comme l'indiquent les quatre premiers éléments de la date et par suite de

communication n° 5, qui n'est autre qu'une ancienne voie romaine, comme l'indiquent la carte de Cassini et celle de l'État-Major. La question nous paraît donc résolue.

De plus, c'est un fait indiscutable que les voies romaines, entre deux stations voisines, suivent toujours la route la plus courte et il suffit, pour s'en assurer, de jeter un seul instant les yeux sur les cartes d'Itinéraires qui accompagnent le tome iv de la Géographie de la Gaule, par Em. Desjardins. Or, si l'on adopte l'identification de Vars, qui ne voit que la ligne Langres-Vars-[Seveux]-Besançon formerait un crochet surprenant et, disons le mot, inadmissible pour ceux qui connaissent les habitudes pratiques des Romains ?

Mais le nom de *Varcia*, me dira-t-on, qu'en faites-vous ? Et d'abord, il n'est pas du tout certain que *Varcia* soit l'ancien nom de la commune actuelle de Vars. Ceux qui ont étudié la formation des mots savent qu'on ne doit pas se laisser surprendre par des ressemblances, qui peuvent être purement fortuites. Les anciens étymologistes rapprochaient du grec *paresis* le français paresse, dont le véritable original est le latin *pigritia* : ils tiraient de *bona hora* le français bonheur, qui provient régulièrement de *bonum augurium*.

Or la mention la plus ancienne que nous possédions actuellement du nom de Vars, est assez éloignée du voca-

l'an XXXIX et non de l'an XXXIV du règne de l'empereur Henri IV. Il s'agit en effet, dans cette charte, de l'église de Seveux, puisqu'elle est encore placée sous le vocable de Saint Laurent et non de celle de Savoyeux, ainsi que le proposent l'Index géographique et la note 1 de la page 385. D'ailleurs, *Sivoium* ne peut phonétiquement représenter Savoyeux.

Le nom de ce dernier village est à vrai dire une forme diminutive du nom de Seveux, dont il devait constituer originellement une sorte de déboulement et de dépendance sur la rive droite de la Saône. La nomenclature des localités sises dans le département de la Marne, nous offre des formations analogues avec les noms des villages d'Aulnay et Aulnizeux, de Champagne et Champigneul, etc. Cf. là-dessus A. LONGNON, *Dict. topog. de la Marne, introd.*, chap. vii, in-4^e, 1891.

ble *Varcia*, comme nos lecteurs pourront en juger. Dans les premières années du XII^e siècle, un chevalier nommé Pierre et surnommé Mauregard, *Malus respectus*, qui était seigneur de Mirebeau, Montsaugéon et Auvet, voulait fonder sur ses terres une maison de l'ordre de Cîteaux ; mais il mourut avant d'avoir réalisé son désir. Ses fils, afin de soulager son âme, donnèrent, en 1130, le désert de Theuley à Gaucher, abbé de Morimond, pour y construire un monastère (1) et quatre ans après, comme leur concession était déjà trop petite, les bienfaiteurs y ajoutèrent *locus Varicis*, c'est-à-dire le lieu de Vars, contigu à l'ancien désert de Theuley (2).

Varicis nous paraît être un datif-ablatif pluriel qui, par la chute de la voyelle atone brève, a donné régulièrement Vars, de même que *Mettis* a donné Metz, *Remis*, Reims, et *Tiberiis*, Thiviers (3). *Varcia*, au contraire, qui possède une terminaison féminine, aurait dû, dans un pays de langue française, former un dérivé à même désinence, comme le prouvent de nombreux exemples : *Hispania* est devenu Espagne (Aube) : *Arcia* est devenu Arces (Isère), etc. (4). Concluons donc que *Varcia* a disparu, peut-être à l'époque des invasions, et que sur son emplacement s'est élevé le village de Larret (5).

(1) Cf. la Charte de fondation de l'abbaye de Theuley dans le *Gallia Christiana*, t. IV, *Instrum*, col. 163.

(2) Cf. H. BRULTEY, *Notice sur la commune et la paroisse de Vars*, dans les *Mémoires de la Commission d'archéologie de la Haute-Saône*, 1867, t. IV, p. 363.

(3) Cf. J. QUICHERAT, *De la formation française des anciens noms de lieu*, 1867, p. 15 ; H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (période celtique et période romaine)*, 1890, p. 421-431.

(4) Cf. J. QUICHERAT, *ouvr. cité*, p. 15 et 27 ; H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, p. 375-421 et plus spécialement p. 381.

(5) Le village de Larret est mentionné dans la charte de Guillaume de Foulvent (1^{re} moitié du XII^e siècle) : « duarum villarum de Cortesour et de Lare ». Cf. la *Chronique de Bèze*, édit. du Spicilège, in-fol., p. 453, 1^{re} col.; édit. J. Garnier, p. 461.

Enfin, faut-il ajouter que la nomenclature géographique présente plusieurs

Il reste toutefois un point obscur à élucider. On a vu que sur la carte de Peutinger, la distance qui sépare *Andematunnum* de *Varcia* est marquée par deux chiffres : XI et X. Ces deux groupes de chiffres sont nettement distincts et ne doivent pas être additionnés, comme l'a fait Ed. CLERC, puisque la carte indique toujours les distances par un seul chiffre. D'ailleurs le premier chiffre se trouve un peu au-dessus de la route, comme il est facile de le constater sur le fac-simile de la carte. C'est ce qui a conduit l'éditeur E. DESJARDINS à conclure que « ce chiffre n'appartient pas à la voie de Langres à Augst, mais à celle de Langres à Metz, dont le tracé, entre *Andematunnum* et *Mosa*, est omis par erreur, sur la carte manuscrite de Vienne. » Mais si l'on admet, et à juste raison, que le premier chiffre est mal placé par suite d'une erreur du copiste, il est permis également de supposer que le second chiffre est mal indiqué par suite d'une négligence du copiste en question, négligence qui est fort excusable, après tout, dans un travail de cette nature. Il faut donc, à notre avis, rejeter ce chiffre de même que le premier, et s'en tenir à l'indication exacte, qui nous est fournie par l'Itinéraire d'Antonin.

STÉPHEN LEROY.



exemples de localités diverses et portant néanmoins la même dénomination dans les mêmes contrées ? C'est ainsi que le département de la Haute-Saône compte trois communes du nom d'Autrey, deux Beaumotte, quatre Bétoncourt et un Bétaucourt, trois Bouhans, trois Bourguignon, deux Brotte, deux Broye, deux Bucey, deux Chambornay, deux Chargey, etc., etc.

LES FOURMIS CHAMPIGNONNISTES

Par ERNEST ANDRÉ

Quand, sur la demande du regretté Édouard Charton, j'ai écrit pour la Bibliothèque des Merveilles (1) un livre destiné à répandre dans le grand public les données scientifiques alors acquises sur les mœurs des Fourmis, je me suis efforcé de résumer dans ce petit volume tout ce que l'on savait de leur vie sociale ou privée, en n'y admettant que des faits absolument authentiques, affirmés et contrôlés par des observateurs dont la sagacité et la bonne foi ne pouvaient être suspectées. Mais, si ce modeste ouvrage représentait assez bien l'état général de nos connaissances à l'époque où il a paru, certains chapitres devraient aujourd'hui en être refondus pour se trouver au niveau de la science qui, depuis quinze ans, est loin d'être restée stationnaire.

Sans vouloir entreprendre ici ce travail de revision qui demanderait, pour être mené à bien, des développements trop considérables, je me bornerai à compléter l'histoire des Attides qui était restée jusqu'à ce jour à l'état d'ébauche et qui vient tout récemment d'être élucidée, grâce aux patientes et habiles recherches de MM. Al-

(1) ERNEST ANDRÉ: *Les Fourmis*, Paris, Hachette, 1885, 1 vol. in-16.

fred MOELLER (1) et Auguste FOREL (2). Ces auteurs ayant consigné le résultat de leurs observations dans des recueils écrits en langue allemande et peu accessibles à la majorité des lecteurs français, il ne sera peut-être pas sans utilité de donner, dans un résumé succinct, un aperçu de leurs découvertes.

Les *Atta* sont des fourmis exclusivement américaines dont les grandes espèces, connues sous le nom de *coupeuses de feuilles*, de *fourmis à parasol*, etc., ont depuis longtemps éveillé l'attention des voyageurs par la structure particulière de leur corps, par les dimensions peu ordinaires de leurs nids ainsi que par la singularité de leurs manœuvres. J'ai déjà abordé ces questions avec quelques détails au chapitre XIII du livre précité, auquel je renvoie le lecteur pour les données générales qui étaient acquises lors de sa publication. Je rappelle seulement que les *Atta*, qui font partie de la sous-famille des *Myrmicidæ*, comprennent un certain nombre d'espèces dont le corps est hérissé d'épines ou de tubercules, et dont les neutres, qui présentent dans une même colonie des différences de taille considérables, pouvant varier de trois à quinze millimètres, semblent se diviser en plusieurs castes auxquelles sont dévolues des fonctions spéciales dans la communauté. C'est ainsi que les plus grands individus, à tête énorme, qu'on appelle les *soldats*, paraissent plus particulièrement préposés à la sécurité de l'habitation, bien qu'ils ne se désintéressent pas non plus des travaux ordinaires d'architecture. Ces travaux sont cependant plus spécialement réservés aux individus de moyenne taille, tandis que les plus petits s'occupent surtout des soins à

(1) ALFRED MOELLER : Die Pilzgarten einiger Südamerikanischer Ameisen, Jena, 1893.

(2) AUG. FOREL : Zur Fauna und Lebensweise der Ameisen in Columbischen Urwald, 1896. — Communication verbale sur les mœurs des Fourmis de l'Amérique tropicale, Bruxelles, 1897.

donner aux larves et ont aussi dans leurs attributions les menues besognes à exécuter dans les espaces étroits dont l'accès serait impossible aux autres ouvrières.

Les *Atta* doivent surtout leur notoriété ainsi que leurs noms de *coupeuses de feuilles*, de *fourmis à parasol*, de *fourmis à étendards*, à l'habitude qu'elles ont de dépouiller certains arbres de leurs feuilles, ou d'y découper des rondelles qu'elles transportent dans leur nid en les élevant au-dessus de leur tête comme une bannière ou un étendard. Cette manœuvre donne à leurs longues processions un aspect des plus singuliers dont ont parlé tous les voyageurs et auquel ne sont pas restés indifférents les naturalistes, sans que ces derniers se soient accordés jusqu'à ce jour sur l'usage des rondelles ainsi recueillies et sur l'utilité que les fourmis pouvaient en retirer.

Les uns ont pensé que ces débris de feuilles étaient de simples provisions de bouche, pouvant être assimilées aux graines emmagasinées par les espèces glaneuses, moissonneuses ou agricoles ; d'autres y ont vu des matériaux destinés à tapisser l'habitation. Belt (1), qui a étudié les *Atta* au Nicaragua, avait le premier découvert le véritable usage de ces récoltes, mais ses assertions, d'ailleurs timides et dénuées de preuves bien établies, semblaient si étranges que les naturalistes n'y ajoutèrent pas grande créance. Le Rév. Mac Cook (2) lui-même, cet observateur si consciencieux qui nous a fait connaître avec détails les habitudes d'un certain nombre de fourmis américaines, s'est mépris sur l'importance des fragments de feuilles rapportés par les *Atta* et ne les a considérés que comme une matière avec laquelle ces dernières confectionnaient une sorte de carton, qu'elles façonnaient

(1) BELT : The Naturalist in Nicaragua, Londres, 1874.

(2) MAC COOK : Cutting or Parasol ant. Philadelphie, 1879. — Note on a new Northern Cutting Ant., *Atta septentrionalis*, Philadelphie, 1880.

ensuite en gâteaux pourvus de cellules, dans lesquelles elles élevaient leurs larves et leurs nymphes.

La solution définitive du problème nous a enfin été fournie par M. Alfred Moeller qui put observer au Brésil, dans les environs de Blumenau, diverses espèces d'*Atta* et notamment les *A* (*Acromyrmex*) *hystrix* Latr., *discigera* Mayr et *coronata* Fab. Ses observations vinrent confirmer les dires de Belt et nous donner la preuve irrécusable que les feuilles recueillies par les fourmis à parasol étaient transformées par elles en une véritable *couche* de matière spongieuse, sur laquelle elles cultivaient des champignons destinés à leur nourriture. Peu de temps après, le docteur Auguste Forel corrobora absolument ces assertions en étudiant, en Colombie, d'autres espèces d'*Atta* de forte taille, les *A. sexdens* L. *cephalotes* L. et *laevigata* Smith. C'est donc d'après les relations de ces deux naturalistes que je vais résumer les curieuses habitudes des fourmis qui nous occupent.

J'ai déjà dit, dans mon premier livre, que les grandes espèces d'*Atta* construisent des nids de dimensions colossales, dont le dôme extérieur, qui en forme la seule partie visible, est insignifiant comparé au développement inouï des substructions. Ces dernières comprennent un nombre considérable de chambres dont certaines mesurent, au dire de Mac Cook, jusqu'à quatre mètres de large sur cinq de profondeur, et qui sont reliées par de longues galeries où circule continuellement une population affairée, si nombreuse que celle des plus grandes cités humaines ne peut en donner qu'une idée fort imparfaite. Le monticule supérieur de l'*Atta sexdens* L. offre, d'après le Dr Forel, l'apparence d'une montagne volcanique en miniature, pouvant atteindre jusqu'à neuf mètres de diamètre sur un mètre cinquante centimètres de hauteur, et à

la surface de laquelle s'ouvrent de trente à quarante cratères qui servent de portes d'entrée et donnent accès à une foule pressée d'ouvrières, les unes apportant les feuilles destinées à entretenir les jardins à champignons, les autres allant déposer au dehors, sous forme de boulettes, les résidus inutilisables des cultures. Tout autour du monticule rayonnent des routes parfaitement frayées, larges d'environ dix centimètres, s'étendant souvent à plus de deux cents mètres de distance et continuellement sillonnées par une armée de pourvoyeuses allant aux provisions ou revenant chargées de leurs étendards de verdure.

Chacun de ces nids renferme, suivant sa dimension et son importance, un nombre variable de jardins à champignons, nombre qui peut s'élever jusqu'à plusieurs centaines chez les *Atta* proprement dites, tandis que chez les espèces de taille inférieure, appartenant au sous-genre *Acromyrmex*, et sur lesquelles ont porté les études de M. Moeller, cet observateur n'a constaté l'existence que d'un seul jardin dans chaque nid. Mais, que la champignonnière soit unique ou multiple et quelle que soit l'espèce d'*Atta* qui l'établisse, il y a parfaite conformité dans ses apparences, dans les procédés employés pour sa construction, ainsi que dans la nature du cryptogame cultivé qui toujours, aussi bien au Brésil qu'en Colombie, appartient à la même espèce botanique, le *Rhizites gongylophora* Moeller, champignon supérieur, de taille moyenne, faisant partie de la famille des Agaricinées. Pour nous rendre compte du travail des fourmis, il suffira donc de décrire, d'après Moeller, les manœuvres des *Acromyrmex*, puisqu'elles sont identiques à celles des véritables *Atta*.

Ce n'est pas sans difficulté que le naturaliste allemand put surprendre et étudier les opérations successives aux-

quelles se livrent les habiles maraîchères pour établir et entretenir leurs précieuses *couches*. Il ne fallait pas songer, en effet, à un examen direct dans un nid ordinaire, puisque tout le travail, s'effectuant dans des chambres obscures et souterraines, échappait inévitablement aux regards. On pouvait, à la vérité, mettre le jardin à découvert en détruisant la voûte supérieure, mais il était à prévoir qu'alors toute occupation domestique cesserait et que l'activité des travailleuses s'emploierait exclusivement à la réfection de la demeure éventrée, de sorte que ce moyen violent n'aboutirait à aucun résultat. M. Moeller dut donc installer une fourmière artificielle dans un appareil de cristal disposé pour permettre à volonté l'examen de son intérieur, et c'est ainsi qu'il réussit à satisfaire sa curiosité et à surprendre le secret des *Atta* que je ne me ferai pas scrupule de divulguer après lui, puisque cette indiscretion ne peut qu'ajouter à la renommée de ces industriels animaux.

Si, pour éviter toute confusion, nous suivons attentivement l'une des fourmis jardinières, nous la verrons d'abord ramasser l'un des fragments de feuilles rapportés par les pourvoyeuses, puis le diviser en deux moitiés à l'aide de ses mandibules faisant l'office de ciseaux. L'une des moitiés est ensuite subdivisée de la même manière et ainsi de suite, jusqu'à ce que le dernier morceau obtenu ne soit guère plus grand que la tête de la travailleuse. Celle-ci le saisit alors avec ses pattes antérieures, puis le mordille tout autour, en en faisant passer successivement toute la périphérie entre ses mandibules qui y produisent une série d'entailles rayonnantes et superficielles. Avec la pointe des mêmes organes la surface du fragment est grattée et écorchée, et cette succession de manœuvres a pour résultat d'en augmenter beaucoup la plasticité. La fourmi

le pétrit ensuite soigneusement et profondément au moyen de ses pattes et de ses mandibules, le façonne en une petite boulette qui, après plusieurs pétrissages renouvelés, devient extrêmement molle et se réduit à un très petit volume. Quand la préparation est jugée suffisante, ce qui demande environ un quart d'heure, l'ouvrière insère le globule à une place convenable de la *couche* en voie d'établissement, puis elle passe à un autre morceau de feuille qu'elle traite de la même manière et qui donne bientôt un nouveau globule à ajouter à l'amas déjà disposé. La même opération, exécutée à la fois par un grand nombre de travailleuses, donne un résultat rapidement appréciable et le jardin grandit ou se répare à vue d'œil.

Si, quelques heures après son dépôt, nous examinons à la loupe une portion de ce terreau si soigneusement préparé, nous le voyons déjà parcouru en tous sens par un réseau serré de filaments blanchâtres, provenant soit du développement du *mycelium* voisin, soit de la germination des spores de *Rhizites* dont le nid est rarement dépourvu. L'ensemble du jardin présente l'aspect d'un amas de matière spongieuse, grisâtre, percée de nombreuses cavités dans lesquelles circule constamment une légion de fourmis appartenant surtout aux plus petites castes et dont le rôle est des plus importants, car elles sont préposées au sarclage du jardin et à son entretien en parfait état de propreté. C'est là une condition absolument essentielle et qui sera facilement comprise si l'on se souvient que les coupeuses, dans leurs longues excursions à la recherche des feuilles vertes, suivent des sentiers frayés dans la brousse et que leur corps, naturellement rugueux, doit se charger, par contact, de germes de toute nature et d'une multitude de spores appartenant aux Cryptogames les plus divers, mais surtout à l'armée pullulente des

moisissures. Si, parmi ces germes, les spores de *Rhizites* sont utiles et doivent être respectées, les autres pourraient devenir un véritable fléau. Déposés sur un terreau admirablement approprié à leur végétation, favorisés par l'obscurité, la chaleur et l'humidité qui règnent constamment dans les chambres souterraines, ces parasites se développeraient avec une grande rapidité et ne tarderaient pas à envahir et à étouffer les précieuses cultures si laborieusement établies. Mais, grâce à l'activité dévorante des petites sarcleuses, dont la taille minuscule leur permet l'accès des plus étroites cavités, ces accidents sont conjurés et la couche reste toujours indemne de tout élément étranger.

Le travail de sélection auquel se livrent sans relâche les petites jardinières, en ménageant avec soin les spores et le mycelium de *Rhizites* et en détruisant ou éloignant tous autres germes végétaux, rappelle les procédés de la fourmi agricole (*Pogonomyrmex barbatus* Smith), qui ne laisse subsister, sur les champs établis autour de sa demeure, qu'une seule graminée, l'*Aristida oligantha*, et débarrasse soigneusement ses cultures de toute autre végétation. Toutefois, l'industrie des *Pogonomyrmex* est encore inférieure à celle des *Atta*, puisque les premiers n'ont pas à préparer le terrain ni à diriger la culture, mais seulement à empêcher la croissance des herbes inutiles, tandis que les *Atta* doivent préalablement se livrer à un long et pénible labeur pour fonder leurs couches, pour remplacer fréquemment les parties sèches et épuisées, par d'autres fraîchement préparées, et pour s'opposer à l'envahissement des moisissures et autres parasites.

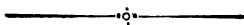
Il nous reste à parler des fruits que le jardin est destiné à produire et qui constituent la récolte pour l'obtention de laquelle ont été dépensés tant d'efforts et de per-

sévérance. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le penser tout d'abord, du champignon lui-même sous sa forme définitive. La taille et le volume du végétal seraient hors de proportion avec les besoins et les ressources des consommateurs, et son développement transformerait bientôt l'habitation en une forêt souterraine de gros cryptogames envahissant toutes les cavités et obstruant toutes les issues. Les visées des fourmis sont beaucoup plus modestes, et elles se contentent, pour toute rémunération de leurs peines, d'obtenir la production, sur le mycelium, de nombreuses *conidies* se présentant sous forme de corpusculés blancs, arrondis, mesurant un quart à un demi millimètre de diamètre, presque toujours réunis en petits amas offrant l'apparence d'un globule visible à l'œil nu, et qui constituent les véritables fruits du jardin. M. Moeller donne à ces conidies le nom significatif de *choux-raves* (*Kohlrabi*), et ces légumes en miniature sont une précieuse ressource pour les fourmis, en formant la base principale sinon exclusive de leur alimentation.

Dans les nids occupés par les *Atta*, on ne trouve jamais le cryptogame que sous cette forme primaire, seule utilisée par les fourmis qui s'opposent constamment à un développement plus complet ; mais si on éloigne ces insectes, en maintenant la couche dans des conditions favorables de chaleur et d'humidité, on voit assez rapidement le champignon suivre les phases ordinaires de la végétation et arriver à sa maturité. C'est en le cultivant ainsi que M. Moeller a pu en déterminer l'espèce qui se trouvait inédite et à laquelle il a imposé le nom de *Rhizites gongylophora*.

Indépendamment des *Atta* et des *Acromyrmex*, la tribu des *Attini* comprend encore d'autres genres, tels que les *Mycetoporus*, les *Trachymyrmex*, les *Sericomyrmex*, les

Apterostigma et les *Cyphomyrmex*, dont la plupart des espèces, ordinairement de taille minuscule, établissent aussi des jardins à champignons, mais sur une échelle très réduite et avec des procédés beaucoup plus élémentaires. Incapables, à cause de leur faiblesse, d'aller à la récolte des feuilles, ces petites fourmis utilisent, pour constituer leurs couches, les matériaux qu'elles rencontrent dans le voisinage du nid, c'est-à-dire des débris de végétaux, des excréments de chenilles, et d'autres résidus organiques. Nous ne parlerons pas de ces pygmées dont l'industrie rudimentaire nous offrirait peu d'intérêt, et où nous ne pourrions voir qu'un timide essai de la civilisation raffinée à laquelle sont parvenues les puissantes sociétés que nous venons d'étudier rapidement et qui sont loin d'être une exception dans le monde des Fourmis.



SUR LA PRÉSENCE DE L'AMMONITES ORTHOCERA

Dans le Kimméridgien graylois

Nous avons eu la bonne fortune de recueillir, il y a déjà deux ans, une espèce fossile très intéressante, caractéristique du Kimméridgien, et qui n'avait pas encore été signalée dans la région grayloise.

Il s'agit d'*Ammonites* (*Aspioceras*) *orthocera*, d'Orb.

Nous l'avons trouvée dans le calcaire virgulien inférieur à la carrière des Courets, territoire d'Arc-les-Gray.

Le spécimen dont il s'agit ici mesure vingt-quatre centimètres dans son plus grand diamètre. Les tours sont nombreux, très élevés. Ils sont ornés d'une rangée de tubercules situés à peu près au milieu de la partie latérale de chaque tour. Ces tubercules sont les restes de pointes épineuses. Ils sont au nombre de quatorze sur le dernier tour de notre espèce ; leur nombre s'accroît sensiblement du pourtour à l'ombilic, qui est profond. Aux tubercules correspondent de grosses côtes, à raison de deux ou trois par tubercule. L'ouverture est large. La coquille porte une ornementation composée de lignes très fines, entourant la spire, séparées par un intervalle de quatre à cinq millimètres à l'extrémité de notre échantillon, mais se rapprochant insensiblement au fur et à mesure que la spire diminue en se rapprochant de l'ombilic, à tel point qu'elles deviennent très voisines et ne sont plus séparées que par un espace égal à leur largeur.

On ne peut distinguer les cloisons.

Cette espèce ayant été choisie pour caractériser la zone inférieure du Virgulien, la zone supérieure l'étant par l'*Ammonites* (*Aspidoceras*) *Caletanum* (Opp)., nous pourrions désormais aussi établir ces deux zones dans le Kimméridgien graylois ; savoir :

Sous-étage Virgulien	{	Virgulien Sup. Zone à <i>Am.</i> (<i>Aspidoceras</i>) <i>Caletatum</i> , Oppel.
		Virgulien Inf. Zone à <i>Am.</i> <i>Aspidoceras</i>) <i>orthocera</i> , d'Orb.

Comme fossiles de la zone supérieure, nous pouvons citer : *Cimoliasaurus brevior*. *Amm. mutabilis*, *Chemnitzia gigantea*. *Natica phasianelloïdes*, *Pleuromya tellina*, *Arcomya robusta*, *Anatina caudata*, *Thracia incerta*, *Isocardia striata*. *Cardium eduliforme*, *Lucina substriata*, *Astarte cingulata*. *Trigonia muricata*, *Avicula gervilioïdes*, *Pecten Flamandi*, *Pygurus jurensis*, etc.

La zone inférieure contient spécialement : *Ichthyosaurus aff. trigonus*. *Amm. Lallierianus*, *Pholadomya depressa*, *Pholadomya Protei*, *Homomya hortulana*, *Isocardia excentrica*, *Cardium Banneianum*, *Trigonia papillata*, *Arca texta*, *Arca rhomboidalis*, *Pecten Buchi*, etc.

Gray, 12 avril 1899.

V. MAIRE.

ÉTUDES SPÉLÉOLOGIQUES

SUR LE JURA GRAYLOIS

PAR RENÉ MAIRE

LICENCIÉ ÈS SCIENCES, PRÉPARATEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE NANCY

Les premiers chaînons du Jura qui couvrent une partie de l'arrondissement de Gray dans le triangle Freigney - Pin-l'Émagny - Pesmes, présentent des affleurements calcaires d'une assez grande puissance, favorables au creusement de rivières souterraines. Aussi y connaît-on actuellement, outre plusieurs entonnoirs et gouffres, (par exemple le gouffre de Fourousse, à Velle-claire), et pertes de rivières (Montboillon), trois grottes, dont l'une a déjà fait l'objet de travaux importants, tandis que les deux autres sont restées à peu près totalement inconnues jusqu'ici.

Nous avons pensé qu'il serait utile de donner ici la bibliographie de ces grottes en même temps que d'exposer les résultats de nos recherches sur elles.

I. — La Grotte de Baumotte-les-Pin

Nous serons bref sur cette grotte, très peu étudiée jusqu'à nos jours, et pour laquelle nous n'avons guère pu relever d'autre bibliographie que son indication sur les

éditions antérieures au type 1889 de la feuille de Gray de la carte d'État-Major au 1/80.000, indication qui, d'ailleurs, était inexacte. Sur le type 1889, l'État-Major, au lieu de corriger, a trouvé plus simple de supprimer. Il faut dire qu'en compensation, il a indiqué, assez exactement d'ailleurs, la Baume-Noire de Fretigney qui n'avait encore eu droit de cité dans aucune des éditions antérieures.

La grotte de Baumotte-les-Pin est située sur le territoire de cette commune, dans le bois dit de Plainemont, sur un des flancs d'une petite combe qui se dirige à peu près parallèlement au vieux chemin de Baumotte à Courcuire, à droite de lui, au niveau d'une ligne d'escarpements rocheux peu considérables, à une altitude de 270 mètres environ, un peu en arrière d'une source qui sourd au fond de la combe et a été captée pour l'alimentation du village.

J'ai exploré cette grotte en avril 1898 avec mon excellent ami Emmanuel Bouchet ; elle paraît être l'embouchure d'une ancienne rivière souterraine. Entre les rochers dont nous avons parlé, se présente une ouverture de la taille d'un homme et d'une largeur d'environ deux mètres qui donne accès dans une galerie assez régulière, encombrée de blocs éboulés les uns sur les autres, et habitée par de nombreuses chauves-souris dont les excréments forment, en quelques endroits, de petits cônes de guano pouvant atteindre 0 m. 50 de haut. La voûte s'élève à 7 ou 8 mètres en quelques endroits, la largeur atteint 3 à 4 mètres. Il n'y a pas de stalactites et très peu de stalagmites. A une centaine de mètres de l'entrée, des dépôts stalagmitiques obstruent le passage : on croirait la grotte terminée. En m'introduisant dans une fissure étroite, j'ai entendu, en avant de moi, le bruit sonore de gouttes d'eau

tombant d'une voûte élevée dans une vaste cavité. Je me suis aussitôt mis à ramper dans l'eau et la boue, et après quelques vigoureux efforts, j'eus le plaisir de déboucher dans la continuation de la galerie qui se prolonge encore pendant une cinquantaine de mètres et finit par s'abaisser si fortement sur un bouchon stalagmitique qu'il m'a paru impossible d'aller plus loin sans déformer préalablement mon individu par pression antéro-postérieure. L'horreur de cet exercice ayant eu raison de mon fanatisme spéléologique, j'ai dû battre en retraite vers la première partie de la grotte où Bouchet m'attendait.

La seconde partie de la grotte que j'ai ainsi explorée est beaucoup moins régulière que la première : celle-ci formait en effet une galerie presque rectiligne et de dimensions peu variables, celle-là est plus ou moins tortueuse, s'abaisse, se relève, se rétrécit et s'élargit, enfin, à l'encontre de la première, elle possède beaucoup de stalagmites, dont l'une isolée au milieu d'une petite salle figure assez exactement un trophée.

Ne disposant que de très peu de temps, nous n'avons pu relever le plan de la grotte qui reste à dresser.

La grotte de Baumotte-les-Pin, bien sèche sur une assez grande longueur, rapprochée d'une source abondante, a dû être habitée à l'âge préhistorique : il serait à souhaiter que des fouilles, projetées par notre collègue et ami Drioton, viennent le démontrer.

II. — La Baume-Noire de Fretigney

BIBLIOGRAPHIE

THIRRIA : *Statistique géologique et minéralogique de la Haute-Saône*, p. 224 (1833).

DELACROIX : *Epponine et la Baume-Noire*. (Bull. Soc. Émul. du Doubs, 1865).

CASTAN : *Une fouille à la Baume-Noire*. (Bull. Société Émul. du Doubs, 1874).

QUIVOGNE : *Découverte de blé grillé dans la Baume-Noire*. (Assoc. fr. réunion de Clermont, séance du 23 août 1876).

AUG. GASSER : *Notice sur la Baume-Noire*. (Supplément *Presse Grayloise*, 7 oct. 1893).

AUG. GASSER : *Notice sur la grotte de Fretigney*. (Bull. Soc. agr. Sc. et Arts de Vesoul, 1894).

Z*** (RENÉ MAIRE) : *Fouilles à la Baume-Noire de Fretigney*. (*Presse Grayloise*, 18 juillet 1896).

CL. DRIOTON : *Refuge souterrain de Sabinus et d'Epponine*. (Bull. de la Soc. de Spéléologie, juillet-septembre, 1897. Communication faite au 35^e congrès des sociétés savantes à la Sorbonne, en avril 1897).

POLY : *La Haute-Saône sous la domination romaine*. (Bull. soc. agr. Sc. et Arts, 1897).

Je n'ai rien à dire de neuf sur la Baume-Noire au point de vue archéologique, il n'a pas été fait de nouvelles fouilles depuis celles que j'ai opérées avec mes amis Drioton et Gruère en 1896. Il n'en est pas de même au point de vue spéléologique pur, l'étude de cette caverne, m'a en effet amené à des conclusions d'une certaine importance pour la géologie.

Si l'on jette un coup d'œil sur la carte d'État-Major au 1/80.000 (feuille de Gray) ou mieux sur la carte géologique dressée par M. Bertrand, on remarque immédiatement que la Baume-Noire s'ouvre un peu au-dessous de

l'arête du chaînon étroit qui s'étend d'Oiselay à Fretigny, atteignant 436 m. au-dessus de Grachaux. Si maintenant on se reporte aux plans et coupes données par MM. Gasser et Drioton, on remarquera que l'allure générale de la grotte est celle d'une ancienne goule. Or, le creusement d'aussi grandes cavités est difficilement explicable sans admettre que de grandes quantités d'eau s'y sont jadis engouffrées, ce qui est absolument incompatible avec la topographie actuelle du pays. La formation de la Baume-Noire peut donc être difficilement expliquée sans admettre qu'elle a été creusée par les eaux dans les strates bathoniennes avant les plissements qui ont produit le Jura et modelé à peu près sa topographie actuelle, avant dans le cas particulier, la formation de la grande faille qui de Pesmes à Vesoul forme géologiquement le fond de la dépression où coule la Saône, dépression comblée par des sédiments tertiaires, et celle des autres failles qui ont séparé le chaînon de Grachaux et hâché tout le pays. C'est dire que la formation de la Baume-Noire doit être antérieure à l'oligocène.

III. — La grotte de Plumont

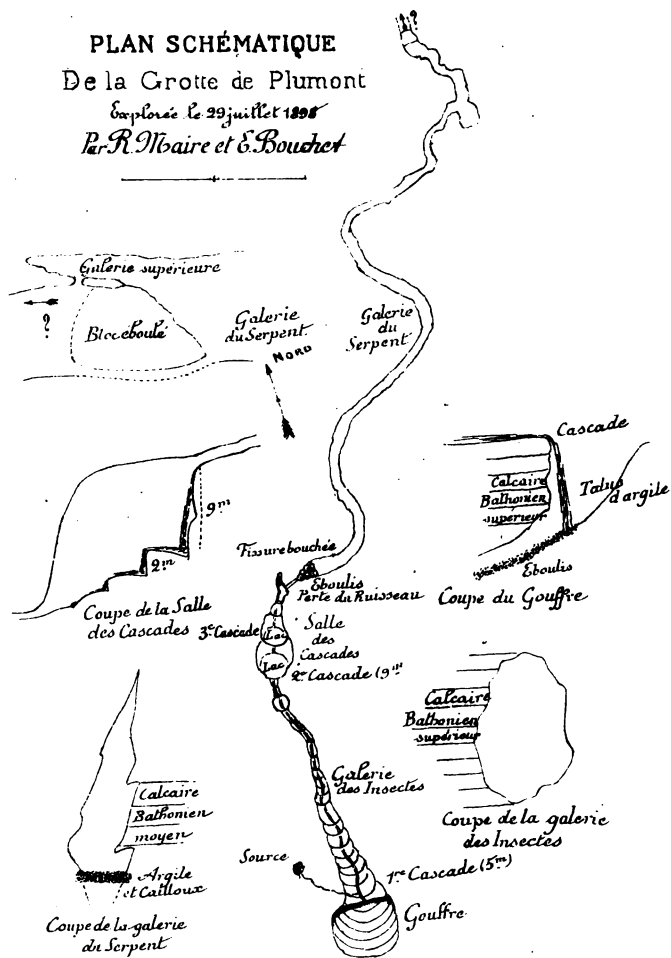
La grotte de Plumont ou de Capcio est située entre Gy et Saint-Maurice, à la lisière du bois de Plumont, à quelques centaines de mètres de la ferme de Plumont ou Capcio. Je ne lui connais aucune bibliographie, elle n'a même pas été jugée digne de figurer sur la carte d'État-Major. Elle est d'ailleurs fort peu connue, même dans le pays. J'ai fait sur elle des communications à la Société grayloise d'Émulation, séances de juillet et octobre 1898.

Ayant eu vent de son existence pour en avoir entendu parler à Dijon par un naturel du pays de Gy, je réso-

lus de l'explorer. Mon ami Emmanuel Bouchet, partageait mon ardeur, aussi le matin du 20 juillet, vint-il m'extraire de mon lit en me proposant de partir pour la grotte. J'abondai dans son sens, et munis de quelques ustensiles et lumignons indispensables pour une visite de grotte, nous enfourchons nos bicyclettes. Au bout d'une heure nous étions à Gy, que nous trouvons en révolution pour cause de banquet politique. Nous réussissons nonobstant à déjeuner et à découvrir un indigène connaissant la grotte, lequel accepte moyennant finance de nous conduire. Nous abandonnons nos bicyclettes, et nous hissons à pied sur la colline aride qui domine Gy et porte le nom pittoresque et imagé de Brûle-Cul, descendons dans l'étroit vallon de Saint-Claude puis regrimpons sur la colline oxfordienne qui porte le bois de Plumont, et redescendons dans ce bois jusqu'à sa lisière vers la ferme de Plumont. Sur cette lisière se voit une assez large dépression de terrain, sur un des bords de laquelle sourd une petite source. Cette petite source forme un ruisselet qui descend au fond de la dépression et après un parcours d'une dizaine de mètres, tombe en cascade du sommet d'un rocher dans lequel s'ouvre la grotte. Cette dernière en effet n'est qu'une goule s'ouvrant au fond de la dépression dont j'ai parlé. Le gouffre, à pic de trois côtés, est en pente raide du quatrième, par suite de l'apport de terres du voisinage qui l'ont en partie comblé. Sur le côté où tombe la cascade, s'ouvre une galerie dont la pente raide formée d'éboulis calcaires continue la pente d'argile dont j'ai parlé.

L'eau de la cascade forme un petit ruisselet au fond de cette galerie, qui, à son entrée, présente une hauteur d'environ trois ou quatre mètres et une largeur à peu près égale. Nous allumons les lampions et nous nous engageons

PLAN SCHÉMATIQUE
De la Grotte de Plumont
 Explorée le 29 juillet 1898
 Par R. Maire et E. Bouchet



dans la galerie, qui se rétrécit un peu, tout en gardant une pente assez forte. Nous appellerons cette galerie, galerie des Insectes, à cause du grand nombre de ces animaux que l'on trouve sur ses parois. Nous la suivons pendant une cinquantaine de mètres environ, en pataugeant dans le ruisseau et nous sommes tout à coup arrêtés par un puits dans lequel notre ruisseau tombe en cascade avec un bruit assourdissant. Un sondage sommaire nous permet d'évaluer approximativement la profondeur de ce puits à une dizaine de mètres, et le jet d'énormes pierres nous apprend qu'il y a une nappe d'eau au fond. Notre guide nous déclare qu'on n'a jamais été plus loin, ce qui est assez compréhensible, car pour atteindre le fond de ce puits, il faut de toute nécessité descendre avec des cordes dans la cascade. N'ayant pas le matériel nécessaire, nous battons en retraite et rentrons à Gy décidés à revenir bien outillés, sonder le mystère de cette grotte.

Pourvus, grâce à l'obligeance de mon excellent ami Drioton, d'un matériel de cordes et d'une échelle de cordes, nous organisons une nouvelle expédition le 29 juillet 1898. Après avoir tout préparé le 28 au soir, je me mis à dormir d'aussi bon cœur qu'Alexandre à la veille d'une bataille, si bien que le 29 au matin Emmanuel Bouchet ne me voyant pas venir, et l'heure du train approchant, fût obligé de venir m'extraire du lit. Cinq minutes après j'étais à la gare, à moitié habillé, mais muni de tous mes paquets, dont des vêtements de rechange, et transportant les habits que je n'avais pas eu le temps de revêtir. J'arrive juste à temps pour m'installer dans le train où je complète ma toilette.

Émile Bouchet s'était joint à nous pour cette expédition. Nous descendons à Bucey-les-Gy où nous sommes rejoints par le brigadier forestier Lamidieu et le garde

Têteforte, que M. Dubois, inspecteur des forêts de Gray-Sud avait bien voulu mettre à notre disposition pour nous guider et nous aider. Nous ficelons le matériel sur nos bicyclettes emportées pour servir de brouettes, rôle qu'elles remplissent d'ailleurs à merveille. Nous passons à Roche et après un trajet d'environ deux kilomètres dans des chemins plus ou moins pierreux nous arrivons à la ferme de Plumont, où nous quittons les chemins pour gagner la grotte à travers champs. Le cortège comporte nos trois bicyclettes poussées en fil indienne par leurs propriétaires et précédées du brigadier Lamidieu et de son chien ; le garde Têteforte porte d'une énorme poutre ferme la marche (musique de Sellenick).

Arrivés à la grotte, nous allons installer, à la lumière de l'acétylène, la poutre au-dessus du puits et y fixons l'échelle de cordes. Après quoi Emmanuel Bouchet se fait passer une corde sous les aisselles et commence à descendre. Au bout de quelques échelons, se trouvant trop mouillé il remonte. Je lui donne mes habits de rechange, mets les miens de côté et revêts les siens après quoi je descends à mon tour dans la cascade et arrive au niveau de l'eau ; je saute dedans, elle n'était heureusement pas profonde. J'arrive je ne sais trop comment à allumer une bougie mouillée avec des allumettes humides. Je constate alors que je suis dans une grande salle dont le fond est en partie occupé par une nappe d'eau. Je sors de cette nappe et arrive devant un petit escarpement de deux mètres où l'eau forme une cascade tombant dans une nouvelle nappe : je saute de nouveau dans l'eau et trouve encore un peu plus loin quelques petites cascadelles et nappes d'eau. Cependant la grande salle où sont les nappes et les cascades dont je viens de parler et que je baptise illico « Salle des Cascades », se rétrécit et devient une

simple fissure obstruée par un bouchon d'argile et de chailles entraînées par le ruisseau depuis l'oxfordien sus-jacent. Mais l'eau file latéralement par un trou bas et étroit : je m'y engage en rampant dans l'eau, et au bout de quelques mètres, je me trouve dans une galerie assez haute dont le sol est couvert d'éboulis volumineux sous lesquels disparaît le ruisseau. Quelques mètres plus loin la galerie s'élève encore, atteignant environ quinze mètres, le sol devient égal et est couvert d'une couche d'argile qu'on reconnaît être d'origine alluvionnaire et avoir été lavée encore récemment par les eaux. Le ruisseau passe en dessous en ce moment de sécheresse, mais aux hautes eaux, il couvre tout le fond de la galerie. Cette galerie garde une hauteur et une largeur sensiblement égale, le fond en est presque horizontal, elle serpente d'une façon très nette, aussi la baptisai-je immédiatement du nom de « Galerie du Serpent ». C'est une suite de diaclases disposées en ligne brisée et élargies par les eaux, l'argile alluvionnaire du fond provient de l'oxfordien du bois de Plumont comme le montrent les Chailles et un exemplaire de *Rhynchonella Thurmanni* que j'y recueille. Je suis sans peine la galerie du Serpent pendant environ deux cent à deux cent cinquante mètres lorsque tout à coup je la trouve obstruée par un énorme bloc éboulé, par dessous lequel est un passage trop étroit pour moi. Je me hisse au-dessus du bloc et arrive dans une galerie supérieure qui se termine en fente étroite au bout de quelques mètres, mais le fond de cette galerie présente une fente par laquelle on voit la galerie inférieure continuer derrière le bloc et se prolonger dans l'horreur d'une profonde nuit. Considérant que cette fente donnait dans le plafond de la galerie inférieure, ce qui me faisait un saut dans le vide que j'évaluais à sept mètres, que j'étais seul,

sans cordes, ni échelle, n'ayant plus que des allumettes mouillées, et que je commençais à grelotter dans mes habits détrempés, je me décide à battre en retraite. Et voilà comment la grotte de Plumont n'a pas encore dévoilé tous les mystères de sa rivière souterraine.

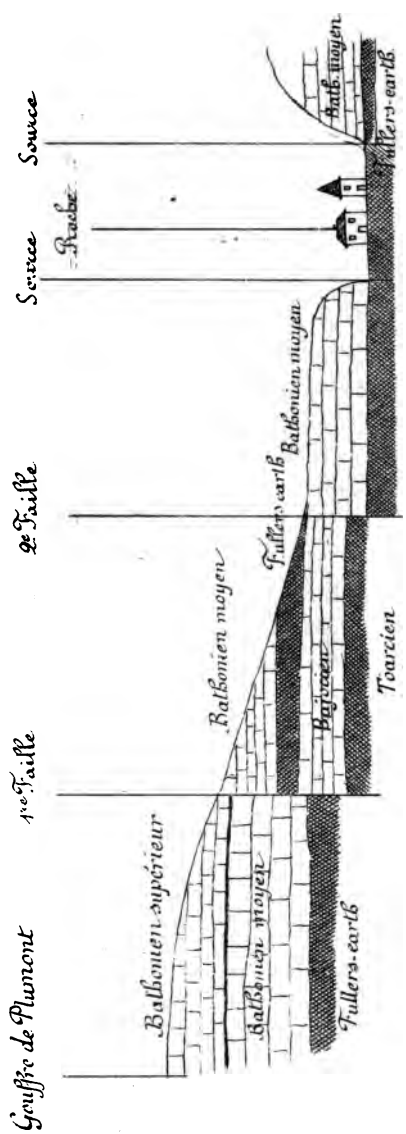
* * *

Ayant consacré le reste de la journée à une étude géologique des environs, j'ai tiré de cette étude et de l'exploration de la grotte quelques considérations relatives à l'hydrologie de la région, considérations que je vais maintenant exposer.

Les eaux qui tombent sur la grande colline qui porte le bois de Plumont, ont différents chemins d'écoulement. Celles de la partie N.-E du versant qui regarde Plumont viennent par ruissellement se jeter dans le gouffre ; quant à celles qui sont absorbées par le sol, elles s'insinuent lentement à travers les couches oxfordiennes argilo-siliceuses, pour venir ressortir au niveau d'une couche plus argileuse et plus compacte à la base de ces couches oxfordiennes, immédiatement au-dessus du bathonien supérieur, en formant la petite source de Plumont. Les eaux tombées sur le reste du versant E. du bois de Plumont vont former les Trois-Fontaines, sources aménagées par l'administration forestière, dont les eaux se réunissent pour s'engouffrer bientôt dans une petite goule impénétrable.

Où vont ressortir les eaux qui s'engouffrent ainsi aux Trois-Fontaines et à Plumont ? Pour les premières, on n'en sait trop rien : la question mériterait cependant d'être étudiée ; quant aux secondes, les gens du pays sont d'accord pour déclarer sans trop savoir pourquoi qu'elles sortent à Roche, petit hameau près de Bucey-les-Gy. J'ai re-





COUPE SCHÉMATIQUE
 Allant de la Goule de Plumont aux sources de Roche

cherché par une étude géologique de la contrée le degré de vraisemblance de cette opinion. De Plumont à Roche s'étend une combe sèche confluant avec celle qui s'étend entre Brûle-Cul et le bois de Plumont. Cette combe se termine brusquement au-dessus de Roche par un brusque ressaut de terrain. La rivière souterraine de Plumont se dirige dans sa portion explorée selon le thalweg du val-lon, et tout porte à croire qu'elle continue ce trajet. Elle rencontre alors une première faille, puis la grande faille qui sépare Plumont de Brûle-Cul. A cet endroit, elle s'écarterait légèrement de la combe sèche pour continuer sa direction en passant sous un petit monticule et aller ressortir sous forme d'une source assez puissante au fond d'une petite combe située à Roche, sur le versant opposé à celui où sort la grande source captée pour la ville de Gy.

Or, une coupe géologique passant par le trajet ci-dessus se montre constituée comme l'indique la figure ci-contre.

On voit que géologiquement il n'y a pas d'impossibilité à ce que l'eau de Plumont vienne ressortir à Roche : l'eau engouffrée à Plumont doit gagner à travers les fissures des calcaires bathoniens supérieur et moyen, le niveau argileux et imperméable du Fullers-earth d'où elle passe dans les couches fissurées du calcaire bajocien, redescendant jusqu'au niveau imperméable des marnes du toarcien supérieur, puis coulant de nouveau sur le Fullers-earth au niveau duquel elle sort à Roche au pied d'un escarpement du calcaire bathonien moyen.

Il serait désirable d'élucider la question de la connexion des eaux de Plumont et de Roche par des expériences à la fluorescéine, et l'on sait que la chose peut avoir son utilité, car dans le cas d'affirmative la contami-

nation du gouffre de Plumont par des microbes, des toxines ou des produits nuisibles quelconques peut avoir les plus fâcheux résultats pour les habitants de Roche.

J'arrête ici cette note déjà trop longue où j'ai voulu exposer l'état actuel de nos connaissances sur la spéléologie du Jura graylois.

R. MAIRE.

NANCY, 19 juin 1899.

DE L'INFLUENCE DU CALCAIRE

SUR LA VÉGÉTATION

ET DE LA VALEUR DE L'ANALYSE CALCIMÉTRIQUE DES TERRES

On a reconnu depuis longtemps que la végétation spontanée varie avec les différents sols et que les cultures y prospèrent plus ou moins. Les principaux sols sont calcaires ou siliceux. Nous allons examiner de quelle manière agissent ces éléments, et particulièrement le calcaire.

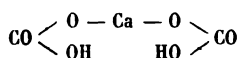
Il n'y a pas de plantes silicicoles ou silicifuges, c'est un fait d'observation. Le silicium semble être un élément constant dans les plantes, même dans les champignons inférieurs ; mais, s'il est constant, est-il absolument nécessaire ? Ce n'est pas absolument prouvé, et il est possible que cet élément, qui paraît uniquement destiné aux productions deutoplasmiques, particulièrement à l'appareil de soutien, n'entre pas dans la composition intime des énergides.

Mais il y a des plantes calcaricoles, calcariphiles et calcarifuges : c'est aussi un fait d'observation (1). Le calcium, qui n'est pas nécessaire aux champignons inférieurs paraît l'être aux plantes à chlorophylle. Les plus calcari-

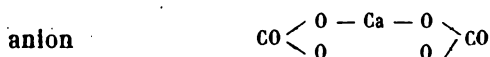
(1) Niée par Thurmann? (1849) et Contejean (1853), l'action du calcaire sur la répartition des espèces végétales a été établie par Sendtner (1853), Parisot (1858), Lamy (1868), Juratzka (1863), Milde, Krempelhübler (1861), Chatin (1870), Fliche et Grandeau (1874), Renauld (1873, 1874, 1896), Contejean (1881), Lamotte et Saint-Lager (1875), Gillot (1895), etc.

fuges en contiennent une assez forte proportion. On en a trouvé dans des cendres de genêts (*Sarothamnus scoparius*) qui avaient poussé sur un sol presque dénué de toute trace de calcaire.

Il est probable, quoique non démontré, que le calcium se trouve dans l'eau d'imprégnation des sols calcaires sous forme de bicarbonate calcique $\text{Ca} (\text{CO}_3)^2 \text{H}^2$, qu'on a des raisons de considérer comme jouant le rôle d'un acide bibasique.



grâce à ses deux hydrogènes. Dans cette hypothèse l'ionisation (2) du bicarbonate donnerait deux cations H^+ et un



Le calcium y serait donc masqué et ne pourrait agir par lui-même avant la décomposition du bicarbonate dans le milieu intérieur de la plante.

Bien que cette manière de voir ne soit pas démontrée, il y a des motifs sérieux de la croire vraie et elle mérite d'être prise en considération pour l'étude toxicologique du bicarbonate, considéré comme acide et non comme sel de calcium.

(2) Rappelons que l'ionisation est l'état particulier que prend un corps en dissolution. Soit une solution de chlorure de sodium Na Cl : le chlorure sera partiellement à l'état de Na Cl et partiellement à l'état de $\text{Na}^+ \text{Cl}^-$ errant séparément, en ions (ion). Si l'on fait passer un courant électrique dans la solution, Na^+ se rend à la cathode: c'est le cation, et Cl^- va à l'anode: c'est l'anion. Les corps non ionisés sont dits masqués, par exemple le chlore dans le chloroforme n'est pas directement décelable, parce qu'il n'est pas ionisé. L'ionisation d'une solution augmente avec sa dilution.

La théorie de l'ionisation est due à M. Svante Arrhenius; très récente, elle n'est pas encore élucidée complètement en tous ses points, mais elle concorde cependant à merveille avec un grand nombre de faits qui jusqu'alors paraissaient inexplicables.

D'autre part la dolomie pure de $\text{Ca Mg} (\text{CO}_3)_2$ paraît ne nourrir qu'une végétation indifférente et même plutôt calcarifuge ; le phosphate tricalcique $(\text{Po}^4)_2 \text{Ca}^3$, abondant dans certains sols, qui sous l'action des eaux pluviales chargées d'anhydride carbonique CO_2 peut se transformer partiellement en $(\text{Po}^4)_2 \text{Ca H}^4$, phosphate monocalcique soluble semble ne pas avoir beaucoup d'action répulsive sur les calcarifuges ; enfin le sulfate de calcium $\text{SO}_4 \text{Ca}$, à des doses assez fortes (0,126/1000), n'empêche nullement la végétation des sphaignes, plantes bien connues comme calcarifuges.

C'est pourquoi nous employons au lieu des expressions *calcifuge*, *calcicole*, *calciphile*, qui ne correspondent qu'à une hypothèse, celles de *calcarifuge*, *calcaricole*, *calcariphile* qui correspondent à un fait établi : l'attraction ou la répulsion de certaines espèces végétales par les *terrains calcaires*, et ont l'avantage de faire ressortir le rôle tout spécial du *carbonate de calcium* Ca CO_3 , sel insoluble que les eaux pluviales chargées de CO_2 transforment continuellement en bicarbonate soluble.

Comment agit le calcaire sur les calcaricoles et les calcarifuges ? D'après les recherches de Fliche et Grandaudeau, il y a tout lieu d'admettre que ces dernières plantes sont adaptées à extraire leur calcium d'une eau d'imprégnation contenant très peu de calcaire.

Ne trouvant que peu ou pas de carbonate calcique, elles tirent même probablement une partie de leur calcium d'autres sels de ce métal. Si on les introduit brusquement dans un milieu riche en calcaire, elles en ont pour ainsi-dire une indigestion. L'empoisonnement des calcarifuges par le calcaire produit la diminution de K et Fe dans leur milieu intérieur. Lorsqu'on admettait l'existence du fer dans la chlorophylle, on n'avait pas manqué

d'établir une relation étroite entre la proportion de fer dans la plante et sa richesse en chlorophylle. La chlorose végétale était ainsi comparable à la chlorose animale. Aujourd'hui que l'absence du fer dans la chlorophylle a été reconnue, cette relation a perdu beaucoup de sa probabilité.

La plante calcaricole, adaptée à vivre en présence d'une grande quantité de sel calcaire, dépérit quand on la place dans un sol n'en renfermant que peu, n'étant pas capable d'extraire son calcium d'un milieu aussi pauvre. L'influence de l'ionisation sur la toxicité des sels a en effet été mise en lumière depuis trois ans environ par KAHLENBERG et TRUE, HEALD, PAUL et KRÖNIG, LÖB, STEVENS, CLARKE, et surtout par notre excellent ami MAILLARD, qui l'a démontrée le premier d'une façon irréfutable. C'est ainsi que l'un de nous a pu suivre une série extrêmement démonstrative d'expériences faites par L. MAILLARD en se mettant soigneusement à l'abri de toute intervention des pressions osmotiques, qui avaient faussé et rendu très suspects les résultats des précédents expérimentateurs. La toxicité du sulfate de cuivre pour le *Penicillium glaucum* diminuait considérablement en même temps que son degré de dissociation quand on ajoutait simplement le même anion SO_4 sous forme de Na_2SO_4 , $(\text{Az H}^+)^2\text{SO}_4$, ou K_2SO_4 . L'étude pondérale a prouvé avec une précision presque mathématique que la toxicité du sulfate de cuivre appartient uniquement aux ions libres Cu^+ .

L'action du calcium pourrait de même appartenir uniquement aux ions Ca^+ et dépendre du degré de dissociation plus ou moins élevé que les autres corps du plasma cellulaire permettent aux sels calciques. Une étude chimique approfondie de ce suc cellulaire et des réactions

qui s'y produisent serait nécessaire pour élucider la question, mais elle est loin d'être faite. Elle permettrait en particulier de comprendre pourquoi le bicarbonate de calcium a plus d'action que les autres sels calciques, bien que son calcium soit probablement masqué : la facilité de la décomposition de ce sel, permettant le passage de l'élément calcium dans d'autres combinaisons doit être pour beaucoup dans son activité.

La question des plantes salicoles et salifuges serait différente et dépendrait beaucoup moins de l'ionisation que des pressions osmotiques. (L. MAILLARD).

Il suffit donc que l'espèce calcarifuge trouve dans son milieu une proportion de calcaire inférieure à une certaine quantité variable avec chaque espèce et que l'espèce calcaricole y trouve une dose inférieure à une autre quantité pour qu'elles puissent vivre, toutes conditions égales d'ailleurs. Nous appellerons cette quantité, maxima pour les premières et minima pour les secondes, la *quantité limite*. Cette quantité limite, variable suivant les espèces, sera théorique dans un milieu artificiel et constante pour chaque espèce, mais dans un milieu naturel on n'aura affaire qu'à la *quantité limite pratique*, dont la valeur sera influencée par les autres conditions biologiques du milieu.

Dans un terrain calcaire ou non calcaire il peut se trouver des coins où la quantité limite minima ou maxima est dépassée ; ces coins ont alors une flore comprenant quelques éléments calcarifuges ou calcaricoles : ce sont les *colonies végétales hétérotopiques* de calcaricoles (Dr GILLOT, Dr MAGNIN, R. MAIRE, etc.), et de calcarifuges (R. MAIRE).

Maintenant il faut remarquer que la proportion de bicarbonate calcique contenue dans l'eau d'imprégnation du sol n'est qu'un facteur parmi tous ceux qui constituent

les conditions biologiques d'une espèce végétale. Cette espèce est encore soumise à bien d'autres facteurs physico-chimiques aussi nombreux que mal connus, par exemple à des facteurs mécaniques, météorologiques, à la concurrence vitale, etc.

L'influence de cette dernière, en particulier, est si grande, que l'on peut faire croître expérimentalement beaucoup de calcifuges en présence d'assez fortes proportions de calcaire, à condition, toutefois, de les isoler.

Enfin la pénétration des sels de calcium se faisant au niveau des racines, il est facile de comprendre que certaines espèces à racines traçantes pourront croître sur les roches calcaires, leur appareil radical restant toujours dans la zone superficielle décalcifiée par les pluies, tandis que d'autres, pourvues de racines pivotantes qui supporteraient en milieu liquide artificiel à peu près la même dose de sels calcaires que les précédentes, dépériront sur les roches en question, leurs racines plongeant dans les couches profondes où l'eau d'imprégnation est très calcarifère. On peut citer comme exemple le *Vaccinium myrtillus* et l'*Orobis tuberosus* dans le Jura.

Il faut donc ne jamais perdre de vue que le sol agit indirectement comme une sorte de réserve et que son eau d'imprégnation, avec les produits dissous qu'elle contient, produits qui se renouvellent aux dépens du sol, constitue le véritable milieu de la plante. Il ne faut donc pas conclure d'un terrain géologiquement calcaire, qu'il l'est chimiquement et botaniquement.

Appliquant les considérations générales qui précèdent à quelques observations faites par l'un de nous à Mantoche (Haute-Saône), nous avons pu expliquer quelques faits d'une certaine importance pour la viticulture,

et en tirer quelques conclusions relatives à la valeur de l'analyse calcimétrique des terres.

L'arête de collines en partie plantées de vignes qui s'étend au sud-ouest de Mantoche est constituée par un calcaire portlandien, recouvert autrefois d'un manteau quaternaire argilo-siliceux. Ce manteau couvre encore les flancs de la colline sur une assez grande épaisseur, mais sur la crête il a subi des ablations post-quaternaires au point qu'il n'y existe plus que par traces fortement mélangées de pierrailles provenant de la désagrégation du calcaire sous-jacent. Ces pierrailles descendent sur les flancs et se mélangent en plus ou moins grande quantité au dépôt argilo-siliceux. Malgré cela, l'analyse calcimétrique sur des échantillons de terre prise à 30 centimètres de profondeur et plus, n'a relevé sur la crête qu'un maximum de 16 % de calcaire, descendant à 6 % par places. Dans le sable des flancs, nous n'avons trouvé que de 0.9 à 0.4 % de calcaire.

Le botaniste constate cependant que cette crête nourrit une flore calcaricole caractérisée par *Veronica prostrata*, *Teucrium chamædrys*, *Bupleurum falcatum*, *Hippocrepis comosa*, *Ophrys apifera*, *Orchis hircina*, *Polygala comosum*, etc. Et l'on n'y trouve plus les plantes essentiellement calcarifuges qui croissent un peu plus loin sur les sables argilo-siliceux : *Rumex acetosella*, *Pteris aquilina*, *Calluna vulgaris*. Évidemment, la quantité de calcaire que contient ce sol dépasse la quantité limite pratique des calcarifuges et est supérieure au minimum demandé par les calcaricoles.

Se basant sur l'analyse calcimétrique on a cru pouvoir planter sur cette colline et ses flancs, des vignes greffées sur *Riparia* et *Solanis*, plants qui sont nettement calcarifuges.

Cependant, sur la crête (aux Bâmes), on a constaté chaque année des taches de chlorose. Cette maladie a redoublé d'intensité en 1898, envahissant même une vigne située sur le chemin d'Apremont, dans un sol ne contenant normalement que 0.8 % de calcaire, d'une manière plus intense qu'aux Bâmes. Ce fait, qui nous avait d'abord paru extraordinaire, s'expliqua facilement après qu'une petite enquête nous eut révélé ceci : dans le but d'améliorer le sol, on avait répandu inégalement dans la vigne des boues de route. Or, on sait que nos routes sont empierrées avec des calcaires portlandiens, virgiliens, bathoniens, etc. ; les boues qui en proviennent ne sont donc que le produit de la trituration de ces derniers. Aussi, aux points où la chlorose a été particulièrement accentuée, le sol contenait *en automne*, c'est-à-dire longtemps après l'apport des boues, 7.6 % de calcaire.

Le calcimètre n'indique que le calcaire permanent, mais sous certaines influences climatiques, cette dose de calcaire peut être considérablement augmentée quand le sol contient des pierrailles calcaires. Les eaux pluviales, toujours chargées d'anhydride carbonique, lavent ces pierrailles, et se chargent, à leur contact, de bicarbonate calcique, qui imprègne le sol et est absorbé par les racines de la vigne. Leur action dure d'autant plus que les racines plongent plus profondément, que les pierrailles sont plus menues et plus abondantes et que leur surface est déjà préalablement décomposée en calcaire plus ou moins pulvérulent par les agents atmosphériques.

Voilà pourquoi la chlorose apparaît chaque année aux Bâmes et pourquoi les boues de route ont eu une influence tout à fait fâcheuse au chemin d'Apremont.

Nos observations météorologiques constatent de plus

qu'en mai 1898, alors que le sol était ouvert par les labours du printemps, il y a eu 26 jours de pluie qui ont donné 74 litres et demi au mètre carré. Trois journées ont donné chacune plus de 20 litres au mètre carré, l'une en a même donné 30, quantité absolument anormale pour la région.

On sait aussi que les rayons actiniques ont une influence considérable sur la production de la chlorophylle et d'autre part, le calcaire paraît, nous l'avons dit, avoir aussi son action, plus ou moins directe, sur cette chlorophylle. Or, nous constatons une forte nébulosité en mai, juin, et la première moitié de juillet. En mai, plus des 8/10 du ciel sont restés couverts en moyenne, et en juin plus des 7/10. L'observatoire de Vesoul n'enregistre en mai que 97 heures de soleil, soit 0.21 comme fraction d'insolation : les années précédentes en donnaient plus du double, sauf 1894 où la fraction était aussi faible.

Nous n'avions pas alors à notre disposition l'actinomètre de Montsouris, mais les observations que nous a fournies cet instrument depuis septembre 1898 montrent dans quelles proportions peuvent varier les radiations solaires. Au solstice d'hiver, alors que les rayons solaires traversent le maximum d'épaisseur atmosphérique à midi, nous avons encore constaté 77.35 comme degré actinométrique (1), tandis que par un ciel couvert, ce degré tombe à 1.82 et ne dépasse jamais 20.

Comme conséquence pratique à tirer de ces faits, on voit qu'il faut, dès qu'on a affaire à des plantes dont les racines s'enfoncent profondément dans le sol, prendre les échantillons de terre à analyser à une assez grande profondeur et, malgré les résultats de l'analyse calcimétri-

(1) Le degré actinométrique est la quantité pour 100 de radiations solaires qui parviennent à la surface terrestre, 100 étant celle reçue aux limites de l'atmosphère.

que, se défier des sols contenant des pierrailles calcaires. Dans ces cas, la végétation spontanée pourra souvent donner d'excellentes indications. Partout où cette végétation est calcaricole, il pourra être dangereux de planter des vignes calcarifuges, car, lors même qu'elles supporteraient la dose normale de calcaire contenue dans le sol, elles seraient à la merci des variations climatiques qui peuvent augmenter cette dose dans des proportions nuisibles (1).

Nous terminerons en remerciant notre ami L. Mailard de l'obligeance avec laquelle il nous a communiqué de nombreux renseignements chimiques, et aidés dans la rédaction de certains paragraphes de ce travail.

(1) D'après M. Henri Favet, le distingué viticulteur de Poyans, il résulte d'observations consciencieuses que les plants le plus souvent affectés de chlorose, et par conséquent calcarifuges, sont : le Gamet, le Riparia et le Solonis. Ceux qui résistent le mieux à la chlorose et en sont pour ainsi-dire indemnes sont : le Pinot blanc, le Gaillard ou Enfariné, le Noah, les hybrides tels que le *Rupestris monticola*. Il est à remarquer que le plant blanc résiste mieux que le rouge.

BIBLIOGRAPHIE

Nous n'avons pas l'intention de donner ici la bibliographie complète de l'action du calcaire sur les plantes : nous nous contenterons d'indiquer les principaux ouvrages ou travaux qui nous ont servi pour rédiger la note ci-dessus :

1843. H. VON MOHL, *Ueber den Einfluss des Bodens auf die Vertheilung der Alpenpflanzen*. 1845.

1849. THURMANN, *Essai de phytostatique appliquée à la chaîne du Jura*. Porrentruy, 1849.

1853. CONTEJEAN, *Énumération des plantes vasculaires des environs de Montbéliard*.

1855. DE CANDOLLE, *Géographie botanique raisonnée*.

1854. SENDTNER, *Die Vegetationsverhältnisse Süd-Bayerns*.

1858. PARISOT, *Bulletin de la Société botanique de France*.

1863. KERNER, « Ueber die sporadische Vorkommen sogenannter Schieferpflanzen in Hochgebirge ». (*Verh. d. K. K. Zool. Bot. Ges. in Wien*. Bd. XIII).

1865. NÆGELI, *Sitzungsberichte der Kgl. bayr. Akad. der Wiss. zu München*.

1868. SACHS, *Physiologie végétale*. Trad. Micheli. Paris, 1868.

1869. PFEFFER, *Bryogeographische Studien a. d. rhätischen Alpen*. Chur., 1869.

1869. RÖTKE, « Ueber das Vorkommen der *Herniaria glabra* auf Dolomit-sand ». (*Ber. des naturrhistorisch. Vereins in Augsburg*).

1870. CHATIN (Ad.), « Le Châtaignier ». (*Bull. Soc. bot. de France*, 1870).

1870. RAULIN, « Études chimiques sur la végétation ». (*Ann. des S. nat. bot.*)

1873. FLICHE et GRANDEAU, « De l'influence de la composition chimique du sol sur la végétation du pin maritime ». (*Ann. de chimie et de physique*, 4^e série, t. XXIX).

1873. WEDDELL, « Sur le rôle du substratum dans la distribution des lichens saxicoles ». (*C. R. Ac.*, I, 76, 1873).

1873. RENAULD, « Aperçu phytostatique sur la Haute-Saône ». (*Bull. Soc. agr. sc. et arts de la Haute-Saône*, 1873).
1874. FLICHE et GRANDEAU, « De l'influence de la composition chimique du sol sur la végétation du châtaignier ». (*Ann. de chimie et de physique*, 5^e série, t. II).
1875. WEDDELL, « Remarques sur le rôle du substratum dans la distribution des lichens saxicoles ». (*Ann. S. nat. bot.*, 6^e série, t. I).
1877. BOULAY, *Études sur la distribution géographique des mousses en France*.
1879. BONNIER, « Quelques observations sur les relations entre la distribution des phanérogames et la nature chimique du sol ». (*Bull. Soc. bot. de France*, 1879).
1879. CHRIST, *Das Pflanzenleben der Schweiz*, Basel, 1879.
1881. CONTEJEAN, *Géographie botanique ou influence du sol sur la végétation*.
1883. VALLOT, *Recherches physico-chimiques sur la terre végétale*, Paris, 1883.
1886. MAGNIN, *La Végétation de la région lyonnaise*, Lyon, 1886.
1887. DRUDE, « Ueber die Standortverhältnisse von *Carex humilis* bei Dresden ». (*Ber. d. deutsch. bot. Ges.*, 1887).
1887. VIALA, *Les Maladies de la Vigne*, Montpellier.
1888. HILGARD, « Ueber die Einfluss des Kalkes als Bodenbestandtheil auf die Entwicklungsweise der Pflanzen ». (*Wollny's Forschungen auf dem Gebiete der Agrikulturphysik*, 1888).
1888. SCHIMPER, « Ueber Kalkoxalatbildung in die Laubblättern ». (*Bot. Zeit.*, 1888).
1889. BONNIER, « Études sur la végétation de la vallée de Chamonix ». (*Rev. gen. de bot.*, 1889).
1889. KOHL, *Ueber Kalk und Kiesselsäure in der Pflanze*, Marburg, 1889.
1890. SCHIMPER, « Zur Frage der Assimilation der Mineralsalze durch die grüne Pflanze. (*Flora*, 1890).
1891. KERNER, *Pflanzenleben*.
1891. VAN TIEGHEM, *Traité de botanique*.
1892. MASCLEF, *Sur l'adaptation du Pteris aquilina aux sols calcaires*.
1894. GILLOT, « Influence de la composition minéralogique des roches sur la végétation. Colonies végétales hétérotopiques ». (*Bull. Soc. bot. France*, 1894).
1894. BONNIER, « Remarques sur les différences que présente l'*Ononisatrix* cultivé sur un sol calcaire ou sur un sol sans calcaire ». (*Bull. Soc. bot. France*, 1894).
1895. SAINT-LAGER, « L'Appétence chimique des plantes et la concurrence vitale ». (*Ann. Soc. bot. Lyon*, XX, 1895).
1895. CORRENS, *Zur Physiologie von Drosera rotundifolia* ». (*Bot. Zeit.*, LIV).
1895. R. MAIRE, « Annotations à la Flore de Lorraine de Godron ». (*Feuille des Jeunes naturalistes*).

1896. AUG. GASSER, « Note sur les terrains quaternaires du canton d'Autrey les-Gray (Haute-Saône) ». (*Bull. Soc. d'Etudes des sciences naturelles de la Haute-Saône*, n° 1, 1896).

1896. PAUL et KRÖNIG, « Ueber das Verhalten der Bakterien zu chemischen-Reagentien ». (*Zeit. f. Phys. Chemie*, t. XXI, 1896).

1896. KAHLBERG et TRUE, *Bot. Gazette*, t. XXII, 1896.

1897. O. DRUDE, *Manuel de géographie botanique*, Trad. Poirault. Paris, 1897.

1898. SCHIMPER, *Pflanzengeographie auf physiologischer Grundlage*, Iéna.

1898. LÖB, *Arch. f. die ges. Physiol.*, t. LXIX, 1898.

1899. L. MAILLARD, « Rôle de l'ionisation dans la toxicité des sels métalliques, sulfate de cuivre et *Penicillium glaucum* ». (*Bull. Soc. chimique de Paris*, 3^e série, t. XXI, p. 26).

1899. A. DE SAPORTA, *Physique et chimie viticoles*. Paris.

1899. L. MAILLARD, « Du rôle des ions dans les phénomènes biologiques. Recherches sur la toxicité du sulfate de cuivre pour le *Penicillium glaucum* ». (*Journ. de Physiologie*, 15 juillet 1899).

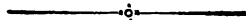
1899. « *Idem*. Nouvelles recherches. » (*Journ. de Physiologie*, 15 juillet 1899).

AUG. GASSER

Membre de la Commission météorologique
de la Haute-Saône

RENÉ MAIRE

Licencié es sciences, Préparateur à la Faculté
des Sciences de Nancy



PLANTES RARES OU NOUVELLES

POUR LA RÉGION DE GRAY

Observées pendant l'été de 1898 et 1899

(NOTE PRÉLIMINAIRE)

I. Phanérogames

Viola virescens Jord.— Bois de Plainemont, à Baumotte-les-Pin (calc. jur.)

Viola scotophylla Jord.— Bois de Plainemont, à Baumotte-les-Pin, avec le précédent.

Potentilla micrantha Ram.— Abondant à Baumotte-les-Pin, bois du calc. jur.

Sorbus latifolia Pers.— Cet hybride des *Sorbus aria* et *torminalis* n'était connu jusqu'ici qu'à Argillières où il s'en trouve un beau pied isolé au milieu des parents. A la fin de juillet dernier j'en ai étudié un exemplaire magnifique, qui a environ 70 centimètres de tour et 12-15 mètres de haut dans le bois des Louches, commune de Leffond. Cet arbre est isolé au milieu des parents, il a produit à son pied quatre ou cinq jeunes perches qui croissent à merveille. Il fleurit et fructifie abondamment.

Ornithopus perpusillus L. — Petite plante vosgienne,

dont j'ai trouvé quelques échantillons dans les sables arides des alluvions de la Saône à la friche des Giranaux entre Arc et Rigny.

Pirola rotundifolia L.— Plante rare chez nous. Assez abondant près du creux de Longwy, dans la forêt de Dampierre, sur cal. jur.

Utricularia vulgaris L.— Royes dans la plaine entre Gray et Ancier. Nouvelle pour l'arrondissement.

Inula salicina L.— Sur l'oxfordien au bois de Plumont, près Gy.

Orobanche minor Sutt.— Assez abondant dans un champ de trèfle à Plumont, près Gy.

Orobanche Teucrii D. C.— Découvert par M. Aug. Gasser, au mois de juin 1898 sur les pelouses de la Baume, à Mantoche.

Stachys alpina L.— Roche près Bucey-les-Gy.

Ophrys apifera L.— Cette belle orchidée a été découverte par M. Aug. Gasser sur les pelouses de la Baume, à Mantoche, en compagnie de l'*Orchis hircina* Sw. — Juin 1898 et sur la côte du Châtelet à Montureux-les-Gray en juin 1899.

Ophrys arachnites Hoffm. — Pelouses de la Baume à Mantoche, calc. jur. ; 2 pieds, juin 1899 (Aug. Gasser).

Orchis hircina Sw.— Abondant sur les pelouses de la Baume à Mantoche, en mai 1899 ; calc. jur. (Aug. Gasser).

Orchis conopsea, L.— Sur la côte du Châtelet à Montureux-les-Gray en juin 1899 (Aug. Gasser).

Orchis purpurea L.— Sur la côte du Châtelet à Montureux-les-Gray en juin 1899 (Aug. Gasser).

II. Pteridophytes

Aspidium aculeatum Sw.— Bois de Plumont près G (oxfordien).

Scolopendrium officinarum Sw.— Roche près Bucey-les-Gy (calc. jur.)

Asplenium adiantum-nigrum L.— Rochers dans le bois de Plainemont à Baumotte-les-Pin, calc. jur. 270 m.

Champignons

Gymnosporangium juniperinum Fr.— Aecid. et spermog. sur *Sorbus aria* L. entre Argillières et Frettes.

Doassansia Sagittariae Niessl.— Sur les feuilles de *Sagittaria sagittifolia*, Gray, juillet 1898.

Puccinia Sorghi Cast. Sur *Zea Mays* entre Arc-les-Gray et Mantoche.

Mamiania fimbriata Fr.— Sur feuilles de *Carpinus betulus* L., bois Laleau entre Nantilly et Chargey-les-Gray.

Glocosporium nervisequium.— Sur feuilles de platane, Gray !, juin 1898 (Fourrier).

Ascochyta pisi.— Sur gousses de *Pisum sativum* L., Gray ! (Fourrier).

Crossartium flaccidum.— Sur *Paeonia*, jardins à Mantoche !

R. MAIRE.



CONTRIBUTIONS A L'ÉTUDE DE LA FLORE

DE LA HAUTE-SAONE

PAR R. MAIRE

Licencié ès-sciences

Préparateur de botanique à la Faculté des Sciences
de Nancy

FASCICULE III

ORD. XVI. — CRASSULACEAE

I. — *Crassula* Linn. gen.

C. rubens L., Ren. cat. 441. — A. — HAB. ZJ. Commun aux environs de Vesoul (Ren. Recroix), Faverney (Bertrand), Jussey, un seul pied (V. Madiot); Pin-l'Émagny (Paillot); Chassey-les-Scey, Scey-sur-Saône (V. Madiot); ZSV. La-Villedieu-en-Fontenette, Neurey-en-Vaux (Bonati) — Plante des terrains argilo-calcaires liasiques ou triasiques.

II. — *Sedum* Linn. gen.

S. Fabaria Koch., R. M., cat. 39. — *S. telephium* L. var. *fabaria*, Ren. cat. 441. — A. — HAB. ZJ. Scey-sur-Saône. Jussey (V. Madiot), Port-sur-Saône, Faverney (V. Aymonin),

carrières de Mantoche ! (R. M.) Arc-les-Gray ! (R. M.) — ZSV. Demangevelle (V. Madiot) ; ZV. Plancher-les-Mines (Vendrelly) et probablement toute la région.

S. purpurascens Kóch., *S. telephium* L. var. *purpurascens*, Ren. cat. 441. — A. — HAB. ZV. Champagny (Vendrelly), ZJ. Arc-les-Gray ! alluv. Saône (R. M.).

S. album L., Ren. cat. 442, R. M. cat. 40. — A.

Var. *micranthum* Bast (p. sp.), R. M. cat. 40 (p. sp.) — Plante plus petite, rougeâtre, à fleurs en corymbe plus serré, rougeâtres, plus petites, à pétales souvent plus aigus, à feuilles des tiges stériles plus courtes obovales et non linéaires-oblongues et plus serrées. — HAB. Rochers et vieux murs calcaires dans la ZJ. : Gy (Paillot) Oiselay ! (R. M.)

S. acre L., Ren. cat. 442, R. M. cat. 39. — A.

Var. *sexangulare* God. fl. Lor. éd. 1, p. 258. — *S. sexangulare* Læs, R. M. cat. 39, non L. — Variation insignifiante du type. *S. acre* L. qui peut se rencontrer çà et là avec lui.

S. sexangulare L., Ren. cat. 442 ; *S. boloniense* Lois., R. M. cat. 39. — A. — HAB. ZJ. surtout le calc. jur. : Chargey-les-Port, Frotey, Purgerot, La Neuvelle-les-Scey, Combeaufontaine (Bertrand) ; Neuvelle-les-Champlitte ! Bucey-les-Gy ! Velleclaire ! Oiselay, Fretigney ! Montarlot-sur-Salon ! (R. M.) ; très rarement le ter. min. fer : bords de la route de Gray à Cresancey ! (R. M.)

NOTA. — Cette plante a dans notre pays une floraison plus tardive d'environ quinze jours que le *S. acre*, aussi la trouve-t-on encore en fleurs à la fin de juillet, alors que le *S. acre* est défleuri depuis longtemps.

S. reflexum L., Ren. cat. 442, R. M. cat. 40. — A. — HAB. ZJ. exclusivement le calc. jur. : Fleurey-les-Faverney,

Plainemont, Purgerot (Bertrand), Port-sur-Saône (V. Aymonin); Gray! Oiselay! Fretigney! (R. Maire).

Var. rupestre L. (pro sp.)— Variété glauque de *S. reflexum* L.— HAB. Rochers du calc. jur. à Montarlot-sur-Salon! (R. M.); graviers à Plainemont (Bertrand).

NOTA.— Le *S. reflexum* indiqué par Renauld dans la ZV. ne se rapporterait-il pas plutôt à la sous-espèce *S. elegans*, qui paraît représenter le type silicicole, psammophile de l'espèce, tandis que *S. reflexum genuinum* en serait le type xérophile calcicole?

Dans les *S. reflexum* et *elegans* un certain nombre d'étamines avortent souvent et ne sont plus alors représentées que par un filet plus court que celui de l'étamine normale surmonté d'une petite masse noire desséchée qui paraît représenter l'anthère et fait penser au premier abord à la présence d'un champignon parasite, dont l'examen microscopique semble démontrer l'absence.

Subsp. *S. elegans* Lej. (p. sp.), Ren. cat. 443, R. M. cat. 40 (p. sp.)— HAB. ZJ. L'alluvion psammique de la Saône à Arc-les-Gray! Rigny! (R. M.), Magny-les-Jussey, Plainemont (Bertrand), Cendrecourt (V. Madiot); ZSV. Conflans, Saint-Loup-sur-Semouse (Bertrand), probablement sur diluvium sous-vosgien.

III.— *Sempervivum* Linn. gen.!

S. tectorum L., Ren. cat. 443, R. M. cat. 40.— Naturalisé çà et là dans les zones jurassique et sous-vosgienne sur les vieux murs, les toits ou les rochers: Faverney (Bertrand), Conflans, Vauvillers, La-Villedieu (Bonati), Port-sur-Saône, Rupt (V. Aymonin), Mantoche! (R. M.), etc.

ORD. XVII.— LINACEAE

1.— *Linum* Linn gen.

L. tenuifolium L., Ren. cat. 404, R. M. cat. 26.— A.— HAB. ZJ. Çà et là sur les pelouses calcaires arides: Vel-

Ilexon! (R. M.), Scey-sur-Saône (V. Aymonin), Ovanches (V. Madiot), Frotey-les-Vesoul, La Neuvelle-les-Scey (Bertrand).

L. usitatissimum L., Ren. cat. 404, R. M. cat. 27.— Le lin, introduit depuis des siècles dans notre département s'y trouve d'ordinaire çà et là, accidentellement par pieds isolés: il a été ainsi rencontré à Selles, Montureux-les-Baulay (V. Madiot), à Port-sur-Saône (V. Aymonin), à Gray! Arc-les-Gray! (R. M.) Plus rarement il prend les allures d'une plante messicole; nous l'avons rencontré ainsi à Oiselay! Écuella! Saint-Gand! Velloreille-les-Fretigney!

L. gallicum L.— Ren. cat. 404, R. M. cat. 27.— Non retrouvé à Oyrières où il était probablement introduit.

NOTA.— Le *Linum perenne* L., R. M. cat. 27, est une plante cultivée dans les jardins qui n'est même pas subspon-tanée dans la localité indiquée par le catalogue des plantes de l'arrondissement de Gray.

ORD. XVIII.— TILIACEAE

I. — *Tilia* Linn. gen.

T. platyphyllos Scop., Ren. cat. 404, R. M. cat. 27.— A. HAB. ZJ. Répandu dans les bois du calcaire jurassique: Noroy-les-Jussey (V. Madiot), Fleurey-les-Faverney, la Neuvelle-les-Scey (V. Madiot), Fretigney! Oiselay! Charentenay! (R. M.) et dans presque tous les bois sur le calcaire jurassique aux environs de Gray! (R. M.) A rechercher sur les granits et les porphyres de la ZV.

T. ulmifolia Scop. (1772); *T. silvestris* Desf. (1804), Ren. cat. 404, R. M. cat. 27.— A.— HAB. ZV.; ZJ. Çà et là, rarement abondant dans les bois du calc. jur. près de Vesoul (Renauld), et ceux du terr. à min. fer à Gray! Autrey! (R. M.).

T. vulgaris Hayn. (1810); *T. intermedia* D. C. (1824). — *T. platyphyllos* × *ulmifolia* ? — A.— HAB. ZJ. Bois à Plainemont et Ormoy (Bertrand).

ORD. XIX.— MALVACEAE

I.— *Malva* Linn. gen.

M. alcea L., Ren. cat. 404, R. M. cat. 27. — A.— HAB. ZJ. Buissons, bords des bois sur l'alluvion de la Saône et plus rarement sur le calc. jur.; répandu dans la vallée de la Saône, plus rare en dehors. On trouve souvent des formes à feuilles moins profondément découpées qu'il ne faut pas confondre avec *Malva fastigiata* Cav. non encore signalé dans le département.

M. moschata L., Ren. cat. 405.— A.— HAB. ZV.; ZSV. répandu dans les prés des vallées de la Semouse et de la Lanterne à Saint-Loup, Aillevillers, etc. (V. Aymonin, Bertrand); ZJ. alluvion de la Saône à Jussey, Cendrecourt, (V. Madiot).

Var. *laciniata* Desr. (pro sp).— HAB. Jussey (V. Madiot).

II.— *Althaea* Linn. gen.

A. hirsuta L., Ren. cat. 405.— HAB. ZJ. Ça et là dans les champs cultivés arides sur le cal. jur.: Jussey; Froty-les-Vesoul (V. Madiot); Plainemont; La Neuvelle-les-Scey (Bertrand); Chargey-les-Gray!; Champlitte, aux Busières!; Bucey-les-Gy à la ferme des Combes! (R. M.). Vraisemblablement non autochtone.

A. officinalis L., R. M., cat. 27.— HAB. ZJ., Ça et là dans les prés de la vallée de la Saône et dans le voisinage des lieux habités: Menoux (Bertrand), Seye (V. Aymonin), Gray! Mantoche! Corneux! Ancier! Arc-les-Gray! (R. M.) — Introduite depuis de longues années comme plante mé-

dicinale cette espèce s'est solidement implantée chez nous, surtout le long de la Saône près de Gray.

NOTA.— L'*Hibiscus trionum* L. cultivé dans les jardins s'y ressème spontanément ; peut être se naturalisera-t-il un jour chez nous.

ORD. XX. — GERANIACEAE

I. — *Geranium* Linn. gen.

G. Sanguineum L., Ren. cat. 406. — A. — HAB. ZJ. Fleurey-les-Faverney, calc. jur. (Bertrand).

G. pyrenaicum L., Ren. cat. 406, R. M. cat. 27.— HAB. ZSV. Fougères (Bertrand); ZJ. Ça et là, mais toujours au bord des chemins ou dans le voisinage des habitations ou des lieux cultivés : Scey-sur-Saône, La Neuvelle-les-Scey (Bertrand), Gray ! (R. M.).

G. rotundifolium L., Ren. cat. 406, R. M. cat. 27.— HAB. Répandu et abondant dans les champs cultivés, les vignes au bord des chemins et dans les lieux vagues sur le calc. jur. : Fleurey-les-Faverney, Frotey-les-Vesoul, La Neuvelle-les-Scey (Bertrand), Port-sur-Saône (V. Aymonin), Gray ! Arc-les-Gray ! Mantoche ! Champlitte ! etc. (R. M.)

G. robertianum L., Ren. cat. 407, R. M. cat. 27.— A.

Var. *minutiflorum* Jord. (pro sp.).— HAB. Chargey-les-Gray ! au bois du Crobonot, cal. jur. (R. M.)

NOTA.— Le *G. pratense* L. est assez souvent cultivé dans les jardins mais il n'a pas encore été trouvé à l'état spontané dans le département. Beaucoup d'espèces du genre *Geranium* (*G. dissectum*, *pusillum*, *molle*, *rotundifolium*) paraissent avoir été introduites plus ou moins anciennement. Le *G. pyrenaicum* L. paraît d'introduction assez récente.

II. *Erodium*.

E. cicutarium L'Hér. Ren. cat. 407. R. M. cat. 28.

a. genuinum. — Répandu et abondant surtout dans la ZJ. sur les calcaires.

b. subalbidum Jord. (pro sp.). — HAB. Jussey ! décombres près de la gare (V. Madiot).

c. pilosum Bor. ? (pro sp.) — HAB. Jussey ! champs calcaires aux fermes de Craies. Gray ! Arc-les-Gray ! (R.M.) — Nous hésitons à rapporter cette forme à l'*E. pilosum* Bor., car si les découpures des feuilles sont très profondes, elles ne vont cependant pas tout à fait jusqu'à la nervure médiane, comme le dit Boreau.

Forma *E. pimpinellaefolium* DC. (pro sp.) — HAB. Probablement assez répandu et abondant, mais uniquement sur les sols siliceux psammiques sous les deux variétés :

a. commixtum Jord. (pro sp.) Ren. cat. 407. — HAB. Champs sablonneux de l'alluv. Saône à Mantoche ! (R. M.)

b. praetermissum Jord. (pro sp.) — HAB. Jussey ! alluv. Saône. (V. Madiot) ; Gray ! Arc-les-Gray ! Mantoche ! dans les lieux sablonneux de l'alluv. Saône. (R. M.)

NOTA. Dans les champs sablonneux de Mantoche, nous avons trouvé parmi les *praetermissum* bien caractérisés et abondants, le *commixtum* très rare, et une foule d'intermédiaires, qui avaient les uns les stigmates pourpres-violacés et les filets fertiles plus courts que les stigmates, les autres les stigmates carnés et les étamines plus longues qu'eux, d'autres enfin dont les stigmates présentaient toutes les colorations intermédiaires entre le rose carné et le pourpre-violet foncé. — Il est douteux que l'*Erodium cicutarium* et ses formes soient réellement autochtones, car ils ne quittent guère les cultures.

ORD. XXI. RUTACEAE

I. *Ruta* Linn. gen.

R. graveolens L., R. M. cat. 28. — La spontanéité de cette plante dans la localité indiquée à Champlitte est possible, mais reste très douteuse.

ORD. XXII. HYPERICACEAE

I. — *Hypericum* Linn. gen.

H. perforatum L., Ren. cat. 407, R. M. cat. 28. — A.

Var. *microphyllum* Jord. (pro sp.) — forme naine, rabougrie, croissant dans les terrains calcaires arides, exposés au midi : Chargey-les-Gray ! (R. M.)

H. quadrangulum L., Ren. cat. 407, R. M. cat. 28. — A. HAB. ZV., ZSV., ZJ. Port-d'Atelier, alluv. Saône. (Bertrand).

H. tetrapterum Fr. Ren. cat. 28 — A. — HAB. assez répandu et assez abondant dans les lieux humides des divers terrains de la ZJ. et de la ZSV.

NOTA. — M. Madiot indique à Jussey, comme ayant été trouvé une seule fois au bord du canal un *H. Desetaugeii* var. *imperfatum*; il s'agit probablement d'un hybride des *H. perforatum* et *tetrapterum*.

H. humifusum L., Ren. cat. 408, R. M. cat. 28. — A. — HAB. ZV., ZSV., ZJ. Ça et là surtout dans les bois du terr. min. fer et de l'oxford.

b. *Liottardi* Vill. (pro sp.) R. M. cat. 28. forme des champs cultivés, plus petite, plus grêle, à fleurs souvent à quatre pétales. — HAB. ZSV. Breuches, Conflans (Bertrand); ZJ. champs sur le terr. min. fer à Attricourt ! (Marguery), à Mantoche ! (R. M.), sur l'oxfordien entre

Oiselay et Pin-l'Émagny ! (P. Marguery et R. M.), sur l'alluv. de la Saône à Mantoche (R. M.) Probablement assez répandu.

H. pulchrum L., Ren. cat. 408, R. M. cat 28. — A. — HAB. ZV., ZSV., ZJ. assez répandu dans les bois des terrains pélopsammiques : Port-sur-Saône (V. Aymonin), et La Neuvelle-les-Scey (Bertrand), sur l'oxfordien, bois de Gray ! et de S^t-Reine ! (R. M.) sur terr. min. fer ; sur l'oxfordien à Margilley ! (R. M.)

H. montanum L., Ren. cat. 409. R. M. cat. 28. — A. — HAB. ZV., ZJ. très rare et assez distant : bois du calc. jur. à Montarlot sur-Salon ! dans les escarpements du Camp-Romain, sur un des premiers contreforts du plateau de Langres où cette espèce est assez répandue.

II. — *Elodes*.

E. palustris Spach., Ren. cat. 409. — A. — HAB. ZSV. paraît rare : Corbenay, abondant dans les rigoles des prés tourbeux (Bertrand).

ORD. XXIII. ACERACEAE

I. — *Acer* Linn. gen.

A. pseudo-platanus L., Ren. cat. 409, R. M. cat. 28. — A. — HAB. ZV., ZJ. paraît très disséminé et assez distant dans les bois des terr. pélopsammiques : terr. min. fer. du massif de la forêt de Belle-Vaivre à Mottet ! Seveux ! Velleux ! (R. M.) bois de l'oxford à Confracourt ! (R. M.) — souvent planté.

A. platanoides L., Ren. cat. 409, R. M. cat. 28. — A. — HAB. ZV., ZJ. Très rare et assez distant dans les bois montagneux du calc. jur. à Chargey-les-Port (Jolyet) et à

Fouvent-le-Bas ! (R. M.) Indiqué aussi à Seveux dans R. M. cat. 28 : il s'y trouve en effet un pied d'A. platanoïdes dans un bois sur terr. min. fer., mais la spontanéité en paraît douteuse.

A. campestre L., Ren. cat. 409, R. M. cat. 28. — A. — HAB. Répandu et plus ou moins abondant dans les bois de la ZJ., sur le liais, le calc. jur., l'oxford., le terr. min. fer., l'alluv. Saône; plus rare dans les ZV. et ZSV.

b. glabrum F. Gér. — Fruits glabres. HAB. Bucey-les-Gy ! calc. jur. (R. M.)

ORD. XXIV. VITACEAE

I. — *Vitis* Linn. gen.

ORD. XXV. AESCULACEAE

I. — *Aesculus* Linn. gen.

ORD. XXVI. OXALIDACEAE

I. — *Oxalis* Linn. gen.

O. stricta L., Ren. cat. 411, R. M. cat. 29. — HAB. ZSV., ça et là dans les champs de St-Loup-sur-Semouse, Luxeuil (Bertrand); ZJ. assez répandu dans les champs des terr. pélopsammiques: Pin-l'Émagny, alluv. Ognon (Paillot); Port-sur-Saône (V. Aymonin); Courtesoult (R. M.) sur l'oxford.; Igny! à l'Étang-des-Maisons, Vereux! (R. M.) sur terr. min. fer., Ancier (V. Maire), Broye-les-Pesmes! à St-Pierre-de-Broyes (R. M.) sur alluv. Saône. — Plante américaine d'introduction relativement récente, qui infeste nos champs siliceux où elle se propage rapidement par ses longs stolons charnus et devient une mauvaise herbe impossible à détruire.

O. corniculata L. — HAB. ZJ. Amance, champs cultivés dans le voisinage des habitations (Bertrand), Navenne, cultures (Burckel), Gray! cultures (R. M.). — L'indication des stations montre bien que la plante n'est pas indigène chez nous.

ORD. XXVII. BALSAMINACEAE

I. — *Impatiens* Linn. gen.

I. noli-tangere L., Ren. cat. 411. — A. — HAB. ZV., ZJ., ZSV. assez répandu : Fougerolles, St-Valbert, Conflans et les vallées de la Semouse et de la Lanterne (Bertrand et Bonati).

ORD. XXVIII. CELASTRACEAE

I. — *Evonymus* Linn. gen.

E. europaeus L., Ren. cat. 411, R. M. cat. 30. — A.

NOTA. — On rencontre ça et là dans les bois du terr. min. fer. à Beaujeux ! et du calc. jur. à Chargey-les-Port ! (R. M.) une forme à feuilles plus larges ovales-elliptiques, et non elliptiques-lancéolées comme celles du type. Il ne faut pas confondre avec *E. latifolius* L. cette forme qui constitue une var. b. *platyphylla* R. M. de l'*E. europaeus* L.

PERIGYNAE

ORD. XXIX. ILICACEAE

ORD. XXX. RHAMNACEAE

I. — *Rhamnus* Linn. gen.

R. cathartica L., Ren. cat. 411, R. M. cat. 30. — A. — HAB. ZJ. Assez répandu et assez distant dans les régions

montueuses, sur le calc. jur. : Bassigney (Bonati), Plaine-mont, Cemboing, La Neuvelle-les-Scey (Bertrand), Charentenay ! Bucey-les-Gy ! (R. M.) — Sur l'alluv. de la Saône au Creux-du-Lare à Apremont ! planté ? (R. M.)

R. frangula L., Ren. cat. 411, R. M. cat. 30. — A. — HAB. ZV., ZSV., ZJ. Très répandu et abondant dans les bois des terrains pélopsammiques où il est souvent exploité pour la poudrière de Vonges (Côte-d'Or).

ORD. XXXI. PAPILIONACEAE (1)

TRIB. 1. — GENISTEAE D. C.

I. — *Ulex* L.

U. nanus Sm., Ren. cat. 412. — A. — Port-sur-Saône, Scey-sur-Saône (alluv. Saône). (V. Aymonin).

U. europaeus L., Ren. cat. 104, R. M. cat. 30. — Il est douteux que cette espèce soit spontanée dans la Haute-Saône : toutes les localités que je connais à cette plante m'ont toujours paru suspectes.

L'*Ulex europaeus* est indiqué à Champagney par M. Renauld, d'après M. Jolyet. Voici quelques détails sur cette localité.

« M. Vendrely paraît croire que j'ai pris le *Genista germanica* pour l'ajonc dans les environs de Champagney : il se trompe : l'ajonc se trouvait dans une fouillie et je l'ai fait voir à plusieurs personnes au moment où l'on en a semé sur les talus du chemin de fer près de Ronchamp. Quelques pieds d'ajonc ont persisté sur ces talus et se voyaient encore il y a deux ou trois ans. Je m'assurerai si l'ajonc des fouillies existe encore. Il y en avait plusieurs pieds tout près de la maison la plus haute (comme altitu-

(1) On plante souvent quelques espèces du genre *Gleditschia* (*G. ferrox*, *triacanthos*, etc.) et le *Cercis siliquastum*, de la famille des Césalpiniciées.

de) de Champagney, près du sentier qui mène au Mont-de-Vanne. » Jolyet *in litteris ad* Renault, 6 novembre 1883.

Le texte ci-dessus autorise à suspecter fortement l'ajonc de Champagney, qui ne serait pas plus autochtone que celui de nos autres localités (1).

II. — *Sarothamnus Wimm.*

S. scoparius Wimm., Ren. cat. 412. R. M. cat. 30. — A. — Assez répandu aux environs de Gray sur l'alluvion de la Saône et le terr. min. fer. rare sur l'oxfordien. Croît aux environs de Champlitte dans des tranchées de chemin de fer (où il a été probablement semé intentionnellement) sur le calcaire bathonien.

(A suivre).

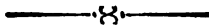




TABLE DES MATIÈRES

Du Bulletin n° 2 (1899)

	PAGES
Liste des Membres.....	3
Liste des Sociétés correspondantes.....	6
Rapport annuel sur la situation de la Société.....	7
Dura lex sed lex, poésie, par M. le Ct CHASTAIN.....	14
Les Pensions royales.....	21
La Franche-Comté et ses voisins pendant les deux conquêtes de Louis XIV (1668-1674), par A. LINOTTE.....	93
Jean de Ray, gardien ou gouverneur du Comté de Bourgogne sous la comtesse Marguerite de Flandre et le duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi, par le Dr BERTIN.....	109
Histoire archéologique de Montureux-les-Gray, par A. B.....	214
L'atelier monétaire de Champlitte, par S. LEROY....	255
Les Fourmis champignonnistes, par E. ANDRÉ.....	271
Sur la présence de l' <i>Ammonites orthocera</i> dans le Kimméridgien graylois, par V. MAIRE.....	281
Études spéléologiques sur le Jura graylois, par René MAIRE.....	283
De l'influence du calcaire sur la végétation et de la valeur de l'analyse calcimétrique des terres, par Aug. GASSER et R. MAIRE.....	295
Plantes rares ou nouvelles, pour la région de Gray, par R. MAIRE.....	308
Contributions à l'étude de la Flore de la Haute-Saône, 3 ^e fascicule, par R. MAIRE.....	311



the first of these is the fact that the
the second is the fact that the
the third is the fact that the
the fourth is the fact that the
the fifth is the fact that the
the sixth is the fact that the
the seventh is the fact that the
the eighth is the fact that the
the ninth is the fact that the
the tenth is the fact that the
the eleventh is the fact that the
the twelfth is the fact that the
the thirteenth is the fact that the
the fourteenth is the fact that the
the fifteenth is the fact that the
the sixteenth is the fact that the
the seventeenth is the fact that the
the eighteenth is the fact that the
the nineteenth is the fact that the
the twentieth is the fact that the
the twenty-first is the fact that the
the twenty-second is the fact that the
the twenty-third is the fact that the
the twenty-fourth is the fact that the
the twenty-fifth is the fact that the
the twenty-sixth is the fact that the
the twenty-seventh is the fact that the
the twenty-eighth is the fact that the
the twenty-ninth is the fact that the
the thirtieth is the fact that the
the thirty-first is the fact that the
the thirty-second is the fact that the
the thirty-third is the fact that the
the thirty-fourth is the fact that the
the thirty-fifth is the fact that the
the thirty-sixth is the fact that the
the thirty-seventh is the fact that the
the thirty-eighth is the fact that the
the thirty-ninth is the fact that the
the fortieth is the fact that the
the forty-first is the fact that the
the forty-second is the fact that the
the forty-third is the fact that the
the forty-fourth is the fact that the
the forty-fifth is the fact that the
the forty-sixth is the fact that the
the forty-seventh is the fact that the
the forty-eighth is the fact that the
the forty-ninth is the fact that the
the fiftieth is the fact that the
the fifty-first is the fact that the
the fifty-second is the fact that the
the fifty-third is the fact that the
the fifty-fourth is the fact that the
the fifty-fifth is the fact that the
the fifty-sixth is the fact that the
the fifty-seventh is the fact that the
the fifty-eighth is the fact that the
the fifty-ninth is the fact that the
the sixtieth is the fact that the
the sixty-first is the fact that the
the sixty-second is the fact that the
the sixty-third is the fact that the
the sixty-fourth is the fact that the
the sixty-fifth is the fact that the
the sixty-sixth is the fact that the
the sixty-seventh is the fact that the
the sixty-eighth is the fact that the
the sixty-ninth is the fact that the
the seventieth is the fact that the
the seventy-first is the fact that the
the seventy-second is the fact that the
the seventy-third is the fact that the
the seventy-fourth is the fact that the
the seventy-fifth is the fact that the
the seventy-sixth is the fact that the
the seventy-seventh is the fact that the
the seventy-eighth is the fact that the
the seventy-ninth is the fact that the
the eightieth is the fact that the
the eighty-first is the fact that the
the eighty-second is the fact that the
the eighty-third is the fact that the
the eighty-fourth is the fact that the
the eighty-fifth is the fact that the
the eighty-sixth is the fact that the
the eighty-seventh is the fact that the
the eighty-eighth is the fact that the
the eighty-ninth is the fact that the
the ninetieth is the fact that the
the ninety-first is the fact that the
the ninety-second is the fact that the
the ninety-third is the fact that the
the ninety-fourth is the fact that the
the ninety-fifth is the fact that the
the ninety-sixth is the fact that the
the ninety-seventh is the fact that the
the ninety-eighth is the fact that the
the ninety-ninth is the fact that the
the hundredth is the fact that the